



HAL
open science

Mémoire des hommes, mémoire des sols. Etude ethno-pédologique des usages paysans du Mont Cameroun

Nicolas Lemoigne

► **To cite this version:**

Nicolas Lemoigne. Mémoire des hommes, mémoire des sols. Etude ethno-pédologique des usages paysans du Mont Cameroun. Géographie. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2010. Français. NNT: . tel-00466511

HAL Id: tel-00466511

<https://theses.hal.science/tel-00466511>

Submitted on 24 Mar 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université de BORDEAUX
CNRS ADES UMR 5185
Ecole doctorale Montaigne Humanités ED 480

**MÉMOIRE DES HOMMES,
MÉMOIRE DES SOLS
ÉTUDE ETHNO-PÉDOLOGIQUE
DES USAGES PAYSANS
DU MONT CAMEROUN**

Thèse pour obtenir le grade de
Docteur en Géographie

Présentée et soutenue publiquement à Bordeaux en février 2010

par

Nicolas LEMOIGNE

Sous la direction de

Simon POMEL, Directeur de Recherche CNRS, UMR ADES 5185, Bordeaux

Membres du jury :

Président : **François BART**, Professeur, Université Michel de Montaigne, Bordeaux III

Rapporteur : **Michel MIETTON**, Professeur, Université Jean Moulin, Lyon III

Rapporteur : **Georges DE NONI**, Directeur de Recherche IRD, Bondy

Examineur : **Willy VERHEYE**, Directeur de Recherche, Université de Gand, Belgique

Examineur : **Samson ANGO**, Maître de Conférences, Université de Ngaoundéré,
Cameroun

Mémoire des hommes, mémoire des sols. Etude ethno-pédologique des usages paysans du Mont Cameroun.

Résumé : La fertilité des sols du volcan Mont Cameroun attire depuis des siècles une mosaïque de populations en cohabitation parfois difficile, dans un contexte de brassage culturel intense. Officiant comme autant d'archives vivantes des soubresauts de l'histoire, la mémoire pédologique enregistre et restitue la marque des usages, et par-là même celle des épisodes tragiques de l'occupation humaine. En retour, la mémoire sociale se fait l'écho des particularités du milieu, s'approprie ses originalités et adapte un système de représentations et de pratiques agraires diversifiées. Ces dernières sont commandées par la survie du groupe lorsqu'il s'agit des communautés paysannes mais aussi par les motivations financières de structures productivistes aux dimensions internationales. Les décennies passées, particulièrement riches en mutations sociales, ont donné lieu à une accélération de la chronologie événementielle dont les répercussions à l'échelle du sol sont lisibles. L'analogie de fonctionnement des mémoires sociale et pédologique, tant par leur similitude structurale que par le jeu de leurs interactions permanentes, constitue les fondements de ce travail. L'étude de certains indicateurs mémoriels permet de connaître de manière précise l'état de santé des sols comme celui des sociétés qui en vivent. Cette thèse contribue, à travers la mise en place d'une démarche pluridisciplinaire alliant l'ethnologie et la pédologie, à identifier les mécanismes de l'interaction entre les mémoires sociale et pédologique du Mont Cameroun.

Mots-clé : ethno-pédologie, interactions sols-sociétés, mémoire sociale, mémoire pédologique, indicateurs mémoriels, sols volcaniques, pratiques paysannes, Mont Cameroun, Cameroun.

Human memory, soils memory. Ethno-pedological study of peasant practices on Mount Cameroon.

Abstract: Soil fertility of Mount Cameroon volcano has been attracting, for centuries, a mosaic of populations in sometimes delicate cohabitation, in a context of intense cultural melting pot. Acting as living archives of history jolts, the pedological memory records and restores the brand of uses, and by there the brand of tragic episodes of human occupation. In return, the social memory highlights the peculiarities of the environment, appropriates its originalities and adapts a system of representations and diversified agrarian practices: commanded by the survival of the group when it is about peasant communities but also by the financial motivations of industrial plantations of international dimensions. The last decades, particularly rich in social transformations, gave place to an acceleration of the events chronology which repercussions at soil scale are readable. The analogy of functioning of the social and pedological memories, both by their structural resemblance and by their permanent interactions, constitutes the foundations of this work. The study of some memory indicators allows us to know, in an accurate way, the health of soils as that of the societies which live from them. This thesis contributes, through the implementation of a multidisciplinary approach allying ethnology and pedology, to identify the mechanisms of the interaction between the social and pedological memory of Mount Cameroon.

Key-words: ethno-pedology, interactions soils-societies, social memory, pedological memory, memory indicators, volcanic soils, peasant practices, Mount Cameroon, Cameroon.

A Joseph Luma Mokake

A mon enfant à naître

« Il faut une longue vie pour devenir un homme. »

Maurice Genevoix, 1976

REMERCIEMENTS

Ce travail revient aux Wakpe, il est le fruit de leur générosité. Sans eux, rien n'aurait été possible.

Je pense à Joseph Luma MOKAKE mon père d'adoption et à son épouse Irene MOKAKE, à Moki Stephen MOKONDO et à sa famille, à Martin Kove EKWA, à Peter LIFOSE, à Samuel MOLUA, à chief Njie MOKOSA ainsi qu'à tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, m'ont patiemment initié aux richesses du Mont Cameroun.

Clarice et Jean-Jules FOMCHIGBOU m'ont ouvert grand les bras et le cœur à Douala, je leur en suis à jamais redevable.

A Etienne YEKAM, Edite et Emmanuel FOALANG, Emmanuel NANTIN, Linda OROK, Jérémie NSANGOU, Zacharie BEKOA, qui furent d'une amitié à toute épreuve lors des moments difficiles du terrain.

Un grand merci à Samson ANGO pour ses conseils avisés et son hospitalité à Yaoundé.

Je souhaiterais témoigner de ma plus grande estime à l'égard d'Emmanuel ARRAH, Délégué Provincial de l'Agriculture Adjoint de Buea, pour son engagement en faveur d'une agriculture paysanne libre.

En France, mes premières pensées vont à ma famille. A Liliane et Philippe LEMOIGNE pour leur ouverture d'esprit et leur soutien de chaque instant, à mon épouse Sandrine LAVIOLETTE LEMOIGNE, « *poto mitan* » de ma vie, à ma sœur Lucie LEMOIGNE ainsi qu'à mon oncle Christian BOUCHER.

Les chemins rocailloux de la thèse furent adoucis, année après année, par la présence de mes frères Jean-Fernand BEDIA et Pierre LANSAC, de mes amis doctorants Emilie et Anthony GOREAU-PONCEAUD, Céline LAHAYE, Irène KASSI et bien d'autres encore.

Au laboratoire ADES, j'adresse ma gratitude à Marie-Louise PENIN dont la présence et la profonde humanité ont largement contribué à la réalisation de ce travail. Un grand merci aussi à Carlos JENART pour sa remarquable compétence en matière de documentation, à Richard MAIRE et Jean-Marc QUITTÉ pour avoir, lors de chaleureuses discussions, dissipé quelque peu la froide austérité de la salle de microscopie...

A M. Simon POMEL, pour sa disponibilité et la confiance qu'il a placée dans ma démarche. Encore vert de ma formation d'ethnologue, il m'a encouragé dans la voie de la pluridisciplinarité. Qu'il en soit ici remercié.

SOMMAIRE

INTRODUCTION GENERALE

PREMIERE PARTIE

LE MONT CAMEROUN, VOLCAN PRES DES HOMMES

- I – Le milieu physique
- II – Les sociétés en présence
- III – Le mythe des hommes paresseux
- IV – Conclusion de première partie

DEUXIEME PARTIE

LA MEMOIRE DES USAGES : UNE SCIENCE DES SOLS

- I – Introduction
- II – Les représentations de la terre
- III – Les usages de la forêt, auxiliaire du sol
- IV – Les techniques culturales
- V – Conclusion de deuxième partie

TROISIEME PARTIE

LES SOLS DU MONT CAMEROUN, ENREGISTREURS DES MEMOIRES NATURELLE ET SOCIALE

- I – Méthodologie et protocole expérimental
- II – Mémoire des hommes, mémoire des sols
- III – Typologie mokpe des sols
- IV – Conclusion de troisième partie

CONCLUSION GENERALE

BIBLIOGRAPHIE

ANNEXES

TABLE DES MATIERES

TABLE DES ILLUSTRATIONS

NOTICE LINGUISTIQUE

La langue est un support essentiel de représentation du monde. Il nous a paru opportun de faire référence aux terminologies vernaculaires chaque fois que cela était possible, dans le souci de rester fidèle aux idées qu'elles véhiculent.

Les noms communs issus de langues autres que le français (anglais ou mokpe – la langue des gens du Mont Cameroun – la plupart du temps), figurent dans le texte en italique.

Les propos ou citations bibliographiques rapportés (lorsqu'ils sont attribués) sont placés entre guillemets et figurent en italique, qu'ils soient traduits ou restitués en langue originale.

Afin d'éviter le plus possible, au long de ce travail, de trahir l'esprit des témoignages, nous avons choisi de faire apparaître, selon les principes de la méthode ethnologique, une traduction littérale des entretiens tout en apportant, lorsque cela pouvait entraver leur compréhension, certaines modifications syntaxiques. Les termes ou les phrases placés entre crochets à l'intérieur des citations sont des compléments d'information de notre part.

L'alphabet utilisé pour la retranscription des termes en langue mokpe, pour des raisons de facilité de lecture, est l'alphabet latin – en italique dans le corps de texte pour les noms communs, en normal pour les noms propres. En dépit de l'approximation linguistique qu'un tel choix engendre, il nous a semblé préférable de ménager la peine du lecteur par cette simplification. Quelques voyelles et consonnes spécifiques à la langue mokpe n'apparaîtront pas ainsi dans leur intégrité, l'utilisation des signes correspondant de l'Alphabet Phonétique International aurait à notre sens largement surchargé la lecture.

A titre d'exemple, le mokpe utilise une consonne apico-vélaire chuintante, associant le « r » roulé et le « j », que nous transcrivons par « z » comme dans le nom propre Epaza Moto.

Les « e » fermés seront transcrits « e », tandis que les « e » ouverts ([ɛ] en API) apparaîtront « è ».

Pour les mêmes raisons de simplicité de lecture, les tons, déterminants pour le sens de certains mots en langue mokpe, ne seront pas retranscrits.

INTRODUCTION GENERALE

1) Le Mont Cameroun et la problématique mémorielle

« *Wato wa njoku* », « ceux de l'éléphant ».

Sur le Mont Cameroun, cette figure tirée de la langue mokpe¹ est actualisée par le langage courant lorsqu'il s'agit de parler des initiés au culte de l'éléphant. Son emploi véhicule une charge symbolique forte, dont l'idée première est qu'en désignant ainsi les personnes investies dans la société d'initiation de l'éléphant, les locuteurs insistent sur une donnée fondamentale des représentations liées au monde de la forêt : l'homme n'est homme, c'est-à-dire qu'il ne peut s'accomplir dans l'initiation, qu'à l'aune de sa relation aux créatures de la forêt.

« Ceux de l'éléphant » désigne les possesseurs d'un éléphant, ceux qui par la force de l'esprit entretiennent avec l'animal une relation d'ordre totémique, le plient à leur volonté tout en puisant en lui sa force et ses attributs. Entravés l'un à l'autre par un lien d'identité, confondus parfois, les deux êtres perpétuent un système de parenté dont la symbolique fait force de loi. L'existence de la forêt et des créatures qui la peuplent n'a de sens que par leur nature profondément sociale. Si le rapport au sauvage chez les Wakpe a conduit à la mise en place d'un jeu de relations totémiques, c'est que la Nature ne revêt pas les formes d'une instance émancipée de l'homme. Au contraire, comme l'analyse Philippe Descola à propos de l'univers achuar (2005 : 25), le monde de la forêt constitue un « *continuum social* » avec la communauté humaine.

C'est un pan entier de la culture des gens du Mont Cameroun qui se dévoile à travers cette désignation à la dimension emblématique. Voici comment la mémoire des hommes véhicule, dans les formes même de son langage, les clefs de sa perception du monde.

Le Mont Cameroun est un grand volcan de type hawaïen de 4095 mètres d'altitude, situé dans la région Sud-Ouest de la République du Cameroun. Posé sur la frange littorale du Golfe de Guinée, cet édifice basaltique d'une richesse environnementale exceptionnelle plonge directement dans les vagues de l'océan Atlantique.

La fertilité légendaire des sols du volcan attire depuis des siècles une mosaïque de populations en cohabitation parfois difficile, dans un contexte de brassage culturel intense. Des communautés paysannes profondément enracinées au site côtoient des familles récemment immigrées, des systèmes culturels anciens touchent d'immenses plantations productivistes

¹ Les Bakweri, ou Wakpe comme ils se désignent eux-mêmes, représentent la plus importante population autochtone du Mont Cameroun. Mokpe est le singulier de wakpe.

héritées du système colonial, les sociétés rurales font face aux réalités urbaines, les idées et les cultures s'entrecroisent sur un espace attrayant dont les ressources génèrent les convoitises. La mémoire des hommes y est changeante et diversifiée. Il faut savoir en reconnaître les formes dominantes, légitimées par l'histoire officielle et la force économique, les formes marginalisées ou en désespoir, perdues dans la multitude.

C'est cette pluralité mémorielle, collective, qui nous intéresse ici, dans ses logiques et ses rapports d'interaction avec les sols du Mont Cameroun à l'origine du peuplement humain. La tentative d'appréhension des contours de la mémoire collective s'éclaire en effet de manière troublante à la lumière des phénomènes édaphiques. Cette mémoire collective, si l'on accepte de filer la métaphore pédologique, peut très bien se concevoir comme un empilement de strates polymorphes, sujettes aux tremblements amnésiques, aux glissements imaginaires, aux bioturbations et aux rajeunissements fantasmagoriques. A l'image d'une pédogénèse active puisant sa ressource dans le système des interactions entre climat, végétation et roche-mère, archivant les soubresauts événementiels et les aléas d'une influence de facteurs environnementaux diversifiés, la mémoire collective dont nous parlons est un jeu incessant et évolutif d'interrelations entre des mémoires individuelles.

Cette profonde analogie entre les fonctionnements de la mémoire sociale et naturelle constituera les fondements de ce travail, tant par leur similitude structurale intrinsèque que par le jeu des interactions permanentes qui préside au nécessaire contact entre les hommes et les sols. Le Mont Cameroun est un volcan tropical couvert d'une ceinture forestière dense que des siècles d'occupation humaine ont contribué à modeler, à transformer. Les décennies passées, particulièrement riches en mutations sociales, ont donné lieu à une accélération de la chronologie événementielle dont les répercussions à l'échelle du milieu sont lisibles. Les mémoires sociale et pédologique constituent une trame aux composantes étroitement imbriquées, riche d'enseignements, qu'il apparaît intéressant de décoder pour en mieux comprendre les enjeux.

Officiant comme autant d'archives vivantes des soubresauts de l'histoire, les mémoires pédologiques enregistrent et restituent les successions végétales, les usages, et par-là même les épisodes parfois tragiques de l'occupation humaine du site. Il est possible, à travers l'étude d'indicateurs spécifiques, de connaître de manière très précise l'état de santé des sols. La fertilité des terres agricoles dépend étroitement de la qualité des pratiques. Or les mémoires pédologiques témoignent, par l'entremise des taux de matière organique incorporée, des argiles, des charbons de bois ou encore par l'organisation des horizons cultivés, des conséquences à plus ou moins long terme, positives ou destructrices, de ces savoir-faire diversifiés. En retour les mémoires sociales se font l'écho des particularités du milieu, s'approprient ses originalités et adaptent un

système de représentations et de pratiques, commandées par la survie du groupe lorsqu'il s'agit des communautés paysannes mais aussi par les motivations financières de structures agricoles aux dimensions internationales.

Dans ces conditions, notre approche ethno-pédologique de la question mémorielle se concevra comme une position méthodologique soucieuse d'appréhender un certain champ de représentations culturelles et de pratiques propres à la mosaïque sociale vivant sur les pentes du Mont Cameroun, racontées par elle-même et son environnement immédiat. Les sols comme les sociétés transmettent un héritage mémoriel digne de respect, sa prise en compte est une ressource pour l'avenir des sociétés rurales.

Notre objectif dans ce travail est, en associant l'approche ethnologique aux outils de la pédologie, d'étudier les dynamiques environnementales et humaines d'un secteur rural aux propriétés édaphiques exceptionnelles. Nous tenterons de répondre à la question suivante : *comment fonctionnent les mécanismes de l'interaction entre les mémoires sociale et pédologique sur le versant Wouri du Mont Cameroun ?*

2) Le choix de l'interdisciplinarité

« Ma conférence eut lieu lors d'une soirée miraculeusement épargnée par la pluie. Thomas Moises [...] m'a montré l'affiche placardée à côté de la porte. Sur un fond de champs et de volcans, le titre était écrit en larges lettres blanches :

PEDOLOGÍA

El retrato de la tierra

[...] Les gens arrivaient. Des chercheurs de l'équipe, des historiens, des sociologues, le naguatlato Uacus. Mais pas trace d'un anthropologue. Le sujet de la causerie avait dû leur paraître bien mince, ou il les confortait dans l'idée que la géographie était une discipline inutile. »

J. M. G. Le Clézio, 2006

Dans la tentative des sciences sociales à allier leurs forces pour appréhender de manière plus fine l'objet de leurs efforts – l'homme –, certaines barrières rechignent à tomber, d'autant plus semble-t-il que les frontières sont ténues, comme si la proximité des approches nécessitait pour le salut de chaque discipline que ces frontières soient bien gardées. Pourtant, à y regarder de près, et pour ce qui nous intéresse, la géographie dite humaine revêt parfois les formes d'une ethnographie de l'espace (Pelissier, 1980 ; Rossi, 1998, 2000 ; Singaravelou, 1997 ; etc.), et l'ethnologie se penche de plus en plus sur les relations entre les hommes et leur environnement (Bahuchet, 1999, 2001 ; Dalla Bernardina, 1996 ; Descola, 1993, 2005 ; Grenand, 1996 ; Jolivet, 2000 ; etc.). Les marges interdisciplinaires sont étroites et il devient délicat de discerner l'appartenance des travaux aux domaines de l'ethnologie ou de la géographie. Qu'est-ce qui sépare *L'arbre en Afrique Noire, la fonction et le signe* du géographe P. Pelissier d'« Il ne faut pas trop en faire, connaissance du vivant et gestion de l'environnement chez les Wayãpi » des ethnologues P. et F. Grenand ? Le premier s'attache à « *déceler l'enseigne ethnique ou l'empreinte d'une organisation sociale derrière la présence d'un peuplement arboré* » (Pelissier, 1980 : 127) alors que les derniers analysent les stratégies culturelles des Indiens Wayãpi basées sur la notion de « *récolte perdurable* » (P. et F. Grenand, 1996 : 51).

Les initiatives, pointées du doigt pour frôler l'égarement disciplinaire, l'éparpillement des objets et finalement l'appréhension de phénomènes sociaux très vastes sans posséder les bases solides propres à chaque discipline, vont pourtant dans le sens d'un progrès certain, celui

de croiser des regards multiples, des savoir-faire et des méthodes à même de rendre compte de manière subtile des fonctionnements de systèmes anthropiques en interaction avec leur milieu. L'ethno-géographie n'est plus un concept nouveau, depuis les années 1990 il apparaît en France dans nombre de projets de recherche, de thèses (Chivallon, 1992), de formations universitaires de troisième cycle et même évoqué de temps à autres dans le paysage médiatique (*L'Humanité*, 31 mai 2003).

Mais les terrains d'entente recèlent aussi des crevasses et l'histoire ancienne des disciplines montre que les tentatives d'association n'ont pas toujours été heureuses, que leur héritage demeure délicat à manier. L'*anthropogéographie* de Ratzel au dix-neuvième siècle se fait l'écho des théories darwiniennes lorsqu'elle s'attache à décrire les relations de l'homme et son milieu, érigeant ces rapports en point explicatif unique. Le déterminisme ratzélien est teinté d'évolutionnisme social, idéologie répandue alors chez les anthropologues et largement utilisée par ailleurs dans l'action de légitimation des dominations coloniales de l'époque. Dans ce contexte, les modélisations issues de ces courants de pensée ont marqué durablement la façon d'appréhender les sociétés humaines, par des classifications qui leur supposaient un ordre évolutif immanent. Cette vision du monde est perceptible encore dans nombre de travaux géographiques même très récents qui font appel à l'anthropologie pour évoquer les différents modes d'interaction des sociétés humaines à leur environnement. P. Merlin, dans son manuel de *Géographie humaine* (2000), utilise abondamment des terminologies telles que « *sociétés primitives* », « *pays en voie de développement* », « *pays développés* », « *race* ».

Le mariage des disciplines présente ainsi des écueils qui laissent des marges de manœuvre étroites. L'ethnogéographie à laquelle nous faisons appel voudrait s'émanciper de cette posture évolutionniste résistante, par un glissement du positionnement des regards. La prise en compte de la mémoire autochtone change radicalement la perspective des analyses et aide à l'évitement des charges idéologiques évoquées. Nous voulions avancer l'idée, à travers ces propos, qu'il n'est pas de progrès sans contrepartie et que les richesses de l'approche pluridisciplinaire ne se laissent pas approcher sans risque.

De la même façon on se rendra compte que les associations disciplinaires, lorsqu'elles se font, n'ont pas lieu au hasard et tendent à se joindre naturellement sur des champs de connaissance partagés. Les travaux donnés en exemple montrent que, quelle que soit l'entrée choisie (géographique ou ethnologique), les phénomènes universels d'interaction entre l'homme et son environnement soulèvent des enjeux communs aux préoccupations des deux disciplines. Qu'elle soit abordée sous un angle géographique ou ethnologique, la thématique de l'usage des

ressources forestières, par exemple, présente des angles d'attaque sur lesquels les deux matières évoluent avec aisance.

Or les études en sciences sociales qui s'attachent à décrypter ces logiques occultent la plupart du temps un maillon de la chaîne espace – environnement – usages – représentations, celui du substrat qui donne vie à tout le système : la terre. Le sol, en tant que matrice, réserve biologique, lieu de vie, est régulièrement étudié par l'entremise d'une approche foncière, territoriale, culturelle. L'intérêt d'une lecture physique, par l'observation pédologique, des phénomènes d'interférence entre l'homme et son milieu paraît dès lors étrange aux ressortissants du courant social, tout comme il est rare de voir la géographie physique décrypter les représentations culturelles ayant conduit à la création d'un type de sol par exemple.

C. Feller, E. Etifier-Chalono et E. Guiran présentent dans *JATBA*, en 1986, des témoignages surprenants de paysans antillais, récoltés lors d'entretiens informels menés au cours d'études pédologiques, botaniques et agronomiques. Conscients de l'aspect disparate de ce corpus ainsi que de l'absence de protocole directeur pour l'enquête, les auteurs prennent cependant la peine de réunir les témoignages pour les confronter aux thèses usuelles de la science occidentale. Pourquoi une telle entreprise venant de scientifiques appartenant à ce qu'il est convenu d'appeler les sciences dures ? Le dédain des chercheurs étant réponse fréquente aux assertions paysannes, il est surprenant de voir tant d'attentions concentrées justement sur ces représentations. Et pour cause, les propos recueillis sur la terre dans ces enquêtes se révèlent de nature contradictoire avec les phénomènes pédologiques validés par la norme scientifique. Mais « *l'originalité de certains discours méritait d'être transmise* » (Feller *et al.*, 1986 : 131).

Sous une forme anodine, les auteurs jettent les bases d'une étude extraordinaire sur les perceptions du sol chez les paysans antillais, où les roches, sexuées, grossissent lors des phases de pleine lune et profitent de la terre. C'est ainsi qu'un système de classification lié aux sols transparait peu à peu dans le discours paysan qui caractérise la terre suivant ses logiques propres. Les usages dictent la construction de cette typologie qui considère les divers horizons selon leurs aptitudes culturelles. Est croquée ainsi une nomenclature complexe des sols antillais en fonction de leur nature vivante et de leurs potentialités culturelles. L'intérêt de la démarche encore hésitante de l'équipe est évident, cette dernière met en lumière la diversité des savoirs sur le sol, prenant en compte les originalités des discours locaux sans chercher à établir de hiérarchisation anthropocentriste au profit du savoir scientifique.

Cette courte étude est l'une des rares en France à notre connaissance à avoir fait le lien entre le fonctionnement des sols et les représentations paysannes qui y sont associées (on pourra citer dans le même esprit mais plus récemment Lahmar et Ribaut 2001, Pomel 2003 ou encore

Mollard et Walter 2008). L'ethno-géographie s'est muée en ethno-pédologie, dans le souci de mieux interpréter le sens de certaines pratiques culturelles à la lumière des discours paysans.

Par ailleurs le grand mouvement international amorcé dans les années 1980 par les Anglo-saxons, l'ethno-écologie, a naturellement ouvert les perspectives d'une recherche attentive à mettre en évidence les savoirs locaux concernant la gestion de l'environnement. V. Toledo (*in* Barrera-Bassols, 2000 : 2) définit ce courant de recherche comme « *an interdisciplinary approach exploring how nature is seen by human groups through a screen of beliefs and knowledge, and how humans in term of their image use and/or manage natural resources* ». La plupart des travaux conduits préalablement sur ces questions contribuait à l'inventaire des savoirs locaux à micro-échelle, connaissances capturées et extraites de leur contexte culturel de production. Le travers principal de cette approche soumise aux règles de l'observation rationalisante et distanciée était alors, en suivant des objectifs plus ou moins utilitaristes, la confrontation des savoirs à l'avantage de la connaissance occidentale.

L'ethno-pédologie naturellement s'inscrit dans la grande famille ethno-écologique en apportant sa contribution particulière aux questions édaphiques. Que l'on parle d'ethno-géographie, d'ethno-écologie, d'ethno-pédologie, et quel que soit le biais par lequel on aborde la démarche pluridisciplinaire, nous voyons en cette dernière une ressource capable de malmener les hiérarchies cognitives et de rendre justice à des savoirs méprisés bien que copieusement exploités.

Les usages s'expliquent à travers les perceptions que les gens développent du milieu, et inversement les caractéristiques du milieu influencent la mise en place de certaines pratiques. Ces mêmes usages modèlent les sols et construisent des paysages en y laissant, comme à livre ouvert, les traces de leur mémoire. L'approche ethno-pédologique s'est naturellement imposée lorsque nous avons voulu aborder la question des pratiques paysannes des pentes du Mont Cameroun.

3) Les contraintes de l'étude des mémoires

Se pose maintenant la question, en regard du caractère mouvant de ce que l'on a défini comme étant les mémoires collective et naturelle, de la représentativité des données recueillies. Un travail de terrain réduit ne peut qu'engendrer le risque de transformer l'enquêteur en « faiseur de mémoire », c'est-à-dire de tomber dans le piège de la généralisation, de la simplification, enfin de la communautarisation à outrance de témoignages plus ou moins épars, qu'ils soient d'ordre pédologique ou ethnologique.

Entre autre écueil, il est souvent fait allusion à la confusion fréquente des notions d'« histoire » et de « mémoire », la seconde étant souvent employée pour la première. Notre volonté de privilégier les entretiens non dirigés comme données fondamentales de la thèse – pour la dimension sociale – vient de l'idée que pour nous la parole est confondue avec une certaine forme de mémoire (« *Parler, c'est se souvenir* », R. Schank, 1995). Or cette mémoire peut se faire histoire lorsqu'elle décide d'évoquer des pans entiers du passé mokpe par exemple. Il ne nous appartient cependant pas d'être l'historien d'événements qui nous échappent en grande partie (ce n'est pas l'enjeu du travail) mais de nous faire l'écho d'une pensée autonome qui sait se raconter. Il s'agit donc bien de mémoire car reposant sur les fragments disparates, parcellaires, d'un passé par ailleurs partagé et reconnu (Halbwachs, 1950). Cette mémoire, désintéressée du fait historique établi, absolu, entrouvre la porte du système de représentations qui attire ici notre attention.

La démarche repose ainsi sur l'appréhension d'une mémoire vivante, fluctuante, empreinte aussi des marques de notre subjectivité d'auditeur, étranger qui plus est. Cette mémoire est réductrice, elle laisse – encore une difficulté – dans l'ombre tout ce qui n'est pas exprimé, d'où la nécessité de garder présente à l'esprit la différence entre le souvenir d'un événement (ou la mémoire d'un individu) et le récit de cet événement. En effet parfois, l'oubli est mieux partagé que le souvenir. « *L'occultation du réel est sans doute l'aspect le plus important de l'appréhension du réel. [...] La vérité de l'homme c'est également ce qu'il cache ou ce qu'il oublie.* » (Candau, 2005 : 138).

On se rend compte alors des variations possibles de la restitution de ce que l'on appellera dans ce travail la « mémoire collective ». L'usage de ce concept est donc délicat et l'existence d'une trame uniforme, perçue indistinctement par toute la communauté, difficilement concevable. Pourtant, partout dans le monde, les mythes fondateurs sont là pour attester

l'existence d'une volonté universelle de partager une mémoire commune à l'échelle d'une société.

La mémoire des sols est, elle aussi, d'une grande complexité. Les processus d'enregistrement obéissent à des phénomènes multiples qui demandent des connaissances et d'importantes ressources techniques pour seulement commencer à les appréhender.

La pédogenèse en milieu volcanique tropical est soumise à de rapides et profondes transformations, sous l'effet du climat et des produits éruptifs. Les sols ne cumulent que très peu, au contraire des milieux sédimentaires, les indicateurs des événements passés car leur altération est extrêmement rapide. La mémoire des sols, à l'instar de la mémoire sociale, connaît ainsi certains troubles de l'enregistrement. Elle déforme, oblitère, délire parfois. Les charbons de bois en sont un exemple frappant. Bien que marqueurs fiables des usages anthropiques liés à l'agriculture sur brûlis, il est très difficile de localiser exactement ces pratiques, du fait des phénomènes de dispersion éoliens ou encore de la rapidité de dégradation des particules dans le sol. Certaines parcelles dont l'historique est connu ne comportent plus, à peine deux ans après le passage du feu, d'indicateur charbonneux. Inversement, on retrouve les charbons de bois dans les horizons superficiels de parcelles qui n'ont pas été soumises au brûlis de mémoire d'homme.

Nous avons choisi de mettre en évidence une partie de la mémoire pédologique du site, celle en rapport avec les activités humaines, à travers l'étude de certains indicateurs spécifiques sur lesquels nous avons pris. Ces indicateurs sont perceptibles à plusieurs échelles d'observation. La fertilité des sols cultivés par exemple est appréciée par les paysans du Mont Cameroun à travers l'état de croissance de certaines essences végétales. Elle peut aussi être évaluée, à échelle microscopique, à travers la présence de débris de matière organique fraîche ou partiellement humifiée, la profondeur d'incorporation de cette matière dans les horizons du sol, ou encore la quantité d'humus. Mais la seule présence de matière d'origine végétale ne suffit pas à l'appréciation globale du bagage de fertilité d'un sol cultivé. Le substrat minéral lui aussi revêt une importance capitale, notamment en milieu volcanique. La dégradation progressive des minéraux constitutifs de la roche mère basaltique produit des argiles spécifiques, les allophanes, riches en substances nutritives. A cela s'ajoute l'enrichissement permanent des sols, consécutif aux retombées pyroclastiques régulières. Nous le voyons, de nombreux paramètres sont à considérer. Mais un sol volcanique, chimiquement fertile, peut engendrer de véritables contraintes lorsque sa situation en aval du versant favorise la concentration des argiles. Dans ce cas, la structure fait obstacle au bon développement des racines, sans compter les phénomènes

d'engorgement temporaire en saison des pluies. La fertilité s'inscrit ainsi dans la mémoire des sols, on en observe les indicateurs, mais l'appréhender avec justesse nécessite la prise en compte de paramètres très diversifiés.

On le voit, la notion de mémoire, pédologique ou sociale, ne se laisse pas circonscrire aisément et échappe à toute volonté de connaissance exhaustive. Les mécanismes de l'interaction sont complexes, par la somme considérable de paramètres en jeu.

4) Méthodologie

Le travail de terrain qui a permis la réalisation de cet écrit s'est déroulé sur presque un an (trois séjours de deux mois, trois mois et six mois respectivement). Le Mont Cameroun est un volcan de dimensions suffisamment imposantes (4095 mètres d'altitude et 60 kilomètres de longueur environ suivant l'axe sud-ouest/nord-est) pour que le choix de l'ensemble du relief comme terrain d'étude ait été présomptueux, compte tenu des délais réduits de notre présence sur le site et des moyens à disposition pour mener les recherches. Nous n'aurions pu raisonnablement couvrir une zone si vaste sans prendre le risque déjà important de procéder à des généralisations et simplifications abusives des phénomènes observés. Nous avons donc choisi de nous concentrer sur le versant sud-est (dit « versant Wouri ») sur lequel s'étend l'agglomération de Buea ainsi qu'une partie des plantations de la CDC et qui correspond approximativement au cœur du pays mokpe. Il s'avère bien souvent difficile de justifier le choix d'un terrain d'étude par l'existence de frontières établies de manière absolue, qu'elles soient d'ordre culturel ou topographique. L'immensité du Mont Cameroun et la diversité des systèmes socio-spatiaux qu'elle engendre parachèvent l'idée que la détermination de ces frontières a ici souffert de contraintes quelque peu artificielles ; nous avons tenté de leur conserver une dimension sociale et environnementale cohérente, à la mesure de nos moyens.

La présence sur le site a permis de mettre en place plusieurs méthodes de récolte des données, selon la nature de ces dernières. L'hypothèse dite de Sapir et Whorf (1968) émet l'idée que les représentations qu'une société se fait du monde sont affectées par les propriétés de sa langue. C'est dans cette perspective qu'il a été possible de découvrir, dans les mots, certaines clefs ouvrant les portes d'une mémoire originale de l'espace vécu. Les phénomènes d'interaction régissant les rapports entre sociétés et environnement prennent un tout autre sens éclairés par les discours paysans, discours qui ont fait partie intégrante de notre objet d'étude. Aborder la question de la mémoire pédologique et de ses modes d'appropriation par les sociétés qui en tirent leurs moyens de subsistance impose une méthodologie qui, si elle désire garantir une pertinence à l'analyse, doit selon nous réhabiliter la parole autochtone. Nous l'avons vu plus haut, la langue est le support privilégié et le transmetteur de la mémoire collective. Des entretiens non dirigés ont été menés avec des interlocuteurs dont les activités ou les connaissances sont en relation avec le milieu : paysans wakpe et immigrés, employés et responsables des grandes plantations, chasseurs, pêcheurs, mais aussi initiés au culte de l'éléphant, médecins et anciens dont la mémoire était susceptible de renseigner sur les représentations liées aux sols et les pratiques.

L'alternative inévitable à la constitution d'un *corpus* d'entretiens s'est alors présentée : récolter un vaste échantillonnage, représentatif de chaque catégorie mais naturellement superficiel ou accepter un nombre d'interlocuteurs réduit mais dont la qualité des témoignages réitérés sur le long terme aiderait à une lecture plus subtile – bien que parcellaire – des mémoires locales. Nous avons choisi la deuxième option, tant par contrainte matérielle que par respect pour la parole qui demande du temps pour ne pas être trahie. Dans la mesure du possible, les relations avec les informateurs ont été prolongées dans la durée permettant d'instaurer le rapport de confiance préalable à un échange naturel départi des barrières du soupçon. La nature des liens qui se sont créés a dépassé dans bien des cas l'artificialité d'une situation provoquée d'entretien, elle s'est faite profonde et durable au fil des mois passés sur le volcan. La naissance de telles affinités offre cependant une contrepartie douloureuse qu'il est bien difficile de discerner, celle de l'influence du chercheur sur la nature de l'information qui lui est donnée. Si la confiance installée efface en partie les distorsions du discours, la présence de l'étranger au sein d'une communauté génère des enjeux de statut qui ne manquent pas d'orienter dans une certaine mesure les rapports et par-là même la parole donnée. Notre ami et père d'adoption Joseph Mokake avait l'habitude de dire, au village d'Ewonda, « ta voiture illumine ma maison. » La présence du véhicule garé à l'entrée de la maison familiale conférait une plus-value de prestige à son statut déjà affirmé au sein du village – ce dont nous ne tirions aucune gloire, bien au contraire, mais un sentiment pénible de réussir une forme d'intégration par les voies du matérialisme...

De la même façon il n'est pas toujours aisé d'accéder à certains niveaux de connaissance lorsqu'on aborde des domaines relevant intrinsèquement du secret, comme les cérémonies dédiées aux puissances tutélaires par exemple. J. Jamin (1977) souligne la force du silence dans les processus de transmission du savoir – de la mémoire ajoutons-nous :

« C'est au niveau de son expression [l'expression du savoir] qu'interviennent ici des phénomènes de censure, de rétention, voire de répression, redoublant ou soulignant des rapports de pouvoir, inscrivant des statuts et manifestant des processus d'accumulation et de confiscation » (Jamin, 1977 : 124)

Le statut des initiés du Malé, le culte de l'éléphant, procède de cette dimension du secret ; la fréquentation assidue des animaux de la forêt, leur compréhension du volcan et de ses manifestations, font d'eux des hommes à part, imprégnés des codes du monde sauvage. En ce sens le silence est inhérent à la connaissance initiatique. L'appréhender de l'extérieur revient à entrer en initiation, ce qui n'est évidemment pas toujours possible. Pourtant ce silence est parfois signifiant, il donne à entendre sur ce qui n'est pas prononcé :

« La loi du silence fait l'art de la parole ; la prudence impose le recours aux détours métaphoriques et métonymiques ; la prudence mais aussi le sens de l'efficacité ; nul discours n'est mieux entendu que celui qui n'est pas tenu, qui double les propos effectivement tenus, symbole absent d'une complicité tacite entre partenaires d'une relation non avouée » (M. Augé, 1975 : 408).

Sans émettre l'idée indéfendable que ce qui n'est pas formulé en dit plus long à l'interlocuteur étranger que le contenu même de la mémoire exprimée, les discours du Malé, dans leur processus de rétention du savoir, portent une force sémantique spécifique, perceptible, donc traduisible tout au moins en partie.

Une cinquantaine d'heures d'entretiens a été ainsi enregistrée en français, en anglais et en pidgin-english, traduite et retranscrite pour servir de base écrite à l'ensemble plus large des propos échangés sur le terrain.

Les mémoires naturelles quant à elles ont été abordées principalement par le biais des sols et de la végétation. L'observation des logiques de catena, des peuplements végétaux et des usages a guidé le choix de prélèvements effectués par excavation de coupes pédologiques permettant de faire apparaître les différents horizons. Les coupes ont été levées à plusieurs reprises suivant des transects amont-aval afin de croiser les informations liées à l'effet de pente et aux activités anthropiques. Un échantillonnage de chaque niveau a été recueilli en vue d'une observation microscopique sous lame mince, afin de déceler les indicateurs de la mémoire du sol : logiques naturelles de formation (minéraux témoins du volcanisme sous-jacent, apports éolien de tephra, présence des argiles, âge des sols, etc.) sous influence des actions anthropiques (présence de matière organique cuite, de charbons de bois, de macro-restes végétaux, profondeur des horizons organiques, techniques améliorantes ou destructrices, etc.). Les marqueurs de l'activité paysanne sont d'abord visibles à l'œil nu et l'observation de terrain révèle les traces des usages. Les défrichages avant ensemencement sont facilités par exemple par le passage du feu et les litières calcinées parlent d'elles-mêmes lorsque personne ne peut renseigner directement sur l'histoire de la parcelle. Il en est ainsi de certaines techniques de fertilisation qui consistent à enfouir les déchets végétaux issus du débroussaillage sous une couche de terre pour les soumettre à une combustion lente. Le repérage de l'état de la végétation informe sur les processus de gestion de l'espace forestier, sur l'organisation des mises en culture, sur la durée des jachères, sur la nature du foncier. Les végétaux cultivés et leur croissance donnent à comprendre sur les caractéristiques des sols : généralement très organiques et peu profonds sur

les pentes élevées du Mont, plutôt argileux et soumis à une forte pression agricole en bas de versant. Placés sous lames minces, les indicateurs d'usage peuvent être alors déterminés plus précisément et reconnus. Grâce à l'observation qualitative et à l'analyse d'image (logiciel Optilab Pro), il est possible d'identifier les particules significatives, de calculer leur surface ainsi que leur taille, d'évaluer leur importance relativement aux divers autres éléments. L'observation microscopique (grossissement compris entre 100 et 400) renseigne ainsi sur la nature des horizons isolés, leur fonctionnement mais aussi sur leur capacité de mémorisation des pratiques.

5) Les données bibliographiques

L'histoire coloniale de la province du Sud-Ouest passée sous mandat britannique par application du traité de Versailles à la fin de la première guerre mondiale, a favorisé le développement d'études d'abord menées par les Anglais eux-mêmes dans le but de mieux cerner les potentialités de la nouvelle colonie, puis fut relayés par les travaux des Camerounais anglophones, universitaires ou impliqués dans les projets de développement de la zone après la réunification du pays. Pour les raisons historiques évoquées, une majorité des écrits est disponible en anglais et la plupart du temps sous forme d'articles ou de rapports (quelques mémoires sont consultables à la bibliothèque du jardin botanique de Limbe, rassemblés pour le *Mount Cameroon Project* conduit depuis les années 1990 : Almy *et al.* 1990, 1991, Arze *et al.* 1990, Awung 1998, etc.). Quelques ouvrages historiques sont accessibles (Kale 1939, Michel 1969, Njeuma 1989, Eyelom 2003) et la plupart des informations concernant les premiers contacts avec les Européens est à chercher parmi les écrits des voyageurs (Chilver et Roschenthaler 2001) ou des missionnaires, ainsi qu'aux Archives Municipales de Buea (*cf.* liste en Annexes). L'anthropologue britannique Edwin Ardener est cependant à citer, car auteur d'une œuvre importante sur les Bakweri (1956, 1996, etc.) rédigée essentiellement dans les années 1950-1960. Amoureux des cultures côtières de cette région du Cameroun, il échappe par bien des aspects aux travers idéologiques de ses contemporains. On trouve de temps à autre des études francophones en sciences humaines sur la zone de Buea car la ville draine des mouvements de population dont les répercussions se ressentent à l'échelle nationale. Qu'il s'agisse du « problème anglophone » ou des flux migratoires, Buea est une ville de montagne massivement ouverte sur le reste du pays et son développement attire les chercheurs (Courade 1972, 1981-82, Champaud 1972, Molua 1985, Frenay 1987, Zogning 1988, Morin 1994).

Comme nous l'avons laissé entendre précédemment à échelle internationale, les écrits pluridisciplinaires touchant au Mont Cameroun sont rarissimes, notamment sur la question des liens entre représentations de la terre, pratiques et sols. Gèze (1941) et Déruelle (1982) pour le volcanisme, N'Ni (1984) pour la pétrologie, Payton (1993) pour la végétation, Fraser (*et al.* 1997) ou encore Dubief (1999), proposent des études sur l'écologie du volcan, mais décrivent généralement les pratiques anthropiques comme un facteur de dégradation du milieu. Les travaux financés par la Cameroon Development Corporation portant sur les sols (Njib *et al.* 1995, Newman et Wainwright 1993), délaissent quant à eux les considérations sociales pour se concentrer sur les propriétés physico-chimiques et les potentiels agricoles de la zone pour la mise

en valeur des cultures industrielles. Il faut dès lors chercher les références aux liens entre hommes et sols dans des écrits très localisés comme certains mémoires du Panafrican Institute de Buea (Brefo 1982, Data Dargasso 1981) ou quelques rares productions attentives aux pratiques paysannes (Bederman et Guillaume 1967, Gwan 1988). Jeanrenaud (1991) retient notre attention par un travail malheureusement très court mettant en évidence l'importance des activités vivrières des gens du Mont Cameroun en regard des volontés de conservation de l'environnement volcanique.

Quoi qu'il en soit, plusieurs thématiques clef relevant de notre problématique sont absentes de cette revue littéraire. En effet, les approches pédologiques détaillées font totalement abstraction de la dimension sociale inhérente aux processus de pédogenèse sur le volcan. Lorsque les travaux se penchent sur les systèmes cultureux paysans, il est souvent question des impacts négatifs sur l'environnement forestier et la chute de fertilité de certains sols. Aucune étude par exemple ne développe l'existence pourtant réelle de pratiques paysannes améliorantes, bénéfiques aux sols. Enfin, les études relevant du domaine ethnologique (Ardener 1996, Mokosa 1997, Eko 2004) décrivant les systèmes de représentations liées au volcan, sa portée mythique et le respect qu'il inspire à ceux qui en fréquentent les pentes, sont largement détachées de la question pédologique.

C'est ainsi qu'un vaste champ d'investigation reste ouvert sur les mécanismes de l'interaction entre mémoires sociale et pédologique. La prise en compte des savoirs et des représentations autochtones en rapport avec les sols, des rapports d'influences entre les spécificités pédologiques du site et le bagage mémoriel des sociétés qui y vivent, est encore à faire. Il s'agit d'une entreprise pluridisciplinaire inédite sur le Mont Cameroun.

6) Plan

Tenter de décrypter certains mécanismes de l'interaction entre mémoire sociale et mémoire pédologique, ne pouvait se passer selon nous d'une approche multi scalaire des phénomènes en jeu. Nous avons articulé les trois grandes parties de ce travail de telle manière qu'elles constituent trois niveaux d'observation, allant se précisant au fur et à mesure de la lecture :

- La première partie est conçue comme un plan large – à petite échelle – du terrain, comme un regard englobant permettant d'entrevoir les grands enjeux liés au site, en bref les éléments contextuels. Il s'agira de détailler comment le potentiel de fertilité des sols volcaniques du Mont Cameroun est à l'origine de mouvements migratoires africains, puis de l'une des phases les plus dures de la colonisation européenne. Nous verrons comment la spoliation des populations autochtones et la mise en place des grandes plantations industrielles générèrent, à travers une logique d'exclusion et la propagation du « mythe des hommes paresseux », des tensions sociales et foncières, ainsi que des risques environnementaux perceptibles à l'heure actuelle.

- Une seconde partie, moyennement zoomée, se resserrera sur l'organisation des usages en rapport avec les sols. Nous tenterons ici de poser les bases de notre approche en décrivant les mécanismes de l'interaction mémorielle et ce que nous percevons comme un fonctionnement systémique. Comment les spécificités des sols du Mont Cameroun marquent-elles leur empreinte sur la mémoire des hommes qui côtoient le volcan, quel est le bagage des pratiques associées à ces représentations ?

- Enfin la troisième partie, plus technique et en vision rapprochée, plongera à grande échelle dans l'analyse pédologique des *indicateurs mémoriels*, c'est-à-dire de l'ensemble des éléments, macroscopiques ou microscopiques, directement lisibles dans les sols et constituant les marqueurs de la mémoire. Les usages paysans dicteront ainsi l'étude de deux types d'indicateurs : les indicateurs mémoriels naturels, responsables des spécificités des sols du Mont Cameroun et par-là même de la mise en place de pratiques paysannes adaptées ; les indicateurs mémoriels anthropiques, marqueurs des pratiques paysannes, et responsables à divers degrés d'une modification de la pédogenèse.

PREMIERE PARTIE

LE MONT CAMEROUN, VOLCAN PRES DES HOMMES

*« Pourtant l'intemporel en vous est conscient de
l'intemporalité de la vie,
Et sait qu'aujourd'hui n'est que la mémoire d'hier, et
demain le rêve d'aujourd'hui. »*

Kalil Gibran, *Le prophète*, 1923

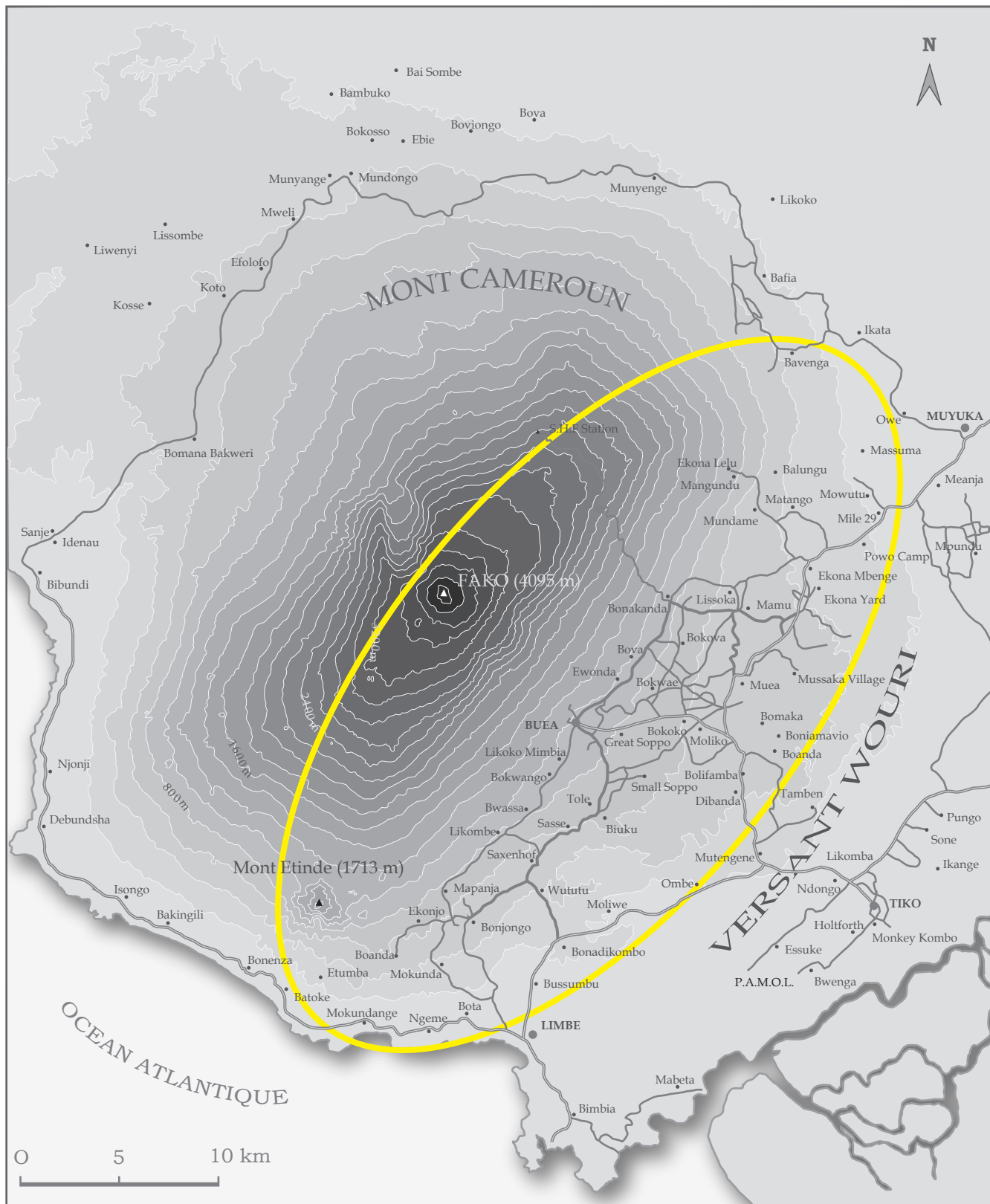
CARTE DE LOCALISATION DE LA ZONE ETUDIEE

Réalisation : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2009

Sources : Mount Cameroon Region 1/80 000, German Technical Cooperation, 2003.

Carte du Cameroun Buea-Douala 1/200 000, Centre Géographique National, Yaoundé, 1987.

 Limites approximatives de la zone d'étude





Vue panoramique de l'édifice volcanique, depuis le village de Bonduma (700 mètres d'altitude), versant Wouri.



Etagement forestier des hauteurs du versant Wouri, depuis le village de Vassingi (vers 800 mètres d'altitude). Noter la ceinture d'habitat, la zone forestière cultivée, la forêt dense d'altitude, la savane d'herbacées et enfin les zones sommitales à lithosols.

MONT CAMEROUN VUES GENERALES

Clichés : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2003-2006



Vue d'ensemble du village de Mokundange, vers 200 mètres d'altitude (versant sud).

MONT CAMEROUN VUES GENERALES (Suite)

Clichés :
N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2003-2006

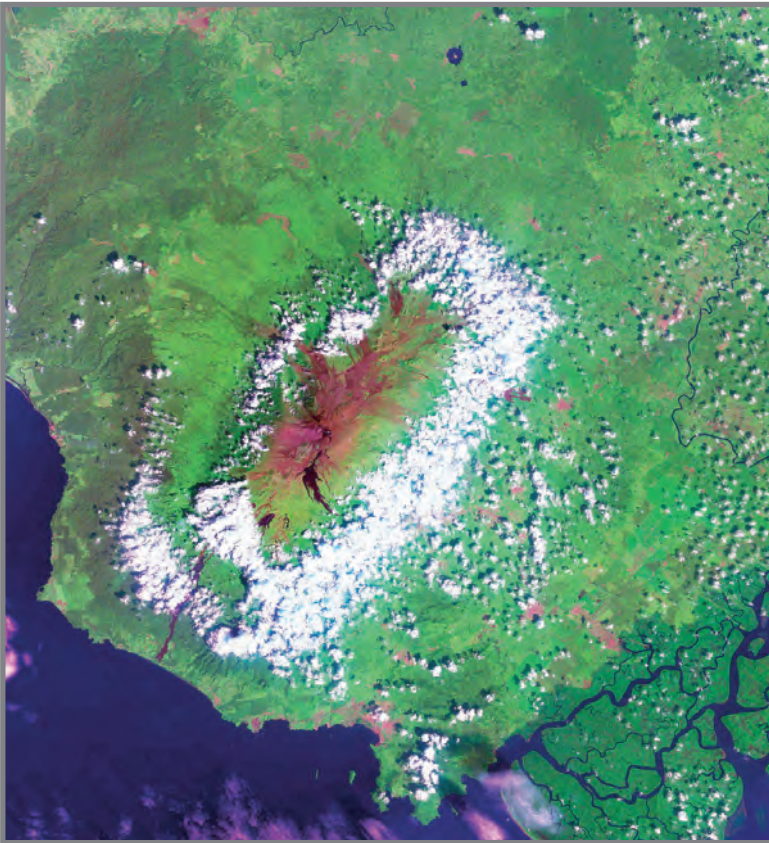


Image satellite du Mont Cameroun et de ses environs (Landsat 2000).



Vue du Mont Cameroun depuis la Délégation Provinciale de l'Agriculture (Buea, vers 750 m d'altitude).



Mont Etinde, le "petit Mont Cameroun", cône adjacent principal. Depuis Mile 6 Beach, environs de Limbe.



Mile 6 Beach, aux pieds du Mont Cameroun. Noter le sable noir issu de l'altération des laves basaltiques.



Coulée de lave d'Ekona (1959), vers 2200 mètres d'altitude. Fougères en peuplement végétal dominant.

I – LE MILIEU PHYSIQUE

1) Le Mont Cameroun, descriptif général

Le Mont Cameroun est un volcan de 4095 mètres d'altitude coiffant la totalité de la région ouest africaine.

Manda ma loba, la demeure du dieu ainsi que les Wakpe le nomment, paraît particulièrement imposant du fait de sa situation géographique². Compris entre les latitudes 4° - 4°25'N et les longitudes 9° - 9°20'E, il constitue le plus vaste édifice de l'ensemble volcanique terrestre de la Ligne du Cameroun. Le sommet (appelé *Fako*) a pour coordonnées 4°13'N – 9°10'E.

De forme elliptique, la silhouette longitudinale s'étend sur environ 60 kilomètres pour une largeur de 35 kilomètres. Sa base sud-ouest plonge directement dans le Golfe de Guinée et le volcan présente à la vue un versant régulier du niveau de la mer à son sommet. Seul le petit cône du Mont Etinde, cratère adjacent de 1713 mètres, rompt quelque peu l'uniformité de la pente.

Entouré par diverses plaines et structures basaltiques érodées, le Mont Cameroun fait figure d'îlot volcanique massif. La vallée du fleuve Mungo s'étend au sud-est, celle de la Meme au nord-ouest, relayée par la vallée de l'Oonge. Une couverture altérée de basaltes anciens, située entre le Lac Richard et le Lac des Eléphants, sépare le Mont Cameroun des volcans voisins de la Ligne situés plus au nord (monts Rumpi, Manengouba). La région sédimentaire environnante a le faciès d'une plaine basse dont quelques collines accidentent le relief (387 mètres au nord dans la réserve de la Mokoko River et également dans les environs de Moliwe dans le sud-est). Moins affectées par les perturbations volcaniques que les flancs mêmes du Mont Cameroun, ces zones permettent l'observation d'espèces végétales anciennes.

² Tout au long de ce travail, les gens du Mont Cameroun seront désignés sous deux noms propres qui ne recouvrent pas exactement la même sémantique. « Bakweri » désigne communément les quatre communautés riveraines du Mont Cameroun très proches culturellement et à la filiation avérée : Womboko, Isuwu, Wovea et Wakpe. Les Wakpe (Mokpe au singulier) sont les Bakweri du large versant Wouri, selon le nom qu'ils se donnent eux-mêmes dans la langue mokpe. Ces distinctions sont rarement faites par les étrangers à la culture, et l'usage veut que l'on désigne généralement les Wakpe le nom de Bakweri. Notons que les Wakpe à leur tour se donnent le nom de « Bakweri » lorsqu'ils s'expriment en anglais.

Nous emploierons quant à nous dans ce travail le terme « Bakweri » s'agissant de l'ensemble des quatre groupes autochtones du Mont Cameroun, et le terme « Wakpe » pour désigner spécifiquement le groupe du même nom qui habite préférentiellement le versant Wouri.

La zone côtière au pied du volcan est plutôt rectiligne, barrée de temps à autres par les coulées solidifiées venues se jeter dans la mer (la dernière en date, en 2000, a coupé la route Limbe-Idenau). Les caps rocheux ainsi formés résistent mal à l'érosion active de la houle qui les démantèle rapidement. De belles plages de sable noir très fin d'origine basaltique s'étendent au pied du volcan.

De part et d'autre des versants sud-est et nord-ouest, toujours sur le littoral, les deltas du Mungo ou de la Meme développent un vaste complexe de mangrove luxuriante à palétuviers.

La répartition du réseau hydrographique de la région dépend étroitement du relief du Mont Cameroun dont les eaux sont collectées par les différents affluents du fleuve Mungo à l'est, par le bassin de la Meme au nord-ouest et la rivière Oonge au sud-ouest. Les rivières qui dévalent le versant sud alimentent l'Océan Atlantique et atteignent la mer de manière autonome. Des sources à mi-pente sur le volcan révèlent l'existence de nappes d'eau souterraines pouvant contribuer à des éruptions phréatiques (Déruelle, 1982 : 36).

Il est notoire que le débit des cours d'eau dans la région de Buea, la capitale de la province du Sud-Ouest, s'est considérablement amenuisé depuis plusieurs décennies maintenant, certaines rivières poissonneuses s'étant transformées peu à peu en ruisseaux et certains ruisseaux devenus intermittents. Les témoignages accréditent cette constatation et le phénomène est encore d'actualité. De jeunes adultes même nous ont rapporté le souvenir de rivières dans lesquelles ils s'étaient baignés enfants, nous désignant le tracé humide de ruisselets résiduels envahi par la végétation. Les causes du phénomène sont encore à étudier bien qu'il faille mentionner la diminution progressive du régime des pluies depuis les années 1960 (Payton, 1993 ; DFID, 1998 ; Fraser, 2002) ou l'augmentation importante des activités forestières et agricoles dans la région.

Après ce bref exposé de la géographie générale du Mont Cameroun, considérons deux points essentiels à la compréhension des fonctionnements de la mémoire. Comme nous le montrerons au cours de ce travail, les mémoires sociales, bien que soumises aux influences idéologiques héritées de l'histoire, se construisent aussi sur les réalités de la mémoire naturelle. Cette mémoire naturelle réside dans l'essence même du milieu dont dépendent les hommes qui en vivent. Chaque écosystème possède sa propre mémoire et ses propres façons d'archiver l'événementiel, le Mont Cameroun n'échappant pas à la règle. Ses sols, interface fondamentale,

ont commencé à se construire bien avant l'arrivée de l'homme. Leur nature volcanique, le climat qui les modèle, constituent autant de spécificités signifiantes aux yeux des populations qui les exploitent.

En quoi le substrat du Mont Cameroun et son climat constituent-ils des données majeures à la compréhension des enjeux mémoriels du site ?

2) Géomorphologie du Mont Cameroun

a- Tectonique et formation du volcan

Le Cameroun, du Crétacé (fin de l'Ere Secondaire) au Quaternaire, est affecté par une vaste activité volcanique le long de la fracture dite du Cameroun, suivant une ligne orientée SW-NE allant de l'île de Annobón jusqu'au Tibesti, passant par les îles de Sao Thomé, Principe, Bioko, puis sur le continent par les monts Cameroun, Koupé, Manengouba, Bamboutos et le Massif de l'Adamaoua

Le Mont Cameroun, de type hawaïen, appartient ainsi à une suite d'appareils volcaniques et sub-volcaniques, la Ligne du Cameroun, longue de 1600 kilomètres située au cœur de la plaque africaine. Cette ligne semble correspondre à un accident tectonique majeur intra-plaque, à cheval sur le domaine océanique et continental. Composée d'une succession de horsts (dont le Mont Cameroun) et de grabens, elle serait selon l'hypothèse la plus communément rencontrée le produit du rajeunissement d'une zone de fracture panafricaine datant du début de l'ouverture de l'Océan Atlantique (Déruelle *et al.*, in Kampunzu, 1991 : 274).

LA LIGNE VOLCANIQUE DU CAMEROUN

Réalisation : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2008
 D'après Déruelle *et al.*, in Kampunzu, 1991 : 275
 Atlas de la République Unie du Cameroun (Laclavère, 1979).



b- Le substratum

Le horst du Mont Cameroun repose sur le socle sédimentaire de la bande côtière, large de trente à quatre-vingts kilomètres, qui s'étend du Nigeria (environs de Calabar) à Kribi au Cameroun, se rétrécissant brusquement au sud de Kribi jusqu'à la Guinée Equatoriale pour ne plus former qu'une bande étroite de quelques kilomètres à peine.

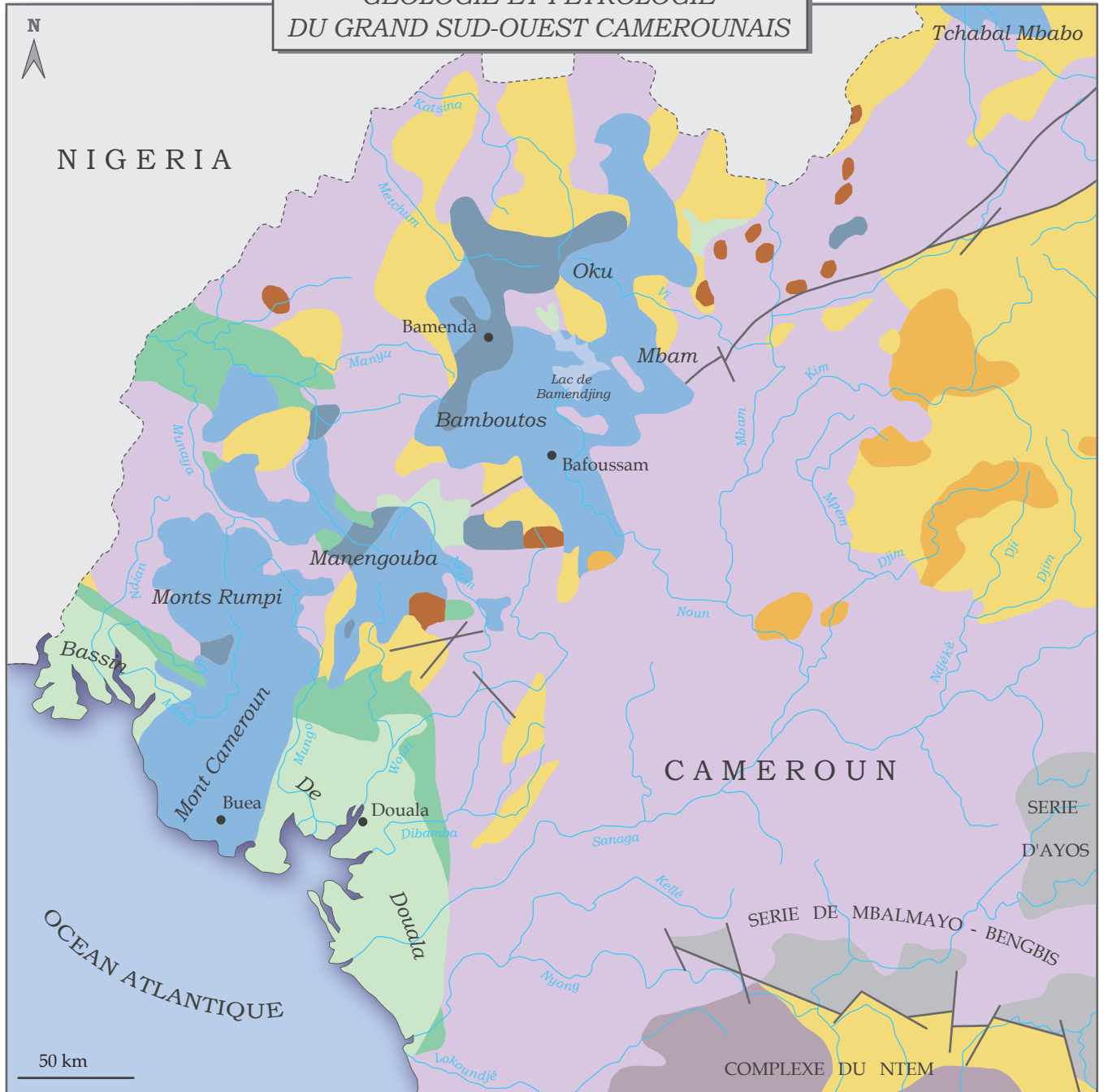
Les « Bouches du Cameroun », au pied du volcan, reçoivent les eaux des grands fleuves environnants (Mungo, Wouri, Sanaga) et constituent la zone basse du compartiment oriental du bassin de Douala. Animées d'un mouvement de subsidence, elles accumulent, du Crétacé à l'Holocène, les matériaux issus de l'érosion du socle camerounais.

Morin et Mainet (1984 : 41) évoquent plusieurs phases de sédimentation qui débuteraient à l'Albien par des séries gréseuses, des dépôts de mer transgressive riches en ammonites, des grès calcaires, des marnes et des calcaires. Au Paléocène, les matériaux détritiques dominent et au Miocène apparaissent, dans le sud du Bassin, des faciès deltaïques. L'accumulation des sédiments se poursuit jusqu'au Quaternaire et l'on y observe des sables littoraux, des vases noires de mangrove et des alluvions fluviales.

Ces formations affleurent au nord-est du volcan, dans les vallées de la Meme et du Mungo, ainsi qu'au sud-ouest dans le bassin côtier de Douala.

D'après N'Ni (1984 : 53), les régions du Mungo et de Douala auraient vu en outre se superposer alternativement durant le Tertiaire des produits volcaniques issus du Mont Cameroun et des dépôts fluviaux et marins. Ces produits volcaniques pourraient ainsi être considérés comme la manifestation des premières éruptions du Mont Cameroun.

GEOLOGIE ET PETROLOGIE DU GRAND SUD-OUEST CAMEROUNAIS



Formations sédimentaires

- Post-Crétacé et alluvions récentes.
- Crétacé (grès, marnes, calcaires).

Formations effusives

- Laves différenciées (trachytes, phonolites, rhyolites, ignimbrites), Oligo-Miocène.
- Laves basaltiques (Crétacé à actuel).

Formations plutoniques

- Granites et syénites post-tectoniques dits "série ultime", Jurassique-Crétacé.
- Granites et syénites syntectoniques circonscrits et discordants, Cambro-Ordovicien.
- Granites, syénites, diorites, gabbros syntectoniques anciens subconcordants.

Formations métamorphiques

- Complexe du Ntem.
- Micaschistes, gneiss, migmatites, granites d'anatexie ou orientés.) Complexe de base
- Séries de Mbalmayo-Bengbis et Ayos : schistes et quartzites.

Failles

Réalisation : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2008
D'après l'Atlas de la République Unie du Cameroun, 1979.

c- Pétrologie du Mont Cameroun

L'activité du Mont Cameroun semble avoir débuté quant à elle au Crétacé (Ere Secondaire) (Payton, 1993 ; N'Ni, 1984) bien que l'essentiel de ses émissions soit décelé à partir du Burdigalien ou du Pliocène (Tertiaire) (Déruelle, 1982) selon les auteurs.

Trois grandes phases éruptives sont classiquement distinguées le long de la Ligne du Cameroun.

La *série noire inférieure*, composée de basaltes et d'andésites, constitue la majorité des formations des hauts plateaux de l'Ouest et de l'Adamaoua. Ces surfaces s'intercalent plus au sud entre les dépôts sédimentaires du Bassin de Douala. Bien que considérée comme la série la plus ancienne, Sieffermann (1973) y reconnaît des formations semble-t-il antérieures attribuées au Crétacé moyen à la hauteur de Djohong (Adamaoua).

La *série blanche moyenne* quant à elle, de caractère acide et composée de trachytes et de phonolites, recouvre fréquemment les laves précédentes et constitue entre autres les massifs du Manengouba, des Bamboutos et du M'Bam.

La *série noire supérieure* qui nous intéresse directement est composée de roches basaltiques plus récentes (fin du Tertiaire et Quaternaire). Les contreforts du Mont Manengouba, la partie ouest du pays bamoun ou la région de Ngaoundéré partagent avec le Mont Cameroun les caractéristiques basiques de cette série.

Le Mont Cameroun est un volcan de type hawaïen possédant un cratère central mais sujet à de continuelles émissions de laves par les fissures ouvertes sur ses flancs. Payton (1993 : 6) remarque que les laves les plus anciennes sont généralement localisées sur les flancs nord et nord-est du volcan tandis que les plus récentes se cantonnent plutôt aux pentes sud et ouest. On observe plusieurs types de formations volcaniques sur le Mont Cameroun : les cônes stromboliens, les coulées de lave et les produits pyroclastiques dispersés.

La photographie aérienne laisse entrevoir par bonnes conditions la présence d'une centaine de **cônes pyroclastiques** issus assez systématiquement d'explosions datées de la période historique et alignés le long d'un axe nord-est/sud-ouest passant par le sommet du volcan. On les rencontre généralement au-dessus de la ligne des 3000 mètres d'altitude.

Généralement symétriques et rarement égueulés, ils émergent des vastes coulées de laves sur des hauteurs de 100 à 300 mètres pour une pente de 25° à 30° (relevés effectués par N'Ni, 1984) (*cf.* assemblage indicatif de trois clichés aériens IGN de la zone sommitale du Fako).

Lors des explosions, les projections de cendres et de lapilli s'accumulent sur le pourtour des bouches de sortie et n'affectent réellement que les environs immédiats du lieu d'éruption. Cependant les cendres volatiles peuvent parcourir des distances importantes, portées par les courants aériens. Déruelle (1982 : 39) dresse une cartographie des risques d'apparition de ces cônes explosifs selon l'axe longitudinal déjà évoqué, qui s'évase en sablier sur les flancs sud-ouest et nord-est du volcan.

Les **coulées de laves** constituent l'essentiel des émissions de matière du Mont Cameroun. Rarement dangereuses directement pour les populations qui peuvent profiter de leur relative lenteur pour se mettre à l'abri, elles représentent cependant un risque pour les cultures, l'habitat ou les infrastructures (les témoins de l'éruption de 1922 sur la pente sud-ouest notent une progression d'un mètre à un mètre et demi par seconde).

Ces coulées montrent des faciès différents, scoriacés ou cordés, mais elles ont toutes la particularité d'occuper des surfaces considérables. Il est très difficile de progresser sur ces couloirs de nodules refroidis aux aspérités acérées. Les espaces interstitiels sont avec le temps recouverts de mousses et de lichens rendant la marche dangereuse ; il est facile de s'y briser la jambe lorsque le sol se dérobe.

La viscosité de la lave est perceptible même cette dernière refroidie, le parcours des coulées présentant une étroite dépendance aux accidents de terrain rencontrés lors de l'épanchement. Les ravins et les dépressions recueillent préférentiellement la roche en fusion qui s'y accumule, moulant des langues de plusieurs mètres d'épaisseur.

Inversement, les protubérances du sol séparent par endroits la coulée qui forme alors des fentes en canyons encaissés pouvant atteindre par endroits plusieurs centaines de mètres de long. Nous avons observé la ramification de la coulée d'Ekona (1959) vers 2000 mètres d'altitude dont les deux bras, une fois le relief contourné, se rejoignent presque un kilomètre plus bas. Les

conséquences écologiques de ce phénomène sont particulièrement intéressantes à étudier dans la mesure où les itinéraires complexes de la lave créent des poches forestières résiduelles rescapées de l'anéantissement. D'anciens massifs forestiers poursuivent leur croissance en marge de l'exploitation du fait de la difficulté d'accès et hébergent une faune et une flore que les chasseurs apprécient pour leur abondance et leur diversité. Les itinéraires de chasse considèrent avec attention ces parcelles épargnées par la lave qui à notre sens constituent un particularisme digne d'intérêt dans la problématique qui nous préoccupe.

N'Ni (1984 : 73) isole quatre faciès pétrographiques constituant les laves du Mont Cameroun :

- Les picrites, composées d'océanites et d'ankaramites
- Les basaltes alcalins et basanitoïdes
- Les hawaiiites
- Les mugéarites et tephrites

La présence régulière de scories, de lapilli et de cendres sur les pentes basses du Mont Cameroun, laisse entrevoir les mécanismes de dispersion (on pourra se reporter à l'inventaire minéralogique des tephra, en troisième partie de ce travail).

Leur localisation à des kilomètres du point d'éruption témoigne des dynamiques parfois stromboliennes du volcan qui projette suffisamment haut les produits pyroclastiques pour que le vent les transporte à des distances considérables.

L'une des manifestations directes de l'activité volcanique du Mont Cameroun réside aussi dans l'apparition de **coulées de boue** dues au relief de pente cumulé aux averses violentes de la région. Les cendres volcaniques se gorgent d'eau sous l'effet des averses abondantes et dévalent les flancs du volcan, causant des dommages considérables. Les coulées les plus importantes charrient des blocs rocheux détachés qui dévalent les versants, s'érodent sous l'effet des frottements et sont observables en tête de coulée une fois cette dernière stabilisée. Sans pouvoir mettre en avant de données chiffrées concernant son importance sur le versant Wouri, nous avons été témoin du phénomène à deux reprises au niveau de la ville de Buea.

En 2004, une coulée ravage les hauts du quartier Clarks Quarter et passe à 50 mètres de l'hôpital de Buea, déchaussant le bitume et emportant des habitations placées sur son chemin. En juin 2006, trois personnes périssent dans une autre coulée qui dévale la pente au niveau du quartier Bonduma.

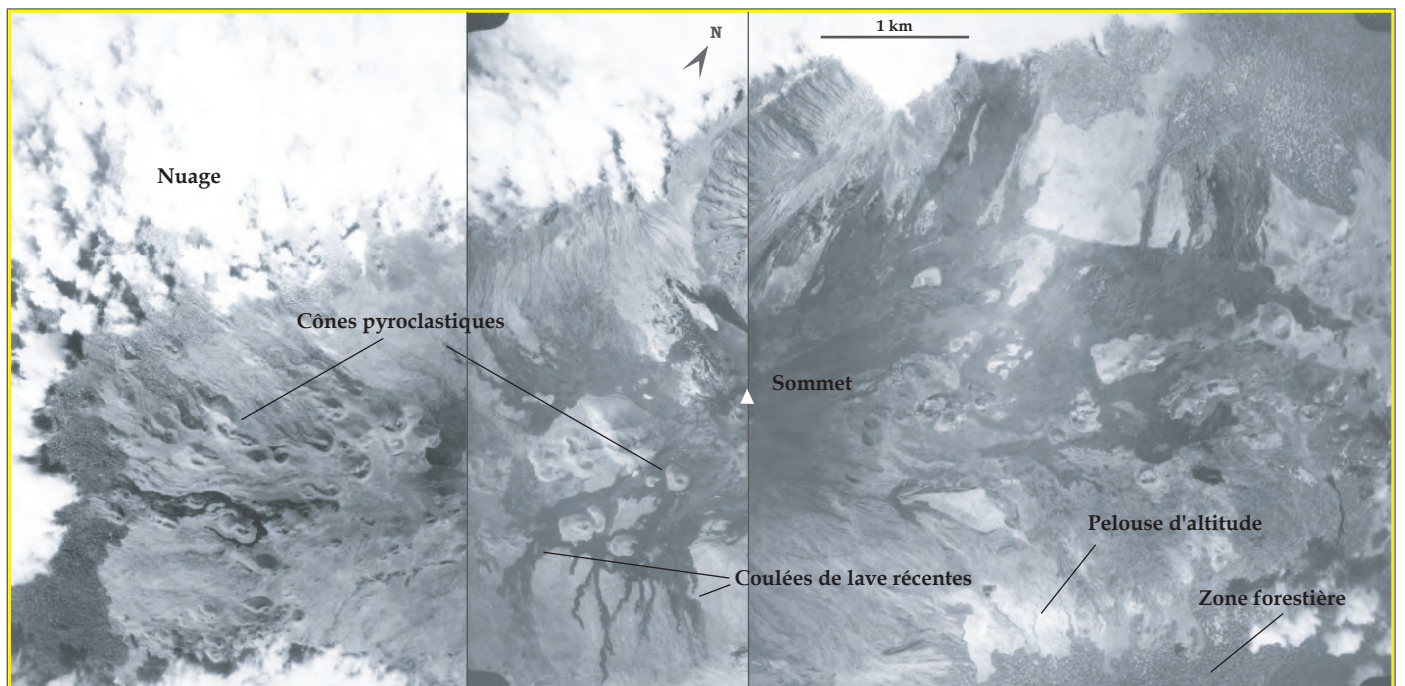
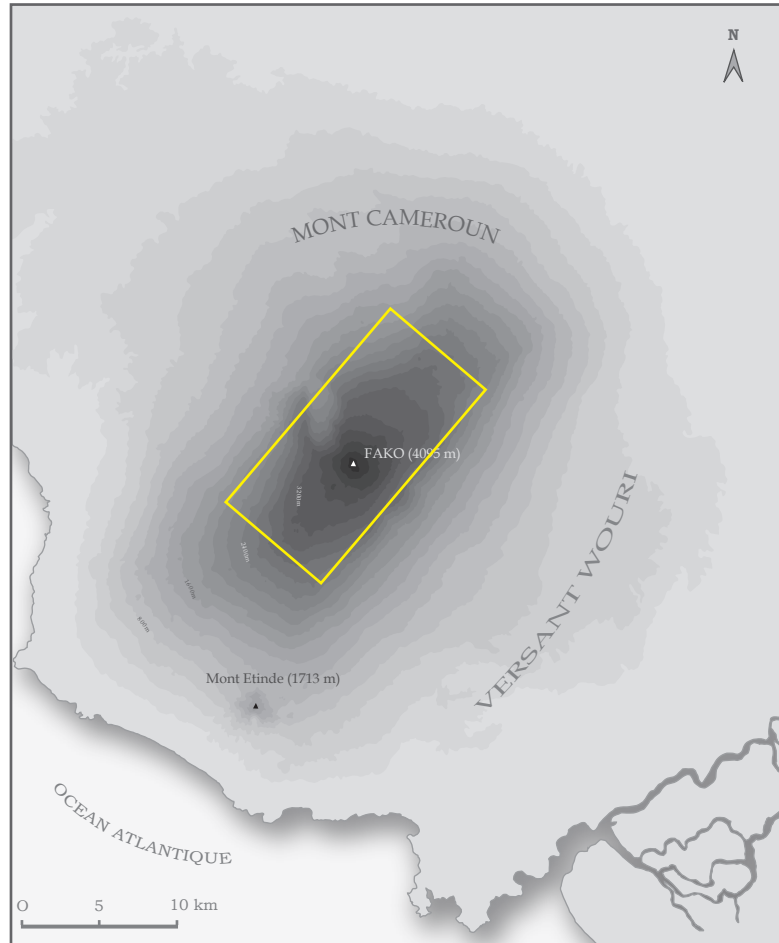
L'urbanisme incontrôlé de l'agglomération semble chaque fois mis en cause dans le bilan, de nombreuses constructions étant réalisées sur des terrains particulièrement exposés au risque (ravines, etc.). Des Wakpe nous ont fait part à plusieurs reprises de leur incompréhension face à l'entêtement des nouveaux arrivants qui bâtissent sur ces zones dangereuses. Le phénomène s'étend au domaine rural dans les villages wakpe de la ceinture Bonjongo – Bonakanda. La méconnaissance des risques engendrés par le volcan, cumulée à la pression foncière et aux politiques négligentes, accentue le phénomène.

On notera encore, directement associés à l'activité volcanique du Mont Cameroun, des séismes fréquents qui n'ont pas encore fait officiellement de victime (Zogning, 1988 : 196). Plusieurs raisons peuvent être avancées à cela, la première étant le relatif éloignement entre la zone urbanisée et les points d'épicentre. La seconde réside selon nous dans la technique architecturale employée traditionnellement et encore massivement dans la région, qui consiste à bâtir des fondations à l'aide de blocs de basalte, seul élément mécaniquement statique de la construction. L'habitation en elle-même est une structure de bois recouverte de planches pour les murs, et de tôle pour la toiture, posée sur cette assise. L'utilisation massive du bois confère une grande élasticité à l'ensemble qui résiste infiniment mieux aux secousses sismiques qu'une maçonnerie de scellement, dangereuse dans un contexte environnemental de ce type. Les pratiques s'adaptent aux conditions particulières du milieu et les risques engendrés par l'activité sismique seront à notre avis évités dans une large mesure, tant que l'usage du bois se maintiendra.

Les tremblements de terre sont aussi à l'origine de l'éboulement d'amas pyroclastiques qui dévalent de temps à autres les pentes du volcan. La forte couverture végétale contribue évidemment à l'endiguement des descentes qui restent encore mal évaluées en termes de risque. Nous n'avons pas entendu parler par nos sources de conséquences fâcheuses au niveau de la ceinture villageoise mokpe mais cette absence d'information ne pouvant être prise comme preuve de l'inexistence d'un risque lié au phénomène, l'étude de ce dernier reste ouverte.

FAKO (zone sommitale du Mont Cameroun)
ASSEMBLAGE INDICATIF DE TROIS CLICHES AERIENS
(IGN Yaoundé 1960)

Réalisation : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2008

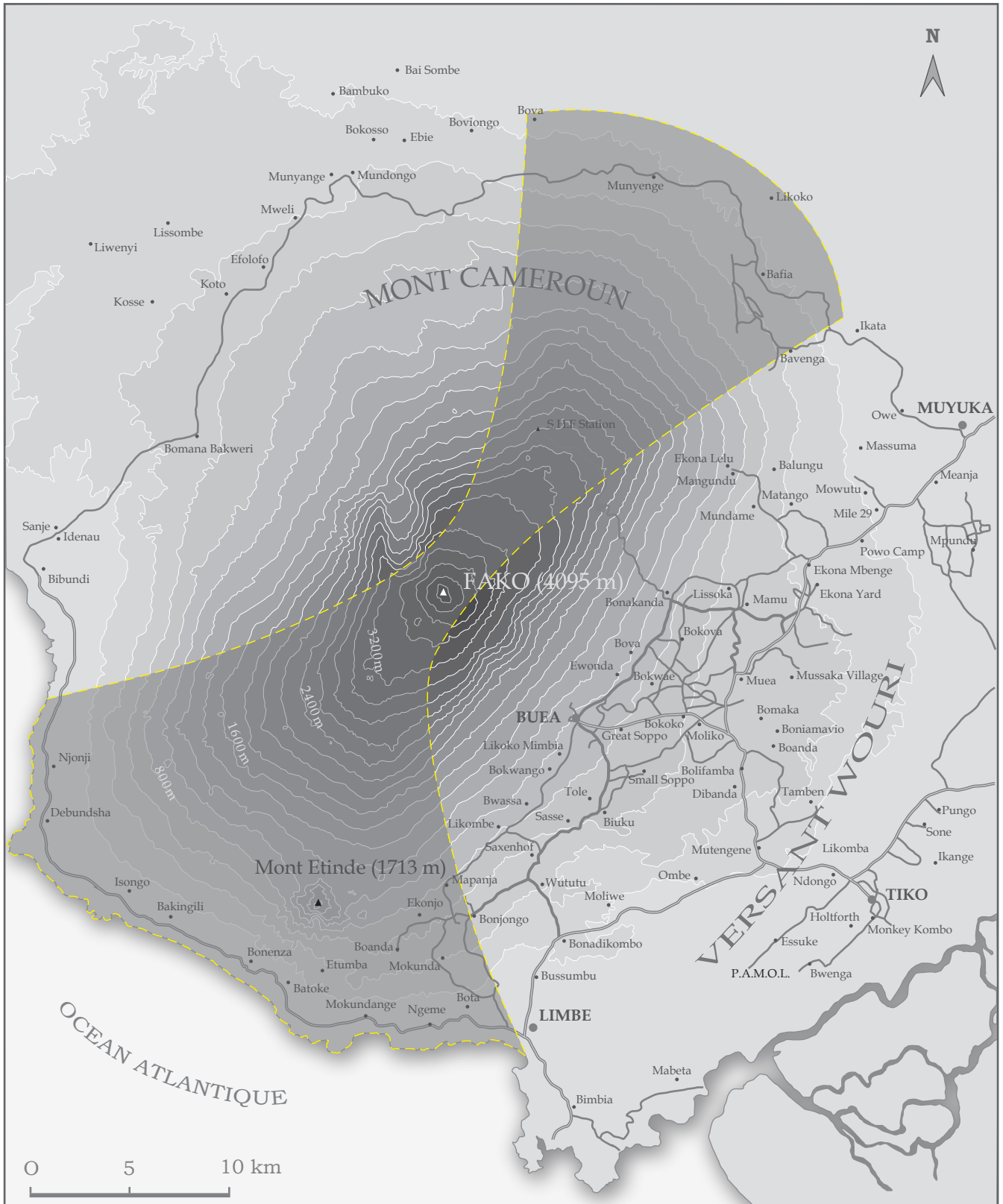


*ZONE SUSCEPTIBLE D'ETRE LE SIEGE
D'UNE DYNAMIQUE VOLCANIQUE EXPLOSIVE
AVEC PROJECTIONS DE CENDRES ET
FORMATION DE CONES PYROCLASTIQUES*

Réalisation : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2008

Sources : Deruelle, 1982 : 39

Mount Cameroon Region 1/80 000, German Technical Cooperation, 2003.



d- Hypsométrie

Les volcans de type hawaïen présentent, du fait de la fluidité des coulées de lave qui les constituent, des configurations généralement en pente douce.

Le horst du Mont Cameroun quant à lui, étroitement dépendant de la tectonique sous-jacente, accuse des escarpements de faille qui compartimentent le relief, alternant plateaux et parois abruptes parfois voisines de 50 degrés.

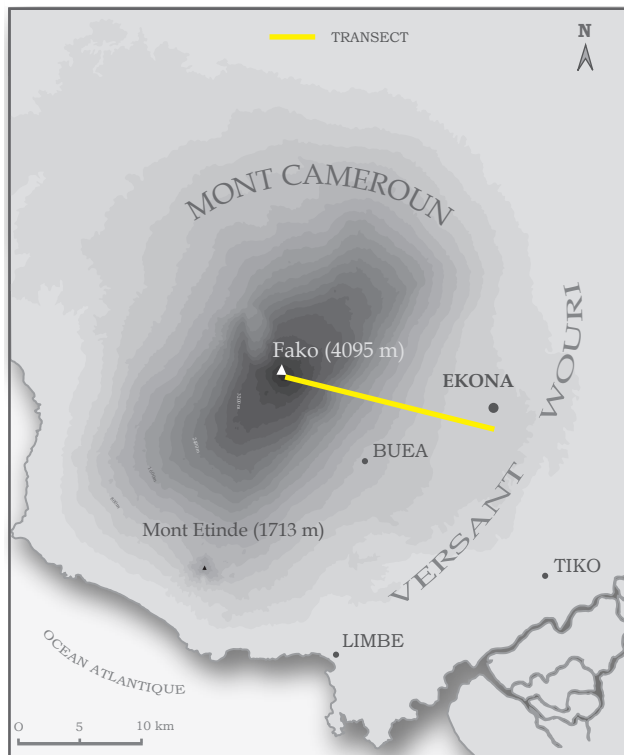
Il est possible d'isoler globalement quatre faciès de pente à l'échelle du volcan, nous évoquerons cependant prioritairement la configuration du versant Wouri, objet de notre étude, pour lequel il a été possible de confronter nos observations aux données existantes :

- Du niveau de la mer à 800-1000 mètres d'altitude environ selon les endroits, la déclivité est faible, inférieure à 10 degrés. Ces terres moutonnantes faisant suite directement à la plaine sédimentaire périphérique, constituaient la majeure partie du territoire mokpe (Womboko pour les flancs nord-est) avant les spoliations du XIX^e siècle. Massivement exploitées pour le compte de la CDC, elles sont désormais consacrées presque exclusivement à la culture industrielle de l'hévéa, du palmier à huile, du bananier ou du théier. Les villages de la zone, essentiellement peuplés d'autochtones venus travailler dans les plantations, maintiennent en périphérie et à l'intérieur même des concessions de la CDC non plantées, des parcelles d'agriculture vivrière.

- De 800-1000 mètres à 2400 mètres d'altitude environ, la pente s'accroît. La ceinture haute des villages Wakpe marque le commencement de la zone des cultures paysannes au sein de la grande forêt. Les formations végétales dépendent alors de l'altitude et de l'intensité de l'activité anthropique, moins marquée à mesure que l'on progresse vers les hauteurs. Au-delà des 2000 mètres la forêt de montagne laisse place à un peuplement d'herbacées d'altitude, la *savannah* selon la dénomination locale.

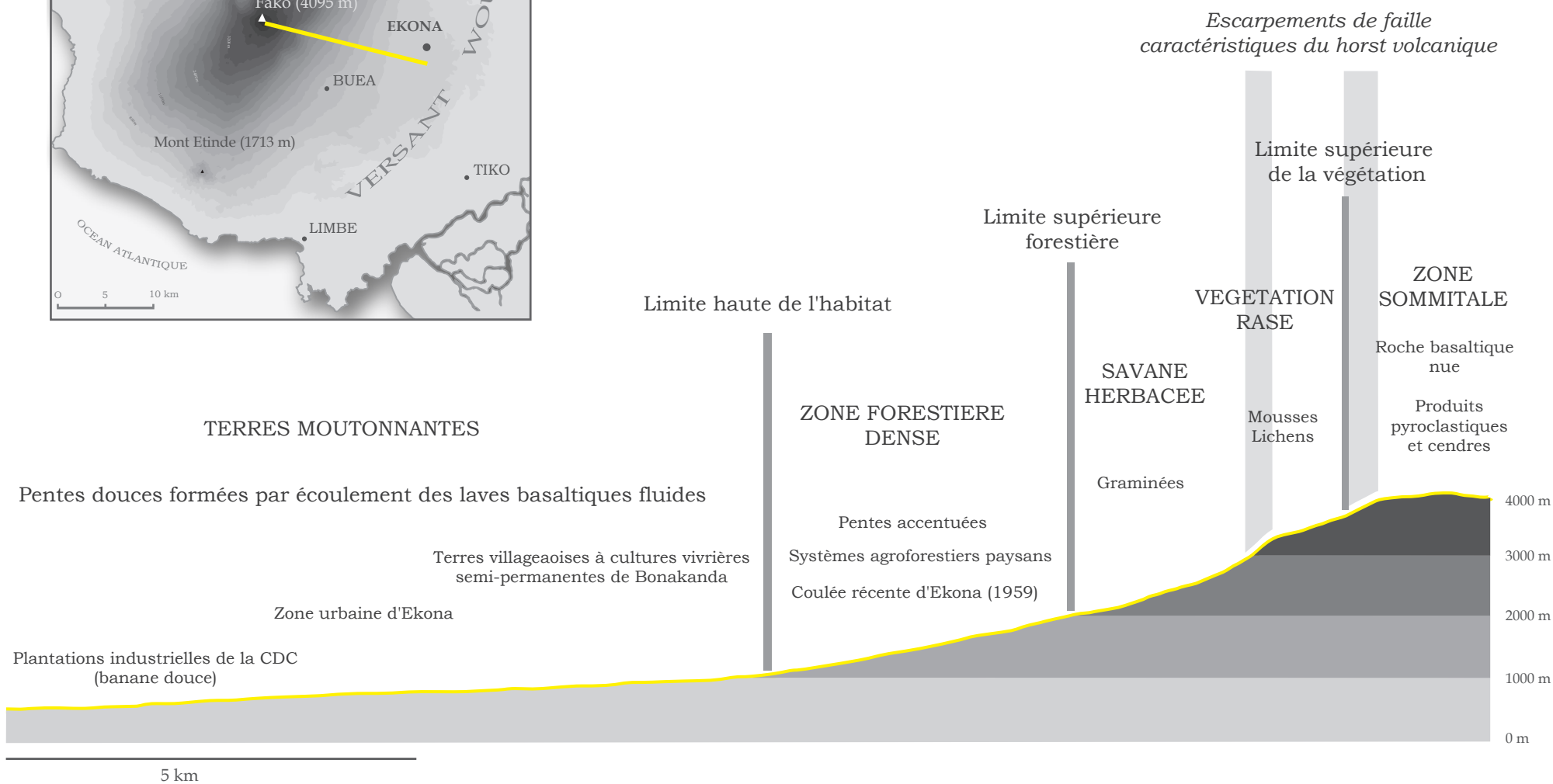
- A 2400 mètres, le *plateau*, constitué d'une aire légèrement aplanie, est d'importance inégale selon le versant considéré (il est pratiquement inexistant sur le flanc sud-est, Lefèvre, 1967 : 5). Ce dernier s'étend jusqu'à une altitude de 3200 mètres environ.

- Au-delà de 3200 mètres, de nouvelles pentes fortes conduisent au plateau sommital parsemé de nombreux cônes stromboliens, de fissures et de cratères récents.



HYSOMETRIE D'UN TRANSECT SUR LE VERSANT WOURI

Conception et réalisation : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2008
 Sources : *Mount Cameroon Region 1/80 000*, German Technical Cooperation, 2003.
 Relevés et observations de terrain



e- La mémoire des éruptions

Le Mont Cameroun est le seul édifice volcanique de la série continentale appartenant à la Ligne du Cameroun, encore en activité.

La continuité des manifestations éruptives, de la fin du Tertiaire à nos jours, influence de manière considérable l'appareillage cosmogonique des sociétés riveraines qui évoluent quotidiennement en relation avec elles.

Etablir une chronologie détaillée des éruptions historiques – en admettant qu'elle soit possible – serait fastidieuse, cependant il est intéressant de dresser un bref aperçu des mouvements connus pour comprendre combien la fréquence à échelle humaine de ces manifestations peut marquer la mémoire collective.

En dehors des travaux récents des géologues sur l'histoire ancienne du volcan, il existe des documents d'archives ou des témoignages directs relatant les éruptions les plus récentes.

Hannon, général carthaginois du V^e siècle avant Jésus Christ, aurait assisté à une éruption lors de l'expédition côtière qui le mène dans les parages. Ce dernier décrit une terre embrasée d'où sortent des torrents de feu qui se précipitent dans la mer. Déruelle (1982 : 34) confirme l'hypothèse qu'il pourrait bien s'agir du Mont Cameroun par le fait que le volcan est le seul édifié en bordure de l'Océan Atlantique, sur la côte africaine, susceptible d'être entré en éruption pendant la période protohistorique.

Par la suite, aucun témoignage d'éruptions éventuelles, pour peu qu'elles aient eu lieu, ne nous est parvenu avant le XIX^e siècle. Pourtant en regard de la fréquence des manifestations durant les deux derniers siècles, il semble peu probable que l'activité du volcan se soit complètement suspendue entre le voyage de Hannon et les occurrences du XIX^e siècle.

Les auteurs font allusion à certains récits de fiabilité variable qui permettraient d'avancer plusieurs dates pour le XIX^e siècle.

On retiendra suivant Déruelle (1982 : 35) :

1800-1815 : les laves sont issues de bouches situées à 2600 mètres d'altitude et atteignent le village de Mapanja ;

1835 : l'éruption n'est pas localisée ;

1838-1839 : ces éruptions sont rapportées par divers voyageurs ayant observé le phénomène depuis la terre et la mer ;

1852 : l'éruption est située sur le flanc ouest du Mont ;

1868 : l'éruption est repérée dans le nord-est du massif avec des émissions de coulées à proximité du sommet.

Le XX^e siècle apporte les témoignages écrits des administrateurs coloniaux auxquels s'ajoutent ceux des géologues venus sur place mener leurs observations. D'après N'Ni (1984), DFID (1998) et Déruelle (1982) :

Avril 1909 : l'éruption débute sur le flanc nord-est du volcan, à 2400 mètres d'altitude, par des tremblements de terre et des grondements souterrains ressentis jusqu'à Buea. Des projections de blocs et des émissions de vapeurs sont observées et la lave s'écoule à une vitesse de 4 à 5 mètres par minute. A quelques kilomètres de la bouche de sortie, la coulée s'élargit considérablement (800 à 1000 mètres) pour se séparer en plusieurs langues distinctes dont certaines dépassent 6 kilomètres de longueur.

1922 : après treize ans de repos, le volcan entre à nouveau en activité. L'éruption dure sept mois, du 3 février au 24 août, et deux foyers d'éruption apparaissent, l'un au sommet du volcan et l'autre sur le flanc sud-ouest. Ce dernier produit un fleuve de lave pahoehoe qui se dirige vers Bibundi, détruisant sur son passage un pont sur la route de Bibundi à Victoria (actuel Limbe), des plantations de cacaoyers et d'hévéas, une voie ferrée d'exploitation et deux maisons de travailleurs, pour se jeter dans la mer. De nouvelles laves sont émises au mois de mai et atteignent à nouveau l'océan. Plus de cent personnes périssent lors de cette éruption.

1925 : l'éruption a lieu au sommet du Fako.

1954 : aucune coulée de lave n'est émise mais des tremblements de terre sont ressentis jusqu'à Buea. De violentes explosions sont constatées avec émissions de cendres et de fumées.

1959 : située non loin de l'éruption de 1909 ; les observateurs notent alors des émissions de fumée et des rougeoiements. Du cratère situé environ à 3000 mètres d'altitude est émise la coulée dite d'Ekona, en plus de projections de blocs et de cendres. Elle avance de 200 mètres par jour et atteint 300 mètres de large pour s'arrêter à l'entrée du village d'Ekona.

1982 : située sur le flanc sud-ouest du volcan, à environ 3000 mètres d'altitude, la bouche d'éruption s'ouvre à l'intérieur d'un ancien cratère distant de cinq kilomètres du sommet. Sont observés des panaches de fumée noire mélangés à des cendres fines et légères. Quelques jours plus tard, les projections de cendres, de scories et de lapilli sont nombreuses et cinq fontaines de feu jaillissent à des hauteurs de 400 mètres faisant rougir le ciel. En quelques jours, les retombées ont formé un cône d'une trentaine de mètres de haut sur cent mètres de diamètre. Non loin de l'activité strombolienne, une fissure apparaît et laisse échapper une coulée de lave

scoriacée qui dévale la pente en direction du village de Bakingili. Le front atteint alors 200 mètres de large, 20 mètres de haut, pour une vitesse de l'ordre de 20 km/h.

1989 : une explosion se produit et forme cratère vers 2800 mètres sur le flanc sud-ouest³.

1999 : au total, plus de 200 séismes sont enregistrés sur les quelques jours d'activité détectés. Les événements sont ressentis dans les localités environnantes de Buea. Le 28 mars, une éruption débute sur le flanc sud vers 2650 mètres d'altitude et le 30, un nouveau point d'émission se met en place vers 1400 mètres d'altitude. Une coulée volumineuse, progressant à 10-25 mètres par heure, se dirige sur le village de Bakingili qui est évacué préventivement. Le 3 avril, après s'être divisé en de nombreuses branches, le front de coulée atteint 3 kilomètres de large pour une hauteur de 15 à 25 mètres. Au 20 avril, à la fin de l'éruption, la coulée présente un développement de 12 kilomètres. Nos mesures de la coulée de 1999 d'après photographie Landsat (2000) infirment ces données, même en tenant compte de la déformation de l'image et du relief non rendu par la photographie en deux dimensions. Nous obtenons approximativement une longueur de 9 km pour une largeur maximale de 800m. Il en va de même pour le descriptif effectué par N'Ni de l'éruption de 1982 qui donne une longueur de coulée de 20 km alors que nous obtenons, toujours par mesure de la photographie satellitaire, une longueur de 5 km environ.

2000 : l'éruption se déclenche en deux endroits principaux : une fissure localisée sur le flanc sud-est à 3300 mètres d'altitude et une autre à 4000 mètres. L'événement situé à 4000 mètres forme alors deux cônes stromboliens sans émettre de coulée. A 3300 mètres, des lacs de lave apparaissent et s'épandent sur le flanc méridional. Les coulées sont lentes, éloignées des habitations. Elles s'arrêtent à quatre kilomètres environ du village de Bokwango.

L'actualité des manifestations du volcan est incontestable et la périodicité relativement courte des occurrences marque un certain équilibre dans le fonctionnement du réservoir magmatique du Mont Cameroun. On peut noter par ailleurs que l'altitude des bouches d'émission de lave (atteignant 3000 mètres) laisse supposer que l'énergie interne des réservoirs magmatiques est encore importante.

La nature basaltique de la roche-mère, à laquelle s'ajoute le matériel de retombées, constituent autant de paramètres fondamentaux dans les aptitudes culturelles des sols du Mont

³ La description des éruptions de 1989, 1999 et 2000 est tirée du site de Dominique DECOBECQ, géologue DGRST (2005) : <http://perso.club-internet.fr/decobed/montcameroun.html>

Cameroun. Pauvres en silice et riches en éléments ferro-magnésiens (augites, olivines, etc.), les basaltes du Mont Cameroun s'altèrent rapidement et leur structure poreuse assure un drainage favorable sous régime de fortes pluies.

Enfin la fréquence des éruptions constitue une donnée majeure dans les rapports que les sociétés riveraines entretiennent avec le volcan. Nous verrons au cours de ce travail de quelle façon cette mémoire naturelle vivante est appréhendée par le dispositif mythico-rituel mokpe qui intègre logiquement les événements volcaniques. Parce qu'impressionnantes, les manifestations du Mont imprègnent durablement la mémoire sociale.

Jean Sitchui, chef du quartier Upper Bokoko, est un Bamiléké originaire de la province de l'Ouest. Il a pu observer, lors des crises éruptives du Mont Cameroun auxquelles il a assisté au cours des longues années passées sur le site, certaines cérémonies menées par les Wakpe. C'est ainsi qu'il raconte :

« Il y a une fois, ici, je parlais dans la journée et j'ai vu comment l'eau venait. L'eau noire comme ça sortait du Mont, comme ça ! J'ai pensé même que c'était la fin du monde ! L'eau venait comme ça : boug boug boug boug... J'entends seulement leur patois, je vois seulement un vieux père de soixante dix ans, il porte le verre comme ça, il boit, il parle, il parle, et l'eau dégage. »⁴

Confrontés aux coulées de boue, les Wakpe procèdent à certaines libations destinées à stopper le flot. Dans ce récit, il est question d'un vieil homme qui en quelques minutes, par la force de la parole, réussit à contrôler la descente d'une coulée.

Les récits d'exploits semblables sont monnaie courante dans la région de Buea et il est intéressant de noter que les *strangers*⁵ vouent un respect sincère à la science des anciens Wakpe. Ce témoignage en est un exemple. Loin de comprendre les mécanismes de ce pouvoir occulte, la majeure partie de la population reconnaît la puissance des cérémonies wakpe lorsqu'elles s'attachent à prévenir une catastrophe naturelle directement liée à l'activité du volcan.

Les temps changeant sous l'influence de la science occidentale, certains habitants du Mont Cameroun perçoivent les manifestations éruptives selon des représentations mixtes, appartenant à la fois à la cosmogonie mokpe, aux thèses géologiques et au Christianisme. La vision de M. Samuel Molua, notable mokpe du village d'Ewonda, est à ce titre instructive :

« Le feu qui sort de la Montagne, c'est une croyance ancienne, nous croyions que le feu était envoyé par Epaza Moto. Comme je te l'ai déjà dit, la

⁴ Entretien du 18-12-2005 avec Jean K. Sitchui, chef du quartier Upper Bokoko à Buea – en français.

⁵ Nom donné dans la région aux immigrants des provinces voisines, venus s'installer sur le Mont Cameroun au cours des dernières décennies.

civilisation venant, on s'est rendu compte que c'était minéral. Il y a beaucoup de pétrole selon les scientifiques. Mais à l'origine les gens croyaient que c'était Epaza Moto qui provoquait ce feu [rires].

N.L. : *Mais on m'a parlé d'hommes capables d'intervenir quand la lave menace les villages...*

Oui, quand la lave est descendue la dernière fois comme je te l'ai dit, avant, les gens croyaient que c'était Epaza Moto qui faisait descendre le feu. Donc au moment où cette lave s'est mise à couler, nos chefs ont dû se réunir pour prier, faire des libations, s'adresser aux ancêtres. Ils lui ont demandé de contrôler le feu. Et ça s'est arrêté ! Parce que peut-être que Dieu nous a aidés. Parce que sans cela le feu aurait peut-être fait trop de dégâts, tué beaucoup de gens ou les aurait fait partir. Donc le feu s'est arrêté après qu'ils ont fait les libations. C'est comme cela qu'ils ont fait finir le feu. A Bakingili. C'est la dernière coulée qui est descendue. Moi je dis que c'est minéral. Certaines personnes disent encore maintenant que c'est Epaza Moto... Mais je ne crois pas ça. Depuis longtemps les scientifiques ont découvert que c'était minéral. Je pense juste que c'est minéral. »⁶

Nombre d'éléments transparaissent dans le discours de M. Molua concernant la dimension religieuse associée au volcan. Le syncrétisme religieux caractéristique de nombreuses sociétés d'Afrique sub-saharienne de longtemps au contact des missions chrétiennes est décelable ici, assorti d'une réappropriation toute particulière des thèses scientifiques enseignées à l'école.

Remarquons ainsi que certaines des représentations touchant aux crises éruptives de la montagne puisent dans un bagage hétérogène qu'il est nécessaire de commenter pour la compréhension des rapports d'interactions entre les hommes et le volcan. Cette question sera abordée largement en deuxième partie. Cependant la seule existence de rites appropriés à la gestion de telles situations de crise nous amène à comprendre l'importance du lien qui unit les Wakpe à leur montagne.

Nous avons été chaque fois frappé par la sérénité que ces derniers arborent à l'évocation du risque volcanique. Jusqu'à présent, il faut reconnaître que rares sont les villages touchés directement par les coulées de lave et les victimes peu nombreuses.

L'observateur étranger émettra l'hypothèse – vérifiable par ailleurs – que les gens du Mont Cameroun utilisent leur mémoire des éruptions et leur connaissance du terrain pour se mettre hors de portée des coulées de lave ou de boue. Il va de soi qu'en tant que fluide, le magma préfère emprunter lors de sa descente les concavités de la pente et que des villages bâtis dans de telles zones seraient exposés dangereusement. Cette évidence ne doit cependant pas occulter la

⁶ Entretien du 20-01-2006 avec Samuel Molua du village d'Ewonda – traduit de l'anglais.

perception de ceux qui pratiquent la Montagne depuis des décennies. Leur regard sur la genèse des risques volcaniques et les réponses qui en découlent sont d'une toute autre nature.

Manda ma loba, la demeure du dieu, est étroitement associée à une divinité célèbre du panthéon mokpe : Epaza Moto. Cette puissance tutélaire est l'interlocutrice directe des hommes et les colères du volcan lui sont fréquemment attribuées. Le maintien du contact avec la divinité par l'intermédiaire du rite assure à la société mokpe une prise sur les caprices du volcan. En ce sens, la mémoire des éruptions est constamment réactivée au sein de la société mokpe, non seulement par la récurrence des manifestations contemporaines (9 éruptions majeures répertoriées pour le seul XX^e siècle, sans compter les crises sismiques fréquentes, les coulées de boue, etc.) mais aussi par le dispositif mythico-rituel mis en place pour en contrôler les effets.

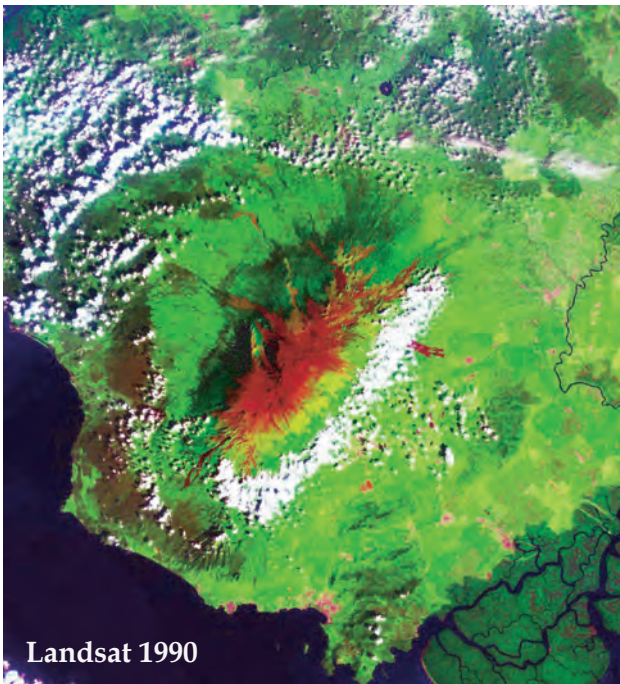
Mémoire sociale et mémoire volcanique fonctionnent ici en interaction, l'une s'alimentant de l'autre dans le système montagnard du Mont Cameroun.

Le substrat volcanique nous le voyons fournit des éléments minéraux ainsi qu'une structure drainante très favorables à la formation de sols propices à l'agriculture. Mais le climat spécifique à la région participe aussi activement à la pédogenèse, formant un ensemble de facteurs attractifs pour les populations installées sur le Mont Cameroun.

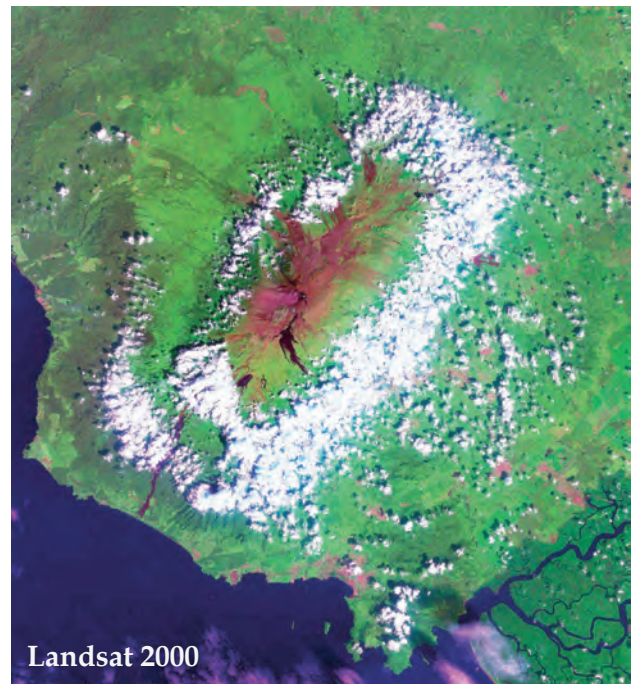
La situation particulière du volcan sur la côte océanique et son faciès en îlot montagnard génèrent une gamme de climats très localisés observables sur un périmètre relativement restreint.

COMPARATIF DES PHASES ERUPTIVES DU MONT CAMEROUN ENTRE 1990 ET 2000

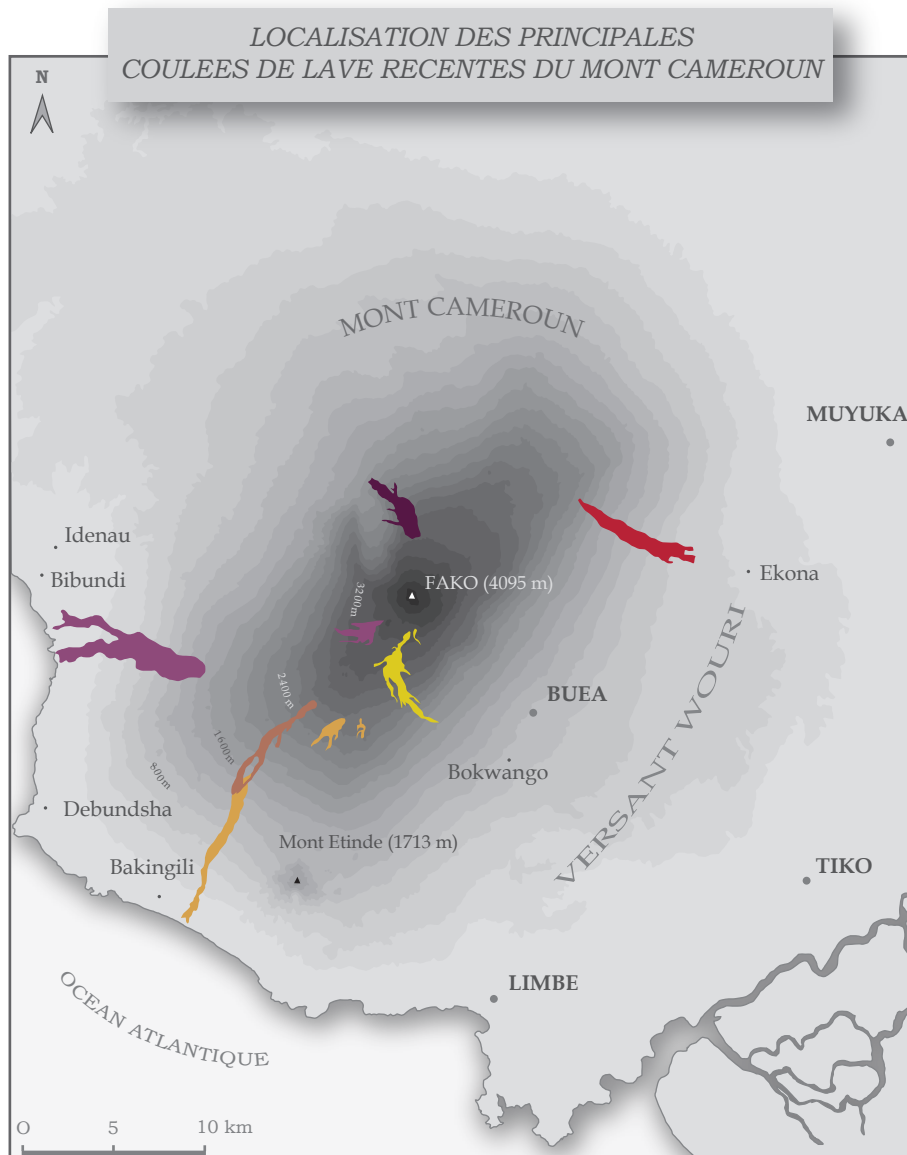
D'après clichés Landsat 1990 et 2000



Landsat 1990



Landsat 2000



DATE DE L'ERUPTION	
■	2000
■	1999
■	1982
■	1959
■	1922
■	1909

Réalisation : N. Lemoigne, ADPES UMIR 5185, 2008
 Sources : Mount Cameroon Region 1/80 000, German Technical Cooperation, 2003.
 Carte du Cameroun Buea-Douala 1/200 000, Centre Géographique National, Yaoundé, 1987.
 Clichés Landsat 1990 et 2000.
 N/NI, 1984 : 62.

3) Données climatiques du Mont Cameroun

a- Les températures

La situation du Mont Cameroun, en zone tropicale humide, n'autoriserait que de faibles écarts de température tout au long de l'année si l'influence du relief ne modifiait considérablement la donne. Les relevés les plus complets proviennent actuellement des stations météorologiques créées par la CDC (Cameroon Development Corporation) pour la conduite agronomique des plantations industrielles.

Réparties dans toute la région du Mont Cameroun, ces stations renseignent sur l'évolution du climat depuis parfois plus d'un siècle. Cependant les mesures les plus fiables ont été enregistrées lors des trente dernières années et synthétisées de manière assez complète dans le rapport Fraser (*et al.*, 1997), étude menée pour le compte du Mount Cameroon Project dans les années 1990. Les données concernant la station d'Ekona proviennent quant à elles d'un bilan météorologique effectué par Ndjib (*et al.*, 1995) pour une étude de mise en culture du bananier par la CDC dans la zone nord-ouest du volcan.

En moyenne, les stations fonctionnelles mises en place par la CDC sont au nombre de 35-40, selon les années. Nous retiendrons les plus significatives pour cette étude, réparties sur le versant Wouri à des altitudes variables.

On constatera que les écarts journaliers au pied du Mont Cameroun dépassent rarement les 4°C pour une température moyenne comprise entre 26 et 29°C (il n'en est pas de même au niveau des zones sommitales qui connaissent fréquemment des températures négatives). Fraser (1997 : 3) insiste sur la faible amplitude thermique annuelle. La moyenne journalière chute de 1 ou 2°C pendant la saison des pluies mais les écarts journaliers sont plus importants que les différences saisonnières. Le phénomène est typique des zones équatoriales où le soleil reste haut tout au long de l'année et où le nombre d'heures d'ensoleillement ne varie que peu.

La température au niveau de la mer (Limbe) varie en fonction de la saison entre 27°C et 32-35°C pendant les plus chaudes périodes de mars et avril (Payton, 1993 : 8) et l'on note une chute de la température moyenne en fonction de l'altitude, équivalant à 0,6°C par 100 mètres (DFID, 1998 : 33). Payton rapporte un calcul de gradient négatif moyen annuel de 0,45°C par 100 mètres au-delà des 2000 mètres d'altitude.

Gèze quant à lui (1941 : 14) observe en juin et en altitude les phénomènes suivants. Faisant état de la très faible insolation due à l'épaisse couche nuageuse, il décrit vers 1800 mètres une oscillation de 14 à 17°C entre 7 heures et 19 heures, et de 10 à 12°C entre 19 heures et 7 heures. A 2800 mètres, il constate une montée brutale de 8°C à 15 ou 20°C entre 7 heures et 8 heures suivie d'une baisse régulière à mesure que les nuages recouvrent la zone. A 3800 mètres le phénomène semble plus sensible encore, le thermomètre passant de 0°C à 15°C entre 6 heures et 10 heures pour revenir progressivement à 0°C. N'Ni (1984 : 52) note lui aussi la diminution des températures avec l'altitude, 13°C à 1830 m, 12°C à 2830 m et 7 à 5°C à 3900 m.

La neige est présente au sommet du volcan durant la saison des pluies (août à octobre).

b- Les vents

La direction des vents influence directement le régime des pluies autour du Mont Cameroun. La position géographique équatoriale de ce dernier, sur une zone de convergence des vents issus des deux hémisphères, induit, en fonction de la période, des variations considérables. Entre novembre et avril, l'Harmattan venu du Sahara souffle vers le sud, chargé de sable et de poussières desséchantes. Les particules se déposent sur d'immenses superficies et peuvent provoquer des troubles respiratoires caractéristiques. La visibilité diminue, en même temps que l'ensoleillement.

A partir du mois d'avril, des vents chargés d'humidité arrivent de l'Atlantique et déversent de violentes pluies de mousson. Durant cette période allant jusqu'à la fin mai, il est fréquent de rencontrer des rafales et des orages importants. L'intensité des précipitations diminue alors peu à peu et laisse place à une pluviosité continue jusqu'à la fin de la saison, en octobre. Ces vents venus de l'Atlantique, soufflant du sud vers le nord, accompagnent la couche nuageuse qui bute sur les flancs sud du Mont Cameroun. La montagne constitue un écran protecteur qui laisse une zone d'ombre perceptible dans les régions situées à l'est, au nord-est et au nord du relief.

De ce fait, sur la petite zone du Mont Cameroun qui ne couvre que quelques 2500 km², le relief modèle trois tendances climatiques selon que les zones sont protégées ou non par la masse montagneuse, en altitude ou au pied du volcan. On entrevoit dès lors la diversité des biotopes découlant de cet état de fait, ainsi que la multiplicité des pratiques nécessairement adaptées à ces variations.

Nous nous proposons ainsi de considérer plus attentivement, à travers l'étude des régimes pluviaux, marqueurs majeurs de la diversité climatique de la région, les variations significatives à même de renseigner sur l'origine de certains usages paysans, objets de notre travail.

c- Les précipitations

Le climat du Mont Cameroun est globalement, malgré certaines variations, de type équatorial côtier à deux saisons : une saison des pluies de fin avril à début novembre et une saison relativement sèche entre novembre et avril. La moyenne annuelle le long de la frange côtière augmente considérablement en progressant vers l'ouest, conséquence directe de l'influence de la montagne : 5 500 mm à Batoke, 7 200 mm à Isongo pour atteindre 9 800 mm à Debundscha, record des précipitations en Afrique figurant parmi les trois mondiaux. En 1992, une station de la CDC à Debundscha a totalisé 23,5 mètres annuels. Les nuages ont déversé cette année-là sur les trois mois d'août, septembre et octobre, respectivement 3193, 3325 et 3062 mm d'eau (Fraser, 1997 : 3 et 28).

En dépit de ces totaux exceptionnels, la plupart des pluies survient pendant la période d'hivernage et même Debundscha connaît un semblant de phase moins arrosée de décembre à février. Environ 70 % des pluies annuelles tombent lors des quatre mois les plus humides (de juillet à octobre). L'humidité relative aux pieds du Mont Cameroun chute rarement en dessous de 80% même en saison sèche (Sieffermann, 1973 : 16). L'influence maritime et orographique sur les formations nuageuses induit un taux d'ensoleillement parmi les plus bas d'Afrique de l'Ouest.

On note par ailleurs la diminution de la pluviosité avec l'altitude, passant de 4 000 mm aux alentours de Limbe, à 3 000 mm au-dessus de 2 000 mètres d'altitude (DFID, 1998 : 28). Fontes (1976 : 180) confirme la verticale en altitude dont la limite forestière dans la zone des 2000-2500 mètres constituerait le passage du climat équatorial au climat tropical d'altitude. La saison sèche pourrait y durer cinq à six mois, phénomène vérifiable par l'observation du régime hydrologique des petits fleuves côtiers tels la Sanje dont les basses eaux s'étalent jusqu'au mois de juin. La saison des pluies durerait 4 à 5 mois au sommet du Mont Cameroun, de 5 à 6 mois vers 3000 mètres et de 6 à 7 mois juste au-dessus de la limite forestière des 2500 mètres.

La ceinture de villages mokpe située entre 500 et 800 mètres d'altitude sur le versant Wouri, sous la zone d'ombre du massif, reçoit moins de trois mètres de pluies par an (relevés de Tole, Buea et Ekona). En s'éloignant progressivement vers l'est à proximité du fleuve Mungo, la pluviosité descend en dessous de deux mètres par an (Meanja, Mpundu, Mussaka). D'une station à l'autre, la hauteur des précipitations mensuelles est très variable. A Molyko ou à Ekona, les mois les plus arrosés reçoivent de 250 à 380 mm entre les années 1984 et 1995 alors qu'il tombe moins de 20 mm lors des mois de saison sèche.

Le rapport DFID fait état par ailleurs d'une diminution notoire des précipitations sur les trente dernières années, ce qui est confirmé par les statistiques. Debundscha par exemple affichait une moyenne annuelle de 11 000 mm pour la décennie 1970-80, 10 000 mm pour la décennie 1980-90 et moins de 8 000 mm pour la décennie 1990-2000. Nous manquons de données pour le début des années 2 000 mais la tendance semble se confirmer. Cependant la baisse générale sur le grand flanc ouest est contrebalancée par une augmentation des précipitations sur le versant Wouri au cours des années 1990, qui présente un taux décennal supérieur aux moyennes plus anciennes.

En résumé, l'abondance exceptionnelle des pluies dans certains secteurs de la région du Mont Cameroun tels que Debundscha, ne doit pas occulter l'existence d'un régime à deux saisons, particulièrement marqué sur le versant Wouri protégé par le relief volcanique qui arrête la masse nuageuse en provenance de l'océan. Les précipitations s'affaiblissent durant la saison sèche et les cultures maraîchères souffrent parfois du manque d'eau. Comme il a été auparavant précisé, la porosité des basaltes formant la roche-mère laisse peu de sources accessibles en saison sèche et certaines familles, malgré l'humidité de l'air relativement élevée sous la zone des 3 000 mètres, sont contraintes de hisser jusqu'aux champs d'altitude des récipients d'eau destinée à l'arrosage. La croissance du maïs par exemple dans l'espace de culture des villages mokpe des environs de Buea est régulièrement ralentie voire compromise par la rareté de la ressource.

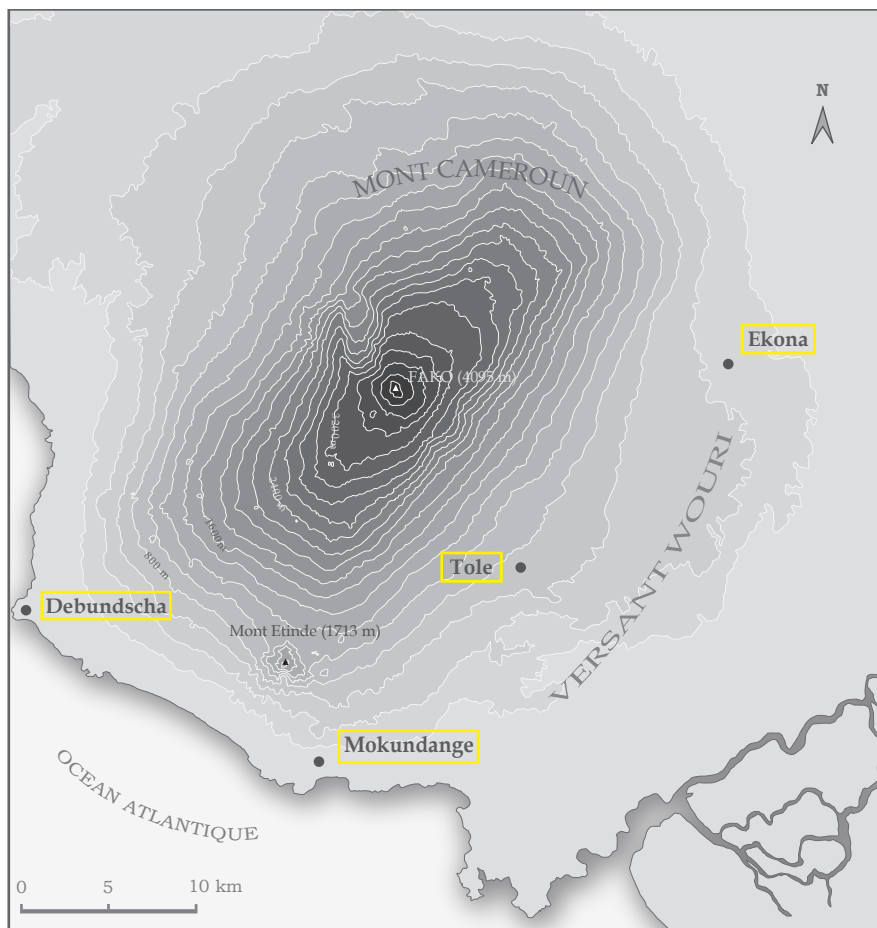
Sur le versant sud cependant, les paysans parviennent à quatre, parfois même à six récoltes de maïs par an, bénéficiant d'un régime des pluies extrêmement favorable⁷. Certaines cultures à l'inverse souffrent de l'excédent d'eau, même dans la région de Buea qui reçoit moins

⁷ Entretien du 14-11-2005 avec Cécile Médjo et Fabien Aoleko, ingénieurs agricoles, Délégation Départementale de l'Agriculture, Buea.

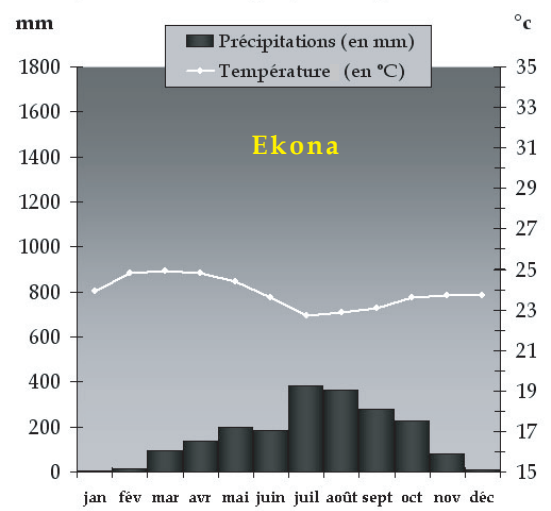
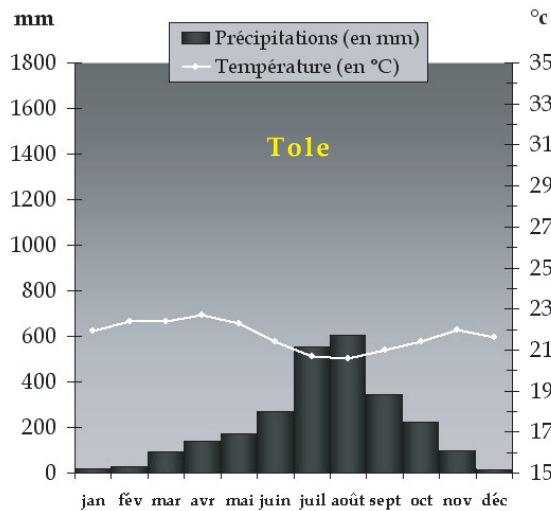
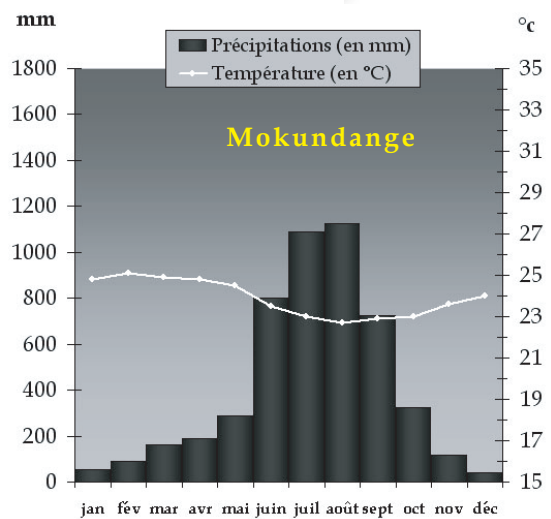
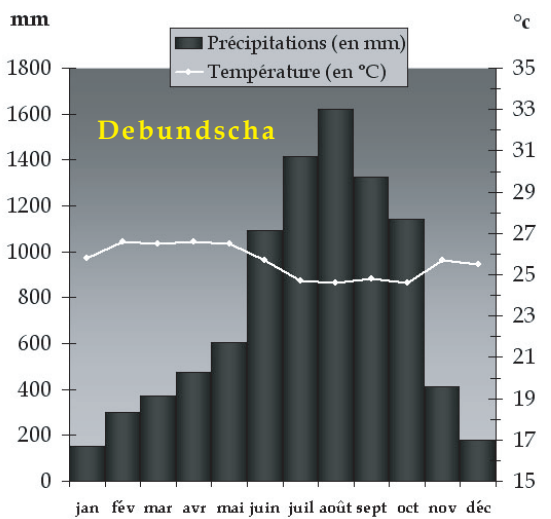
de précipitations. Les plantes maraîchères par exemple en juillet-août subissent des atteintes cryptogamiques fréquentes qui nuisent à leur bon développement.

Dans ces conditions, mais nous y reviendrons par la suite, certains problèmes découlant directement de l'hygrométrie apparaissent, mettant en péril le produit de ces récoltes exceptionnelles. Les denrées pourrissent en effet régulièrement, faute de moyens de stockage appropriés.

MONT CAMEROUN - QUELQUES DONNEES CLIMATIQUES

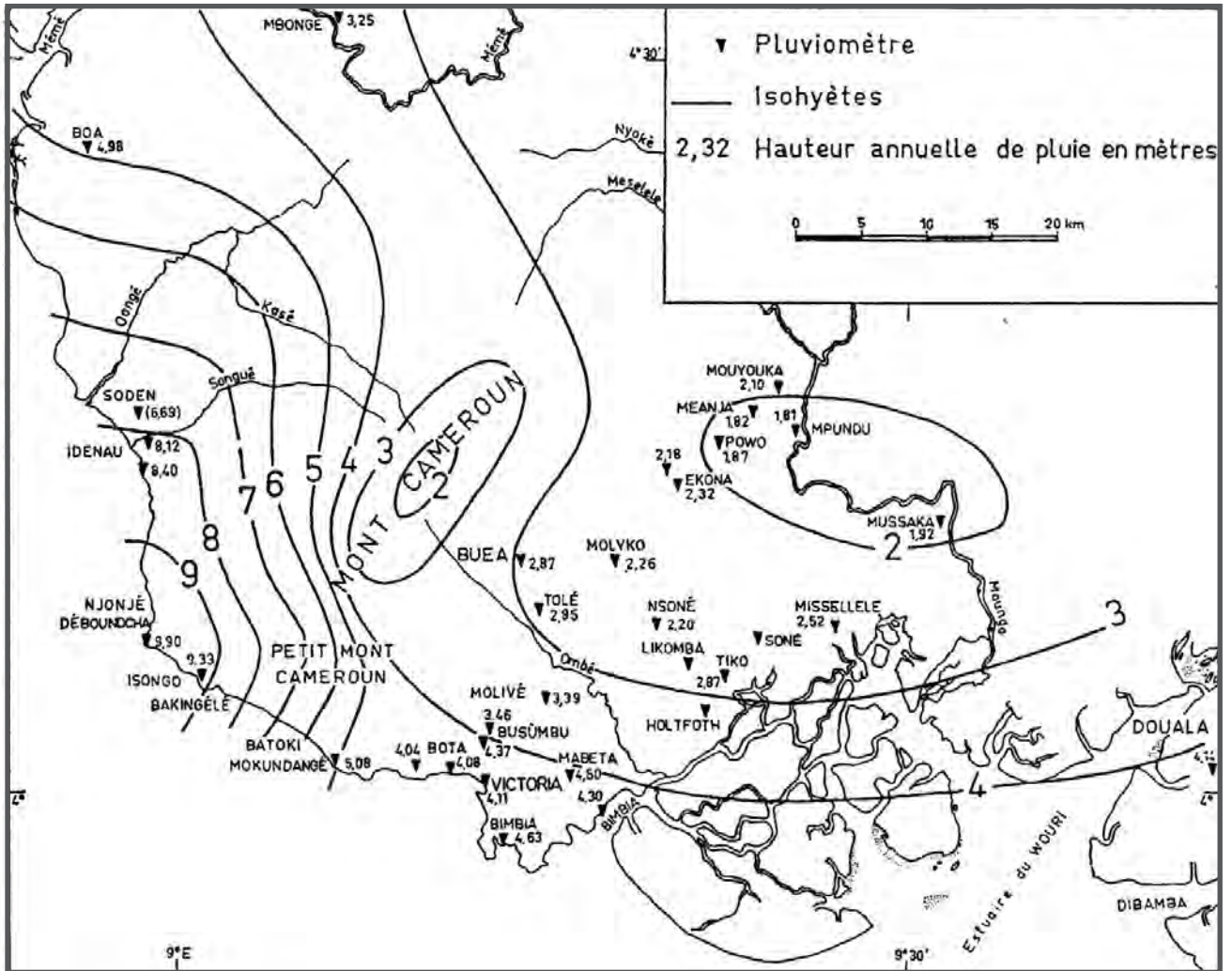


Réalisation : N. Lemoigne, ADE5 UMR 5185, 2008
 Sources : *Mount Cameroon Region 1/80 000*, German Technical Cooperation, 2003.
Carte du Cameroun Bêta-Douala 1/200 000, Centre Géographique National, Yaoundé, 1987.
 Données climatiques : Fraser (et al., 1997) et Njijb (1995).
 Pour les stations de Debundscha, Mokundange et Tole : moyennes mensuelles relevées entre 1970 et 1993.
 Pour la station d'Ekona : moyennes mensuelles relevées entre 1984 et 1995.



ISOHYETES INTERANNUELLES

D'après R. LEFEVRE (1967)



4) Conclusions

Les Wakpe confient au mythe fondateur l'explication des largesses de la Montagne : « *Dieu nous a bénis* ». Ce que nous venons de voir en termes climatique et édaphique éclaire largement le sens de cette vision. Il serait incongru de ne pas prendre en compte ces données dans l'analyse des rapports d'interaction entre sociétés paysannes et volcan. Les facteurs environnementaux favorables à l'agriculture sont, pour ce qui nous intéresse, instructifs à un double niveau.

D'une part et d'évidence, la compréhension des fonctionnements des mémoires naturelle et sociale ne peut s'envisager sans leur étude attentive, mais d'autre part ces mêmes facteurs naturels donnent à réfléchir sur certains enjeux sociaux bien éloignés du modèle d'entente idyllique que l'on pourrait espérer d'une société paysanne idéalisée, vivant en étroite harmonie avec son environnement. La formidable prodigalité du volcan, à la source de pratiques culturelles complexes et originales, est conjointement à l'origine d'un pan d'histoire coloniale tragique dont les séquelles, environnementales et sociales, régissent encore aujourd'hui les sociétés du Mont Cameroun.

Loin de s'apparenter au rapport dualiste réducteur : environnement exceptionnel/société paysanne magnifiée, les interactions entre mémoires sociale et naturelle sur la Montagne se construisent sur un passé de conquête, de migrations forcées et de souffrance. Ce que l'observateur perçoit en ce début de XXI^e siècle est une mosaïque de communautés cohabitant sur un espace âprement disputé.

Qui sont ces sociétés, comment ont-elles peuplé le site et pour quelles raisons ? Comment se sont instaurés les rapports de force actuels, les enjeux liés à la terre et quelles sont les échelles sociétales impliquées dans l'exploitation de la ressource environnementale ?

II – LES SOCIETES EN PRESENCE

1) Les mémoires du peuplement sur le versant Wouri

a- Ceux de la Montagne

« Oui... L'homme bakweri est venu d'Ouganda. Il est originaire d'Ouganda. En Afrique de l'Est. L'homme bakweri était chasseur. Il aimait la chasse. Il a commencé à chasser, chasser, venant vers ici, pendant de nombreux mois et années sur la route. Il chassait avec des chiens. Enfin, finalement, ils arrivèrent [les Bakweri] au Cameroun. Quand ils vinrent au Cameroun, ils allèrent au pied de la Montagne [le Mont Cameroun] où ils pourraient faire de nombreuses prises. Ils pratiquaient la chasse là-bas, dans cet endroit appelé Bomboko. Ils arrivèrent là et chassèrent. Et cet homme [l'ancêtre fondateur bakweri] avait tant d'enfants... Quand il parvint à Bomboko, il appela tous ses gens à le rejoindre.

Quel était son nom ?

Njie Tama Lifanje. Ainsi pour un temps encore ils restèrent à Bomboko, poursuivant leur activité de chasse. Quand les enfants de Njie arrivèrent dans cette partie-ci de la Montagne [la zone de Buea], ils rencontrèrent de nombreux animaux. Ils tuèrent beaucoup ici. Ainsi ne voulurent-ils pas revenir à Bomboko comme leur père l'avait d'abord demandé. Mais ils revinrent quand même et à leur retour leur père leur demanda les nouvelles de l'endroit. Ils répondirent au père qu'ils étaient allés de l'autre côté [du Mont Cameroun], qu'ils avaient rencontré beaucoup d'animaux. Et qu'ils avaient beaucoup tué. Voici comment le père quitta aussi Bomboko et vint au pied de la Montagne, ici. Et ils continuèrent à chasser. Lorsqu'il leur arriva de retourner à Bomboko, les gens, leurs frères, avaient changé.

Et ils donnèrent le nom de Buea à l'endroit. Gbea gbea, ce qui veut dire « on a fait abondance ». C'est le nom de Buea. « On a fait beaucoup ». « On a tué beaucoup ». Quand les Allemands arrivèrent, ils changèrent le nom en Buea. C'est plus court.

Ainsi les Bakweri s'installèrent ici à Buea, tout comme à Bomboko. Ils allèrent même jusqu'à Kumba. Tu vois, les Bakossi, eux aussi font partie des Bakweri. Les Balondo aussi. Certains des fils partirent ainsi de ce côté. Ils allèrent à Bakossi où il y a de grandes forêts et ils continuèrent à chasser là-bas.

Donc à l'origine, ces gens étaient aussi bakweri ?

Oui ! Pourquoi est-ce qu'ils changèrent ? Quand ils quittèrent leur père, ils s'installèrent à Kumba, à Bakossi. Quand ils eurent leurs enfants, ils ne pouvaient plus parler la langue maternelle correctement. C'est pourquoi, tu vois, le Bakossi peut parler, le Bakweri comprendra. Mais il y a de légères différences. Même les Balondo. C'est la même chose : un des frères alla jusqu'à Balondo, resta là, continuant à chasser. Njie avait beaucoup d'enfants. D'autres quittèrent

Buea, descendant jusqu'à Limbe et s'installant là-bas. Quand ils arrivèrent là-bas, il n'y avait plus beaucoup de forêt mais ils restèrent au bord de la mer. Ils commencèrent à pêcher. Ils allèrent même jusqu'à Santa Isabel. On avait d'abord appelé l'île Fernando Po. Ainsi les Bakweri y allèrent et s'installèrent là-bas. »⁸

Si les temps présents attestent sur le versant Wouri d'une mosaïque rare de peuples aux origines diverses, il serait injuste de ne pas s'attarder sur les premiers habitants connus des lieux, ceux dont la mémoire a porté jusqu'à nos jours le témoignage du premier peuplement. Les Wakpe (ou Bakweri dans la traduction anglaise et le langage courant de la région), bien que minoritaires actuellement sur leurs propres terres, sont, aussi loin que l'on puisse s'en souvenir, les initiateurs d'un mouvement migratoire qui n'a depuis cessé de grossir, convergeant vers les pentes giboyeuses et les sols fertiles du volcan.

Les Wakpe appartiennent au grand groupe culturel des Bantou réparti en Afrique Centrale et du Sud, dont ils constituent la frange nord-ouest. De nombreuses hypothèses parfois contradictoires abordent la question des migrations bantou, aussi évoquerons-nous simplement le fait que l'accroissement démographique de la sous-région a probablement été à l'origine de vastes mouvements initiés par des raisons simples d'accès à la ressource alimentaire. Si certains Wakpe font traditionnellement remonter leurs origines lointaines à l'Ouganda, il est plus généralement démontré, tant par la tradition orale que par les chercheurs (Ardenner, 1956 ; Molua, 1985 ; Gwan, 1988), que ce peuple sous sa forme contemporaine a migré de la région de Womboko (Bomboko selon la transcription administrative) au nord de l'édifice volcanique du Mont Cameroun, à son emplacement actuel sur les versants Wouri et sud du volcan. Les récits des anciens ne font pas mention d'occupation humaine antérieure à l'arrivée des Wakpe bien que la zone côtière fût habitée depuis longtemps. L'hinterland constitua dès lors un site propice à l'installation sans heurt des nouveaux arrivants.

Les Bakweri *stricto sensu* de la zone de Buea et du versant Wouri – les Wakpe – ne sont pas les seuls à pouvoir revendiquer le statut d'autochtones dans la région du Mont Cameroun. Par le jeu des mouvements migratoires déjà évoqués, ces populations partagent des traits culturels très voisins avec les Wakpe et ne s'en distinguent que très subtilement. L'on regroupe usuellement quatre sociétés riveraines de la Montagne sous le terme générique de Bakweri.

Les Womboko (Bomboko pour la dénomination officielle) nous l'avons vu ont donné naissance aux Wakpe. Leurs terres s'étendent sur le grand flanc nord-ouest du volcan. Les Isuwu



⁸ Entretien du 20-01-2006 avec Samuel Molua, au village d'Ewonda – traduit de l'anglais.

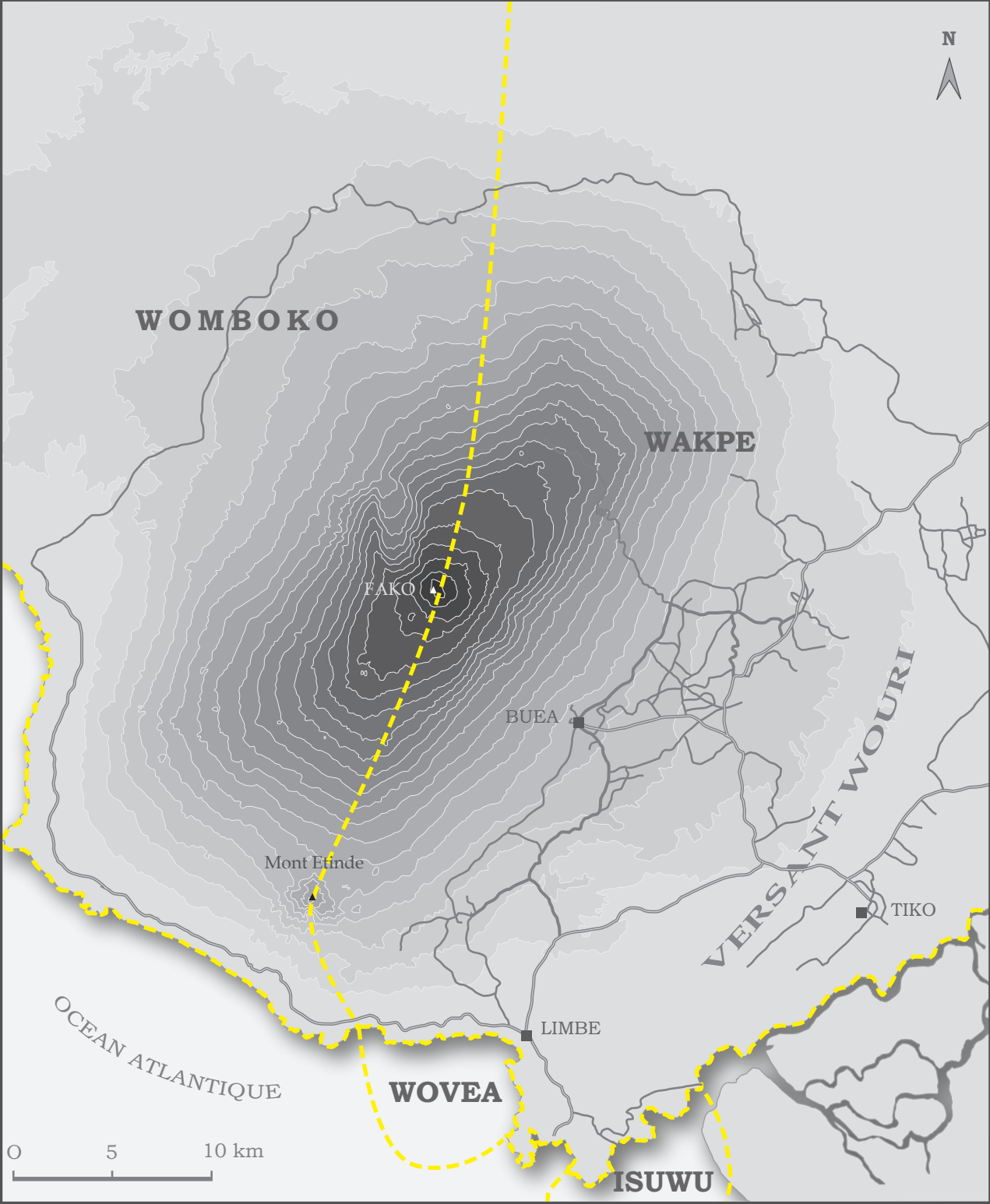
et les Wovea sont de petites populations réparties sur la frange côtière sud du Mont Cameroun et, jusqu'à une époque assez récente pour les Wovea, en partie sur les îles de l'Ambas Bay (Bota islands) qui font face à la ville de Limbe. Ces sociétés, au terme de la migration, se sont tournées vers les richesses de l'océan et ont développé d'admirables techniques de pêche, notamment à la baleine pour les Wovea.

L'ensemble de ces populations subit de plein fouet et de manière très similaire le choc colonial, partageant une histoire qui sera détaillée plus avant.

CARTE DE REPARTITION DES SOCIETES AUTOCHTONES DU MONT CAMEROUN

Réalisation : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2008
Sources : Mount Cameroon Region 1/80 000, German Technical Cooperation, 2003.
Carte du Cameroun Buea-Douala 1/200 000, Centre Géographique National, Yaoundé, 1987.
Molua, 1985

 *Limites indicatives de répartition*  *Réseau routier* **WAKPE** *Noms des sociétés autochtones*



L'abondance des ressources forestières, comme le racontait M. Molua, est à l'origine de l'installation sur le Mont Cameroun. Les richesses du lieu furent fixées dans le nom même du principal foyer, Buea. *Ligbea* en mokpe (la langue bakweri), veut littéralement dire « l'endroit où le travail est à portée de main ». Les Wakpe aujourd'hui associent au mot *Gbea* – Buea – lorsqu'ils le traduisent en anglais, la notion d'abondance. Cette abondance est d'abord à comprendre comme une source exceptionnelle de gibier. Les Bakweri furent de grands chasseurs, les mythes le confirment et l'on rencontre à l'heure actuelle des hommes particulièrement versés dans les savoirs cynégétiques. Les premières observations des éclaireurs de la migration se sont ainsi très probablement concentrées sur la faune du volcan.

Cependant la chasse chez les Wakpe, en tant que fait culturel hautement valorisé, est en partie à la source d'un des préjugés dont nous parlerons dans le chapitre III. L'administration coloniale, constatant par la force des choses la place fondamentale accordée à l'activité cynégétique, refusa aux Wakpe toute aptitude à l'exercice de l'agriculture.

Rappelons que l'idéologie coloniale s'est construite en partie sur les thèses du darwinisme social, élaborant des catégories sociétales minutieusement classées selon le mode de vie et la technologie, classes d'autant plus arriérées que les sociétés qu'on y plaçait s'éloignaient en apparence du modèle.

La chasse et la cueillette font partie des activités alimentaires primitives développées pendant la préhistoire bien avant l'invention de l'agriculture, marque des dites grandes civilisations. Cette chronologie caricaturale de ce qui s'est passé au cours des millénaires d'évolution humaine a pesé sur l'imaginaire occidental qui l'a transférée sur les sociétés colonisées pourtant contemporaines. Chasse et agriculture ne pouvaient donc cohabiter au sein d'une même société et la valorisation de la chasse chez les Wakpe fut perçue bien commodément comme le signe d'une absence de savoir-faire en matière agricole.

Pourtant à y regarder de près, si la chasse est un domaine exclusivement masculin, il en va autrement de l'agriculture dont les femmes en maîtrisent une part fondamentale malgré l'investissement récent de l'activité par les hommes. Ce qui a été enlevé aux hommes aurait dû être reconnu aux femmes et l'idée profondément ancrée aujourd'hui affirmant que « *les Bakweri ne savent pas cultiver* » est assez éloignée de la réalité, nous aurons l'occasion d'y revenir plus amplement en Deuxième Partie de cette thèse.

La répartition des tâches agricole et cynégétique selon les sexes, clairement affirmée à l'arrivée des Bakweri sur le Mont Cameroun, nous amène à comprendre, au contraire de ce que

l'administration coloniale a avancé pendant des décennies, que la société mokpe a perçu lors de son installation et en toute connaissance de cause, le potentiel environnemental global du volcan.

b- Les temps du changement : colonisation et spoliations

Les conflits de mémoire sur le volcan ne sauraient se comprendre sans le soutien d'un éclairage sur l'histoire de la conquête allemande et de l'occupation britannique qui lui a succédé. Les grandes plantations industrielles de la CDC encore en activité de nos jours ne sont pas sans rappeler un passé traumatique qui a débuté réellement dans les dernières années du XIX^e siècle, conduisant la région du Mont Cameroun à constituer, à la veille de la première guerre mondiale, la plus vaste zone de plantation de l'Afrique de l'Ouest. Comment l'intérêt colonial allemand s'est-il éveillé pour cette région, quels événements sont à l'origine de la complexité du système d'interaction mémoriel qui nous préoccupe ?

- Naissance de l'intérêt colonial

« *Your Excellency,*

*Yesterday I succeeded in buying whole Buea for you »*⁹

C'est en ces termes que le 18 février 1887, le commerçant suédois Georg Valdau amorce une missive historique au gouverneur Julius von Soden, premier Gouverneur du Cameroun allemand (en poste du 26 mai 1885 au 14 février 1891).

Le site de Buea et ses villages satellites viennent d'être achetés à leurs « *rois* » et « *chefs* » pour la somme de 25,13 £.

Cet épisode rocambolesque de l'histoire de la conquête du Mont Cameroun par les Allemands est à resituer dans le contexte global de la lutte acharnée qui se mène depuis la moitié du XIX^e siècle entre Anglais, Allemands et Français sur la côte camerounaise. Eminemment symbolique de la démarche d'accaparement des terres de l'espace camerounais dans son ensemble, la prouesse apparente de Valdau, comme la plupart des achats qui va s'ensuivre,

⁹ « Excellence, hier j'ai réussi à acheter la totalité de Buea pour vous », Lettre de Georg Valdau au Gouverneur von Soden, Mapanja le 18 février 1887, Archives Municipales de Buea, Qb/d 1887/1.

repose sur l'un des malentendus les plus tragiques ayant régi les rapports entre colons et populations autochtones de l'histoire du Mont Cameroun.

C'est à partir des années 1880 et suite à une série d'accords entre subrécargues, officiels britanniques et chefs locaux, que le développement de l'activité commerciale s'intensifie sur la côte camerounaise. Parmi les Européens, les Anglais dominent à cette époque les transactions et les autochtones du littoral (Douala pour la plupart) tirent habilement profit de leur statut d'intermédiaires dans les échanges avec les fournisseurs de l'intérieur. Le troc est à cette époque un moyen d'échange efficace et le commerce va florissant. Les villages côtiers contrôlent très strictement l'accès à l'intérieur des terres et s'imposent tant commercialement que politiquement.

Ce n'est qu'en 1868 que la première firme allemande Woermann s'établit à Douala, suivie en 1875 par Jantzen und Thormählen. Ces deux investisseurs auront par la suite un rôle considérable sur la destinée des gens du Mont Cameroun.

Les récits des voyageurs et des missionnaires contribuent considérablement à attirer l'attention de l'Empire allemand sur les richesses exceptionnelles de la région. La maîtrise que les autochtones développent sur ce système marchand est à l'origine de l'idée qui se répand dans les milieux européens qu'il y aurait avantage certain à contribuer directement à la production des biens d'importation, échappant ainsi à la mainmise des chefs autochtones (Michel, 1969 : 184).

L'installation des premières firmes allemandes marque le début d'une course effrénée, dans la région du Mont Cameroun, entre Allemands et Anglais pour la conquête des terres nécessaires à la mise en place d'un système de plantation perçu comme rentable.

Les Allemands entreprennent dans le début de l'année 1884 l'annexion de la ville de Victoria (actuelle Limbe) alors que les Anglais, par le biais de traités, tentent de conserver leur prééminence dans la région de Douala. Le jeu des traités, passés en toute hâte avec les chefs côtiers, basé sur les garanties fallacieuses de la protection des échanges commerciaux et de l'autonomie des chefs, laisse entrevoir l'existence de clauses alors inavouables, laissées dans l'ombre par les Européens afin de s'attacher rapidement les faveurs des nouveaux colonisés et asseoir leur domination. L'objectif des Anglais dans la course à l'annexion est de pénétrer le plus rapidement possible l'intérieur des terres afin de contourner la zone de Victoria et couper ainsi la route aux Allemands vers l'hinterland (Njeuma, 1989 : 125).

S'ensuit une période particulièrement agitée où la propagande missionnaire et la pression des émissaires européens conduit à des désaccords profonds au sein des populations. Les

hommes restés fidèles aux premiers traités avec les Anglais voient d'un mauvais œil la nouvelle puissance allemande alors que cette dernière conquiert de nouveaux adeptes notamment parmi la jeunesse africaine. Les troubles sociaux sérieux qui naissent de cette course acharnée à la terre amènent les deux concurrents au bord d'une guerre en fin de compte évitée de justesse.

Le 14 juillet 1884, Gustav Nachtigal annexe officiellement la zone littorale de Douala (incluant Bimbia aux pieds du Mont Cameroun) et hisse le drapeau allemand à Douala. Le lendemain, la Cour d'Équité mise en place par les Britanniques et régissant les échanges commerciaux et politiques entre Européens et Africains est abolie. A sa place est établi le Conseil du Cameroun, placé sous la présidence d'un représentant allemand (Ndumbe Kum'a, 2005). Le consul Hewett, dépêché de Grande Bretagne en catastrophe, débarque sur la côte quelques jours seulement après l'annexion allemande, laissant échapper la dernière chance d'officialisation d'un protectorat anglais.

La course contre la montre se poursuit un temps entre Anglais et Allemands dans la région de Bimbia et aux pieds du Mont Cameroun. C'est à qui signera le premier le maximum de traités avec les populations locales, la rivalité donnant lieu à de grotesques joutes d'annexion. L'émissaire Rogozinsky, mandaté par le Vice-Consul britannique White comptera à son actif trente-cinq traités avec les chefs autochtones, entre janvier et février 1885 (Molua, 1985 : 27).

L'Angleterre sent rapidement la situation lui échapper et décide finalement de laisser à l'Allemagne la jouissance de ce qui fut arraché d'étrange lutte. Le retrait des ressortissants britanniques de Victoria se précipite, l'annexion allemande est désormais reconnue. L'Allemagne contrôle officiellement l'ensemble de la côte camerounaise ; ce tournant marque le début de la conquête de l'hinterland.

- Les guerres du commencement

Bien avant la première tentative allemande de mettre un terme définitif au rayonnement des Wakpe de Buea, quelques explorateurs séjournent sporadiquement sur le volcan, rapportant témoignages et observations sur ce qu'il est désormais convenu d'appeler l'exceptionnelle fertilité des sols du Mont Cameroun. Bien plus que les hommes, le potentiel culturel de la Montagne attire l'attention des Européens.

Après leur installation sur l'île de Fernando Po en 1841, des missionnaires baptistes se tournent rapidement vers le continent et envoient en reconnaissance l'un des leurs, John Merrick, au mois d'avril 1844. Ce dernier effectue un court périple autour de Buea et y rencontre le chef Likenye. Merrick relate son séjour difficile au milieu d'hommes que la parole de dieu semble intéresser bien peu, obnubilés par leur passion décadente pour la danse et les joutes verbales¹⁰. Le missionnaire ne manque pas cependant de constater que les buissons de cacao, cultivés très haut sur les pentes, sont les plus beaux observés depuis son arrivée en Afrique :

« *Eight minutes after ten we passed the last farm of the Bwea people on the way to the Cameroons Mountain. On this farm grows the finest piece of cocoa I have seen since my arrival in Africa. I was rather surprised that the Bwea people should cultivate farms so far from their towns, and thought they must have good reason for doing so, and on inquiry found that they were in the habit of spending whole weeks in the woods hunting the ngika, or buffaloe, and during that time cultivated the soil in the vicinity of the chase.* »¹¹

Les timides incursions des voyageurs sur la Montagne, au cours des quelques décennies précédant l'annexion, contribuent ainsi à réunir suffisamment de données environnementales pour émoustiller l'intérêt par ailleurs bien éveillé des Européens. Le jeune protectorat allemand sous la direction de von Soden est cependant à cours d'argent et les expéditions de *pacification* conduites dans d'autres régions du Cameroun accaparent les énergies.

Le vent tourne pourtant lorsque la Mission de Bâle insiste auprès de Kuva Likenye, fils de Likenye, pour obtenir une parcelle sur les hauteurs de Buea. Les Wakpe concèdent aux missionnaires une portion de la terre que Valdau croit avoir achetée pour le compte du Gouverneur von Soden quelques années auparavant. Les nouveaux arrivants s'activent à la construction d'un petit dispensaire et de quelques autres bâtiments (Ardener, 1996 : 79).

L'idée déjà ancienne, véhiculée par les milieux coloniaux, que le climat d'altitude du Mont Cameroun peut accorder un répit aux administrateurs fréquemment victimes des attaques de paludisme, contribue indubitablement aux efforts obstinés d'installation des Chrétiens à Buea. Encouragée par l'administration et notamment par le gouverneur Von Soden convaincu de posséder la « totalité de Buea », financée largement par les firmes allemandes de Douala, la

¹⁰ D'après les notes de John Merrick publiées dans le *Missionary Herald* en 1845, une partie du document étant citée par Ardener (1996 : 52-59).

¹¹ « A dix heures huit nous passâmes le dernier champ des gens de Buea sur le chemin de la Montagne des Camerouns [le Mont Cameroun]. Dans ce champ poussent les plus beaux pieds de cacao que j'ai vus depuis mon arrivée en Afrique. Je fus quelque peu surpris que les gens de Buea aient à cultiver des parcelles si loin de leurs villes et pensai qu'ils devaient avoir quelque bonne raison de faire ainsi. Je trouvai après enquête que ces gens avaient pour coutume de passer des semaines entières dans les bois à chasser le *ngika*, ou buffle, et cultivaient alors la terre dans le voisinage de leurs traques. » Notes de John Merrick, reproduites dans Ardener (1996 : 54).

Mission de Bâle marque par son intrusion durable en territoire mokpe la première étape d'une spirale de violence aux conséquences désastreuses.

L'installation de la Mission à Buea et la période qui s'ensuit contribuent à faire basculer le cours des événements. Les missionnaires rendent alors compte régulièrement du caractère fier et belliqueux des autochtones qui se méfient du Blanc et ne manquent pas une occasion de lui manifester leur mépris. Le docteur Preuss, un botaniste qui vit depuis peu parmi les missionnaires pour effectuer des recherches, écrit en janvier 1891 :

*« Relations with the natives are satisfactory, although a little caution is required, given the rough character and forward behaviour of the populations. [...] They busy themselves enthusiastically with hunting and palavers, and wage wars with their neighbours at every opportunity. In their relations with the white man they are impudent and unashamed in their confidence in their superior numbers, and they make continual vexations for him, although they are quite glad to have him, or rather his tobacco and his cloth, in the village. They have not as yet learnt his power. »*¹²

Justement la puissance du Blanc est sur le point de se déchaîner. Les troubles inter villages provoqués par Kuva Likenye tentant de maintenir son influence menacée par la présence occidentale dans la région, sont prétexte inespéré pour entreprendre la conquête trop longtemps différée du Mont Cameroun. L'esprit indépendant des Wakpe gêne les desseins coloniaux, avides de donner forme à leur propre conception de la mise en valeur des terres volcaniques.

Le 3 novembre 1891, le Gouverneur en exercice von Schuckmann réunit 150 hommes des troupes africaines coloniales sous le commandement du commandant von Gravenreuth et de quelques officiers allemands. Lestée – outre le matériel offensif nécessaire à ce genre d'expédition – d'une mitrailleuse Maxim, la colonne s'ébranle vers Buea dans l'intention de mettre un terme à la résistance mokpe, officiellement qualifiée de menace pour la paix régionale.

Tout en se heurtant à une résistance armée meurtrière¹³, la troupe parvient à rallier Buea, décime le cheptel et incendie les maisons rencontrées. Le retour sur Victoria, médiatisé comme un succès par les autorités, ressemble par bien des aspects à une retraite précipitée, sous le harcèlement incessant des tireurs wakpe embusqués.

¹² « Les relations avec les indigènes sont satisfaisantes, bien qu'une certaine prudence soit de mise, compte tenu de leur caractère rude et leur comportement effronté. Ils s'enthousiasment pour la chasse et les palabres, et font la guerre avec leurs voisins à tout bout de champ. Ils sont insolents et impudents avec l'homme blanc, confiants dans leur supériorité numérique ; ils le contrarient continuellement bien qu'ils soient tout de même contents de l'avoir au village, ou plutôt son tabac et ses vêtements. Ils ne connaissent pas encore sa puissance. » Notes du Dr Preuss, in *Deutsches Kolonialblatt*, T. II, 1891, p. 517, traduites de l'allemand à l'anglais par Ardener (1996 : 80).

¹³ Gravenreuth et trois soldats noirs perdent la vie au cours de ces combats, selon les sources coloniales. Dibussi Tande évoque quant à lui une version mokpe faisant état de six morts allemands dont les crânes reposent actuellement dans une châsse secrète au village de Wondongo (« Bakweri armed resistance to German colonialism, 1891-1894 », article publié sur le site internet <http://www.blccarchives.org>).

L'année 1892 se déroule sans nouveau heurt pour les gens de Buea qui ne voient apparaître aucun Occidental. C'est en décembre qu'une délégation de Victoria se présente à Kuva Likenye proposant la signature d'un traité de paix, suivie par une visite du Gouverneur Zimmerer alors en exercice. L'accueil, d'abord froid selon le rapport, change subitement pour devenir chaleureux lorsque la population constate que les hommes ne sont pas armés.

On peut s'interroger sur la période d'accalmie de trois ans qui suit le premier choc frontal. Kuva Likenye est à l'apogée de son pouvoir. Fort du sentiment d'avoir vaincu les colons, il affermit sa position sur le versant Wouri et Buea rayonne d'un feu éphémère.

Mais le développement des plantations de Douala et de Bimbia, plus récemment, accroît le besoin de main-d'œuvre. Conjointement, les vues allemandes sur les sols riches du Mont Cameroun se précisent, encouragées par les résultats admirables des plantations Monté Café déjà en fonctionnement sur l'île volcanique portugaise de São Tomé (Michel, 1969). Le témoignage du Docteur Preuss, qui a séjourné plusieurs mois à Buea avant les combats, est sans ambiguïté : les sols sont exceptionnels. Le climat frais, comparativement à celui de la côte, permet de faire pousser admirablement nombre de fruits et légumes européens telles les endives, les pommes de terre ou la laitue. Preuss constate de la même façon qu'ignames et macabo sont de très belle qualité¹⁴.

A mesure que le pouvoir colonial allemand s'affermir sur la côte et dans les régions soumises de l'intérieur, l'isolement de Kuva va grandissant. Les routes se construisent, affaiblissant les défenses naturelles du site.

Des visiteurs de plus en plus nombreux font irruption à Buea et les potentiels agricoles de la zone accaparent les esprits. Au début de l'année 1894, le Gouverneur Leist, succédant à Zimmerer, se déplace en personne accompagné du vice-consul Spengler. Désormais les priorités vont clairement à ce que peut produire la terre et les gens du Mont Cameroun ne constituent plus qu'une éventuelle cause de retard dans l'accomplissement des stratégies décidées en hauts lieux. Comme le rapporte Ardener :

*« Spengler's subsequent report on this trip was the go-ahead for the plantation industry on the mountain. His eyes were on the soil, crops and geological formations : he hardly noticed the people. [...] Spengler's report in general was highly favourable to the idea of plantations, and especially for cocoa and coffee. »*¹⁵

¹⁴ In *Deutsches Kolonialblatt*, T. II, 1891.

¹⁵ « Le rapport de Spengler concernant ce voyage donna le feu vert à l'industrie de plantation sur la montagne. Il n'avait d'yeux que pour le sol, les cultures et les formations géologiques : il remarqua à peine les habitants. [...] Le rapport Spengler fut globalement très favorable à l'idée des plantations, particulièrement pour le cacao et le café. » (Ardener, 1996 : 106).

Il faut maintenant trouver un prétexte suffisant pour justifier l'intervention armée qui permettrait de sécuriser le processus d'accaparement des terres de Buea. Les tentatives désespérées de Kuva Likenye pour résister à la pression des missionnaires et aux termes désavantageux du traité de paix qu'il a signé, dans l'espoir de voir la situation s'améliorer, sont perçues et traduites à Victoria comme autant d'effronteries inacceptables. Le protectorat allemand s'est entre temps doté d'une force militaire puissante, la Schutztruppe, capable d'en découdre définitivement avec les hommes de Kuva Likenye¹⁶. Le Gouverneur donne l'ordre à son commandant, von Stetten, d'installer une garnison permanente à Buea.

Le 22 décembre 1894, sept officiers blancs, cent quatre vingt dix soldats noirs et soixante quatre porteurs, entament l'ascension des derniers mètres qui les séparent de la barricade. Ils n'y rencontrent qu'une faible résistance et le combat est de courte durée. Selon le rapport officiel de von Stetten, les pertes s'élèvent à douze hommes côté mokpe pour deux blessés côté allemand. Kuva se réfugie au village d'Ewonda situé à une heure de marche au nord de Buea.

La reddition mokpe telle qu'elle se produit est une surprise pour les colons qui gardent en mémoire le souvenir douloureux de 1891. L'isolement dans lequel Kuva Likenye s'enferma progressivement et malgré lui dans les années qui suivirent la première bataille, contribua à affaiblir considérablement son potentiel défensif. Le strict contrôle de l'administration coloniale sur les fusils priva les hommes de Kuva d'une possibilité de réponse efficace face à l'occupation. Kuva Likenye meurt en janvier 1895, attendant de la côte des armes qui ne vinrent jamais. Avec lui s'éteint la résistance armée des gens du Mont Cameroun.

Les Wakpe ont payé très cher les conséquences du choc colonial. Buea était très influente sur la Montagne ; l'échec de la résistance armée n'en fut certainement que plus amer.

Von Stetten, dans son rapport d'expédition, relate :

« As a result of the complete subjection of Buea, and the impression which the punishment of this feared tribe will make in a wide area, security of the Cameroon Mountain will soon be all that is desired. The plan of the Basel Mission to erect a health station in Buea will now be able to be executed without danger. Also one of the principal obstacles to the extension of the plantations in the Victoria hinterland is removed, and it is to be hoped that the

¹⁶ La Schutztruppe est la force armée coloniale de l'Empire allemand qui jusqu'en 1918 appuie les opérations militaires en territoire africain. Composée de volontaires allemands, elle comprend aussi des Africains issus des diverses régions colonisées.

military operation will bear rich fruits also for the economic revenue of the protectorate. »¹⁷

Dans ces conditions, rien n'arrête plus l'accomplissement de la volonté allemande sur le Mont Cameroun.

- L'occupation de Buea

A la fin du mois de janvier 1895, les négociations de paix sont bien avancées. Kuva Likenye déchu, les Allemands choisissent de mener leur politique locale par le truchement du chef Sako du village de Soppo, situé un peu en dessous du site originel de Buea¹⁸. La lignée de Kuva est ainsi écartée des décisions politiques. Les gens de Buea doivent s'acquitter d'une lourde dette de guerre de cinquante têtes de bétail. Les chefs soumis sont tenus de mettre à disposition des vainqueurs une force permanente de quatre cents travailleurs¹⁹, réquisitionnés pour les travaux de construction de la caserne et d'autres bâtiments tel le Palais du Gouverneur. Il est dit chez les anciens de Buea que Endeley, frère de Kuva Likenye, et Evakis'a Manga, furent emmenés comme otages à Douala jusqu'au remboursement définitif de la dette, les hommes de Buea devant vendre leurs filles pour réunir les cinquante bêtes exigées. Le cheptel avait été anéanti lors du sac de la ville.

En 1895, la caserne comporte en permanence une cinquantaine de soldats et la Mission de Bâle rebâtit les locaux détruits.

Arpenté minutieusement par le désormais célèbre Docteur Preuss, le Buea acheté par Valdau pour le compte du Gouverneur von Soden est, après quelques péripéties et contestations entre les nouveaux maîtres, à nouveau borné et redistribué pour partie à la Mission ainsi que pour la construction des bâtiments administratifs de la future capitale coloniale.

¹⁷ « La sécurité du Mont Cameroun sera bientôt assurée grâce à la complète soumission de Buea et à l'impression que donnera dans une vaste zone la punition de cette tribu crainte. Le projet de la Mission de Bâle d'ériger un centre de santé dans Buea pourra être mené sans danger. De même l'un des principaux obstacles à l'extension des plantations à l'intérieur des terres dans la région de Victoria est écarté et il est à espérer que les opérations militaires porteront aussi des fruits bénéfiques à l'économie du protectorat. » Rapport de Von Stetten, *Deutsches Kolonialblatt*, T. VI, 1895, traduit de l'allemand à l'anglais par Ardener (1996 : 111)

¹⁸ Soppo est actuellement entièrement compris dans l'agglomération de Buea et constitue un quartier à part entière dans la ville.

¹⁹ Sur une population évaluée à 1500 personnes à l'arrivée des Allemands.

La résistance armée sur le versant Wouri n'est ni unique, ni anecdotique, en ce sens que replacée dans le contexte plus global de la conquête allemande du Cameroun, elle est accompagnée d'autres révoltes parfois elles aussi durement réprimées. Seulement l'insoumission des gens de Buea tourmente les projets allemands sur le volcan, symbole économique d'un immense intérêt. Submergé par la propagande coloniale et le travail insidieux de l'ignorance, le sursaut des hommes de Kuva Likenye fut admiré en son temps puis promptement oublié.

Les débuts de la pénétration allemande dans l'hinterland sont hasardeux, du moins tant que le protectorat ne jouit que de faibles moyens logistiques. Berlin reste longtemps hésitante quant à l'attribution des moyens suffisants à la mise en place du système de plantation, et ce bien que Bismarck ne voit aucun inconvénient à cette forme d'exploitation de la nouvelle colonie. La consigne est cependant de maintenir les dépenses à leur strict minimum.

Les batailles de Buea résument à elles seules deux phases caractéristiques de cette pénétration belliqueuse, celle des débuts marquée par une certaine ingénuité romanesque qui pousse les colons à des expéditions punitives pour convaincre l'autochtone du « pouvoir du blanc » et, nous l'avons vu, plutôt inefficace si l'on se place sous l'angle colonial ; celle enfin, redoutable en terme militaire grâce à la création de la Schutztruppe, qui contribue à asseoir la puissance allemande, permettant la mise en place de plantations à échelle titanesque.

Les années qui suivent, on en conviendra, sont sombres pour les Wakpe qui tombent sous le joug d'une politique féroce d'humiliations. Ces années sont celles de l'avènement des plantations industrielles sur le versant Wouri.

c- Le nouvel ordre foncier

Nous le savons maintenant, le processus d'accaparement des terres fertiles a débuté bien avant la soumission des Wakpe de Buea. L'histoire du Mont Cameroun n'est évidemment pas réductible à une parabole héroïque, et si les hommes de Kuva Likenye ont choisi de prendre les armes, les contacts entre colons et autochtones ne furent pas toujours sanglants. Ils se révélèrent même dans certains cas étonnamment aisés en regard de la teneur des liens nouvellement tissés. Comment des hommes, en pleine possession de leur libre arbitre, ont-ils pu concéder sans hésiter la propriété de leur terre ancestrale, sur d'immenses superficies, à quelques nouveaux venus ?

Les raisons de cette apparente négligence sont plurielles bien que peu nombreuses ; nous tenterons de les évoquer ici. L'une d'entre elle retiendra cependant notre attention, car elle symbolise à elle seule l'état d'esprit d'une époque. Ce qu'elle engendrera est d'immense importance puisque les effets en sont aujourd'hui encore particulièrement douloureux. Il s'agit d'une méprise, d'un simple malentendu que le colon parvint à exploiter très profitablement pour les décennies à venir.

- Le malentendu

Le passage des terres fertiles du Mont Cameroun des mains de ses primo détenteurs à celles des planteurs allemands repose sur un mécanisme simple, bien rôdé dans l'histoire de la colonisation africaine : exploiter les divergences de conception ayant trait à la notion de propriété foncière des différents acteurs, à l'avantage de l'acquéreur.

Le mécanisme peut s'appréhender de la manière suivante. En Europe de l'Ouest sous influence du droit romain, la propriété se définit comme le droit d'user, de jouir et de disposer d'une chose de manière exclusive. On distingue ainsi traditionnellement trois prérogatives attachées au droit de propriété : l'*usus*, le *fructus* et l'*abusus*.

L'*usus* est le droit de détenir et d'utiliser la chose (une parcelle par exemple) sans en percevoir les fruits. Le *fructus* est le droit de percevoir les fruits de cette même chose, et l'*abusus* le droit d'en disposer, le propriétaire ayant pouvoir d'aliénation ou de destruction²⁰. L'acquisition d'un lopin de terre signifie donc dans la plupart des cas l'usage exclusif pour l'acheteur qui décide de manière individuelle du destin de la parcelle. Cultivée, construite, laissée à l'abandon, prêtée, donnée ou vendue, les choix du propriétaire restent indiscutables sur cette dernière.

La conception du foncier chez les Bakweri, que l'on peut rencontrer par ailleurs dans de nombreuses cultures sub-sahariennes, est différente. Dans les dernières années de la décennie 1940, le chef Endeley, secrétaire du Bakweri Land Committee, expose en ces termes :

« Bakweri land is, and has always been communal land with the only recognised boundaries being those separating villages. There has been no time

²⁰ Gérard Cornu (dir.), *Vocabulaire juridique*, Association Henri Capitant, Quadrige/puf, 8ème édition, 2007.

when it has been lawful for an individual to dispose of land to aliens either on freehold or leasehold terms. »²¹

A travers ces quelques mots, le chef Endeley évoque quelques uns des grands principes coutumiers régulant l'usage du sol chez les gens du versant Wouri. La terre est un bien fondamentalement communautaire qui ne peut être possédé en propre par un individu. Seules les frontières de village à village délimitent des entités territoriales fixes identifiables de tout temps par les habitants. Les terres de chaque village sont donc à disposition des villageois de ce même village. Tant qu'une famille est en mesure de prouver la mise en valeur effective de la parcelle dont elle se réclame, le produit des récoltes lui revient. Elle n'en est pas pour autant propriétaire individuellement, au sens occidental du terme. Si pour une raison ou pour une autre la parcelle vient à être abandonnée, n'importe quel ressortissant du village peut prétendre à la cultiver.

A la différence du droit de propriété dans son acception juridique européenne, l'on constate que le dépositaire d'une parcelle en pays bakweri n'a que l'*usufruit* de cette dernière, qui correspond presque exactement aux attributs cumulés de l'*usus* et du *fructus* dans le droit romain. L'*abusus* incombe par contre à la communauté villageoise. Le nœud du problème réside dans la divergence de représentation découlant de cette différence : détenteur de l'ensemble des trois attributs ou simple usufruitier, le bénéficiaire n'a selon les cas aucunement la même emprise sur la terre qui lui est confiée.

Quand les premiers acheteurs s'aventurent au pied du Mont Cameroun, l'appareil coutumier bakweri n'a pas la ressource pour envisager les effets induits de l'achat massif de terres selon le modèle allochtone. L'écart de représentation est indubitablement à l'origine du malentendu.

Les dizaines de milliers d'hectares convoités par les investisseurs allemands représentent un cas de figure encore jamais rencontré par les anciens. Pour accroître la difficulté, les acheteurs proposent des dédommagements qui vont bien au-delà des dons symboliques effectués habituellement par un individu souhaitant cultiver une parcelle. Clarence-Smith (1993 : 191) avance pour les années 1885 et suivantes des sommes allant d'un demi Mark à un Mark par hectare. Sans compter les dons en nature. Si les acheteurs font une affaire extraordinaire en

²¹ « La terre des Bakweri est, et a toujours été, une terre communautaire dont les seules limites reconnues sont celles départageant les villages. Il n'a jamais été considéré comme légitime qu'un individu vende ou loue la terre à des étrangers. » *Amplifying Memorandum on Bakweri Land Problem*, Archives de Buea, dossier Qf/e 1946/1, 1949.

imposant ces tarifs modiques, les chefs bakweri quant à eux y voient sans contexte une manne profitable.

Il se peut que les Bakweri se soient pour certains laissés tenter par l'appât du gain. Même minime, le prix d'achat à l'hectare, multiplié par les surfaces convoitées, se transforme en une coquette somme pour les gestionnaires traditionnels. Cependant il est indéniable, la controverse qui perdure aujourd'hui encore en témoigne, que les gens du Mont Cameroun n'eurent que trop tard la pleine conscience de ce que la mise à disposition des terres allait impliquer. Pourquoi ne pas accepter cette offre avantageuse ? Les superficies acquises, dans l'esprit des Bakweri, ne sauraient de toute évidence être entièrement exploitées, et à plus forte raison occupées. De la même façon, quelques Européens ne pourraient accaparer un territoire aussi vaste en excluant les autochtones des surfaces qu'ils n'auraient raisonnablement pas la force de mettre en valeur. La suite démontra pourtant le contraire.

Jusqu'en 1894, aucune législation ne limite l'avidité des colons et les « achats » se font sans contrôle de l'Administration. Michel (1969 : 193) précise que « *les seules restrictions à l'accaparement furent l'enregistrement des ventes par les services administratifs de la colonie, une lointaine et formelle approbation du Chancelier et l'obligation de mettre en valeur au bout de quatre ans.* »

Le processus se déroule selon différentes modalités suivant les futurs planteurs. La première est certainement la négociation directe avec les anciens, dont nous avons parlé précédemment. Les tarifs connus vont dans les débuts d'un demi Mark à cinq Marks par hectare en 1894. Certains lots sont acquis suivant la coutume, par une compensation symbolique en nature qui varie d'un village à l'autre ; ce qui fit dire au chef Lucas de Bonjongo : « *pour un tonneau d'eau-de-vie, nous avons tout perdu* ».

Mais bien souvent aussi, l'acquisition de la terre – si le terme s'y prête encore – s'effectue par simple occupation du sol. Il en est ainsi de la Kamerun Land und Plantagen Gesellschaft, qui ne fait valider officiellement ses titres de propriété que lorsque le Gouverneur Zimmerer, constatant les dérives plusieurs années plus tard, décide de légiférer en 1894 sur les modalités d'achat de la terre. L'occupation forcée ne va bien évidemment pas de soi et s'accompagne d'arguments musclés. Le secrétaire honorifique du Bakweri Land Committee, D. M. L. Endeley, le formule en ces termes en août 1946 :

« *When they [the Germans] had begun to settle, they started surveying the land and piecing it out. We the native not knowing what was meant by this "making of tracks" as we thought it – did not pay any heed except in very few*

cases when the surveyors insisted on people removing their houses that there were objections, which were quelled with the most atrocious treatment. »²²

Helen Njomo Molua (1985 : 32) pousse le raisonnement à son terme et conclut à l'illégalité des transactions pour la simple raison qu'elles sont effectuées dans le non respect des règles coutumières :

« By obtaining land through these means, the Germans were acquiring land illegally since it was contrary to traditional laws, and to this extent they were alienating the lands of the Bakweri people. However, in some cases, the Bakweri sold their lands to the Germans, thus contravening their customary laws as regards strangers. »²³

Le résultat est édifiant. Malgré la résistance – très localisée – des Wakpe de Buea, les détenteurs originels de la terre du Mont Cameroun sont dépossédés en quelques années à peine de la quasi-totalité des zones agricoles du volcan. Le malentendu sur la conception de la propriété, tout comme lors des premiers accords relatifs à l'acceptation du Protectorat de 1884, est habilement exploité par les nouveaux occupants. Les militaires laissent place à la société civile des gros planteurs, financée par les milieux affairistes de Berlin, supportée par les cadres de l'Administration coloniale qui se servent à leur tour une large part du gâteau²⁴. Les ecclésiastiques ne sont pas en reste et succombent allègrement à la glotonnerie ambiante : la Mission baptiste de Victoria par exemple se procure des concessions auprès d'un chef de la côte qui n'a pas le pouvoir de la céder. Les neuf dixièmes de la propriété seront contestés par la suite.

Le contexte de l'accaparement est tellement favorable, qu'abus et contrats frauduleux sont tout de même régularisés à l'arrivée d'un personnage qui appose une marque profonde et déterminante sur la question foncière dans la région du Mont Cameroun , le Gouverneur Jesko von Puttkamer.

²² « Au début de leur installation, ils ont commencé à examiner la terre et à la morceler. Nous les indigènes, ne sachant pas ce que signifiait ce "traçage de pistes" – c'est ainsi que nous l'interprétons – n'y avons prêté aucune attention, sauf dans quelques rares cas. Lorsque les arpenteurs ordonnèrent aux gens d'enlever leurs maisons, les protestations furent réprimées de la manière la plus atroce. » D.M.L. Endeley, *The Bakweri Land, Claiming of*, Archives de Buea, Dossier Qf/e 1946/1, 7 août 1946.

²³ « En obtenant la terre à travers ces procédés, les Allemands l'achetaient illégalement puisque c'était contraire aux lois coutumières, à tel point qu'ils aliénèrent la terre du peuple bakweri. Quoi qu'il en soit, dans certains cas, les Bakweri vendirent leur terre aux Allemands, contrevenant ainsi aux lois relatives aux étrangers. »

²⁴ On peut citer pour mémoire le légendaire achat de Buea par le Suédois Valdau pour le compte du Gouverneur von Soden (cf. Chapitre III-1-b de la première partie).

- Les ressorts de la politique indigène

« Quand ils [les Allemands] sont arrivés à Victoria, qu'on appelle Limbe maintenant, la seule route existante allait à Buea. Et ils voulaient la prolonger jusqu'à Kumba et à d'autres endroits. Ils ont ainsi utilisé les gens comme des outils, comme des chevaux, pour transporter les charges sur la tête. Certains pouvaient transporter leur charge de Buea à Kumba, à pied²⁵. Ils transportaient les charges à pied ! Ils étaient comme des esclaves en ce temps là.

On ne les payait pas ?

Non, ils ne les payaient pas, ils étaient traités comme des esclaves. De nombreuses personnes moururent sur la route à cause de la distance. Ainsi de nombreuses personnes moururent. »²⁶

Il en fut de la création des premières infrastructures de la colonie comme des conditions de vie au sein des grandes plantations : une exploitation systématique, calculée et féroce. Le maître d'œuvre de cet édifice oppressif est le Gouverneur Jesko von Puttkamer. Le sort du Mont Cameroun est scellé lorsqu'en 1895 il prend ses fonctions à Victoria. La politique qu'il s'attache à mettre en place se fonde sur deux principes qu'il défendra tout au long de son mandat jusqu'en 1907.

Le premier est une perception profondément raciste de l'humanité qui se plaît à affirmer que les Africains sont culturellement incapables de développer une économie de rente (Clarence-Smith, 1993 : 190). Si cette vision se révèle sans grande originalité dans les milieux coloniaux de l'époque, elle n'en demeure pas moins théorisée par Puttkamer qui s'appuie dessus pour élaborer la politique agricole à venir. Ce dernier encense le modèle des plantations portugaises de São Tomé qui fonctionne sur un système esclavagiste à peine déguisé. Sa reproduction sur le Mont Cameroun est freinée de justesse par l'ancien Gouverneur von Soden qui, sans y voir pour autant d'inconvénient déontologique, doute de l'efficacité réelle d'une main-d'œuvre asservie.

Les manières de Puttkamer et de ses acolytes soulèvent de violentes protestations chez les missionnaires de Bâle qui ont pourtant mis de côté les considérations d'ordre éthique lors des guerres de Buea en 1891 et 1894. Les réclamations des missionnaires sont compilées et envoyées sous forme de pétition en 1898 à la Section Coloniale des Affaires Etrangères à Berlin²⁷.

²⁵ Les deux villes sont distantes de 80 kilomètres environ.

²⁶ Entretien du 20 janvier 2006 avec Samuel Molua, traduit de l'anglais. Nos questions sont en caractères gras.

²⁷ Pétition en faveur de « la protection de la Mission, de la liberté personnelle et de la propriété des indigènes du Mont Cameroun », Bâle, 8 décembre 1898, Archives Nationales de Yaoundé, Fonds allemand, AZ IV B, 32, 919.

Véritable réquisitoire contre les méthodes des chefs de plantation et la politique d'aliénation encouragée par Puttkamer, les suppliques des missionnaires exaspérés par la violence des traitements ne sont que partiellement prises en compte. Cependant l'intensité des plaintes est telle qu'elle attire l'attention du Reichstag sur la détresse des autochtones. Puttkamer accepte alors de reconsidérer certaines conditions et notamment la surface vitale octroyée aux Bakweri au sein des réserves dont nous parlerons plus avant.

Dans un mémoire présenté à la délégation des Nations Unies dépêchée sur place en 1949, les Bakweri décrivent les agissements courants des colons de la manière suivante :

« [...] a German administrative officer just had to order the natives out of the site, with the explanation that the land was demanded by the Government. Such orders were given in a most oppressive manner, there being no allowance for questioning, not to talk of disobedience which was most ruthlessly and tyrannically punished. »²⁸

Face à l'accusation de mauvais traitements sur les personnes déplacées pour la création de certaines plantations, Puttkamer (cité par Michel, 1969 : 184) laisse tomber : « *c'est le sort des aborigènes dans les jeunes colonies* ».

Le *sort des aborigènes* ne se limite pas aux expulsions et comme le raconte M. Molua d'Ewonda, le travail forcé est développé sous diverses formes qui ne sont ni plus ni moins que de l'esclavage. Puttkamer y a recours en guise de sanction pénale à l'encontre des « *tribus rebelles* » à l'autorité coloniale. Dès 1894, près de la moitié des travailleurs de la Kamerun Land und Plantagen Gesellschaft est constituée d'Ewondo dissidents. Les « *punitions* » ne s'appliquent d'ailleurs pas exclusivement aux centaines d'hommes qui en seront victimes mais s'étendent aussi aux femmes et aux enfants.

Dès 1891, un accord ingénieux est passé avec le roi des Bali (province du Nord-Ouest) qui envoie dans les plantations de la région de Victoria des travailleurs « libres » accompagnés de leurs domestiques. Le roi touche ainsi une partie du salaire des travailleurs secondés par leurs esclaves. Pourtant ce dernier se plaint du taux inquiétant de mortalité parmi ses sujets et interrompt les transactions à plusieurs reprises. Les missionnaires dénoncent alors l'exploitation indigne de gens de Bali sur les plantations, phénomène qui contribue selon eux à relancer les raids et le marché négrier à l'intérieur. En 1913, seulement dix-sept ans après la fin de l'épisode des esclaves du roi bali, un administrateur colonial en poste dresse le bilan humain

²⁸ « [...] un officier administratif allemand avait simplement à ordonner aux indigènes l'évacuation du site, avec pour seule explication la réquisition de la terre par le Gouvernement. De tels ordres étaient donnés de la manière la plus oppressive, ne permettant aucune interrogation, sans parler de la désobéissance, qui était punie quant à elle de la manière la plus rude et tyrannique. » *Amplifying Memorandum on Bakweri Land Problem*, Archives de Buea, dossier Qf/e 1946/1, 1949.

catastrophique de la période en ces termes : « *The flower of the Bali nation lies on the Cameroon Mountain.* » (Chilver, 2001 : 161)

Plus que les pressions incessantes des missionnaires qui luttent avec acharnement en faveur de la cause des travailleurs, la très mauvaise rentabilité du travail forcé et la disponibilité imprévisible des esclaves font hésiter Puttkamer. La légalité d'ailleurs de ces procédés pouvant être remise en question à tout moment, le gouverneur délaisse l'opportunité esclavagiste pour des recrutements plus légaux non moins violents.

Les recruteurs, secondés par des miliciens entraînés, se présentent aux chefs de village en tant que représentants de l'administration. Les chefs sont soudoyés ou menacés, parfois les deux en même temps, afin qu'ils fournissent des travailleurs « *volontaires* ». Des jeunes femmes sont prises en otages jusqu'à ce que le nombre de travailleurs requis soit atteint (Clarence-Smith, 1993 : 201).

Le mépris pour les populations submergées par le développement des plantations est tel, que les nouveaux propriétaires considèrent les îlots villageois résiduels comme un réservoir de main-d'œuvre privé dans lequel ils puisent sans lésiner (Ardener, 1996 : 155).

Le deuxième principe déterminant dans la conduite des affaires de Puttkamer est l'idée que le système des plantations industrielles à grande échelle constitue pour le colonisateur le moyen le plus rentable d'exploiter les terres africaines. Partisan de la « *colonisation systématique* », il se convainc rapidement du bien-fondé de l'entreprise en projetant sur le Mont Cameroun le modèle insulaire de São Tomé qu'il admire, fort en outre de son expérience de terrain qui l'amène à découvrir entre 1885 et 1886 les potentialités du volcan.

Aux débuts de la présence allemande sur les côtes, l'essentiel des profits est réalisé grâce aux marchandises venues de l'intérieur des terres. Or le développement du réseau d'approvisionnement est limité par le manque de routes carrossables et l'hostilité des populations de l'hinterland. Pourtant, une fois les révoltes matées, l'idée agricole prévaut sur l'accroissement incertain du commerce, pour les mêmes raisons qui constituaient un handicap à l'échange des marchandises : la zone du Mont Cameroun est peu peuplée, densément couverte d'une végétation prometteuse.

Comme nous l'avons déjà exposé, la fertilité des sols est tout de suite perçue comme un atout prodigieux et le sort agricole de la région est scellé. S'impose alors une décision fondamentale qui doit déterminer la conduite de la nouvelle colonie. Il s'agit de faire le choix de la nature du système agricole à mettre en place : lancer les petits planteurs africains sur un

fonctionnement en culture de rente ou donner forme à la vision capitaliste des grandes plantations industrielles.

Puttkamer est déjà convaincu par l'exemple san-toméen, et son entourage partage sa confiance dans la supériorité incontestable des méthodes et des savoirs européens en matière agricole. La pacification porte ses fruits et permet de réunir les conditions favorables à la plantation d'immenses superficies de cacaoyers sans risque de soulèvement des populations asservies. Le cacao se révèle l'essence la plus exportée du temps des Allemands et ce n'est qu'après la première guerre mondiale qu'il devient culture de rente pour des raisons que nous aborderons par la suite.

L'instauration du système implique dans un premier temps l'utilisation de toutes les ressources humaines localement disponibles. Or cette main-d'œuvre a l'avantage de vivre sur place, cernée par les terres dont elle a perdu la maîtrise. C'est ainsi que sont créées les réserves indigènes.

Prélude aux camps de concentration rôdés en Namibie lors du génocide des Herero en 1904²⁹, les réserves sont le fruit d'une conception toute productiviste aboutissant à la gestion maquignonne des populations soumises.

En 1896, un décret impérial est voté et fournit les règles régissant les futures transactions de terres résiduelles entre Africains et Européens. A cette occasion l'ensemble des terres considérées comme inoccupées est classé en « *Terres de la Couronne* » et soumis à des modalités d'acquisition spécifiques. Les Bakweri contesteront par la suite et à juste titre cette notion de terres inoccupées :

Within the Victoria Division, all land was so distributed between villages that there existed no portions of surplus land which could have been classified as "ownerless". This fact is substantiated by the living evidence that all estates which stand on what we claim to be our land go by names which are genuinely Bakweri, and which once belonged to flourishing villages. »³⁰

Parmi quelques contraintes anecdotiques, l'acquisition des terres est désormais soumise à la condition suivante : l'acquéreur doit veiller lors de l'achat d'un domaine à ce que la population indigène habitant sur ce même domaine puisse bénéficier d'une superficie suffisant à ses besoins et à son développement démographique.

²⁹ *Courrier International*, n°693, « Cent ans après le génocide des Herero, l'Allemagne découvre son sanglant passé africain », *Der Spiegel*, 12 février 2004.

³⁰ « Dans le département de Victoria, la terre était répartie entre les villages de telle sorte qu'aucune parcelle n'aurait pu être considérée comme "vacante". Cet état de fait est renforcé par la simple évidence que toutes les plantations présentes sur ce que nous réclamons comme étant nos terres se fondent sur des noms authentiquement bakweri, qui désignaient autrefois des villages prospères. » *Amplifying Memorandum on Bakweri Land Problem*, Archives de Buea, dossier Qf/e 1946/1, 1949.

Malgré les apparentes tentatives de régulation des ventes et de protection des autochtones, le décret reste largement interprété par les administrateurs en place. Puttkamer envisage la concentration des populations résiduelles comme un préalable à l'harmonieuse extension des plantations du Mont Cameroun. Il souhaite même, inspiré par la requête de Max Esser, directeur de l'immense WAPV (West Afrikanische Pflanzungsgesellschaft Victoria), regrouper les Bakweri sur deux réserves, projet qui reste finalement lettre morte.

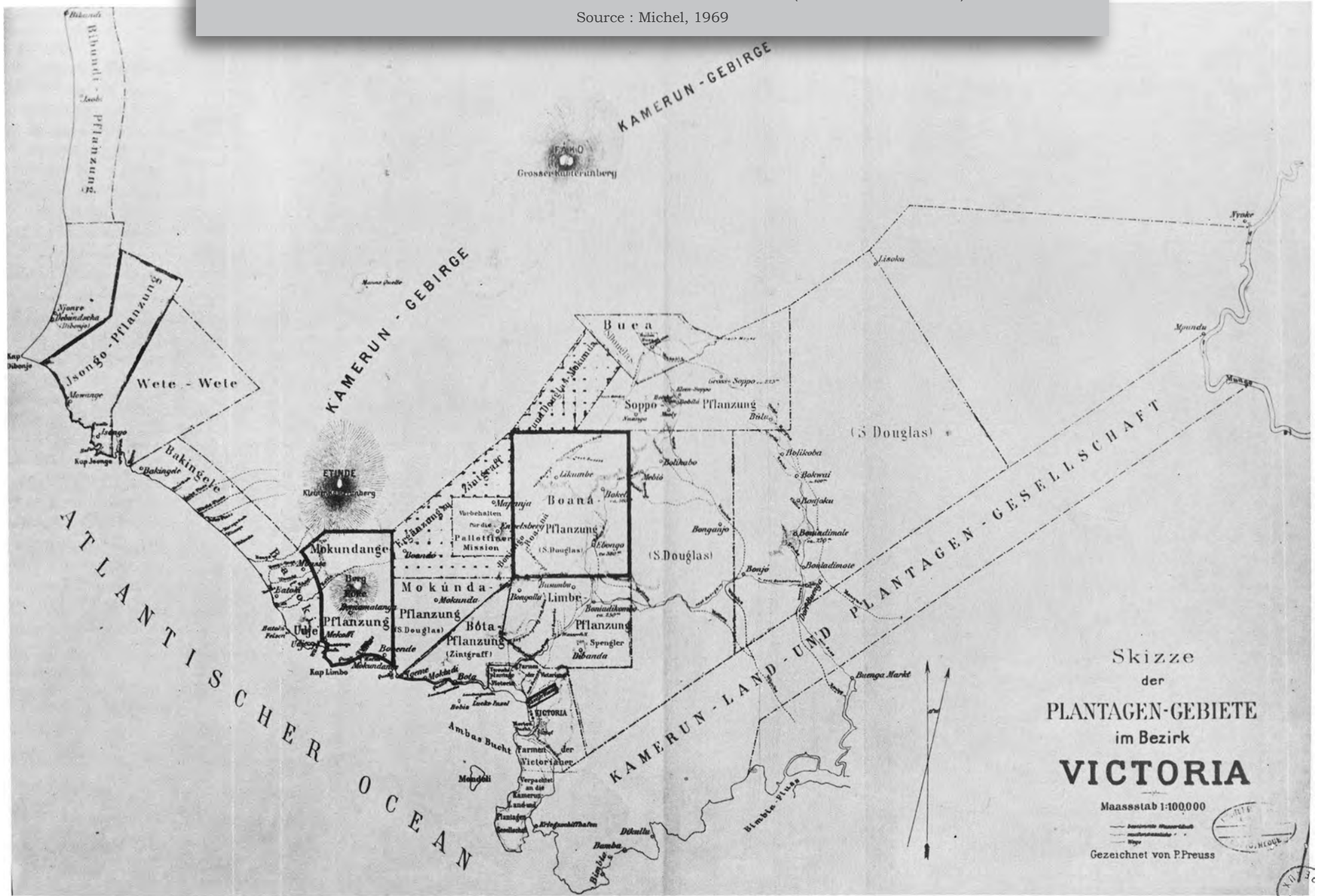
Puttkamer estime qu'une superficie comprise entre un et deux hectares par foyer est largement acceptable pour satisfaire les besoins essentiels de chaque famille. Pour prouver le réalisme de cette décision, il évoque la propension des Bakweri à vendre régulièrement des parcelles qui ne leur sont pas utiles (Ardener, 1996 : 155). Une loi de 1904 oblige cependant la restitution d'une surface s'élevant à six hectares par foyer sur les lots indigènes des réserves. Dans les faits, la Commission Foncière consent à octroyer l'équivalent de trois hectares par foyer seulement.

Compte tenu du modèle de gestion des sols en vigueur chez les Bakweri du Mont Cameroun, il va de soi que de telles restrictions entraînent une dépendance totale des populations à l'emploi forcé dans les grandes plantations. Les activités de chasse ou de récolte, en bref l'ensemble de la ressource forestière traditionnellement exploitée est désormais interdite puisque disponible sur des terres classées en Terres de la Couronne. Le système des réserves achève d'assujettir les Bakweri au bon vouloir des nouveaux propriétaires.

Quel est le nouveau visage du foncier sur les flancs du Mont Cameroun en cette fin de siècle, comment s'organise le système des plantations sur les gigantesques superficies accaparées ?

LES PLANTATIONS ALLEMANDES DE LA REGION DE VICTORIA (ACTUELLE LIMBE) VERS 1896

Source : Michel, 1969



- La configuration foncière sous l'occupation allemande

Les pentes luxuriantes du Mont Cameroun que les premiers explorateurs découvrent à leur arrivée en terre camerounaise, couvertes de forêt dense maîtrisée par l'art discret de l'agriculture itinérante, ont laissé la place en 1914 à une configuration paysagère encore visible presque à l'identique de nos jours. La forêt telle qu'elle fut observée dans les premiers temps de l'occupation existe encore, mais par endroits, sa limite inférieure se situe 800 mètres au-dessus de son niveau initial. Que distingue-t-on désormais à ses pieds ?

De l'aveu de l'officier d'investigation mandaté par le Gouvernement britannique basé au Nigéria en 1949 :

« The position is that out of the 634 square miles occupied by the Bakweri, Bimbria and Bota, Victoria and Tiko peoples (who are the subject of the present petition), some 300 square miles were alienated to the plantations. There are extensive uninhabited areas on the upper slopes of the Cameroun Mountain, which rises to 13,150 feet, and in the mangrove swamps of the deltas and it has been estimated that the area occupied by native villages and their farm lands does not exceed 134 square miles. »³¹

La lecture de ces données nous fait toucher du doigt la pleine réalité de l'aliénation. Et pourtant Michel (1969 : 189) avance qu'en 1913, sur les 115 147 hectares appartenant à la totalité des plantations du Cameroun, plus de 90 000 hectares sont constitués par les plantations du seul Mont Cameroun, pour 28 225 hectares seulement en exploitation effective sur l'ensemble du pays. Ces données sont à mettre en perspective avec les statistiques officielles de la CDC fournies en 2000 par exemple, qui font état de 98 000 hectares attribués en concessions par l'Etat, dont 42 187 hectares plantés³². Si les terres sous gestion actuelle de la CDC ne se situent pas exclusivement dans le département du Fako (anciennement *Victoria Division*), elles en constituent cependant l'essentiel.

³¹ « La situation est la suivante : des 164 200 hectares occupés par les peuples Bakweri, Bimbria et Bota, Victoria et Tiko (qui sont concernés par la présente pétition), 77 000 hectares ont été accaparés par les plantations. Il existe de vastes étendues inhabitées sur les hautes pentes du Mont Cameroun qui s'élève à 3 945 mètres, et au niveau des mangroves marécageuses des deltas. Il a été estimé que la surface occupée par les villages indigènes et leurs champs n'excède pas 34 700 hectares. » *Summary of the Findings and Recommendations of the Investigating Officer, Cameroons Under British Administration, Lagos, Nigeria, Archives Municipales de Buea, Dossier Qf/e 1932/1, 1949. Les unités de mesure sont converties par nous.*

³² Cameroon Development Corporation, *Annual Report and Accounts for the year ended, 30 juin 2000.*

Pour trancher, la moitié du pays bakweri environ passe ainsi aux mains des planteurs. Cette moitié représente l'ensemble des terres appartenant aux premiers propriétaires, or l'officier précise avec justesse que la région n'est pas constituée uniquement de terres arables : l'existence de la bande marécageuse de la côte à mangrove autour de Bimbia et Tiko, et bien évidemment les hautes pentes de la masse volcanique du Mont Cameroun interdisent le développement d'une activité agricole.

Le BLC (Bakweri Land Committee) évalue en 1946, d'après le rapport du *District Officer* en fonction en 1941, la superficie rocheuse d'altitude à 56 980 hectares (220 miles carrés) et les terres inondées à 7 770 hectares (30 miles carrés)³³. Ce qui donne un total de 64 750 hectares de terres inutilisables pour une quelconque activité agricole.

Ainsi, en enlevant aux 164 200 hectares (appartenant initialement aux peuples autochtones du Mont Cameroun), 90 000 hectares accaparés par les planteurs et 64 750 hectares de terres inexploitable, on obtient une surface de 9 450 hectares laissée aux premiers occupants. Nous sommes loin de la surface évaluée par l'officier d'enquête mandaté par l'Autorité britannique en 1949 qui dénombre 34 700 hectares aux mains des populations³⁴.

Quoi qu'il en soit, à l'exception des quelques réserves indigènes à la superficie négligeable et de la ceinture haute des villages wakpe, en 1914 l'immense majorité des terres arables et fertiles du Mont Cameroun est la propriété des planteurs allemands.

La mise en valeur effective des parcelles ne s'est jamais concrétisée pour la totalité des surfaces disponibles, mais les superficies plantées modifient considérablement le faciès paysager de la région. Les cultures sous forêt ne sont plus accessibles qu'au petit nombre de villages Bakweri qui échappent aux spoliations, notamment dans la partie haute du peuplement mokpe.

Les vastes exploitations monoculturelles de cacaoyer puis d'hévéa, de théier, de palmier à huile ou de bananier remplacent la diversité botanique des systèmes paysans.

³³ *The Bakweri Land Claiming of*, Bakweri Land Committee au Chief Commissioner Eastern Provinces, Nigeria, Archives de Buea, dossier Qf/e 1946/1, p. 2, 1946.

³⁴ L'ensemble de ces données est certainement discutable selon la nature des sources : représentant de l'autorité coloniale ou victimes des spoliations, chacun a pu évaluer les surfaces à son propre avantage. De la même manière, la façon dont les enquêtes ont été menées, leur durée, les moyens dédiés à l'arpentage, sont autant d'inconnues qui peuvent remettre en cause leur fiabilité. Nous sommes cependant à peu près certain de la justesse des estimations de Michel (1969) sur les surfaces données pour les plantations. Ses sources sont connues, issues des archives des plantations elles-mêmes dont la continuité est assurée par la CDC qui diffuse chaque année officiellement un bulletin sur l'organisation culturelle de ses concessions.

En 1914, trois grands domaines se partagent l'essentiel de la superficie accaparée.

Le plus grand des trois est sans conteste la WAPV (West Afrikanische Pflanzungsgesellschaft Victoria) qui totalise à lui seul 16 000 hectares répartis en trois lots proposés à la vente en 1916 par les Anglais qui confisquent les possessions allemandes comme trésor de guerre. Vient ensuite la WAPB (West Afrikanische Pflanzungsgesellschaft Bibundi) dont la concession s'élève à 14 000 hectares sur Bibundi, Isongo et Mokundange. Le troisième est la C. W. Afrikahaus dont le domaine s'étend sur 10 800 hectares dans les environs du fleuve Mungo.

Les plantations qui échappent au contrôle des trois premières s'élèvent en tout et pour tout au nombre de six. Comme le précise Michel (1969 : 192), la région de Victoria à la veille de la première guerre mondiale recèle d'immenses intérêts financiers, concentrés dans quelques mains seulement.



Monoculture industrielle de thé (Tole tea) dans les environs de Saxenhof, vers 500 mètres d'altitude. Noter les peuplements d'eucalyptus utilisés pour le séchage des feuilles de thé.



AGRICULTURE INDUSTRIELLE SUR LE MONT CAMEROUN

Clichés : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2003-2006

Tole Tea, usine de transformation sur la route de Limbe. Noter les baraquements ouvriers aux abords de l'usine.



Plantation d'eucalyptus appartenant à la CDC, sur les hauteurs de Likombe. Les paysans mènent quelques cultures vivrières en association sous la strate arborée.



Deux systèmes agricoles en cohabitation : les plantations monoculturelles de la CDC et le système paysan itinérant à jachères et champs complantés (en arrière plan).

- L'héritage

Quels sont les effets immédiats de la politique coloniale de Puttkamer sur les structures sociales et les sols du Mont Cameroun ?

Les archives municipales de Buea regorgent de plaintes rédigées au fil des ans par les populations souffrant des conséquences directes du déplacement des villages. L'administration coloniale est parfaitement avertie de la situation extrêmement précaire des sociétés asservies. La majorité des pétitions et réclamations consultables à Buea date de l'entre-deux guerres, aux commencements du mandat britannique. Les raisons en sont probablement la raréfaction des archives allemandes après la confiscation de 1914, mais aussi le changement de régime colonial. De l'avis des Wakpe eux-mêmes, la Grande-Bretagne fut relativement attentive à l'ampleur du problème engendré par le développement des domaines agricoles industriels.

Les doléances font état du manque de rigueur quant à la définition des bornages, ce dont les compagnies profitent en se rendant coupables d'empiètement sur les réserves :

« I have received a complaint from the villagers of Bokaka near Muangai that the Manager of the Plantation has been trespassing on their land and fining them. You will remember a similar complaint was made recently by Bwitingi. I informed them that I would investigate the complaint during assessment next month. [...] I will warn the Manager of Molyko Plantation a few days before I intend to visit the village so that I may meet him on the site of the alleged encroachment and make the investigation in his presence »³⁵

Le chef Sako Ewumbue dénonce quant à lui, exaspéré, l'absurdité de l'injonction qui lui est adressée. Lors des expropriations de la fin du XIX^e siècle, les villageois sont forcés au déplacement sur des terres inhospitalières qui entraînent la mort d'un bon nombre d'entre eux. Sous le coup des protestations, les autorités allouent une nouvelle parcelle qui – ceci est l'objet de la plainte de 1928 – revendiquée par la WAPV, donne lieu à un ordre d'expulsion émanant du Divisional Officer, à l'encontre des villageois³⁶.

³⁵ « J'ai reçu une plainte des villageois de Bokaka près de Muangai expliquant que le gérant de la plantation de Molyko a débordé sur leur terre en les amendant. Vous vous souviendrez qu'une plainte similaire a été effectuée récemment par Bwitingi. [...] J'avertirai le gérant de la plantation de Molyko quelques jours avant ma visite du village de manière à pouvoir le rencontrer à l'emplacement du prétendu empiètement et procéder à l'enquête en sa présence. » Rapport de l'Assistant District Officer de Buea au Divisional Officer, n° 469/9/1928, 19 décembre 1928, Archives Municipales de Buea.

³⁶ Plainte du chef Sako Ewumbue au D. O. de Victoria, 30 mars 1928, Archives Municipales de Buea, dossier Qf/e 1928/4.

Immanquablement, les expropriations provoquent de graves crises sociales sur les lieux de la nouvelle installation. Un exemple est donné par les habitants du village de Wokeli qui, victimes des violences perpétrées par les habitants d'Ewongo où ils ont été déportés, demandent à réintégrer leur ancien territoire accaparé par la WAPV. Les conséquences en sont la mort lente de la population qui souffre de la promiscuité et du manque de terres à cultiver, ainsi que de la fuite des jeunes hommes vers des zones plus hospitalières. La plainte précise par ailleurs que les terres originelles des habitants de Wokeli sont situées sur un emplacement que la WAPV n'a jamais exploité³⁷.

Le cas de figure est récurrent, comme dans la réserve connue sous le nom de Muea-Boanda où la surface disponible équivaut à « 2,7 acres par tête », c'est-à-dire un hectare par habitant. La réserve est bordée sur deux côtés par les terres forestières intouchées de la Moliwe Plantation Company³⁸.

Parfois, les compagnies coupent l'accès à la ressource en eau, comme à Bolikao où la rivière Ndu est interdite aux villageois puisque située à présent sur les terres confisquées par la WAPV :

*« I would suggest therefore that this point might be referred to the Manager of the WAPV Plantations in order that the villagers may be enabled to use the right of way to their river during the coming dry season. »*³⁹

Le traitement des populations encerclées par les plantations est tel que l'administration coloniale doit intervenir auprès des gérants pour faire respecter un minimum de droits, réduits pourtant à quantité négligeable en regard du peu que la loi prévoit à cette époque.

*« In the case of the Ekona Company it is not an enlargement of reservat boundaries that is required but a recognition that there is a "de facto" native reservat in their estate. »*⁴⁰

Le rapport laisse ici entendre que le domaine d'Ekona en 1929 n'a toujours pas pris les mesures nécessaires à l'octroi d'une surface minimale aux gens piégés par la concession, refusant tout bonnement de se mettre en conformité avec le modèle légal des réserves.

³⁷ Plainte émanant de D. V. Kwange au Senior District Officer de Victoria, 19 juillet 1948, Archives Municipales de Buea, dossier Qf/e 1928/4.

³⁸ Rapport n° 2187/81/1928, 8 octobre 1929, Archives Municipales de Buea, Dossier Qf/e 1931/2.

³⁹ « Je suggérerais dès lors que ce point soit rapporté au gérant de la WAPV de manière à ce que les villageois soient autorisés à user de leur droit de passage conduisant à leur rivière pour la saison sèche à venir. », Rapport n° 280/9/1928 de l'Assistant District Officer au Divisional Officer, 17 septembre 1930, Archives Municipales de Buea, Dossier Qf/e 1928/4.

⁴⁰ « Dans le cas de la Compagnie d'Ekona, il n'est pas demandé d'élargissement des limites de la réserve, mais la reconnaissance de l'existence "de facto" d'une réserve indigène au sein de leur concession. », Resident E. J. Arnett, Rapport n° 2187/81/1928, 8 octobre 1929, Archives Municipales de Buea, Dossier Qf/e 1931/2.

De manière surprenante, toujours en 1929, le représentant du Gouvernement nigérian qui administre la province camerounaise du Sud-Ouest espère, à l'issue de transactions incertaines, racheter suffisamment de terre à la Moliwe Plantation pour les besoins des villages encerclés par le domaine.⁴¹ Il est évident qu'à cette époque les autorités sont conscientes du problème foncier qui affecte les populations. Le gouvernement tente de négocier avec les planteurs une augmentation des surfaces équivalente à un demi-hectare par personne en guise de réponse à la crise. Ces superficies modiques, comparées à ce que possèdent les compagnies, sont ainsi rachetées par l'Etat qui ergote sur les prix, au maigre bénéfice des autochtones :

*« It should be possible for Government to purchase sufficient lands for the needs of those villages for a reasonable sum. »*⁴²

L'exiguïté des surfaces disponibles engendre sur les sols des conséquences fâcheuses. En 1948 sous mandat britannique, le Senior District Officer W. M. Bridges constate après enquête :

*« The soil has been so hard worked as to be comparatively unproductive. Certainly a large number of the farms visited showed the very poorest quality of yams and cassava. It appears that the Bakweris have been steadily dying out for nearly half a century. Other villages have completely disappeared. According to the reports of the few really old people who still exist and remember the German methods, there was no question of the quality or size of the land. It was just "You will go there", "This is the boundary." I can well believe it. »*⁴³

Les problèmes de chute de fertilité dus à la surexploitation des sols viennent compliquer une agriculture déjà très handicapée par la qualité initiale des terres. En effet les réserves indigènes sont créées sur les portions les plus ingrates du territoire, comme les zones humides ou les anciennes coulées de laves à régosols où la couche arable est à peine reconstituée. Les roches affleurantes constituent une difficulté supplémentaire pour l'aération manuelle des sols ainsi que pour la croissance des tubercules particulièrement gênés par leur présence. De la même façon, les fortes pentes vers lesquelles les villages sont déplacés accentuent les problèmes d'accès et

⁴¹ *Cameroons Plantations Properties*, n° S.P.4946/Vol.II/113, 30 décembre 1929, Archives Municipales de Buea, Dossier Qf/e 1931/2.

⁴² « Il devrait être possible pour le Gouvernement d'acheter suffisamment de terres pour les besoins de ces villages à un prix raisonnable. » Rapport n° S.P.4946/Vo.II/113 du Secrétaire des Southern Provinces C. T. Lawrence au Secrétaire en chef du Gouvernement à Lagos, 30 décembre 1929, Archives Municipales de Buea, Dossier Qf/e 1939/2.

⁴³ « Les sols ont été tellement travaillés qu'ils en sont devenus improductifs. Assurément une part importante des champs visités laissait voir la très mauvaise qualité des ignames et du manioc. Il semble que les Bakweri meurent résolument à petit feu depuis maintenant presque un demi siècle. Certains villages ont complètement disparu. Selon les témoignages des quelques très vieilles personnes qui vivent encore et qui se souviennent des méthodes des Allemands, il n'était pas question de la qualité ou de la taille de la terre. C'était juste "Vous irez ici", "c'est la limite". Je veux bien le croire. » Rapport n° 4024/70A du Senior District Officer de Victoria W. M. Bridges au Resident des Cameroons Provinces, 6 avril 1948, Archives Municipales de Buea, Dossier Qf/a 1946/4.

d'érosion, plus difficile à maîtriser que sur le piémont maintenant propriété des grands domaines. Bridges note enfin la rareté et le faible débit des cours d'eau au sein des réserves, quand ils ne sont pas tout bonnement interdits d'accès par les gestionnaires des plantations (*cf.* ci-dessus, à Bolikao).

Un autre aspect du contexte colonial influence de manière déterminante les enjeux liés à la terre observés encore aujourd'hui.

Il s'agit de l'impossibilité pour les plantations, compte tenu des circonstances dévastatrices de la pacification, de trouver une main-d'œuvre adéquate parmi les autochtones. Contrairement à ce que les théories de Puttkamer envisagent, la manne humaine concentrée dans les réserves et directement exploitable par les domaines, se révèle plutôt inadaptée aux travaux forcés. Nous le verrons dans le prochain chapitre, les Wakpe tout comme les autres populations asservies du Mont Cameroun (Womboko, Isuwu, Balong, etc.) entrent en résistance passive sous le choc de la domination. Les planteurs secondés des autorités, ainsi qu'il a été dit précédemment, concluent naturellement à l'incompétence congénitale des autochtones :

« For the purposes of this enquiry all the people may be regarded as having generally similar characteristics, of which the most pertinent is that they are not by nature good farmers. »⁴⁴

Les circonstances de la conquête contribuent à faire chuter considérablement l'effectif des populations du Mont Cameroun. En 1914 les Bakweri, encore soumis au travail forcé systématique sur les plantations, déclinent de manière inquiétante car accablés par les tâches de production vivrière, de récolte sur les domaines, par les corvées de portage et de construction des routes et bâtiments officiels.

Les premiers effectifs de travailleurs sont donc constitués, outre la minorité autochtone amoindrie et traumatisée, des contingents de forçats africains punis de dissidence, et de ressortissants de provinces voisines du Cameroun ou du Nigeria, alors recrutés comme il a été exposé selon des méthodes plus ou moins légales et violentes.

On supplée ainsi au manque de personnel par l'introduction massive de dizaines de milliers de travailleurs venus de l'extérieur. Les mouvements de populations engendrés par le système des plantations industrielles très consommatrices de main-d'œuvre, provoquent en quelques années seulement un déséquilibre social désastreux.

⁴⁴ « Pour les besoins de cette enquête, tous les peuples [du Mont Cameroun] peuvent être considérés comme partageant généralement les mêmes caractéristiques, dont la plus pertinente est qu'ils ne sont pas de bons cultivateurs par nature. » *Summary of the Findings and Recommendations of the Investigating Officer, Cameroons Under British Administration, Lagos, Nigeria, Archives Municipales de Buea, Dossier Qf/e 1932/1, 1949.*

En 1911, Clarence-Smith (1993 : 209) dénombre 40 000 contrats signés pour l'ensemble des plantations du département de Victoria tout en précisant que la statistique exclut la part de travailleurs employés officieusement. Selon le recensement de 1960 analysé par Ardener (1996 : 163), sur les 50 600 personnes vivant dans les « *native lands* » du département, 16 000 sont autochtones et 34 600 sont des « *strangers* », c'est-à-dire des immigrants des provinces voisines du Cameroun ou bien du Nigeria. Ce qui équivaut à un rapport de 34% contre 66% ; les autochtones sont largement minoritaires.

L'afflux massif modèle une configuration foncière extrêmement complexe. Les immigrants s'engagent pour la plupart sous contrat précaire dans les grands domaines et finissent par quitter les plantations une fois le contrat échu, ou prématurément à cause des conditions de travail déplorables. Rares sont ceux qui regagnent leur région d'origine, préférant s'installer sur les terres volcaniques propices à l'agriculture vivrière. Logés pour partie par les compagnies au sein des domaines pendant la durée du contrat, les ouvriers défrichent les forêts non exploitées pour y établir leurs champs vivriers. La cessation d'activité entraîne alors la nécessité de trouver de nouveaux emplacements, fournis en partie par les autochtones sur les terres encore disponibles, ou le long des routes, groupés en hameaux spontanés.

Les techniques agricoles usuelles chez les paysans de la zone forestière camerounaise reposent sur une gestion extensive des sols et des pratiques culturelles itinérantes. Tout cela demande de la place et un système foncier stable que ne procure pas le rapport de force avec les plantations industrielles qui monopolisent des surfaces gigantesques.

On constate alors des difficultés de cohabitation entre les peuples en présence, dont certaines vivent mal la spoliation par le colon et la venue soudaine d'immigrants qui les placent en position minoritaires sur leur propre sol.

« It is said, and generally feared, that Ibos will not scruple to attack quite young girls, and I have met undependant women of reasonable standing who say they do not want the Ibos in this country. They are violent and want to fight and cannot be restrained. »⁴⁵

Enfin le déséquilibre des sexes au sein des populations autochtones, provoqué par la guerre et les mauvais traitements, est accentué à l'arrivée de la main-d'œuvre masculine étrangère. Les Bakweri constatent à leur grand dam la fuite d'une proportion inquiétante des jeunes femmes vers les nouveaux villages d'ouvriers agricoles.

⁴⁵ « On dit, et craint généralement, que les Ibo n'ont pas de scrupules à s'attaquer aux jeunes filles, et j'ai rencontré des femmes indépendantes de bonne réputation qui disent ne pas vouloir des Ibo dans ce pays. Ils sont violents et cherchent la bagarre et ne peuvent être contenus. » Rapport n° 4024/70A du Senior District Officer de Victoria W. M. Bridges au Resident des Cameroons Provinces, 6 avril 1948, Archives Municipales de Buea, Dossier Qf/a 1946/4.

On a souvent imputé la stagnation démographique actuelle des Bakweri à ce phénomène de déséquilibre. Les statistiques officielles (Ardener, 1996) ne fournissent cependant pas de preuve catégorique. L'indubitable déclin initial des populations sous le choc de la conquête perdue peut-être encore dans les représentations du fait de l'impression de marginalisation (cf. Courade, 1981-82), provoquée par l'afflux des *strangers*.

Les effets du bouleversement foncier tel que l'ont connu de nombreuses sociétés africaines sous la colonisation se retrouvent de manière caractéristique chez les Bakweri du Mont Cameroun. Ainsi que l'analyse plus globalement Herskovits (1956 : 239) :

*« We are faced, then in Africa as elsewhere, with the problem of the relationship of changing patterns of land tenure to social disorganisation. For when the accepted modes of holding land are broken, all existing institutions of society are to some degree affected. The family, the clan, the local grouping cannot function as it did, under old system. Too often, moreover, this kind of disintegration of social institutions is followed by psychological demoralisation. »*⁴⁶

d- Conclusions

Le nouvel ordre foncier du Mont Cameroun est une manifestation archétypale de l'absurdité coloniale. L'imposition du système de plantation devait être profitable à la métropole, il fut désastreux sur un plan humain et à peine rentable sur un plan économique.

Les conditions épouvantables des travailleurs sur les domaines aboutissent à des taux de mortalité de 10% en moyenne sur le département de Victoria sous le joug allemand, pour des pics constatés sur certaines plantations atteignant par exemple en 1913, 20,6% en trois mois, ou 30,5% en sept mois (Clarence-Smith, 1993 : 210 ; Michel, 1969 : 201). Ces données concernent une population mal nourrie, privée de soins, constituée le plus souvent de personnes à l'origine déjà souffrantes ou affaiblies, incapables de se défendre face aux recrutements forcés. Mais quelles qu'en soient les raisons, le taux de mortalité s'avère effrayant.

Les rendements sont évidemment médiocres et les investisseurs s'inquiètent des profits qui tardent à venir. Au crépuscule de la suprématie allemande, le commerce reste une activité

⁴⁶ « On rencontre alors, en Afrique comme ailleurs, la question du rapport entre changement de configuration foncière et désorganisation sociale. Lorsque les modes usuels d'appropriation de la terre sont brisés, l'ensemble des institutions existantes de la société est affecté à des degrés divers. La famille, le clan, le groupe, ne peuvent fonctionner comme avant sous l'ancien système. De plus, trop souvent, cette désintégration des institutions sociales est suivie par une démoralisation psychologique. »

bien plus rentable. En dépit du débat passionné qui naît dans les milieux coloniaux de Berlin sur la meilleure option à prendre – plantation industrielle ou production cacaoyère de rente gérée par les indigènes –, et le changement de ton de la politique gouvernementale qui encourage de plus en plus les soutiens au paysannat africain, les mesures sur le terrain ne suivent pas. Le résultat en est l’affichage officiel de la conviction qu’il faut développer les cultures de rente, mais surtout et simultanément, le dépeuplement de régions entières dans le but de satisfaire aux besoins de main-d’œuvre de l’agriculture industrielle.

Les gérants à leur tour s’interrogent sur la supériorité du savoir-faire européen dans la lutte contre les maladies cryptogamiques de plus en plus virulentes. Les spécialistes conseillent même l’application des techniques africaines pour le contrôle des pestes. Par ailleurs les pratiques d’espacement des plants de cacao sous couverture ombragée se révèlent moins efficaces que la culture en rang serré sans ombrage, rôdée de longue date par les populations locales (Clarence-Smith, 1993 : 203). Les planteurs déchantent face au constat implacable de la baisse de fertilité des sols volcaniques que l’on croit inépuisables. A l’instar de ce qui est déjà observé dans les réserves, on note une chute des rendements imputables à l’épuisement de la matière organique. En 1912, 1 500 tonnes d’engrais sont importées pour tenter d’y remédier (Michel, 1969 : 208).

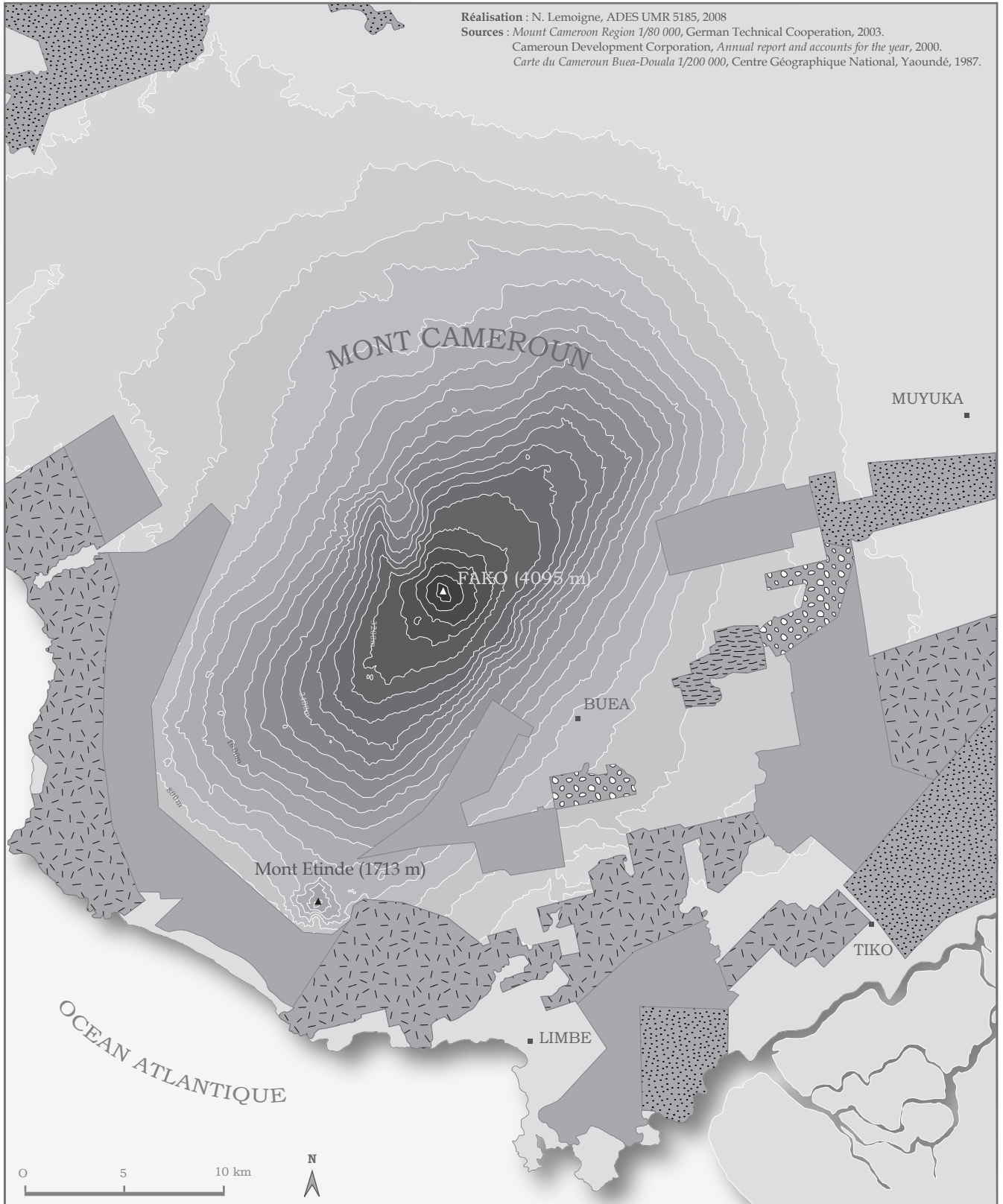
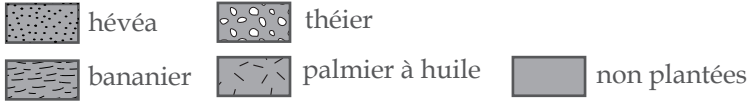
L’invasion de la pourriture brune a tôt fait de précipiter l’abandon de la culture improductive du cacao sur les pentes du Mont Cameroun, achevant une entreprise moribonde. Les foyers de plantation du cacao se déplacent au nord et à l’est vers des régions plus sèches, moins propices aux attaques fongiques. La culture est alors définitivement laissée aux petits producteurs africains.

Ainsi la foi en la supériorité des plantations capitalistes est-elle venue de l’arrogance, du racisme et de l’ignorance des administrateurs et des financiers allemands. L’économie de la colonie n’a globalement rien gagné à maintenir ce système inique qui a déstabilisé durablement des sociétés entières à travers le Cameroun. La politique foncière d’avant-guerre sur le Mont Cameroun eut pour objectif l’instauration des grands domaines par voie d’expropriation ; elle fut financée par les capitaux privés de l’Empire, dirigée sur le terrain par les planteurs allemands, et accomplie par le travail des autochtones. Cependant le phénix renaît de ses cendres et trouve la ressource, de nos jours, pour se perpétuer par le truchement des nouvelles cultures d’hévéa, de palmier à huile, de théier ou de bananier.

Les paysages du volcan, avec l'avènement des grands domaines, se transforment profondément et désormais cohabitent deux systèmes agricoles radicalement divergents : les jardins d'essences associées et les monocultures intensives.

Qu'en est-il actuellement des conséquences de l'entreprise coloniale, comment s'organisent les différents usages des sols sur le versant Wouri et quel est le rôle de l'Etat dans la conduite des questions agricoles et environnementales ?

DISTRIBUTION DES CONCESSIONS DE LA CDC (Année 2000)



2) Organisation actuelle et enjeux autour des sols

a- Ce qu'il advint des plantations allemandes

En 1916, après une importante campagne militaire, les troupes alliées défont les contingents allemands du Kamerun⁴⁷. Par l'accord de partage du 4 mars, les puissances française et britannique se répartissent les possessions coloniales allemandes. Le contrôle est établi rapidement sur l'ensemble du territoire et les domaines et propriétés allemands confisqués (Ngando, 2002).

Le condominium est alors instauré et les zones d'influence alliées sont déterminées par les gouvernements français et anglais qui d'un commun accord octroient à la France la plus grande partie de l'ancien territoire du Kamerun. La partie ouest qui comprend la région du Mont Cameroun revient ainsi à l'administration britannique (Eyelom, 2003).

Dans ces circonstances, les propriétaires allemands sont dépossédés de leurs domaines et rapatriés en métropole. Les nouvelles autorités s'inquiètent alors du sort des plantations qui se dégradent faute de soins. Il faut remédier à la perte de profit en assurant une relève bénéfique. Une première tentative de vente des domaines a lieu en octobre 1922, spécifiant que les anciens propriétaires, en tant qu'ex ennemis, sont exclus des transactions. Une maigre part des domaines seulement est revendue, pour de multiples raisons telles que l'incertitude du devenir du nouveau mandat, la difficulté de réunir le capital nécessaire, la mauvaise lisibilité des titres fonciers ou même l'éruption volcanique de 1922 qui conforte les hésitations. En conséquence, les autorités britanniques, en 1924, proposent à nouveau une vente qui autorise cette fois-ci les anciens propriétaires allemands à se porter acquéreur. Ces derniers rachètent la quasi-totalité des lots (Molua, 1985 : 63).

Les terres bakweri, après la brève interruption de la première guerre mondiale, reviennent ainsi aux mains des planteurs germaniques qui en poursuivent l'exploitation dès 1925.

Ironie de l'histoire, le processus de confiscation se reproduit lors de la seconde guerre mondiale. En 1945, le Gouvernement du Nigeria sous administration britannique décide d'enlever aux acquéreurs privés la possibilité de racheter les propriétés de l'ennemi, et choisit

⁴⁷ Selon l'orthographe allemande.

d'en conserver la gestion au bénéfice des populations du Cameroun. Cette politique s'accorde avec les directives de l'Organisation des Nations Unies concernant les territoires alors sous sa responsabilité. Nous sommes à l'aube de la création de la Cameroon Development Corporation.

b- La CDC, monoculture de la domination

- La création

Le décret n°39 du 16 décembre 1946 instaure la Cameroon Development Corporation qui entre en activité au premier janvier 1947. Cette entreprise publique a pour objectifs de développer les ressources des concessions placées sous son contrôle, de construire et entretenir les infrastructures qui lui sont nécessaires ou encore de conduire le commerce d'import-export. A ces objectifs s'ajoutent certaines obligations. L'une des plus importantes, et qui concourt actuellement à maintenir certaines tensions sociales sur le Mont Cameroun, est certainement le devoir de redistribuer une partie des profits aux employés et habitants des régions concernées. Les profits devaient ainsi servir à la scolarisation et à l'instruction des populations, à la construction de dispensaires, au logement du personnel dans des conditions décentes.

Sur les 98 000 hectares attribués en concession à la CDC, 20 000 hectares environ sont plantés en 1947, atteignant 42 187 hectares en 2000 grâce à l'assistance massive de bailleurs de fonds tels que la World Bank, l'International Development Association (IDA), le Fond Européen de Développement et d'autres encore (CDC, *Annual report and accounts*, 2000).

La CDC est actuellement le second employeur du Cameroun après l'Etat. Des 25 000 salariés employés au début des années 1950, elle encadre désormais 15 950 personnes dont des saisonniers et des travailleurs sous contrat de courte durée.

- Evolution

L'économie de la CDC sur les quarante dernières années amorce une courbe inquiétante. Jusqu'en 1982, elle bénéficie des cours favorables du caoutchouc et de l'huile de palme sur le

marché mondial. Mais les deux dernières décennies enregistrent des pertes allant de 0,5 à 2,7 milliards de Francs CFA (DFID, 1998). La production elle-même souffre actuellement des difficultés de gestion et le renouvellement des arbres en fin de vie (palmier, hévéa) n'est pas optimum. Comme le confie M. Dissoh, gérant du groupe Oil Palm à Limbe :

« Actuellement en général, la CDC est en deçà des normes moyennes [de rendement]. Quand je parle de normes moyennes, c'est en comparaison avec les autres plantations du Cameroun, les sociétés agricoles. Nous sommes en deçà ! Donc je pense bien qu'avec la privatisation, il y aura un coup de pouce. Parce qu'on a des hectares de plantations qui sont vieilles, déjà amorties, et qu'il faudra remplacer. Et avec ça le rendement pourra augmenter. »⁴⁸

Face aux difficultés inhérentes au mode de fonctionnement des plantations industrielles, le gouvernement, soutenu par la Banque Mondiale, décide en 1977 de mettre en place un plan de renforcement de la coopération entre CDC et petits planteurs contractuels. L'objectif de l'état post-colonial, du capital financier international et de l'agro-industrie, est de faire entrer la paysannerie locale dans le système capitaliste et de la soumettre aux impératifs de la productivité (Konings, 1993 : 229). La corporation élargit ainsi ses modes de production en faisant la part belle à la participation des petits paysans qui, liés par des contrats rigoureux, endossent les risques de la production et vendent à bas pris leur récolte à la CDC. Si l'entreprise publique, dans le cadre de ces contrats, n'intervient plus directement dans le processus agricole, elle contrôle de manière effective les prix et impose ses exigences aux petits producteurs. En échange, elle dispense la formation agricole et fournit les intrants nécessaires à l'augmentation des rendements. On observe peu à peu la naissance d'une classe paysanne prolétarisée à l'indépendance illusoire, au double statut de propriétaire de sa propre terre et d'ouvrier pour la corporation.

Les avantages pour la CDC sont certains. L'ensemble des coûts de production est supporté par le paysan, et les produits et services dispensés par la corporation sont remboursés avec intérêt par le planteur lors de la restitution de la récolte. Le dispositif dispense en outre la CDC de payer quantité de salaires, tout en lui permettant d'entretenir une image soignée de championne du développement, puisque soucieuse du sort de la paysannerie locale.

Malgré l'introduction du système paysan dans l'économie de la CDC, la crise des années 1980 génère un impact catastrophique sur les résultats de cette dernière. Entre 1986 et 1991, la

⁴⁸ Entretien du 26-01-2006 avec Zachée Hell Dissoh, gérant du groupe Palm Oil de la CDC, à Limbe. En français.

corporation enregistre un déficit s'élevant à 19 milliards de Francs CFA⁴⁹. Les raisons en sont les fluctuations défavorables du marché mondial mais aussi les pratiques managériales des dirigeants. Détournements, dépenses inconsidérées, gaspillage ou luttes de pouvoir sont autant de freins au combat contre la crise. Ainsi que le résumait Lavigne Delville et Chauveau d'une manière générale en Afrique sub-saharienne (1998 : 8) :

« On ne peut imputer l'inadaptation chronique des législations, les dysfonctionnements récurrents des institutions de développement ou des instances de gestions foncière à un simple manque de compétence ou à l'incurie de l'Etat. Ces constats récurrents témoignent, autant sinon plus, d'une situation de fait, utilisée à leur profit par les élites politico-administratives, en collusion plus ou moins explicite avec les notabilités locales [...] »

L'Etat camerounais ne pouvant combler à lui seul les dettes de la corporation, il décide d'adopter au début des années 1990 une série de mesures visant à réduire les coûts de production tout en accroissant la productivité. L'accent est alors mis sur la lutte contre les « *travailleurs indisciplinés et improductifs* », jugés officiellement et en partie responsables des difficultés financières (Konings, 1994 : 528).

- Les conséquences du système

Les mesures d'austérité consistent en l'augmentation considérable des quotas de récolte imposés, une baisse de 30 à 40% des salaires et la mise de côté obligatoire de 15% de ces mêmes salaires pour le rétablissement financier de l'entreprise⁵⁰.

La baisse drastique des revenus ne permet pas aux ouvriers agricoles des plantations de subvenir intégralement aux besoins de leur famille. La plupart est obligée de mettre à profit les temps de repos pour se consacrer à l'exploitation de jardins vivriers. Le sentiment d'insécurité salariale introduit alors certaines formes de résistance au travail, notamment la baisse volontaire des rythmes de récolte, les actes d'insubordination, le vol d'une partie de la production que l'on destine à la revente et parfois des actes de sabotage⁵¹.

⁴⁹ CDC, *Annual Reports and Accounts*, 1983-1991.

⁵⁰ Accords entre le CDC General Manager et les présidents des syndicats agricoles (Divisional Agricultural Worker's Union) des départements Fako, Meme, Mounjo, Ndian, Menoua et Donga-Mantung, 6 janvier 1990.

⁵¹ Conversations avec Otto Lyonga, responsable des ressources humaines de la CDC, novembre-décembre 2005.

Le projet CAMDEV II, en 1977, par l'attrait qu'il représente pour les paysans désireux d'entrer dans l'économie de rente, accroît considérablement les tensions foncières. Le flux d'immigrants amorcé par les recrutements forcés de l'époque coloniale est à nouveau alimenté par l'immigration issue de la province du Nord-Ouest ou du Nigeria. Les *strangers* viennent ainsi s'installer sur les terres volcaniques sous contrat avec la CDC. Les conflits avec les autochtones sont fréquents car le défaut de terres vacantes est d'une criante actualité.

Ensuite, les engagements initiaux de la CDC concernant l'accès des populations sous son contrôle à l'instruction, aux soins et aux commodités, restent sans suite et l'on assiste depuis quelques années à la dégradation notoire des conditions de vie au sein des villages ouvriers présents sur les domaines. Le désistement de la CDC dans la prise en charge du bien-être des populations est de fait largement compensé par les écoles privées religieuses et les dispensaires ou les établissements publics.

L'un des principaux arguments du Bakweri Land Committee dans la revendication des terres coutumières est le constat de la tromperie dont les populations autochtones ont été victimes, bernées par les promesses d'amélioration du niveau de vie lors de la création de la corporation. A défaut d'en redevenir propriétaires, les autochtones devaient concéder la mise en valeur de leurs terres moyennant l'accès à l'instruction et le développement de la région. Or les protestations actuelles font toujours état du manquement à la promesse.

La privatisation progressive de la CDC, fixée par décret présidentiel n°94/125 du 14 juin 1994, vient encore fragiliser la situation des populations rurales du Mont Cameroun. En 1998, le Department for International Development (DFID) remet les résultats de ses enquêtes visant à évaluer les impacts environnementaux et humains d'une extension éventuelle des surfaces plantées sur les concessions de la CDC, dans le cadre du processus de privatisation. Les conclusions sont sans appel, notamment pour la zone forestière située au-dessus de la ceinture haute des villages wakpe sur le versant Wouri :

« There is no question of clearing these forests for industrial plantations, whether of tea, eucalyptus or any other crop ; any suggestion that this was to be done would result in serious political disturbances. It is not ecologically, socially or hydrologically acceptable to convert the forests on CDC land above the Upper Villages to commercial plantations. »⁵²

⁵² « Il ne saurait être question de défricher ces forêts pour les plantations industrielles, que ce soit pour le thé, l'eucalyptus ou n'importe quelle autre culture. La moindre suggestion d'une initiative dans ce sens donnerait lieu à de sérieux troubles politiques. Il n'est pas écologiquement, socialement et hydrologiquement acceptable de convertir les forêts présentes sur les terres de la CDC au-dessus des Villages du Haut, en plantations commerciales. » DFID, 1998 : 137.

Une partie importante des forêts du Mont Cameroun se situe à l'intérieur des limites des concessions de la CDC. Ces forêts, nous le verrons dans la deuxième partie, recèlent des ressources indispensables à la survie des communautés rurales du volcan. Les domaines intouchés de la CDC, situés au-dessus de la ceinture villageoise mokpe, sont, sous ce statut, inconnus des populations qui considèrent ces terres comme appartenant traditionnellement aux villages. Plus bas, les immenses parcelles non exploitées permettent aux anciens ouvriers de la CDC, aux immigrés récents et aux villages bakweri anciennement prisonniers des réserves trop étriquées, de mener une agriculture paysanne souvent itinérante, épaulée par la récolte des produits forestiers. La partie sud du Mont Cameroun autour du Mont Etinde est aussi très étroitement surveillée par le Mount Cameroon Project basé à Limbe, pour son intérêt écologique majeur.

Des enjeux sociaux et environnementaux considérables reposent ainsi entre les mains des décideurs de la CDC et des responsables politiques. La privatisation des différents secteurs de production pourrait engendrer, si les projets d'extension des parcelles plantées se concrétisent malgré les mises en garde des observateurs, une crise majeure dans la région.

L'enthousiasme affiché par certains dirigeants face au processus de privatisation est à temporiser. M. Dissoh par exemple perçoit les avantages de la privatisation en termes d'augmentation de l'efficacité de l'entreprise et des rendements⁵³. On voit pourtant mal comment la productivité peut être améliorée lorsque la privatisation s'accompagne d'une compression des effectifs et d'une baisse des salaires, cas de figure presque systématiquement observable au Cameroun ces dernières années⁵⁴.

Cette obsession du rendement, largement répandue dans les milieux agricoles directement sous influence du modèle agronomique occidental et observable dans ses applications sur les plantations de la CDC, a des répercussions directes sur les systèmes paysans qui jusqu'à une date récente pouvaient échapper aux stratégies politiques inspirées par les organismes internationaux.

C'est par l'évocation d'une situation paradoxale générée par l'incitation systématique à la productivité imposée à des systèmes paysans déjà efficaces, que nous aimerions achever ce chapitre. Comment l'Etat verse-t-il dans les modèles stratégiques agricoles d'importation sans maîtriser les enjeux réels de survie des paysans sur le Mont Cameroun ? Il s'agit d'un combat des savoirs, entre idéologies technocratiques et mémoires paysannes.

⁵³ Entretien du 26-01-2006 avec Zachée Hell Dissoh, gérant du groupe Palm Oil de la CDC, à Limbe.

⁵⁴ Informations émanant de Jean-Jules Fomchigbou, professeur de Droit à l'Université de Douala, qui cite pour exemple la Tolé Tea, ancienne filiale de la CDC et premier secteur cultural à connaître la privatisation.

c- Le paradoxe de la productivité sur le Mont Cameroun

Le Cameroun dans les années 1990 met en place sous l'impulsion de la Banque Mondiale et du Fond International de Développement Agricole (FIDA) un projet à grande échelle (PNVA, Programme National de Vulgarisation Agricole) dont l'objectif clairement affiché par les bailleurs de fonds est d'« *élever la productivité de l'agriculture et des ressources naturelles, et améliorer l'accès à la technologie* » au sein des communautés paysannes⁵⁵. Le projet vise ainsi de manière assez confondante une « *augmentation moyenne des rendements de l'ordre de 10% par an grâce à l'introduction de nouvelles technologies* »⁵⁶.

Considérant entre autres les problèmes alimentaires dans certaines régions de l'Extrême Nord Cameroun et les avantages financiers de la mise en application du PNVA, les autorités camerounaises développent un système extrêmement structuré faisant appel aux compétences du personnel du Ministère de l'Agriculture afin de mettre en application les directives du programme, notamment le principe de « *vulgarisation* », c'est-à-dire la formation des paysans... aux savoir-faire agricoles.

L'augmentation de la productivité et l'accès des communautés paysannes à une technologie d'importation auraient permis, selon les organismes donateurs et le gouvernement camerounais, d'éviter le risque de famine et d'ébaucher une solution à la pauvreté du Cameroun.

Or nous l'avons déjà évoqué, le contexte environnemental exceptionnel du Mont Cameroun permet, à qui sait en tirer partie, des résultats agricoles admirables. Lorsque la question leur est posée de savoir quels sont les problèmes rencontrés dans leur activité quotidienne, les paysans s'attardent rarement, sauf conditions exceptionnelles dont nous parlerons plus avant, sur le constat d'une baisse des rendements. Que demandent alors les paysans du Mont Cameroun de manière récurrente ? La possibilité de stocker les surplus de manière sûre ainsi que des routes bitumées et un transport fiable pour l'accès aux marchés de la province ou du pays.

La difficulté d'acheminement et de stockage de la production excédentaire conduit à un gaspillage tragique, observable le long des routes du département. Les familles voient ainsi se décomposer une part inquiétante du travail de l'année.

⁵⁵ *Objectifs stratégiques* du programme régional Fidafrrique, 2007.

⁵⁶ *Termes de référence, Mission d'appui technique à la consolidation des résultats et à l'appréciation de l'impact du Projet d'Appui au PNVRA*, Ministère de l'Agriculture, Direction de la production agricole, non daté.

Il est ainsi possible de relever, à travers les témoignages recueillis sur place, une inadéquation profonde, dans cette région, entre les objectifs de la politique gouvernementale, poussée par les motivations de la Banque Mondiale et du FIDA, et les réalités paysannes. A quoi peut bien servir le déploiement coûteux d'un appareillage contribuant à l'intensification d'une production déjà exceptionnelle, si le stockage et l'acheminement de la production déjà existante ne sont pas pris en compte ?

On se trouve ainsi directement confronté sur le Mont Cameroun (mais cette question pourrait être élargie, on l'aura compris, à bien d'autres régions du Cameroun ou à d'autres pays africains sous projet PNVA) à un paradoxe saisissant. La gestion du risque de malnutrition consisterait à intensifier des productions agricoles exceptionnelles sans envisager les moyens de leur redistribution à l'échelle nationale.

On peut dès lors s'interroger sur les intentions muettes des organismes internationaux. Certains aspects du projet laissent à penser que les moyens mis au service de la politique d'augmentation des rendements agricoles servent d'autres causes que la prévention du risque.

En effet, la constitution des GIC, les Groupes d'Initiative Commune, une forme de groupement coopératif paysan, permet aux membres d'acquérir du matériel agricole (pulvérisateurs, pompes, etc.) ainsi que des produits phytosanitaires et des intrants chimiques. L'une des six composantes du programme réside officiellement d'ailleurs dans « *l'appui aux Organisations Paysannes et liens avec les autres partenaires par la création de liens commerciaux entre groupements d'agriculteurs et acheteurs de produits agricoles et fournisseurs d'intrants, ONG et autres partenaires afin d'améliorer la fourniture des intrants et la commercialisation des produits* »⁵⁷.

Il est évident que cette démarche facilite la diffusion d'un modèle agricole bien connu dont on entrevoit clairement les objectifs. L'entrée en clientèle de la communauté paysanne auprès des industriels de l'agronomie apparaît comme une politique délibérée du FIDA qui ne répond pas pour autant aux attentes réelles des paysans.

De graves problèmes apparaissent peu à peu au sein des systèmes paysans du Mont Cameroun que l'on peut diagnostiquer comme conséquences directes de la mise en place du PNVA.

⁵⁷ *Termes de référence, Mission d'appui technique à la consolidation des résultats et à l'appréciation de l'impact du Projet d'Appui au PNVA*, Ministère de l'Agriculture, Direction de la production agricole, 2005.

Les communautés paysannes du volcan déploient des trésors d'ingéniosité pour maintenir la fertilité des sols, prévenir les problèmes d'érosion, d'irrigation, pour développer la diversité des essences (*cf.* Deuxième partie de ce travail). Toutes ces pratiques ne peuvent exister sans un fond de connaissances précises du milieu. Nous voulons avancer par-là le fait que l'agriculture paysanne du Mont Cameroun possède les ressources suffisantes pour une gestion efficace de la partie culturale. De nombreuses techniques anciennes existent pour endiguer les attaques parasitaires, les maladies, pour amender les sols.

Cependant elles ne sont le fait que d'une partie seulement des familles qui pour des raisons diverses maintiennent ces savoir-faire.

Qu'en est-il des autres familles paysannes ? Pour la plupart d'entre elles, l'accès à la propriété terrienne est impossible dans le contexte foncier actuel et la gestion agraire des sols s'en trouve influencée. Réparties sur les terres déjà épuisées de la Cameroon Development Corporation, les parcelles donnent des signes évidents de baisse de fertilité et le seul moyen apparent d'atteindre une production suffisante au fonctionnement des ménages est l'usage des intrants chimiques. Les paysans tombent alors dans un cercle vicieux de dépendance qui les oblige à recourir de plus en plus intensément, au fil des ans, aux propriétés fertilisantes de ces produits achetés à prix fort.

On se situe là au cœur du problème. Le risque alimentaire combattu par les instances gouvernementales, à travers la mise en œuvre de moyens dédaignant la compétence analytique du discours paysan, se mue en d'autres formes tout aussi destructrices.

La politique d'augmentation des rendements agricoles déjà satisfaisants par le biais de l'usage intensif des intrants, ajoutée au problème fondamental de l'épuisement des sols dans certaines zones, laissent entrevoir des conséquences inquiétantes à court terme : pollution des nappes, rupture des cycles pédologiques, phénomènes d'érosion, appauvrissement des milieux, etc.

L'introduction massive des techniques coûteuses de fertilisation maintient par ailleurs les familles paysannes dans une logique infernale de dépenses croissantes qui épuisent l'économie familiale. Le risque d'appauvrissement est alors inévitable. La plupart des groupements paysans se dissolvent une fois les financements perçus faute de moyens pour fonctionner, l'achat des produits absorbant la totalité des aides.

La politique d'encouragement à la constitution des coopératives telle qu'elle est menée actuellement est une incitation à l'achat, dénuée de réflexion sur les possibles conséquences sociales et environnementales.

d- Conclusion

L'intensification de l'agriculture sur le Mont Cameroun par le recours aux intrants chimiques est une erreur flagrante. D'une part la proportion considérable de terres fertiles ne nécessite pas une telle politique, et d'autre part les problèmes de rendement décelables sur certaines zones déjà surexploitées ne peuvent être raisonnablement endigués par l'ajout massif de substances chimiques compensatoires.

Pourquoi les experts ne se sont-ils jamais penchés sur les techniques locales spécifiques qui prouvent leur efficacité depuis des siècles ? La valorisation des pratiques autochtones aurait certainement permis d'éviter la mise en place dispendieuse d'un projet tel que le PNVA, et le risque famine aurait été combattu par la simple écoute des discours paysans.

En débloquant les moyens nécessaires à l'acheminement des denrées, le gouvernement camerounais contribuerait, à moindres frais, à la valorisation de l'agriculture paysanne camerounaise, mettrait à l'abri du besoin les zones sensibles du Nord Cameroun tout en évitant les effets secondaires d'une dépendance aux programmes d'aides internationaux.

Les logiques paysannes s'accommodent difficilement des modèles d'importation, tout simplement parce qu'elles expérimentent au quotidien un bagage efficace de connaissances dans la gestion de leur milieu. La volonté de « vulgariser » la science agricole, de « sensibiliser » les paysans aux enjeux de ce qu'ils maîtrisent souvent à un degré admirable prêterait à sourire si la démarche ne s'inscrivait dans le cadre de programmes internationaux aux objectifs suspects. Le risque dans ce cas devient un outil de propagande et de manipulation. Masqué par une devanture éminemment altruiste, il sert à occulter la réalité des choses et génère de nouvelles formes de risque.

A notre départ du Cameroun en avril 2006, le journal d'information télévisé évoquait toujours les problèmes alimentaires de la Province de l'Extrême Nord.

III – LE MYTHE DES HOMMES PARESSEUX⁵⁸

Nous le voyons, l'enchevêtrement des mémoires sociale et naturelle sur le Mont Cameroun est le produit d'une histoire tumultueuse. Saisir les enjeux de la mémoire du site expose à des écueils car le substrat est mouvant, protéiforme, et l'on ne peut s'attacher à esquisser une trame raisonnable sans butter sur l'ampleur des paradoxes qui jalonnent le parcours de compréhension. Ces paradoxes sont générés par la diversité même des sociétés attachées aux lieux, au point que les représentations les plus contradictoires émergent d'un groupe à l'autre sur les mêmes questions, alors que la compétence de chaque avis semble difficilement pouvoir être mise en doute.

Ainsi naissent les conflits de mémoire, jaillissant d'une vaste matrice de connaissances dont les composantes s'entrechoquent puisque appréhendées selon le vécu des acteurs comme autant de réalités intangibles ou d'absurdités profondes. Le bagage culturel des hommes est déterminant, l'altérité se mesure à tous les niveaux, les sols peuvent en témoigner.

S'il est évident que les pratiques paysannes modèlent les sols, il est en revanche plus inhabituel de mesurer à première vue la part d'influence du milieu sur les sociétés qui en dépendent. Les témoignages recueillis sur place, parce qu'ils abondent dans ce sens, s'imposent à l'analyse.

Nous voudrions, pour clore cette première partie, asseoir les bases de notre approche en observant la façon dont les mémoires sociale et naturelle du Mont Cameroun, en interaction, génèrent parfois des situations problématiques. Les hommes racontent chacun à leur manière comment le volcan agit sur eux. Et les mémoires divergent, elles sont en conflit.

Il est une idée largement répandue sur le Mont Cameroun parmi les populations qui y vivent, les autochtones sont de nature paresseuse... du fait de la nature du volcan. Ce trait de caractère est bien entendu assez mal accueilli par les Wakpe qui s'en défendent, c'est de bonne guerre.

⁵⁸ Le « mythe » dans ce qui suit sera utilisé dans son acception figurée de « pure construction de l'esprit » (*Le Robert* 1993), et non selon sa définition première de récit des origines, transmis par la tradition orale.

Sur quels fondements repose cette idée généralisée ? L'indolence chronique mokpe est la matérialisation d'un modèle de conflit mémoriel généré par des enjeux qui vont bien au-delà du simple préjugé inter-ethnique.

Ici, les mémoires sociales se font l'écho d'une réalité historique spécifique, bien que basant leur argumentaire sur la raison naturelle. Comment ?

1) La construction des mémoires

a- Les vérités assénées

L'une des données incontestables ayant trait au Mont Cameroun se trouve dans sa légendaire prodigalité. Comme nous l'avons déjà entrevu, les sols volcaniques dans le contexte climatique de la côte camerounaise, ouverte aux alizés venus du Golfe de Guinée, constituent un système édaphique d'une fertilité remarquable que les hommes initiés aux réalités agricoles de l'endroit n'ont pas manqué de constater⁵⁹.

Les premiers à le dire sont les Wakpe qui achevèrent une longue itinérance sur les terres giboyeuses du volcan, dans la zone de Buea (versant Wouri), probablement à la moitié du XVIII^e siècle (Ardener, 1996 : 49 ; Molua, 1985 : 9). Encore aujourd'hui, même repoussés par la conquête coloniale sur des hauteurs plus ingrates du volcan, les Wakpe reconnaissent aux fortes pentes parsemées de blocs de lave des propriétés agricoles rarement égalées :

*« Voilà pourquoi les Bakweri sont un peu fiers, parce que leur terre est fertile. Ainsi quand ils viennent pour cultiver une petite parcelle, ils peuvent obtenir tout ce qu'ils veulent. »*⁶⁰

Le vieux Molua en ces termes exprime ici la joie profonde ressentie par tous les siens à la seule évocation des miracles de cette terre. L'euphémisme est notoire, les Wakpe en sont très fiers.

Pourtant l'avantage du terrain, s'il leur permet d'en tirer une ressource morale autant qu'alimentaire, est vu par d'autres comme la cause d'une tare impitoyable : une paresse congénitale.

Cette accusation à vrai dire se doit d'être précisée. Dans le contexte foncier du versant Wouri, zone fortement agricole où les autochtones vivent en minorité parmi les nombreuses communautés plus récemment arrivées, ce trait de caractère est essentiellement en rapport avec l'aptitude des gens au travail de la terre. La valeur d'un homme est mesurée à l'aune de ce que

⁵⁹ Avec D. La France (2007 : 43), nous envisagerons tout au long de ce travail la notion de *fertilité* comme « la capacité du sol à soutenir la vie de l'ensemble de l'agroécosystème : les cultures, les animaux et les humains qui s'en nourrissent, mais aussi les organismes vivants du sol ainsi que la faune du milieu sauvage qui en dépend. » Cette approche se démarque d'une certaine conception mathématique s'appuyant essentiellement sur les chiffres de l'analyse pédologique. De la même façon, nous ne nous satisferons pas de l'idée que la fertilité d'un sol est sa capacité à fournir un bon rendement. Les pages qui suivent (*cf. la Deuxième Partie*) développeront plus en détail cette question.

⁶⁰ Entretien avec Samuel Molua, au village d'Ewonda, le 20-01-2006.

produit son champ (*farm*, en anglais, est le terme usuel ; *wanga* étant la traduction mokpe) et de l'effort apparent qui a contribué à cette réussite.

Ainsi la nature du volcan condamne-t-elle directement ceux qui entretiennent la relation la plus intime avec lui, les Wakpe. Lorsque l'on vient de l'extérieur, l'on cède généralement rapidement à la tentation d'aligner ce rapport de cause à effet :

Montagne fertile = travail facile = minorité autochtone intrinsèquement paresseuse.

Les mémoires sociales enregistrent avec aisance les conclusions sans appel de ce genre d'équation et peu à peu élaborent des préjugés tenaces.

Un planteur de Soppo Likoko, immigré de la province francophone de l'Ouest, dit à propos d'une parcelle qu'il loue à un Mokpe :

« Vous voyez, là-haut, j'ai encore un champ. Ça appartient toujours à un monsieur bakweri. Il a des hectares, ils sont en famille. Et ils n'exploitent pas ça ! Vous savez, je n'irais pas jusqu'à dire qu'ils sont paresseux, c'est naturel. Ils se disent toujours que c'est nous qui travaillons comme des robots, nous qui venons de l'ouest du pays. Donc, ils ont beau avoir des terres, c'est nous mêmes qui sommes venus vraiment leur ouvrir les yeux... »⁶¹

M. Sitchui Jean, originaire lui aussi de l'Ouest, s'est installé il y a plus de trente ans à Buea. Son intégration spectaculaire dans le quartier où il réside l'a conduit contre toute attente à la responsabilité de chef. Les Wakpe, admirant son implication dans la résolution des affaires de voisinage, lui ont confié cette tâche, une opportunité assez exceptionnelle pour un « *stranger* ». Pourtant, malgré le respect qu'il porte aux autochtones et à leur hospitalité légendaire, ce dernier ne manque pas de rappeler que :

« Si tu es ici à Buea, que tu as un champ, c'est que tu peux bien vivre. Parce que tout ce que tu plantes ici, ça va réussir. La terre de Buea est fertile. [...] Parce qu'auparavant, les gens d'ici ne cultivaient pas. Ils sont des paresseux. »⁶²

La liste des témoignages abondant dans ce sens est longue et le dernier cité éclaire particulièrement la logique implacable mettant en rapport la fertilité des sols et la paresse des hommes qui en ont traditionnellement la propriété.

En approfondissant la lecture des représentations récurrentes ayant trait à la fainéantise mokpe, on remarque des implications plus vastes, et la notion de paresse qui semblait découler tout naturellement de la fertilité des sols n'est que la vitrine de faiblesses plus conséquentes, toujours abondamment décrites et commentées par la mémoire collective.

⁶¹ Entretien du 15-11-2005 avec M. X à Soppo Likoko, arrondissement de Buea – en français.

⁶² Entretien du 18-12-2005 avec Jean K. Sitchui, chef du quartier Upper Bokoko à Buea – en français.

Ainsi les Wakpe sont-ils considérés comme démissionnaires dans la gestion du patrimoine foncier. Les terres coutumières, convoitées par les arrivants sans cesse plus nombreux, sont décrites comme autant de surfaces d'une superficie insolente, et ce d'autant plus qu'elles ne sont pas mises correctement en valeur selon les critères en vigueur. Il est évident que le statut de premier arrivant confère une aisance foncière (toute relative à la considération de l'histoire locale) qui, additionnée aux facilités culturelles inhérentes à la nature des sols, conduit inmanquablement à une incorrigible paresse et à l'absence totale de bon sens quant au contrôle et à la gestion du patrimoine terrien. C'est ce que la mémoire collective se plaît à penser.

Les Wakpe, non contents de nager dans l'opulence foncière, se permettraient de pêcher par insouciance et participeraient à un grand gaspillage de terres fertiles qu'ils seraient incapables de mettre en valeur et de conserver dans leur propre avantage :

« Avant, ils [les Wakpe] ne louaient pas les terrains en tant que tel. Donc tu venais comme ça et tu pouvais peut-être juste donner quelque chose, pas nécessairement de l'argent, et on te disait : travaille jusque là. Et c'est en lançant le caillou que l'on te montrait la limite. Mais c'est aujourd'hui même qu'ils prennent le temps de mesurer tous les contours parce qu'ils se disent, vraiment, quand ils nous voient entrain de creuser, qu'on creuse de l'or ! Parce que quand ils partent au marché, qu'ils voient que la tête de choux c'est 100, 150 FCFA, ils se disent mais tiens ! J'ai vu un millier de têtes là-bas dans le champ, ça veut dire que le monsieur-ci puise vraiment beaucoup d'argent ! »⁶³

Ces propos laissent entrevoir nombre d'informations utiles à la compréhension du problème. Tout d'abord, il est attesté qu'à l'arrivée massive des « *strangers* » répondant au recrutement plus ou moins forcé des plantations coloniales, les Wakpe ont fait don – jusqu'à une période relativement récente – de terres libres de culture. La tradition mokpe voulait que le chef du village souhaitant laisser une parcelle à celui qui en faisait la demande jette une pierre et que l'endroit où cette dernière avait chuté matérialise la limite de la parcelle. Cette opération faisait suite à une brève négociation entre l'intéressé et les autorités du village. L'argent rentrait rarement en ligne de compte et la plupart des transactions était en nature (chèvre, poulet, boisson), autrement dit éminemment symbolique (*cf.* chapitre II-1-c, « le malentendu »).

Or cette largesse – source du grand malentendu précédent l'accaparement colonial des terres – la plupart du temps est interprétée par les allochtones comme un manque évident de bon sens, la preuve même d'une ignorance des principes de l'agriculture et des retombées financières qui pourraient en découler si les Wakpe se donnaient la peine de cultiver correctement.

⁶³ Entretien du 15-11-2005 avec M. X à Soppo Likoko, arrondissement de Buea – en français.

On se doute bien que les choses ne sont pas si simples. De nombreuses terres, du propre aveu des Wakpe, ont été par la suite vendues pour des raisons impérieuses comme la pauvreté des propriétaires mais aussi du fait de l'avidité de personnes qui ont pu voir dans la vente une opportunité d'argent facile, au détriment de l'intérêt collectif. Le cours des choses s'infléchit et la plupart des Wakpe, ressentant les effets inquiétants de la pression foncière, développent peu à peu des stratégies de gestion leur permettant de renverser la tendance. Les terres coutumières ne sont plus offertes mais louées moyennant une somme conséquente. Dans bien des cas d'ailleurs la nouvelle donne s'applique aux Wakpe eux-mêmes, et les terres familiales devenues insuffisantes sont complétées par des parcelles louées à prix fort. Nous sommes loin de la contribution symbolique des débuts, une partie des recettes de la récolte étant dorénavant consacrée à cette dette. Un paysan mokpe, M. Molonge Smith Mbe, appartenant à un GIC (Groupe d'Initiatives Communes) de Muea composé de membres issus de différents groupes ethniques, expose la situation :

« Ce sont les chefs de village qui nous ont autorisé à cultiver cette terre. On ne peut utiliser cette terre sans payer quelque chose au chef. On doit louer la terre avant de planter, ils ne peuvent donner ça gratuitement. Pour ma part, pour mon propre champ, je n'ai pas besoin de louer. Mais si je veux une grande surface comme celle-là, j'aurai besoin de louer. Ce sera facile de trouver la terre parce que je suis Bakweri. Mais il faudra toujours de l'argent pour la louer. »⁶⁴

Cependant, même en tenant compte de ces cas de figure, il apparaît que les populations venues s'installer depuis la fin du XIX^e siècle en pays mokpe ont bénéficié d'une largesse peu commune de la part des autochtones, générosité mise à mal par le soupçon généralisé d'absence de « conscience agraire ».

b- Le point de vue mokpe

Les discordances de la mémoire sociale s'éclairent à l'écoute des témoignages wakpe sur la question. Parfaitement conscients des quolibets dont ils sont victimes, ces derniers font montre d'un détachement déroutant.

⁶⁴ Entretien du 14-12-2005 avec MM. Ernest Samba, Mbe Smith Molonge, Stephen Ibe, membres du GIC Muea – traduit de l'anglais.

« Vraiment, le Bakweri n'est pas si paresseux. Non, il n'est pas si paresseux. Parce que quand il s'installe, il va chercher de quoi manger. Par n'importe quel moyen, il parviendra à nourrir sa famille. »⁶⁵

L'assertion cache une préoccupation profondément ancrée dans la société mokpe, celle de parvenir à nourrir sa famille sans chercher à capitaliser des richesses qui pourraient être produites par le redoublement de l'effort de travail. Ainsi que le remarque G. Balandier (1977 : 64) : « *Les sociétés rurales africaines sont en général plus soucieuses de produire du sens que de la richesse matérielle.* »

Les textes ethnographiques fournissent une littérature abondante sur les processus d'accumulation de biens, destinées non pas à l'enrichissement de l'individu, mais au contraire à une redistribution méthodique, sous une forme ou une autre, à l'ensemble des membres de la communauté. Marcel Mauss, dans son *Essai sur le don* (1923-1924), relate les détails de la cérémonie du Potlatch chez les Indiens Kwakiutl de la côte Nord-Ouest des Etats-Unis. L'individu concerné par le rite amasse le maximum de richesses en vue de leur redistribution ou de leur destruction lors de réunions publiques. L'acte d'accumulation n'a pas de sens en lui-même puisque c'est dans le don qui s'ensuit que l'individu acquiert un statut social envié. Il en est de même chez les pasteurs bara de Madagascar qui entretiennent des troupeaux immenses pour le seul jour de la mort du propriétaire, où des centaines de bêtes sont alors sacrifiées au cours des festivités qui peuvent durer plusieurs semaines.

Ces exemples nous éclairent sur les finalités de l'accumulation capitaliste. Si cette dernière constitue une fin en soi dans certains milieux occidentaux, elle procède parfois ailleurs de logiques bien différentes. Pourquoi s'exténuer au champ si l'on peut accéder aux nécessités fondamentales, aidé en cela par la générosité des terres volcaniques, sans avoir à fournir un labeur harassant ? L'argument revêt une sagesse édifiante.

« Tu sais, chez nous ici, on a tout gratuitement, on a le poisson, on a les sols, on a des ressources. L'homme bakweri est un saint homme. On se respecte. Le Bakweri te dira de venir et de rester. Sans bruit. Ce sont nos lois. »⁶⁶

Cette vision du monde, aux antipodes du productivisme mondialiste de rigueur, n'est certainement pas l'apanage des Wakpe.

Les *strangers*, issus majoritairement de communautés rurales profondément attachées à la terre, partagent pour une bonne part en tout cas l'idée que l'enrichissement n'est pas une fin en

⁶⁵ Entretien avec Samuel Molua, au village d'Ewonda, le 20-01-2006 – traduit de l'anglais.

⁶⁶ Entretien avec Peter Lifose, médecin traditionnel du village de Mokunda Mo Mbenge, chez lui le 28-03-2006 – traduit de l'anglais.

soi. L'agriculture en zone tropicale est suffisamment éreintante pour influencer sensiblement les logiques paysannes dans ce sens. Comme le rappelle Serge Bahuchet (1997 : 29) :

« La conscience des territoires naturels est forte chez les peuples forestiers et leur cosmogonie est basée sur l'usage modéré et le contrôle de l'accès aux ressources sauvages. »

C'est ce que les Indiens Wayãpi de Guyane mettent en pratique au quotidien, à travers une conception holiste du monde fondée sur un bagage de connaissances monumental concernant le milieu (Grenand, 1996). Ce savoir leur garantit la maîtrise totale d'un espace dont ils assurent depuis des générations la pérennité. L'abondance est un principe souverain, en ce sens qu'il est un devoir pour chaque membre de la communauté de contribuer à sa préservation. Or œuvrer chaque jour en faveur de l'abondance nécessite de développer un arsenal de pratiques de bon usage, d'usage modéré. Les Wayãpi disent qu'« *il ne faut pas trop en faire* ». Est-ce pour satisfaire leur paresse congénitale que les Indiens redoutent l'excès de travail, ou par un admirable souci du lendemain ?

Un autre exemple nous est fourni par G. Rossi (2000 : 181) à propos des paysans malgaches de la région de Majunga au début des années 1960. Des chercheurs français mirent à leur disposition une variété de riz à haut rendement produisant cinq fois plus que les variétés locales. Après quelques années de récoltes concluantes, les paysans réduisirent par trois les surfaces mises en culture, remerciant les agronomes médusés de leur permettre de vivre aussi bien qu'avant, tout en ayant à fournir nettement moins de travail au champ. Faut-il là encore percevoir la stratégie des paysans malgaches comme l'expression d'une inclination à fuir l'effort ? On l'aura compris, le fiasco rencontré par le projet de développement provient du fossé séparant deux visions du monde antithétiques : l'une érigeant le productivisme en vecteur universel de développement ; l'autre percevant selon une logique pragmatique l'avantage social que constitue l'amélioration de la production. Mais la deuxième vision n'est possible que lorsque la société dont il est question possède le contrôle de ses terres ou que son potentiel d'appropriation n'a pas été malmené par des facteurs perturbants.

Si la notion d'usage modéré sur le Mont Cameroun est partagée par une certaine partie de la population, elle n'est en revanche pas unanime.

Nous avons été témoin, lors d'une chasse en montagne dans un secteur forestier d'altitude (sur la coulée de lave dite d'Ekona datant de 1959, à environ 1500 mètres d'altitude), de la perplexité sincèrement compatissante des chasseurs wakpe voyant combien quelques femmes originaires de la province du Nord-Ouest pouvaient peiner à faire pousser des bananiers

malingres dans une zone que les conditions climatiques ne rendent plus favorable à ce type d'agriculture.

Les mémoires sociales s'entrechoquent. Ce qui est pris par certains (une partie des *strangers*) comme une propension malsaine à l'oisiveté, est vécu par d'autres (les Wakpe) comme une simple philosophie du ménagement. Inversement, le travail tant valorisé par les premiers est considéré par les derniers comme l'expression d'un cruel défaut de jugement. Il n'est dès lors pas inconcevable d'imaginer que par une mauvaise lecture, comme le montre l'exemple wayāpi, paresse puisse être confondue avec bon sens.

Mais le malentendu à lui seul ne suffit pas à expliquer l'acharnement de la vision collective et l'ampleur du phénomène laisse entrevoir que des mécanismes de plus vaste portée sont en jeu. Les faits sociaux jusqu'à présent décrits obéissent à des logiques collectives issues principalement des communautés riveraines du Mont Cameroun. Or l'histoire ancienne du préjugé qui nous intéresse ici suggère une influence caractérisée, indépendante quant à elle des incompréhensions culturelles de voisinage.

La genèse du mépris à l'égard des savoir-faire agricoles wakpe est plus profonde. La paresse des gens du Mont Cameroun revêt des dimensions légendaires car le point de vue est partagé par des acteurs aux origines, aux statuts, aux fonctions les plus diverses, n'ayant d'ailleurs pas toujours côtoyé les Wakpe pour confirmer les faits. La question possède un long passé, débattue et étayée avec une persistance intrigante par des sources multiples, à l'échelle du pays et même plus largement encore.

Tout commence par l'instauration d'un système colonial de plantations encouragé par l'administration allemande. Mais avant de rappeler le contexte historique dans lequel naquit le mythe des hommes paresseux du Mont Cameroun, on notera que des phénomènes étonnamment similaires ont été observés dans les colonies des Antilles françaises aux lendemains de l'abolition de l'esclavage. Un détour momentané par la Martinique pourrait apporter un éclairage didactique dans la compréhension de la question.

2) L'abolition de l'esclavage ou le mythe des Nouveaux Libres paresseux

a- La fin du système

Dans les premiers temps qui suivent l'abolition de l'esclavage en Martinique (1848), les populations affranchies, au grand désespoir de leurs anciens maîtres, quittent pour la plupart l'enceinte des plantations pour s'adonner à la culture vivrière sur les hauteurs de l'île. Contrairement à la version officielle fournie par les autorités de l'époque, l'immense majorité des parcelles alors mises en valeur fut achetée en bonne et due forme (Chivallon, 2000), provoquant ainsi la fuite définitive d'une main-d'œuvre que les colons auraient souhaitée encore disponible sur les grandes propriétés sucrières. Une main-d'œuvre qui, bien que libre, serait restée corvéable à merci, appâtée par des salaires de misère dont la simple existence constituait un changement radical avec la condition de travailleur captif jusqu'alors en vigueur.

Ce calcul bien rapide ne tint pas compte de la ressource psychologique de ceux que l'on appela les Nouveaux Libres, parfaitement conscients de leur droits et bien décidés à ne pas céder à cette forme dissimulée d'exploitation.

A. Nicolas (1996 : 41), citant le Gouverneur Bruat, écrit à ce propos :

« Le Gouverneur Bruat note en juin 1851 : "Dès sa libération, l'homme des champs s'adonnait immédiatement à une autre profession, à moins qu'il ne pût se procurer de la terre à exploiter pour son propre compte. Pour le plus grand nombre, en outre, liberté signifiait cessation du travail qu'exigeait le maître, promenade et repos."

Les terres des mornes se peuplèrent ainsi de ces nouveaux libres dans certaines régions de la Martinique [...]. Ainsi se forma une couche sociale de petits agriculteurs vivriers. [...]

La Martinique était-elle alors ce paradis de la paresse et du laisser-aller que certains dépeignaient en vue d'obtenir le recours à l'immigration étrangère ? »

Ici se situe le cœur du problème. Le système colonial des plantations se devait, pour compenser l'immense manque à gagner engendré par l'abolition et la fuite d'une main-d'œuvre gratuite, de mettre en place une stratégie de remplacement.

b- L'idéologie du mépris

Il fallut analyser les réticences des anciens esclaves d'une manière qui permît de justifier leur remplacement, dans les meilleurs délais et à moindre coût. On invoqua alors la paresse congénitale des noirs, seule à même d'expliquer l'ingratitude qui les avait conduits à refuser la générosité de leurs anciens maîtres. Comment comprendre le rejet des propositions de salaire autrement ?

Mais l'idéologie coloniale ne s'arrêta pas là et les témoignages de la période qui suivit l'abolition s'accordent sur le fait que la masse paysanne, échappée au contrôle des anciens esclavagistes, ne pouvait qu'expérimenter l'échec dans la tentative à se construire une autonomie économique. C'est ainsi que les couches dirigeantes enlevèrent méthodiquement à la paysannerie martiniquaise naissante ses attributs constitutifs fondamentaux : le goût de la terre et de sa culture, la capacité à gérer le maigre patrimoine foncier en sa possession, en bref toute vision du long terme susceptible de lui garantir une dynamique évolutive positive. Ajoutés à la paresse, ces éléments à charge furent alors largement suffisants pour construire aux Antilles et jusqu'en Métropole une mémoire du mépris à l'égard des populations émancipées. L'arrivée des travailleurs de substitution fut désormais incontournable, dotés ceux-là des meilleures qualités du monde, ce monde merveilleux des plantations florissantes au grand bénéfice de la classe dirigeante.

Après plusieurs tentatives infructueuses pour faire venir – il faut, compte tenu des réalités historiques, employer le terme de déportation – des Chinois, des Africains majoritairement originaires du Congo, les planteurs trouvèrent en Inde la main-d'œuvre idéale pour remplir les objectifs qu'ils s'étaient assignés.

Encore une fois A. Nicolas (1996 : 57) témoigne :

« Finalement on ne conserva que l'immigration indienne, à partir des années 1870. "Les Indiens étaient, dit un procès-verbal du Conseil Général de 1857, doux et faciles à conduire, ayant des principes religieux qui leur commandent une soumission absolue". Le gouverneur ajoute : "Ils vivent en bonne intelligence avec les noirs qui jusqu'à présent n'exercent sur eux aucune influence...Ils ont un grand penchant pour les liqueurs alcooliques". »

Ces travailleurs, parfaits pour ce qu'on voulait en faire, furent contraints d'accepter les conditions terribles qui leur étaient imposées, parfois pires même que celles connues par les noirs du temps de l'esclavage.

La mission de dénigrement des populations affranchies fut ainsi menée à bien en Martinique, légitimant son remplacement par des humains plus dociles et la mise en place d'une forme dissimulée mais ô combien efficace d'asservissement. Quel rapport avec la période de conquête coloniale allemande au Cameroun et le mythe de la paresse mokpe ?

3) Sur le Mont Cameroun

a- La mise en place de la domination

Bien qu'évoquée plus en détail précédemment, la phase coloniale de conquête des terres fertiles du Mont Cameroun est à prendre en considération dans ce qu'elle présente de traits communs avec ce qui vient d'être exposé. Car il s'agit bien ici aussi d'un système de plantations initié au début des années 1880 sur la côte du Cameroun. Après une période d'échanges commerciaux intenses avec l'intérieur, les Allemands, dans la course à la conquête, prennent l'avantage sur les Britanniques et les Français présents sur les lieux.

Les Allemands s'aventurent ainsi dans l'intérieur des terres et découvrent le formidable potentiel agraire des sols du volcan. Après s'être heurtés violemment aux résistances mokpe, les colons parviennent à prendre l'avantage et accaparent définitivement des dizaines de milliers d'hectares promis à l'exploitation agricole industrielle. La résistance autochtone est écrasée en 1894, les survivants réduits au travail forcé dans les nouvelles plantations, les villages déplacés, encerclés, mis en réserves (Ardener, 1996 : 152-154). Les planteurs n'ont alors qu'à se servir abondamment en main-d'œuvre dans le vivier des villageois impuissants.

Les missionnaires eux-mêmes, tout à leur travail d'évangélisation, furent scandalisés par l'absence de scrupule des nouveaux colons qui considéraient les populations wakpe enclavées comme une propriété privée corvéable à merci ; conception dont la matérialisation revêtit la plus grande dureté.

L'on s'aperçoit, à travers ce bref rappel des débuts de la conquête du Mont Cameroun, des similitudes criantes avec l'implantation du système esclavagiste antillais, origine des hommes réduits en esclavage mise à part (Africains déportés pour la Martinique et autochtones pour le Cameroun).

Mais le point le plus édifiant réside dans les événements qui vont suivre la mise en place des plantations.

b- Une argumentation spécifique

Si le décret d'abolition a modifié complètement la nature du travail en Martinique, par la nécessité de trouver une main-d'œuvre de substitution aux anciens esclaves bien décidés à ne plus se laisser exploiter, c'est l'entrée en résistance désespérée du peuple mokpe qui marque un tournant dans l'histoire des populations du Mont Cameroun.

Le repli sur soi mokpe, tel qu'il s'est constitué sous le joug allemand, est un phénomène assez caractéristique régulièrement observé chez les peuples brutalement asservis suite à une conquête particulièrement violente. Le profond désespoir qui suit la défaite de sociétés ayant défendu farouchement leur liberté, renforcé par la politique de répression humiliante systématisée par le nouveau dominant, plonge ces dernières dans une apathie proche du suicide collectif.

Les Indiens d'Amérique mais aussi les Aborigènes d'Australie ou les Papous de Nouvelle Guinée ont développé des stratégies diverses en réaction à la séquestration en réserves et à l'asservissement, notamment par la création de rites « *évasionnistes* » annonçant la venue prochaine d'une ère d'abondance et de paix (Lanternari, 1962). Malheureusement les pratiques rituelles s'accompagnent la plupart du temps d'une posture suicidaire, programmant à terme la mort culturelle et physique des peuples opprimés.

Si l'existence de cultes évasionnistes spécifiques ne semble pas avoir été observée au sein de la société mokpe, l'apathie dans laquelle cette dernière sembla plonger un temps est indéniablement la résultante des tentatives d'aliénation.

L'état de détresse des Wakpe, sous le choc des privations, qu'elles soient d'ordre matériel ou du domaine des libertés fondamentales, apparaît de manière évidente aux observateurs extérieurs de l'époque. Découvrant à partir de 1916 les méthodes coloniales de leurs prédécesseurs allemands et la réalité des conditions de vie des populations soumises, les Anglais se penchèrent sur le problème.

Les observateurs ne furent pas toujours partisans sur cette question, comme le montre le témoignage du professeur Robert Kuczinski cité par un mémorandum du *Bakweri Land Committee* adressé au *Chief Commissioner* des Provinces de l'Est du Nigeria. Envoyé par l'Université de Londres pour une étude démographique des territoires sous mandat britannique (*Cameroons and Togoland*, 1940), ce dernier rapporte :

« *To return to the Bakweri tribe, there is no doubt that their relegation to reserves has to a large extent made them lose interest in life. Even if the*

lands allotted to them appear large enough for their needs it is invariably not fertile, for the best land has been apportioned for cultivation in a scientific manner and to such quick profit as it has been by European capitalists. »⁶⁷

La perte du « goût de vivre » chez les Wakpe est bien une réalité tangible en ce début du XX^e siècle, ils l'avouent eux-mêmes volontiers à l'époque :

« The Bakweri would have been something other than what they are today – a race living in the declining graph of the imminence of the extermination – its only hope being the glory of its past. »⁶⁸

Le constat est sans appel, la population ne se remet que difficilement des mauvais traitements subis et verse dans la nostalgie des temps glorieux du passé. Son malaise psychique est habilement exploité par les planteurs qui n'ont alors qu'à faire courir la rumeur de paresse, légitimée par le constat de repli sur soi.

Il sera beaucoup question de l'attitude passive mokpe dans les rapports de l'administration coloniale en des termes qui imputent bien entendu le phénomène à la nature sociale des dominés. Le refus d'obtempérer aux ordres est décrit par les planteurs puis par l'administration comme la marque évidente d'une complexion paresseuse. C'est ainsi que se construit peu à peu le mythe, qui s'en prend par la même occasion aux savoir-faire agricoles. L'ethnologue Edwin Ardener (1996 : 224), au tout début des années 1960, ne manque pas de constater l'injustice du contenu de certains écrits : *« The tone of reports on the Bakweri land problem has tended to be unnecessarily contemptuous of indigenous agriculture. »⁶⁹*

En mai 1949 par exemple, pour n'en citer qu'un, le rapport du *Senior Administrative Officer* adressé au gouvernement nigérian fait état de la pétition émanant du Bakweri Land Committee et propose une série de mesures visant à régler la question des revendications foncières en pays mokpe. Après une étude succincte des habitudes agricoles locales, la sanction tombe :

« A further difficulty is the singular lack of aptitude for and knowledge of farming displayed by the local inhabitants. Their troubles appear to be due

⁶⁷ « Pour en revenir aux Bakweri, il n'y a aucun doute que le confinement dans les réserves leur a, dans une large mesure, fait perdre le goût de vivre. Même si les terres qui leur sont assignées semblent suffisamment vastes pour leurs besoins, elles sont invariablement peu fertiles. Les meilleures terres ont été réservées à l'agriculture scientifique et au profit rapide par les capitalistes européens. » Dossier n° 4024/1, Vol. 1, *Bakweri Land Committee*, Archives Municipales de Buea, Province du Sud-Ouest.

⁶⁸ « Les Bakweri auraient certainement pu être autre chose que ce qu'ils sont aujourd'hui – une race sur la courbe déclinante d'une extermination imminente – son seul espoir résidant dans son passé glorieux. » *Amplifying memorandum on Bakweri land problem*, Dossier n° 4024/1, Vol. 1, Archives Municipales de Buea, Province du Sud-Ouest.

⁶⁹ « Le ton des rapports concernant le problème foncier bakweri tendait à être inutilement méprisant à l'égard de l'agriculture indigène. »

less to the lack of good land than to the lack of the will to use it energetically and the knowledge of how to use it efficiently. »⁷⁰

Les administrateurs anglais, réputés pour être plus magnanimes que les colons allemands, confirment pourtant sans hésitation le lien de cause à effet entre la paresse mokpe et le laxisme foncier dont ils feraient preuve, entraînant l'arrivée massive des *strangers* sur la zone :

« Although they have frequently complained about the strangers from the French Cameroons who have settled on their land, so lazy and shiftless are they that they have in fact actively encouraged such settlement. »⁷¹

De fait, la main-d'œuvre n'est pas suffisante pour accomplir l'ensemble des lourdes tâches imposées par le fonctionnement des plantations. Les populations indigènes asservies sur les domaines (Wakpe sur le versant Wouri mais aussi Womboko du flanc nord-ouest, Bakolle, Balong, Isuwu) sont en nombre trop restreint, les hommes valides en ce qui concerne les Wakpe ayant péri en grand nombre lors des affrontements sanglants de la conquête.

Aux premiers temps de la mise en place du système de plantations, la nécessité d'écarter les autochtones par trop improductifs fut impérieuse et leur condamnation définitive comme populations décadentes légitima le recours à une main-d'œuvre allochtone plus rentable. Le scénario antillais semble ici avoir trouvé son pareil, le mythe s'est propagé et les écrits plus tardifs de l'administration coloniale britannique se montrent largement imprégnés de l'idéologie des débuts.

Les vieux Wakpe quant à eux expriment pudiquement, après quelques flagellations (eux aussi se réapproprient parfois le discours dénigrant de la majorité), l'humiliation ressentie par ceux qui ont été réduits en esclavage sur leurs propres terres. La résistance mokpe fut d'abord fière, armée, puis s'est muée sous le coup de l'asservissement en forme désespérée. Malmenés par les représailles physiques mais aussi par la légende créée sur leur compte, les gens du Mont Cameroun n'eurent pas la force de s'ériger contre la politique décisive des planteurs : faire venir massivement des effectifs de l'extérieur.

⁷⁰ « Le singulier défaut d'aptitudes et de connaissances en agriculture des habitants est une difficulté supplémentaire. Leurs problèmes semblent dus moins au manque de bonnes terres qu'à leur manque de volonté de les utiliser de manière énergique. Tout comme au manque de savoir-faire pour les mettre en valeur efficacement. », *Summary of the findings and recommendations of the Investigating Officer and the preliminary observations of the Nigerian Government*, Lagos, 1949, Dossier Qf/e 1932/1, Archives Municipales de Buea, Province du Sud-Ouest.

⁷¹ « Bien qu'ils se soient fréquemment plaints des étrangers venus du Cameroun francophone pour s'installer sur leurs terres, ils sont tellement fainéants et peu débrouillards qu'ils ont en fait activement contribué à leur installation », Lettre du gouverneur de la province A. F. Richards au Secrétaire d'Etat aux Colonies A. Creech Jones, datée du 16 mai 1947. Dossier n° 4024/1, Vol. 1, Archives Municipales de Buea, Province du Sud-Ouest.

Le propre d'un mythe est d'échapper au contrôle conscient de ceux qui le véhiculent et les Wakpe, victimes des premières heures, évoluent encore sous les effets de la gangrène. La légende comme nous l'avons évoquée, impulsée par une volonté affirmée de marginalisation, a maintenant largement dépassé les frontières du volcan. La paresse mokpe est de notoriété publique au Cameroun, au point que des chercheurs étrangers se sont penchés sur cette question et ont produit parfois des articles en curieuse adéquation avec le contenu idéologique du mythe.

4) L'appui du discours scientifique

Force est d'admettre que la littérature scientifique a souvent recours à des sources de seconde main, parfois même de troisième ou plus, lorsque une étude de terrain est peu aisée à conduire, lorsque les conditions matérielles ne sont pas réunies ou que les forces du chercheur rencontrent leurs limites.

On assiste ainsi parfois à l'intronisation de vérités incontestables puisant leur légitimité dans les écrits d'un obscur observateur « du siècle dernier » dont on a par chance retrouvé la trace. La source, par son caractère unique, se sacralise et fige la réflexion scientifique pour les générations à venir. Il en fut ainsi du récit cosmogonique des Dogon de la falaise de Bandiagara au Mali, recueilli par Marcel Griaule en 1946, fixé sur papier et considéré par son école africaniste comme l'unique version du mythe dogon, immuable et incontestable⁷².

L'exemple est célèbre par la somme considérable de productions scientifiques qu'il a inspirée, tant du point de vue des élucubrations tirées du mythe que de la critique dubitative des conditions de sa restitution. Les Dogon d'ailleurs, suite au succès médiatique de l'expédition Dakar-Djibouti, connurent un véritable chamboulement social qu'ils surent retourner dans une certaine mesure à leur avantage (Doquet, 2002).

L'inconvénient majeur de ce phénomène est de reproduire, d'après des bases incertaines, un regard, une sensibilité qui présentent les apparences d'une donnée objective. Le traitement des sources de seconde main est à ce titre délicat, c'est ce que nous souhaiterions montrer, de nombreux écrits concernant la « question bakweri » obéissant à cette règle.

Or l'évocation de ce phénomène de reprise incontrôlée n'a d'intérêt dans les productions scientifiques touchant aux Wakpe du Mont Cameroun que par le fait que ce faisant, ces dernières ont parfois eu la faiblesse de verser à leur tour dans les préjugés véhiculés par la mémoire collective, cette mémoire forgée par une stratégie coloniale réfléchie.

Deux travaux à ce titre ont retenu notre attention, exemplaires par la façon dont ils ont pu selon nous abonder de manière inconsciente, et ce malgré le sérieux et la notoriété de leurs auteurs, dans ce que nous appellerons une sociologie de l'échec, inspirée très nettement par le contenu du mythe de la paresse mokpe et des sols fertiles du Mont Cameroun.

⁷² Marcel Griaule, *Dieu d'eau, entretiens avec Ogotemmêli*, Paris, Fayard, 1975 (1948).

Le premier est un article majeur écrit par Georges Courade : « Marginalité volontaire ou imposée ? Le cas des Bakweri (Kpe) du Mont Cameroun », rédigé en 1980 et le second, un article de Serge Morin : « Pays et milieux d'altitude sous l'équateur, les hautes terres de l'Ouest Cameroun » publié en 1994.

a- Une sociologie de l'échec

« Un peu à l'écart, au calme, souvent plus haut, on découvrira, à l'abri d'une clôture, les Kpe ou Bakweri, dans des maisons sans caractère avec véranda et cour boueuse où voisinent enfants et cochons. Ce sont les fondateurs du village et les actuels détenteurs des fonctions de chef. Rien ne laisse deviner la place occupée par ce peuple dans l'histoire du Cameroun anglophone. » (Courade, 1981-82 : 359)

L'habitat mokpe dans la littérature présente une apparence peu attrayante, ce dernier étant décrit dans une langue souvent connotée. Le pays mokpe semble devoir à tout prix être le reflet du caractère prêté à ceux qui le peuplent :

« Dès lors, en dehors des élites résidant à Yaoundé, la majorité d'entre eux végète comme commis dans les plantations ou dans l'administration, habitant à l'écart des sinistres camps en carabottes que sont les villages des manœuvres des plantations établis... sur leur terrains. Les villages de l'intérieur, minuscules et encore organisés traditionnellement en quartier, ne sont pas moins tristes. » (Morin, 1994 : 428)

Si la lecture du paysage telle qu'elle se présente ici s'affiche comme une approche fiable dans l'étude des phénomènes sociaux, la forme qu'elle revêt témoigne d'un positionnement hostile *a priori*. Les choix linguistiques ne sont pas anodins. Quand la description des paysages reflète la subjectivité du chercheur et sert d'assise à l'étude, on peut légitimement s'interroger sur la valeur de l'argument.

Le paysage n'est pas seul en cause dans la construction de cette sociologie de l'échec, les aspects culturels mis en évidence contribuent eux aussi à la justification de l'apathie mokpe. Sont ainsi passés au crible les différents domaines de la culture autochtone.

« Les Bakweri entretiennent avec le Mont Cameroun (Fako) sur lequel ils sont installés des relations particulières qui ressortent plus du mythe que de la réalité » (Courade, 1981-82 : 359). L'existence d'un système religieux fondé en partie sur des représentations animistes –

éloignées de la vision chrétienne – est désignée dans le texte comme en partie responsable du comportement de repli sur soi, comme si l'élaboration d'une pensée animiste concernant la générosité du volcan prouvait l'absence d'enracinement du peuple mokpe dans « *la réalité* ».

Les structures sociales de la même façon semblent concourir au phénomène d'enlissement : « *société segmentée à l'extrême et sans cohérence interne* », le peuple mokpe ne développe « *aucun lien hiérarchique ou autre : le « chacun pour soi » reste la règle* ». Et pourtant « *l'envie, la jalousie et la méfiance réciproque sont suffisamment fortes pour empêcher l'émergence d'individus riches et puissants en dehors des lignages non soumis à la norme commune* » (Courade, 1981-82 : 372)

Ardener cependant (1996 : 213) donne une toute autre explication au fait que la réussite soit objet de méfiance. Là encore, les conclusions allant dans le sens d'une jalousie destructrice ne tiennent pas compte de raisons plus subtiles qu'il faut puiser en profondeur. Ce que Courade interprète comme un frein malsain à l'émergence « *d'individus riches et puissants* » s'explique par l'existence chez les Wakpe d'une forme de contrôle social qui perçoit d'un mauvais œil la réussite affichée de manière ostentatoire⁷³.

Aboutissement de la démarche, l'argument de la paresse tombe inévitablement, invoquant la raison naturelle :

« *La culture du macabo, nourriture de base, faite par les femmes, donne bien et pendant plusieurs années de suite sans avoir à être replanté bien qu'il s'agisse d'une plante annuelle. La survie du groupe est ainsi assurée sans grand effort* » (Courade, 1981-82 : 365).

Les bienfaits de cette culture ne peuvent ainsi que satisfaire des hommes qui vont jusqu'à projeter leurs désirs d'abondance facile dans leur représentations cosmogoniques : « *Beaucoup de légendes situent le paradis sur le Mont Cameroun. Là, chacun trouverait à manger à sa faim, sans excès, mais sans travailler* » (Courade, 1981-82 : 359).

Pourtant Courade évoque combien put être liée la réputation de paresse et les modalités de la confrontation coloniale, malheureusement sans pousser l'analyse :

« *Les relations entre Bakweri et Allemands furent franchement hostiles ; répression féroce, travail forcé, taxation d'office et accaparement des terres ne pouvaient que contribuer à élargir le fossé et à traumatiser une*

⁷³ Ce contrôle se manifeste par l'entremise d'un système de sorcellerie appelé *nyongo*. Les personnes affichant de manière ostentatoire leur réussite financière sont accusées d'avoir réduit, par sorcellerie, certains membres de leur entourage en esclavage, en prenant possession de leur esprit et en envoyant leur corps travailler de force dans des contrées secrètes. Le sorcier tirerait bénéfice de cet esclavage en accumulant des biens de manière suspecte. La crainte d'une accusation de sorcellerie dissuade généralement les gens d'exhiber toute réussite matérielle.

population qui ne chercha pas à gagner les faveurs du conquérant. Peu nombreux pour servir dans les plantations et déjà réputés comme peu travailleurs, ils n'intéressaient pas les Allemands » (Courade, 1981-82 : 366).

On s'aperçoit donc au fil des propos que les raisons de ce qui est présenté comme l'échec mokpe sont puisées dans la lecture du paysage ainsi que dans les représentations culturelles et les structures profondes de la société. Or cette posture révèle selon nous un vice de forme par la façon dont elle s'entrave d'un carcan déterministe qui brouille la compréhension réelle du phénomène. La littérature scientifique ici prend appui sur la mémoire collective et remonte à contre-courant jusqu'à des sources qui confortent sa vision.

La science s'applique ainsi à débusquer, elle aussi dans la raison naturelle, les causes profondes du marasme et de la paresse mokpe.

Le mythe de la fainéantise au cours des décennies s'est autoalimenté par un glissement des intentions. L'idéologie ségrégationniste de la politique coloniale a laissé place à une valorisation dans les écrits scientifiques de la réussite sociale bâtie sur le modèle économique dominant, réussite à laquelle les Wakpe sembleraient peu assidus.

Dans tous les cas, le processus de marginalisation du peuple mokpe continue d'être décrit comme impulsé par sa nature intrinsèque : une incapacité profonde, découlant de son penchant à la paresse, à s'adapter aux réalités contemporaines.

Or que représentent ces réalités contemporaines, et quelle est la grille de lecture utilisée pour évaluer le degré de réussite ou d'échec de la population mokpe ?

b- Le mythe revitalisé

Les deux auteurs s'accordent sur l'idée que l'agriculture autochtone n'a pas d'assise solide⁷⁴ et que son organisation désuète et par trop rigide n'a pas su s'ouvrir de manière dynamique aux opportunités économiques de la région :

⁷⁴ Il est intéressant de comparer ces affirmations aux rapports de l'administration coloniale concernant les savoir-faire bakweri. Là encore, et nous l'analyserons plus en détail dans la suite de ce travail, la vision très négative perdure sans pour autant être sérieusement démontrée. On constatera l'analogie avec le processus antillais de marginalisation de la communauté paysanne aux lendemains de l'esclavage (cf. chapitres précédents).

« *De la sorte, la montagne fournissant tout, la seule activité noble est la chasse sur les pentes auparavant embrasées au détriment d'une agriculture qui reste de cueillette* » (Morin, 1994 : 428).

Ou même :

« *L'économie de cueillette reste toujours d'actualité chez eux quand tout la condamne : le manque d'espace, les spéculations possibles et les marchés potentiels* » (Courade, 1981-82 : 366)

En effet « *les Bakweri ne sont pas des agriculteurs acharnés* », alors qu'il y aurait « *matière à tirer partie d'un environnement où l'économie marchande règne en maître* » – « *la pression démographique aurait dû l'inciter [la société bakweri] à intensifier ses méthodes de culture* » (Courade, 1981-82 : 364-365).

La stigmatisation de cette agriculture paysanne arriérée, complètement submergée par le contexte économique et incapable de prendre en main le cours des choses car impotente, prêterait presque à sourire si elle ne servait la valorisation systématique d'un modèle exogène bien connu, celui de l'enrichissement par le biais de comportements compétitifs. En bref, « *ces groupes sociaux n'ont pas été capables de transcender leur milieu forestier* » (Morin, 1994 : 438), c'est dire si l'archaïsme dont ils font preuve contraste avec le modèle de réussite économique pris comme référent.

Plus insidieux est le comparatisme ethnique sous-jacent qui forge encore la légende. Les deux auteurs de manière récurrente illustrent leurs propos en évoquant le fait que les Bakweri « *ne sont pas entreprenants comme leurs compatriotes bamiléké* » (Courade, 1981-82 : 364), en effet « *un travail récent sur le dynamisme bamiléké et la réussite économique de ce peuple conquérant pouvait nous servir de terme de comparaison et d'antidote par son triomphalisme. N'y a-t-il pas, en effet, quelque chose de stimulant à opposer l'insuccès à la réussite ?* » (Courade, 1981-82 : 358)

La question est de savoir si un système social donné, parce que décrit comme profondément différent de celui qui est admiré, doit fatalement porter en lui la marque de l'échec. L'insistance des discours que nous analysons accrédite cette thèse par la hiérarchisation de modèles sociaux aux aspirations divergentes. Les plus proches du triomphalisme économique à l'occidentale font figure d'exemple, au détriment de ceux qui s'en démarquent sensiblement.

Sans remettre en question l'honnêteté des hommes de terrain qui ont produit ces écrits, il est intéressant de mesurer la contribution des discours à la médiatisation du mythe. Le regard porté sur la société mokpe n'a pas changé depuis un siècle. Malgré l'évolution du dispositif argumentatif qui ne sert heureusement plus les mêmes causes, les réflexions autour de la nature des Wakpe aboutissent inmanquablement aux mêmes conclusions. La plupart des auteurs d'ailleurs expriment sincèrement leur affliction devant les conséquences apparemment désastreuses de la paresse des gens du Mont Cameroun. Ce faisant ils alimentent inconsciemment une vision très discutable née d'une volonté politique de marginalisation.

5) Conclusion

La paresse mokpe est née selon nous d'un processus collectif d'accumulation d'idées préconçues, forgées consciemment ou non à travers l'histoire, prenant leur source dans la politique coloniale et diffusées par le biais des voix les plus diverses. Bien que les idéologies aient évolué depuis la création du mythe, l'existence de ce trait de caractère semble indiscutable puisque chacun, depuis longtemps maintenant de mémoire d'homme, lui prête un fondement bâti sur la raison naturelle : tout provient de l'exceptionnelle fertilité des sols.

La réputation des Wakpe étant faite, il est désormais bien difficile d'imaginer sa remise en question car des intellectuels de tout le Cameroun et certains écrits scientifiques de dimension internationale la relayent désormais efficacement. Pourtant les incohérences sautent aux yeux.

L'arrivée massive des travailleurs allochtones sur la zone du Mont Cameroun pouvait laisser prédire de graves problèmes sociaux. Il est étonnant que l'administration coloniale ne se soit occupée du problème qu'une fois le fait accompli. Le transfert de milliers de personnes en provenance des régions voisines ne pouvait qu'engendrer une crise foncière majeure qui fut bien lâchement mise sur le compte de la largesse mokpe et de son incapacité à réagir à l'immigration.

« It is clear, however, that the problem is not entirely or even mainly one of land shortage ; but that certain underlying social evils are equally responsible for the difficulties of the local inhabitants. Of these one of the most notable appears to be the breakdown in many areas of traditional control over land used by immigrants. The result has been an unregulated and excessive influx of immigrants farmers which were found to be the principal cause of the local shortages of good land. »⁷⁵

L'administration fit preuve en ce sens d'un manque de clairvoyance certain qu'elle paya au prix fort par la suite. Rejeter en toute mauvaise foi sur les populations locales la responsabilité des effets pernicieux d'une politique avide de bénéfices sur le court terme fut certes efficace pour échapper à la critique, mais la réalité du terrain montre que les conséquences néfastes de la démarche sont encore palpables à l'heure actuelle.

⁷⁵ « Il est cependant évident que le problème ne vient pas uniquement d'un manque de terre. Certains maux sociaux sous-jacents sont également responsables des difficultés rencontrées par les autochtones. L'un des plus remarquables semble être l'effondrement dans bien des endroits du contrôle traditionnel exercé sur les terres utilisées par les immigrants. Il en a résulté un flux excessif et incontrôlé de paysans immigrés, considérés comme la cause principale du manque local de bonnes terres. », *Summary of the findings and recommendations of the Investigating Officer and the preliminary observations of the Nigerian Government*, Lagos, 1949, Dossier Qf/e 1932/1, Archives Municipales de Buea, Province du Sud-Ouest.

On pourrait souhaiter au peuple mokpe, minoritaire sur son propre sol, de renverser la tendance en utilisant les armes de l'adversaire : une volonté affichée de réussir socialement par l'intensification de ses méthodes culturelles, la création de coopératives agricoles reconnues, la gestion rentière de son patrimoine foncier, l'initiative commerciale et bien d'autres choses encore. Il faudrait pour cela que les logiques culturelles wakpe admettent le bien-fondé de ces choix sociaux. Rien ne laisse transparaître en l'état actuel de nos investigations que cette communauté trouve un sens dans l'adoption d'attitudes qu'elle définit clairement comme relevant des mœurs allochtones.

Il a été souvent question de la réticence des Wakpe, même passés les temps sombres du colonialisme, à travailler dans les plantations de la CDC, perdant ainsi la chance d'être reconnus comme capables de s'investir dans un projet constructif à long terme. Les statistiques de la CDC font pourtant apparaître que si ces derniers ont éprouvé un certain dégoût pour le travail d'ouvrier agricole – ce qui se laisse aisément concevoir en regard de l'histoire – leur présence se confirme au sein des postes à responsabilité du fait de leur niveau de scolarisation (initiée dès les débuts de la colonisation par les Missions). De fait, la situation de nombreuses familles wakpe a beaucoup changé par l'accès à l'instruction qui leur a donné une certaine aisance en comparaison des conditions économiques des populations immigrées.

Un étudiant mokpe présente ici sa vision :

« Pour te prouver que nous ne sommes pas aussi fainéants qu'ils le proclament, regarde le niveau de vie entre eux et nous. Dans une famille bakweri d'environ quatre enfants, presque tous les enfants obtiennent au minimum le baccalauréat. Mais eux auront jusqu'à vingt enfants au sein d'un foyer polygame dont seulement neuf pourront prétendre à un baccalauréat. Regarde alors le pourcentage. Tu verras que les Bakweri ont un statut socio-économique plus haut que le leur. »⁷⁶

Dans ces conditions, la rumeur qui fait d'eux des êtres paresseux ne les touche guère et s'explique naturellement à leurs yeux par la manifestation d'une jalousie générée par le confort de leur situation, ou par la différence de coutume.

« A propos de l'idée que les Bakweri sont fainéants, je voulais dire que c'est un vieux mensonge diffusé par ceux qui envient les Bakweri à cause de leur habitat. Dieu nous a placés ! Cette affirmation ne repose sur aucune preuve empirique jusqu'à maintenant. Regarde bien les choses : aucun d'entre eux ne nourrit un Bakweri. Nous luttons pour nous mêmes et travaillons pour obtenir ce dont nous avons besoin pour vivre, en évitant de nous tuer à la tâche. Naturellement les Bakweri sont chanceux de vivre sur les sols volcaniques fertiles du Mont Cameroun. Là ils n'ont pas besoin de travailler dur pour nourrir leur famille. En regardant les gens qui viennent de la

⁷⁶ Entretien du 20 mars 2006 avec Moki Stephen Mokondo du village d'Ewonda. Traduit de l'anglais.

province du Nord-Ouest, tu constateras qu'ils ont l'habitude de travailler très dur pour obtenir quelque chose pour leur famille. Ainsi quand ils viennent ici sur la côte où les gens ont un style de vie modéré et qu'ils sont déjà habitués aux travaux éprouvants, ils regardent les Bakweri comme des gens paresseux. Et ils continuent à travailler dur en pensant qu'ils sont sur un lieu qui demande beaucoup de peine pour en tirer bénéfice. [...] Prends le cas des noirs qui vont en Europe. Ils travaillent dur pour survivre parce qu'ils n'ont personne sur qui compter. Nous, nous ne voyageons pas chez eux parce que nous avons tout ce qu'il nous faut. Ils migrent sur nos terres pour survivre là où nous peinons à peine ! »⁷⁷

La raison naturelle entre bien en ligne de compte dans la construction du mythe, seulement la vision mokpe l'éclaire d'une toute autre manière, en fixant la norme comportementale à son niveau : la société mokpe n'érige pas le travail en valeur suprême, ce dernier n'étant qu'un moyen dont il serait absurde d'abuser dans le contexte favorable du volcan.

Nous ne tenterons pas dans cette partie de discuter, en les reprenant un à un, la pertinence des arguments avancés à travers l'histoire par les différentes mémoires en présence (populaire, scientifique, etc.), pour en arriver à la conclusion que le mythe s'est effectivement construit sur le préjugé. Le contenu de ce travail apportera les éléments de la démonstration.

Nous voulions cependant par l'évocation du mythe de la paresse mokpe faire apparaître l'intérêt d'appréhender les enjeux liés aux mémoires sociale et naturelle sur le Mont Cameroun. Nous voulions faire observer combien la nature des sols, pensée et vécue par les hommes, a pu générer de conflits sociaux toujours vivants.

⁷⁷ Entretien du 20 mars 2006 avec Moki Stephen Mokondo du village d'Ewonda. Traduit de l'anglais.

IV – CONCLUSION DE PREMIERE PARTIE

Achever cette première partie par l'évocation du mythe de la paresse mokpe était pour nous l'occasion de souligner l'intérêt d'une appréhension systémique des mécanismes de la mémoire sociale et naturelle sur le Mont Cameroun.

Nous avons vu comment les spécificités édaphiques du volcan pouvaient déterminer la nature de la configuration sociale actuelle, comment la fertilité des sols pouvait être moteur d'un processus sociologique de marginalisation.

Les sols constituent une donnée fondamentale dans la compréhension des enjeux mémoriels du site. Bien que tirant leur prodigalité des largesses du climat et des propriétés particulières de la roche basaltique, ils sont aussi profondément marqués par l'empreinte de l'homme depuis le XVII^e siècle, constituant autant de caissons enregistreurs des usages anthropiques. Remarqués de longue date par les hommes qui ont arpenté le volcan, les potentiels agricoles du site sont à l'origine d'un épisode douloureux de l'histoire africaine. Des populations entières furent spoliées, asservies, maintenues en esclavage sur leurs propres terres afin d'alimenter un système colonial qui misa sur la conception productiviste des plantations monoculturelles à vaste échelle.

Dans ces conditions de précarité entretenue par les grands domaines industriels, il est difficile d'envisager sur le Mont Cameroun une cohésion sociale propice au développement de pratiques agricoles sereines. Le système ouvertement oppressif des plantations coloniales a laissé place à des formes de domination insidieuses qui renforcent encore la misère des ouvriers agricoles, contribuant à la pérennisation des conflits sociaux sur le Mont Cameroun. L'agriculture paysanne elle aussi est directement affectée par les politiques internationales de gestion des espaces agricoles qui, relayées par les instances gouvernementales, projettent des modèles exogènes inadaptés aux réalités du milieu.

Compte tenu de ces données préalables, il s'agit maintenant d'entrer plus profondément dans les mécanismes de construction des mémoires sociales en interaction avec les mémoires naturelles du volcan, et plus particulièrement chez ceux qui en sont restés le plus proche : les Wakpe. On verra ici comment fonctionne à plein ce que nous tentons d'identifier comme un « système d'interaction mémoriel ».

DEUXIEME PARTIE

LA MEMOIRE DES USAGES :

UNE SCIENCE DES SOLS

« Vous devez apprendre à vos enfants que le sol qu'ils foulent est fait des cendres de nos aïeux. Pour qu'ils respectent la terre, dites à vos enfants qu'elle est enrichie des vies de notre race. Enseignez à vos enfants ce que nous avons enseigné aux nôtres, que la terre est notre mère. Tout ce qui arrive à la terre arrive aux fils de la terre. Si les hommes crachent sur le sol, ils crachent sur eux-mêmes. »

Chief Seattle au gouvernement américain, 1854

I – INTRODUCTION

1) L'idée de nature et le traitement des sols africains

« La manière dont l'Occident moderne se représente la nature est la chose du monde la moins partagée. »

Subvertissant l'assertion de Descartes dans le *Discours de la méthode*, Philippe Descola (2005 : 90) éclaire d'une ironie percutante le grand malentendu qui régit encore les rapports entre l'Occident scientifique et les espaces tropicaux africains. L'*idée de nature* est à la source d'un nombre incalculable d'incompréhensions dans les échanges humains, pour la simple raison qu'elle véhicule des représentations du monde aussi diverses que complexes, en farouche opposition parfois. Pour Sergio Dalla Bernardina en effet, *« la nature sauvage n'existe que dans la perception de celui qui y pénètre. Dans tous les cas, il s'agit de dimensions construites par l'homme, qui en décide à chaque fois les frontières, les caractéristiques et les modes d'emploi. »* (1996 : 113)

a- La confrontation des regards

« Toutes les sociétés ont vécu et vivent avec une représentation de leur rapport à la nature, avec un langage spécifique pour parler du temps qu'il fait, de la vie des animaux et des plantes. Ces divers modes de représentations sont-ils commensurables ? N'est-il pas hasardeux de fonder des jugements objectifs sur les modes de pensée des sociétés différentes de la nôtre à partir de nos propres valeurs ? » (J.-P. Deleage, 1991)

La façon dont les voyageurs européens – et bientôt les colons des premiers comptoirs de la côte africaine – perçurent les espaces forestiers nouvellement découverts, a déterminé durablement le rapport de force qui préside encore aux échanges, tant politiques que scientifiques, entre Occident et Afrique.

Après avoir magnifié les forêts primitives intouchées de l'intérieur, louées comme l'image terrestre de l'Eden biblique, les Européens, pour y avoir regardé de plus près, prirent conscience de l'influence anthropique sur ces forêts denses d'abord supposées vierges. La posture bienveillante vis-à-vis du sauvage inoffensif et pur, en osmose avec son habitat primaire, se mua en paternalisme pragmatique soucieux de préserver, tant qu'il en était encore temps, ces espaces reliques de la main destructrice de paysans intrinsèquement irresponsables⁷⁸.

C'est ici que Rossi (2000) décèle les prémices de l'*ingérence écologique*, phénomène pernicieux et durable qui, naissant d'une divergence des représentations liées à la nature, servit la légitimation de la domination coloniale sur les pays nouvellement découverts.

Cette construction fantasmée de la forêt vierge menacée par la présence de l'homme inspire encore quantité d'études menées sur la question des usages, des techniques, des savoir-faire paysans, en somme de tout ce qu'une société peut mettre en œuvre pour agir sur l'environnement duquel elle dépend. Selon les disciplines et les langues, les terminologies varient pour qualifier l'objet d'investigation : savoirs ou pratiques indigènes, autochtones, traditionnels, écologiques, environnementaux, *etc.*

Une constante cependant se doit d'être relevée. Dans l'immense majorité des cas ces études, pourtant à échelle micro-locale, mettent en exergue les savoirs environnementaux à travers le prisme de la culture scientifique occidentale.

Expurgés de leur assise cosmogonique, éthique et mémorielle, ces savoirs appréhendés selon un utilitarisme souvent intéressé, perdent de leur essence et conduisent à la déduction implacable de leur inefficacité :

« La science du sol a fonctionné comme un formidable modèle de référence dont les contradictions ne peuvent être appréhendées par l'agriculteur qu'au seul niveau individuel et presque uniquement en termes de manque : manque de savoir-faire, manque de terres, manque de moyens, manque d'argent, manque d'intrants, manque de temps, manque de participation, etc. Il s'agit bien là sinon d'un projet de domination, du moins d'un cadre de soumission [...]. L'objectif, avoué ou non, reste bien la mobilisation du travail paysan et son engagement dans un nouveau procès brisant les hiérarchies et les solidarités traditionnelles, et créant de nouvelles dépendances. » (Charlery de La Masselière, 1997 : 41)

⁷⁸ Sharpe (1993-97), pour le Mont Cameroun, établit un lien direct entre les politiques de protection forestière actuelles et les perceptions coloniales dénigrantes vis-à-vis des pratiques autochtones. Citant le *Chief Conservator of Forests* Ainslie au début du XX^{ème} siècle : *« It is only with great reluctance that I agreed to the Native Administrations having anything to do with the Rain Forest Reserve as they cannot appreciate their [sic] value »* (« C'est avec grande réticence que j'ai accepté des *Native Administrations* qu'elles aient quoi que ce soit à voir avec la Rain Forest Reserve, car ils ne peuvent en apprécier la valeur. »).

Les communautés paysannes africaines alors infantilisées se soumettent au prosélytisme agronomique d'instances internationales qui répandent à grands renforts de projets dispendieux la connaissance vraie des pratiques agricoles. Yvon Chatelin (1979 : 3) souligne à ce propos, dans son étude pour une épistémologie des sciences du sol, les liens parfois solides entre idéologies et connaissance scientifique : « *il existe de bonnes raisons de penser que les sciences sont moins indépendantes qu'elles ne voudraient l'être, et que leur objectivité n'est pas dénuée de contingence.* » Ce que P. Etoungou (2001 : 29) confirme sur le terrain :

« *J'ajouterai qu'il nous faut parfois sortir de notre propre société pour en affronter d'autres, nous faire étrangers en d'autres lieux. Les habitudes intellectuelles de certains cadres africains entretiennent trop souvent le clivage entre paysans ignares et fonctionnaires « sabitou » [= qui sait tout] »*

La vanité et l'aveuglement des décideurs en matière de développement, sur la question des sols notamment, ont donné lieu à travers le monde à d'innombrables déstabilisations sociales. Pour n'en citer qu'une, nous évoquerons avec Rossi (2000 : 136) le cas des minorités tay du Vietnam qui exploitent l'érosion des versants pour enrichir en particules fines les rizières des bas-fonds. Les multiples tentatives de l'administration pour limiter les pertes en sol tournèrent en fin de compte au fiasco et furent lourdes de conséquences pour les populations harcelées. Deux logiques opposées, deux manières de concevoir l'usage du sol, se heurtaient là sans se comprendre. Comment faire aboutir des projets parachutés d'un autre monde sans se donner les moyens de déchiffrer les enjeux profonds de certaines pratiques ? Dupriez à ce propos (2007 : 2) va plus loin en concluant que « *ceux qui ont tenté d'imposer les "modernisations" au nom du "développement", sont les promoteurs d'une mondialisation débridée qui n'exclut pas de ses modes d'action les concurrences déloyales et les attitudes inéquitables* ».

Cet état de fait nous amène à la conclusion paradoxale que moins les projets internationaux de développement s'intéressent aux usages du sol dans les communautés paysannes, mieux ces dernières – ainsi que leurs sols – se portent.

b- Le champ pédologique

Si certaines études pédologiques démontrent la validité scientifique et la pertinence des connaissances et des usages culturels paysans, bien peu admettent leur richesse et la place qui

leur revient dans le patrimoine agraire mondial. Il n'est qu'à se pencher sur le contenu de l'immense majorité des manuels d'agriculture destinés aux communautés rurales, pour prendre conscience du processus insidieux de hiérarchisation des savoirs, où la science occidentale occupe d'évidence, et sans grande contestation, la place de choix.

Par ailleurs, la pédologie appliquée en milieu tropical africain fait encore rarement état de la part anthropique dans les phénomènes de pédogenèse, ou bien s'y penche dans des conditions de crise quand l'homme est identifié à l'origine du problème. C'est tout récemment que des auteurs s'intéressent au sol dans ce qu'il a de précieux pour les communautés paysannes qui le travaillent au quotidien (parmi quelques rares études éclairées : Feller *et al.* 1986, Ruellan et Dosso 1993, Agrawal 1995, Toledo 2000, Lahmar et Ribaut 2001, Dupriez 2007, Pomel 2008, Mollard et Walter 2008). Les études que nous avons pu trouver concernant le Mont Cameroun ou des régions volcaniques similaires, visent, de manière presque compulsive, à élaborer des classifications, nommer des horizons, décrire des phénomènes physico-chimiques d'une extrême complexité, miraculeusement détachés de toute influence humaine (Quantin 1972 a et b, 1974 ; Njib *et al.* 1995, Sieffermann 1968 et 1973).

Barrera-Bassols et Zinck (2000 : 33), en réunissant une somme de 432 études concernant l'usage des sols à travers le monde, ont constaté que seulement 16 % du corpus traitait de la **sphère symbolique** développée par les sociétés étudiées – un aspect pourtant déterminant. La plupart des travaux se focalise ainsi sur les connaissances et les pratiques, laissant de côté une dimension essentielle à l'interprétation de l'objet d'étude. Cet inventaire fragmentaire, avec le recul de décennies de projets environnementaux avortés, est insuffisant à la pleine appréhension d'usages paysans complexes, qui s'inscrivent dans un système de représentations singulier.

Pourtant il s'en faudrait de peu pour renverser le rapport de force et, de ce corpus foisonnant d'études, donner leur place à des logiques efficaces, adaptées au contexte qui les a vu naître. Penser que les communautés paysannes n'ont, *a priori*, pas les capacités suffisantes à la reproduction *durable* – puisque le terme est de rigueur – de leur environnement, est aujourd'hui un contresens. Nous l'avons vu en première partie, les crises sociales peuvent déstabiliser certaines communautés mais il est évident que les sociétés rurales en Afrique, pour être encore bien vivantes aujourd'hui, ont su de longue date se donner les moyens de sécuriser l'avenir en développant la maîtrise de leur lieu de vie. Ainsi que le constate B. Charlery de La Masselière (1993 : 88), « *les paysans ont opposé aux scénarios les plus sombres la simple évidence de leur existence* ».

Il est temps de rendre hommage de manière définitive à l'expertise des acteurs quotidiens des finages. Les pratiques agraires autochtones sont dans l'écrasante majorité des cas, bien plus performantes que les modèles d'importation que les agents de développement se plaisent à imposer. Il ne s'agit pas pour autant de renverser un rapport de force – de redresser les torts – en reproduisant par comparatisme douteux une forme de catégorisation des modes de connaissance, au profit de l'un d'entre eux. Comme s'en inquiète Agrawal (1995), les tenants de l'approche « indigéniste » tendent à établir une différence de nature entre « savoirs indigènes » et « savoirs scientifiques ». Ce que nous souhaitons mettre en évidence tient plutôt à une question de posture. La connaissance reste à notre sens un processus universel qui se prête difficilement à la hiérarchisation. Lorsque ce phénomène de hiérarchisation apparaît dans la littérature ou sur le terrain, le souvenir des vieilles idéologies devrait nous éclairer sur les dangers qu'il représente.

La synergie des connaissances, la prise en compte de la sphère symbolique qui les accompagne, nous apparaît donc indispensable à la compréhension fine des pratiques anthropiques en rapport avec les sols.

2) Comment mettre en œuvre la synergie ?

a- Le triptyque paysan

Toledo (*in* Barrera-Bassols et Zinck, 2000 : 3), propose une synthèse très pertinente de trois dimensions fondamentales inhérentes au processus d'appropriation du milieu par les sociétés paysannes. *Cosmos*, *Corpus* et *Praxis* forment un triptyque fonctionnant en système. Le *Cosmos* représente la sphère mythico-religieuse, le domaine du sacré et de la perception spirituelle du monde. Le *Corpus* est le répertoire des connaissances accumulées par la société et la *Praxis* l'ensemble des pratiques mises en œuvre sur le milieu – les sols pour ce qui nous concerne.

La perspective systémique rend impossible l'isolement des composantes de l'une des trois sphères sans risque d'une lourde perte de sens. Elle impose un effort de compréhension des usages anthropiques replacés dans un contexte culturel et environnemental spécifique. Chez les Wakpe, les trois sphères sont étroitement imbriquées et la description d'une pratique, détachée du bagage de connaissances hérité des anciens de la communauté ou de la représentation cosmogonique du monde, peut conduire à des erreurs interprétatives. Les gestes du quotidien, agissants, modèlent les sols et le milieu sous le contrôle des puissances tutélaires et des ancêtres dont l'héritage est reconnu et valorisé.

La rationalité propre à l'agriculture productiviste fonctionne quant à elle sur des bases foncièrement antithétiques et se démarque de manière déterminante de la sphère cosmique. A la différence des structures agro-industrielles qui développent une approche utilitariste des sols dans un but essentiellement lucratif, les pratiques paysannes s'inscrivent au sein d'une vision englobante qui confère aux puissances tutélaires et à la mémoire des ancêtres une fonction sociale effective.

Dans ce contexte, la nature n'est pas une entité séparée de l'homme, désacralisée, corvéable à merci. L'homme évolue au sein d'une création holiste où chaque élément doit son existence au rapport d'interdépendance qui le lie aux autres. Considérant cela, toute action anthropique délibérée agissant sur le milieu est soumise à l'appréciation des ressortissants du système, qu'ils appartiennent au vivant ou au monde spirituel.

De cette vision découle le dispositif rituel de négociation avec les puissances tutélaires. Les libations aux dieux et aux ancêtres consistent à gagner leur assentiment pour l'acte posé. Un

paysan mokpe avant d'aller au champ, un chasseur avant de se rendre en forêt, demandent aux ancêtres la bénédiction pour le travail à venir.

S. Bahuchet (1997 : 23) résume ainsi :

« Toutes les sociétés forestières croient en un équilibre global entre les ressources de la nature, les forces surnaturelles et les hommes : les forces surnaturelles favorisent les activités des humains en leur procurant les ressources naturelles, animaux ou plantes. Toutes pensent que l'harmonie de la vie en société et une bonne communication avec les êtres surnaturels, grâce aux rituels et aux spécialistes, permettent l'efficacité des activités de production. En contrepartie les hommes se donnent comme ligne de conduite de ne pas abuser des ressources de la nature. »

b- Méthode fonctionnelle et mémoire : le système d'interaction mémoriel

En nous gardant de la posture fonctionnaliste originelle⁷⁹ qui considère que toute société constitue un système parfait et qu'en conséquence tout fait social est une fonction du système – au risque de sur-interpréter et de relier entre elles des données au demeurant indépendantes –, il est possible d'envisager une voie moins catégorique tout en soulignant l'intérêt de la notion de système. Le principe de la méthode fonctionnelle appliqué à un système social suggère simplement de replacer les faits à décrire et à interpréter dans leur contexte originel⁸⁰.

Dans cette approche systémique, qui donne tout son sens au triptyque Cosmos – Corpus – Praxis, résident selon nous les clefs interprétatives des processus d'interaction homme/sol.

La mémoire est une de ces clefs. Support du bagage cognitif des sociétés de l'oralité, elle revêt une importance capitale dans le choix des pratiques en rapport avec les sols. Dans un contexte paysan qui envisage la ressource à travers des canaux diversifiés (sols, végétation, chasse, pêche, etc.), les connaissances sont étendues. L'exploitation du potentiel édaphique est optimisée grâce au corpus ancien des savoirs hérités et transmis au fil du temps. Les sociétés implantées de longue date dans un espace localisé parviennent à développer une mémoire remarquable des diverses réponses appropriées à la nature et aux contraintes spécifiques des sols qu'elles cultivent, en fonction de ce qu'elles en attendent.

⁷⁹ On pourra se référer aux œuvres des fondateurs B. Malinowski, A. Comte ou H. Spencer.

⁸⁰ G. Lenclud (*in* Bonte et Izard, 2000 : 286) distingue dans ce sens les théories fonctionnalistes, de l'analyse fonctionnelle. Cette dernière consiste à « *traiter tout fait social sous l'angle des relations qu'il entretient, dans la synchronie, avec d'autres faits sociaux à l'intérieur d'un ensemble qu'il n'est pas épistémologiquement nécessaire de penser comme entièrement structuré. La notion de fonction renvoie seulement à l'idée d'interdépendance relative entre les faits.* »

La mémoire est une création éminemment collective, mouvante, innovante, originale. C'est ainsi que le champ des connaissances appliquées aux sols se construit, comme nous le verrons plus avant, à travers l'observation de ses caractéristiques morphologiques telles que la couleur, la structure, la dureté ou la facilité au travail, mais aussi à travers les influences directes de la nature de ces sols sur la production culturale, le climat, sans oublier le domaine mythique qui fonde leurs spécificités.

La mémoire des usages agricoles dans les sociétés paysannes, à travers tout ce qu'elle comporte de bagage symbolique, est une authentique science du sol.

La mémoire, dans notre tentative d'appréhension des interactions hommes/sols, constitue par conséquent une porte d'entrée s'ouvrant sur des mécanismes très concrets.

Nous aimerions ici esquisser une approche systémique qui met en jeu des processus anthropiques et pédologiques en interaction, basés sur une analogie de fonctionnement : la mémoire. C'est ce que nous appellerons le **système d'interaction mémoriel**, qui se fonde sur des processus humains et environnementaux similaires qu'il est intéressant de décoder alors qu'ils fonctionnent de concert.

**COMMUNAUTES
PAYSANNES**

*REPRESENTATIONS
DU MONDE
(COSMOS)*
SYSTEMES TOTEMIQUES
ECHANGES SYMBOLIQUES
PUISSANCES TUTELAIRES
ENSEMBLE CULTUEL
RELIGIEUX

*USAGES
(PRAXIS)*

SYSTEME AGROFORESTIER
ASSOCIATIONS CULTURALES
TECHNIQUES CONSERVATOIRES
PRATIQUES AMELIORANTES
BUTTES, BILLONS, LABOUR
JACHERE, BRULIS

**MEMOIRE
SOCIALE**

SYSTEME D'INTERACTION MEMORIEL

**MEMOIRE
PEDOLOGIQUE**

*CONNAISSANCES
(CORPUS)*

SAVOIRS ENVIRONNEMENTAUX
TAXONOMIES AUTOCHTONES
TRANSMISSION, HERITAGES
EXPERIMENTATION
ECOLE, ANCIENS

**PROCESSUS
MEMORIAUX**

**Naissance
Mort
Enregistrement
Transmission
Accumulation
Délire
Amnésie
Hypermnésie**

EVOLUTION DIACHRONIQUE

**INDICATEURS DE LA MEMOIRE NATURELLE DU SOL
(à l'origine de pratiques anthropiques spécifiques)**

SOL

Retombées volcaniques fraîches (tephra)
Argiles allophaniques
Teneur en Matière Organique) Indicateurs de la fertilité des sols (favorisent l'implantation des cultures)

Profondeur des horizons humifères
Couleur, texture et structure des horizons
Age des sols (lithosols jeunes, ferrallitols anciens)) Conditionne les possibilités agricoles, le choix des associations culturales, les techniques améliorantes (mulching, buttes), etc.

Tendances verticales des horizons
Teneur en argiles colluvionnaires
Propriétés drainantes ou asphyxiantes des sols
Ressource hydrique) Implique la mise en place de pratiques d'irrigation, de maintien de l'humidité (paillis) ou de drainage (billons), etc.

**INDICATEURS DE L'ENREGISTREMENT DES PRATIQUES ANTHROPIQUES
(à l'origine de formes pédologiques spécifiques)**

Type de système agricole (plantation industrielle, parcelles paysannes permanentes ou semi-permanentes, système itinérant)) Influence l'organisation et la nature des horizons de surface (horizons culturaux appauvris en MO, horizons de jachères très humifères, etc.)

Engrais, pesticides, métaux lourds, nitrates) Produisent certaines pollutions (phytotoxicité, appauvrissement des sols, pollutions des cours d'eau, etc.)

Matières organiques fraîches d'apport (paillis, fumiers, résidus végétaux)) Contribuent à la bonne santé des horizons culturaux (humifères, bien structurés, activité biologique intense, etc.)

Jachères longues sous système d'agriculture itinérante) Multiplication et superposition des horizons humifères

Passage du feu : charbons de bois, cendres, phytolithaires, argiles cuites) Enrichissement des horizons (cas des charbons), appauvrissement (lessivage des cendres), transformations chimiques et structurales, etc.

Aménagements culturaux (planches, buttes, billons)) Approfondissement des horizons organiques et brassage des constituants du sol (remontées minérales, descente des particules de MO fraîche)

II – LES REPRESENTATIONS DE LA TERRE

La mémoire sociale en rapport avec les sols se construit par le vécu collectif, elle se nourrit de l'expérience et de la relation intime avec la terre. Comprendre les pratiques des hommes sur le sol, c'est comprendre avant tout la manière dont ils le perçoivent. A l'instar des choses de la création, le sol fait partie d'un tout vivant qui impose certaines contraintes. Car on ne touche pas au sol, tout comme l'on ne va pas chasser, sans l'assentiment des puissances tutélaires qui en ont la garde. L'agriculture chez les Wakpe n'est pas seulement un acte matériel de production. Elle relève aussi d'une dimension spirituelle incontournable et met en branle un ensemble rituel qui fait communier les hommes avec les dieux et l'esprit des ancêtres.

En fait les sols, le volcan, la forêt et les divinités qui la peuplent, sont à considérer attentivement, comme un ensemble cohérent qui fait sens.

Nous allons voir ici comment les sols puisent leur essence dans le *cosmos*, la part sacrée du patrimoine mémoriel de la société mokpe.

1) Le volcan, la forêt et le sacré

Dire que le Mont Cameroun occupe une place fondamentale dans la pensée mokpe est une tautologie. L'arrivée des Wakpe sur les flancs du volcan par le versant nord marque la naissance d'une culture qui confère à la montagne une position centrale au sein de son système cosmogonique. Le mythe fondateur évoque l'itinérance des Wakpe découvrant l'abondance au bout du chemin. Si le gibier attire de prime abord l'attention des pionniers, ces derniers par la suite ne manquent pas de constater l'exceptionnelle fertilité des sols. Il va de soi que les laves du Mont Cameroun sont intimement liées à cet état de fait. Comment le volcan se définit-il dans la mémoire mokpe ?

a- *Manda ma Lova*, la résidence de Dieu

Les premières tentatives de conversion des Wakpe au Christianisme (qui débutent sous l'impulsion du missionnaire baptiste Merrick à partir de 1844 sur la côte) sont balbutiantes et se soldent par des échecs cuisants dans les environs de Buea. Les missionnaires s'opposent à une pratique locale ancienne d'ordalie qui consiste à condamner à mort les personnes accusées de sorcellerie. La notion de péché associée à la mise à mort d'un humain se heurte à l'incompréhension farouche des Wakpe qui méprisent ouvertement, au grand dam des missionnaires, le prosélytisme ambiant. Les catéchistes se désolent de l'absence même de curiosité des Wakpe face au message christique (notes de P. M. Kale, citées par Ardener, 1996 : 91).

Pourtant, il existe un terreau favorable à l'implantation du Christianisme en pays mokpe par la similitude de croyance en un dieu suprême créateur. De fait, une fois les cérémonies ordaliques abandonnées sous la pression des hommes d'église, la parole chrétienne se propage rapidement.

Les Wakpe en effet croient en une puissance immatérielle créatrice du monde, une entité invisible et toute puissante, connue sous les noms de Lova la Maeke (Dieu le créateur), Ovasa Love (Dieu le tout-puissant) ou encore Iwonda Love (Dieu le forgeron). Il est impossible aux hommes, en regard de leur faiblesse, d'entrer en contact avec cette puissance invisible sans faire appel à l'entremise des dieux subalternes ou des ancêtres.

Le révérend Genty Eyole Njie Ndeley⁸¹ évoque ainsi l'une des formules incantatoires des anciens Wakpe lors des libations : « *Zruwelele na Tata Iwonde o mwanyu, zruwelele na welimo o monye* », qui veut dire : « Puissent les choses bien s'accomplir par notre dieu dans le ciel, puissent les choses bien s'accomplir par nos ancêtres reposant dans leur tombe ». Ces paroles incantatoires, prononcées lors d'événements particuliers, remontent à des temps précédant l'introduction du concept du Dieu chrétien par les missionnaires européens.

Le principe du dieu forgeron créateur du monde se retrouve dans la formule utilisée couramment pour désigner le Mont Cameroun : *manda ma Lova*, la résidence de Dieu (Lova), c'est-à-dire l'endroit où Lova séjourne. La montagne est donc son fief, il en est le créateur. On entrevoit ainsi l'importance que les Wakpe accordent au volcan dans leur système de

⁸¹ Par courrier en mars 2008.

représentations : œuvre maîtresse de l'être suprême créateur, il en constitue un centre hautement sacralisé.

Cependant Lova, par sa nature transcendante, est inaccessible aux hommes et chez les Wakpe, aucun sanctuaire ni autel ne lui est consacré. Ces derniers s'adressent à lui par l'intermédiaire d'une divinité tutélaire plus accessible et tout aussi fortement associée au volcan : Epaza Moto.

b- Le Roi de la Montagne

Epaza Moto est une célébrité connue même des sociétés nouvellement installées sur le volcan. Il est la divinité référente du système religieux mokpe, celui à qui l'on s'adresse de manière privilégiée, pour peu que l'événement revête une certaine d'importance. Si Lova relève de la sphère invisible et inatteignable, Epaza Moto quant à lui se tient aux côtés des ancêtres, plus proches des hommes dans le panthéon mokpe. Il possède une morphologie particulière qui varie selon les versions du mythe.

Epaza Moto veut dire littéralement « moitié homme ». On lui attribue ainsi une seconde moitié soit minérale, soit animale. Il est mi-homme, mi-pierre, ou mi-homme, mi-animal. Et ce n'est pas un hasard. Selon Eko (2004), cette apparence est le symbole de la dualité présente en chaque être humain. Epaza Moto rassemble dans ses attributs trois des principes les plus importants du monde mokpe : l'homme, l'animal et la roche.

On le nomme Roi de la Montagne car il a fait du volcan sa demeure, le Mont Cameroun est une part de lui-même. Son rôle fut déterminant pour la cause mokpe lors des guerres coloniales contre l'envahisseur allemand. Epaza Moto forgeait les armes pour les combattants, jusqu'à ce qu'un homme trop curieux brise le pacte qui liait la divinité aux humains⁸². Le mythe raconte aussi qu'en temps de paix, Epaza Moto fournit aux paysans les outils nécessaires aux travaux des champs :

⁸² « Tu sais, nous on a lutté contre les Allemands. Chaque matin, les gens allaient trouver les armes déposées dans un endroit, près de la maison actuelle du Gouverneur. Tous les Bakweri allaient récupérer ces armes, des fusils, des épées, et ils allaient au combat. Un homme à Buea avait pour nom Evakissè. Evakissè veut dire « je vois avant de croire ». L'homme alla un jour à Bokwango pour boire. Mais il y avait une loi : on ne doit jamais voir Epaza Moto. Pourtant on l'entendait forger les armes pour les Bakweri. Evakissè vint et chercha à voir Epaza Moto. Ce dernier entra en colère. Quoi, toi Evakissè, tu es venu et tu m'as vu ! Tu iras dire à ton peuple qu'à partir de maintenant vous ne me reverrez plus. Il partit et disparut dans la Montagne. Ils perdirent tout ce jour-là. » (Entretien du 28 mars 2006 avec Peter Lifose, traduit du pidgin english)

« Tu sais, avant on apportait n'importe quel morceau de fer de l'autre côté de nos clôtures, on le laissait là-bas et on demandait [à Epaza Moto] ce qu'on voulait qu'il en soit fait. Le lendemain, on retrouvait le fer transformé en outil, en table, en ce que l'on souhaitait. »⁸³

Une fois le pacte rompu, Epaza Moto se retira dans la montagne, en un endroit que les légendes décrivent comme paradisiaque. Ceux qui ont pu approcher les lieux ont constaté la magnificence de la végétation et la sérénité de l'atmosphère qui y règne.

« Quand tu vas sur le Fako [les hauteurs du Mont Cameroun], il y a certains endroits... Tu vas voir de très gros nuages. Tu vas entendre des gens parler mais tu ne pourras pas les voir, tu verras seulement des nuages. De belles fleurs et de la canne à sucre. Si tu la coupes, ne la ramène pas en bas. Mange-la là-bas. Sinon, tu perdras ta route et tu seras sacrifié. »⁸⁴

Il est en effet une règle à laquelle nul ne doit déroger. Celui qui récolte de la canne à sucre ou des fruits sur les hauteurs de la montagne doit les consommer sur place, sous peine de déclencher le courroux d'Epaza Moto. Gardien des ressources, il est attentif à tout manque de respect à son égard. Les contrevenants prennent le risque de s'égarer définitivement dans les forêts du Mont Cameroun.

« Il y avait trois blancs venus d'Europe. Ils dirent qu'ils voulaient attraper Epaza Moto. Ils ont gravi la Montagne jusqu'à un endroit appelé Ekenie Kenie. Ils ont tous disparu. Jusqu'à aujourd'hui. Parce qu'ils avaient de mauvaises intentions, ils voulaient trahir Epaza Moto, le roi de la Montagne. »⁸⁵

La trahison est ici à prendre dans le sens d'un manque de respect au gardien de la ressource. Le souci méticuleux de ne pas froisser Epaza Moto, protecteur des espèces animales et végétales, est largement répandu chez les Wakpe. Tous les mythes cynégétiques y font allusion. Comme nous l'avons vu, l'excès est condamné dans toutes ses formes, qu'il revête l'apparence d'une chasse destructrice ou du pillage des richesses du volcan.

Epaza Moto se confond avec la montagne, il en est l'âme. Naturellement, le respect qui lui est dû s'étend au Mont Cameroun dans son entier. Les sols et les êtres vivants qui le peuplent, sous sa tutelle, sont exploités par les hommes dans un esprit général de modération. Cette déontologie s'étend même à la nature des intentions de celui qui se rend en montagne. La divinité sanctionne immédiatement les comportements déviants.

⁸³ Entretien avec Ngwange Williams Mbonde, au village de Bonakanda, le 31 mars 2006 – Traduit de l'anglais.

⁸⁴ Entretien avec Peter Lifose, le 28 mars 2006, à Mokunda Mo Mbenge – Traduit du pidgin.

⁸⁵ Entretien avec Martin Kove Ekwa, à Bonakanda, le 30 mars 2006 – Traduit du pidgin english.

« Si tu vas sur la Montagne, ne te comporte pas mal. Et si tu as tué, il y aura un jour où tu devras te confesser en disant : j'ai fait ça, j'ai fait ça... »⁸⁶

« Si tu gravis la Montagne dans un mauvais état d'esprit ou pour "détruire quelqu'un" [destroy souls], il [Epaza Moto] te détruira ! Tu ne le verras pas, il est tout comme une ombre. Mais s'il apparaît en face de toi, hum, c'est fini ! Tu ne le verras pas une seconde fois. »⁸⁷

Plus encore, Epaza Moto est considéré comme le maître des éruptions :

« Les éruptions sont le travail des dieux. Quand les gens de la Montagne ont besoin de protection, ils se réunissent pour faire des libations aux dieux. Le chef des dieux, Epaza Moto, répond en déversant du feu de la montagne et c'est l'éruption. »⁸⁸

Son courroux aussi peut être à l'origine de l'éruption. Mais toutes les versions ne sont pas concordantes et certaines personnes aujourd'hui adoptent, en les remaniant un peu, les notions de géologie enseignées en classe.

« Hum... Le feu qui sort de la Montagne, c'est une croyance ancienne, nous croyions que le feu était envoyé par Epaza Moto. Comme je te l'ai déjà dit, la civilisation venant, on s'est rendu compte que c'était minéral. Il y a beaucoup de pétrole selon les scientifiques. Mais à l'origine les gens croyaient que c'était Epaza Moto qui provoquait ce feu [rires]. »⁸⁹

Est-ce un propos représentatif d'un état de connaissance ou composant avec l'origine occidentale de l'interlocuteur ? Il est difficile de trancher. La majorité des témoignages s'accorde à dire cependant que le Roi de la Montagne décide des occurrences éruptives.

La preuve en est, chez les Wakpe, l'existence d'une cérémonie bien spécifique, en relation directe avec les laves du Mont Cameroun : le Mbando.

c- Le Mbando

Mbando signifie « unité ». Cette cérémonie, pratiquée à intervalles réguliers, permet aux Wakpe de rentrer en contact avec les divinités de la Montagne et les ancêtres, afin de solliciter

⁸⁶ Idem

⁸⁷ Entretien avec Samuel Molua, à Ewonda, le 20 janvier 2006 – Traduit de l'anglais.

⁸⁸ Témoignage de Fahlé Mongambe, historien du Malé du village d'Ewonda. Extrait du documentaire de L. Eko (2004).

⁸⁹ Entretien avec Samuel Molua, à Ewonda, le 20 janvier 2006 – Traduit de l'anglais.

leur protection face au malheur. Le Mbando est un acte collectif qui réunit les hommes chaque fois qu'un événement d'importance, naturel ou social, survient dans les villages. Les éruptions, bien que relativement fréquentes, demeurent suffisamment exceptionnelles et impressionnantes pour donner lieu à l'organisation du rite. Les anciens et les notables se rendent en montagne autour d'une pierre réservée au rituel, afin de consulter et éventuellement d'apaiser les dieux et les ancêtres. Des libations (*lizomèlèlè*) sont faites et de petits animaux sont sacrifiés pour l'occasion.

« On doit, tous les cinq ou dix ans, aller faire des sacrifices sur la Montagne, des chèvres, des poules, faire des libations. Si on laisse passer ce temps, tu verras le feu sur la Montagne, la lave coulera. »⁹⁰

Il y a peu, des sacrifices humains étaient pratiqués lors de certaines éruptions. M. Sitchui se souvient que les albinos, appelés *mokala*, étaient parfois choisis pour être offerts aux dieux de la Montagne :

« Il y avait le feu au Mont, là. On a dit qu'il fallait un mokala... En ce temps là, tous les mokala qui étaient là ont fui ! Puisqu'il fallait le mokala et le mouton blanc pour faire le sacrifice au Mont. Et quand les Bakweri font ça, c'est toujours eux. Personne d'autre ne peut... Le Mont que tu vois, ce n'est pas un petit mont. Tu pars là-bas au Mont et tu veux compliquer, le Mont va te compliquer... »⁹¹

Certains villages possèdent leur propre place de Mbando. Celle d'Ewonda était constituée de trois roches rassemblées ; d'autres prennent la forme de petits autels abrités. Comme le précise Chief Mokossa, la pratique du rite a par endroits été abandonnée :

« Le Mbando est une tradition, tous les villageois se réunissent à un endroit et viennent faire des prières. Ils mettent des fétiches dans de petites maisons. Les anciens, quand de bonnes choses arrivent, ont l'habitude d'aller là et de prier. Quand de mauvaises choses arrivent, ils font de même. C'est comme la maison sacrée du village. On ne peut rien faire sans consulter le Mbando. Les ancêtres passent par le Mbando pour nous parler. A tout le village. Ici, notre Mbando est à l'abandon parce que notre culture disparaît. Mais tu vois dans d'autres villages qu'ils maintiennent la tradition de telle sorte que lorsque le chef et les anciens s'y rendent pour faire leurs prières, ils communiquent et ils viennent rendre compte de ce que les ancêtres ont dit. »⁹²

Ainsi le Mbando constitue-t-il le moyen privilégié d'entrer en contact avec la communauté des ancêtres et des puissances tutélaires. Cette donnée revêt une importance particulière pour ce qui nous préoccupe, à savoir la façon dont le volcan est perçu par la mémoire

⁹⁰ Entretien avec Peter Lifose, le 28 mars 2006, à Mokunda Mo Mbenge – Traduit du pidgin.

⁹¹ Entretien avec Jean Sitchui, le 18 décembre 2005, à Bonduma – En français.

⁹² Entretien avec Chief Njie Mokossa, le 31 mars 2006 – Traduit de l'anglais.

collective mokpe. Les manifestations éruptives, au cœur même du fonctionnement du volcan, rappellent aux hommes la présence et la nécessité absolue d'entretenir les meilleurs rapports avec les gardiens de la Montagne. Le respect du Mont, dimension récurrente dans les discours wakpe en même temps que posture déontologique, tient à la relation permanente des hommes au cosmos, la sphère spirituelle de la culture mokpe.

« Quand la lave est descendue la dernière fois comme je te l'ai dit, les gens ont pensé que c'était Epaza Moto qui faisait descendre le feu. Donc au moment où cette lave s'est mise à couler, nos chefs ont dû se réunir pour prier, faire des libations, s'adresser aux ancêtres. Ils lui [Epaza Moto] ont demandé de contrôler le feu. Et ça c'est arrêté ! Peut-être parce que le dieu nous a aidés. Parce que sans cela le feu aurait peut-être fait trop de dégâts, tué beaucoup de gens ou les aurait fait partir. Donc le feu s'est arrêté après qu'ils ont fait les libations. C'est comme cela qu'ils ont stoppé le feu. A Bakingili. C'est la dernière coulée qui est descendue. »⁹³

Parallèlement au Mbando, Ardener (1956 : 103) évoque l'existence d'un rite appelé *liololo* – peut-être éteint depuis les années 1960 car nous n'en avons pas eu vent – pratiqué lors des tremblements de terre. Les femmes couraient nues à travers le village, conduites par les maîtres du Mbando, en brandissant des feuilles de *ngonyi* qu'elles déposaient à l'orée du village pour conjurer la menace.

Le volcan dans ses manifestations les plus spectaculaires (tremblements de terre, coulées de lave) est directement associé aux puissances tutélaires qui en ont la maîtrise. Ces événements extraordinaires réunissent alors les membres éminents de la communauté qui fait appel à la clémence et à l'aide de ses divinités. Mais au quotidien, les pratiques en rapport avec les sols mobilisent des forces plus proches des hommes. Parfois protectrices (les ancêtres), elles peuvent aussi déranger les activités des champs (l'esprit des mourants), voir même épouvanter et nuire (les fantômes).

Dans tous les cas, l'agriculture n'est pas un geste anodin et, nous l'avons précédemment évoqué, ne se réduit pas à un simple acte de production. L'immatériel fait partie intégrante des pratiques paysannes liées aux sols en pays mokpe.

⁹³ Entretien avec Samuel Molua, à Ewonda, le 20 janvier 2006 – Traduit de l'anglais.

2) Par-delà le sol : la communauté des ancêtres

Sollicités lors de cérémonies d'importance (le Mbando par exemple), les ancêtres relèvent aussi de la sphère quotidienne. Les activités du champ sont soumises à leur appréciation.

Chez les Wakpe, l'individu possède une instance psychique appelée *elinge*. En mokpe, le mot *elinge* est employé couramment pour désigner une ombre, un reflet ou une image mentale. Il s'agit de ce que Marc Augé (1973) définit comme le « double de la personne », conception répandue en Afrique sub-saharienne⁹⁴. *Elinge* peut s'extraire temporairement du corps et y revenir sans dommage, comme lors du rêve. Il est dit qu'une frayeur extrême ou une chute peut aussi faire s'échapper *elinge*. S'il ne parvient pas à regagner le corps de l'individu, ce dernier court le risque de mourir.

Lorsque quelqu'un décède, *elinge* quitte définitivement le corps. On ne l'appelle alors plus *elinge*, mais *mu* (pluriel : *wau*)⁹⁵. *Mu* est l'*elinge* du mort en phase de transition. Il est réputé pour ses manifestations perturbatrices bien connues des vivants. Ce n'est qu'après l'accomplissement de rites mortuaires complexes que *mu* trouve le repos et accède au stade de *molimo* (pluriel *walimo*), l'ancêtre.

Ces notions sont fondamentales pour l'interprétation de quantité d'événements susceptibles de survenir en brousse lors des activités agricoles ou de chasse. L'anecdote qui suit se passe lors d'une sortie de chasse nocturne dont nous faisons partie, au début du mois de mars 2006. Cette nuit là, un petit groupe de quatre personnes s'est embusqué au croisement de plusieurs coulées stratégiques du gibier, à environ 2000 mètres d'altitude sur le Mont Cameroun⁹⁶ :

⁹⁴ Ces notions ont très bien été étudiées par certains auteurs dans l'aire culturelle akan (Côte d'Ivoire) où la ressemblance est troublante. *elinge* des Wakpe est chez les Baoulé *wawè*, ou chez les Anyi *wawô* : « *Le wawè est entré dans le corps, mais il repartira de temps à autre. Dans les moments d'angoisse par exemple, le Baoulé dit : "Mon wawè s'est échappé de moi", et ce mauvais moment passé, il déclare : "mon wawè est revenu en moi". En cas d'anémie, on dit aussi : "Son wawè n'est plus en lui" ; ce n'est qu'avec la convalescence qu'il y reviendra* » (V. Guerry, 1970 : 91). « *Ce wawè n'est qu'une ombre ; le mot wawè désigne l'ombre portée qui m'accompagne quand je marche au soleil ou l'image que je reflète quand je me penche sur l'eau de la fontaine* » (V. Guerry, 1970 : 92). De même, « *pour les Anyi, tout être vivant a un wawô et pas seulement l'être humain. Le wawô accompagne partout le corps, on dit qu'"il le suit", qu'"il est derrière". Les Anyi disent aussi que : "C'est le wawô de ton père qui te protège". La caractéristique principale du wawô est cependant de pouvoir quitter momentanément le corps humain. Cela a lieu principalement durant le rêve. Il peut également être capturé par les malveillants du matrilignage (les bayefwô), et si le corps et le wawô restent séparés, la personne va mourir. Le wawô a aussi le don de métamorphose* » (V. Duchesne, 1996 : 128).

⁹⁵ Entretien avec Martin Kove Ekwa, à Bonakanda, le 30 mars 2006 – Traduit du pidgin english.

⁹⁶ Ce qui suit est un extrait de nos notes de terrain.

« Il est aux environs de deux heures du matin et nous espérons voir quelque chose depuis près de six heures. Je commence à m'interroger sur la cause d'une si longue attente sur cette place qui présente des traces de passage frais en abondance. Subitement, des coups répétés de machette, sonnante sur du bois mort, se font entendre à quelques mètres derrière nous. Dans l'obscurité totale, le faible éclairage des torches est insuffisant à déterminer la cause de la nuisance. M. Ekwa [le maître de la chasse] balaye le rideau forestier qui nous entoure sans parvenir à percer le mystère. Le bruit, à cette heure et à pareil endroit, est incongru. Quelques minutes s'écoulent à peine que l'on distingue le tintement que produit le fer des machettes dans le sol caillouteux, lorsque les hommes déterrent le macabo⁹⁷. Quelqu'un récolte des tubercules à quelques mètres de nous sans qu'il soit possible de déterminer sa position exacte. Le bruit s'éloigne et se rapproche sans cesse, flotte autour de notre affût et tourne à un rythme insolite. Ekwa se renfrogne. Il m'est impossible de poser la moindre question dans l'atmosphère du moment. Je me résigne donc à ne pas tout comprendre, mes compagnons ne semblent pas vraiment inquiets et je sais qu'ils me clarifieront les choses le temps venu.

Les bruits cessent, aussi brusquement qu'ils se sont manifestés. Chacun se ressaisit et se concentre à nouveau sur les coulées. La chasse reprend. Le calme à peine revenu, dans le froissement distinct des feuilles mortes piétinées, un porc-épic se laisse aveugler par la torche de Ekwa qui épaula aussitôt et presse la détente. L'animal est alors à six mètres, il est impossible de manquer le coup. Pourtant, à la stupéfaction générale, la bête se volatilise. Or le calibre 12 du chasseur n'a pas fait long feu. La cartouche était bonne, le plomb est parti, sans laisser trace dans la végétation. Comme si rien n'avait eu lieu. Je ne comprends pas.

Ekwa décide alors de regagner le camp, situé à une centaine de mètres plus bas, après un très laconique : « Ça ne sortira plus cette nuit, il faut rentrer. J'ai laissé cinq personnes malades au village en partant hier, l'une d'elle est morte cette nuit. »

Après un court repos au campement, le jour commence à se lever et nous entamons la descente vers le village de Bonakanda. [...] Midi approchant, nous sommes désormais à moins d'un kilomètre de la première maison. Un homme vient à notre rencontre sur le sentier forestier. Ses premiers mots à l'intention de Ekwa lui apprennent que son cousin est mort pendant la nuit. »

Voici comment, quelques jours après l'événement, M. Ekwa éclaire nos interrogations à propos de ce qui est advenu :

« Tu te rappelles, quand nous étions en forêt la dernière fois, puisque mon cousin était malade, son esprit était derrière nous. Quand j'étais assis, attendant le porc-épic – on l'appelle ngomba – j'ai entendu l'esprit derrière moi coupant du bois pour le feu. J'ai dit : mais qui est-ce ? Je suis allé, j'ai bougé, mais je n'ai vu personne. Quand je suis revenu après cinq minutes, on a entendu encore quelqu'un fouillant du macabo. Quand je me suis assis, le porc-épic est venu. Quand je l'ai tiré, tout a disparu. Même les traces de plomb, nous n'avons rien retrouvé. C'est pour cela que je te dis que les animaux appartiennent aux esprits. On les appelle molimo. Molimo est celui qui est mort depuis de nombreuses années. L'esprit de celui qui est malade, qui va mourir, on l'appelle mu. Ainsi les animaux appartiennent aux walimo [pluriel de molimo] et aux wau [pluriel de mu]. C'est pour cela que si les tombes sont sales, que tu vas en brousse, tu ne tueras pas. C'est pour cela que tu verras du tabac à priser et du vin de palme sur la tombe. Donc tu prends

⁹⁷ Likawo en mokpe. Il s'agit du *Xanthosoma sagittifolium*.

du tabac à priser ou des cigarettes et du vin de palme ou du vin blanc. Tu vas sur la tombe, tu les appelles par leur nom, un par un, et après ça tu vas sur la Montagne et tu tues. »

M. Ekwa donne ici quelques clefs interprétatives de ce type d'événement qui arrive fréquemment sur le Mont Cameroun. Le rite mortuaire du Sase chez les Wakpe a lieu le troisième jour après le décès d'une personne. La veuve est alors emmenée en forêt pour être dévêtue et rasée. Ses habits, ses cheveux ainsi que les feuilles de plantain sur lesquelles elle a dormi sont brûlés. Ce n'est qu'à cette condition que le *mu* du défunt cessera de perturber les vivants. Car le *mu*, s'il n'est généralement pas nuisible, a la particularité de se rendre en forêt et d'avertir les parents que le décès vient de se produire. Dès lors, toutes les activités sur la Montagne sont perturbées. A tel point que lorsqu'une personne meurt au village, les gens attendent la fin du Sase pour retourner aux champs.

« Si je vais quelque part, au champ par exemple, et qu'un proche est en train de mourir, il va apparaître là-bas pour me déranger, pour me faire savoir qu'il est déjà mort. Mais tu ne sais pas forcément que cette personne va mourir. C'est quand tu vas rentrer à la maison que tu vas constater qu'effectivement la personne est déjà morte. C'est une tradition. En fait c'est ainsi que Dieu l'a inventé. Dans la Montagne, quand tu vas à la chasse et que quelqu'un meurt au village, même si ce n'est pas un proche, tu ne vas rien tuer. Jusqu'à ce que la personne soit enterrée. Lorsqu'il est connu que quelqu'un vient de mourir au village, les gens peuvent ne pas partir au champ de peur d'être dérangés dans leur travail. Jusqu'à ce que la personne soit enterrée. Après cela, tu repartiras et la voie sera ouverte pour toi. »⁹⁸

Ce qui s'est passé cette nuit-là, à 2000 mètres d'altitude, n'a rien d'un fait extraordinaire pour qui connaît la chose. Avant de trouver le repos et de devenir pleinement un *molimo*, un esprit des morts, puis, avec le temps un ancêtre, le *mu* se manifeste bruyamment aux vivants, notamment lorsque la personne était un habitué des activités de la forêt.

« Moi, je suis un chasseur et un médecin. Je veux mourir. Les gens qui iront dans la forêt, je vais les tourmenter. Mon esprit va les tourmenter, parce que j'étais un homme qui avait l'habitude d'aller en forêt et d'y faire des choses. Ainsi mon âme va avertir : mon temps pour mourir est arrivé. »⁹⁹

Si après une ou deux années, le *mu* continue à perturber les activités des hommes en forêt, c'est qu'il s'agit d'un esprit appartenant à un homme très puissant, voire suspecté de sorcellerie. Des cérémonies spécifiques sont effectuées afin de faire cesser les manifestations du

⁹⁸ Entretien avec Samuel Molua, au village d'Ewonda, le 18 mars 2006 – Traduit de l'anglais.

⁹⁹ Entretien avec Peter Lifose, le 28 mars 2006, à Mokunda Mo Mbenge – Traduit du pidgin.

mu trop dérangeant. Dans ce cas, il est appelé *ekongi*. *Ekongi* rôde la nuit et effraye les vivants. Il lui arrive même de les agresser quand il provient de l'*elingé* d'une personne malveillante. Les gens très puissants au sein de la société mokpe tels les hauts membres de la société secrète du Malé, peuvent aussi devenir *ekongi*.

Cependant le cours normal des choses veut que le *mu* devienne un jour *molimo*. L'ancêtre est une entité protectrice mais aussi négligente parfois. Cette ambivalence est pointée du doigt lors des funérailles par les membres endeuillés de la famille qui remettent en question dans le chant l'existence et la compétence des ancêtres : « *Walimo we zen je !* » Les ancêtres n'existent pas ! (Mokossa, 1997 : 20)

Habituellement, les Wakpe invoquent les *walimo* pour demander la paix, la santé, la fertilité, des récoltes fructueuses ou le succès de la chasse :

« Tu leur demandes qu'ils te laissent les animaux qui leur appartiennent. Sans cela tu ne tueras pas. On appelle ça libations. C'est pour cela qu'on dit que les animaux sont la propriété des walimo. Je sais que les animaux sont aux esprits parce que mon grand-père Ngakanjoko suivait une antilope. L'antilope entra dans une grotte, avec les chiens aux trousses et l'homme Ngakanjoko. Quand il entra, il vit des animaux dormant dans des enclos et appartenant aux walimo. Quand les gens [les walimo] le virent, ils lui demandèrent : es-tu la personne qui fait que chaque jour des antilopes partent sans jamais revenir ? Ngakanjoko répondit qu'il ne savait pas que les antilopes leur appartenaient. Et il s'en excusa. L'homme resta là pendant neuf jours. Les gens à Ekona Lelu pensèrent qu'il était mort. Les esprits prenaient les vapeurs de leur cuisine et lui donnaient ainsi à manger. Le neuvième jour, Ngakanjoko se présenta au village et les habitants le virent arriver. Il prit tout le village avec lui pour montrer l'endroit. Ils ne rencontrèrent que des chauves-souris, suspendues aux parois. Depuis ce jour, si tu vas dans cette grotte et que tu veux tuer des chauves-souris, tu dois appeler tous les walimo. Sans cela, tu ne tueras rien. Ainsi les animaux appartiennent aux walimo. C'est comme nous qui possédons des chèvres dans nos concessions. C'est pour cela que tu ne dois pas tuer trop d'animaux. Tu vas poser trois cents pièges et tu vas regarder, regarder, regarder, et finalement tu n'auras pris qu'un animal. Parce que les propriétaires des animaux, quand ils s'aperçoivent que l'un d'entre eux va être pris, ils font schchhh ! Et l'animal s'enfuit. »¹⁰⁰

Ainsi que le raconte M. Ekwa, les animaux sont la propriété des ancêtres et des dieux. Le culte de leur mémoire est un aspect incontournable de l'activité champêtre. Les libations,

¹⁰⁰ Entretien avec Martin Kove Ekwa, à Bonakanda, le 30 mars 2006 – Traduit du pidgin english.

l'entretien des tombes et les offrandes font partie des rites du quotidien qui assurent le *continuum* social entre le monde des vivants (*vaenia*) et celui des puissances tutélaires (*vawoo*).

*« Mon père est mort en 1953. Quand j'étais chasseur, il m'apportait la chance, selon notre coutume. Je faisais des libations, ou je rêvais de lui. Il me disait : verse un bouteille de vin sur ma tombe. Sans cela tu ne tueras pas. Quand tu fais cela, tu entres en brousse et tu vois les indices ! Tu vois les oreilles des animaux, tu sauras que ton père t'a donné la chance. »*¹⁰¹

Mais l'élément le plus emblématique du rapport étroit entretenu par la culture mokpe avec le monde de la forêt est sans aucun doute la société secrète du Malé.

¹⁰¹ Entretien avec Peter Lifose le 28 mars 2006, à Mokunda Mo Mbenge – Traduit du pidgin.

3) La symbolique du lien : njoku l'éléphant et le Malé

a- Le Malé, société secrète entre deux mondes

Lyombe Eko (2004) raconte que le Malé est né sur les pentes du Mont Cameroun. La légende dit que Jogomete Molonge, son fondateur, fut un jour banni de la tribu. Il communia pendant plusieurs jours dans les forêts du volcan avec Epaza Moto et l'esprit des ancêtres, où il lui fut donné le pouvoir de se transformer en éléphant et de reprendre son apparence humaine à loisir. La danse du Malé, en hommage à l'éléphant, fut alors révélée au peuple mokpe au cours d'une éruption du Mont Cameroun. L'animal est devenu le symbole des Wakpe et il est maintenant honoré par le biais d'une véritable institution, la société secrète du Malé.

Chaque année en saison sèche, à date fixée par les maîtres du Malé, les initiés investissent un village de la ceinture haute du volcan pour commémorer la naissance du lien unissant les hommes à l'éléphant. Les femmes ont elles aussi leur société secrète, dont le totem est le porc sauvage *ngoa*. Hommes et femmes initiés dansent ensemble lors du Malé.

La danse et les masques associés, ainsi que les chants accompagnés du battement intense des tambours, caractérisent l'événement. Ces chants sont par ailleurs interprétés à l'occasion du décès de l'un des membres de la société secrète, ou pour célébrer l'ascension annuelle du Mont Cameroun par des sportifs venus du monde entier. Par l'entremise des chants du Malé, Epaza Moto et l'esprit des ancêtres sont sollicités afin que la course se déroule dans les meilleures conditions. Les manifestations du volcan sont assez violentes pour que les humains cherchent à mettre toutes les chances de leur côté afin de garantir la réussite de leurs entreprises.

La nuit du Malé, les portes et les fenêtres restent closes. Les lumières sont éteintes. Dans la pénombre épaisse, *mota njoku*, les gens de l'éléphant – c'est ainsi que l'on nomme les initiés – , allument un grand feu pour reconstituer la naissance de la société secrète au sein des ténèbres du Mont Cameroun, enveloppé de brumes et des grondements de la lave qui s'écoule.

« Le Malé est un lien, un pacte, entre les gens, les esprits des ancêtres et Epaza Moto. Le Malé renforce les codes moraux traditionnels dans le village. Il garantit la paix et la justice. Le Malé a unifié les Wakpe en une famille. Il possède une dimension surnaturelle. Ses

membres peuvent être ici au village tels que vous les voyez, mais en même temps dans la Montagne sous la forme d'animaux. »¹⁰²

Les membres du Malé sont intimement liés à l'éléphant et communient avec lui par la transe, en reproduisant par mimétisme lors de la cérémonie, les comportements spécifiques de l'espèce. Les masques à l'effigie du pachyderme investissent alors l'espace de danse.

Les initiés, pendant les deux jours de la manifestation, testent leur *mozumba* – la force mystique conférée par l'éléphant, et consomment ainsi à plusieurs reprises et en état second, les végétaux qui entrent dans le régime alimentaire de l'éléphant : canne à sucre, graines de palmier à huile, mais aussi macabo cru (*Xanthosoma sagittifolium*), normalement toxique sous cette forme pour les humains. Même en dehors du cadre rituel, l'analogie alimentaire entre les Wakpe et leur totem éléphant est frappante. Le macabo notamment est, sous de multiples formes, le met par excellence des Wakpe. Cuit pour les raisons de toxicité évoquée plus haut, ce dernier, consommé au quotidien, démontre une fois de plus le continuum social qui existe entre la communauté des hommes et le monde de la forêt.

La terre, dans le même esprit, fait elle aussi partie intégrante de l'assortiment cérémoniel du Malé. Le corps de certains initiés, suivant leur degré d'avancement au sein de la société secrète, est orné d'argile rouge et de motifs au charbon de bois reproduisant la peau de l'éléphant qui se roule dans la boue pour se protéger du soleil et des parasites. Les masques sont peints à l'aide de pigments minéraux.

Enfin, au deuxième jour de la cérémonie, les masques éléphant, avant de regagner la maison sacrée, plongent leurs défenses en terre et puisent en elle l'énergie tellurique. Les masques font alors volte face et regagnent le bois sacré du Malé, emplis d'une force nouvelle.

Les hommes, les produits de la forêt, la terre et l'éléphant forment ainsi un tout symbolique mis en scène lors des représentations du Malé. L'éléphant est un totem puissant et redouté au sein de la société mokpe, il en est l'emblème incontesté et mérite que l'on s'y attarde quelque peu dans le cadre de ce qui nous intéresse.

¹⁰² Mola Llonga Kombe, chef du Malé de Wokpae – Traduit de l'anglais.

b- Totémisme et rapport à la forêt.

Le Malé est basé sur le principe du double animal, présent en Afrique sub-saharienne dans de nombreuses cultures. Les membres initiés à un certain niveau du Malé « possèdent » un éléphant – *njoku* – qui évolue en forêt sous leur contrôle. Cette notion recouvre une réalité sans équivalent dans la pensée occidentale.

« Les Bakweri ont une relation particulière avec l'éléphant. Tu vas vers la personne qui sait comment établir le contact et il va prendre ton sang et appliquer certains remèdes, et il te donne un éléphant. Il connaît tous les éléphants qui sont sous son contrôle. Il va regarder l'un d'eux, prendre son sang, l'appliquer sur ton corps, et dire que c'est désormais ton éléphant. Tu peux faire tout ce que tu veux à ce moment-là, tu peux appeler l'éléphant et il vient vers toi. Tu peux entrer dans cet éléphant à ce moment-là, et particulièrement aux temps où nous n'avions pas de bonnes routes, tu pouvais entrer dans ton éléphant et aller à Kumba. Les gens n'allaient pas te remarquer ! Tu entres juste dans la forêt, tu te transformes en éléphant et tu t'en vas. Au moment où tu atteints Kumba, tu te transformes en personne normale. C'est ainsi que les gens vraiment... Mais pas seulement les Bakweri, les gens de Mamfe, la plupart des Bayangi et les Balondo. Ils ont le même contact avec les éléphants. »¹⁰³

L'éléphant totem est une composante de la personne initiée. L'homme commande son double pour voyager ou faire la guerre¹⁰⁴. Mais si l'éléphant est blessé par un chasseur, ou meurt en forêt, le propriétaire subit le même sort. Ce dernier doit alors faire appel à un médecin spécialisé.

« Quand tu as un éléphant dans le corps et que l'éléphant dans la brousse est tué, tu vas éventuellement aussi mourir. Sauf si tu... Ces médecins des éléphants, quand on te tire dessus en brousse, tu vas les voir, ils te transfèrent dans un autre éléphant. C'est comme cela que tu peux éviter la mort. Mais si ton éléphant meurt et que tu ne peux pas aller les consulter, toi aussi tu meurs. Beaucoup de gens sont morts comme ça ! Beaucoup sont morts. Sauf quand tu sais que ton éléphant est

¹⁰³ Entretien avec Samuel Molua, au village d'Ewonda, le 20 janvier 2006 – Traduit de l'anglais.

¹⁰⁴ Une anecdote est racontée par M. Molua (entretien du 20 janvier 2006) concernant l'usage du totem éléphant dans les situations conflictuelles avec d'autres communautés : « Il y a environ deux ans, des gens de Bamenda ont fait des histoires à Muea et les Bakweri ont envoyé les éléphants pour détruire toutes leurs cultures. Ils étaient têtus ! Ils ont été têtus ! Tu sais, les gens de Bamenda, ils sont venus ici et ils ont pensé pouvoir dominer les Bakweri. Ainsi c'est comme ça ? Restez-là... Ils [les Bakweri] ont juste envoyé un éléphant pour tout écraser. Tout ce qu'ils avaient planté, tout a été écrasé. Plus rien. As-tu vu quelqu'un ? Non ! Ils sont allés voir le Gouvernement, le Gouvernement a dit : mais comment, on ne peut arrêter personne ! Vous accusez quelqu'un sans preuve ! Ils sont allés voir sur les lieux et ont vu que c'était un éléphant. A cause des traces. Ainsi les gens sont-ils restés tranquilles, ils sont devenus soumis à partir de là. Parce qu'ils comprirent que s'ils venaient à continuer, ils connaîtraient plus de dégâts. » – Traduit de l'anglais.

mort en brousse, tu vas et tu dis à la personne qui est un peu le maître de cette forêt, qui contrôle les éléphants, tu lui dis : ouèèè... mon éléphant a été tiré. Tu vas sentir des douleurs dans ton corps, il va te donner des remèdes et il te transférera dans un autre éléphant. Et tu survivras. »¹⁰⁵

Les médecins initiés au Malé ont les remèdes pour soigner les blessures du double-éléphant qui peuvent engendrer la mort du propriétaire. M. Ekwa, dont nous avons suivi la chasse, parle très librement des nombreux patients qui viennent le consulter pour des problèmes de cet ordre.

« Oui, il y a tant de gens ! Je les aide. C'est comme Yumanjo. Il est allé manger le cacao de quelqu'un à Boma. Ils l'ont découvert et pourchassé. En s'enfuyant, l'éléphant est tombé en forêt. Yumanjo est tombé dans sa maison. En gravissant quatre collines, l'éléphant a suffoqué et est tombé. Je suis parti et j'ai soigné l'homme Yumanjo. J'en ai vu tellement ! S'ils te donnent l'éléphant et qu'ils n'ouvrent pas tes yeux afin que tu connaisses les routes... »¹⁰⁶

L'éléphant n'est pas le seul totem chez les Wakpe : chimpanzés, porcs sauvages, antilopes sont, parmi d'autres, les plus communément rencontrés. S'ils ne sont pas tous reliés à une société initiatique, les doubles animaux sont inhérents à la personne et partagent, sous sa volonté, un sort commun. Il arrive cependant qu'un totem soit attribué à quelqu'un à son insu. Le double devient alors incontrôlable et il faut l'intervention des médecins spécialisés pour initier la personne à la maîtrise de son animal.

« Certaines personnes ont pour totem l'antilope, etc., mais si tu hérites un éléphant de ton père, de ton oncle, tu peux le contrôler convenablement. Mais si quelqu'un te le donne mystiquement, par exemple en t'invitant à la danse, tu devras acheter des herbes pour le contrôler dans la forêt. Car cet éléphant qui t'est donné sans ton accord, qu'on appelle éléphant aveugle, il est difficile de le maîtriser. Il est difficile de maîtriser ndjok'a ndima. Ndima veut dire aveugle. Quand tu as cet éléphant, tu dois aller et venir d'un village à l'autre pour acheter des herbes, pour t'aider à supporter cet éléphant. Si ton éléphant meurt, qu'il soit véritable ou aveugle, toi aussi tu vas mourir. Mais s'il arrive que tu meures, ton éléphant deviendra sauvage »¹⁰⁷

On se rend compte, à travers ce bref exposé du système totémique mokpe, de la puissance des liens qui fondent le rapport de la société au monde de la forêt. Les figures métaphoriques qui parsèment les chants du Malé, évoquant la vie de l'éléphant en forêt, sont autant de messages

¹⁰⁵ Idem

¹⁰⁶ Entretien avec Martin Kove Ekwa, à Bonakanda, le 30 mars 2006 – Traduit du pidgin english.

¹⁰⁷ Entretien avec Chief Njie Mokosa, à Bwitingi, le 31 mars 2006 – Traduit de l'anglais.

édifiants à l'intention de la communauté des hommes (Mokosa, 1997 : 63). Car ce qui arrive à l'éléphant dans le monde de la forêt, touche son « propriétaire » au village.

Ainsi que le note le professeur Lyombe Eko : « *The Wakpe approach the Mountain with fear and reverence. The Mountain, the Malé dance and the God – Epaza Moto – form a sort of tribal trinity.* »¹⁰⁸

Ces représentations particulièrement fortes rendent compte de l'importance capitale de la dimension cosmique dans l'étude des pratiques paysannes sur le Mont Cameroun. L'intervention des hommes sur les sols n'a pas de sens hors du sacré qui habille les activités anthropiques dans la forêt. On fait rarement, en pays mokpe, l'économie de cet ensemble de rites dédié à la mémoire des ancêtres, au dieu Epaza Moto et aux esprits de la Montagne. La sacralité conférée par les hommes au volcan, d'une part marque leur profond attachement à ce milieu prodigue et d'autre part institue un code déontologique, une moralité commune, sous le contrôle du Malé, qui donne un sens à chaque geste en direction du sol.

Comment, dans ce contexte hautement sacralisé, se réalise le rapport au sol, quelles sont les pratiques mises en œuvre, comment modèlent-elles la mémoire pédologique, et inversement, comment les spécificités du sol influencent-elles les pratiques ?

¹⁰⁸ « *Les Wakpe considèrent la Montagne avec crainte et respect. La Montagne, la danse du Malé et le dieu Epasa Moto constituent une sorte de trinité tribale.* » Par courrier en avril 2008.

CEREMONIE DU MALÉ

Bien que présent à la cérémonie, nous n'avons pu, en tant qu'étranger, prendre de photos. Les clichés sont donc de Moki Stephen Mokondo, avec l'aval d'un initié du Malé. Les non-initiés sont cependant invités à assister à certains épisodes de la cérémonie qui dure plusieurs jours.

Malé de Bova, février 2006



Les maîtres du Malé, possesseurs du double éléphant, entrent sur la place de danse et préparent l'arrivée des éléphants.



Canne à sucre et noix de palme, les symboles alimentaires de l'éléphant.



Les masques sont l'incarnation symbolique des doubles éléphants, invisibles aux yeux du non initié. Les défenses fichées en terre renouvellent le lien avec les énergies telluriques.



Ekpang'a Teta est le gendarme de la cérémonie. Portant machette et "médicaments", il harangue la foule des spectateurs et lui réclame un tribut de menue monnaie.

III – LES USAGES DE LA FORET, AUXILIAIRE DU SOL

Ce que nous allons tenter de décrire ici relève d'une diversité foisonnante, d'une multiplicité de composantes imbriquées, juxtaposées, discontinues dans l'histoire et toujours renouvelées. Les sols du Mont Cameroun naissent d'un écheveau inextricable de pratiques paysannes de toutes origines, en même temps que de l'activité incessante du volcan qui remodèle sans cesse le faciès de ses pentes. D'une éruption à l'autre, les flancs de la Montagne sont changeants. Autant d'observations faites sur ce terrain mouvant, autant de configurations définitivement, mais trop partiellement, figées sur le papier. Les études sur le Mont Cameroun sont éphémères, il y manquera toujours cruellement la dynamique du temps.

Le champ de plantain visible aujourd'hui est digéré de manière fulgurante par la forêt, qui elle-même disparaît bientôt sous la dernière coulée de lave. Ici, la sylvie vierge tragiquement menacée des experts de la protection animale n'est qu'une jachère très ancienne ; là, un simple champ de macabo révèle des centaines d'espèces végétales, preuve s'il en est de la sacro-sainte biodiversité, pourtant indécélable de prime abord. Le sous-bois aux troncs frêles est une forêt âgée de plus d'un siècle qui a conquis sa place de haute lutte, agrippée aux blocs de basalte déchiqueté. Et ces fromagers immenses qui dominant la strate forestière sont trop jeunes pour avoir vu passer les colonnes allemandes.

Sur les pentes du Mont Cameroun, les apparences sont trompeuses. Il faut un temps infini pour seulement décrocher du clou quelques clefs interprétatives de cette immensité compartimentée, de ces îlots différenciés et interconnectés par des fils invisibles. Qui se piquerait de cartographier cette mosaïque aux origines anthropique et naturelle, se perdrait à la tâche, déjà obsolète à peine achevée.

Nous touchons ainsi pleinement à la question du système. Comment comprendre les sols sans convoquer les pratiques paysannes qui ont modelé les massifs forestiers, sous la dictée des éruptions successives ? La mémoire des hommes et la mémoire des sols se répondent. Selon la belle expression de P. Etoungou (2001), le versant Wouri est une « *terre vécue* ».

La diversité des techniques culturelles des gens du Mont Cameroun tient à des paramètres innombrables tels que les variations du climat selon l'altitude ou l'exposition des pentes, les spécificités des catena pédologiques qui se succèdent d'amont en aval des versants, l'âge des sols régulièrement rajeunis par le volcan à chaque éruption, les origines culturelles de ceux qui mettent en œuvre ces pratiques, leur expérience du monde agricole, leurs affinités avec les modèles agronomiques d'importation, leur âge, leur savoir-faire ou tout simplement leur

personnalité. Faire un instantané de ce tableau d'une complexité déroutante est une gageure car les échelles sont multiples.

Au niveau macroscopique se côtoient des systèmes agricoles basés sur des principes profondément divergents : les monocultures industrielles de la CDC (Cameroon Development Corporation), relativement stables dans le temps, se prêtent aisément à une étude exhaustive. Les données statistiques sont accessibles depuis les archives datant de la création des plantations, jusqu'aux documents publiés annuellement par la corporation. Les champs de culture paysanne, obéissant à des lois largement fluctuantes, marquent quant à eux un contrepoint aux étendues mono spécifiques de la CDC. Au regard, même superficiel, le contraste est saisissant.

Une autre échelle de diversité, plus réduite cette fois, est observable d'un champ à l'autre. Les différences tiennent alors, comme nous l'avons évoqué plus haut, à l'origine culturelle du paysan ou au choix économique du moment par exemple, qui privilégie une essence par rapport à une autre, telle ou telle association culturelle, la technique du billon plutôt que celle de la butte, l'usage des amendements organiques ou celui des intrants chimiques, *etc.*

Enfin à échelle micro, on pénètre dans le fourmillement des subtilités culturelles qui préside à l'agencement de chaque champ.

Vont être ici considérées, en regard de cet emboîtement d'échelles, les activités anthropiques en prise directe avec le milieu, agissantes, et réceptives aux spécificités des sols.

1) L'arbre, le champ et l'arbre : le cycle de la régénération

a) Forêt et défrichement, une mort éphémère.

En premier lieu domine la forêt. Cette forêt dense, couvrant les pentes du Mont, est celle qui a marqué l'imaginaire wakpe depuis les premières incursions jusqu'aux jours présents. Selon les botanistes, elle est composée de strates bien définies, réparties selon des critères altitudinaux encore peu discutés (Déruelle 1982, Letouzey 1985).

Si le schéma théorique de zonalité observable dans certains endroits peu fréquentés par l'homme¹⁰⁹ a servi de base à l'élaboration de quantité de projets internationaux de conservation de la nature¹¹⁰, force est de constater que l'anthropisation du domaine forestier sur l'ensemble du volcan est un fait ancien. Nous sommes convaincu que la main de l'homme est un facteur transformant capital dans la configuration des espaces forestiers du Mont.

Dès les premières années de la décennie 1920, l'administration britannique lance une série d'enquêtes sur le terrain pour évaluer la possibilité de mettre en place une zone forestière protégée sur les flancs du volcan : la *Cameroon Mountain Forest Reserve*. L'objectif officiel est la protection des massifs forestiers au bénéfice des populations, mais les correspondances échangées entre différents administrateurs alors en charge du dossier trahissent la volonté du gouvernement colonial britannique de faire main basse sur le bois précieux, en créant un dispositif de contrôle de la zone excluant les autochtones susceptibles de profiter de la ressource par l'exploitation des grumes ou par la pratique décriée de l'agriculture itinérante¹¹¹.

La procédure d'établissement des limites de la zone protégée permet aux autorités certaines observations qui les amènent à conclure à une occupation régulière des pentes du

¹⁰⁹ Le versant sud du Mont Cameroun duquel a émergé le Mont Etinde est à ce titre exemplaire puisqu'il recèle encore aujourd'hui une couverture végétale continue du niveau de la mer à la limite de la végétation vers 3500 mètres d'altitude.

¹¹⁰ On pourra citer à titre d'exemple l'emblématique *Mount Cameroon Project*, initié en 1986 par l'Overseas Development Agency (ODA, Grande-Bretagne). Le financement a contribué à réhabiliter le jardin botanique de Limbe et a donné lieu à des inventaires faunistiques et botaniques. La conservation des espèces est une priorité pour les organismes donateurs actuels (ODA, GTZ, GEF-Cameroun) qui financent actuellement un programme en collaboration avec les autorités locales et les chefs coutumiers sur une zone d'intervention de 2500 km².

¹¹¹ « *Explain to them [the Native Authorities] that the effect of declaring it a Forest Reserve would be to prevent timber being cut or land for farms cleared. [...] the constitution of the area as a forest which will be protected and preserved for the benefit of the communities to whom the land originally belonged.* », le Resident Arnett au District Officer de Victoria, n°58/1081/1923, Dossier *Cameroon Mountain Forest Reserve*, Qh/a 1933/2, Archives Municipales de Buea.

volcan à des fins agricoles au-dessus des 1500 mètres d'altitude. Or la limite forestière, au-delà de laquelle s'étendent les prairies d'altitude constituées d'herbacées, aux sols jeunes et peu profonds impropres à l'agriculture, se situe selon les endroits autour de 2000-2500 mètres.

« A recent visit by the District Officer to Misaka Hut proved that the last farm is now about the 4,600 feet line but that cultivation had gone as far at times as 5,000 feet. »¹¹²

C'est un fait, depuis presque deux siècles, les Wakpe investissent la forêt du Mont Cameroun pour de multiples raisons. L'une des principales est bien évidemment l'agriculture. Joseph Luma Mokake nous a montré lors d'une excursion sur les hauteurs du village d'Ewonda, aux alentours de 1600 mètres d'altitude, le recrû forestier qui marque l'ancien emplacement du champ de sa grand-mère, exploité dans les années 1930. Loin d'être une parcelle isolée au milieu de la forêt intouchée, il s'agit d'une jachère longue parmi tant d'autres dans ce secteur du versant Wouri.

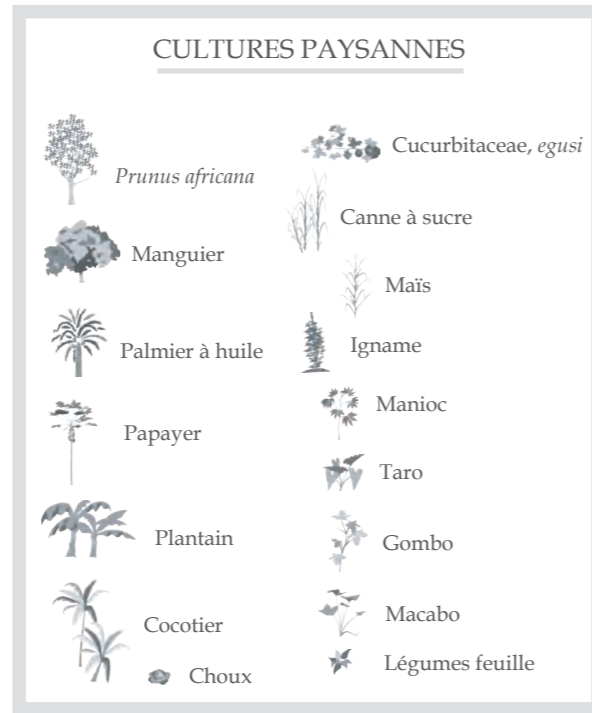
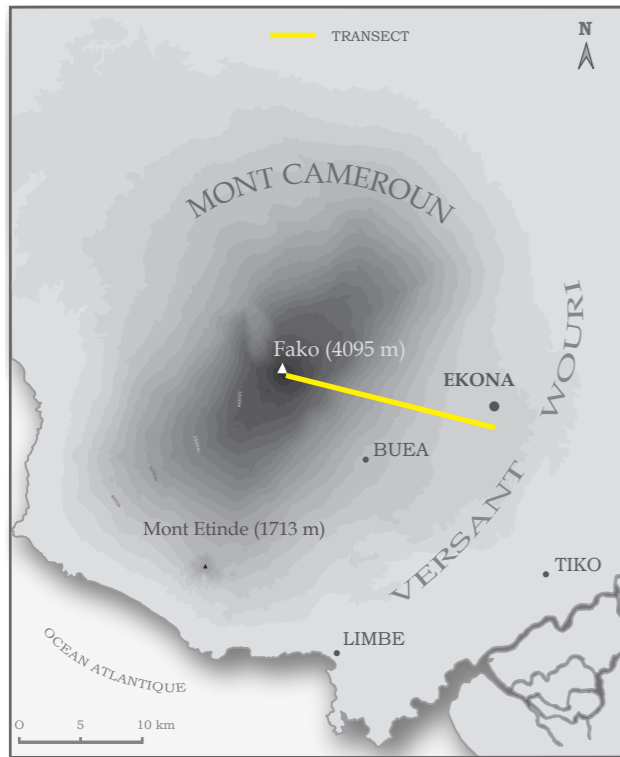
Si la majorité des défrichements forestiers à but agricole se situe actuellement bien en deçà des 1500 mètres, il n'en demeure pas moins que les hauts du massif sont de longue date exploités pour ces mêmes raisons.

Que penser alors de l'inquiétude grandissante des autorités (entretien du 14 novembre 2005 avec les ingénieurs C. Medjo et F. Aoleko, cf. Annexes), des agents du développement (Arze 1990, Gadsby et Jenkins 1992, DFID 1998, Yaron 2001) et des techniciens agricoles, concernant l'extension des défrichements en altitude ? Nous sommes pour notre part assez dubitatif quant à l'existence d'un problème écologique massif, dénoncé sans prise en compte des usages anciens. La menace du brûlis, puisque c'est ainsi que la chose est médiatisée, n'en est pas une, en tout cas pas tant que les cycles de régénération sont respectés (ce n'est certes pas toujours le cas). Les forêts du Mont Cameroun se sont construites en partie de ce système dont nous allons ici détailler le fonctionnement, mais le problème véritable posé actuellement par les défrichements résiderait plutôt dans le glissement de l'agriculture itinérante à jachères longues vers un état plus permanent des champs mis en culture, en aval de la ceinture des villages wakpe, là où la densité de population s'accroît régulièrement depuis la création de la CDC. Là encore et selon nous, la durée de mise en culture n'est pas en soi un problème, dès lors qu'elle s'accompagne des dispositions suffisantes au renouvellement efficace du taux de matière

¹¹² « Une visite récente du District Officer à Misaka Hut a prouvé que le dernier champ se situe maintenant autour de la ligne des 1500 mètres mais qu'on a cultivé à certaines époques jusqu'à 1600 mètres. » Le sergent Buchanan Smith au Secrétaire des *Southern Provinces* à Lagos (Nigeria), n°574/1081/1923, Dossier *Cameroon Mountain Forest Reserve*, Qh/a 1933/2, Archives Municipales de Buea.

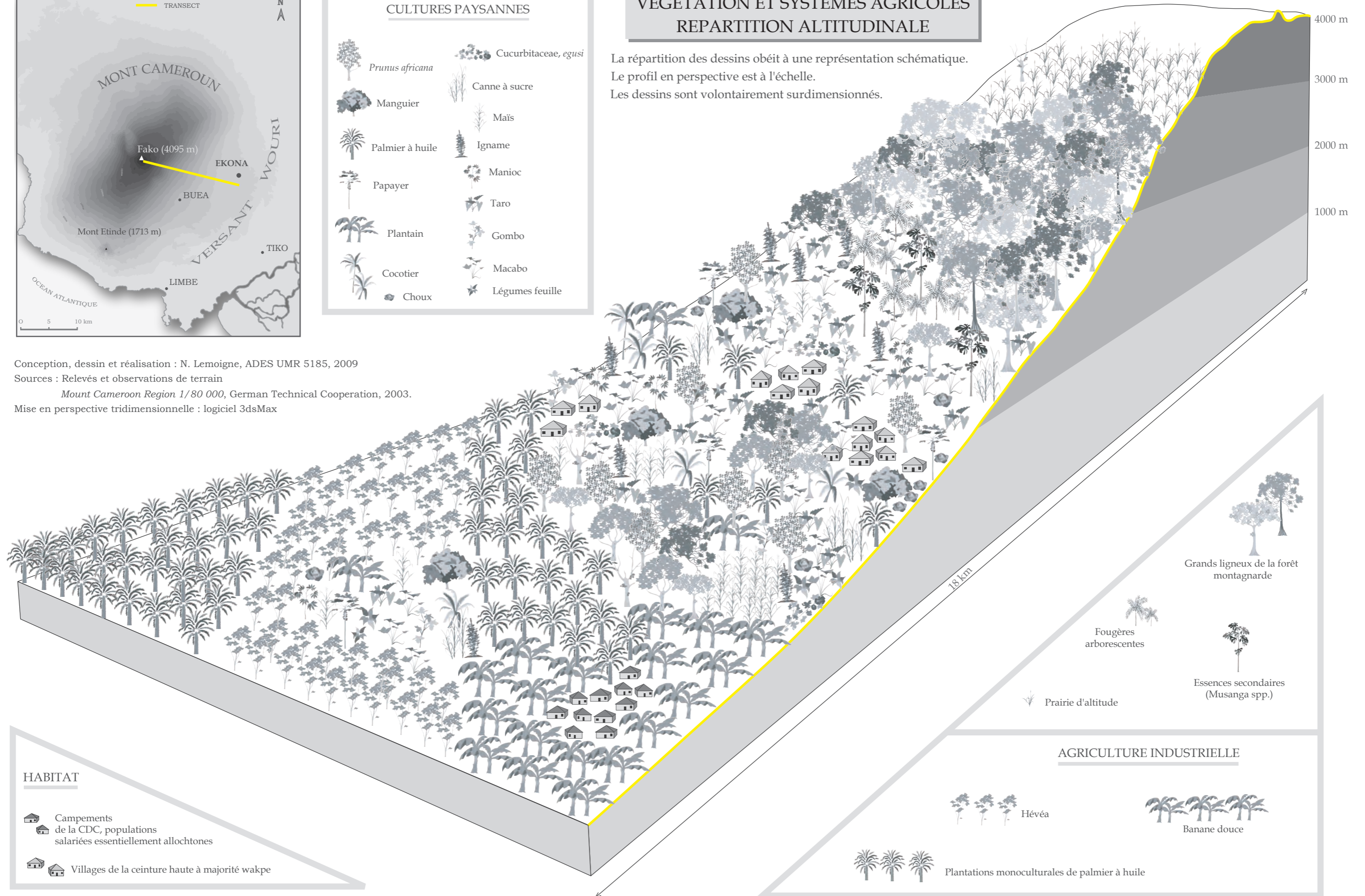
organique dans les horizons de culture. Nous reviendrons plus avant sur ces questions qui, dans le contexte actuel de privatisation de la CDC, pourraient ne plus se poser si les velléités d'exploitation industrielle des concessions hautes de la corporation venaient à être concrétisées, constituant une menace environnementale bien supérieure à tout mode d'exploitation forestier paysan.

Quelles sont donc les premières étapes de la mise en valeur des espaces forestiers sur les pentes du Mont Cameroun ?



VEGETATION ET SYSTEMES AGRICOLES REPARTITION ALTITUDINALE

La répartition des dessins obéit à une représentation schématique.
Le profil en perspective est à l'échelle.
Les dessins sont volontairement surdimensionnés.



Conception, dessin et réalisation : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2009

Sources : Relevés et observations de terrain

Mount Cameroon Region 1/80 000, German Technical Cooperation, 2003.

Mise en perspective tridimensionnelle : logiciel 3dsMax

HABITAT

Campements de la CDC, populations salariées essentiellement allochtones

Villages de la ceinture haute à majorité wakpe

AGRICULTURE INDUSTRIELLE

Hévéa
 Banane douce
 Plantations monoculturelles de palmier à huile

b) Principes de l'agriculture itinérante

L'utilisation des sols sur le volcan obéit à un processus complexe de stratégies fluctuantes selon les besoins du moment. Les vieilles jachères des hauteurs du Mont relèvent de ce que l'on nomme communément l'agriculture itinérante, c'est-à-dire, pour reprendre la définition simplifiée mais à notre sens très suffisante de Puig (2001), « *un système agricole continu sur des parcelles non permanentes, cultivées pendant quelques années* ». Notre propos ici n'est pas de faire entrer dans l'une des innombrables catégories scientifiques les techniques d'agriculture itinérante du Mont Cameroun¹¹³, ni d'apporter une réflexion théorique supplémentaire au corpus traitant du sujet, mais de mettre en évidence ses aspects fondamentaux dans les processus de formation des sols sur le volcan.

Les pratiques mobilisées par ce système agricole représentent un intérêt certain dans le modelage des horizons superficiels, dans les transferts de matière mobilisable par les plantes cultivées, dans le remaniement progressif des essences végétales forestières et, au niveau social, dans la garantie économique qu'il confère aux familles.

Ainsi que le décrit admirablement Bahuchet pour l'ensemble des systèmes agraires itinérants (2001 : 80) :

« Parler de "fertilité du sol" n'a ici aucun sens. C'est l'ensemble du système qui détermine la fertilité : le sol n'y est qu'une composante aux côtés de la végétation, de la microfaune, de la macrofaune disséminatrice, des mycorrhizes, etc. Le paysan met à profit la fertilité du milieu, non celle de la terre ».

Ce que nous retiendrons de cette remarque est l'idée que les éléments constitutifs du principe de fertilité exploité par le paysan en forêt tropicale procèdent d'un système dont le sol n'est qu'une composante parmi d'autres. Le milieu dans son ensemble est ainsi source de fertilité. L'agriculture itinérante aux jachères longues¹¹⁴ telle qu'elle est pratiquée sur les hautes

¹¹³ Des études telles celle de Fujisaka et Escobar (1997) s'essaient régulièrement à une classification des systèmes d'agriculture itinérante sur brûlis. Les catégories simplificatrices et les résultats peu convaincants qui en découlent tiennent selon nous à l'immense diversité des systèmes décrits, tirés de contextes très différents selon les ères géographique et culturelle considérées. La complexité même des systèmes, dans leur extrême adaptation à des conditions éminemment locales, échappe naturellement aux compétences classificatoires de la science.

¹¹⁴ Ardener (1956) parle de 10 ans, Brocklesby et Ambrose-Oji (1997) ou Jeanrenaud (1991) donnent 15 ans pour les plus anciennes. Nous pensons pour notre part, suivant parmi d'autres l'exemple de M. Mokake donné précédemment, que certaines jachères hautes sont bien plus anciennes – autour de 50 ans voire plus. Cette constatation tient au jeu des héritages fonciers qui, suivant la destinée des concernés, peut faire varier significativement le nombre de personnes susceptibles de prendre la relève. Si les enfants sont en nombre restreint, il

pentés du Mont Cameroun, contribue très efficacement au renouvellement de cette fertilité recherchée par les hommes. Les avantages sont multiples.

est évident qu'une partie des champs familiaux mis en valeur du temps des parents sera laissée en jachère pour une durée indéterminée, faute de bras pour s'en occuper.

LA JACHERE DANS LE SYSTEME AGRICOLE MOKPE

Clichés : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2003-2006



Au premier plan, mise en culture de plants de taro sur buttes de terre et d'adventices enfouies. Au second plan, jachère récente à *Pennisetum*. A l'arrière plan, jachère ancienne. Il est fréquent de pouvoir observer les différents stades du système cultural aux alentours de la ceinture des villages wakpe, l'activité agricole étant plus soutenue qu'en altitude sur le versant. Hauteurs du village de Bonakanda.



Au premier plan, jachère de l'année précédente (*liuu*), sur une parcelle anciennement plantée de macabo. Les tubercules se mettent en dormance sous la concurrence des adventices, pour démarrer à nouveau après défrichage. Au second plan, champ de macabo en culture dominante. En arrière plan, jachère plus ancienne comportant des ligneux de recrû. Hauteurs du village d'Ewonda.



Jachère de ligneux d'une dizaine d'années, correspondant à la désignation *likomba lionge* en langue mokpe. Village d'Ewonda.



Jachère d'une quinzaine d'années (*likomba lionge* en mokpe) jouxtant une parcelle fraîchement dégagée avant plantation (*muunda*). La technique de combustion lente des adventices enfouies (*ankara*) vient d'être pratiquée. Village d'Ewonda.

- Dimension du champ et recrû forestier

La taille des parcelles mises en culture par les communautés paysannes sur le Mont Cameroun varie peu car essentiellement déterminée par la force de travail disponible et les possibilités technologiques. Il s'agit d'une agriculture familiale, pratiquée sur des pentes fortes et difficiles d'accès. La main d'œuvre est rarement salariée et les travaux des champs se pratiquent à l'aide d'outils manuels dont le principal est la machette. Les sols volcaniques légers dispensent d'un matériel lourd de labourage et d'aération des horizons travaillés. Ces contraintes imposent donc le défrichement de parcelles dépassant rarement la superficie d'un demi hectare. Les surfaces les plus importantes sont rencontrées sur les terres basses occupées par les *strangers* qui s'associent souvent en GIC (Groupe d'Initiative Commune) et louent des parcelles à la déclivité moins prononcée. La taille réduite des défrichements d'altitude favorise le maintien d'un couvert forestier efficace : l'interruption du peuplement arboré reste ainsi anecdotique et la reconquête forestière, lors du retour à la jachère, se fait plus rapidement car les surfaces à recoloniser sont faibles. Sur le plan social, la culture itinérante représente un investissement en temps et en travail inférieur à tout autre mode d'agriculture dans ce contexte forestier. Les familles considèrent l'activité rentable car elle met à disposition des ressources sur le long terme, sans augmenter la charge de travail comme nous allons le voir.

- Culture et itinérance : un gage de diversité

L'itinérance est dans ce sens une donnée particulièrement importante. La mémoire des hommes n'est pas toujours fiable, et l'on oublie après un certain temps la localisation et l'auteur des parcelles très anciennement mises en culture. Voilà plus de deux siècles que les Wakpe travaillent les sols du Mont Cameroun et l'on doit percevoir l'espace forestier dans sa presque intégralité comme le fruit des remaniements cultureux successifs. L'homme et l'arbre entretiennent ce que Pelissier (1980 : 127) nomme cette « *complicité paradoxale qui fait du défricheur le protecteur de l'arbre et l'agent de son épanouissement* ».

Les forêts du Mont, par le jeu de l'itinérance, présentent des stades de renouvellement très divers. Si les activités du volcan sont loin d'être étrangères à cet état de fait, il nous semble absurde de nier la part anthropique du phénomène. La morphologie forestière complexe

découlant de la mosaïque des stades de régénération de la strate arborée constitue pour l'homme un atout exceptionnel. Sur le long terme, les générations successives privilégient les essences les plus utiles. Il ne s'agit pas à proprement parler de parcs arborés tels qu'on peut les rencontrer par exemple dans le nord du pays en zone sahélienne¹¹⁵, mais d'un formidable réservoir de ligneux disséminés dans la forêt et favorisés au fil des années pour leur intérêt particulier. D'un champ à l'autre, d'une jachère à l'autre, les besoins de l'homme transforment l'ordre des dominations végétales naturelles. Peu à peu, comme l'écrit encore Pélissier (1980 : 131), « *la végétation naturelle est source de produits dont la recherche déclenche la conservation et bientôt la sélection des espèces qui les fournissent* ».

L'intérêt fondamental de ce processus de contrôle progressif d'un massif forestier est la disponibilité accrue, au fil du temps, des produits utiles à l'homme. Dans ce contexte, le champ n'est plus à considérer comme ressource alimentaire végétale unique, il n'est qu'un maillon éphémère de la chaîne de production. L'ensemble du massif forestier, composé de quelques champs en fonctionnement et surtout d'une multitude de jachères à des stades différents, contribue à procurer aux familles ce dont elles ont besoin. L'itinéraire emprunté par un paysan mokpe pour gagner son champ passe par des lieux hautement stratégiques. Qu'il s'agisse de fruits ramassés sur les arbres du sentier, des herbes médicinales pour ceux qui y sont initiés ou du gibier prélevé dans les pièges, la récolte quotidienne s'effectue autant sur le chemin que dans ce que l'on considère ordinairement comme le centre de production, le champ. Sans travail supplémentaire, la jachère fournit certaines cultures pérennes qui survivent à l'abandon de la parcelle telles que le manioc, le macabo ou l'igname.

Dans les systèmes d'agriculture itinérante du Mont Cameroun, la jachère possède un véritable rôle tampon. Lors des phases délicates de forte demande des produits maraîchers destinés à la vente sur les marchés, la disponibilité des familles pour l'entretien des parcelles vivrières diminue. La jachère fournit alors le nécessaire. Lors des périodes plus calmes où la demande se fait moins pressante, les paysans se consacrent plus volontiers au défrichage de nouvelles parcelles, en bref à la pérennisation du système pour les périodes délicates à venir. Le macabo en est un exemple caractéristique. Lors de l'abandon d'une parcelle, les pieds sont peu à peu envahis par les adventices et finissent complètement recouverts par la nouvelle végétation. Ces derniers se mettent alors en dormance et disparaissent à la vue. Lors du défrichage qui suit, quelques années plus tard, les pieds exposés à la lumière et libérés de la concurrence directe des végétaux sauvages, produisent à nouveau un feuillage et des tubercules. Ce phénomène est

¹¹⁵ On pourra citer pour exemple les célèbres parcs à *Acacia albida*, à palmier rônier ou à karité.

parfaitement maîtrisé par les Wakpe qui prévoient dans le plan de culture le renouveau du macabo. Cette particularité permet d'alléger considérablement l'effort qui découlerait du repiquage systématique des jeunes plants.

- Agriculture itinérante et peine au travail

A l'intérêt alimentaire qui découle de la sélection progressive des essences utiles par le jeu des jachères successives, il faut ajouter la diminution de la peine au travail. Les recrues forestiers, même sur jachère longue sont, de tous les témoignages que nous avons pu recueillir, de loin préférés pour une nouvelle mise en culture. Les arbres ressource (fruitiers, essences médicinales ou destinées à la menuiserie, etc.) déjà présents car épargnés lors de la précédente installation culturale, restent en l'état et seuls les ligneux indésirables de faible dimension sont brûlés. Une astuce consiste, lorsque la décision de défricher une parcelle est prise, à ne nettoyer que la moitié de la surface la première année, puis la deuxième moitié l'année suivante. L'intérêt réside dans la mise en culture non simultanée des deux moitiés du champ, permettant un étalement du potentiel de fertilité. Quand la production diminue sur la première moitié de la parcelle qui commence à montrer des signes d'épuisement, la seconde moitié prend le relais et continue à fournir, le temps d'effectuer un nouveau défrichement, le complément alimentaire. L'avantage d'une telle méthode est de répartir l'effort de travail sur deux ans tout en prolongeant la fertilité de la parcelle. Défricher un hectare d'un seul tenant demande beaucoup d'énergie pour une récolte abondante mais somme toute éphémère. L'étalement du défrichement, donc de la période de mise en culture qui s'ensuit, représente une sorte d'assurance à moyen terme et laisse le temps au paysan d'envisager un nouveau défrichement sur un autre emplacement¹¹⁶.

Dans tous les cas, le travail de défrichement sur ancienne jachère est moins pénible que dans une zone anciennement ou jamais encore touchée, où la densité d'arbres âgés est supérieure. Ndam (1995 : 68) rapporte d'ailleurs, sur les pentes du Mont Cameroun, l'existence de clairières naturelles appelées *gnuawa* où les arbres croissent de manière assez clairsemée, favorisant la pousse des herbacées. Ces endroits seraient particulièrement prisés des paysans pour l'installation des champs. L'auteur décrit un phénomène intéressant rapporté par ses informateurs. Les ligneux s'installeraient plus volontiers sur un *gnuawa* ayant déjà fait l'objet

¹¹⁶ Explications de Moki Mokondo, sur les hauteurs du village d'Ewonda, en janvier 2006.

d'une mise en culture. Ndam conclut ainsi au rôle prépondérant de l'agriculture itinérante dans les processus de conquête du couvert forestier dans des zones qui naturellement resteraient clairsemées.

Un autre moyen de défricher la forêt en vue d'une mise en culture consiste à faire paître le cheptel. Bien qu'en large déclin depuis de nombreuses années en pays mokpe, le petit bétail autrefois signe ostentatoire de richesse, permet d'atténuer considérablement les efforts de nettoyage. Les anciens évoquent volontiers le souvenir de grands troupeaux parcourant la montagne pendant de longues semaines, les zones éclaircies revenant généralement au propriétaire du bétail.

- Les atouts du feu

Le système d'agriculture itinérante s'accompagne généralement chez les Wakpe de l'usage du feu. Nous avons pu observer plusieurs techniques facilitant considérablement le processus de défrichement. Au début de la saison sèche, en novembre, les Wakpe coupent à la machette les herbacées gênantes et les petits ligneux qu'ils laissent à sécher un certain temps sur le sol. Une fois secs, les végétaux sont rassemblés autour du tronc des arbres plus volumineux dont il aurait été difficile de venir à bout sans effort considérable. Les amas sont alors enflammés et les arbres brûlent avec les résidus de coupe. Dans certains cas, les paysans mettent directement le feu à la parcelle et le laissent courir dans les herbes en simple brûlis. Cependant cette pratique est plus rare car l'humidité permanente de la zone forestière entrave la combustion, sans compter le fait que les matériaux susceptibles de brûler sous un couvert forestier dense sont plutôt rares.

Bien que largement décrié dans la littérature, l'usage du feu, lorsqu'il est pratiqué dans de bonnes conditions, possède de nombreux avantages. Il diminue nous l'avons vu la charge de travail au moment du défrichement des parcelles à mettre en culture. Un nombre considérable de ravageurs des cultures ainsi qu'une partie des semences des espèces adventices qui ne demandent que l'éclaircissage pour germer, sont éliminés. Le feu permet la minéralisation immédiate des stocks de matière organique disponibles sur la parcelle.

« La cendre est un produit basique en raison de sa richesse en potasse. Elle contient en outre des bases (Ca, Mg, K et Na), du phosphore et des oligo-éléments, dans des proportions qui reflètent le contenu minéral des plantes qui ont été brûlées. [...] Les cendres se comportent donc comme un amendement basique, comme un engrais

minéral et éventuellement comme une source de silice. » (Bertrand et Gigou, 2000 : 176)

En contact avec l'eau, les sels minéraux libérés deviennent assimilables par les racines des plantes. En parallèle, les micro-charbons de bois produits, stockent de façon plus pérenne le carbone de la matière organique, constituant pendant quelques années des réserves disponibles pour les essences maraîchères. Les résultats d'enquête sont unanimes, on constate une nette amélioration des rendements sur les deux, voire trois premières années de mise en culture. La pratique du brûlis cependant ne donne son plein potentiel qu'épaulée par des jachères suffisamment efficaces pour régénérer le stock de matière organique sous la forme d'un couvert végétal qui aura, entre autres avantages, celui de stocker l'eau de pluie tout en contenant l'érosion hydrique. En effet, il faut un certain temps pour compenser les effets destructeurs sur une partie de la pédo faune ainsi que le lessivage des particules fines.

Les paysans du Mont Cameroun ne s'y trompent pas et connaissent parfaitement les rapports directs entre passage du feu, temps de jachère et fertilité des sols. Les paysans allochtones venus s'installer récemment font face à un problème aigu de disponibilité foncière sur les parcelles louées. Convaincus de l'importance du repos des sols, ces derniers sont malheureusement souvent dans l'impossibilité de pratiquer la jachère faute d'argent. La location – lorsqu'elle est possible – atteint par endroits des prix très élevés. Dans le secteur de Maumu, les autochtones louent l'hectare 10 000 FCFA par an contre 40 000 FCFA pour les étrangers¹¹⁷. A Muea, on demande 42 000 FCFA par an et par hectare. Sur la route d'Ekona, un paysan d'origine bamiléké nous a dit louer à la CDC des terres épuisées pour 45 000 FCFA par an et par hectare¹¹⁸. Les prix ont semble-t-il considérablement augmenté depuis le début des années 1990 puisque Almy en 1991 (1991 : 17) fait état d'une moyenne de 10 000 FCFA par an et par demi hectare. La crise foncière qui touche actuellement la région n'est certainement pas étrangère à cette inflation.

¹¹⁷ 10 000 FCFA correspondent environ à 15 Euros.

¹¹⁸ Entretiens avec E. Samba, S. M. Molonge et S. Ibe le 14 décembre 2005 à Muea ; avec F. Wolete et V. Sama le 14 décembre 2005 à Maumu ; avec les planteurs de Soppo Likoko le 15 novembre 2005, etc. (cf. Annexes)

LE BRULIS SUR LE MONT CAMEROUN

Clichés : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2003-2006



Brûlis de défriche effectué en janvier, pendant la saison sèche. Les ligneux utiles (palmier, manguier, etc.) seront épargnés par le passage rapide des flammes. Village d'Ewonda.



Recrû de fougères et d'herbacées sur un brûlis de nettoyage. La piste menant au sommet du Mont Cameroun est ainsi éclaircie chaque année en prévision de la course d'ascension. Vers 2800 mètres d'altitude.



Brûlis de défriche avant mise en culture. Les arbres sont en partie élagués pour ne pas gêner la croissance des essences maraîchères. Noter l'âge des espèces secondaires du genre *Musanga* en arrière plan. Cette parcelle est une jachère ancienne. Hauteurs du village d'Ewonda, vers 1100 mètres d'altitude.



Brûlis de défriche avant mise en culture. Hauteurs de Buea, vers 1200 mètres d'altitude.

- L'arbre de jachère, une pompe à nutriments

L'intérêt de conjuguer brûlis et jachère longue se retrouve encore à un autre niveau. Lorsque les éléments fins produits par combustion se dissolvent dans l'eau, ils ont tendance à migrer par gravité vers les horizons profonds du sol, c'est le phénomène de lixiviation. La plupart des plantes maraîchères ne possède pas de système racinaire capable de puiser les nutriments au-delà d'un mètre de profondeur. Après plusieurs années de récoltes, cette perte dite « improductive » handicape la croissance des plantes. Pourtant les éléments dissous sont encore présents dans le sol, et les racines des arbres, qui pénètrent à plusieurs – voire plusieurs dizaines – de mètres, jouent le rôle de véritables pompes à nutriments qui ramènent en surface sous forme de matière organique (leurs feuilles, ramilles, écorce, etc.) le stock d'éléments nutritifs (Pulsen, 1981 : 24). Il va de soi que plus la jachère est longue, plus l'effet de pompe est efficace.

La jachère par ailleurs, constituée d'une végétation pérenne, a le temps de mobiliser certains éléments difficilement assimilables par les cultures éphémères. Cette mobilisation effectuée dans les couches profondes du sol est ainsi redistribuée en quelques années par le biais des dépôts foliaires sur le sol (Bertrand et Gigou, 2000 : 178).

c) Jachère et indicateurs de fertilité

La diversité des sols du Mont Cameroun est telle que les potentialités culturales y varient considérablement. Le couvert végétal initial est un facteur, auquel se joignent l'altitude (donc les températures, l'amplitude thermique, l'ensoleillement, l'humidité), la place de la parcelle dans la catena (les bas de pentes sont plus chargés en argile, donc plus lourds à travailler, parfois asphyxiants), le passé plus ou moins intensif de mise en culture de la parcelle, le type d'agriculture pratiqué, etc. Comment les paysans parviennent-ils dans cet écheveau à déterminer le moment propice du défrichement après la période de repos jugée suffisante ?

Si certains facteurs indépendants de la volonté des paysans dictent parfois la durée de la jachère – l'évolution de l'effectif familial, la destinée des concernés, le jeu des héritages, ou, nous venons de le voir, les crises foncières qui conduisent à la surexploitation du peu de terre accessible – il est des cas où le paysan qui possède la maîtrise de son parcellaire conduit la

gestion de la période de jachère selon l'observation d'un ensemble d'indicateurs. L'apparence d'une jachère est riche d'informations.

Moki Mokondo donne un exemple d'indicateur herbacé dont il suit la croissance régulièrement :

« - Comment sais-tu qu'un emplacement est prêt pour la mise en culture ?

- En fait, cela prend trois à quatre ans. Si l'on arrive à trois ans et que l'herbe n'est pas assez bien venue, cela montre que l'endroit n'est pas assez fertile. Quand l'endroit est fertile, l'herbe pousse. Ici tu vois, l'herbe est haute, cela veut dire que la place est fertile. Mais à côté, tu vois qu'elle est courte et cela veut dire qu'elle n'est pas encore redevenue fertile. »¹¹⁹

Lorsqu'au bout de plusieurs années – et compte tenu des résultats des précédentes récoltes – la végétation ne s'est pas réimplantée de manière satisfaisante, il sera conclu à un problème de nature du sol, peu propice à la culture des plantes exigeantes telles que l'igname par exemple. Dans ce cas s'il n'est pas possible, pour une raison ou pour une autre, d'abandonner la parcelle au profit d'une meilleure, seules les essences connues pour leur sobriété comme le taro, seront plantées à cet endroit. Les indicateurs herbacés¹²⁰ sont sur le Mont Cameroun riches d'information sur l'état de fertilité d'une jachère à un stade donné, mais aussi sur les propriétés naturelles du sol.

L'emplacement de la terre par rapport au village, le type de culture pratiqué ou la propriété foncière ont aussi une grande influence sur les modalités de la jachère, et les indicateurs de fertilité considérés varient en fonction de ces paramètres complexes. Par exemple sur les hauteurs du Mont, les paysans wakpe ne sont soumis à aucune contrainte foncière, les terres coutumières restent à la disposition de tous, dans la seule limite de ce que chacun peut entretenir. Là, l'agriculture itinérante sur brûlis est largement pratiquée. Le défrichage est effectué à l'aide du feu qui tue une partie des arbres. L'avantage réside dans le fait que le bois peut être utilisé pour l'usage domestique, il n'a demandé que peu d'effort d'abattage, mais la végétation par ce procédé nécessite une période de régénération assez importante, le temps que le stock de matière organique, largement minéralisé par le passage du feu, se reconstitue. Un minimum de dix à quinze ans est nécessaire selon nos informateurs. Bien évidemment, le système n'est envisageable que lorsque la disponibilité foncière est suffisante. Dans ce cas, la taille des nouveaux ligneux est un indicateur fiable. Chacun peut d'un coup d'œil évaluer la

¹¹⁹ Entretien avec Moki Mokondo, dans son champ au village d'Ewonda, le 31 janvier 2006 – Traduit de l'anglais.

¹²⁰ Nous n'avons pu malheureusement retrouver le nom scientifique de ces essences.

dynamique d'un recrû d'après le diamètre des jeunes troncs qui y poussent. Certaines espèces sont reconnues comme indicateurs spécifiques de fertilité : *litu* (*Ficus capensis*), *ewowo* (*Macaranga occidentalis*) ou *ekumbi* (?).

Il en est autrement pour les champs situés autour des maisons qui reçoivent certaines cultures délicates ou qui demandent une attention particulière. Les ignames par exemple sont parfois dérobées aux propriétaires, aussi les Wakpe les cultivent-ils aux abords immédiats du village. Dans ce cas, il devient impossible pour des raisons évidentes de place, de pratiquer des jachères longues. On délaisse alors l'usage du feu pour le défrichage, au profit d'une coupe sévère des troncs à un mètre environ du sol. Moki Mokondo en explique la raison :

« Près des maisons, tu te dois de très bien entretenir ta terre. Tu ne dois pas brûler tes arbres n'importe comment, tu te dois de les couper de telle sorte que la souche reste vivante. Donc quand tu quittes le champ, cela peut facilement repousser. Couper les arbres est plus difficile mais c'est préférable pour une bonne gestion de la terre. Ceux qui n'ont pas le temps de les couper les brûlent. Tu peux ainsi facilement obtenir du bois de chauffage. Mais même quand tu coupes, tu peux utiliser le bois pour la cuisine ! »¹²¹

Le fait de tronçonner les arbres à un mètre du sol provoque le départ vigoureux de rejets qui, sans pour autant gêner les plants en culture, permettront à l'arbre, fort d'un système racinaire déjà bien en place, de reconstruire le stock de matière organique très rapidement. La technique, si elle demande beaucoup d'effort, est efficace. La minéralisation des végétaux n'est pas aussi rapide que par passage du feu, donc les substances nutritives sont moins immédiatement disponibles pour les plantes. Mais le stock se construit sur un plus long terme et une bonne gestion du système conduit, nous le verrons plus loin, au raccourcissement du temps de jachère sans baisse de fertilité. De la même façon, les branches gênantes des arbres qui poussent dans les haies entretenues aux abords de la parcelle sont élaguées pour éviter que l'ombre n'entrave la croissance des cultures maraîchères. Dans ce cas encore l'arbre, qui fait profiter le champ de ses avantages, reste disponible pour le retour à la jachère sans gêner les cultures héliophiles.

¹²¹ Entretien avec Moki Mokondo, le 31 janvier 2006 - Traduit de l'anglais.

d) Conclusion

L'agriculture itinérante sur le Mont Cameroun est un savant compromis entre contraintes écologiques et nécessités vivrières. Le système est composé d'une multitude de variantes aux objectifs identiques : multiplier les opportunités d'accéder à une ressource diversifiée, tout en maintenant le potentiel de fertilité des sols. Lorsque la disponibilité foncière s'y prête, on touche à la perfection. Sans travail supplémentaire après l'abandon du champ, la jachère, tout en reconstituant peu à peu le stock de matière organique indispensable aux futures plantations, continue de fournir certaines cultures pérennes (macabo, ignames, plantain), des ligneux utiles pour l'habitat et les divers travaux (tuteurs, piégeage), des fruitiers, des plantes et écorces médicinales (*Prunus Africana*), etc.

Les avantages de la jachère se mesurent en terme de biodiversité accrûe par rapport au champ, ce qui entraîne une intensification de l'activité biologique. Les déchets organiques se font plus nombreux et la structure du sol s'améliore. Le couvert végétal procure un ombrage propice au maintien de l'humidité et l'eau est retenue car les effets de battance sur la terre nue disparaissent. Les ravageurs, autrefois spécialisés dans l'une des cultures dominantes du champ, se trouvent en concurrence avec la diversité des essences de la jachère et s'affaiblissent. Il en est de même pour les espèces adventices qui gênaient dans les derniers temps de mise en culture et qui, une fois en lutte avec les colonisatrices de la jachère, perdent de leur pouvoir de nuisance.

La mosaïque des parcelles à différents stades de recrû est une bénédiction pour les hommes car elle procure à longueur d'année une grande variété de produits tout en entretenant la qualité des sols.

- L'agriculture itinérante sur brûlis et la critique

Des années d'études scientifiques sur les systèmes d'agriculture itinérante ont souvent produit des critiques virulentes, notamment par le questionnement autour de l'apparent problème de la régénération de la biodiversité dans les parcelles retournées à la jachère¹²². Un exemple caractéristique d'expertise s'inquiétant du temps insuffisant de jachère constaté sur le Mont

¹²² Citons, parmi des dizaines, un groupe de recherche particulièrement représentatif de cette posture critique : *Slash-And-Burn agriculture, the search for alternatives* (Palm et al., 2005).

Cameroun en comparaison avec les minima acceptés par la communauté agronomique, est donné par Jeanrenaud (1991 : 36) :

« The majority of farmers in the area practice shifting cultivation. However, the number of years each plot is cultivated and left fallow is varied. Less fertile farms, and those with inadequate shade for the cultivation of cocoyams, are abandoned after three to four years, while some farmers shift after six years. Fallowing system vary greatly but rarely have the lengths considered necessary in most of Africa. »¹²³

Il nous semble que ces critiques oblitèrent l'objectif principal recherché par le paysan qui met en place un système d'agriculture itinérante avec jachère : renouveler la fertilité d'un sol qui a produit et, à l'échelle du finage, maintenir à disposition des essences utiles – cultivées ou non – les stocks de matière organique dans les horizons superficiels.

Nous savons que la main de l'homme est de longue date impliquée dans la constitution des espaces forestiers du Mont Cameroun et que si certaines espèces s'effacent, c'est pour céder la place à de nouvelles, souvent propices à l'homme. Ne constatant pas de régénération spontanée sur jachère longue des ligneux attribués communément aux peuplements purement forestiers, certains scientifiques s'inquiètent de la disparition des « forêts primaires » du volcan (Ndam, 1995 : 102). Nous y voyons là quant à nous un faux débat. Depuis que l'homme la parcourt, et cela fait bien longtemps, cette forêt n'est plus primaire. Les cris d'alarme dénonçant la menace sur la biodiversité, dans ces espaces anciennement et fortement anthropisés, sont à notre sens à tempérer car ils semblent se fonder une fois de plus sur le mythe de la très biblique forêt vierge des origines.

Pour aller plus loin, la présence de l'arbre n'est pas selon nous condition *sine qua non* de bonne santé du sol et de l'environnement. Combien de biotopes anthropisés où l'arbre est absent mais le sol en bonne santé ? L'arbre indispensable en zone équatoriale n'est pour nous qu'une lubie d'agent de développement. Toutes les cultures ne sont pas ombrophiles, et tant que le couvert végétal est maintenu pour préserver les sols de l'érosion et entretenir la vie au sein des horizons humifères, il nous semble absurde de pleurer – à l'échelle des champs d'agriculture familiale bien sûr – l'absence sporadique de l'arbre. Tout dépend de la stratégie du paysan, dont la politique vis-à-vis des ligneux est déterminée avant tout par le choix des essences à cultiver.

¹²³ « La majorité des paysans de la zone pratique l'agriculture itinérante. Quoi qu'il en soit, le nombre d'années durant lesquelles chaque parcelle est cultivée et laissée en jachère est variable. Les champs les moins fertiles, et ceux qui ne possèdent pas l'ombre adéquate à la culture des macabos, sont abandonnés après trois à quatre ans ; alors que certains paysans changent après six ans. Les systèmes de jachère sont très variables mais respectent rarement les durées considérées comme nécessaires en Afrique. »

- Expertise scientifique et temps de jachère

La durée de jachère est elle aussi fortement soumise à débat. La plupart du temps, le système d'agriculture itinérante est perçu comme générateur systématique de dégradation dès lors qu'il ne répond pas au canon de la jachère longue (plusieurs dizaines d'années). Sorti du contexte cultural et du savoir-faire des hommes qui en ont la gestion, un temps de jachère ne renseigne selon nous en aucun cas sur sa capacité à restaurer la fertilité d'un sol. Dire, à la suite de l'écrasante majorité des auteurs (Brefo 1982 ; Ndam *et al.* 199? ; Jeanrenaud 1991 ; Kerkhof 1995 ; Lavigne Delville *et al.* 2004 ; Palm *et al.* 2005 ; etc.) qu'une période de jachère de trois ans, telle qu'elle est souvent observée sur le Mont Cameroun, est inapte à restituer au sol sa fertilité originelle, est selon nous insuffisant. Tout dépend de la façon dont sont conduites la mise en culture et la préparation de la jachère.

Un sol cultivé de façon intensive pendant plusieurs années, à grands renforts d'intrants chimiques et sans égard pour les innombrables techniques de maintien sur le long terme des essences propices à la régénération, mettra des années à reconstituer sa charge de fertilité. Au contraire – et nous le détaillerons plus avant – si les techniques culturales restent attentives à privilégier les essences favorables telles que les légumineuses, font appel aux diverses méthodes d'amendement naturel, respectent la place de l'arbre au sein du système, entretiennent les haies et préparent soigneusement le retour à la jachère même en pleine phase productive du champ, alors trois ans de repos sont suffisants.

Ces remarques découlent de l'observation des différentes pratiques représentées sur le versant Wouri et du témoignage des paysans eux-mêmes à propos des résultats obtenus.

Enfin, évaluer le potentiel de production vivrière du terroir mokpe en tenant compte exclusivement des parcelles cultivées à un instant t conduirait à une vision très lacunaire des ressources paysannes car l'ensemble des massifs forestiers du volcan est mobilisé, constituant un véritable système agroforestier¹²⁴.

¹²⁴ Il est intéressant de noter que la loi camerounaise considère comme forêt « toute terre recouverte de végétation à prédominance d'arbres, buissons et autres espèces capables de fournir des produits autres que les produits agricoles » (Loi 94/01 du 20 janvier 1994), occultant par-là même tout un pan du système et notamment les surfaces boisées consacrées à la jachère.

Les usages anthropiques touchent à la presque totalité du monde végétal, du jardin de case des maisons villageoises aux forêts les plus denses. Tout ici fait système, et l'interface d'interaction homme – sol est globale sur le volcan à l'exception des zones de très haute altitude où la roche-mère est affleurante et le sol n'existe plus¹²⁵.

¹²⁵ Même la savane, où dominant pourtant les herbacées, est un lieu d'extraction de la ressource car les hommes y chassent et récoltent le miel.

2) L'arbre sauvage, l'arbre domestiqué ?

a) Perception de l'espace forestier et catégories végétales

Lorsque l'on interroge les Wakpe – et plus généralement les paysans du Mont Cameroun – sur le sol, il ressort que ce dernier n'a d'intérêt que par la relation qu'il entretient avec la végétation. Sans elle, il devient aussi inutile qu'un macabo sans tubercule. Cette perception est directement liée à la vocation agricole des hommes du volcan ; ne s'inquiéter que du sol relève d'une forme d'inconsistance. Au-delà de la connaissance largement répandue sur les propriétés du substrat volcanique, les communautés paysannes ont compris ce que le sol doit à la végétation qui y croît. Même si certaines personnes s'éloignent du monde de la forêt compte tenu de la diversification des activités liées à la croissance urbaine¹²⁶, il n'en demeure pas moins que l'arbre, dans l'immense majorité des discours, est une entité incontournable de la réussite agricole. Il est un partenaire indispensable car sa présence, de notoriété commune, en forêt ou au champ, garantit la fertilité du sol. Nombreux sont les témoignages dans ce sens : « *quand j'ai quitté mon mari, j'ai décidé que mon nouveau mari serait la forêt, car c'était, et c'est, la forêt qui me donne de quoi manger* »¹²⁷

Si l'utilité de l'arbre est reconnue de la plupart des gens, la forêt revêt quant à elle des réalités très différentes selon le vécu de chacun. Le terme « forêt », « *forest* » en anglais, est particulièrement connoté sur le Mont Cameroun. Ainsi que Sharpe (1993-97) l'a expérimenté dans le cadre d'une étude sur les impacts des projets environnementaux dans la région, *forest* relève du lexique des agents de développement et paradoxalement évoque bien peu pour les gens qui la fréquentent assidûment, soulevant même de vifs ressentiments au souvenir de ce que ce « *whiteman talk* » implique. Cela au point que certaines personnes, qui vivent au quotidien avec la forêt, disent qu'on la rencontre au jardin botanique de Limbe (Sharpe, 1993-97). On perçoit dès lors combien le mot est associé à l'image que l'Occident produit de la végétation, domestiquée selon des règles très différentes de la norme locale. Au fil de nos entretiens, en

¹²⁶ Samuel Molua formule ici une idée assez commune chez les élites tournées vers la ville : « *Avant, tu sais, la ville n'était pas aussi propre. C'était partout la forêt. En ce temps là on n'avait pas de route, pas d'eau courante. Mais maintenant Buea va de l'avant, progresse chaque jour. Toutes ces brousses sont coupées et des maisons sont bâties. C'est une des choses que j'ai découvertes. Il y a plus de progrès maintenant.* » Entretien du 21 janvier 2006 avec Samuel Molua, au village d'Ewonda – traduit de l'anglais.

¹²⁷ Témoignage recueilli au village de Likombe en novembre 2006.

anglais ou en pidgin, *forest* n'était pas en effet un terme usuel, les paysans du Mont Cameroun lui préférant les noms communs de *bush* ou *black bush* selon le contenu sémantique associé. Il fut intéressant pour nous de confronter l'idée que nous nous faisons de la forêt dense intouchée en arrivant sur le versant Wouri, avec celle que pouvaient en avoir les Wakpe. Juste au-dessus des villages de la « ceinture haute bakweri » situés à une altitude approximative de 800 mètres, se trouve la zone activement fréquentée des cultures permanentes et semi permanentes, qui se mue peu à peu en peuplements de ligneux de plus en plus denses, soumis à des jachères très longues. Ce que nous prenions pour une forêt climacique de moyenne montagne tropicale est une zone de jachères longues, certes moins fréquentée par les humains, mais pour le moins fortement artificialisée. Dans ces endroits où ne résonne pourtant que rarement le bruit des machettes, nos accompagnateurs nous parlaient de « *forêts vierges que tu pourras voir un jour là-haut sur le Mont* ». A 1400 ou 1500 mètres d'altitude, les hommes du Mont Cameroun évoquent des forêts intouchées observables seulement sur de lointaines hauteurs. Le propos a de quoi étonner car nous avions pourtant déjà la pleine conviction d'être « sur le Mont », au cœur de la grande forêt, seulement cinq cents mètres en dessous de la limite forestière d'altitude. Il n'en était rien – pour ce qui est de notre représentation de la forêt intouchée – et nous avons peu à peu compris que pour les Wakpe, « le Mont » se situe bien au-delà des espaces fréquentés. Même à 1500 mètres d'altitude, il faut accepter l'idée communément partagée de ne pas être tout à fait encore « *sur le Mont* ». Quant aux forêts vierges intouchées, nous laissons au lecteur l'appréciation de leur représentativité sur les pentes du volcan, pour autant que leur existence soit une réalité objectivement observable. Nous ne trancherons pas ici faute d'étude botanique précise, mais nous avons notre petite idée.

Il faut se pencher sur les terminologies en langue mokpe pour mieux comprendre les catégories établies par les gens du Mont Cameroun. Il existe plusieurs types de configuration forestière dans les représentations locales, déterminées principalement selon leur degré d'anthropisation.

Likomba désigne un peuplement de ligneux majoritaire, qu'on pourrait traduire communément par forêt, au sens occidental du terme, ou *black bush* selon la traduction anglophone locale. On distingue *likomba landjiue*, la forêt dense qui n'a pas été touchée de mémoire d'homme ; *likoko*, la forêt qui a été défrichée au moins une fois ; *likomba lionge*, le recrû forestier âgé d'au moins quatre ans. Il existe probablement d'autres types de végétation établis au sein de la catégorie générique *likomba* mais nous n'avons malheureusement pas eu la possibilité sur place d'approfondir la question.

Wanga quant à lui désigne le *bush*, la brousse en français, c'est-à-dire les peuplements végétaux fortement anthropisés qui comportent les champs permanents ou semi permanents et les jachères jeunes. Il s'agit en fait des zones régulièrement cultivées, situées entre la sphère villageoise et *likomba* – la forêt dense. *Wanga* est aussi le mot utilisé pour champ, c'est-à-dire la parcelle de petite superficie (un demi hectare voire moins) défrichée et plantée de cultures maraîchères.

Muunda désigne une parcelle défrichée avant la mise en culture.

Liuu est une jachère courte.

La savane d'altitude qui s'étend au-delà de la limite forestière est appelée *njorongo*, et la zone de transition entre la forêt et la savane, où les arbres font encore par bosquets quelques incursions dans l'étendue d'herbacées, *moranje*.

Nous le voyons ici, les terminologies dédiées aux peuplements végétaux du Mont Cameroun sont fortement anthropo-centrées, déterminées en grande partie par la nature de l'influence humaine. L'étagement altitudinal classiquement décrit par les botanistes n'est pas un véritable critère chez les Wakpe qui confèrent à l'usage une dimension prioritaire. Ces catégories ne sont cependant pas contingentées à une simple visée utilitariste. Elles servent à la désignation d'espaces parfaitement définis, pratiqués au quotidien, qui relèvent aussi et nous l'avons précédemment abordé, de la sphère mythico-religieuse. Il existe une topographie des lieux sacrés se superposant aux catégories ordinaires du finage. Ekenie Kenie par exemple, sur les hauteurs du Mont Cameroun, est un endroit réputé pour appartenir au domaine privé d'Epaza Moto :

« *Il y a avait trois blancs venus d'Europe. Ils dirent qu'ils voulaient attraper Epaza Moto. Ils ont gravi la Montagne jusqu'à un endroit appelé Ekenie Kenie. Ils ont tous disparu. Jusqu'à aujourd'hui. Parce qu'ils avaient de mauvaises intentions, ils voulaient trahir Epaza Moto, le roi de la Montagne.* »¹²⁸

Il s'agit ici de l'une des nombreuses versions du mythe de l'homme blanc prêt à violer les lieux sacrés pour satisfaire sa curiosité cartésienne. Cet endroit spécifique est connu pour être un haut lieu mythique chez les Wakpe, tout comme l'emplacement des pierres Mbando disséminés sur le pourtour de la ceinture des villages wakpe, ou les sources de Man's Spring situées sur le Mont Etinde. D'autres endroits encore sont associés aux puissances tutélaires sur le volcan : le lac sacré de Bakingili né du flot de sang sorti de l'orteil du chasseur Ndiva Liombe ; les chutes d'eau de la rivière Mbanjè, résidence des *Liengu la muna*, les Mammi-water ; le lac Liwenye sur

¹²⁸ Entretien avec Martin Kove Ekwa, à Bonakanda, le 30 mars 2006 – Traduit du pidgin english.

les sommets du Mont Cameroun ; les roches de Mokongo mo Ndume situées au cœur de la forêt ; le gouffre de Wonjanji qui déboucherait sur l'océan ; nous ne les citerons pas tous. Les lieux sacrés sont constitutifs de la perception de l'espace chez les Wakpe et sont étroitement mêlés à la pratique quotidienne de l'environnement végétal.

COUVERTURE VEGETALE SELON L'ALTITUDE ET LES DESIGNATIONS WAKPE

Clichés : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2003-2006



Zone forestière supérieure, vers 2400 mètres.
Hauteurs de Buea.



Champs complantés semi-permanents (*wanga*) de la ceinture bakweri. Ici, un champ en manioc dominant des environs de Buea Town (850 m d'altitude).



Champs multi étagés d'essences associées, en limite de plantation d'eucalyptus (CDC). L'arbre fait partie intégrante du système (Likombe, 1000 m d'altitude).



Forêt dense d'altitude, *likomba landjiue* (la forêt qui n'a pas été touchée de mémoire d'homme), vers 2000 mètres d'altitude, hauteurs de Buea.

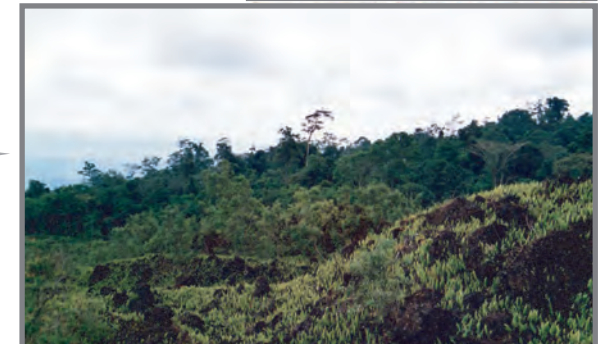
Zone des jachères longues à couvert forestier dense. *Likoko* selon la terminologie mokpe (forêt qui a été défrichée au moins une fois). Vers 1400 m d'altitude, hauteurs de Buea.



Zone de transition forêt-savane (*moranje*) où les arbres par bosquets font encore quelques incursions dans les peuplements d'herbacées. Vers 2500 mètres.



Savane à herbacées (*njorongo*), zone de chasse et de récolte du miel, vers 2600 mètres d'altitude.



Coulée de lave (*likuwa*) de 1959. S'étend de 3000 m d'altitude (point d'émission) à 900 m, aux portes d'Ekona Lelu.

b) Les usages de l'arbre

Les essences ligneuses utilisées par les communautés paysannes du Mont Cameroun sont innombrables, elles proviennent de l'une des forêts les plus riches en espèces du monde. Il va de soi que nous ne nous hasarderons pas à en dresser ici une liste aux prétentions exhaustives, une vie entière d'initiation ne suffisant pas aux spécialistes wakpe pour faire le tour de la question, notamment lorsqu'il s'agit d'aborder l'inventaire des espèces médicinales. Nous tenterons cependant de faire une sélection des essences les plus communément rencontrées et commentées par nos informateurs, afin de mettre en évidence le caractère fondamental de l'arbre, donc du sol, dans le mode de vie des paysans du Mont Cameroun.

L'arbre est omniprésent sur le volcan, qu'il soit parfaitement domestiqué aux abords des maisons ou relevant de la forêt la plus dense. L'arbre est un partenaire des hommes sur le Mont Cameroun, nous dirions même qu'il est au cœur du système. Pionnier des coulées de laves, il était là avant les hommes et il demeure l'indicateur premier de la possibilité agricole. S'il n'y a pas de champs partout où il y a des arbres, l'arbre est présent partout où il y a des champs. Il y a donc les arbres du champ, et les arbres de la forêt. Dans tous les cas, ces derniers dispensent une partie des produits indispensables à la vie quotidienne.

Les pratiques paysannes touchant à l'arbre vont de l'utilisation globale d'une espèce telle que le palmier à huile, au simple opportunisme de cueillette au détour d'un sentier de chasseur. Mais le rôle de l'arbre ne se limite pas à ce qu'il est capable de fournir en terme de fruits, de bois, de feuilles ou d'écorce. Pourquoi est-il si important chez les Wakpe, comment les hommes tirent-ils partie de ses avantages et comment intervient-il sur la qualité des sols cultivés ?

- Arbres de la forêt

Nous l'avons vu, la forêt constitue pour les communautés paysannes du Mont Cameroun une ressource précieuse, que ces dernières soient autochtones ou pas. Les espaces boisés,

fortement soumis à l'influence humaine depuis deux siècles et demi, regorgent d'essences utiles soigneusement entretenues ou simplement favorisées au fil des générations¹²⁹.

Au sein de la forêt – *likomba* -, il est des arbres sans intérêt particulier pour l'homme, en tout cas sans intérêt direct perceptible. D'autres cependant présentent des spécificités appréciables. Lors d'une marche de longue haleine, nous avons pu observer nos compagnons placer de petits récipients sous une saignée pratiquée à la machette sur les contreforts d'un arbre à la sève abondante et claire. Une autre espèce, appelée *etungunia* en mokpe, possède une écorce épineuse très lisse sur un tronc particulièrement massif. Avec l'âge, ce dernier devient invariablement creux et l'eau s'y accumule. Il suffit alors de pratiquer un trou à la machette pour la recueillir.

De nombreuses espèces ligneuses proposent leurs fruits à qui reste attentif. Sans faire l'objet d'une culture spécifique ni d'une dissémination volontaire, ils approvisionnent les marcheurs passant pour d'autres tâches. Certains d'entre eux sont revendus sur les marchés locaux. Dans le lexique des agents de développement, ces produits issus de la forêt sont appelés PFNL (Produits Forestiers Non Ligneux), ou NTPF en anglais (*Non Timber Forest Products*). Ces récoltes entrent pour une part significative dans les revenus de certaines familles et l'on trouve, en ce qui concerne le Cameroun, une littérature abondante consacrée à l'impact des activités humaines sur les espaces forestiers pourvoyeurs de PFNL (Gadsby et Jenkins 1992, Ndoye *et al.* 1997-99, Ambrose-Oji et Brocklesby 1997, DFID 1998, Ndam *et al.* 199?, etc.). Pour des raisons évidentes de difficulté d'accès aux données, ces études présentent des résultats quantitatifs assez variables concernant le poids économique effectif des activités d'extraction des PFNL. Nous nous contenterons ici de décrire ce que nous avons pu en observer directement ainsi que de donner la parole aux informateurs concernés par cette activité.

Les fruits du manguier sauvage (*Irvingia gabonensis*) sont particulièrement appréciés pour leur saveur et sont utilisés dans la constitution de certaines sauces. Les mangues sont vendues à la saison sur les marchés locaux de Muea, Buea, Great Soppo ou Limbe. Les noix de cola (*Cola* spp.), stimulant largement apprécié au Cameroun, font aussi l'objet d'un commerce important. Les petits fruits du *njansanga* (*Ricinodendron heudelotii*) sont quant à eux utilisés comme exhausteur de goût dans les sauces ou servent à parfumer le poisson. Le safoutier

¹²⁹ Une partie des noms scientifiques attribués aux noms locaux est tirée de la liste botanique de Jeanrenaud (1991). Ils sont donnés ici à titre informatif, dans la limite de nos possibilités de vérification de leur correspondance absolue avec les noms vernaculaires wakpe. Les espèces plus fréquemment rencontrées telles que le fromager, le palmier à huile, etc. ne sont pas concernées par cette réserve.

(*Dacryodes edulis*) est aussi prisé pour ses fruits à la chair acidulée, consommés crus ou cuits. Les fruits du moabi (*Baillonella toxisperma*, localement *njabè*) sont récoltés entre autres pour extraire des amandes une huile alimentaire très riche. On consomme fraîche la pulpe du corossol sauvage (*Annonidium manii*) ainsi que celle du tamarin (*Tamarindus indica*).

Les espèces citées ici sont bien entendu recherchées pour la consommation familiale et font pour certaines l'objet d'un commerce soutenu. Par définition, ces essences non domestiquées, bien que liées à l'homme, sont disséminées au sein de la zone forestière parfois en densités très faibles (le moabi par exemple se rencontre à hauteur d'un individu pour dix hectares de forêt environ et n'est mature qu'à cinquante ans, tout en fructifiant une fois tous les trois ans).

Le bois à brûler est aussi fourni par les ligneux de la grande forêt. Certaines espèces comme le manguier sauvage, le *litu* (*Ficus capensis*) ou le bois de fer (*Lophira alata*, azobé au Cameroun) sont recherchées par les familles pour alimenter les feux de cuisine.

Les bois de menuiserie sont convoités. Les compagnies forestières, peu présentes sur le versant Wouri du fait de l'inaccessibilité des massifs forestiers, ont cependant contribué selon les témoignages à faire chuter considérablement la densité de grumes exploitables sur le volcan. Les plus rencontrées sont le *man carabot* (*Coelocaryon preussii*), certaines espèces de mahogany telles que le *mbowu* (*Entandrophragma angolense*), le fromager (*Ceiba pentandra*, localement *wuma*) à l'intérieur des racines duquel on enterrait autrefois les albinos, l'iroko (*Milicia excelsa*), le rare akom (*Terminalia superba*) utilisé pour les charpentes¹³⁰.

Les parasoliers (*Musanga* spp., localement *umbrella tree* ou *lireyenge* en mokpe), essences pionnières typiques de la zone, sont régulièrement utilisés pour fabriquer les bardages (*caraboards*) des maisons wakpe, tout comme l'*ekoo* (*Polyscias fulva*). Les poteaux des habitations supportant le bardage sont faits de *mukumu* (*Turraeanthus africanus*) réputé pour sa résistance aux attaques de termites ou de fougère arborescente appelée ici *litutu manakamba* (*Cyathea* sp.) utilisée aussi pour la confection des parcs à cochons.

D'autres espèces encore, sans faire l'objet de plantations spécifiques au sein des parcelles cultivées, sont épargnées lors du défrichement pour les raisons utiles que l'on vient d'aborder. Les essences dites précieuses à forte valeur économique en font partie, mais également certaines espèces beaucoup moins recherchées qui pourtant facilitent le travail des paysans au quotidien. Sur les bords de parcelle, pousse l'*ewowo* (*Macaranga occidentalis*), un ligneux épineux aux

¹³⁰ Selon nos informateurs, en 2005 une planche de mahogany débitée sur place, de 4 mètres de long pour 25 cm de large et 4 cm d'épaisseur pouvait être vendue 4000 FCFA.

larges feuilles ayant la particularité de produire spontanément des branches fourchues. Les plus longs rejets sont utilisés pour soutenir le régime des bananiers plantains en fin de maturité afin d'éviter que la tige ne s'affaisse. Joseph Luma Mokake nous a parlé de l'usage médicinal de cette essence commune dont personne ne se préoccupe vraiment de la reproduction tant elle est spontanée. La sève pâteuse couleur groseille, appliquée sur une plaie, a des propriétés cicatrisantes. Les hommes en temps de guerre utilisaient abondamment ce remède pour soigner leurs blessures.

Les arbres sur le Mont Cameroun sont ainsi source de vie par les fruits qu'ils proposent mais aussi par les propriétés médicinales de certains d'entre eux, judicieusement exploitées par les hommes. L'essence la plus représentative est le *wotango* (*Prunus africana*). Les propriétés thérapeutiques de son écorce en font une manne pour les habitants du volcan qui la vendent aussi aux compagnies pharmaceutiques étrangères. La compagnie française Plantecam est le plus gros acheteur de la région. Jeanrenaud (1991 : 27) a recueilli le témoignage des habitants de Bokwango qui autorisaient, tous les trois ou quatre ans, les employés de la société à intervenir contre indemnité de 100 000 FCFA (150 Euros), sur les arbres des terres coutumières. Les années passant, les villageois ont constaté que la compagnie ne se contentait plus de récolter mais abattait aussi les arbres, ne laissant aucune chance au village de pérenniser la ressource. Sur le Mont Cameroun, l'écorce du *Prunus africana* entre dans la composition de nombreux remèdes (bronchites, paludisme ou folie) tout en étant mondialement recherchée pour ses capacités à traiter l'hyperplasie de la prostate. Cette essence est considérée actuellement comme en danger (Annexe II de la Convention de Washington) du fait de sa surexploitation. Le rapport du DFID (1998) estime que dans certains secteurs du Mont Cameroun, les revenus tirés de la récolte de l'écorce sont supérieurs à ceux du bûcheronnage, même en tenant compte du fait que les plus gros profits sur la commercialisation de ce produit sont faits par les compagnies pharmaceutiques étrangères. Un kilogramme d'écorce est vendu localement 250 FCFA contre 1 200 FCFA sur le marché international (Awung 1998). Dawson et Powell (1999) évaluent le montant des transactions financières liées à ce commerce à 220 millions de Dollars annuels.

Evidemment, l'accroissement de la demande à l'heure actuelle encourage les pratiques de récolte destructives et nous n'avons pu voir pour notre part que de jeunes arbres alors que l'espèce atteint normalement quarante mètres de haut pour un mètre de diamètre. Tant que l'écorce est prélevée dans de bonnes conditions, sans rupture de la montée de sève et qu'un délai suffisant est laissé à la régénération, les arbres peuvent vivre de nombreuses années et produire assez pour soulager une famille. Malheureusement, nous avons fréquemment constaté sur le

terrain l'abattage ou le prélèvement intégral de l'écorce, ce qui conduit à court terme à la mort de l'arbre.

Bien d'autres essences ligneuses sont couramment utilisées par les médecins traditionnels sur le Mont Cameroun, comme le parasolier (*Musanga* spp.) pour les problèmes d'allaitement (les amandes sont pilées avec de l'eau et le mélange obtenu est appliqué en massage sur la poitrine de la patiente), le *wokaka* (*Trichilia rubescens*) qui est un laxatif et traite les maux d'estomac, ou l'èvèvè dont l'infusion de feuilles est un fortifiant¹³¹.

Les ligneux que nous venons de décrire ne sont pas cultivés. Ils croissent au sein de la forêt *likomba*, ou du *wanga*, l'espace dédié aux cultures – le *bush* anglophone. Sans faire l'objet d'un plan cultural, ils sont intégrés aux parcours des hommes et leur présence, leur dissémination, leur entretien même est, la plupart du temps, le résultat d'une démarche anthropique. Les essences utiles de la grande forêt ne sont ni complètement domestiquées, ni complètement sauvages. Elles font partie intégrante du système agroforestier qui domine sur les hautes pentes du volcan.

Qu'en est-il alors des espèces faisant partie intégrante de la conduite du champ ?

- Les alliés du champ

*« Tu dois préserver la forêt parce que tu ne peux cultiver efficacement sans l'ombre et le compost des arbres. »*¹³²

En pays mokpe, l'arbre est le pilier du champ. Les paysans que nous avons rencontrés s'accordent à dire, dans une écrasante majorité, qu'il est à l'origine de la fertilité des sols. Comment cela est-ce possible, et que recouvre cette assertion ?

Planter un arbre sur le Mont Cameroun est un acte d'importance. Celui qui accomplit cette tâche marque, de manière ostentatoire, son statut sur le sol. Car l'arbre est le signe de la maîtrise foncière. Seule la personne possédant cette maîtrise peut prétendre à planter ou à

¹³¹ Informations fournies par M. Martin Kove Ekwa, médecin au village de Bonakanda.

¹³² Un paysan du village de Bova en février 2006.

exploiter l'arbre à son compte. Lorsqu'une parcelle de terre mokpe est louée à un *stranger*, ce dernier ne peut couper les arbres utiles dont les bénéfices reviendront en temps voulu au « propriétaire »¹³³. L'arbre au champ est un marqueur foncier, il sert aussi à identifier les limites de chaque parcelle. Les essences choisies pour cette fonction sont variées mais elles renseignent sans ambiguïté le passant. Après des années de jachère, les enfants et les petits enfants d'un ancien exploitant sont capables de redessiner, au sein de la grande forêt, les contours du champ abandonné par la simple reconnaissance des arbres stratégiques. Bananiers plantain, avocatiers, *ikoko* (*Dracaena arborea*), *ezukuruku* (la légumineuse *Erythrina addisoniae* dont la bouture plantée en terre prend racine très facilement), *maiwa* (le manguier sauvage *Irvingia gabonensis*), ou croton (*Codiacum variegatum*) sont les plus utilisés pour cette fonction.

Voici comment le chef Lifambe explique la constitution d'un bornage :

*« Nous savons ! Quand quelqu'un a cultivé longtemps un endroit qui s'arrête à une haie et qu'un jour il décide de dépasser cette haie pour aller plus loin, il y aura des témoins pour voir qu'il a outrepassé sa limite. Ils seront là pour prouver. Et même, quand tu achètes une terre, tu plantes des arbres pour en marquer les limites, en présence de témoins. Et si ton voisin ou toi les outrepassent, les témoins pourront attester qu'hier tu étais ici et qu'aujourd'hui tu cultives là. »*¹³⁴

Les conflits de bornage ne sont pas rares et leur résolution relève de la compétence des autorités coutumières.

Des amoncellements de roches volcaniques sont aussi utilisés pour le même usage mais il est reconnu qu'ils ne constituent pas de preuve irréfutable du fait de leur amovibilité. On leur préfère ainsi les ligneux, et parfois la pose d'un *mae* (littéralement « médicament ») de protection sur les jalons, afin de dissuader les velléités d'expansion d'un voisin trop entreprenant. Il suffit d'aller consulter un spécialiste de la question, en général un médecin, et de lui exposer la situation. Le charme opère sur celui qui persisterait à outrepasser les frontières.

¹³³ Le terme « propriétaire » n'est pas le plus indiqué car il ne recouvre pas, comme nous l'avons déjà abordé, la réalité de l'appropriation foncière. Seul le village est propriétaire de sa terre. Les individus, s'ils peuvent revendiquer l'usage exclusif d'une parcelle, et la transmettre à leurs enfants, n'en sont en quelque sorte que les usufruitiers. La propriété dans ce cas n'est que temporaire, elle dépend de l'aptitude de chacun à entretenir la parcelle. La donne change aujourd'hui sur les terres situées en aval de la ceinture haute des villages wakpe, où certaines parcelles sont vendues par les villages à des allochtones, pour la construction notamment.

¹³⁴ Entretien avec Chief Penuel Lifambe, le 7 janvier 2006 au village de Boanda – Traduit de l'anglais.

BORNAGES ET PROTECTIONS MYSTIQUES

Clichés : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2003-2006



Mae, "médicament" fixé sur une souche, servant à délimiter une parcelle plantée. Il protège le champ des intrusions. Le voleur, en outrepassant cette frontière, s'expose à de graves conséquences.



L'arbre est un marqueur frontalier répandu. Contrairement aux pierres, il est inamovible et permet d'éviter certains conflits de voisinage.

Différentes espèces des genres *Sansevieria*, *Codiaeum* ou encore *Cordyline*, sont régulièrement utilisées pour matérialiser les limites des champs en pays mokpe. Ici, *Sansevieria* et *Cordyline* habitent des protections mystiques dont le message à l'attention du passant est sans ambiguïté.

On observe toujours en pays mokpe de nombreuses haies de ligneux en bordure de champs dont le rôle originel était, outre de constituer une matérialisation parfaitement visible des limites de parcelle, de protéger les plants de l'intrusion des animaux domestiques. Les Wakpe, il n'y a pas si longtemps encore, entretenaient des troupeaux entiers en signe de prestige, notamment des chevaux. La pratique tombant en désuétude et les animaux domestiques en moins grand nombre, les haies sont encore entretenues, pour une part au moins, près des villages où les divagations de petit bétail sont plus fréquentes. On appelle ces clôtures vives *koto*. Autrefois les animaux libres avaient le cou entravé d'une structure triangulaire en bois (*kwoko*) qui les empêchait de pénétrer à l'intérieur des champs protégés.

Moki Mokondo met en lumière l'interpénétration des fonctions de la clôture vive :

*« Les Bakweri ont leurs propres races de vaches, de chèvres, de cochons ou de chevaux. La plupart des gens possède ces animaux. C'est pourquoi pour protéger les cultures, ils font des barrières. Ainsi personne ne peut se plaindre que la chèvre du voisin a mangé ses cultures. Donc quand tu cultives, fais une clôture autour de ton champ. Ainsi les limites seront très claires. Avant les gens n'avaient jamais de problème de bornage parce que les clôtures étaient très bien marquées. »*¹³⁵

L'utilité des haies sur les flancs du Mont Cameroun va même au-delà. Du mois d'avril à la fin mai, la grande saison des pluies s'abat sur le volcan et déclenche régulièrement des vents violents. Dans ce contexte montagnard, la haie revêt toute son importance en protégeant, quand elle est suffisamment épaisse et correctement étagée, les sols et les cultures de l'érosion éolienne et hydrique. Les haies sont un véritable réservoir d'essences qui participent par la même occasion à l'entretien de la biodiversité et de la fertilité des sols. Les arbres de belle hauteur peuvent y prendre place sans toutefois gêner les cultures de plein champ exigeantes en lumière. En les taillant raisonnablement, elles produisent des quantités appréciables de biomasse foliaire et racinaire directement accessibles aux plantes des étages inférieurs. Ces formations multi étagées constituent des biotopes complexes où peuvent trouver refuge les auxiliaires de culture. Le sol dans ces conditions se construit durablement. Il s'enrichit en matière organique et produit des horizons favorables à l'épanouissement des cultures. La structure du sol est améliorée, elle s'aère tout en se consolidant. La chute et l'accumulation des déchets végétaux à proximité de l'arbre créent un effet de barrière antiérosive¹³⁶.

¹³⁵ Entretien avec Moki Mokondo, le 31 janvier 2006 à Ewonda – Traduit de l'anglais.

¹³⁶ Dupriez (2007 : 355) rapporte l'expérience suivante. Sur deux parcelles test de monoculture d'ananas défrichées par le feu, on a laissé sur l'une des fruitiers et des palmiers à huile en périphérie de champ, et on a brûlé les ligneux sur l'autre. Au bout de trois ans, la parcelle dénuée d'arbres est lessivée, le sol s'est acidifié et une fougère adventice prolifère. Les ananas sont victimes d'une colonisation par les fourmis qui entretiennent de surcroît une symbiose

Le plus éminent représentant des arbres de la haie est le tephrosia (*Tephrosia* sp.). Il s'agit d'une légumineuse de la sous-famille des *Fabaceae* qui entretient, grâce aux nodosités développées par les racines, une relation symbiotique avec les *rhizobium*. Ces bactéries ont la particularité de fixer l'azote de l'air présent dans le sol et de le mettre à disposition de la plante. Le premier avantage du tephrosia réside ainsi dans sa capacité à stocker des quantités importantes d'azote redistribuées, à la chute des feuilles, aux essences maraîchères présentes à proximité. Une fois sec, le bois est aussi un très bon combustible pour l'usage domestique.

Le tephrosia possède une qualité supplémentaire hautement appréciée. Sa sève contient une toxine, la roténone, capable d'altérer le système respiratoire des poissons lorsque elle pénètre dans leur organisme par le biais des branchies. Seuls les animaux à sang froid y sont sensibles (Kritzon 2003). Les Wakpe extraient la substance active des feuilles en les broyant, et la répandent dans les cours d'eau. Les pêcheurs disposent d'un laps de temps réduit pour attraper les poissons qui flottent en surface. La toxine est en effet sensible aux rayons ultra violet et l'ensoleillement neutralise rapidement les effets du poison. Ainsi que le précise Emmanuel Arrah :

« Il n'y a qu'un court moment pendant lequel les villageois peuvent saisir l'occasion de capturer le poisson. C'est une méthode très très efficace de pêche. Cela n'a rien à voir avec les produits chimiques que certains utilisent, qui empoisonnent les rivières et sont dangereux pour le corps humain. Quand le tephrosia est utilisé pour la pêche, la qualité du poisson n'est pas altérée et l'être humain peut le consommer sans danger. Le poisson peut être stocké, contrairement à celui qui a été pêché à l'aide des produits chimiques et qui est de très mauvaise qualité une fois séché. »¹³⁷

Dans le cadre des pratiques culturelles, la solution de sève est bien connue pour ses propriétés insecticides. Les Wakpe broient les feuilles du tephrosia dans un peu d'eau et pulvérisent la dilution obtenue sur les plants attaqués. La cochenille racinaire du manioc est notamment combattue efficacement grâce à cette méthode.

Enfin, Chef Lifambe nous a parlé d'un usage médicinal de l'écorce, sans donner malheureusement plus de détails.

On comprend combien certaines essences de la haie peuvent revêtir d'importance dans le cadre de l'économie familiale, elles entrent pleinement dans le système d'interaction qui lie le sol et les hommes.

avec une cochenille. La récolte est médiocre. Sur la parcelle bordée d'arbres, l'ombre légère a maintenu une humidité favorable, les arbres ont empêché l'érosion hydrique. Les feuillages tombés au sol ont maintenu un apport permanent de matière organique accessible aux racines de l'ananas qui ne se développent qu'en surface. La seule contrainte fut d'élaguer modérément les branches surplombantes afin de maintenir une récolte de bonne tenue.

¹³⁷ Entretien avec Emmanuel Arrah, le 7 janvier 2006 à Bonduma – Traduit de l'anglais.

L'arbre de la grande forêt, de la jachère, peut devenir arbre du champ selon les possibilités utilitaires qu'il offre. Tout dépend de ce qu'il est, de son emplacement, ou du projet culturel du paysan. Quelques espèces s'y retrouvent incidemment mais on constate que seront privilégiées les essences à usage multiple. Étonnamment, à la question « que plantez-vous comme arbres dans les champs ? », les gens répondent qu'il se sont suffisamment éreintés à défricher pour n'avoir aucun intérêt à planter encore derrière. Pourtant, l'arbre est omniprésent. Peut-être, et il serait utile d'approfondir cette question, la notion d'arbre ne recouvre-t-elle pas les mêmes réalités en Occident qu'en pays mokpe. En effet, il est courant de voir des gens planter – outre les arbres de bornages que nous venons d'évoquer – des fruitiers au sein du champ, des légumineuses dans les haies vives, laisser dans les parcelles les grands ligneux économiques tant qu'ils n'ont pas atteint leur croissance définitive ou les arbres qui dispenseront l'ombre salutaire à la croissance de certaines cultures.

Que signifie alors pour eux l'idée d'arbre ? Les arbres les plus utilitaires auraient-ils un statut différent de ceux qui ne présentent aucun intérêt direct pour l'homme ? Et dans ce cas, les premiers ne seraient donc pas de simples arbres, au contraire des derniers ?

Quelles qu'en soient ces représentations, l'arbre est un auxiliaire du champ pour les raisons que nous allons aborder maintenant.

Sur le Mont Cameroun, les sols sont rajeunis en permanence par le jeu des éruptions volcaniques successives. Des pans entiers de forêt sont engloutis par les coulées de lave et ne se reconstituent que par la colonisation progressive d'espèces pionnières qui parviennent à implanter leurs racines dans les interstices du basalte refroidi. Ce travail lent des racines permet, au bout de nombreuses années, au sol de reconstituer des horizons humifères favorables à l'agriculture. Les arbres sont ainsi capables de désagréger la roche en profondeur et transforment la fraction minérale en matière organique vivante redistribuée au sol par la perte des feuilles ou par le pourrissement du tronc ou des racines après la mort de l'arbre. En creusant des galeries au sein du basalte, les racines favorisent la pénétration de l'eau. Il s'agit d'un processus exponentiel qui s'accélère et gagne en efficacité au fil du temps.

Quand le cycle de redistribution de la matière organique est savamment entretenu au sein du champ, les racines des arbres permettent au sol déjà constitué de gagner en structure car leurs radicelles, en s'enfonçant toujours plus loin, brisent peu à peu les mottes grossières et facilitent le passage de l'eau, de l'air et des micro-organismes essentiels à la vie. Ainsi que le résume

Dupriez (2007 : 107) : « *Il y a toujours une forte interaction entre les caractéristiques du sol, et surtout la vie qui s’y déroule, et la présence des arbres* ». Les Wakpe exploitent la nette différence de structure des horizons organiques de surface à proximité des arbres. Ces places sont recherchées pour planter les essences maraîchères qui nécessitent un sol meuble pour croître, malgré les difficultés engendrées par la présence des racines et l’ensoleillement réduit. On privilégiera pour ces espaces spécifiques des essences ombrophiles telles que le macabo.

« *Quand on laisse des arbres ainsi, le macabo pousse bien. Mais si on laisse trop d’arbres, il n’y aura pas assez de lumière. Or le macabo n’aime pas trop la lumière. Avec les arbres, le macabo est bien protégé en saison sèche. Mais pour les cultures comme le maïs et le manioc, les arbres ne seront pas laissés. Parce que quand tu laisses les arbres, le manioc et le maïs ne poussent pas bien.* »¹³⁸

On comprend que selon la nature de la culture envisagée, l’arbre s’impose ou non au sein du champ. La durée de vie des pieds de macabo dépend considérablement des conditions d’exposition aux rayons directs du soleil.

« *Oui, j’ai fait un champ là-haut, avant d’avoir mon accident, principalement pour le macabo. Je n’avais pas beaucoup brûlé d’arbres, j’avais laissé des arbres partout. Et mon macabo a fait [a produit] plus de dix ans là-bas.* »¹³⁹

Certaines espèces sont préférées à d’autres pour l’ombre de leur feuillage : le *womba* (*Cordia melinii*) dont Chief Njie Mokosa nous a dit un jour qu’il servait à pendre les personnes accusées de sorcellerie (chaque village possédait son propre *womba*), le manguier sauvage (*Irvingia gabonensis*), ou le *wondelelu* (*Cordia aurantiaca*) dont la gomme sert de colle naturelle, sont parmi les plus appréciées.

L’arbre du champ par excellence chez les Wakpe est sans conteste le *matovè*, le palmier à huile (*Elaeis guineensis*). Il est omniprésent sur les pentes du Mont Cameroun, qu’il soit cultivé en plantations industrielles par la CDC, exploité au sein des champs d’agriculture paysanne, ou arbre relique des jachères sur les hauteurs du volcan. Ainsi que le souligne très justement Pélissier parlant de la fragilité des palmeraies de la zone forestière d’Afrique de l’Ouest (1980 : 133) :

« *L’intervention sélective du cultivateur doit être répétée, et une relation directe associe la pureté de la palmeraie et la continuité de sa mise en culture. Condamnée par de longues jachères, elle est*

¹³⁸ Entretien avec Joseph Luma Mokake, le 18 février 2004 lors d’une visite des champs d’Ewonda – En français

¹³⁹ Idem.

indissociable de la densité des hommes et de la sédentarité de leurs installations. »

On l'aura compris, l'entretien du palmier à huile est exigeant, l'arbre demande beaucoup d'attentions pour donner le meilleur de lui-même.

Pour les Wakpe, il est le « *roi des arbres* » et revêt, bien au-delà de sa valeur économique, une dimension culturelle fondamentale.

*« Il y a beaucoup de plantes. Mais le palmier à huile est très puissant. Tu ne peux pas détruire un palmier à huile comme ça. Tu dois respecter cet arbre, parce qu'il peut te donner beaucoup. Les balais, l'huile, le vin, il est la source de bien des choses. Tu dois le respecter. Le palmier à huile est le roi des plantes. C'est ainsi qu'on l'appelle. »*¹⁴⁰

Le palmier à huile est exploité au niveau international pour les deux huiles fournies par les régimes de graines. La pulpe écrasée, par pression à chaud, donne l'huile de palme, de couleur rouge et très consistante. On l'utilise de manière presque exclusive dans la cuisine des plats traditionnels de la zone forestière.

L'amande des fruits donne quant à elle une huile plutôt incolore appelée huile de palmiste, qui intéresse l'industrie pour la confection de lubrifiants ou de cosmétiques. La coque des noix vides fait par ailleurs un très bon combustible.

Les Wakpe utilisent l'huile et la pulpe de palme pour la confection du plat traditionnel, l'*ekpwakoko*, un met à base de macabo râpé et de poisson séché. La sève est transformée en vin de palme. Il ne s'agit pas de vin en tant que tel, mais du résultat de la fermentation de la sève très riche en sucre. La méthode mokpe consiste à pratiquer une fente à la base des palmes et d'y suspendre un récipient, souvent une dame-jeanne de verre, alimentée par un petit entonnoir incisé à même la palme. La pratique est ancienne comme le suggère Ardener qui constate dans les années 1950 que l'arrivée des *strangers* dans la zone du Mont Cameroun a fait exploser la demande en vin de palme vendu alors très cher. Par ailleurs, l'*Investigating Officer* du Gouvernement nigérian fait état en 1949 d'une véritable profession puisque certains paysans se présentent à lui en tant que « gemmeurs » (« *palm wine tappers* ») et tirent de cette activité un revenu substantiel¹⁴¹.

Il existe une autre méthode de fabrication du vin de palme, importée par les Bakoko et les Bassa du littoral. Il faut pour cela creuser les pourtours du tronc du palmier afin de sectionner les

¹⁴⁰ Entretien avec Peter Lifose, le 28 mars 2006, à Mokunda Mo Mbenge – Traduit du pidgin.

¹⁴¹ *Petitions from the Bakweri Land Committee, Summary of the findings and recommendations of the Investigating Officer and the preliminary observations of the Nigerian Government*, Lagos, 1949, Archives Municipales de Buea, Dossier Qf/e 1932/1, p. 7.

centaines de petites racines qui en rayonnent et de le faire tomber. L'ensemble de la sève est prélevé en une fois, mais l'arbre est sacrifié pour l'occasion. On dit que la sève tirée à la base des palmes, en haut de l'arbre, est plus sucrée et qu'elle donne un vin plus « *frais* ».

Les palmes quant à elles sont utilisées pour la confection des balais, des toitures traditionnelles des maisons et pour quantité de petits travaux de vannerie notamment.

Le palmier à huile a un rôle culturel fondamental dans la culture mokpe et ses fruits sont associés régulièrement aux cérémonies d'importance. Nous l'avons vu pour le Malé, les régimes, nourriture des hommes et de l'éléphant, sont exhibés sur la place de danse et consommés crus par les protagonistes de la société initiatique. Lors du décès d'un premier né, la mère de l'enfant monte sur unealebasse retournée sur un feu de coques de palmes, en clamant : « *e ne ya e zi kaka li no ja ve* » (« cette chose ne doit plus jamais m'arriver »)¹⁴².

L'arbre est un élément essentiel du système cultural mokpe. Il serait cependant inexact d'affirmer que l'association de l'arbre et du champ est un phénomène universel sur le versant Wouri car la multiplicité des pratiques, l'origine des protagonistes et les convictions de chacun sont à l'origine de quantité de variantes qui laissent plus ou moins de place aux ligneux. Nous apporterons ici quelques nuances tirées de nos observations de terrain.

Les parcelles maraîchères situées près des villages sont soumises à une exploitation plus intensive, nous l'avons évoqué, consécutive au manque de place. Dans ce cas, le système agroforestier est remplacé par des cultures semi permanentes voire permanentes entretenues de manière assidue par les paysans. La disponibilité de la main d'œuvre contribue à faire peu à peu disparaître les arbres gênants, mal placés ou envahissants compte tenu du peu d'espace disponible. Si le paysan ne procède pas à une réelle planification du système agroforestier – ce qui demande des efforts immédiats supplémentaires pour un gain à moyen et long terme – l'arbre n'est plus perçu comme un atout mais comme une gêne. C'est aussi le cas pour les locataires d'une parcelle, où qu'elle soit située sur le Mont. Les nouveaux venus dans la province n'ont pas souvent la maîtrise du foncier dont ils ont l'usage et cherchent la rentabilité du sol sans réelle préoccupation du devenir des horizons organiques. Il ne s'agit pas selon nous d'une absence de savoir-faire agricole comme il est fréquent de l'entendre sur place, notamment à travers les propos des communautés autochtones, mais bien d'un comportement inhérent à la précarité d'une situation empêchant toute projection sur le long terme.

¹⁴² Entretien avec Chief Njie Mokosa à Bwitingi, en janvier 2006.

Pour donner une idée de la répartition des champs faisant appel à l'arbre, on peut dire que globalement, plus la parcelle est située en hauteur sur le versant, plus l'arbre s'impose dans le système. Les contraintes du foncier sont à notre sens largement responsables de cet état de fait. Nous verrons d'ailleurs en troisième partie que les sols donnent une lecture directe de l'influence de l'arbre sur leur structure et que les terres très sollicitées par l'exploitation intensive présentent un tout autre aspect.

Bien entendu, cette description est très schématique car elle fait abstraction du projet culturel de chaque individu à l'échelle du versant et se limite à ce que nos séjours sur le terrain nous ont donné à observer. Nous avons évoqué l'exemple de la famille Mokondo qui entretient un véritable système agroforestier sur les parcelles à proximité du village d'Ewonda, préparant le retour à la jachère en favorisant le départ des rejets sur souche, même en phase de pleine production du champ.

Inversement, la présence de l'arbre n'est ni forcément signe que la terre est bien portante, ni gage de biodiversité. Les immenses plantations monoculturelles de palmier à huile ou d'hévéa gérées par la CDC montrent de réelles faiblesses en terme de fertilité et les quantités croissantes d'engrais utilisées, nous le verrons plus avant, sont caractéristiques d'une agriculture intensive qui laisse le sol dans un état d'appauvrissement alarmant. Nous avons à plusieurs reprises rencontré des paysans, souvent d'origine allochtone, tentant de lancer de petites exploitations maraîchères sur des terres anciennement mises en cultures par la corporation. Les maladies cryptogamiques y sont particulièrement virulentes et les paysans, pressés par le temps, sont obligés d'avoir recours aux intrants chimiques pour compenser l'absence de matière organique dans les horizons de culture.

Dans le même ordre d'idée, il existe sur les hauteurs du village de Likombe, une plantation monospécifique d'eucalyptus gérée par la compagnie Tole Tea. Cette dernière fait partie des 280 hectares mis en plantations par la compagnie depuis 1976, principalement dans les environs de Saxenhof. Le bois est utilisé pour l'alimentation des chaudières destinées au séchage des feuilles de thé. Cet arbre, gourmand en eau, modifie considérablement l'environnement végétal du site et les produits forestiers habituellement recherchés par les habitants du village s'en trouvent raréfiés¹⁴³.

L'arbre à travers ces deux exemples, bien que procurant un couvert végétal continu, n'est en rien une garantie de bonne santé des sols. L'enjeu véritable se situe dans la manière par

¹⁴³ La raréfaction des PFNL sous peuplement d'eucalyptus fait l'unanimité des témoignages recueillis à Likombe.

laquelle ce dernier est intégré au système cultural. Car l'arbre, ou plutôt ce que l'on en fait, peut être destructeur par bien des aspects.

La plus grande menace sur les sols et les peuplements forestiers du Mont Cameroun, provient selon nous des projets de vente des 60 000 hectares de concessions actuellement non exploitées de la CDC, à des propriétaires privés susceptibles de les convertir en plantations industrielles. Des fonds considérables ont été débloqués par la corporation pour mesurer l'impact éventuel des projets d'extension et curieusement, l'avancée des *chop farms*¹⁴⁴, l'augmentation des densités de population au sein des concessions, l'abattage non contrôlé des arbres par les paysans ou la chasse commerciale, sont considérés comme des menaces prioritaires sur les parcelles de la CDC, avant même toute reconversion en monoculture productiviste (Gadsby et Jenkins 1992, DFID 1998)¹⁴⁵. Ces études ne font pas allusion aux conséquences de la transformation radicale de zones forestières hautement anthropisées fonctionnant sur les bases d'une gestion paysanne complexe et d'une richesse écologique internationalement reconnue, en plantations monospécifiques soumises aux lois du capital. Si ces décisions venaient à être prise dans les prochaines années, les pentes du Mont Cameroun connaîtraient un désastre écologique majeur, sans parler des troubles sociaux pouvant découler de l'occupation des terres situées au-dessus de la ceinture des villages wakpe, considérées de tout temps comme la propriété ancestrale des villages.

Une partie de ces espaces fut acquise selon des procédés nous l'avons vu pour le moins contestables. Dans ces conditions, les terres appartenant officiellement à la corporation et n'ayant jamais fait l'objet d'une mise en valeur, peuvent-elles encore légitimement et déontologiquement faire l'objet d'une reconversion si radicale ?

Plutôt que de s'alarmer face aux dangers de ce qui est perçu comme une menace paysanne, il serait prudent de tenir compte des échelles d'action et de ne pas occulter le fait que les structures para étatiques qui bénéficient de la plus grande crédibilité sur un plan international sont d'immenses machineries productivistes, bien plus dangereuses sur le plan environnemental et social que quelques centaines de familles paysannes qui, pour une majorité d'entre elles,

¹⁴⁴ Expression pidgin qui désigne les champs de produits vivriers De *chop*, qui signifie nourriture ou action de manger.

¹⁴⁵ Une approche caractéristique de la question se trouve chez Yaron (2001 : 87) qui, chargé d'étudier le bien-fondé de la conversion des terres non exploitées de la CD en plantations, dresse spontanément un bilan de dégradation de l'environnement forestier dû aux pratiques paysannes locales : « *Farmers surveys confirm the anecdotal evidence of increasing land shortage [...]. This constraint to shifting agriculture has resulted in a significant reduction in fallow periods and a growing incidence of permanent cultivation. [...] Current agricultural practices are therefore unsustainable and do not provide an indication of the true return to small-scale farming.* »

possèdent un savoir performant en matière d'agriculture et mettent en œuvre des pratiques aux antipodes de la vocation destructrice que les experts du développement persistent à leur prêter.

Quelques ligneux utiles du versant Wouri		
Noms vernaculaires	Noms européen et latin	Usages
<i>Etungunia</i>	?	Réservoir d'eau potable
<i>Maiwa</i>	Manguier sauvage (<i>Irvingia gabonensis</i>)	Consommation des fruits, ombrage pour les cultures, bornage de parcelles
?	Colatier (<i>Cola</i> spp.)	Consommation des noix
<i>njansanga</i>	(<i>Ricinodendron heudelotii</i>)	Exhausteur de goût pour les sauces, épice
?	Safoutier (<i>Dacryodes edulis</i>)	Consommation des fruits
<i>njabè</i>	Moabi (<i>Baillonella toxisperma</i>)	Produit de l'huile alimentaire à partir des amandes
?	Corosol sauvage (<i>Annonidium manii</i>)	Consommation des fruits
?	Tamarin (<i>Tamarindus indica</i>)	Consommation des fruits
<i>Litu</i>	(<i>Ficus capensis</i>)	Bois à brûler (cuisine)
<i>Azobé</i>	Bois de fer (<i>Lophira alata</i>)	Bois à brûler (cuisine), menuiserie
<i>Man carabot</i>	(<i>Coelocaryon preussii</i>)	Bois de menuiserie
<i>Mbowu</i>	Mahoganny (<i>Entandrophragma angolense</i>)	Bois de menuiserie
<i>Wuma</i>	Fromager (<i>Ceiba pentandra</i>)	Bois de menuiserie, rites spécifiques
?	Iroko (<i>Milicia excelsa</i>)	Bois de menuiserie
?	Akom (<i>Terminalia superba</i>)	Bois de charpente
<i>Lireyenge (Umbrella tree)</i>	Parasolier (<i>Musanga</i> spp.)	Fabrication des bardages (<i>caraboards</i>), arbre médicinal
<i>Ekoo</i>	(<i>Polyscias fulva</i>)	Fabrication des bardages (<i>caraboards</i>)
<i>Mukumu</i>	(<i>Turraeanthus africanus</i>)	Poteaux d'habitations car résistant aux attaques de termites
<i>Litutu manakamba</i>	Fougères arborescentes (<i>Cyathea</i> spp.)	Poteaux d'habitations, confection de parcs à cochons, etc.
<i>Evèvè</i>	?	Médicinal fortifiant (feuilles infusées)
<i>Ewowo</i>	(<i>Macaranga occidentalis</i>)	Médicinal, tuteurs du champ
<i>Wokaka</i>	(<i>Trichilia rubescens</i>)	Médicinal (laxatif, maux d'estomac)
<i>Wotango</i>	(<i>Prunus africana</i>)	Médicinal multiple (bronchite, paludisme, folie, hyperplasie de la prostate, etc.)
<i>Ikoko</i>	(<i>Dracaena arborea</i>)	Bornage des parcelles
<i>Ezukuruku</i>	<i>Erythrina addisoniae</i>	Bornage des parcelles, légumineuse de haies
?	Croton (<i>Codiaeum variegatum</i>)	Bornage des parcelles
<i>Womba</i>	(<i>Cordia melinii</i>)	Ombrage pour les cultures, rites
<i>Wondelelu</i>	(<i>Cordia aurantiaca</i>)	Ombrage pour les cultures, gomme
<i>Matovè</i>	Palmier à huile (<i>Elaeis guineensis</i>)	Statut d'arbre sacré à usages multiples, dont huile de palme, de palmiste, vin, vannerie, toitures, etc.
?	Tephrosia (<i>Tephrosia</i> sp.)	Légumineuse à usages multiples dont amendements verts, pesticide naturel, poison, médicinal

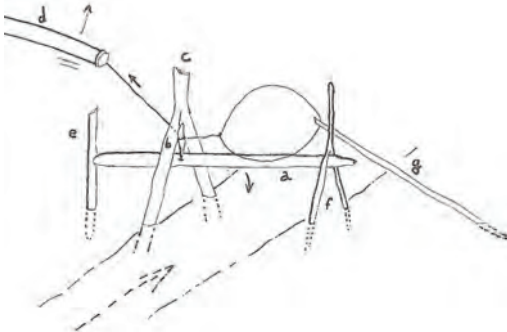
QUELQUES USAGES DE L'ARBRE SUR LE VERSANT WOURI

Clichés : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2003-2006

Matovè, le palmier à huile (*Elaeis guineensis*), est le roi des arbres chez les Wakpe. Il fournit l'huile, le vin de palme, la pulpe qui sert à la confection de nombreux mets, le bois, les palmes pour les tressages et les toitures. Ici, un paysan transvase la récolte de sève de la journée. La fermentation a commencé mais le breuvage reste encore doux. La bouteille de verre est remplacée sous l'incision pratiquée à la base de la palme, pour la récolte du lendemain. Village de Bokwae.



Les ligneux de bordure du champ sont utilisés pour la confection des pièges servant à contenir les attaques des rongeurs friands de tubercules. Une multitude de variantes existe selon les caractéristiques du gibier visé. Ici, un piège à agouti. Le dessin ci-dessous en montre le principe. La langue mokpe nomme chaque élément du piège. Village d'Ewonda.



Haie de *Tefrosia* en bordure de champ de maïs. La légumineuse permet ici la fixation de l'azote dans le sol, protège la culture du vent et sert à la préparation de décoctions pour le traitement des pestes végétales. Près du village d'Ekona Mbenge.



Exemple de champ en association, où l'arbre remplit différentes fonctions utilitaires. Les fruitiers (manguier, avocatier, etc.) y côtoient de grands ligneux de menuiserie (mahogany). L'ombrage, la lutte anti érosion, les fruits, le bois pour les pièges ou le chauffage, les essences médicinales, sont autant d'avantages à son maintien sur le pourtour des parcelles. Village d'Ewonda.

3) Les produits de la forêt

Nous venons de voir que l'arbre est un élément majeur du système d'interaction mémoriel, en ce sens qu'il participe à la fois de la mémoire sociale qui en connaît et en transmet les usages, et de la mémoire pédologique qui enregistre son action – bénéfique ou non selon les circonstances – sur les sols. Toute une chaîne d'usages découle de la présence de l'arbre et l'espace forestier sur le Mont Cameroun s'inscrit au plus profond de la mémoire des hommes.

La configuration des espaces dédiés aux activités vivrières est mouvante, elle fluctue avec les saisons, les itinérances culturelles et le devenir des personnes. Les habitants élaborent au quotidien une véritable cartographie des lieux, mobilisée et actualisée en fonction des besoins. La récolte des produits de la forêt est donc elle aussi un facteur transformant des sols, car elle influence la nature des couverts forestiers, et par-là même les particularismes édaphiques.

a- Les légumes, épices et champignons du *wanga*.

Compte tenu de ce qui a été développé précédemment, il n'est pas surprenant de constater que la plus grande part des activités de prélèvement des produits forestiers se fait au sein du *wanga*, le domaine des jachères courtes et des champs. La présence massive de ces « PFNL » est le résultat de l'anthropisation longue des pentes du volcan et ce n'est pas un hasard si les zones les plus fréquentées sont aussi celles où on les rencontre en abondance.

Sans reprendre ici la description des produits dont nous avons déjà parlé en évoquant les fonctions de l'arbre, nous allons décrire brièvement quelques activités d'extraction importantes à nos yeux dans la compréhension des phénomènes d'interaction entre les hommes et leurs sols.

Les sauces cuisinées par les femmes au quotidien font appel à une grande variété de légumes ne provenant pas des champs cultivés. Le *eru* (*Gnetum* spp.) est à ce titre très représentatif des végétaux récoltés dans tous les peuplements forestiers du Mont. Exportée jusqu'au Nigeria par camions entiers, cette liane à feuille comestibles se rencontre dans les sous bois ombragés. Les femmes prélèvent les feuilles tout en prenant garde de bien laisser la liane en terre. Ainsi la plante peut-elle se remettre de chaque prélèvement. On constate cependant ces dernières années l'inquiétude grandissante des paysans et des autorités à propos de l'activité qui,

sans ramassage précautionneux, se révèle destructeur dans certains endroits. Le *eru* tendrait à se raréfier. Les femmes utilisent aussi régulièrement, pour le même usage, les feuilles appelées *atama* (*Heinsia crinata*) ou encore l'*aritan* (*Lasianthera africana*).

Les épices représentent une part importante des activités de collecte au sein du *wanga*. Le *bush pepe* (*Piper guineensis*) est une liane qui, sectionnée à la base lors de la récolte, repart après la deuxième année. Le *tondo* (*Aframomum hanburyi*) ou l'*aligator pepe* (*Aframomum melegueta*) sont présents eux aussi sur tous les étals des marchés de Buea et des environs.

Certains mets comme l'*ekpwakoko* des Wakpe sont enveloppés dans de larges feuilles naturelles de la famille des *Marantaceae*, prélevées elles aussi dans le *wanga*.

Les champignons sont recherchés pour agrémenter les sauces. L'arbre *litu* dont nous avons parlé en tant qu'indicateur de fertilité, est réputé pour développer une symbiose avec un champignon très prisé appelé *egbe egbe*.

b- Les essences médicinales

Les plantes médicinales sont récoltées aux abords des maisons mais plus couramment dans le *wanga* et dans la forêt dense, *likomba*. Lors de nos différents périple en compagnie de Martin Kove Ekwa, ce dernier récoltait tout au long du parcours les plantes destinées à ses usages thérapeutiques. Le voici parlant de sa vocation¹⁴⁶ :

« - Dieu a créé et donné toute chose. Un vrai médecin traditionnel ne peut pas dire : donne moi dix mille et je vais tuer untel. Non... Ce sont les feuilles et les herbes que Dieu a créées qui soignent les gens. Pas toi. C'est pourquoi ce n'est pas bon de faire payer les gens. Si tu es malade et que je sais ce qui se passe, je ne vais pas t'aider parce que je veux de l'argent. Si tu meurs, je serai la personne qui t'a tué car je savais ce qui pouvait te guérir. Il y a plusieurs sortes de médecins traditionnels. On a ceux qui veulent manger l'argent. On a ceux qui sont dehors pour abuser des filles. On a les charlatans. Ils vont te mentir et te dire : si tu fais ceci, ceci, ceci, tu auras ce que tu souhaites. Tu dis oui et ils te disent : donne deux cents mille. Ils vont nouer quelque chose comme cela, en disant : ne l'ouvre pas [allusion aux talismans à contrepartie néfaste]. Et tu t'en vas. C'est pourquoi beaucoup de gens meurent innocemment. Un pasteur est un jour venu ici. Sa femme souffrait de la langue. Il m'a demandé ma médecine. Je lui ai répondu que je la donnerais directement à sa femme après l'avoir préparée. Certains pasteurs viennent pleurer des larmes de crocodile pour avoir de l'argent [le pasteur souhaitait connaître le secret du médicament pour en faire commerce par la suite]. C'est pourquoi tu vois certains d'entre nous ne pas aller à l'église. Ces pasteurs mentent ! Si tu vois un enseignant apprendre à ses élèves que

¹⁴⁶ Entretien avec Martin Kove Ekwa, le 30 mars 2006 à Bonakanda. Les question sont de nous – Traduit du pidgin english.

c'est A et dire chez lui que c'est B... Je crois en la Bible, pas en les pasteurs. La semaine dernière, un pasteur marié s'est fait surprendre à Muea avec la fille du chef. Le copain de la fille et lui ont commencé à se battre, le pasteur a sorti un couteau et a tué son rival. Les pasteurs et les prêtres nous déçoivent ! Parce qu'ils ne nous disent pas la vérité, ils nous trompent.

- Peux-tu me rappeler les différentes plantes utiles que l'on a rencontrées lors de la dernière chasse ?

- Umbrella stick. On en utilise les amandes. Pilées avec de l'eau, on peut laver la poitrine d'une femme qui a des problèmes d'allaitement. On a mokoza qui est une liane. Si tu la coupes, tu la poses aux quatre coins de la maison et si un sorcier entre, ça le brûlera. C'est comme quand tu vas récolter le miel. Si tu utilises cette liane, ça coupera les abeilles en deux. On a aussi etungunia. Si tu vas sur la Montagne et que tu manques d'eau, tu prends ta machette, tu creuses le tronc et tu verras l'eau à l'intérieur du trou. Il y a aussi wokaka. Si tu es constipé, ça va tout laver. Il y a mbela vako. Si tu as un abcès, tu écrases les feuilles pour les appliquer dessus. Il y a aussi eveve qui fortifie le sang. Ca te donne de l'énergie. C'est pourquoi les Noirs durent plus longtemps que les Blancs !

- Et où trouves-tu généralement toutes ces plantes ?

- Dans la forêt. Dans la forêt dense. On l'appelle likomba landjiue, la forêt épaisse, la forêt vierge. Likomba lyonge, c'est la forêt qui a quatre ans. Tu ne peux pas voir ça là.

- Y en a-t-il autour de la maison aussi ?

Elles sont partout !

- Et tu ne peux pas stocker tout ça ?

- Non, tu ne stockes pas les médicaments. Parce qu'on n'a pas besoin d'argent. On traite les gens. Si tu es un bon médecin, tu ne stockeras pas les plantes parce que les femmes gâtent toujours les médicaments. Si tu gardes les plantes à la maison et qu'une femme en menstrues passe à côté, elle va tout gâter.

- Et si tu plantes à côté ?

- Si tu plantes ici, n'importe quelle femme qui passe à côté va tout gâter.

- Et qu'en est-il des médecins qui accrochent des objets dans la maison ?

- Tous ces gens sont des charlatans. Ce ne sont pas des choses qui font la médecine, non. Tu vas voir le crâne d'un homme, des dents comme ça, non... Ce sont les feuilles qui font tout.

- Ainsi quand les gens viennent te voir et qu'ils t'exposent leur problème...

- Non. Ils ne m'exposent pas leur problème. C'est moi qui détecte leur problème. Je dis : voici le problème. Ils disent : oui c'est vrai. A partir de là, je regarde le type de remède que je vais utiliser. Je ne vais pas regarder la personne, je vais voir dans ce verre l'esprit de la personne [soul] et je saurai où se trouve la maladie. A partir de là, je connais l'herbe qui peut soigner cette maladie.

- Et qui t'a enseigné ça ?

- L'homme qui m'a enseigné ça est au Nigeria, un homme de Djibode. Mais mon père m'en a appris aussi, ainsi que mon oncle. Un jour quelqu'un est venu me voir et j'ai vu dans le verre que gekele pouvait soigner la maladie. Je suis allé voir mon oncle pour lui demander ce qu'était gekele. Il m'a dit que c'était un insecte qui nageait dans l'eau. J'ai attrapé cet insecte, la personne a bu le remède et a guéri.

- Tu es en train de dire que tu as vu dans le verre la manière de soigner cette personne, comme si le verre te parlait !

- Oui ! Si tu es malade, je vais prendre cinq graines d'Agatha pepper, je vais les mettre dans le verre, puis je verserai de la bière. Ton esprit apparaîtra là. Ceci est la chair [il se pince la peau], il n'y a rien dans la chair, il n'y a pas de maladie. Tout est dans l'esprit. »

Les médecins wakpe soignent essentiellement à l'aide des plantes. Leur savoir leur est transmis généralement par des proches déjà initiés aux connaissances botaniques. Cette médecine est par vocation altruiste et l'argent est rarement demandé en échange des soins. La

rétribution est laissée à la bonne volonté du patient si la thérapie se révèle efficace. Dans les centres urbains, il est fréquent de voir certaines personnes profiter de la crédulité des gens et le charlatanisme est monnaie courante. Les villages ruraux exercent par contre un contrôle social assidu sur ces professions qui restent à l'abri des dérives malhonnêtes¹⁴⁷. C'est pourquoi la préoccupation de ne pas tuer l'autre, malgré des pouvoirs particulièrement élevés, revient de manière récurrente dans les discours de ces hommes pétris de science :

« - *La dernière fois, tu m'as expliqué l'usage de tes accessoires de médecin. Peux-tu m'en reparler un peu ?*

- *Le balai. Tu sais, quand nous avons une cérémonie, des gens mal intentionnés peuvent causer des problèmes. S'ils commencent à s'agiter, je brandis le balai et chacun se tait. Sous l'effet du balai, tout le monde est jeté à terre. Grâce à ce balai, ils obéissent à la loi.*

Le petit balai peut donner la chance à qui je veux et la poudre blanche que tu vois-là peut asservir la personne en direction de laquelle je la souffle.

Le pied d'éléphant. Quand quelqu'un a un éléphantiasis, je vais l'utiliser pour faire diminuer la maladie.

- *Et quand tu veux soigner quelqu'un, tu utilises aussi des feuilles ?*

- *Oui, j'utilise les feuilles. Certaines sont ici, d'autres dans la forêt. Selon la maladie. La toux, le mal à la tête, le mal de poitrine, etc.*

- *Et qui t'a appris ?*

- *L'homme qui m'a appris est mort. Il était de Bomboko, derrière la Montagne. Et mon père m'a appris aussi. Parce que j'étais intéressé. Tu sais, certaines personnes ont un destin particulier. C'est mon cas. C'est pourquoi j'exerce au village. Je ne veux pas partir travailler ailleurs. Je fais mon travail au village ici. C'est pourquoi je ne peux pas faire le mal. Si tu pratiques cette médecine, ne tue pas. Parce que tu deviens une part de ce meurtre. Tu ne peux plus soigner ! Tu es préparé pour faire le bien. Si tu tues, c'est que tu as deux penchants. Pourquoi ! Tu ne dois suivre qu'une voie.*

- *Et le Prunus africana ?*

- *On l'appelle wotango. Il sert à donner des forces et bu en infusion il nettoie les reins. Mais quand tu bois ça, ne frappe personne le même jour, il pourrait mourir. On a aussi l'Emilia flower. Son nom en bakweri est idulamba. Elle sert à vingt-quatre traitements.*

- *Sais-tu déjà à qui tu vas transmettre ton savoir ?*

Oui, j'enseigne à deux personnes du côté de mon père et deux personnes du côté de ma mère. Parce ce que je ne veux pas que tout cela se perde. Non.

- *Mokake : Je suis rassuré quand je vois cet homme car je sais que si j'ai un problème, il me guidera toujours en me disant ce qu'il faut faire : prends cette feuille, fais-la bouillir et bois. Et même s'il meurt, j'irai voir un spécialiste qui l'appellera et il nous donnera le chemin à suivre pour me soigner. »¹⁴⁸*

¹⁴⁷ Ces activités endossent souvent, du fait de leur dimension occulte, les suspicions de sorcellerie. Mais la médecine est à clairement dissocier des pratiques de sorcellerie identifiées chez les Wakpe sous de nombreuses formes telles que le *nyongo*, la réduction en esclavage de l'esprit des victimes.

¹⁴⁸ Entretien avec Peter Lifose, médecin et initié du Malé, du village de Mokunda Mo Mbenge, le 28 mars 2006. Les questions sont de nous et la réplique finale de Luma Mokake qui nous accompagnait ce jour là – Traduit du pidgin english.

c- Le miel

Si la collecte des feuilles comestibles et des épices relève plutôt du domaine des femmes, la récolte du miel est une spécialité masculine. Les hommes parcourent des distances considérables à travers la montagne pour se livrer à cette activité. Nous connaissons un chasseur qui se lance régulièrement dans des expéditions de plusieurs jours. Quittant le village de Bonakanda, son itinéraire suit une piste ascendante jusqu'au relais des télécommunications « SHF Station » à 2800 mètres d'altitude, pour redescendre sur le versant nord-ouest du Mont, aux frontières de la Bamboko Forest Reserve. La denrée est prisée de longue date et le miel du Mont Cameroun, limpide et goûteux, est vendu dans la province et au-delà des frontières du pays.

Les archives de Buea gardent la trace que les Wakpe, sous la plume du chef Endeley, considéraient dans la première moitié du vingtième siècle la collecte du miel comme faisant partie des activités habituelles des gens du Mont Cameroun¹⁴⁹. Les hommes en tirent toujours un revenu substantiel.

Pendant la saison sèche sur le volcan, des feux embrasent la savane d'altitude située en limite de la zone forestière. Les chercheurs de miel utilisent la fumée pour endormir les abeilles qui confectionnent leur nid sous les blocs de basalte. La nuit, de longues zébrures de flammes brillent au loin sur les hauteurs du volcan, offrant un spectacle unique. Les officiers de l'administration coloniale s'en inquiétaient d'ailleurs, pensant que cette pratique contribuait à la disparition de la forêt d'altitude. En 1927 sous mandat britannique, des recommandations sont données pour la faire interdire¹⁵⁰.

La savane du Mont Cameroun est ainsi chaque année et par endroits soumise au passage du feu. Ce dernier est utilisé par les collecteurs de miel mais aussi par les chasseurs qui rabattent ainsi le gibier vers les tireurs postés, ou par les organisateurs de la *Mount Cameroon Race* qui nettoient les zones les plus denses afin de faciliter l'ascension aux coureurs. Dans quelle mesure

¹⁴⁹ « Obviously the Nigerian Government's policy is to perpetuate the late Imperial German Government practice of excluding us from the use of the upper slopes of the mountain for purposes of hunting, honey collecting and other silvan pursuits. », *Amplifying Memorandum on Bakweri land problem*, Dossier n° 4024/1, Vol. 1, Archives Municipales de Buea, Province du Sud-Ouest.

¹⁵⁰ « Honey is gathered by burning both in the grass and forest areas on the slopes of the mountain. Whilst no conceivable harm at present is caused by the burning of grass, it is probable that a certain amount of damage is done in the forest area. You may consider therefore that the activities of the honey collectors should be confined to the unforested area. », Le Divisional Officer au Senior Resident de Buea, n°969/4/1927, Dossier Qh/a 1933/2, Archives Municipales de Buea.

le feu participe-t-il à la configuration herbacée de ces espaces d'altitude ? Est-il responsable de la transition forêt-savane actuelle ?

Nous ne pouvons pour l'instant trancher faute de données. Mais la *Savannah* doit sans aucun doute une partie de ce qu'elle est à la main de l'homme.

QUELQUES USAGES DANS LE DOMAINE FORESTIER

Clichés : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2003-2006



Pêche au poisson-chat et crabe de rivière autour du village de Bwitingi. Ces adolescents retournent les roches pour déloger les animaux qui s'y réfugient. Cette pêche est réservée aux enfants et reste anecdotique sur le versant Wouri, comparativement à la pêche côtière pratiquée avec un très grand art par les Wovea notamment. Ces derniers tuent régulièrement des baleines au harpon autour des îles de Bota.



Ruche située aux abords de l'habitation. Le miel est prélevé ici pour la consommation familiale. Le miel sauvage quant à lui, récolté sur les hauteurs du Mont Cameroun, est très prisé sur les marchés de la région.



Au centre, Peter Lifose, médecin traditionnel du village de Mokunda Mo Mbenge. A droite en débardeur, Joseph Luma Mokake, notre père d'adoption au Cameroun. A gauche, un habitant du village. Peter Lifose, né en 1940, est chasseur retraité et exerce l'art de la guérison. Il utilise pour cela de nombreuses plantes provenant de la forêt, sans demander au patient de rétribution, comme le veut le code déontologique. Il pose ici avec certains de ses objets utilitaires. Peter Lifose est par ailleurs un membre éminent de la société secrète du Malé. Ses témoignages nous furent d'un grand secours pour la réalisation de ce travail.



Mise en place d'une parcelle en association. Les pierres ne sont pas toujours indésirables au champ, elles servent ici de protection aux semis récents de papayers contre la voracité de poulets.

IV – LES TECHNIQUES CULTURALES

Les techniques culturelles se trouvent au cœur du système d'interaction mémoriel. Elles sont portées par la mémoire collective et agissent sur les sols qui en gardent la trace. Inversement, les spécificités des sols du Mont Cameroun engendrent des techniques spécifiques adaptées au contexte édaphique. Les paysans sur le volcan font sans cesse évoluer les mémoires sociale et naturelle, en un jeu d'interactions permanent.

1) Les choix initiaux

Les pentes du Mont Cameroun sont le théâtre de mouvements de population continus depuis l'arrivée des Wakpe dans la deuxième moitié du dix-septième siècle. Avec la création des vastes plantations sous la colonisation allemande à la fin du dix-neuvième siècle, les migrations s'intensifient et des travailleurs venus du Nigeria et de tout le Cameroun s'installent dans la région. On observe des pratiques très diversifiées en terme agricole et pourtant, dans la multitude des choix techniques, l'origine de ce ceux qui les mettent en œuvre n'est pas à tout coup déterminante. Les connaissances ont été échangées au fil du temps et si l'on peut reconnaître la provenance de certaines pratiques bien spécifiques (l'utilisation des billons par exemple, ou l'*ankara* dont nous parlerons plus avant), elles découlent souvent du choix des individus plus que de leur appartenance culturelle :

« Ainsi vous dites que ce sont les Bamiléké qui consomment le plus de manioc... »

- Là-bas en bas, ils consomment le manioc et la patate douce. Regarde la zone où nous sommes arrivés, au niveau des villages bakweri, c'est maintenant le macabo, les ignames, le plantain... »

- A quoi cela tient-il, aux habitudes, au climat ? »

- Ce n'est pas le climat. L'homme bakweri ne connaissait pas... C'est maintenant, que... Avant, on ne connaissait pas travailler la patate douce, les haricots. Maintenant que nous sommes mélangés, on arrive à travailler tout ça. »¹⁵¹

Le métissage des mémoires est une réalité qui vient ajouter encore de la richesse aux paysages agraires du versant Wouri.

¹⁵¹ Entretien avec M. Mola sur les hauteurs de Buea Town, le 4 février 2004 – En français.

La densité de plantation de telle ou telle essence, son altitude de prédilection, la qualité des sols favorables à l'implantation des cultures délicates, le compostage des adventices, sont autant de connaissances que la fréquentation assidue du milieu et le rapprochement des peuples ont contribué à rendre communes. Les expérimentations successives dans un contexte similaire conduisent aux mêmes conclusions.

« Là, de l'autre côté, on a mis le piment l'année dernière et ça n'a pas donné. On a vu que le sol n'a pas été le meilleur pour le piment. C'est ici que nous avons vraiment des résultats. Voilà. Le sol que vous voyez, ce sol est moins ferme de ce côté que de l'autre côté... C'est un peu poreux, donc les racines circulent bien. De l'autre côté, le sol est comme s'il était argileux. Là alors c'est ça qui va freiner la progression des racines. »¹⁵²

D'une année sur l'autre, sur de toutes petites superficies, les paysans observent, testent, observent encore et tirent les enseignements des résultats obtenus. Ce paysan évoque deux lopins contigus de quelques dizaines de mètres carrés chacun. Le sol y est très différent et il constate que la culture du piment se trouve améliorée sur la parcelle qui présente le sol le plus meuble. Au fil des saisons, le paysan adapte ses stratégies culturales afin d'obtenir de meilleurs résultats.

Chez les Wakpe, le manioc n'est pas particulièrement prisé. Lorsque ce dernier est planté au champ, il occupe les pièces présentant un sol relativement pauvre. Cette essence sobre permet l'exploitation de zones de faible intérêt pour les familles plutôt friandes de l'exigeant macabo.

Nous avons beaucoup côtoyé M. Mokake d'Ewonda au cours de ces dernières années, et son indéfectible enthousiasme relève selon nous de ce qu'il renouvelle en permanence l'organisation de ses parcelles. Adapter suivant l'état du sol et la multitude des paramètres écologiques les agencements culturels, est tout simplement jubilatoire et participe pleinement du système d'interaction mémoriel. Un exemple simple est celui des femmes wakpe qui plantent le macabo préférentiellement à l'endroit où sont tombés les arbres lors des défrichements anciens de la parcelle. Les sols gardent en mémoire la trace des pratiques passées. Dans le cas présent, l'essartage permet la décomposition d'un arbre dont les déchets s'incorporent peu à peu à l'horizon de surface. La structure du sol en est modifiée durablement. Ce dernier s'allège, et l'augmentation du taux de matière organique accroît d'autant le potentiel de fertilité de l'endroit. Les femmes, remarquant le phénomène, l'inscrivent naturellement dans la mémoire sociale. Peu ignorent, même sans l'avoir directement observé, que les secteurs où pourrissent les troncs d'arbres tombés sont bénéfiques au macabo.

¹⁵² Entretien avec un paysan d'origine bamiléké à Soppo Likoko, le 15 novembre 2005 – En français.

De la même façon, l'altitude est un paramètre décisif. Sur le Mont Cameroun, les sols forestiers des hautes pentes, moins sollicités et bénéficiant du système agroforestier, possèdent un potentiel de fertilité favorable à la croissance de la plupart des plantes maraîchères locales. Le problème cependant réside dans le fait qu'à ces hauteurs, les sols jeunes sont généralement peu profonds et la roche volcanique affleure, rendant le travail des horizons de surface délicat. Les températures relativement basses constituent un paramètre supplémentaire d'exclusion de certaines essences.

L'exposition de la parcelle, l'altitude, la profondeur ou la fertilité du sol, sont autant d'éléments pris en compte dans le choix de l'emplacement et tout est affaire de compromis.

L'observation méticuleuse du sol guide ainsi les choix initiaux du paysan dans la constitution du projet cultural qui revêt sur le Mont Cameroun des formes d'une remarquable diversité. On s'attardera cependant sur un trait commun, une caractéristique fondamentale de l'agriculture paysanne du volcan, symbolique à nos yeux de la maîtrise des savoir-faire concernant les sols : la culture en association.

2) Un système souverain : le jardin de cultures associées

« Cette variété au reste n'est souvent qu'apparente, qu'une impression produite par le fouillis qu'on prend pour de la diversité. C'était le désordre des lougans d'Afrique, scandales des esprits géométriques. Rien qui rappelât l'ordre carré des pièces de cannes et leur mosaïque savante quand elles étaient divisées par des allées pare-feu ou des rigoles d'irrigation, mais un tohu-bohu de pieds de mil, de maïs, de patates et de pois rampant, toutes hauteurs imaginables, un manque de dessin, qui faisait emmêlement pour l'œil, mais sans doute variété pour l'alimentation. » (Debien, 1964)

Décrivant les méthodes culturelles des paysans antillais au cours des années 1960, G. Debien met parfaitement en lumière l'abîme qui sépare deux principes d'exploitation du sol antagonistes. En effet le contraste formel entre les jardins de culture associée et la monoculture productiviste interpelle. Tout comme aux Antilles, il est impossible d'échapper à ces réflexions en parcourant la région du Mont Cameroun. Les qualificatifs dépréciatifs touchant aux systèmes d'agriculture paysans marquent profondément la littérature agronomique qui s'est affairée à les décrire, parce que la plupart de ces études procède d'un inévitable comparatisme interculturel. Une fois délaissé le complexe de supériorité colonial, il est pourtant possible d'y voir non seulement l'accomplissement subtil d'une mémoire des usages efficace, mais aussi un immense réservoir de diversité.

On trouve sur le versant Wouri un échantillonnage de systèmes agricoles qu'il serait réducteur de résumer par l'antagonisme CDC / petits champs de cultures associées. En effet les plantations de palmier à huile de type productiviste n'appartiennent pas toutes à la Corporation et l'on rencontre quelques entreprises privées menant une monoculture d'hévéa ou de palmier à huile pour la production de vin de palme, sur des superficies de quelques dizaines d'hectares. Inversement, de plus en plus de nouveaux arrivants montent des projets de maraîchage monoculturel en location sur des parcelles moyennes, aidés en cela par les subventions étatiques. Dans ce cas, même sur des surfaces restreintes, le système en association n'est plus envisagé et l'usage des intrants chimiques fait pencher les méthodes vers une agriculture résolument occidentalisée.

De fait, la variété de ces systèmes agricoles n'autorise pas la réduction en deux catégories. Cependant les extrêmes se côtoient et nous trouvons particulièrement intéressant de

mettre en lumière les contrastes qui s'en échappent car leur influence respective sur les sols est déterminante, dans un sens comme dans l'autre.

S'il est une chose commune à l'écrasante majorité des pratiques culturelles paysannes du Mont Cameroun, c'est bien l'association des essences. Les avantages sont multiples, nous aurons le loisir de les détailler au fur et à mesure de la description des divers agencements et techniques s'y rapportant.

a- Les logiques de l'agencement

Un champ de cultures associées trouve sa raison d'être dans la nécessité de grouper, sur un espace restreint, l'essentiel de la production vivrière d'une famille. Il s'agit de mener à son optimum une production culturale, en réduisant au maximum les coûts financiers, les risques et la charge de travail.

« L'agroforesterie privilégie la limitation du risque agricole, plutôt que la maximalisation des extrants, ainsi qu'une meilleure combinaison des ressources localement disponibles, en minimisant les intrants extérieurs. » H. Puig (2001 : 344)

Les principes de l'association sont à décrypter à plusieurs niveaux. Les essences sélectionnées par l'homme relèvent de fonctions différentes et parfois cumulées. Nous avons vu que l'arbre au champ est une pompe à nutriments mais il fournit aussi du bois utile, de l'ombre, des fruits, protège de l'érosion hydrique et éolienne, fixe l'azote, structure le sol, *etc.* Il s'inscrit dans le système tout en se démarquant des cultures maraîchères qui possèdent une fonction alimentaire spécifique.

L'association joue ainsi sur plusieurs niveaux utilitaires.

L'étagement en est un premier. C'est l'organisation spatiale verticale du système agroforestier. Les grands arbres dominent les ligneux de rapport comme le cacao par exemple, qui eux-mêmes procurent l'ombre nécessaire au macabo, autour duquel se développent les petites feuilles comestibles de *water leaves (Talinum triangulare)*.

La complantation, c'est-à-dire la plantation simultanée de plusieurs essences, est un deuxième niveau utilitaire qui lui aussi s'inscrit dans une spatialité spécifique. Les espèces

végétales se côtoient sur un plan horizontal, dans une diversité calculée par le paysan qui optimise la surface travaillée en augmentant le nombre d'espèces.

Ce que nous appellerons la synergie interspécifique est un troisième niveau utilitaire présentant des avantages écologiques fondamentaux¹⁵³. Certaines essences plantées en proximité directe les unes des autres, parviennent à des rendements supérieurs à ce qu'elles fourniraient en monoculture séparée. Il s'agit d'un phénomène bien connu des paysans qui associent préférentiellement la tomate, le gombo (*Abelmoschus esculentus*) et le piment (*Capsicum* spp.) par exemple.

Ensuite, enchaînant la plantation d'espèces aux besoins différents sous la forme de rotations culturales, les paysans étalent dans le temps l'occupation d'un sol et optimisent ainsi la charge de fertilité du champ. Les essences consomment chacune des nutriments spécifiques sans pour autant surexploiter l'un d'entre eux. La phénologie des différentes espèces, décalée dans le temps, est elle aussi exploitée (cas du maïs en association avec le bananier).

Enfin, il faut tenir compte du fait que l'ensemble de ces niveaux utilitaires fonctionne en système. L'écologie d'un jardin de cultures associées, par la diversité d'essences qu'il propose et la complexité de son organisation, est d'une richesse remarquable.

L'association implique des hiérarchies. Les cultures ombrophiles ont besoin de l'arbre protecteur. Celles qui nécessitent une exposition franche aux rayons du soleil le tolèrent en périphérie du champ. Il en est ainsi du maïs qui végète en présence de l'arbre dans son voisinage immédiat. En culture dominante, le maïs impose de réduire la densité du couvert arboré.

Chaque essence possède son propre encombrement racinaire qui diffère parfois du volume occupé par les branches à l'air libre. Il faut alors connaître la part souterraine de la plante pour lui épargner les concurrences avec le système racinaire voisin.

Les jardins de cultures associées n'ont rien d'anarchique. L'apparent fouillis d'essences en compétition est en fait régulé par le paysan selon un ordre réfléchi. Chaque champ possède pour le moins une culture dominante. L'essence choisie fait alors l'objet d'un soin particulièrement attentif car elle porte les espoirs de la famille. Depuis la fin du dix-neuvième siècle chez les Wakpe, c'est le macabo qui tient ce rôle car il constitue la base de l'alimentation. A cette culture dominante sont associées des essences secondaires, comme les condiments et les légumes entrant dans la composition des sauces. Elles occupent le terrain laissé vacant, tout en servant la culture principale. Le haricot par exemple, couvre sol aux multiples qualités, protège

¹⁵³ Dupriez (2007 : 21) utilise le terme de *synergie* à propos des plantes qui « *combinent leurs énergies au bénéfice de l'agriculteur* ».

l'igname de la conquête des adventices. Par endroits, la parcelle est dédiée aux tentatives du paysan, aux innovations. Et puis un petit emplacement en banquette sera réservé aux semis de légumes fragiles, peu enclins à supporter la promiscuité avec les tubercules.

La dominance peut se décliner de plusieurs façons. On peut relever couramment sur le versant Wouri des configurations à trois cultures dominantes auxquelles s'additionnent de multiples plantes adjuvantes¹⁵⁴. Les cultures dominantes, par définition, occupent quantitativement une plus grande part du champ et sont souvent destinées, outre la consommation familiale, à la vente sur les marchés locaux. Besong (1989 : 86) remarque que le nombre de cultures dominantes par champ, dans le département du Fako, est inversement proportionnel au nombre de champs par famille. Plus une famille possède de parcelles mises en cultures, moins chaque parcelle fait l'objet d'associations complexes. Ce qui ramène à l'idée que l'association des essences, comme il a été dit précédemment, obéit au départ à des impératifs d'optimisation de l'espace disponible.

¹⁵⁴ Nous utilisons l'adjectif *adjuvante* pour caractériser une plante choisie par les paysans pour sa fonction d'auxiliaire de culture au sein du champ. Bien que très souvent productive d'une manière ou d'une autre, son rôle est avant tout de servir l'essence dominante. Un bon exemple est le haricot évoqué précédemment.

ASSOCIATIONS CULTURALES

Clichés : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2003-2006



Champ d'ignames en culture dominante. Parmi les nombreuses autres essences implantées sur les pourtours du champ (non visibles ici), noter quelques pieds de macabo et surtout les haricots utilisés de manière très efficace comme couvre sol. Ils limitent les phénomènes de splash, maintiennent l'humidité du sol en période sèche et contrôlent la prolifération des invasives. Village d'Ewonda.



Champ de choux en culture dominante. Le nombre d'espèces est limité car la production est destinée à la vente sur les marchés locaux. Il s'agit là d'un exemple de champ permanent, soumis cependant à la rotation culturale. Cette parcelle est louée par un "stranger" originaire de la province de l'Ouest. Village de Soppo Likoko.

Champ typique d'essences complantées, propriété de Joseph Luma Mokake. Nous avons dénombré plus de cinquante espèces différentes sur 1,5 ha. Trois parcelles partagent le champ, chacune dédiée à une dominance culturale particulière. Ici, les ignames sont cultivées en essence principale, associées à deux variétés de manioc, au macabo, au maïs et à de nombreuses variétés de légumes feuilles (*cf. cartographie infra*). Village d'Ewonda.



Les champs wakpe sont fréquemment partagés en zones utilitaires distinctes. Au premier plan, le champ vivrier destiné à la consommation familiale. Macabo, piments, légumes feuilles, manioc, cucurbitacées, sont associés. Entre les buttes de macabo, on observe le haricot couvre sol. A l'arrière plan à gauche, la parcelle consacrée aux cultures commerciales : l'igname. Champ de la famille Mokondo, village d'Ewonda.



Association de bananiers plantain et de better leaves (*Vernonia amygdalina*). Hauteurs de Buea Town.

b- Les principales essences

- Le macabo (*likawo* ou *nda* en mokpe) (*Xanthosoma sagittifolium*)

C'est une plante vivace à rhizome tubéreux pouvant pousser jusqu'à trois mètres de hauteur. Ses feuilles sagittées sont persistantes. Elle a été récemment introduite sur le Mont Cameroun par les missionnaires baptistes, aux environs de 1850¹⁵⁵. Le macabo devient très vite le tubercule de prédilection des Wakpe qui le consomment au quotidien. Son succès sur le volcan tient à sa grande tolérance à l'altitude (on le trouve jusqu'à 2500 mètres) et son caractère ombrophile. Il affectionne les terres volcaniques légères.

On rencontre plusieurs variétés sur le versant Wouri, dont la rouge et la blanche. Les paysans plantent le macabo presque toujours en association, sauf sur les hauteurs du volcan où il est le seul tubercule à donner de manière satisfaisante, faisant l'objet d'une quasi monoculture.

La première récolte, selon la méthode mokpe, a lieu après dix mois environs et se poursuit au fur et à mesure du renouvellement des tubercules jusqu'à la cinquième année selon les endroits. Luma Mokake nous a précisé qu'une longévité de dix ans sur les sols les plus fertiles de la zone forestière dense n'était pas rare. Cinq tubercules sont prélevés sur le même pied et autant laissés en terre. La récolte suivante consiste à enlever les cinq derniers au stade de maturité et à laisser partir les repousses. Il suffit par la suite de réguler les prélèvements de manière parcimonieuse afin de prolonger la durée de vie du plant. Les Grassfields venus de la province du Nord-Ouest récoltent quant à eux l'ensemble des tubercules venus à maturité la première année et les remplacent par un nouveau pied. La maintenance dans ce cas est plus contraignante, puisqu'elle demande un travail annuel de renouvellement des plants.

Les tubercules récoltés tardivement sont plus appréciés que les jeunes du fait de leur meilleure saveur gustative et leur potentiel de conservation élevé.

Les macabos peuvent être stockés dans des huttes en palmes tressées pendant cinq mois, et recouverts de cendre afin d'éviter les attaques de parasites et les intrusions de serpents. Une plantation d'une acre (environs 4000 m²) suffit à nourrir une famille moyenne (Gwan, 1988 : 212).

¹⁵⁵ « As a last resort to eking out a living, we fell on planting a foreign foodstuff, which is the coco-yam (*Xanthosoma sagittifolium*). It was introduced in this country in about 1850 by people who were imported into this country by the Baptist Mission. », le Bakweri Land Committee au *Chief Commissioner* des Eastern Provinces du Nigeria, *The Bakweri land claiming of*, Dossier Qf/e 1946/1, Archives Municipales de Buea.

- Le taro ou *minde* (mokpe) (*Colocasia esculenta*)

Dans la région, taro et macabo sont groupés dans le langage courant sous le nom de *cocoyams*.

Le taro serait la plus vieille plante à tubercule de la région (Almy *et al.*, 1991 : 30) ; on le trouve sous la forme de nombreuses variétés. Les plus locales ont un cycle végétatif lent et la première récolte s'effectue au bout de huit à dix mois. Deux à trois récoltes peuvent s'ensuivre, à environ deux semaines d'intervalle. A l'instar du macabo, le taro affectionne la proximité des arbres pour l'ombre qu'ils dispensent, ainsi que les sols meubles et drainants. C'est pourquoi les paysans pratiquent, lorsque l'horizon organique manque de profondeur, des buttes fortement paillées afin que les jeunes plants y trouvent l'aisance et les nutriments nécessaires au bon déroulement de la tubérisation (*cf.* Troisième Partie).

- L'igname (*Dioscorea* spp.)

Elle est répandue depuis très longtemps en Afrique tropicale et équatoriale. C'est une plante à tige grimpante, à feuilles alternes ou opposées. La partie comestible est formée de tubercules solitaires ou groupés. Leur poids sur le Mont Cameroun va de trois à dix kilos suivant la variété.

L'igname est une culture particulièrement exigeante sur le volcan car elle nécessite des interventions lourdes dont la pénibilité est accentuée par la présence des blocs rocheux et des fortes pentes :

*« L'igname est pour nous une culture commerciale. Les autres cultures sont vivrières, comme le macabo et d'autres encore. Le plantain prend du temps à mûrir. Mais pour l'igname, six mois et tu récoltes. Ça te rapporte de l'argent immédiatement. Pour le plantain, tu dois attendre une année et quatre mois pour récolter. C'est pourquoi on préfère les ignames. Même si les ignames sont pénibles à cultiver, car tu as besoin de creuser des trous, de défricher au préalable, ensuite de planter des tuteurs pour supporter les lianes. Donc ça prend du temps et ça revient très cher. Mais en fin de compte l'argent vient en peu de temps. Ainsi quand l'igname croît bien, tu t'y retrouves. »*¹⁵⁶

L'igname est en effet fréquemment plantée en quantités importantes destinées à la vente sur les marchés. La famille Mokondo par exemple possède trois champs à visée commerciale, deux de 250 ignames chacun et un troisième de 950.

¹⁵⁶ Entretien avec Moki Stephen Mokondo, le 31 janvier 2006 au village d'Ewonda – Traduit de l'anglais.

La plante demande un terrain riche et profond pour que le processus de tubérisation s'accomplisse dans les meilleures conditions. Là encore, les paysans sont contraints de constituer des buttes de cinquante centimètres de hauteur par dessus une fosse débarrassée des pierres gênantes.

« La famille travaille ici mais on emploie aussi des ouvriers. Mais pas permanents. Quand vient le moment de creuser les trous ou de défricher. Nous tous, nous allons à l'école, aussi ne peut-on pas passer tout notre temps dans les champs. Donc on appelle ceux qui sont autour pour creuser les trous, mais pour combler, nous faisons cela nous-mêmes car les saisonniers remettraient les pierres dans les buttes et cela gênerait la croissance des ignames. Parce qu'ils font ça pour l'argent. »¹⁵⁷

On ne permet pas à plus de trois boutures de croître sur une même butte car au-delà, les lianes produisent un feuillage trop dense pour capter la lumière et les tubercules végètent. Ces lianes sont tuteurées sur de grands bambous que les hommes vont couper en forêt ou achètent à prix fort. C'est un travail pénible que de dresser les mâts sur les buttes préalablement constituées.

La mise en terre des boutures se fait entre novembre et janvier, pendant la saison sèche et la récolte est effectuée entre le sixième et le dixième mois, selon les nombreuses variétés. On citera l'igname de Calabar (*Dioscorea rotundata*), l'igname douce (*Dioscorea dumetorum*), l'igname d'eau (*Dioscorea alata*), l'igname rouge (*Dioscorea cayenensis*) ou la bulbifère (*Dioscorea bulbifera*) dont on ne consomme que les fruits venus sur la tige.

Il est intéressant de noter que l'igname fait l'objet d'un interdit sexuel à la veille de la plantation. Autrefois valable tout au long de la saison de plantation du tubercule, il semble que la pratique se soit réduite avec l'importance croissante de la culture de cette espèce et notamment son adoption en tant que culture commerciale. A la mise en terre des boutures, les gens placent dans la butte certains « médicaments » tels que de la cendre de bois provenant de la cuisine, destinés à favoriser le développement du tubercule. Ardener (1956 : 46) a observé que certaines protections mystiques, constituées de brindilles refendues où sont coincées des fibres de coco ou des tiges de poivre, étaient placées à côté de la butte afin de repousser les mauvais esprits.

- Le manioc (*Manihot esculenta*)

Le manioc se rencontre fréquemment sur les pentes du Mont Cameroun bien qu'il n'y soit pas quantitativement l'espèce la plus cultivée. On trouve deux variétés principales, l'une à la

¹⁵⁷ Idem.

peau blanche et au pétiole rouge qui doit être travaillée avant consommation, l'autre au pétiole blanc que les paysans grignent rôtie après le labour des champs. Les paysans d'origine bamiléké sont à l'origine des plus grandes plantations.

Sur les pentes d'altitude, les Wakpe le cultivent en association avec le maïs, le macabo ou le taro. La multiplication se fait par boutures plantées généralement de biais sur sol plan ou sur de légères buttes.

Il est possible de stocker pendant une semaine environ les tubercules récoltés, en les entassant puis en les recouvrant de terre.

- Le maïs (*Zea mays*)

Le maïs connaît des rendements assez exceptionnels sur le Mont Cameroun, notamment sur le versant sud qui supporte en moyenne neuf à dix mètres d'eau par an.

Cette plante hygrophile à cycle court peut donner lieu à quatre, voire six récoltes dans l'année si les conditions de précipitations et d'ensoleillement sont réunies. Sur les hauteurs de Buea situées légèrement sous la zone d'ombre du Mont Cameroun où la saison sèche s'étale de novembre à mars, le maïs produit deux fois par an s'il est irrigué même faiblement¹⁵⁸.

Plusieurs variétés sont cultivées sur le versant Wouri dont une, de couleur blanche et à la saveur douce, originaire du Nigeria appelée *Calabar* ou *Ikom*.

Le plus grand problème rencontré par les paysans avec le maïs réside dans la difficulté de stockage. Pour faciliter le séchage, les Wakpe suspendent traditionnellement la panouille au-dessus du foyer destiné à la cuisine mais le procédé semble insuffisant pour éloigner les charançons ou les rats.

- Le plantain (*Musa* spp.)

Herbacée de deux à cinq mètres de hauteur, le bananier plantain est une essence prisée sur le Mont Cameroun et de nombreuses familles en tirent un revenu substantiel. Les régimes se vendent cher sur les marchés de Buea et Muea.

Le bananier plantain remplit un rôle déterminant nous l'avons vu dans le marquage du foncier mais aussi possède, outre les régimes de fruits à cuire, de nombreux avantages. Le pied, une fois coupé, transpire de l'eau qu'il est possible de recueillir pour abreuver le petit bétail. La

¹⁵⁸ Les familles de la ceinture haute des villages wakpe font des trajets réguliers de portage jusqu'aux champs situés à vingt minutes environ des maisons.

tige des feuilles desséchées est constituée de fibres très résistantes que les Wakpe utilisent pour confectionner des coussins de tête destinés à rendre le portage plus confortable. Les tiges sèches, un fois débarrassées du limbe, font des bretelles très résistantes pour les paniers contenant la récolte du jour ou servent à lier les fagots de bois de cuisine.

Les paysans exploitent le principe de la dominance apicale sur le bananier, en laissant partir de la base, après fructification du pied-mère, un des bourgeons latéraux en dormance. Certains parmi ces bourgeons sont par ailleurs sélectionnés pour faire de nouveaux plants. Le travail de coupe du pied-mère qui a produit, possède le double avantage de relancer le cycle de la plante par la régénération d'un nouveau pied, tout en évitant un achat coûteux de jeunes plants.

Nous venons de décrire brièvement les principales essences cultivées en dominance sur les pentes du versant Wouri. Ces dernières constituent le squelette de chaque jardin, que les règles de l'association complexifient à loisir. Un champ ne ressemble à aucun autre, seuls les principes fondamentaux sont communs. A ces espèces pilier, sont associées des condiments tels que le gombo, la tomate, le piment, ou les légumes feuille¹⁵⁹, la canne à sucre, l'ananas, les cucurbitacées (le melon *Cucumeropsis mannii* appelé *egusi*) et les arbres fruitiers. Les combinaisons se déclinent sans fin, conditionnées cependant par certaines règles incontournables telles que la recherche de la synergie ou le respect des compatibilités.

¹⁵⁹ On relève, selon les appellations locales, l'amer *njama njama* ou *bitter leaf* qui sert à la confection du célèbre *ndolè*, l'*ekombon*, *huckleberry* (*Solanum scabrum*), *water leaf* (*Talinum triangulare*), etc.

EXEMPLE D'ORGANISATION DES ESSENCES SUR UNE BUTTE CULTURALE

Conception et réalisation (d'après relevés de terrain) : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2008



100 - 130 cm



Manioc



Haricot



Egusi



Légumes feuilles



Macabo

c- Les combinaisons

Le macabo et le taro sont des essences ombrophiles, aussi se plaisent-elles sous une couverture arborée. L'une des associations payantes des systèmes culturels sur le Mont Cameroun est l'association de ces dernières au cacao. Le ligneux, planté de façon suffisamment espacée, dispense l'ombre bénéfique. De la même façon, le bananier plantain associé au macabo est un bon pourvoyeur d'ombre. On trouve par exemple le triptyque suivant : macabo, piment, plantain.

« Ils ont constaté avec certains collègues qu'avec l'association des cultures, macabo, piment, plantain, on a de bons résultats. En terme de rentabilité et dans tous les sens. D'abord parce que le macabo, ce n'est pas une plante qui pourra gêner le piment. Au contraire même ça apporte beaucoup de choses au piment. Le piment va bien progresser grâce à ce macabo là. Et après tout, vous pouvez aussi enlever le macabo, le consommer, le vendre. Donc c'est pour cela que je dis, dans tous les sens, c'est bien. »¹⁶⁰

Dans ce cas l'ombre du plantain est recherchée, mais aussi l'association synergique entre piment et macabo qui donne d'excellents résultats.

Toujours pour des raisons d'ensoleillement, le manioc très demandeur ne forme pas une paire favorable avec le maïs ni même l'igname qui, à maturité, ont tendance à occulter la lumière. Voilà pourquoi l'on peut planter la paire macabo / igname, car la liane arrivée à maturité procure une ombre recherchée par le macabo. Il en est de même pour les légumes à feuilles (par exemple les *bitter leaves*, *Vernonia amygdalina*) et le maïs qui sous plantain se trouveraient trop à l'ombre.

Par contre, maïs et tomate font une bonne association car plantés de manière suffisamment espacée, il n'y a pas de gêne et le résultat est satisfaisant. En rangs plus serrés, le maïs peut protéger le macabo ou le taro des rayons du soleil. Il s'agit là d'une association très courante sur le versant Wouri.

Le piment quant à lui est bien connu pour s'associer harmonieusement avec la tomate et le gombo. Par contre, tomate et macabo ne font pas bon ménage car les deux plantes sont sensibles aux mêmes attaques fongiques. Le risque est grand de perdre l'ensemble de la récolte avec ce type d'association en dominance. Nous avons souvent observé la présence des deux

¹⁶⁰ Entretien avec M. X, paysan d'origine bamiléké, au village de Soppo Likoko, le 15 novembre 2005 – En français.

essences au sein d'un même champ, mais les paysans prennent garde à ne pas les planter en proximité directe.

Les tubercules en règle générale sont rarement complantés car ils se concurrencent en terme de nutriments. Pourtant il est possible de voir l'association manioc / macabo mais là encore les paysans font en sorte d'espacer suffisamment les pieds.

Le haricot (*Vigna unguiculata*) quant à lui est un parfait auxiliaire de l'igname. Légumineuse appréciée pour ses pouvoirs de fixation de l'azote, elle sert en même temps de couvre sol et empêche les adventices de proliférer entre les pieds d'ignames. Son feuillage dense protège le sol de la déshydratation et du splash¹⁶¹ occasionné par la chute directe des gouttes de pluie durant la mauvaise saison. Le melon *egusi* (*Cucumeropsis mannii*), très prisé dans la région de Buea, possède des avantages semblables (Westphal 1981).

Quelques cultures dominantes en associations courantes (ces combinaisons ne présentent pas les cultures secondaires complantées) :

- Maïs / arachide
 - Haricot / igname
 - Haricot / légumes verts
 - Macabo / plantain
 - Taro / plantain
 - Manioc / arachide / haricot
 - Haricot / maïs / cucurbitacées
 - Gombo / tomate / piment
 - Gombo / arachide / haricot
 - Patate douce / légumes verts / « *huckleberry* » (*Solanum scabrum*)
 - Palmier à huile / cacao / macabo
 - Caféier / colatier / avocatier / manguier
- etc.

Toute association est affaire de compromis et d'expérience. La mémoire des hommes est à ce titre un réservoir inestimable où puiser le savoir-faire subtil qui préside aux techniques de complantation.

¹⁶¹ La chute des gouttes de pluies, en plus de favoriser l'érosion des sols nus, contribue à propager certaines maladies en projetant les particules de terre sur le feuillage des essences cultivées.

Multiplier la diversité culturelle au sein d'une même parcelle comporte des avantages certains. Outre la synergie qui augmente notablement les rendements – comparativement à une configuration monoculturelle –, la complantation fournit un large éventail de produits accessibles à une famille, qui gagne alors en autonomie économique et en équilibre alimentaire.

La multitude d'essences au métabolisme spécifique diminue par ailleurs statistiquement les risques sanitaires. Lorsqu'une plante est victime d'une attaque cryptogamique, le nombre d'unités touchées ne représente qu'une part minime de l'ensemble de la production. Le compartimentage des champs est un bon moyen de créer des barrières végétales antiparasitaires. Les champs wakpe sont généralement découpés en plusieurs espaces de complantation. Chaque espace constitue en lui-même une barrière profitant aux espaces adjacents. La patate douce (*Ipomea batatas*) associée au manioc, n'est pas atteinte des mêmes maladies que le haricot associé à l'igname. Ces deux zones d'association se protègent ainsi mutuellement et les risques de catastrophe économique sont partiellement évités par ce genre de procédés.

De plus et à l'instar de la haie dont nous avons évoqué les intérêts précédemment, la biodiversité offre des niches écologiques supplémentaires aux auxiliaires de culture qui interviennent favorablement dans la pollinisation, la régulation des perturbations cryptogamiques, parasitaires, *etc.*

Un autre point essentiel de la culture en association réside dans la répartition temporelle des interventions techniques. Le cycle végétatif unique de chaque essence permet d'étaler le calendrier cultural, donc de répartir la charge de travail et d'éviter les périodes de soudure toujours délicates à gérer.

Sur le plan pédologique, il faut considérer les interactions spécifiques entre les plantes et les horizons superficiels. Les cultures maraîchères ont pour point commun la faible profondeur de l'enracinement. Cependant, d'une espèce à l'autre, l'assiette racinaire, c'est-à-dire le volume de sol effectivement exploité, diffère. Il en est de même pour la morphologie du réseau racinaire qui varie d'une plante à l'autre. Les symbioses bactériennes développées par les diverses essences modèlent la texture des horizons de culture mais aussi leur structure qui devient grumeleuse et favorable par le mélange des exsudats racinaires, de l'argile, des colloïdes, de l'humus, la production des polysaccharides, *etc.* (Pomel, 2008 : 93). Ces substances attirent la microfaune qui agit mécaniquement sur le sol. Chaque système racinaire héberge, de son vivant ou après sa mort, des micro-organismes spécifiques et développe ainsi un véritable écosystème à échelle réduite. Avec les années, on constate pour les cultures pérennes une augmentation du volume racinaire si ce dernier n'est pas en contact avec les engrais solubles (La France, 2007 :

44). Les couches relativement profondes sont alors activement exploitées, favorisant les processus de pédogenèse dans leur ensemble.

Plus le jardin possède d'essences, meilleure est l'occupation, la texture, la structure, en somme la vie du sol.

Que fait le paysan lorsqu'il s'attache à entretenir la diversité au sein du champ, si ce n'est reproduire et entretenir l'écologie d'un milieu naturel ? Le jardin de cultures associées constitue une entité paysagère capable de maintenir une continuité écologique maîtrisée, tant sur le plan botanique que pédologique, à l'échelle du versant.

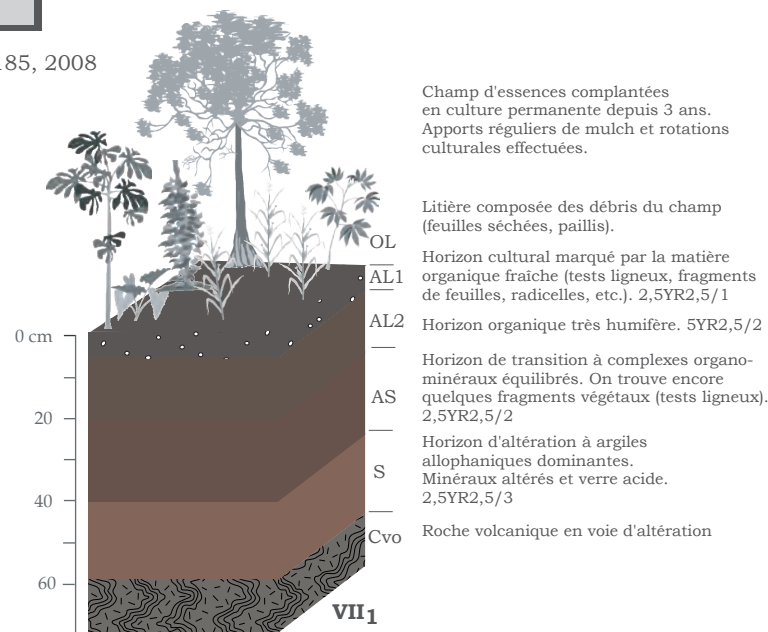
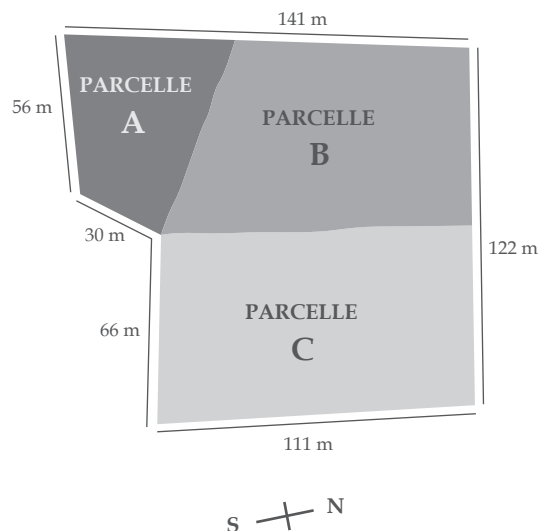
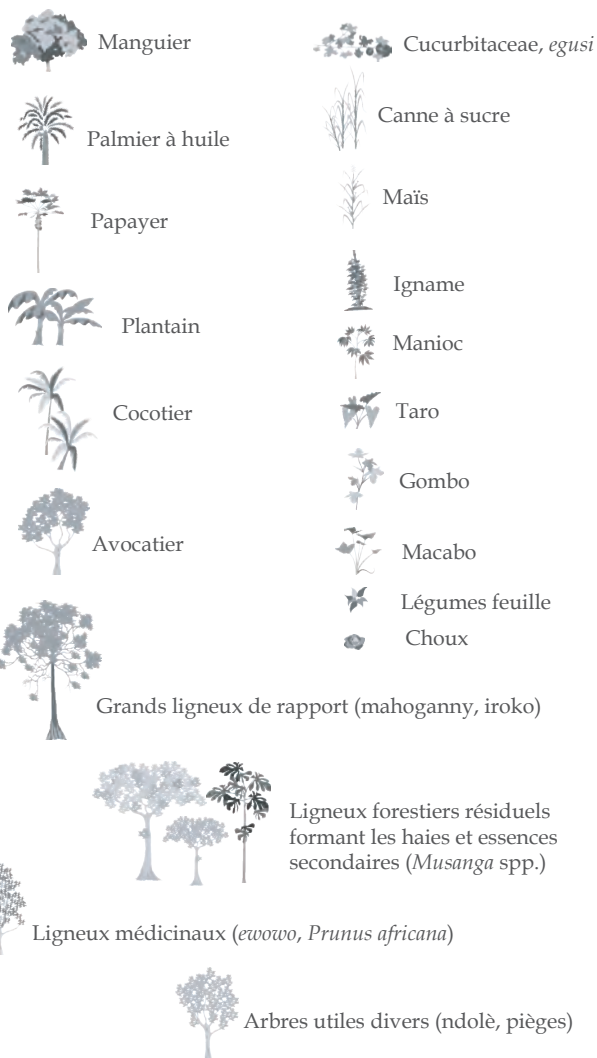
Nous le verrons en Troisième partie de ce travail, les répercussions des choix culturels effectués sur chaque parcelle sont lisibles dans les sols. On mesure clairement les rapports d'interaction entre la mémoire sociale qui élabore, stocke et transmet un ensemble de savoir-faire, et la mémoire pédologique qui évolue directement sous les effets de l'action anthropique. Les indicateurs mesurables de l'enregistrement des fonctionnements mémoriels s'observent tout simplement à l'œil nu, en prélevant une motte de terre bien structurée ou poussiéreuse, signe de pratiques soucieuses de la survie des sols ou de procédés moins respectueux qui considèrent la terre comme simple support de rentabilité.

CARTOGRAPHIE D'UN CHAMP MOKPE

PROPRIETE DE JOSEPH LUMA MOKAKE

Conception et réalisation (d'après relevés de terrain) : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2008

LEGENDE GENERALE DES ESSENCES REPRESENTEES



Champ d'essences complantées en culture permanente depuis 3 ans. Apports réguliers de mulch et rotations culturales effectuées.

Litière composée des débris du champ (feuilles séchées, pailis).

Horizon cultural marqué par la matière organique fraîche (tests ligneux, fragments de feuilles, radicelles, etc.). 2,5YR2,5/1

Horizon organique très humifère. 5YR2,5/2

Horizon de transition à complexes organo-minéraux équilibrés. On trouve encore quelques fragments végétaux (tests ligneux). 2,5YR2,5/2

Horizon d'altération à argiles allophaniques dominantes. Minéraux altérés et verre acide. 2,5YR2,5/3

Roche volcanique en voie d'altération

Solum dégagé sous la parcelle B. Correspond à un andosol cultivé à horizons organiques multiples, de profondeur moyenne, sur roche basaltique altérée (1200 m d'altitude).

Levés effectués en mars 2006 sur le champ de Joseph Luma MOKAKE, situé à 1200 mètres d'altitude au-dessus du village d'Ewonda.

Le champ est en culture depuis trois ans déjà et produira encore plusieurs années. Plus de cinquante essences cultivées ont été dénombrées sur l'ensemble du champ.

La **parcelle A** vient d'être défrichée et plantée de 4 essences à vocation commerciale en culture dominante.

La **parcelle B** est en pleine production et fournit l'essentiel des essences vivrières de la famille.

La **parcelle C**, en cultures mixtes, privilégie les ligneux utiles.

Le principe du champ à 3 parcelles permet la mise en place d'un système de micro jachère qui renforce les effets, bénéfiques aux sols, de la rotation culturale habituelle.

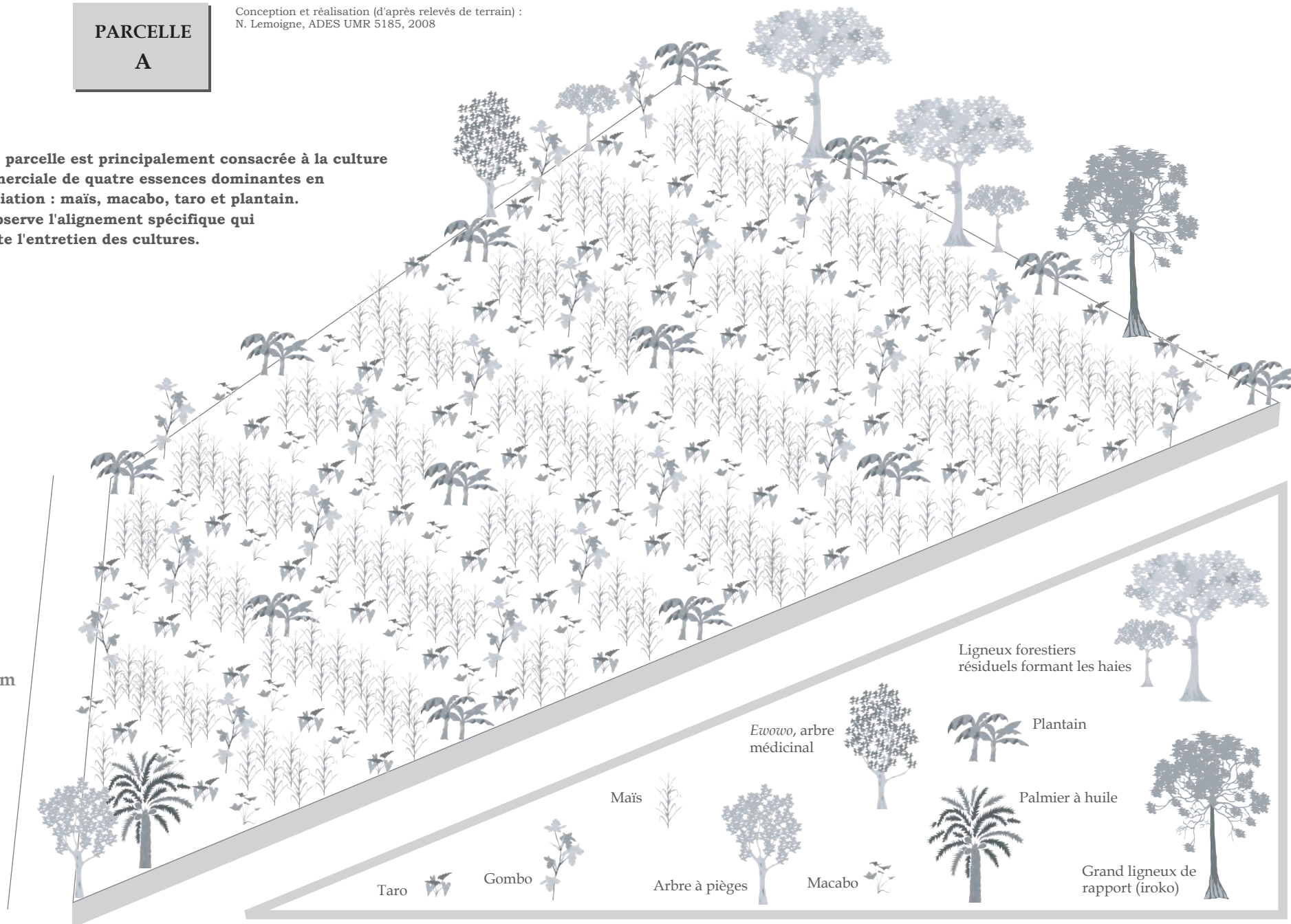
PARCELLE

A

Conception et réalisation (d'après relevés de terrain) :
N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2008

Cette parcelle est principalement consacrée à la culture commerciale de quatre essences dominantes en association : maïs, macabo, taro et plantain.
On observe l'alignement spécifique qui facilite l'entretien des cultures.

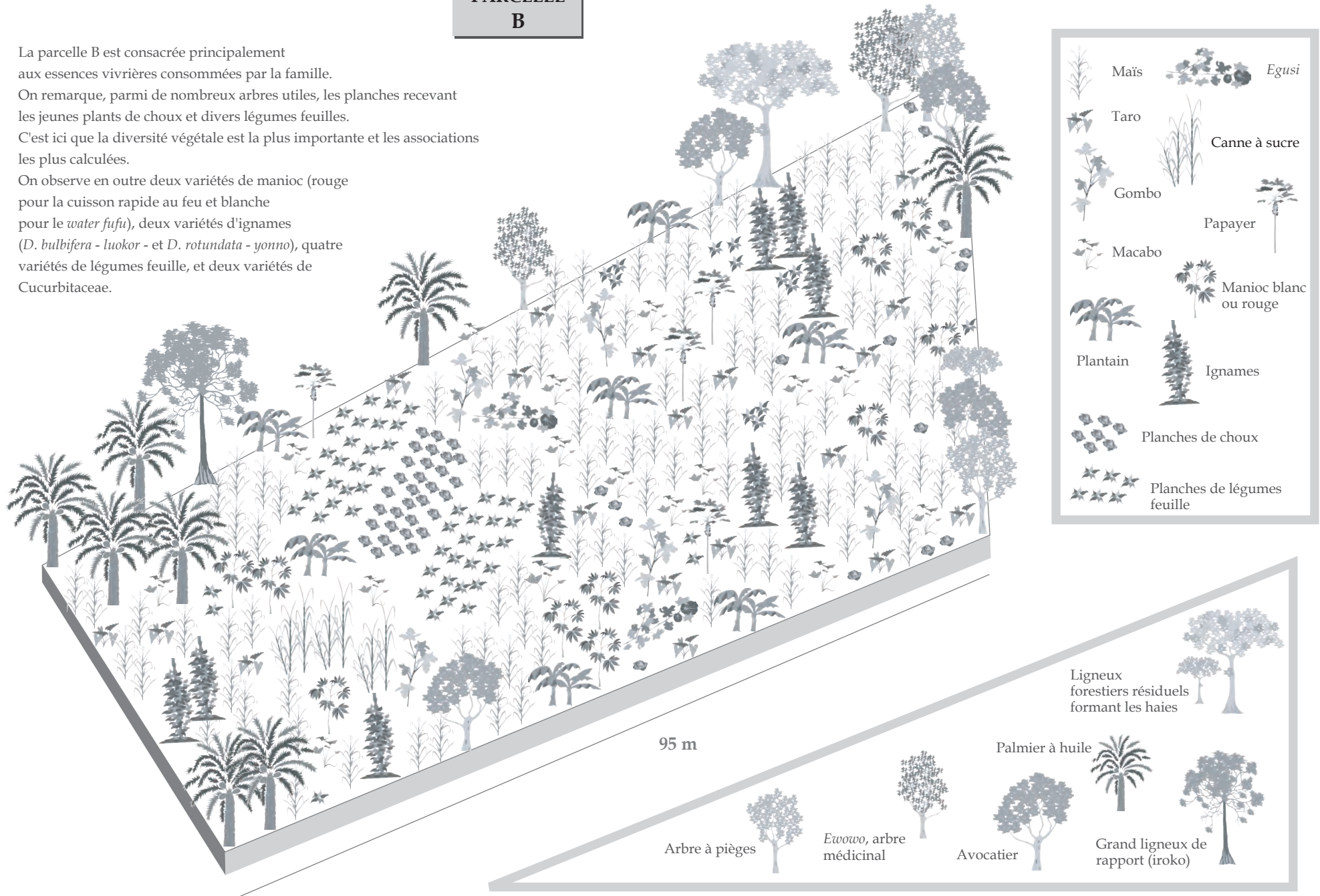
30 m



PARCELLE B

Conception et réalisation (d'après relevés de terrain) :
N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2008

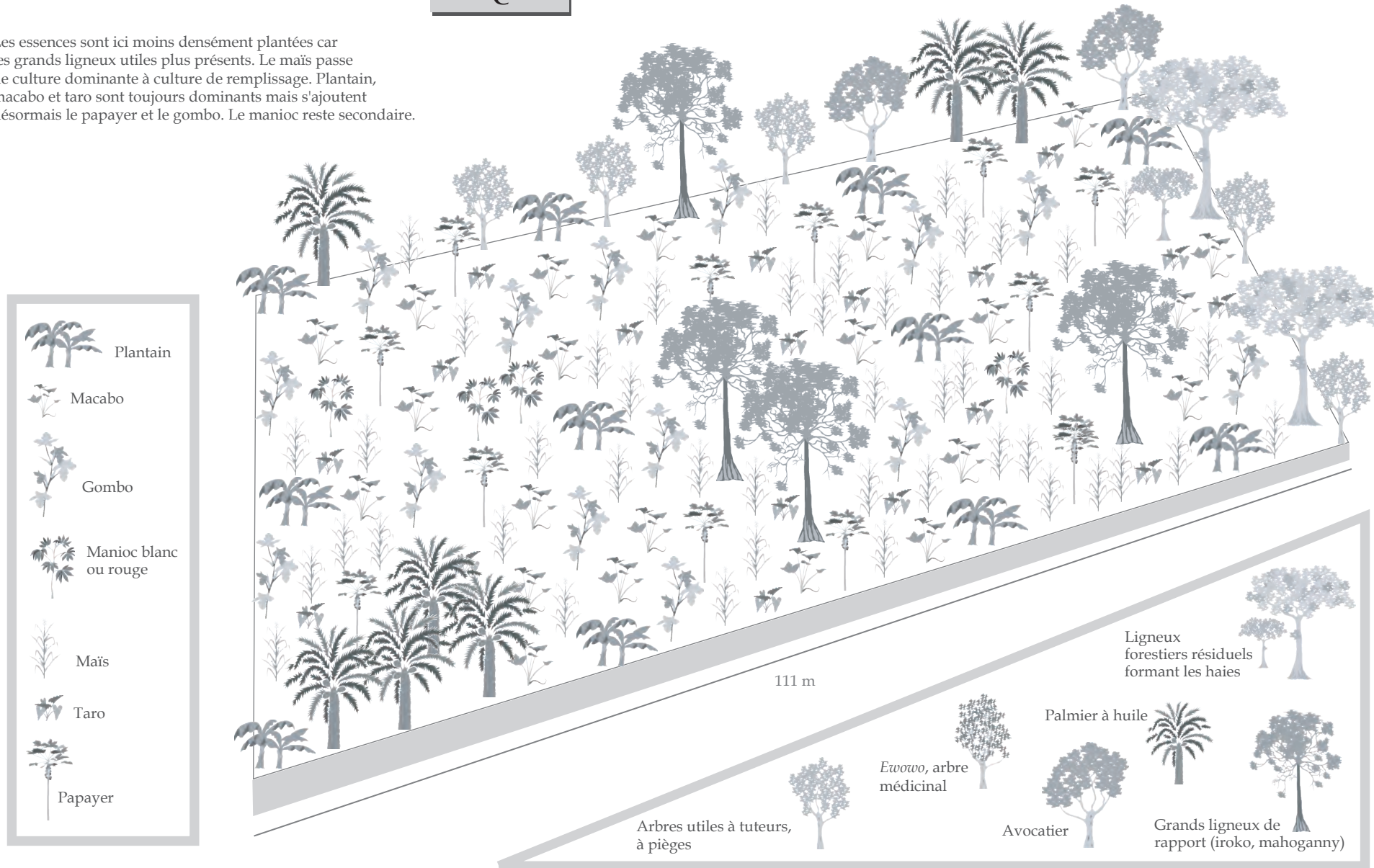
La parcelle B est consacrée principalement aux essences vivrières consommées par la famille. On remarque, parmi de nombreux arbres utiles, les planches recevant les jeunes plants de choux et divers légumes feuilles. C'est ici que la diversité végétale est la plus importante et les associations les plus calculées. On observe en outre deux variétés de manioc (rouge pour la cuisson rapide au feu et blanche pour le *water fufu*), deux variétés d'igname (*D. bulbifera* - *luokor* - et *D. rotundata* - *yonno*), quatre variétés de légumes feuille, et deux variétés de Cucurbitaceae.



PARCELLE C

Conception et réalisation (d'après relevés de terrain) :
N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2008

Les essences sont ici moins densément plantées car les grands ligneux utiles plus présents. Le maïs passe de culture dominante à culture de remplissage. Plantain, macabo et taro sont toujours dominants mais s'ajoutent désormais le papayer et le gombo. Le manioc reste secondaire.



3) Les calendriers cultureux

La nature même de l'agriculture en espèces complantées commande une exploitation du sol étalée dans le temps, misant sur la diversité des végétaux et leur aptitude propre à tirer parti des horizons de surface. Le système favorise ainsi l'utilisation maximale des éléments minéraux libérés par la matière organique décomposée. D'une saison culturale à l'autre, certaines espèces doivent être remplacées afin d'éviter la surexploitation de la ressource nutritive. Comme la durée de vie d'une plante varie d'une espèce à l'autre, les rotations culturelles s'échelonnent dans le temps selon leur propre rythme, et travaillent sans discontinuité à la pédogenèse. Les cultures pérennes traversent les années en compensant, par l'échelonnement de leur cycle de production, les aléas saisonniers pouvant toucher les plantes à cycle court.

Il serait très difficile de présenter ici la succession culturale type des jardins de cultures associées du Mont Cameroun, pour la simple raison, toujours invoquée, que la multitude des pratiques à l'origine de leur organisation en fait des systèmes à part entière, dotés d'une temporalité propre. Le choix des cultures dominantes sur chaque parcelle détermine un calendrier cultural spécifique. Les cultures pluriannuelles voient se succéder les essences plus éphémères. Le cycle biologique demande ainsi certaines attentions de la part du paysan, qui consacre telle ou telle partie du jardin à des associations temporellement compatibles.

Planter du maïs et des ignames peut être envisagé par exemple pour une seule saison culturale de maïs. La céréale serait en effet gênée par le développement des feuilles d'igname une fois leur pleine croissance amorcée. Un exemple assez fréquent de rotation culturale enchaîne – il s'agit des cultures dominantes – pendant les deux premières années le macabo, puis le maïs la troisième année et enfin l'arachide en quatrième année. La parcelle est abandonnée à la jachère à partir de la cinquième année de culture.

Le cycle des saisons impose cependant des bases communes à toutes les pratiques paysannes. Les Wakpe établissent un calendrier de douze mois qui reflète parfaitement l'importance culturelle de l'activité agricole¹⁶².

¹⁶² Ce calendrier est tiré de Ardener (1956 : 45), avec quelques modifications de notre part.

Le calendrier cultural mokpe

Décembre/janvier	<i>mbanje</i>	« le temps sec »
Janvier/février	<i>esonje mekoko</i>	« le séchage du bois » (la forêt devient assez sèche pour le défrichage).
Février/mars	<i>etome matie</i>	« le commencement des plantations »
Mars/avril	<i>kitekite</i>	« l'activité » (tout le monde se met au travail)
Avril/mai	<i>ezimbe mea</i>	« jeter les houes » (la fin des plantations)
Mai/juin	<i>isozezore</i>	« la pluie modérée »
Juin/juillet	<i>veale</i>	« feuillu » (les feuillages poussent vite)
Juillet/août	<i>mboe njoke</i>	« la pluie drue »
Août/septembre	<i>wekondonde</i>	Le mois froid et humide
Septembre/octobre	<i>egbe mesinga</i>	« faire orage »
Octobre/novembre	<i>meli mendene</i>	« les grosses tornades »
Novembre/décembre	<i>meli mesale</i>	« les petites tornades »

Les calendriers mokpe et européen présentent originellement un décalage de deux semaines. Cependant, sous l'influence du calendrier européen, *mbanje* concorde de nos jours avec le mois de janvier et ainsi de suite.

On observe à la lecture de ce tableau que l'influence des saisons, déterminante dans les processus agraires, a conditionné le substantif mokpe qui leur est attribué.

Le début de la grande saison sèche marque le commencement des gros travaux de défrichage. La chute d'hygrométrie permet aux essences ligneuses de brûler. Les espaces de jachères destinés à être mis en culture sont sélectionnés. Les emplacements qui ne seront pas soumis au feu sont défrichés à la machette et les végétaux non ligneux laissés à terre à pourrir, ou entassés au pied des arbres dans l'attente d'être brûlés. A la saison sèche, le feu peut être mis directement à la parcelle, ou après défrichage de cette dernière lorsque les herbes sont suffisamment sèches pour prendre.

Février à mai est la pleine période des plantations. Selon les essences, la disponibilité des paysans ou le stade de culture du champ, les mises en terre s'échelonnent. Les femmes plantent généralement à cette période la plus grande partie des tubéreuses telles le macabo, le taro, l'igname, le manioc ; les hommes s'occupant du plantain en avril. Les diverses cultures secondaires sont plantées indistinctement par les deux sexes. Il faut veiller à l'irrigation des jeunes plants qui souffrent, en substrat très drainant, du dessèchement. Les corvées de portage, pour ceux qui ne sont pas équipés de matériel de pompage ou situés à proximité des rares sources, sont intensives.

Aussitôt les premières plantations achevées, les paysans commencent la première phase de désherbage suivie la plupart du temps, à peine achevée, par une deuxième. Le travail est important à cette période critique où les cultures encore fragiles sont rudement concurrencées par les adventices. On observe trois techniques, soit à la machette, soit par arrachage manuel, soit par pulvérisation de désherbants. L'herbe est laissée directement au sol ou entassée au pied des cultures principales sous forme de mulching dont nous détaillerons la technique plus avant.

A l'arrivée de la grande saison pluvieuse, les travaux ralentissent car le temps n'est pas favorable et les pluies violentes interdisent l'accès aux champs. Les cultures à ce stade sont en pleine croissance et nécessitent moins d'attention. Les gens de la montagne cependant prennent soin de surveiller la propagation des attaques fongiques liées à l'humidité. Outre les pulvérisations chimiques achetées dans le commerce, de nombreuses décoctions phytosanitaires sont utilisées dans la zone. Les insectes ravageurs sont repoussés par des macérations de feuilles de tephrosia ou des mélanges à base de poivre et de piment. Lorsque les premières récoltes d'ignames, de maïs, d'arachide ou de haricots débutent, la terre est légèrement buttée sur les pieds de macabo et de taro qui, en grossissant et sous l'action de la pluie, peuvent être dénudés. Le principe dissuade les rongeurs par la même occasion. La fin des orages et des pluies violentes permet d'envisager une deuxième saison de culture pour les essences à cycle court telles le maïs, l'arachide, les haricots, *etc.*

La saison des pluies est consacrée aux expéditions de chasse en forêt, à la pose des pièges ainsi qu'à la récolte des nombreux fruits sauvages.

Les cultures sensibles telles que la tomate, les choux, les légumes feuilles, sont effectuées durant la saison sèche : plantées en octobre ou novembre, elles sont récoltées avant l'arrivée des pluies en mai.

Nous citerons ici, à titre d'exemple, la description d'une configuration culturelle caractéristique des petites exploitations maraîchères du Mont Cameroun dont une partie des produits est destinée à la vente :

« - Notre sol est un sol de montagne. Le sol est bon. Mais le sol de Bamenda est trop dur. Pour planter quelque chose pendant la saison sèche, ce n'est pas facile. Tu as besoin de labourer et de faire des billons avant de planter. Même pendant la saison des pluies. Donc le sol n'est pas vraiment bon. Mais le nôtre ici est bon. Tu peux planter des tomates même six fois dans l'année. Cela dépend de la façon dont tu t'es débrouillé. La tomate, c'est deux à trois mois. Après trois mois tu récoltes et tu peux planter à nouveau. Ça grossira toujours. Avant les trois mois, on prépare déjà d'autres plants dans la pépinière.

- Qu'allez-vous planter après cette saison de tomates ?

Hum... On peut encore planter des tomates parce que nous serons toujours en saison sèche. Parce que celles-ci seront prêtes en février-mars. Donc on pourra toujours planter. Ça dépend de la saison. Parce qu'on plante en fonction du moment où arrive la saison des pluies. La saison des pluies vient en juin ou juillet. On ne plante pas à ce moment là car la pluie gênerait tout. Mais si on sent que la pluie n'arrivera pas trop tôt, on pourra toujours planter.

- Et pendant la saison des pluies...

- Si tu plantes la tomate, avec le froid, ça l'affectera. Et à cause de ce froid-là, tu dépenseras beaucoup d'argent car tu devras pulvériser chaque jour.

- Qu'allez-vous planter alors ?

- On peut planter le maïs. On va planter le maïs en juin. On le récoltera en septembre.

- Trois mois !

- Oui, trois mois. Le sol est très bon.

- Chez moi en Europe, c'est seulement une fois par an...

- Même à Bamenda, c'est une fois. Ils plantent le maïs une fois et c'est tout. Ici, tu peux planter même quatre, cinq fois. Ça dépend. Le sol est toujours là. Le sol est toujours bon. On a juste à calculer la période favorable pour planter. »¹⁶³

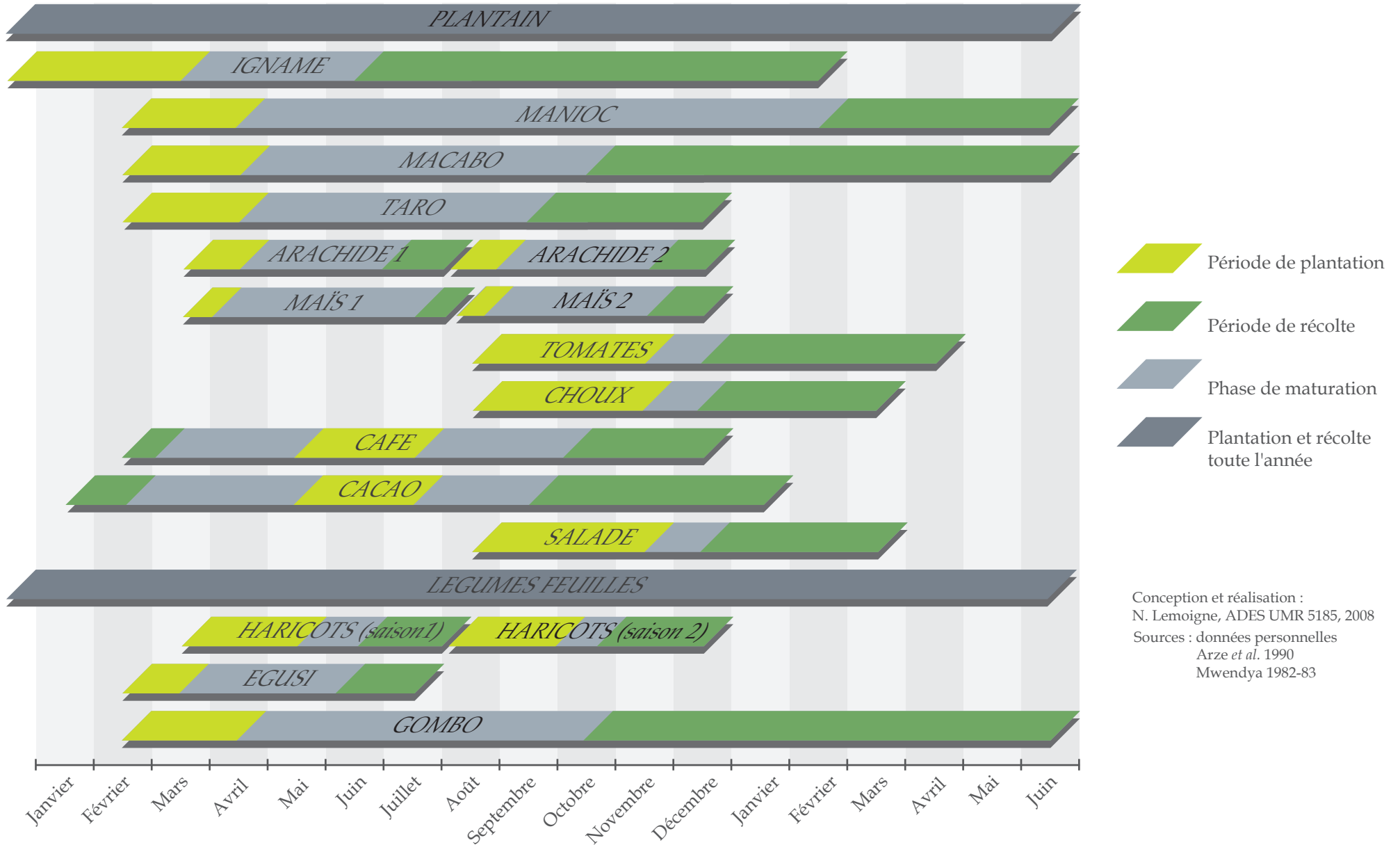
S'il est possible de faire jusqu'à six récoltes de maïs par an sur le versant sud du Mont Cameroun exposé aux plus forts taux de précipitations, le régime des pluies et la saison sèche plus marquée du versant Wouri n'autorisent en moyenne que deux récoltes, l'une en février-mars, l'autre en septembre-octobre.

L'échelonnement des diverses cultures à travers les cycles saisonniers permet à qui possède un champ sur le versant Wouri, d'échapper de manière sûre aux problèmes alimentaires qui touchent certaines provinces du pays. La diversité des essences exploitées permet de couvrir l'ensemble des besoins alimentaires et fournit même à l'écrasante majorité des foyers des revenus supplémentaires grâce à la vente sur les marchés locaux. Les cultures de rente comme le café ou le cacao présentent de telles fluctuations sur le marché mondial que les paysans ont appris à ne pas y placer toute leur confiance. Lorsque le marché fait défaut, les produits

¹⁶³ Entretien avec E. Samba, S. M. Molonge et S. Ibe, le 14 décembre 2005 à Muea – Traduit du pidgin english.

d'extraction forestière et la chasse remplacent les manques à gagner, et les repas quotidiens sont assurés par le jardin maraîcher et le petit bétail.

CALENDRIER CULTURAL DE QUELQUES CULTURES MAJEURES DU VERSANT WOURI



Conception et réalisation :
 N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2008
 Sources : données personnelles
 Arze et al. 1990
 Mwendya 1982-83

4) Sols, pratiques d'amendement et lutte contre les pestes végétales

L'agriculture paysanne sur le versant Wouri est le théâtre de changements progressifs, que l'écrasante majorité des témoignages que nous avons pu recueillir s'accorde à reconnaître. La fertilité, si précieuse aux exploitations familiales attentives à ce qu'elles lègueront aux générations à venir, connaît des baisses par endroits très inquiétantes. A vrai dire, il est difficile d'établir un constat fiable de l'étendue du problème car les pratiques sont extrêmement fluctuantes selon les zones considérées. Les indicateurs de fertilité pourraient se chiffrer grâce aux données relativement quantifiables que sont les rendements agricoles. Mais nous l'avons vu, rendement et bonne santé du sol sont deux choses bien différentes car les techniques agronomiques permettent à l'heure actuelle de produire beaucoup, sur des sols presque stériles.

Comment dès lors interpréter l'inquiétude des acteurs du monde agricole face aux phénomènes clairement identifiables de baisse de la fertilité ?

Les gens du Mont Cameroun ont tous constaté la diminution de la durée de vie des pieds de macabo, essence emblématique des lieux. Le phénomène est à relier directement à l'état de santé des sols qui soutiennent de moins en moins longtemps la croissance des tubercules¹⁶⁴.

Pourtant, il existe de nombreuses pratiques efficaces dans le maintien du potentiel de fertilité, et les personnes qui en revendiquent l'usage sont parfaitement conscientes de leurs effets positifs. On observe d'importants contrastes selon le savoir-faire des paysans mais aussi selon la nature du patrimoine foncier dont ils ont la responsabilité.

Les discours par ailleurs ne sont-ils pas empreints de ce phénomène de nostalgie qui touche les anciens à l'évocation des temps révolus ? La manne légendaire du Mont Cameroun n'est-elle pas magnifiée au point que les souvenirs fantasmés de profusion occultent la réalité présente ? Il est selon nous impossible de trancher.

Les données qui vont suivre vont cependant nous permettre, à défaut de porter un diagnostic exhaustif sur l'état de santé des sols du versant Wouri, d'envisager pour le moins des pistes de réflexion sur l'influence des pratiques agricoles observées sur la fertilité des sols.

Le sol garde en mémoire de manière évidente l'apport de fumier, de matière organique sous la forme des paillis, ou le feu des brûlis à travers les charbons reliques. Les intrants chimiques ont eux aussi leur part d'influence dans la pédogenèse. Nous allons voir que la

¹⁶⁴ En mokpe, un sol ayant perdu sa fertilité est qualifié de *ngomè*. Les Wakpe diront : « *monyé mo timbi ngomèh* », littéralement « la terre est devenue infertile ».

capacité mémorielle du sol peut se retourner contre le sol lui-même. Là où le pesticide est appliqué de manière intensive, sa rémanence au sein des horizons de surface interdit à certaines essences de croître. Le pouvoir filtrant d'un sol en bonne santé peut aussi le transformer en espace de stockage des métaux lourds par exemple.

Où mieux que dans le principe de fertilité peuvent être appréhendées les clefs du système d'interaction mémoriel ? Sur le Mont Cameroun, les actions anthropiques les plus déterminantes dans le modelage des sols, relèvent des efforts entrepris pour le maintien du potentiel de fertilité¹⁶⁵.

a- Les problèmes

- CDC et agriculture minière¹⁶⁶

« On se fit aussi des illusions sur la fertilité "inépuisable" des sols volcaniques du Mont Cameroun ; on dut importer de l'engrais en grande quantité, 1 500 tonnes environ en 1912. » (Michel, 1969 : 208)

Ainsi qu'en laissent la trace les archives de la CDC, les importations d'engrais vers les concessions en culture sont massives dès le début du vingtième siècle. La surexploitation des sols, plantés en cacaoyers, provoque de lourdes chutes de rendement. La politique agricole de la corporation s'oriente naturellement vers l'industrie chimique et compense l'épuisement par l'usage des engrais minéraux.

A l'heure actuelle, la baisse de la productivité est toujours un phénomène préoccupant pour l'entreprise qui, engluée dans le système concurrentiel à échelle mondiale, confie la croissance des cultures aux grandes firmes industrielles. M. Zachée Hell Dissoh, directeur du groupe palmier à huile de la CDC, nous expliquait en 2006 que les engrais sont achetés annuellement à des importateurs¹⁶⁷. Le sulfate d'ammonium est utilisé pour les apports en azote, recherché dans la croissance végétative des plants, et la potasse pour la fructification des régimes de graines de palme. Les quantités d'éléments minéraux à apporter chaque année sont

¹⁶⁵ Ces réflexions seront illustrées à travers l'étude des solums, en troisième partie de ce travail.

¹⁶⁶ Nous entendons par « minière » une agriculture qui tire parti de la terre sans lui redistribuer, sous forme d'amendements verts ou de fumiers par exemple, de quoi maintenir son état de santé et son bagage de fertilité.

¹⁶⁷ Lors d'un entretien dans les bureaux du groupe Oil Palm à Limbe, le 26 janvier 2006.

déterminées par analyse de laboratoire, en collaboration avec les centres de recherches tels que l'IRA (Institut de la Recherche Agronomique) d'Ekona.

Suite à des problèmes d'ordre financier dans les années 1990, la direction décide de stopper l'usage des intrants chimiques pendant quelques années, ce qui provoque une chute drastique de la production. La conséquence directe de ce manque à gagner est la multiplication par trois, une fois la situation économique rétablie, des quantités auparavant utilisées. D'un kilogramme de potasse par pied avant la crise, les apports annuels sont à l'heure actuelle de l'ordre de trois kilogrammes par pied.

Ces éléments renseignent à plusieurs niveaux. Tout d'abord, l'état de santé des sols exploités par la CDC de manière continue et intensive est préoccupant. La chute immédiate des rendements lorsque les apports minéraux cessent, est un indicateur incontestable d'appauvrissement des sols. La terre à ce stade n'est plus qu'un substrat inerte incapable de fournir par lui-même les nutriments nécessaires et les engrais deviennent peu à peu l'unique source nutritive des cultures. Plus inquiétante encore est la persistance de la politique d'entreprise qui ne s'interroge pas sur les effets à long terme de telles pratiques. Les doses appliquées chaque année depuis maintenant un siècle laissent à penser que les pollutions en nitrates et phosphates atteignent des taux particulièrement élevés qu'il serait intéressant de pouvoir déterminer¹⁶⁸.

Ignorer le cercle vicieux du recours exclusif aux apports minéraux industriels relève en agriculture de l'irresponsabilité. Sans renouvellement du taux de matière organique, donc de tout le système vivant au sein des horizons de culture par l'apport de fumures végétales ou animales, une terre ne peut plus produire par elle-même, elle est vouée à la stérilité.

L'absence de jachère conduite sur les plantations de palmier à huile ajoute encore au problème. Le groupe Del Monte laisse en repos certaines terres à banane mais le palmier possède une durée de vie relativement longue (de 20 à 25 ans de production) et la destinée aléatoire de l'entreprise interdit aux gérants actuels la perspective sur le long terme d'une gestion en jachère des parcelles, ou la conduite de projets d'association culturale avec le palmier.

Les pulvérisations à vaste échelle font aussi partie des stratégies agricoles des plantations productivistes du Mont Cameroun. L'usage des engrais sans compensation organique entraîne inévitablement un affaiblissement de la défense naturelle des végétaux face aux attaques parasitaires. Leur progression est un phénomène systémique qui provient tout en même temps de

¹⁶⁸ Conjointement, en présence d'engrais chimiques, on observe dans les premières années de mise en culture un phénomène pervers de suractivation de la vie microbienne qui épuise d'autant plus rapidement les réserves de matières organiques.

la baisse de l'activité biologique, de la chute de fertilité, des perturbations des chaînes alimentaires, de la surconcentration monoculturale, *etc.* La réponse de la CDC à ce phénomène consiste à augmenter la fréquence d'application et les doses de produits phytosanitaires. Les avions sillonnent régulièrement les bananeraies pour le largage des pesticides, sans tenir compte – nous en avons été témoin à plusieurs reprises – des campements en place depuis l'ère coloniale et qui servent de logement de fonction aux ouvriers agricoles. Nous n'aborderons pas les questions sanitaires (allergies, nécroses cutanées, cancers, *etc.*) découlant de l'exposition directe aux produits ou de la consommation des récoltes contaminées faute de données suffisantes en notre possession pour la zone, mais il est incontestable que le régime d'exposition des populations tel que nous avons pu l'observer (habitat et maraîchage à proximité des zones de culture, puisage de l'eau, conditions de manutention des produits par le personnel) est un facteur de risque alarmant¹⁶⁹.

Il faut aussi considérer les conséquences de l'usage massif des pesticides sur l'ensemble de l'écosystème. Les produits tuent sans discrimination aussi bien les nuisibles que les insectes utiles tels que les pollinisateurs. Les paysans de Buea qui entretiennent quelques ruches s'interrogeaient, alors que nous étions sur place, du sort de certains essaims mourant de manière inexplicable.

Enfin, et nous l'avons évoqué précédemment, les impacts de la CDC et de ses filiales sur les sols sont perceptibles à d'autres niveaux encore. Tole Tea, par exemple, exploite des concessions forestières sur tout le bas du versant Wouri pour la coupe du bois destiné au séchage des feuilles de thé. Des centaines d'hectares sont exploitées sans politique de replantation ni dédommagements aux autochtones. C'est par centaines d'hectares aussi que des plantations d'eucalyptus accaparent, pour les mêmes raisons et jusqu'à 1000 mètres d'altitude sur les hauteurs de Likombe, des espaces mondialement connus pour leur intérêt écologique unique. Les villageois se plaignent, aux alentours des peuplements d'eucalyptus, de l'assèchement des sols qui par nature déjà présentent des propriétés drainantes très contraignantes pour l'irrigation.

Du propre aveu des dirigeants de la CDC, les parcs à palmier sont vieillissants et il faudrait remplacer la plupart des arbres désormais en fin de production. Les rendements, malgré l'intensification des apports d'intrants chimiques, sont médiocres et les petites plantations

¹⁶⁹ L'Union Européenne a menacé début septembre 2009 de bloquer les importations de fèves de cacao en provenance du Cameroun, pour des raisons de contamination massive à certains pesticides interdits au sein de l'UE. Source : CRTV, Gemna Buinda, *COPAL warning on cocoa with high pesticides content*, 2 septembre 2008.

privées du Cameroun présentent globalement de bien meilleurs résultats. La compagnie est véritablement prisonnière d'un système destructeur à tous niveaux. Elle est aujourd'hui reconnue comme un « *gouffre financier pour l'Etat qui pompe les fonds publics* »¹⁷⁰.

- Le legs de la CDC

Nous avons vu en première partie de ce travail que des milliers d'ouvriers agricoles ont été employés par la CDC depuis sa création, sans compter les populations déportées du temps de la présence allemande puis britannique. Ces hommes et femmes sont venus pour la plupart de la province du Nord-Ouest afin d'alimenter le besoin permanent de main-d'œuvre dans des circonstances alors parfaitement indignes. Les conditions de travail réservées aux employés à l'heure actuelle se sont heureusement améliorées depuis la période coloniale sans pour autant être enviables. Les travailleurs sont fréquemment obligés de mener de petits projets agricoles en plus de leur activité salariée afin de compléter les trop maigres revenus (Konings 1995). Ces *strangers* ont un parcours très caractéristique révélé par nos entretiens au sein des GIC (Groupe d'Initiative Commune). Voici comment l'un d'entre eux, M. Salomon Awah, raconte sa venue dans le Sud-Ouest :

« - Moi, je suis de Bamenda. Je dois dire que j'ai commencé à travailler ici en 1969. Je travaillais pour la CDC (Ekona Bananas). Ensuite j'ai décidé volontairement de me retirer en 1999. Parce que j'ai vu que la terre ici était fertile. Et la culture ici me rapporte plus que ce que me donnait mon premier emploi. J'ai deux femmes et seize enfants et j'ai pu envoyer la plupart dans les lycées et les universités grâce aux champs. Si j'étais resté là-bas, je n'aurais pas pu. On a décidé de se grouper, parce que le gouvernement nous a conseillé de ne pas rester seuls. C'est pourquoi nous avons formé ce GIC. On s'est enregistré. A partir de là, ils nous ont donné une pompe à eau. C'est pourquoi le groupe a décidé de se lancer dans la production de pastèques, bien que ce soit la saison sèche. On a des champs individuels de palmiers, de maïs, sur deux-trois hectares.

- Possédez-vous cette terre ?

- Nous louons la plupart de nos terres.

- A qui ?

*- Aux Bakweri ou à la CDC, car la plupart des terres appartient à la CDC. Et nous faisons une demande pour cultiver pendant un court laps de temps celles que la CDC n'utilise pas. »*¹⁷¹

¹⁷⁰ Citation tirée de l'article d'Elise Colette, « L'agriculture à deux vitesses », *Jeune Afrique l'Intelligent*, 3 octobre 2004.

L'exemple de M. Awah pourrait être généralisé à d'innombrables familles de la région. Bien peu parmi les *strangers* ont les moyens d'acquérir la terre suffisante à la menée des activités agricoles. Le principal pourvoyeur reste la CDC qui loue l'hectare aux particuliers 45 000 FCFA à l'année¹⁷².

Cette solution pourrait constituer un judicieux compromis pour les paysans désireux de s'installer dans la région en s'émancipant de la tutelle de la corporation. Les conditions de travail y sont suffisamment pénibles pour que n'importe qui doté de bon sens s'aperçoive qu'il est plus confortable de louer même un demi hectare de bonne terre volcanique et se mettre à son propre compte, que de ruiner sa santé sur les champs d'autrui. Le problème foncier du Mont Cameroun serait presque résolu si la terre accessible était d'une autre nature.

La CDC en effet possède des milliers d'hectares de fertile zone forestière qu'elle garde des incursions paysannes incontrôlées. Ces superficies comme nous l'avons vu sont réservées à l'exploitation du bois¹⁷³. Par contre, la corporation loue des parcelles à taux parfaitement définis aux paysans voulant s'investir dans de petits projets agricoles. Seulement ces terres sont situées sur d'anciens emplacements dédiés à la monoculture intensive et connaissant les problèmes de fertilité déjà évoqués. Le résultat est sans appel. Les paysans que nous avons pu rencontrer dans ce cas de figure sont unanimes, rien ne pousse correctement sur de tels sols. Les terres louées par la CDC sont stériles ou presque, voire même empoisonnées. Un paysan bamiléké interrogé sur la route d'Ekona nous a rapporté avoir investi 2,5 millions de FCFA pour la mise en place d'un projet cultural sur 6 hectares loués à la corporation. Les pieds de piments plantés en culture dominante présentaient des chutes de feuilles anormales. Le technicien agricole qui nous accompagnait diagnostiqua une phytotoxicité due à un excès d'engrais chimiques.

On se trouve ici directement confronté au cercle vicieux connu de la plupart de ces petites exploitations agricoles : la mise en culture de sols déjà épuisés conduit, sous le charme du discours des industriels, à l'usage intensif des intrants achetés grâce aux subventions publiques de lancement. A Mevio en novembre 2005, un paysan lui aussi d'origine bamiléké, entretient un champ de tomates en culture dominante. Ce dernier constate des chutes de fleurs qu'il combat en pulvérisant de l'engrais foliaire Manvert 11-36-14¹⁷⁴. Le taux important de phosphore du

¹⁷¹ Entretien avec Salomon Awah et Christopher Tembo, membres du Matuto CIG, au village de Mamu le 14 décembre 2005 – Traduit de l'anglais.

¹⁷² Sources : enquêtes personnelles.

¹⁷³ Awung (1998) estime pour la zone que les exploitants forestiers détruisent plus de deux mètres cubes de bois, pour un mètre cube prélevé. L'auteur poursuit en précisant que le gaspillage est dévastateur dans les zones forestières touchées par ce type d'exploitation. Les camions laissent derrière eux des pistes défoncées et d'immenses superficies impropres à l'agriculture.

¹⁷⁴ Manvert est produit et commercialisé au Cameroun par la société Biovert située à Lleida en Espagne.

nourrisseur favorise normalement les processus relatifs à la floraison. Mais les résultats sont bien en deçà des espoirs de l'homme qui explique que les ingénieurs n'ont pas trouvé, jusqu'à présent, le produit adapté à son problème. Le « problème » malheureusement provient en grande partie de l'utilisation excessive de l'engrais foliaire, que le paysan avoue utiliser en double concentration. La terre fatiguée affaiblit ainsi les plants qui, traités sans discernement par des produits phytosanitaires dangereux, souffrent d'un mal supplémentaire.

La CDC lègue ainsi un héritage bien dégradé qu'il est extrêmement difficile, dans les conditions foncière et économique de certains petits exploitants, de rectifier. La monoculture intensive, de l'avis des paysans qui les cultivent, contribue à épuiser les sols.

- Les pressions de l'agro-industrie

Nous l'avons vu précédemment, le Projet National de Vulgarisation Agricole mené depuis les années 1990 à l'échelle du pays, est financé par des organismes internationaux tels que la Banque Mondiale ou le FIDA. L'orientation principale du projet vise à inciter les paysans à augmenter la productivité agricole. Les objectifs officiels sont ainsi clairement définis et l'ensemble de la structure mise en place pour servir l'application de ces mesures fait appel aux méthodes de l'agriculture industrielle.

Au sein de la Délégation Provinciale de l'Agriculture de Buea, les fonctionnaires sont amenés à encourager le regroupement des paysans en GIC (Groupes d'Initiative Commune) afin de faciliter leur recensement mais aussi de fournir les équipements techniques nécessaires à l'application des objectifs. Mme Medjo et M. Aoleko, ingénieurs agronomes de la Délégation, focalisent leur attention sur les petites exploitations agricoles. Ces derniers nous sont apparus comme tiraillés entre un bagage scolaire conforme aux canons de l'agriculture occidentalisationnée en phase avec les objectifs officiels, et leur expérience du terrain consciente de certaines réalités environnementales et économiques¹⁷⁵. Il ressort de leurs propos que les groupements de paysans achetaient eux-mêmes, à l'origine, les intrants chimiques. Cependant, avec la crise cacaoyère et la récession économique, il devint impossible aux familles de soutenir de telles dépenses. Les aides gouvernementales constituent dès lors la principale voie d'achat des intrants. L'incitation

¹⁷⁵ Entretien avec Cécile Medjo et Fabien Aoleko, le 14 novembre 2005 à la Délégation Provinciale de l'Agriculture de Buea – en français.

au groupement passe par l'attribution de fonds que les équipes techniques encouragent à placer dans ce type de produits.

« Si on veut vraiment développer, il faut financer. Ne serait-ce que sous la forme de crédits. Le crédit pour payer la main-d'œuvre, augmenter les superficies, pour payer les intrants. »¹⁷⁶

A la décharge des fonctionnaires de la Délégation de l'Agriculture, il n'est pas facile de s'inscrire en faux contre le rouleau compresseur étatique qui impose ses consignes. Les ingénieurs notamment sont parfaitement conscients des contreparties inhérentes à l'investissement massif des paysans dans les intrants chimiques, tant sur le plan environnemental que social. Emmanuel Arrah, Délégué Provincial Adjoint, est un des rares à ce niveau de responsabilités, à s'engager dans le développement de la filière bio en soutenant l'usage des techniques locales indépendantes de l'agro-industrie. Ce choix faisant, il prend le contre-pied de la dictature internationale en matière de politique agricole et son travail revêt des allures de véritable sacerdoce. Ces hommes lucides se battent contre une machinerie monumentale qui prend sa source dans les stratégies des grands organismes bailleurs de fonds tenus par les Occidentaux, se réalise dans la politique agricole gouvernementale, elle même véhiculée par un réseau touffu de techniciens et de contingents entiers d'industriels.

Pour ne citer qu'un exemple des média employés par ces firmes internationales, le périodique *La voix du paysan*¹⁷⁷ destiné au public des petits exploitants agricoles, affiche ouvertement son partenariat avec les industriels en mettant par exemple en vis-à-vis un dossier sur les attaques parasitaires et une page de publicité présentant le pesticide adéquat.

On trouve parmi les sponsors principaux Novartis, société suisse implantée au Cameroun, mondialement connue pour sa production de pesticides et ses recherches sur les semences OGM ou la firme Hydrochem Cameroun qui propose entre autres composés chimiques, des engrais complets N-P-K.

Les documents de la Banque Mondiale rendent compte de manière explicite de la connivence entre organismes internationaux, sociétés privées et Etat camerounais en matière de politique agricole :

« Le Projet National de Vulgarisation Agricole du Cameroun est un exemple de bonne pratique de partenariat entre les services de vulgarisation du gouvernement et les entreprises privées qui fournissent des intrants agricoles. Leur succès est basé sur leur capacité à tirer

¹⁷⁶ Idem.

¹⁷⁷ *La Voix du paysan, Mensuel bilingue d'information, de formation et de débat sur le monde rural. Recueil de fiches techniques pour l'entrepreneur rural.* Document édité avec l'appui de la GTZ (Deutsche Gesellschaft für Technische Zusammenarbeit) et le Service d'information et d'assistance-conseil pour l'adaptation et la diffusion de technologie (ISAT).

profit de l'avantage comparatif de chacun sans compromettre l'efficacité, l'objectivité ou les principes des services de vulgarisation. Les fournisseurs privés procurent une technologie nouvelle pendant que le service national de vulgarisation partage son expérience d'expérimentation de nouvelles technologies avec les fermiers à travers des terrains d'exposition à petite échelle. »¹⁷⁸

La volonté d'expérimenter, sous couvert de développement, les nouvelles technologies au service du grand capital n'est pas même dissimulée par les tenants du système qui font étal de leur cible privilégiée : le paysan.

« Le transfert de la technologie par l'usage des petits terrains de démonstration offre de bonnes opportunités aux partenaires du secteur privé pour développer leurs produits et satisfaire la demande réelle des fermiers pour des intrants agricoles. »¹⁷⁹

Quel contenu peut-on donner, dans cette assertion, à l'adjectif « réelle » s'agissant de la demande des fermiers en intrants chimiques ? Y faut-il voir la manifestation d'un besoin naturel inhérent à l'activité agricole, ou plutôt la projection d'un fantasme d'industriel qui, à défaut de pouvoir offrir ses services en toute honnêteté, provoque par des moyens de pression imparables la dépendance progressive des paysans à ses produits ?

Faire le choix, comme M. Arrah, d'encourager les petits exploitants à se passer des intrants chimiques demande une belle constance car l'on remarque depuis quelques années que le matraquage porte ses fruits. Nous avons bien souvent rencontré des paysans prompts à vanter les mérites des fertilisants sur des terres d'ailleurs passablement affaiblies par leur utilisation exclusive. Le discours maintes fois entendu sur les mérites des « granulés » contribue peu à peu à rendre caduques toutes les techniques par ailleurs indispensables d'entretien des horizons organiques. Ce que nous avons il y a peu évoqué à propos de la CDC se reproduit à échelle micro sur des exploitations qui, par leur nature même et la souplesse de leur fonctionnement, auraient pourtant les ressources techniques d'éviter le piège.

Voici ce que l'on peut entendre de la bouche de certains paysans, en sillonnant les pentes du versant Wouri :

*« - Quelle est la surface de l'exploitation ?
- 2,5 hectares. Mais notre problème est l'argent. C'est notre principal problème. Ces tomates ont besoin de fertilisants pour les amener à croître. Mais il n'y a pas d'argent. Alors nous voilà en train de nous battre pour voir comment en gagner. Parce que nous sommes un GIC.*

¹⁷⁸ Findings, Bulletin d'information sur les meilleures pratiques, World Bank Group, Région Afrique, n°26, mars 1998.

¹⁷⁹ Idem.

Donc nous sommes toujours en recherche de moyens pour acheter les engrais que nous répandons au pied des plantes afin qu'elles grossissent.
- Et utilisez-vous les fumiers animaux ?
- On utilise ça.
- Et quel est le meilleur entre engrais et fumier ?
- L'engrais est meilleur que le fumier. Mais on utilise les deux. Quand on veut planter, on mélange le fumier avec le sol. Et après un temps, on met l'engrais. C'est comme ça qu'on fait.
- Et quelle est l'utilité de l'engrais ?
- Cela favorise la croissance et la production. Les plantes auront plus de fruits. Regarde par exemple ce plant de tomate. On n'y a mis aucun produit chimique. Mais si on avait pulvérisé et mis des engrais, il serait plus gros que ça. Parce que regarde cette maladie. On aurait dû pulvériser. Parce que tu ne peux pas planter et dire que ça va pousser comme cela. Tu dois appliquer des engrais pour que cela porte plus de fruits. Ainsi tu auras une plus grande quantité. »¹⁸⁰

Cet extrait reflète assez fidèlement la situation de dépendance qui prend sa source, selon nous, dans la crise foncière actuelle. En effet, l'abandon progressif des pratiques d'amendement naturel, dont la jachère et les techniques d'amendements vert, au profit de l'achat des intrants chimiques moins contraignants d'utilisation, est dû en partie à la précarité des nouveaux arrivants. Avec des moyens limités, il est impossible de louer plus de deux ou trois hectares à l'année. Cette superficie interdit la mise en place de jachères longues, ou de mener un petit élevage qui permettrait la production de la fumure organique à épandre sur l'exploitation.

L'incitation à l'achat pratiquée par le gouvernement, a d'autant plus de force qu'elle s'appuie sur une situation foncière déjà propice à l'installation de ces pratiques fertilisantes. La détresse de certains paysans face à une précarité économique indéniable, favorise l'émergence de la dépendance vis-à-vis du discours rassurant et protecteur des représentants des instances scientifiques et gouvernementales. Le manque de place est un terreau idéal pour l'épanouissement des projets des géants de l'agronomie.

Westphal (1981 : 54) remarque à juste titre que dans l'Est du Cameroun où la densité de population est très faible, que la disponibilité en terres n'est pas un facteur limitant et compte tenu des ressources financières modestes, l'agriculture extensive avec jachères assure les meilleurs revenus aux paysans. Dans ces circonstances et d'après ses résultats d'enquête, l'auteur ajoute qu' « *aux yeux du planteur, l'engrais n'a pas de valeur et que même si on le lui fournissait gratuitement, il n'aurait pas intérêt à l'employer* ».

¹⁸⁰ Entretien avec E. Samba, S. M. Molonge et S. Ibe le 14 décembre 2005 à Muea – Traduit du pidgin english.

Le manque de place est une chose, la propriété en est une autre. Sans ce sentiment de responsabilité vis-à-vis de la terre qu'il est plus aisé de développer lorsque l'on est propriétaire, le locataire fera rarement les efforts nécessaires pour une parcelle dont il ne disposera peut-être plus dans les deux ou trois ans à venir. Nous verrons plus avant, à l'instar des engrais chimiques, que certaines pratiques d'amendement sont profitables immédiatement mais hypothèquent les chances de produire sur le long terme en détruisant les horizons de culture. Le statut de celui qui a la charge d'une parcelle, est déterminant dans sa manière de la gérer.

Le manque de place, le statut du paysan ou le lobbying des fabricants, ne sont pas les seules causes de l'usage croissant des intrants chimiques sur le Mont Cameroun. En effet, nombreux sont ceux qui cultivent en naturel de toutes petites superficies. Mais la facilité d'utilisation des granulés d'engrais et l'efficacité des pesticides en pulvérisation, diminuent considérablement la charge de travail de ceux qui y font appel.

« Je préfère utiliser le Gramoxone plutôt que de payer quelqu'un. Parce qu'un litre de Gramoxone, si vous le payez à 4 500 FCFA, vous allez l'utiliser sur un endroit où vous alliez payer quelqu'un 20 000 FCFA et la personne continuerait encore à vous dire que « c'est moins cher » [cela n'est pas bien payé], que ce n'est pas assez. Avec le Gramoxone comme ça, vous allez tuer jusqu'aux moindres petites herbes. Or la personne qui vient enlever [désherber] ne peut même pas aller jusqu'à ce niveau. »¹⁸¹

Même les paysans résolument engagés dans le maintien des pratiques culturelles anciennes (désherbage manuel, plantes couvre-sol, etc.) font parfois appel aux désherbants faute d'argent pour payer les ouvriers agricoles qui pourraient s'acquitter de cette lourde tâche dans les périodes les plus difficiles.

Par ailleurs, l'insecticide le plus couramment employé semble être l'Orthene, un systémique auparavant fabriqué par Maag (aujourd'hui rachetée par la firme suisse Syngenta). La matière active est l'acéphate, connu pour sa toxicité envers les abeilles, les oiseaux et les mammifères, son pouvoir de contamination des eaux souterraines et sa nocivité pour les organismes aquatiques (Cicolella et Browaeys 2005). Les recommandations de protection de l'utilisateur fournies par le fabricant (combinaison intégrale à haute résistance sur vêtements à manche longue et pantalon long, gants homologués et respirateur) sont inapplicables dans le contexte local, faute de moyens.

¹⁸¹ Entretien avec un paysan d'origine bamiléké à Soppo Likoko, le 15 novembre 2005 – En français.

Les paysans utilisent l'herbicide systémique Roundup produit par la firme Monsanto et le Gramoxone Super (société Syngenta), un herbicide de contact dont la molécule active, le Paraquat, est désormais interdite à l'usage en France sous ses formules les plus concentrées¹⁸². Le CET (Commission d'Etude de la Toxicité) l'évalue comme très toxique (T+) : « *les données d'exposition ne permettent pas de démontrer une utilisation acceptable, sauf à utiliser des moyens de protection irréalistes au regard des pratiques agricoles courantes* »¹⁸³. On imagine ce que ceci peut signifier dans le contexte d'agriculture familiale du Mont Cameroun.

Les risques sanitaire et environnemental, dans les conditions de maintenance courantes au Cameroun, sont particulièrement élevés. Le Paraquat est reconnu comme cancérigène, mutagène, reprotoxique et favorise le développement de certaines maladies neurodégénératives telles que Alzheimer ou Parkinson (Nicolino et Veillerette, 2007). A l'instar du Roundup, il se retrouve en concentrations importantes dans les horizons pédologiques et pollue par lessivage les nappes phréatiques et les rivières.

Le manque d'information des utilisateurs de telles substances, conduit non seulement à des risques d'exposition directe aux produits mais aussi à de mauvais dosages. Nous avons été surpris d'entendre à plusieurs reprises des paysans de Buea dire qu'ils augmentaient la quantité d'engrais dès qu'une période de sécheresse survenait, pour compenser le manque d'eau. Le principe d'utilisation des engrais chimiques commande par définition un dosage précis qui tient compte du taux d'humidité du sol. En trop forte concentration, le produit engendre des phénomènes de phytotoxicité. L'ignorance peut être à l'origine de ces pratiques. Nous sommes convaincu qu'il s'agit tout autant de la manifestation, sous l'effet du matraquage idéologique, d'une croyance dans les vertus toutes puissantes de l'engrais chimique. C'est ainsi que certaines personnes forcent la culture du maïs même lorsque la période n'est pas la plus propice :

« - *Rencontrez-vous des problèmes de fertilité puisqu'il vous est difficile de louer des surface suffisantes après des années de mise en culture des mêmes terres ?*

- *Oui, c'est pourquoi nous achetons des engrais. Quand vous cultivez le maïs, à une certaine période, ce n'est plus la saison. On a besoin d'appliquer des engrais, deux ou trois fois. Mais c'est très coûteux, c'est pour cela que ça réduit les revenus.*

- *Et quelle serait alors la solution ?*

¹⁸² Le Gramoxone Super est le désherbant le plus utilisé par les paysans du Mont Cameroun. Il est largement commercialisé à travers toute l'Afrique tropicale et sa concentration en molécule active est la plus importante de la gamme, avec 200 grammes d'ions par litre. Le Roundup quant à lui est produit par la firme Monsanto depuis 1975. La molécule active est le glyphosate à laquelle est ajoutée un agent tensioactif mouillant favorisant la dispersion du désherbant sur les feuilles. Les études indépendantes sont unanimes pour considérer le mélange comme hautement toxique tel qu'employé dans l'agriculture actuellement (Mouchel et Oturan 2007).

¹⁸³ Compte rendu de la CET, Comité d'homologation « produits phytosanitaires », Séance du 6 décembre 2002, Ministères de l'agriculture, de l'alimentation, de la pêche et des affaires rurales.

- *Que les intrants soient moins chers. A l'époque, en 1988, on achetait le sac d'engrais à 2 200 FCFA. Maintenant ça dépasse les 12 000 FCFA !* »¹⁸⁴

La solution au problème réside-t-elle vraiment dans une meilleure accessibilité des intrants ?

Compte tenu du contexte, nous voyons qu'il faut, sur le Mont Cameroun, une détermination certaine pour ne pas céder au mirage et maintenir à long terme et de manière naturelle, le potentiel de fertilité d'un champ.

Cependant l'usage des intrants industriels reste, malgré les conversions de plus en plus nombreuses, relativement marginal au sein de l'agriculture paysanne du Mont Cameroun. Nous estimons, selon ce que nous avons pu en observer et d'après les témoignages du personnel de la Délégation de l'Agriculture, à moins de dix pour cent les exploitations familiales ayant recours aux engrais chimiques. Les herbicides par contre sont à notre avis beaucoup plus répandus car ils n'altèrent pas directement les propriétés gustatives et de conservation des produits ; les paysans les utilisent plus volontiers. Le pulvérisateur fait partie du paquet technologique fourni gratuitement par l'Etat lorsque les paysans se regroupent en GIC.

*« On essaie d'éviter les fertilisants. Parce que quand tu les utilises, les ignames vont grossir et devenir énormes mais tu ne pourras pas les conserver. Et la qualité et le goût sont différents. Ils vont prendre peu de temps pour grossir, et en bonne santé, mais ils ne vont pas prendre le temps d'assimiler les ingrédients naturels du sol. Et les clients se plaignent parce que ces ignames ne sont pas comme les ignames naturelles. Si tu appliques des engrais chimiques, les consommateurs vont facilement le déceler et ils vont se plaindre. »*¹⁸⁵

Les résistances face aux stratégies du lobbying existent et nous avons vu l'exemple des membres d'un GIC de Small Soppo choisissant de vendre les insecticides fournis gratuitement par les représentants d'une firme industrielle pour financer la scolarité de leurs enfants.

Une autre pratique problématique, d'usage paysan celle là, a fait son apparition depuis quelques décennies sur les pentes du Mont Cameroun, l'*ankara*.

¹⁸⁴ Entretien avec Salomon Awah et Christopher Tembo, membres du Matuto CIG, au village de Mamu le 14 décembre 2005 – Traduit de l'anglais.

¹⁸⁵ Entretien du 31 janvier 2006 avec Moki Mokondo, sur les hauteurs du village d'Ewonda – Traduit de l'anglais.

- L'*ankara*

L'*ankara* est une technique quelque peu répandue sur le volcan, que nous définirions comme la *combustion lente des adventices enfouies*. Elle s'assimile à la forme originelle de l'écobuage en Europe et l'on retrouve parfois sa désignation sous ce même nom dans la littérature agronomique tropicaliste (Bertrand et Gigou 2000, Dupriez 2007).

La pratique sur le versant Wouri est une importation qui date de l'arrivée des gens de l'Ouest et du Nord-Ouest. Comme toute technique améliorante, elle comporte des avantages et des inconvénients.

L'*ankara* consiste, lors du défrichage d'une parcelle, à enfouir les herbacées adventices et les petites branches sous une bonne couche de terre. Le feu est mis à l'ensemble, qui brûle lentement en milieu plutôt réducteur. L'intérêt d'une telle pratique réside dans la modification des constituants minéraux du sol. Les argiles, cuites sous l'action de la chaleur, libèrent d'importantes quantités de phosphore, de potasse et d'autres minéraux, en quantité suffisante pour nourrir les cultures pendant deux ou trois ans. La matière organique étant brûlée, les cendres résiduelles ne fournissent qu'un apport éphémère. L'observation microscopique des échantillons d'*ankara* (cf. Troisième Partie) ne laisse voir que de très faibles quantités de charbons de bois, du fait de la nature des végétaux brûlés (la plupart du temps des herbacées). Dans ces conditions, les possibilités de stockage du carbone sont réduites.

Le principe est cependant ingénieux car il crée des stocks minéraux exploitables immédiatement par les plantes. Les paysans sont unanimes pour dire que cette technique donne un coup de fouet exceptionnel aux rendements. Mais la contrepartie est très lourde car la structure du sol en est profondément transformée. L'argile cuite est privée d'une partie de ses propriétés d'échange ionique et perd de sa cohésion (Dupriez 2007). La terre prend une couleur rosée caractéristique et s'allège considérablement¹⁸⁶. A la main, une poignée de terre soumise à l'*ankara* ne se tient plus, elle possède une texture sableuse à l'aspect granuleux.

On l'aura compris, si l'on veut maintenir sur le long terme la bonne santé des horizons de culture, l'usage d'une telle technique demande des apports de matière organique considérables pour compenser les pertes dues au principe. Voici ce qu'en disent ceux qui ont été amenés à cultiver un sol soumis préalablement à l'*ankara* :

« - *Que penses-tu de l'ankara ?*

¹⁸⁶ « *Ce n'est pas bon parce que le sol devient léger* », entretien avec Martin Kove Ekwa, à Bonakanda, le 3 mars 2006 – Traduit du pidgin english.

- *Ce système consistant à creuser le sol, mettre l'herbe à l'intérieur, recouvrir de terre et brûler est très mauvais. Car quand tu brûles le sol comme ça, tu détruis les propriétés du sol, la terre se désagrège. Ça devient granuleux comme le garry [la semoule de manioc]. La première année tu récoltes bien grâce aux cendres de l'herbe brûlée. Mais les années suivantes tu ne peux rien obtenir car les minéraux du sol ont été endommagés.*

- *Qui pratique cette technique ?*

- *La plupart des gens du Nord-Ouest font cela. Ce n'est pas notre système de culture ici sur la côte. Le Gouvernement a diffusé des spots d'information à la radio. Mais certaines personnes sont pressées, elles veulent à tout prix récolter et elles s'en moquent puisque le sol n'est pas leur sol. Elles viennent et elles ruinent le sol. Elles veulent l'argent pour payer leur location. Les gens peuvent facilement faire cela et s'en aller. Mais si c'est ton champ, sur ta propre terre, tu ne peux pas faire ça ! Si tu dois revenir dans le futur, tu ne peux pas faire ça ! Mais eux s'en moquent. »¹⁸⁷*

Effectivement, les modifications pédologiques importantes découlant de l'*ankara*, en plus de faire disparaître la plus grande part de la matière organique, accentuent la porosité du sol sur des terres déjà fort drainantes et, sans cohésion de structure, favorise les processus d'érosion et de lessivage¹⁸⁸.

Nous avons eu beaucoup de mal à identifier les raisons de la persistance de cette pratique, qui demande de gros efforts sur le Mont Cameroun du fait de la faible profondeur des sols par endroits. Nous sommes arrivés à la conclusion que les habitudes culturelles se sont déplacées avec les gens. Les sols des provinces où l'*ankara* est le plus pratiqué, possèdent des propriétés très différentes de ceux du Mont Cameroun. Il semble que cette méthode, certainement adaptée à son contexte originel, est plutôt destructrice telle que menée sur le volcan. Les gens qui la pratiquent gagent sur son efficacité redoutable à court terme sans pour autant compenser ses désagréments. Pourquoi cela ? A travers les propos de nos informateurs, nous comprenons que précarité foncière et *ankara* font plutôt bon ménage. Les locataires, pressés par le besoin de rentrer dans leurs fonds et conscients du caractère éphémère de leur présence sur la parcelle, ne compensent pas les effets d'une telle technique par des apports renouvelés de matière organique fraîche.

¹⁸⁷ Entretien avec Moki Mokondo, dans son champ au village d'Ewonda, le 3 mars 2006 – Traduit de l'anglais.

¹⁸⁸ Cf. l'étude détaillée d'un échantillon de terre d'*ankara* en Troisième partie de ce travail.

b- Les techniques améliorantes

Nous avons vu qu'un système agroforestier bien mené, tel qu'il peut s'observer dans bien des endroits du Mont Cameroun, constitue par le jeu de l'itinérance, des jachères et de la présence permanente de l'arbre, une garantie de bonne santé des sols.

Il existe, à l'échelle du champ, un ensemble de petites techniques qui améliorent encore le cycle nutritif des plantes et contribuent même, quand cela est maîtrisé, à l'augmentation de la qualité d'un sol au fil des ans. Dans ce cas de figure, et contrairement aux idées reçues qui circulent sur le monde paysan, plus le sol est cultivé, mieux il se porte.

- L'aménagement des horizons de surface

Le labour à plat n'est pas une pratique en usage sur le Mont Cameroun car les horizons organiques sont globalement légers et les fortes pentes empêchent d'envisager sa mécanisation. Le fait de ne pas labourer impose aux paysans un effort supplémentaire de limitation des invasions d'adventices. Mais les bénéfices se retrouvent à plusieurs niveaux, tant dans la disponibilité accrue de matière organique qu'il est possible de réincorporer par la suite, que dans la non perturbation des systèmes microbiens du sol qui n'en demeurent que plus actifs (Peigné *et al.*, 2007 : 135).

Selon leurs origines culturelles, les hommes procèdent de manière différente. Les Ibo du Nigeria par exemple confectionnent des buttes pour le macabo, alors que les Wakpe le plantent sans aménagement particulier. Les gens de l'Ouest quant à eux sont bien connus pour faire de longs billons perpendiculaires à la pente, qui limitent les pertes de particules fines par érosion hydrique.

Les savoir-faire s'adaptent à la configuration du relief et aux moyens technologiques. L'objectif principal recherché dans ces travaux de remaniement du sol pour la mise en plantation, est l'ameublissement de la couche arable afin de faciliter le développement de la rhizosphère et des tubercules. Ainsi que le décrit précisément M. Mokondo :

« *Quand tu creuses, la couche supérieure est toujours sombre. Et quand tu creuses au-delà de cinq centimètres, la couleur change. Ça*

dépend de la zone. Parfois c'est rougeâtre. Et celui qui est en bas n'est pas riche en ce dont ont besoin les plantes. Donc quand on creuse, on met à part les tas de sols et quand on remet la terre on garde l'ordre de superposition. Tu sais, l'igname se nourrit en surface. Donc si tu mets l'humus au fond du trou, tu le gaspilles. On creuse les trous parce que l'igname est un tubercule, elle a besoin pour pousser de se sentir libre, elle n'aime pas les sols durs. Parfois l'igname pousse au-delà de l'espace laissé par le trou, elle passe entre les pierres et lorsqu'on la récolte elle se casse. C'est pour ça que l'on essaie de creuser des trous d'au moins cinquante centimètres. Et la butte fait au moins quarante centimètres. Donc on peut avoir des ignames d'environ un mètre. »¹⁸⁹

Ces remarques mettent en évidence la pleine connaissance des fonctions inhérentes aux différents horizons correspondant aux niveaux de culture exploités par les Wakpe¹⁹⁰. Les besoins particuliers de l'igname sont maîtrisés et les pratiques en tiennent compte. L'ordre de superposition des horizons est respecté afin que le haut de la butte ne reçoive pas la terre de l'horizon d'altération S, connu pour être moins favorable à la croissance des plantes. Les racines de l'igname, peu profondes, se nourrissent grâce aux horizons organiques de surface que les paysans prennent soin de mettre en contact direct avec les futures racines.

Le billon ou la butte permettent ainsi un labour en profondeur qui aère une couche de terre importante en lui conférant de bonnes propriétés structurales. Lors de la confection des buttes et des billons, il est fréquent de voir incorporer en mulching la matière organique constituée des adventices du champ.

Les femmes s'occupent de l'entretien des jeunes plants de légumes sur des planches aménagées en petites surfaces de quelques mètres carrés. La terre est ameublie sur une faible profondeur et relevée sur vingt centimètres environ, suffisamment pour que les racines des plantules ne rencontrent pas de difficulté à la croissance.

- L'enfouissement des engrais verts

La technique consiste à enfouir la matière organique végétale dans le sol. Là encore, plusieurs techniques sont observables sur le Mont Cameroun mais la plus commune consiste, lors de la constitution des buttes de taro par exemple, à empiler l'herbe disponible dans le champ et à la recouvrir d'une couche finale d'horizon de surface. Dans un premier temps, les paysans

¹⁸⁹ Entretien du 31 janvier 2006 avec Moki Mokondo, sur les hauteurs du village d'Ewonda – Traduit de l'anglais.

¹⁹⁰ Cf. Nomenclature mokpe des sols, développée en Troisième partie.

désherbent la parcelle et laissent sécher les végétaux indésirables sur le sol. Une fois séchées, les adventices sont facilement regroupées en tas disséminés de manière homogène sur toute la surface du champ. Un plant de taro est alors fiché sur le sommet de chaque tas que l'on recouvre ensuite de la terre de surface prélevée autour des tas. La matière organique, recouverte, pourrit rapidement.

Les buttes d'igname elles aussi sont dans certains cas enrichies de matière organique végétale incorporée lors de leur érection.

Les avantages là encore sont multiples. La récupération de la matière organique du champ est optimale car réincorporée sans perte, elle est entièrement vouée au nourrissage des jeunes plants. La butte formée crée, notamment sur les sols pierreux du volcan, l'équivalent d'un horizon organique profond particulièrement apprécié par le taro. La structure du sol est améliorée, elle s'allège et favorise la pénétration de l'eau. Cet horizon artificiel en facilite la rétention. Enfin, les monticules parviennent dans certains cas à dissuader les rongeurs tels l'aulacode (*Thryonomys swinderianus*) de s'attaquer aux tubercules.

- Le mulching

Lorsque le feu n'est pas utilisé dans le processus de défrichage d'une parcelle, les herbes hautes sont réincorporées au sol par une méthode encore différente, le mulching.

Les paysans généralement, après avoir coupé à la machette les herbacées de l'emplacement, les laissent pourrir sur le sol. La technique est mise en œuvre pendant la saison des pluies aux mois d'août ou septembre, ainsi l'herbe coupée, pendant les trois mois qui précèdent la mise en place des ignames, a-t-elle le temps de se décomposer.

Pour un champ d'ignames en culture dominante par exemple, l'herbe est disposée entre les buttes. Il y a plusieurs avantages à cela. Tout d'abord, les racines d'ignames sont superficielles et ne descendent que partiellement dans les horizons inférieurs de la couche arable. La plupart occupe en rayonnant la terre meuble de la butte. La matière organique pourrissant aux alentours est ainsi aisément accessible depuis les monticules de terre.

Il est possible de voir aussi le dispositif de mulching au pied même de certains tubercules comme le macabo, qui ne demandent pas d'aménagement particulier du sol. Les tomates, le piment, le gombo, sont autant d'essences qui profitent de cet apport bénéfique de matière organique.

Mais la fonction nutritive des herbes en mulch n'est pas le seul avantage de la technique. Lors des fortes pluies particulières à la région, la couche protectrice atténue les phénomènes de splash et de battance. L'énergie des gouttes d'eau est considérablement affaiblie lorsque ces dernières explosent sur le tapis d'herbe. Le sol garde ainsi une bonne porosité en échappant à la compaction car l'eau s'infiltré progressivement, sans agression mécanique. Par ailleurs le splash, c'est-à-dire la dispersion, sous forme de gouttelettes, de l'eau qui rebondit sur le sol sec, favorise la propagation des germes pathogènes du sol vers les plantes. Dans ce cas, le mulch constitue une barrière protectrice entre le sol et les feuilles. La technique n'est pas infaillible, nous avons pu le constater sur certains champs, mais ses effets sont suffisamment efficaces pour être reconnus des paysans du versant Wouri qui l'utilisent abondamment. Par ce biais, l'érosion est nettement contenue dans ce contexte de fortes pentes.

Les paysans du secteur luttent aussi contre les phénomènes de splash et de battance en associant aux cultures dominantes, selon les affinités synergiques, des couvre-sol comme le haricot ou le melon. Nous avons détaillé les avantages de telles associations précédemment, mais ces essences adjuvantes remplissent aussi la fonction de protection mécanique contre la chute violente de l'eau de pluie.

Inversement lorsque le soleil est au plus haut, le mulching assure une protection efficace contre le rayonnement direct et maintient l'humidité de la terre en limitant l'évaporation. Sans irrigation particulière, les paysans parviennent grâce à cette technique à réguler une partie des pertes en eau. Nous avons constaté que dans les champs situés à une altitude moyenne de 1000 mètres sur les hauteurs de la ceinture des villages wakpe, gérés en système agroforestier, l'humidité est tellement bien mobilisée qu'il arrive que l'on se passe d'irrigation artificielle pendant plusieurs années. Les arbres de la forêt, le climat, la couverture optimale du sol par les essences en association, elles-mêmes protégées par les dispositifs de mulching, constituent autant de paramètres favorables au maintien d'une hygrométrie suffisante au bon développement des cultures.

Enfin, le mulch permet de gêner la pousse des plantes adventices qui dépensent beaucoup d'énergie à se frayer un chemin à travers le tapis d'herbes sèches. Lorsque la protection diminue avec le temps, il suffit de retourner le tas, ce qui a pour effet d'arracher les jeunes pousses indésirables et de les faire basculer sur le dessus. Ces dernières, privées du sol nourricier, sèchent et s'incorporent à la couche de mulch.

- Le fumier

« L'engrais vient vraiment en dernier lieu ici chez nous, juste parce que nous voulons encourager la plante à ne pas avoir d'autres problèmes. Plutôt que de manquer de fumier, nous préférons manquer d'engrais. »¹⁹¹

Si l'usage des amendements minéraux est le fait d'une petite proportion des familles paysannes dans la région du Mont Cameroun, le fumier animal constitue un intrant particulièrement prisé. Sa valeur nutritive est largement sollicitée, et les horizons de culture qui en bénéficient présentent une structure améliorée sur le long terme.

Les paysans disent que l'engrais appelle l'engrais, en ce sens que lorsque le choix est fait de miser exclusivement sur ce type d'intrant, il devient nécessaire d'augmenter les doses au fil du temps, ce qui engendre des répercussions directes sur l'économie des foyers.

Le fumier s'achète en sacs pour la somme de 1 000 FCFA. Un sac d'engrais minéral se paye 12 000 FCFA. Le coût de revient paraît nettement plus intéressant pour le fumier mais il est difficile de l'obtenir et les quantités nécessaires à l'engraissement d'une parcelle sont importantes. Sans élevage familial, l'achat du fumier reste une opération onéreuse.

Le fumier est incorporé au sol plusieurs semaines avant la plantation pour éviter aux plants d'être brûlés par une matière organique encore « *trop chaude* ». Une fois partiellement décomposé, il remplit ses fonctions durablement.

Des paysans nous ont dit que l'usage du fumier animal leur permettait de réduire par deux la consommation d'engrais chimique. Pour la majorité de ceux qui utilisent le fumier, l'apport complémentaire d'intrants minéraux ne se justifie pas.

Les seules restrictions à l'utilisation de la fumure animale relèvent de la difficulté d'approvisionnement. Les élevages, de moins en moins nombreux sur le secteur, font chuter la production et il est nécessaire de faire venir les sacs de Muyuka par exemple, où l'on trouve encore des élevages de porc. Les gens se déplacent de Bamenda pour acheter et les petits paysans qui ne recherchent que des quantités réduites reviennent bredouille lorsqu'ils ont été précédés d'une commande de 500 sacs.

¹⁹¹ Entretien avec un paysan de Soppo Likoko, le 15 novembre 2005 – En français.

TECHNIQUES DE CULTURE

Clichés : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2003-2006



Joseph Luma Mokake met en terre des semences de papayer dans une parcelle de maïs. La machette est l'outil universel du Mont Cameroun. Hauteurs du village d'Ewonda.



Désherbage de la même parcelle de maïs avec Gramoxone Super. Les pulvérisateurs portatifs sont fréquemment fournis par les structures publiques. Hauteurs du village d'Ewonda.



Une pratique d'importation sur le Mont Cameroun : le billon. Issue de la province de l'Ouest, elle est parfois adoptée par les Wakpe. Elle comporte de nombreux avantages, notamment celui d'approfondir les horizons organiques de culture, parfois trop minces sur sols jeunes. Dans le contexte de fortes pentes, les billons contiennent les descentes de fines, ou encore facilitent l'irrigation des parcelles. Ici, culture de légumes feuilles au village de Bokwae.



Le bambou est largement utilisé sur le versant Wouri. Il sert ici à tuteurer les plants d'igname. Environs de Buea.



L'*ankara*, technique répandue sur le Mont Cameroun, consiste à brûler les adventices, enfouies au préalable sous une couche de terre. La combustion lente libère des éléments favorables à la croissance des plantes. Efficace sur le court terme, elle est dévastatrice pour les sols sans pratique compensatoire (apport de matière organique fraîche). L'*ankara* fut importée dans la région par les populations de l'Ouest du pays.

TECHNIQUES DE CULTURE (suite)

Clichés : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2003-2006



Regroupement en lignes des adventices fraîchement coupées. Laissées à pourrir sur le champ, elles alimentent le sol en matières organiques. Les plants de macabo seront mis en terre entre les lignes. Hauteurs du village d'Ewonda.



Mare utilisée comme réserve d'eau pour l'irrigation des parcelles. Elle constitue par la même occasion un bassin de reproduction pour différentes espèces locales de poissons.



Canaux destinés à l'irrigation des planches de légumes feuilles. Village de Small Soppo.



Réservoir d'eau pour l'irrigation des parcelles. Village de Small Soppo.



Buttes confectionnées pour favoriser la croissance des ignames. Le sol est épierré puis creusé. On obtient facilement un mètre de terre organique avec ce système. Village d'Ewonda.



Eclaircissage des lianes d'ignames atteintes d'une maladie parasitaire. Les traitements à base de décoction de tephrosia sont fréquemment utilisés sur le Versant Wouri. Moki Mokondo, au village d'Ewonda.

Confection des buttes amendées par mélange des adventices et des horizons organiques de surface. Les plants de taro sont mis en terre dans la foulée. Village de Bonakanda.



V – CONCLUSION DE DEUXIEME PARTIE

« Je vais cultiver dix ans ici. Parce que je n'ai rien brûlé. La première année, tu ne récoltes pas trop. Mais au fur et à mesure que la végétation pourrit, les rendements augmentent. Après deux, trois ans, l'humus sera bien formé et je vais bien manger. »¹⁹²

Les paysans qui mènent, sur cette partie du Mont Cameroun, une agriculture participant au système agroforestier, prouvent de manière évidente qu'il est possible de maintenir une forte pression culturale tout en assurant sur le long terme le renouvellement du potentiel de fertilité des sols.

Certaines techniques utilisées dans l'aménagement et la gestion des jachères, même raccourcies à deux ou trois ans, suffisent à pérenniser l'exploitation. Mais les contraintes générées par ce genre de pratiques sont consommatrices d'énergie. Il est en effet plus aisé de brûler les adventices par l'*ankara* ou d'ajouter des engrais minéraux, surtout lorsque l'objectif visé est une production rentable à court terme. Couper les arbres dans la perspective de laisser la possibilité aux rejets de souche de repartir et recycler les herbes débroussaillées en compost, amender régulièrement les sols à travers l'usage du fumier et des adventices incorporées, entretenir les haies ou favoriser la présence des légumineuses, demandent à l'évidence une somme de travail importante.

On se rend compte cependant que dans un contexte où la surface foncière disponible par famille se réduit de plus en plus, la pratique de la jachère n'est envisageable qu'en diminuant considérablement le temps de repos de la terre, lors même que cela est possible. Cela signifie que pour la plupart des *strangers* venus s'installer récemment sur le versant Wouri – et nous l'avons vérifié à maintes reprises –, la chute caractéristique de fertilité après deux ou trois années de mise en culture sur des sols par ailleurs passablement épuisés par la CDC, est compensée par l'introduction croissante des engrais chimiques. Ces intrants affectent directement la qualité des produits qu'il est alors difficile de vendre aux clients exigeants ou de conserver dans de bonnes conditions.

Pour les paysans qui résistent à la tentation de ces palliatifs ruineux, l'entretien consciencieux des taux de matière organique par les différents moyens que nous venons de décrire, permet d'améliorer considérablement les rendements au fil des années de culture. Il est incroyable d'observer, sur un périmètre aussi restreint que le versant Wouri, tant de techniques

¹⁹² Entretien avec Joseph Luma Mokake, le 18 février 2004, dans son champ sur les hauteurs du village d'Ewonda – en français.

mises en œuvre selon des logiques parfaitement antithétiques. Comment ne pas s'étonner face au constat d'échec cuisant de plus d'un siècle de « *modernité* » au service des super plantations de la CDC, alors qu'au détour des pistes s'accomplissent de véritables prouesses culturelles sans aucun moyen financier ?

Les propos de Joseph Luma Mokake résumant à eux seuls la richesse de pratiques parfaitement adaptées à leur contexte. Contrairement aux idées reçues concernant la propension des sociétés paysannes à consommer par ignorance les forêts dont elles ont la garde, nous avons ici la preuve que la densification du peuplement peut conduire, non pas à la déforestation, mais à l'optimisation du système agroforestier ; que la culture prolongée d'une parcelle peut conduire, non pas à son épuisement, mais à la stabilisation durable des rendements.

C'est dans cette problématique que se situent les enjeux de l'interaction mémorielle. La mémoire sociale est un réservoir de connaissances, elle est à l'origine de l'influence anthropique sur les sols. Les pratiques agissent sur la pédogenèse, et y laissent leur marque. Les sols quant à eux inspirent la mémoire collective mais ils enregistrent aussi la trace des pratiques.

Pour illustrer cela, nous allons dans la partie suivante plonger plus profondément au sein du système d'interaction mémoriel, en nous penchant à échelle plus réduite, microscopique même, sur les indicateurs de la relation homme/sol.

Les traces des usages anthropiques que nous venons de détailler, sont lisibles au sein des horizons pédologiques, c'est ce que nous aimerions illustrer ici.

Comment les sols enregistrent-ils les marques de l'activité paysanne, quels en sont les indicateurs ? De quelle manière les spécificités du sol volcanique appellent-elles des réponses culturelles adaptées ?

TROISIEME PARTIE

LES SOLS DU MONT CAMEROUN,

**ENREGISTREURS DES MEMOIRES
NATURELLE ET SOCIALE**

« Les mémoires pédologiques sont variées et vivantes et elles enregistrent le fonctionnement des paysages sous l’empreinte de la nature et des hommes. Les mémoires sont une entrée pour connaître le poids des héritages dans le fonctionnement des milieux et des sociétés. »

S. Pomel (2008 : 267)

I – METHODOLOGIE ET PROTOCOLE EXPERIMENTAL

1) La phase de terrain

La recherche des indicateurs de l'activité anthropique au sein des profils de sols du Mont Cameroun fut menée à partir de deux contraintes principales, d'ordre technique d'une part et d'ordre disciplinaire d'autre part, les deux aspects étant étroitement liés.

a- Les moyens à disposition

Notre arrivée récente dans le monde de la pédologie a naturellement érigé des barrières à une investigation poussée dans les domaines de spécialité de la discipline. Les phénomènes physico-chimiques si essentiels à la compréhension des fonctionnements pédologiques nous sont à bien des égards inaccessibles. Notre formation anthropologique ne nous permettait pas, en si peu de temps, de nous hisser à ce niveau de connaissances. Il fallut donc appréhender la question des sols par le terrain.

Les pratiques paysannes étant au cœur de nos préoccupations, nous avons tout d'abord tenté d'observer le maximum d'usages en rapport avec la terre. Quelles étaient les techniques en présence, de quelle manière influençaient-elles la formation des horizons superficiels, en bref, quelles traces pouvaient-elles laisser dans le processus de pédogenèse ?

L'observation attentive de l'organisation des horizons¹⁹³, à travers le creusement des fosses et le dégagement des solums¹⁹⁴, fut une première étape. Il s'agissait de parcourir le versant Wouri afin de repérer les points stratégiques de prélèvement ; formations végétales, altitude, pente, présence de coulée volcanique récente, accessibilité, étaient autant de critères présidant au choix des emplacements de creusement. Mais le critère décisif fut la nature des usages anthropiques observés sur les sols du volcan. Nous l'avons vu, les pratiques sont

¹⁹³ Dans ce travail, le terme *horizons* définit, suivant Baize (2004), « *les couches superposées d'une couverture pédologique qui résultent d'un découpage par la pensée et qui ont des propriétés différentes les unes des autres.* »

¹⁹⁴ Nous utiliserons le terme de *solum* suivant la définition du *Référentiel Pédologique* (Baize et Girard 1995) : « *Tranche verticale d'une couverture pédologique observable dans une fosse ou une tranchée.* »

diversifiées à l'extrême. Chaque fois que nous avons eu l'opportunité de le faire, des échantillons de sol furent prélevés à ces emplacements remarquables.

Les limites pratiques d'une telle enquête reposent sur les possibilités qui se sont offertes à nous d'accéder aux places importantes. Les contraintes du milieu montagnard d'altitude, sous climat tropical humide, impliquent de fréquentes renoncations. Fortes pentes, pluies, chaleur, fatigue physique, mais aussi facteur temps. Il nous a été rarement possible d'arpenter seul la zone, ce que nous ne souhaitons de toutes façons pas. La présence d'un représentant du ministère de l'agriculture à nos côtés, M. Joseph Luma Mokake, nous a permis de légitimer notre présence et d'éviter certaines difficultés propres au creusement des fosses sur les terres occupées. En zone forestière d'altitude, il est difficile au nouvel arrivant de circuler seul sans risque de s'égarer et le caractère sacré de la montagne aux yeux des Wakpe, impose la présence d'une personne accompagnante avertie. Les avantages infinis de l'aide dont nous avons pu bénéficier (accessibilité accrue de certains sites, connaissance du terrain, disponibilité de nos compagnons non rémunérés, qualité des informations transmises) se doublent d'une contrepartie majeure, le temps. Il fut impossible de solliciter nos hôtes en permanence, et lorsque tel était le cas, nous tâchions de ne pas abuser de leur générosité. Dans ces circonstances, les observations de terrain n'ont pas toujours été menées selon les canons de la discipline. Nous voulons dire par-là que le temps accordé à la description détaillée de chaque horizon des solums dégagés fut parfois insuffisant et nous l'avons regretté de retour au laboratoire, face à une enveloppe d'échantillons de terre aux annotations trop laconiques.

A cela s'ajoute le manque de moyens financiers, qui nous auraient permis de conduire une campagne de prélèvements plus représentative de la couverture pédologique. L'ensemble des frais de déplacement au cours de l'année passée sur le terrain fut à notre charge. Les tournées en voiture ont certes élargi le champ d'investigation mais en limitant les possibilités d'incursion poussée hors du réseau des pistes carrossables.

b- Prélèvement des échantillons de sol

Les fosses, d'une profondeur variant entre cinquante centimètres et deux mètres, furent creusées avec les moyens du bord, à savoir la machette et la barre à mine. Les sols du Mont Cameroun sont relativement meubles et le travail manuel avec la machette, outil universel de

l'endroit, se conçoit sans trop de difficultés. Les sols argileux de type vertique, situés plus bas sur le versant, demandent plus d'efforts et justifient le recours à la barre à mine.

La fosse est creusée au maximum des possibilités du moment ; dans bien des cas la roche mère est atteinte car les sols volcaniques jeunes du Mont Cameroun sont peu profonds. Après nettoyage affiné au couteau, chaque solum est décrit au mieux et un échantillon de terre d'une centaine de grammes est prélevé puis placé dans une enveloppe en papier pour analyse en laboratoire. Sont notés la date du prélèvement, l'altitude du solum, son orientation, les caractéristiques diverses de chaque horizon (couleur, texture, structure, profondeur, épaisseur, présence de matière organique, enracinement, traces de l'activité biologique, etc.), mais aussi l'aspect de la litière, de la végétation environnante, l'historique – lorsqu'il est connu – des usages du sol à cet endroit ou mieux encore, la nomenclature vernaculaire et les représentations locales liées aux horizons rencontrés.

Une fois l'ensemble des données recueillies, la fosse est rebouchée en respectant l'ordre de superposition des horizons.

53 solums ont ainsi été dégagés sur le versant Wouri, ainsi qu'une quinzaine d'autres sur les pourtours du volcan ne figurant pas dans cette étude.

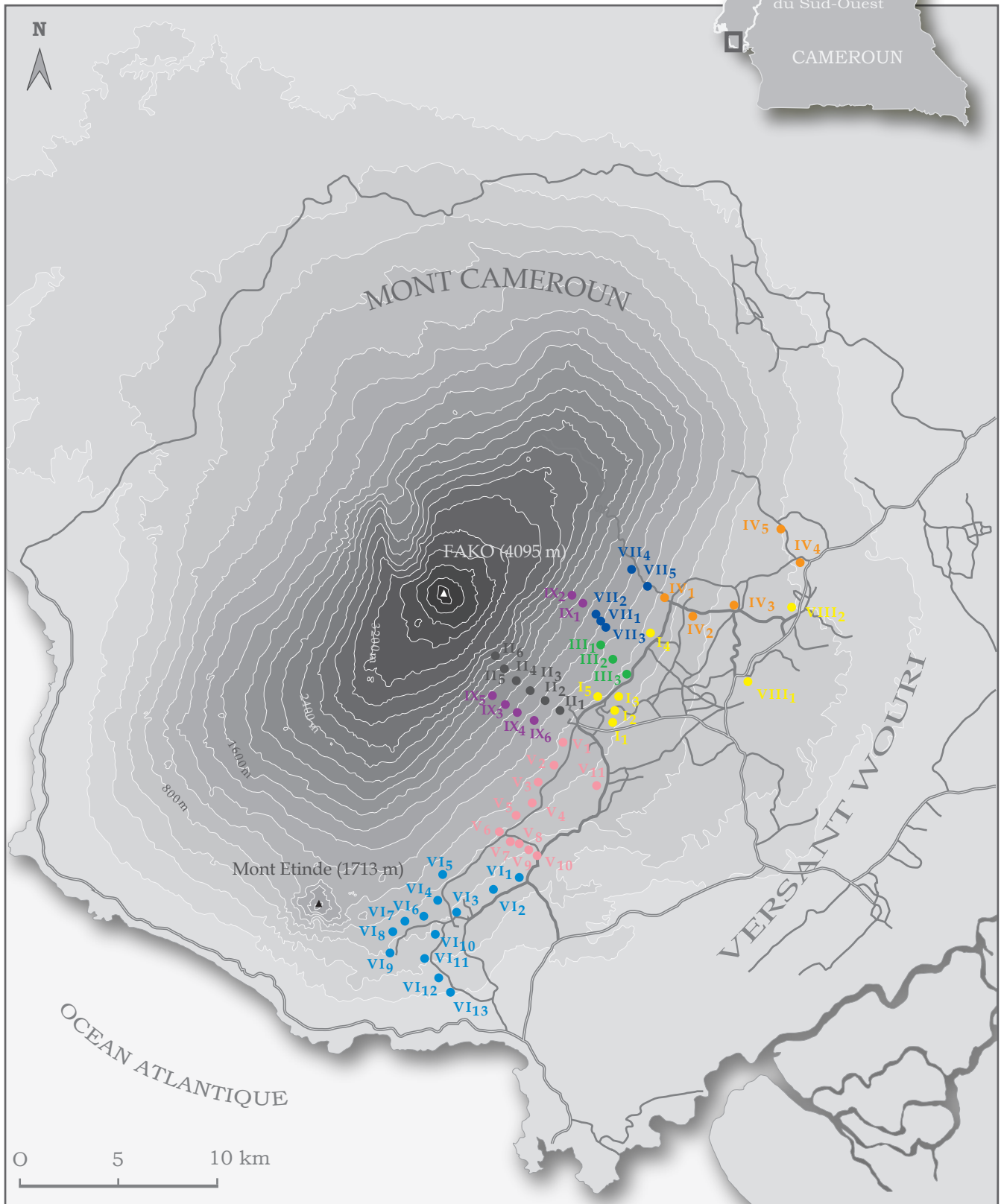
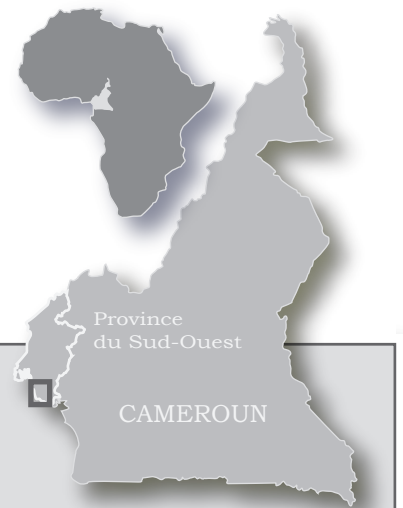
LOCALISATION DES COUPES PEDOLOGIQUES

- Excavations effectuées entre 2003 et 2006
- Chaque série (I, II, III, IV, etc.) correspond à une sortie de terrain.
- Plusieurs coupes ont pu être réalisées lors d'une même sortie.

Réalisation : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2008

Sources : *Mount Cameroon Region* 1/80 000, German Technical Cooperation, 2003.

Carte du Cameroun Buea-Douala 1/200 000, Centre Géographique National, Yaoundé, 1987.



2) Au laboratoire

a- Reproduction des solums à l'échelle

L'intérêt de la représentation à l'échelle des solums est de conserver une trace, même extrêmement simplifiée, de l'organisation des horizons, de leur couleur, de leur épaisseur et, tout au moins en partie, de leur texture. Cette opération nous a permis de garder en mémoire certains traits caractéristiques, en quelque sorte la meilleure image possible des solums, après une absence de plusieurs années du terrain.

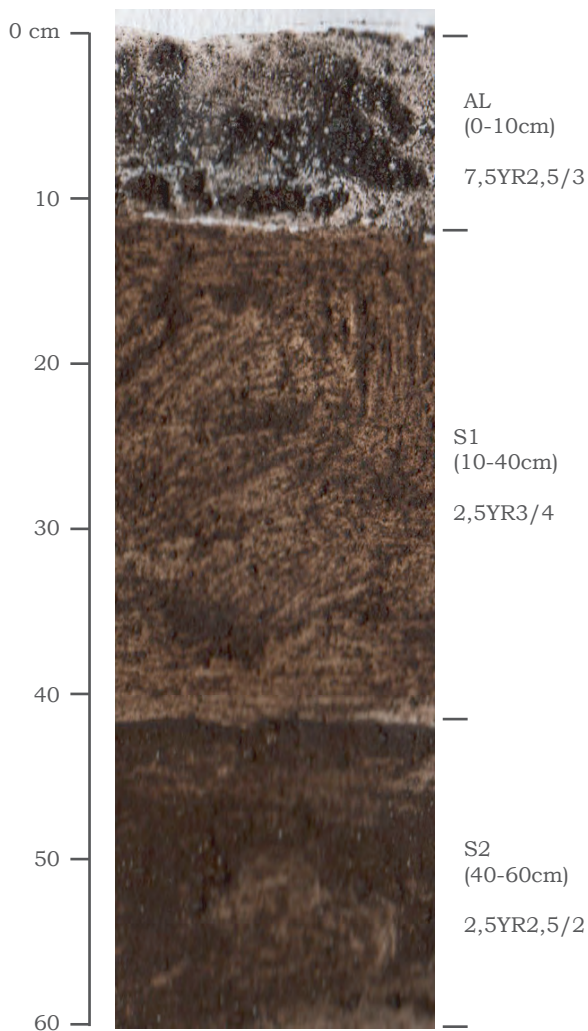
Une fraction de chaque échantillon de sol est broyée manuellement à l'aide d'un petit pilon et d'un mortier de verre en vue d'en réduire la granulométrie. On ajoute quelques gouttes de gomme arabique diluée à 20% dans de l'eau, le tout étant mélangé au pinceau.

Sur une feuille de papier canson épais, le solum est dessiné à l'échelle. Il suffit dès lors de peindre chaque horizon avec le mélange de terre qui lui correspond.

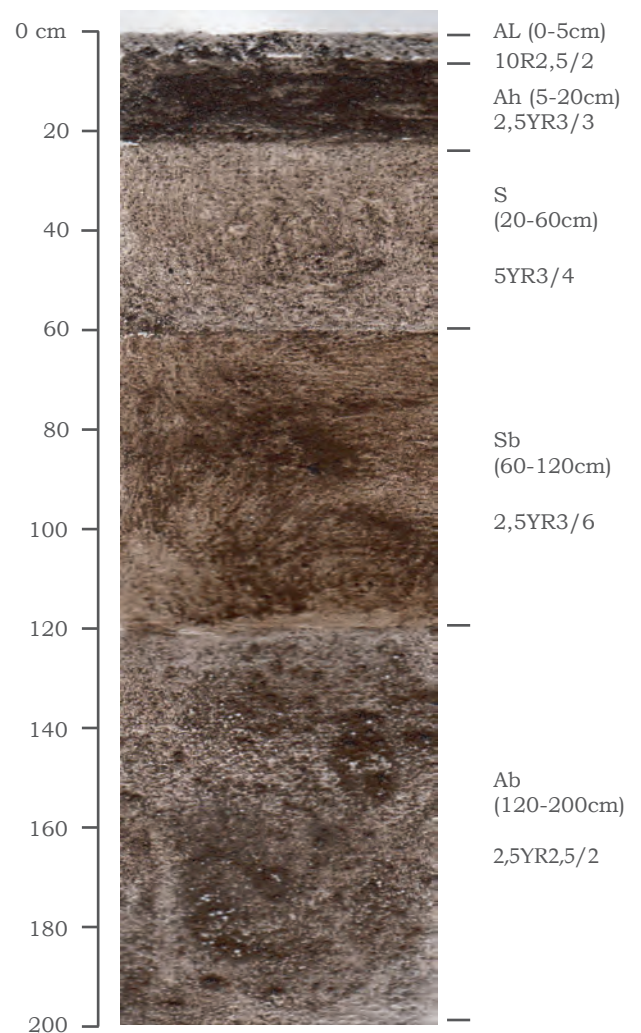
On obtient ainsi une représentation schématisée du solum, en couleur naturelle (*cf.* page suivante).

EXEMPLES DE SOLUMS RECREES A L'AIDE DES PIGMENTS ORIGINAUX

Réalisation : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2009



IV3



I4

Le procédé, tout en redonnant vie aux notes de terrain par la représentation visuelle, constitue un support de référence consultable à tout moment lors des observations microscopiques. Il fut appréciable, par exemple, de révéler par la peinture la texture fine des complexes d'altération argileux constatés par ailleurs sur la lame mince en forte concentration. L'observation microscopique se trouve donc parfois confirmée. Il en va de même pour un horizon de sol forestier dont la texture très grumeleuse, signe d'un caractère humifère, roule sous le pinceau et accepte mal la dilution à l'eau. Dans ce cas le dessin confirme, tant par la couleur que par la réaction à la dilution, la présence de matières organiques par ailleurs perceptibles à l'observation microscopique.

b- Préparation des lames

La constitution des lames minces fut dans notre cas motivée par la recherche, à échelle microscopique, des indicateurs spécifiques de l'activité anthropique. Le microscope optique polarisant, dans l'état actuel de nos connaissances pédologiques, nous a aidé à mieux caractériser les horizons de notre échantillonnage ou à mettre en évidence certains phénomènes dont l'observation de terrain ne peut faire état (la présence de particules charbonneuses au sein d'un horizon humifère, de tephra, ou encore de minéraux de néoformation caractérisant les horizons ferrallitiques).

Nous avons suivi, pour l'observation des échantillons de sol, un protocole relativement simple.

La terre est légèrement broyée au mortier et au pilon. Quelques microgrammes sont alors déposés sur une lame de verre porte-objet. On nettoie ensuite l'échantillon à l'aide d'un peu d'acétone. Une fois le produit évaporé, la lame est placée sur une plaque chauffante, thermostat réglé à 150°C. On verse alors quelques gouttes de baume du Canada¹⁹⁵. Le baume est parfaitement transparent et possède un indice de réfraction élevé. A l'aide d'une aiguille montée, on mélange l'échantillon de sol au baume, qui monte progressivement en température sur la plaque. Le temps de chauffe est apprécié avec un peu d'expérience. Il faut suffisamment chauffer la préparation pour que le baume fige sans brûler, car il pourrait produire une coloration jaunâtre,

¹⁹⁵ Le baume du Canada est une résine naturelle provenant de deux espèces de conifères d'Amérique du Nord (*Abies canadensis* et *Abies balsamea*).

gênante pour l'observation microscopique. Une fois la lame retirée de la plaque, la lamelle couvre-objet est délicatement déposée sur le mélange encore chaud. On exerce une légère pression sur la lamelle afin de chasser d'éventuelles bulles d'air et de réduire autant que possible l'épaisseur du montage.

Certaines difficultés sont apparues au fil des observations, montrant les limites du protocole expérimental. En effet, la granulométrie des échantillons s'est révélée déterminante dans la conservation de l'information. Le degré de broyage des échantillons de sol influence directement la structure des agrégats et peut évacuer, pratiqué à outrance, une bonne partie des données.

Par exemple, la terre issue d'un horizon de surface OH, broyée trop finement, laisse de côté certains fragments de matière organique en voie d'humification, des charbons de bois ou les minéraux de retombée de taille moyenne. Ne resteront présentes que les argiles et les plus petits minéraux en grains, insuffisants à la caractérisation détaillée d'un tel horizon.

Nous avons donc opté pour une « granulométrie de compromis », favorisant à la fois la lisibilité au microscope (une trop forte épaisseur des particules empêche leur observation) et la conservation du maximum d'information. Ce rendu est le résultat de nombreux essais comparatifs à partir d'un même échantillon de sol. La plus grande difficulté étant de respecter, d'un montage à l'autre, un broyage et une granulométrie constants.

c- Le matériel optique

- Loupe binoculaire

L'emploi d'une loupe binoculaire Wild 1.25X a permis l'identification de certains composants du sol (graines, fibres végétales, œufs d'insectes, minéraux, oxydes de fer) et leur extraction, en vue du montage sur lame pour la microscopie optique.

La binoculaire, par ses propriétés stéréoscopiques, nous a beaucoup aidé dans l'effort de compréhension dans l'espace de la forme de certains minéraux en grains pris dans la matrice basaltique. La loupe autorise la sélection et l'identification fine de certains éléments.

- Microscope optique polarisant

Nous avons utilisé pour l'observation des lames un microscope optique polarisant Zeiss modèle Axioplan2, doté de quatre objectifs grossissants (x25, x100, x200 et x400).

La plupart du temps, l'observation s'est faite à grossissement 200, parfois confirmée à 400 dans le cas de certaines particules (minéraux en grains par exemple) particulièrement fines.

A chaque horizon correspond un montage sous lame. L'ensemble de la lame, par déplacement sur la platine, est balayé pour obtenir la vision la plus complète de l'échantillon de sol. Les particules présentant un intérêt pour la démonstration sont photographiées grâce à un appareil numérique (Axiophot2) relié au microscope. Il suffit alors d'un logiciel de capture d'image (Adobe Première) pour télécharger le cliché sur ordinateur.

Le microscope polarisant est d'une grande utilité pour la reconnaissance des minéraux en grains – qu'ils soient issus du cortège de la roche mère ou des retombées volcaniques régulières sur la zone du Mont Cameroun – ou encore le repérage de la matière organique fraîche ou humifiée, des particules charbonneuses ou allophaniques, des minéraux de néoformation, etc.

3) L'analyse d'image

Les observations microscopiques ont permis la formulation des hypothèses développées plus avant concernant la présence des indicateurs de l'action anthropique au sein des horizons de surface des sols du Mont Cameroun.

a- Objectifs

Nous avons, au début de ce travail, commencé par mettre en place, à l'aide de l'analyse d'image, un protocole d'étude quantitative des différentes particules présentes sur les clichés capturés au microscope. L'objectif était d'estimer la taille moyenne ainsi que le pourcentage de présence sur la lame – et par extrapolation dans le sol – de trois éléments essentiels : les charbons de bois, les argiles (sous forme de complexes d'altération) et les minéraux en grains.

Une quantification par analyse d'image des particules de charbon peut donner des indications très précises sur l'occupation agricole de la parcelle échantillonnée (usage du brûlis par exemple). Dans le cas des argiles, il va de soi que leur présence massive confirme l'observation de terrain, notamment pour la caractérisation des horizons S (horizon d'altération du matériau parental) ou F (horizon ferrallitique des pentes basses du volcan)¹⁹⁶. Enfin, l'étude quantitative peut mettre en évidence la présence de tephra lorsque la nature ou la proportion des minéraux en grains relevée sur une lame dépasse la moyenne habituelle.

b- Protocole

Au microscope, on sélectionne un champ de lame, présentant un nombre suffisant de particules. On effectue la mise au point. A l'aide du logiciel Adobe Première installé sur un ordinateur relié au microscope, on procède à une acquisition vidéo. Le cliché est enregistré puis

¹⁹⁶ Cf. récapitulatif de la nomenclature utilisée pour la caractérisation des solums, pages suivantes.

ouvert sous logiciel Optilab Pro. Après extraction du plan rouge, on obtient une image en niveau de gris.

La calibration qui suit permet d'étalonner la mesure des particules en fonction du grossissement de l'objectif. On obtient par exemple, pour l'objectif x25, une image couvrant une surface de $4\,600\,000\ \mu\text{m}^2$; ou pour un grossissement x200, une surface de $60\,000\ \mu\text{m}^2$.

Une fois l'étalonnage effectué, on procède à la détection des particules présentes à l'image.

Un premier seuillage permet de quantifier l'**ensemble des particules visibles à l'image** (laissant les vides, qui ne présentent aucune information exploitable). On procède à un filtrage non linéaire qui supprime les bruits inutiles.

Le logiciel est en mesure de fournir les données suivantes :

- nombre de particules présentes à l'image
- aire totale des particules présentes à l'image

L'image est seuillée manuellement une deuxième fois, de manière à sélectionner les niveaux de gris qui vont discriminer les **particules recherchées** (les charbons par exemple), des autres éléments présents sur l'image. Il faut pour cela isoler une particule déjà connue et déterminer, visuellement, une gamme en niveaux de gris qui lui correspond. Le logiciel se charge d'extrapoler la sélection à l'ensemble des particules présentes sur l'image, reconnues par lui comme identiques. On obtient, entre autres données :

- le nombre total de particules recherchées présentes à l'image
- l'aire totale des particules recherchées

Avec ces résultats, on peut déterminer aisément le pourcentage de présence sur le cliché des particules recherchées, selon le calcul suivant :

$(\text{Nombre total de particules recherchées} \times 100) / \text{Nombre total de particules de l'image}$

Le rapport entre l'aire des particules recherchées et la quantité de ces mêmes particules, donne par ailleurs une idée de leur taille.

Exemple de protocole d'acquisition et de traitement d'image par Optilab Pro :

MICROSCOPIE - ANALYSES D'IMAGES D'ECHANTILLONS SUR LAMES

(Protocole synthétisé par Marie-Louise Penin, Laboratoire ADES-DyMSET)

-microscopie objectif 10 → grossissement 100
 -sélectionner sur la lame une zone intéressante
 -cliquer sur ADOBE PREMIERE
 Fichier → acquisition vidéo → enregistrer (2 clics lents) → enregistrer sous (dossier X)

-faire glisser l'icône enregistrée sur OPTILAB
 Edition → extraire (le rouge) et mettre Niveau de gris dans palette à droite

Traitement → **seuillage** : ce 1^{er} seuillage sélectionne la totalité des particules visibles sur l'image.
 Etirer la couleur noire avec le curseur jusqu'au pic. OK
 Traitement → filtrage non linéaire (Pomme B) – taille : 3. OK (*Supprime tous les petits bruits*)

Pour calibrer : - sélectionner l'icône en haut à gauche de la palette d'outils
 - tracer une ligne horizontale tout le long de l'image

Géométrie → calibration Corriger la taille du segment : 600 μm

Dimension champ-écran (surface totale couverte par une image sélectionnée en fonction du grossissement) :

$x25 = 2,3\text{mm} \times 2\text{ mm} = 2300 \times 2000\mu\text{m} = 4\ 600\ 000\ \mu\text{m}^2$ $x100 = 0,5 \times 0,5 = 600 \times 500\mu\text{m} = 300\ 000\ \mu\text{m}^2$ $x200 = 300 \times 200\ \mu\text{m} = 60\ 000\ \mu\text{m}^2$
--

Analyses → détection de particules OK
 1er seuillage :

Nombre de particules
Aire totale particules (de l'image)

Edition → extraire (le rouge) et sélectionner « niveaux de gris » (palette à gauche)

Traitement → seuillage : ce 2^{ème} seuillage sélectionne les particules à répertorier (charbons...)
 - ramener le curseur à 60 (pour les charbons)

Traitement → filtrage non linéaire (ou Pomme B)

Pour calibrer, tracer une ligne horizontale tout le long de l'image avec le curseur la palette

Géométrie → calibration Corriger la taille du segment : 600 μm

Analyses → détection de particules OK
 2ème seuillage :


Particules détectées
Aire totale particules (recherchées)

Calculer le pourcentage : $\frac{\text{Aire totale particules recherchées} \times 100}{\text{Aire totale particules de l'image}}$

Le protocole énoncé précédemment s'applique à chacun des trois types de particules recherchées (charbons de bois, argiles et minéraux en grains). Pour des raisons de représentativité des mesures, nous avons choisi de procéder aux seuillages à partir de 5 clichés

pris à des emplacements différents d'une même lame pour les argiles, 5 clichés pour les minéraux en grains et 10 clichés pour les charbons, ces derniers étant rencontrés moins fréquemment.

Le tableau de la page suivante est un exemplaire type de feuille de mesures effectuées pour chaque horizon du corpus.

Réf. LAME		CHARBONS				COMPLEXES D'ALTERATION ARGILEUX				MINERAUX FRAIS			
		Seuillages : 0-60 env.				Seuillages : 80-150 env.				Seuillages en LP			
CI 1	Aire totale Particules	μm^2	Aire moyenne d'l charbon	μm^2	Aire totale Particules	μm^2	Aire moyenne d'l complexe	μm^2	Aire totale Particules	μm^2	Aire moyenne d'l minéral	μm^2	
	Aire totale Charbons	μm^2	Pourcentage de charbons	%	Aire totale Complexes	μm^2	Pourcentage de complexes	%	Aire totale minéraux	μm^2	Pourcentage de minéraux	%	
CI 2	Aire totale Particules	μm^2	Aire moyenne d'l charbon	μm^2	Aire totale Particules	μm^2	Aire moyenne d'l complexe	μm^2	Aire totale Particules	μm^2	Aire moyenne d'l minéral	μm^2	
	Aire totale Charbons	μm^2	Pourcentage de charbons	%	Aire totale Complexes	μm^2	Pourcentage de complexes	%	Aire totale minéraux	μm^2	Pourcentage de minéraux	%	
CI 3	Aire totale Particules	μm^2	Aire moyenne d'l charbon	μm^2	Aire totale Particules	μm^2	Aire moyenne d'l complexe	μm^2	Aire totale Particules	μm^2	Aire moyenne d'l minéral	μm^2	
	Aire totale Charbons	μm^2	Pourcentage de charbons	%	Aire totale Complexes	μm^2	Pourcentage de complexes	%	Aire totale minéraux	μm^2	Pourcentage de minéraux	%	
CI 4	Aire totale Particules	μm^2	Aire moyenne d'l charbon	μm^2	Aire totale Particules	μm^2	Aire moyenne d'l complexe	μm^2	Aire totale Particules	μm^2	Aire moyenne d'l minéral	μm^2	
	Aire totale Charbons	μm^2	Pourcentage de charbons	%	Aire totale Complexes	μm^2	Pourcentage de complexes	%	Aire totale minéraux	μm^2	Pourcentage de minéraux	%	
CI 5	Aire totale Particules	μm^2	Aire moyenne d'l charbon	μm^2	Aire totale Particules	μm^2	Aire moyenne d'l complexe	μm^2	Aire totale Particules	μm^2	Aire moyenne d'l minéral	μm^2	
	Aire totale Charbons	μm^2	Pourcentage de charbons	%	Aire totale Complexes	μm^2	Pourcentage de complexes	%	Aire totale minéraux	μm^2	Pourcentage de minéraux	%	
CI 6	Aire totale Particules	μm^2	Aire moyenne d'l charbon	μm^2								GRILLE D'ETUDE MICROSCOPIQUE - SOLS DU MONT CAMEROUN - N. LEMOIGNE 02/2004	
	Aire totale Charbons	μm^2	Pourcentage de charbons	%									
CI 7	Aire totale Particules	μm^2	Aire moyenne d'l charbon	μm^2	TYPE HORIZON		GROSSISSEMENT		X				
	Aire totale Charbons	μm^2	Pourcentage de charbons	%									
CI 8	Aire totale Particules	μm^2	Aire moyenne d'l charbon	μm^2	PRESENCE MOYENNE SUR LA LAME DES ELEMENTS RECENSES				TAILLE MOYENNE D'UN ELEMENT DE CHAQUE CATEGORIE RECENSEE (RAPPORT AIRE/NBRE)				
	Aire totale Charbons	μm^2	Pourcentage de charbons	%									
CI 9	Aire totale Particules	μm^2	Aire moyenne d'l charbon	μm^2	CHARBONS		%		CHARBONS		μm^2		
	Aire totale Charbons	μm^2	Pourcentage de charbons	%									
CI 10	Aire totale Particules	μm^2	Aire moyenne d'l charbon	μm^2	COMPLEXES D'ALT.		%		COMPLEXES D'ALT.		μm^2		
	Aire totale Charbons	μm^2	Pourcentage de charbons	%									MINERAUX EN GRAINS

c- Les limites

Après avoir passé beaucoup de temps à mettre en place ce protocole expérimental et effectué les mesures relatives à une vingtaine d'horizons, nous avons, avec l'expérience progressive de l'observation microscopique et du montage des lames, commencé à entrevoir de sérieuses limites à cette entreprise. L'analyse d'image par logiciel Optilab Pro est incontestablement efficace et les quantifications qui en découlent sont très intéressantes à exploiter. Le problème réside selon nous en amont, dans les modalités de montage des échantillons de sol sous lames de verre. Plusieurs éléments viennent entraver la fiabilité des résultats :

- tout d'abord, la dispersion des particules sur la lame porte-objet obéit à une logique aléatoire. Il est très difficile, malgré le nombre de clichés analysés par lame, d'obtenir un résultat représentatif de la composition de l'échantillon. Une répartition incontrôlable des particules s'effectue naturellement lorsque l'on ajoute le baume du Canada sur la lame porte-objet. On constate souvent un tri granulométrique dû à la pression exercée sur la lamelle couvre objet (l'opération visant à l'origine à atténuer l'épaisseur de baume du Canada pour éviter la pénible observation multi plans au microscope). Certaines particules de grosse taille (les minéraux en grains par exemple) sont évacuées vers les bords du montage où il devient impossible de procéder à une analyse d'image correcte, alors que l'observation microscopique est quant à elle tout à fait envisageable.

- Nous l'avons déjà évoqué lors de la description du protocole de montage sous lame de verre, la granulométrie des particules dépend étroitement du broyage effectué au mortier. En toute logique, moins les associations organo-minérales sont pilées, plus leur épaisseur sous la lamelle est importante, et moins elles laissent passer de lumière. Le logiciel d'analyse d'image seuille ces amas sombres en tant que particules charbonneuses par exemple, alors qu'il s'agit d'un mélange d'argiles et de matière organique. Cette confusion fausse bien évidemment les mesures, le pourcentage de charbons étant majoré par le logiciel, par rapport à la réalité. Dans un cas comme celui-ci, on se rend compte avec l'expérience que l'œil humain est bien mieux exercé pour discriminer les différents types de particules, même si leur couleur apparaît identique au microscope. En effet, l'observateur tient compte de multiples critères de forme ou de texture, alors que le logiciel ne discrimine que par la couleur.

- L'épaisseur de certaines particules irréductibles, prises entre les lames (de grosses augites par exemple), commande l'espace minimal entre la lame porte-objet et la lamelle couvre-objet. Cet

interstice est rempli de baume du Canada et contient l'ensemble des particules du montage. Cela crée dans certains cas une stratification à plusieurs niveaux d'observation. Chaque niveau nécessite une mise au point du microscope et l'on décèle en arrière plan l'ombre floue des particules des strates inférieure ou supérieure. Cette ombre, très perceptible sur le cliché, est prise en compte par le logiciel d'image, faussant d'autant la mesure.

- Enfin, certaines particules noyées dans le baume se superposent du fait de l'épaisseur du montage. Un minéral en grain peut être masqué en partie par des fibres végétales. Le logiciel ne tiendra malheureusement compte que de la partie visible du minéral pour la quantification.

La quantification grâce au logiciel d'analyse d'image se heurte, dans le cas de nos montages, à des limites importantes. Nous avons préféré dans certains cas abandonner les mesures plutôt que de proposer des résultats fortement biaisés. Avec l'expérience, nous nous sommes rendu compte que l'œil humain avait des compétences certaines en matière de reconnaissance qualitative, ce que nous avons préféré privilégier. La quantification systématique aurait été profitable dans une certaine mesure mais l'observation simple suivie de prises de notes détaillées – bien que soumise à des déformations subjectives – est elle aussi riche de sens. Le couplage des deux méthodes, lorsque la quantification était possible, a constitué pour nous un compromis satisfaisant dans le cadre de cette étude.

L'absence de résultat est un résultat en soi. Cette approche quantitative nous a permis d'identifier les limites de notre protocole expérimental et de mieux cibler nos objectifs. Nous avons beaucoup appris en termes de reconnaissance des particules : comment discriminer un charbon de bois d'une fibre végétale en voie d'humification ? Comment dissocier à l'œil les oxydes de fer de certaines argiles, pourtant de même couleur ? Ou encore des fragments de feuille roux, d'un éclat de verre volcanique brun ? Le travail autour de ces nuances, fondamentales pour l'étude des sols, s'est affiné grâce à la prise de conscience des limites de l'analyse d'image.

4) Nomenclature des sols étudiés

La description des sols et des horizons dans les chapitres à venir suivra, dans la mesure de nos moyens d'investigation, les codes du *Référentiel Pédologique* (Baize et Girard 2008).

Notre objectif n'est pas de déterminer de manière absolue la nature des horizons auxquels nous avons été confronté car il nous a été impossible de vérifier certains paramètres d'ordre chimique notamment, parfois déterminants dans la reconnaissance et la distinction d'horizons apparentés¹⁹⁷. Cependant, l'usage pratique du *Référentiel Pédologique* permet d'associer les caractéristiques pédologiques des horizons observés à une nomenclature fiable (*cf.* page suivante).

Dans les descriptions qui suivront, nous utiliserons les codes suivants :

I, II, III, IV, etc.	Désignent des séries de solums levés au cours d'une même sortie.
1, 2, 3, etc.	Correspond au numéro du solum.
Ah, OH, S, etc.	Désigne le code associé aux caractéristiques de l'horizon décrit.

On lira **VI₄ Ah** de la manière suivante : l'horizon A humifère, du solum 4 faisant partie de la série VI.

¹⁹⁷ On pourra citer pour exemple certains horizons A de référence (Avi, And ou Alu) correspondant à l'ensemble des *andosols*.

NOMENCLATURE UTILISEE
(A partir du *Référentiel Pédologique 2008*, remanié par nous)

Code	Nom des horizons	Description
OL	Horizon O de litière	Horizon constitué de débris foliaires, non ou peu évolués, et de débris ligneux. La structure originelle des débris est reconnaissable à l'œil nu.
OH	Horizon O humifère	Contient une forte proportion de matières organiques fines (>70%). Produit assez homogène, il se distingue de Ah par une structure généralement granulaire nette. Ne contient pas d'argile, sauf dans le cas de brassages mécaniques. On note à l'observation microscopique de nombreux débris végétaux en cours d'humification.
L	Horizon cultivé	Horizon de surface en zone cultivée, remanié par la main de l'homme (action mécanique d'un outil). Caractérisé par une activité anthropique observée et des indicateurs spécifiques (remontées de fragments de roche mère, argiles cuites par combustion des adventices, buttes amendées, incorporation de la MO fraîche, etc.)
AL	Horizon identifiable comme A, cultivé.	Horizon de surface aux propriétés de A clairement exprimées, mais présentant des indicateurs de remaniements cultureux.
z	Matériau anthropique	Sur les sols observés, constitue un caractère spécifique plus qu'un horizon à part entière. Utilisé pour signifier la présence de matériau charbonneux d'origine anthropique (brûlis). On aura alors, suivant l'horizon concerné : LZ, Az, Sz.
Ah	Horizon A à caractère humifère	Contient en mélange des matières organiques et des matières minérales, associées la plupart du temps en complexes organo-minéraux. Sur le Mont Cameroun, les Ah comportent très souvent des minéraux volcaniques de retombée.
b	Horizon enfoui	Suffixe désignant un horizon enfoui après un incident pédogénétique, en profondeur, sous des dépôts pyroclastiques par exemple. On aura Ab, Sb,...
A-S	Horizon de transition de A vers S	Désigne l'horizon de transition comportant les caractéristiques mêlées du A et du S qui l'encadrent.
BT	Horizon argilluvial	Caractérisé par une accumulation importante de particules argileuses. Présent dans les sols de bas de pente du versant Wouri.
S	Horizon structural	Horizon d'altération des minéraux primaires. Les caractéristiques andiques possibles de cet horizon ne seront pas ici détaillées, faute d'étude approfondie. Les horizons structuraux S du versant Wouri sont généralement peu évolués et comportent un taux de matière organique important.

Code	Nom des horizons	Description
SV	Horizon structural à propriétés verticales	Contient un taux d'argiles gonflantes important. Présente généralement une structure caractéristique très anguleuse, prismatique, avec slickensides.
g	Horizon rédoxique	Sa morphologie résulte de la succession dans le temps de processus de réduction-mobilisation et d'oxydation-immobilisation du fer, correspondant à des engorgements temporaires. On y observe des juxtapositions de plages et traînées gris et rouille résultant des différents états du fer. On aura généralement des horizons Sg sur le Mont Cameroun.
F	Horizon ferrallitique	Résulte d'une altération longue et intense. La fraction argileuse est dominée par des minéraux argileux principalement de type kaolinite et les fractions limons et sables par des minéraux de néoformation tels que la goethite, l'hématite ou la gibbsite.
C	Horizon minéral	Horizon minéral de profondeur qui diffère de la couche R en ce que ses constituants ont subi, dans toute leur masse, une fragmentation importante et/ou une certaine altération géochimique.
Dvo	Roche volcanique altérée	Matériau parental volcanique fragmenté, formant un ensemble pseudo-meuble où les éléments grossiers dominent (blocs).
Rvo	Roche volcanique	Roche dure volcanique non altérée, située à la base des solums.

II – MEMOIRE DES HOMMES, MEMOIRE DES SOLS

1) Le sol, lieu de mémoire¹⁹⁸

Pour le *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés* (LEVY et LUSSAULT, 2003 : 604), le concept de « *mémoire de la nature* » est une extension abusive de la notion de mémoire, car « *le processus mémoriel suppose construction, acteurs et projets* ». *Mémoire* est un terme absent des lexiques de Ruellan et Dosso (1993) ou de Baize (2004).

Pourtant, l'idée de mémoire appliquée aux phénomènes naturels et plus précisément à la pédogenèse, prend sa source dans l'histoire ancienne de la pédologie. Le concept de mémoire des sols est un héritage de V. V. Dokuchaev, qui découvre à la fin du dix-neuvième siècle l'existence de processus d'enregistrement résumés alors par cette formule : « *le sol est un miroir du paysage* »¹⁹⁹. Poursuivant dans cette veine mais s'interrogeant sur les limites de la formule, Targulian et Sokolov (1978) proposent à leur tour une définition du sol comme « *an in-situ memory of landscape development in time* ». Les auteurs mettent en évidence trois grands types d'enregistrement pédologique des processus environnementaux.

Le premier, qui relève des formations glaciaires, est très localisé à l'échelle terrestre. Ces dernières accumulent de manière spécifique les informations concernant les conditions climatiques ainsi que la composition chimique et les poussières de l'atmosphère. Le second type d'enregistrement est à observer au sein des systèmes sédimentaires marins et continentaux qui accumulent un grand nombre d'indicateurs, aussi bien biologiques (plantes fossiles, os d'animaux, spores, pollens, phytolithaires) que minéraux (minéraux en grains, débris rocheux) ou chimiques (sels, carbonates, fer, aluminium, etc.). Le troisième type de mémoire s'observe dans les sols qui doivent leur genèse à l'altération d'un matériau parental. Dans ce cas, le processus d'enregistrement se fait sur place, par la transformation progressive de la roche mère sous l'effet des agents climatiques, biotiques, hydrologiques mais aussi – ce qui nous intéresse dans le cadre de ce travail – anthropiques.

Se dégagent ainsi, exception faite des formations glacières très localisées, deux mécanismes principaux d'enregistrement mémoriel dans les sols à l'échelle de la terre :

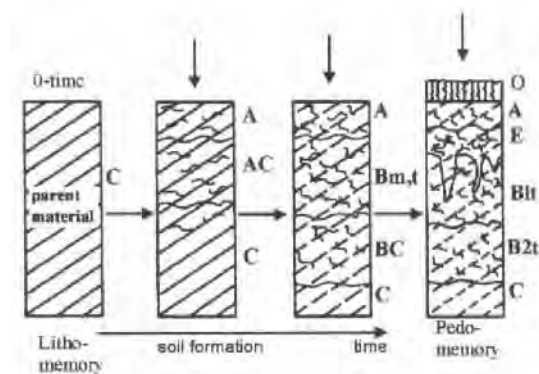
¹⁹⁸ En référence à l'ouvrage dirigé par Pierre Nora, *Les lieux de mémoire* (Paris, Gallimard, 1983-1993)

¹⁹⁹ Cité par Targulian et Goryachkin, 2004 : 3.

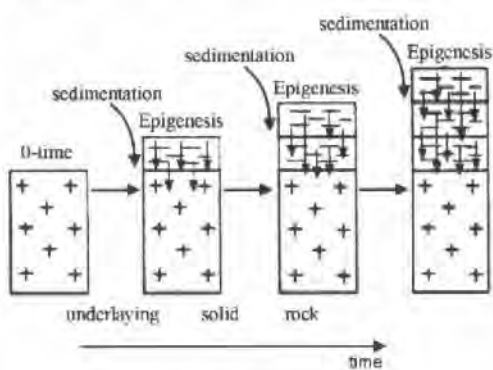
- Les systèmes sédimentaires, par accumulation des matériaux d'apport, archivent les événements en maintenant les matériaux dans une certaine intégrité. Cet effet d'accumulation, couche après couche, constitue la *mémoire-livre* des sols.

- Les sols élaborés à partir de l'altération d'un matériau parental, enregistrent les événements de manière plus complexe au fur-et-à-mesure de la pédogenèse. Il s'agit dans ce cas d'une *mémoire palimpseste*, qui remanie ses archives, les déforme, les amplifie ou parfois les efface, pour en réécrire sans cesse de nouvelles.

Deux types de mémoires pédologiques



Le **système-sol** est une *mémoire palimpseste*, qui enregistre les événements liés à la transformation du matériau parental. Le parchemin est ici sans cesse réécrit.



Le **système sédimentaire** est une *mémoire-boîte*, qui enregistre les événements liés aux dépôts sédimentaires, couche après couche. Les archives se superposent sans transformation majeure.

Source : Targulian et Goryachkin (2004 : 3)

2) Les mécanismes d'archivage des mémoires pédologiques

S. Pomel, dans *La mémoire des sols* (2008), développe les mécanismes de la mémorisation et détaille les différents processus de stockage de l'information pédologique, insistant particulièrement sur l'influence des activités anthropiques.

La végétation, le climat ou l'homme, sont autant de facteurs immédiats qui modèlent la pédogenèse. Dans ce cas, l'archivage de l'information est direct et prend la forme d'horizons organiques sous un couvert végétal, d'argiles spécifiques sous un climat donné, de charbons de bois ou d'horizons compactés sous un système agricole, d'horizons cendreaux sous retombées volcaniques, etc. Cette mémoire est directe, on pourrait la dire « *consciente* ».

A côté de cela, le sol laisse transparaître la marque de certains événements, archivés de manière indirecte. Il s'agit par exemple des transitions entre les différents horizons, témoins des changements de la végétation. La mémoire du sol est alors « *inconsciente* ».

« *Le traitement de l'information par le milieu est basé sur des réussites et des échecs et donc des performances, qui dénotent une certaine habileté des milieux à enregistrer des événements* » (Pomel, 2008 : 274). Si l'on accepte l'idée que la mémoire des sols est vivante, on décèle alors les imperfections de son fonctionnement. Ainsi les sols sont-ils parfois soumis à des phénomènes d'amnésie, d'hypermnésie ou même – poussons la métaphore – de délire. A l'instar de la mémoire humaine, la mémoire des sols souffre de troubles de l'enregistrement.

a- Age du sol et mémoire

Un sol très jeune, comme sur les coulées basaltiques du Mont Cameroun, est en incapacité d'enregistrer les masses de données d'un sol épais et ancien : sa mémoire est balbutiante. Les lithosols de la coulée d'Ekona de 1959, juste formés de l'altération du matériau parental, enregistrent à peine les indicateurs de la végétation colonisatrice récente. A l'inverse, les ferrallitols des environs de Muea enregistrent les spécificités du climat grâce aux argiles, les caractéristiques de la pente, les changements anciens de couverture végétale ou les traces de l'activité anthropique. Leur capacité mémorielle, compte tenue de leur âge, est plus aboutie.

b- L'amnésie

La rapidité du processus d'altération sous les climats chauds et très humides du Mont Cameroun fait disparaître en très peu de temps les dépôts éolico-volcaniques issus des éruptions successives. Nous le verrons plus avant, les sols du Mont Cameroun comportent des quantités considérables de tephra, rapidement transformés par les agents d'altération en allophanes. La mémoire volcanique est amnésique, elle perd avec le temps la trace des retombées.

De la même façon sur le volcan, l'archivage direct des charbons de bois par les sols défrichés pour la mise en culture est éphémère. Nous nous sommes rendu compte que l'horizon organique superficiel de certaines pièces de cultures dont nous connaissons l'historique (une phase de brûlis de défriche un ou deux ans avant l'actuelle mise en culture), ne présentait plus, ou presque, de traces de charbon. Plusieurs hypothèses peuvent expliquer cet état de fait. Les particules de charbon de bois sont connues pour se dégrader rapidement dans un sol tropical à climat très humide. Les années passant, leur nombre diminue, *a fortiori* lorsque leur taille n'atteint que quelques dizaines de microns. Nous sommes par ailleurs convaincu que la nature de la jachère au moment du brûlis influence la formation des particules charbonneuses. Une jachère courte présente une majorité d'herbacées (*Pennisetum spp.* par exemple) qui, en brûlant, ne produit pas de charbon mais des cendres rapidement lessivées. Les indicateurs microscopiques du feu disparaissent alors rapidement. Dans ce cas encore, la mémoire du sol souffre, avec le temps, de troubles amnésiques.

c- L'hypermnésie

Les sols anthropisés des zones les plus cultivées connaissent à certains égards des phénomènes d'hypermnésie. Il arrive que le brassage mécanique des sols peu profonds par les outils agricoles, fasse apparaître à chaque horizon, même les plus organiques, les traces de la roche mère en cours d'altération. Ici, la fraction minérale envahit l'ensemble du solum, amplifiant en quelque sorte la part d'archive dédiée habituellement au matériau parental. Nous avons pu découvrir ce phénomène en observant des sols relativement profonds, à des altitudes comparables mais sous influences anthropiques différentes. Les horizons humifères des sols

forestiers peu perturbés ne comportent que très peu d'indicateurs de l'altération du matériau parental²⁰⁰.

Ainsi que le décrit Pomel (2008 : 274), ces milieux enregistreurs sont « *inflationnistes* », c'est-à-dire qu'ils ont propension à falsifier l'information, à la restituer démesurément.

d- Le délire

Enfin, nous voudrions ici proposer une autre catégorie de trouble mémoriel observée dans les sols du Mont Cameroun. Il s'agit d'une certaine forme de *délire* – au sens étymologique (du latin *delirare*, « sortir du sillon »). Sans entrer dans l'acception psychanalytique du terme, nous voyons là une capacité du sol à enregistrer des informations hors contexte. Reprenons l'exemple du brûlis. Les horizons humifères du champ de M. Mokake sur les hauteurs du village d'Ewonda, cultivé en continu depuis cinq ans, présentent de nombreuses traces de charbon. Or cette parcelle n'a subi, des propos même de son propriétaire, aucun brûlis de défriche. Comment expliquer la présence remarquable, décelée au microscope, de charbons dans l'horizon organique ALz ? Ces dépôts sont récents puisque situés entre 0 et 15 cm de profondeur. Après investigation, nous avons noté que les parcelles du voisinage immédiat étaient fréquemment brûlées. Les apports éoliens très localisés sont à notre avis les premiers responsables de cette « pathologie » de la mémoire. Le sol délire et produit une information qui, bien que relevant du réel, est sans rapport direct avec sa propre pédogenèse. Dans ce cas de figure, les indicateurs du feu pourraient être à l'origine d'une erreur d'interprétation.

Cette singularité de l'enregistrement mémoriel est particulièrement bien représentée par les phénomènes massifs de retombées volcaniques. La plupart des sols que nous avons observés au cours de cette étude recèle différents cortèges minéraux exogènes, qui ne relèvent pas du cortège principal de la roche mère. On constate bien souvent, notamment au sein des horizons humifères de surface, que la fraction minérale identifiable est le produit des projections des cônes pyroclastiques situés autour de l'aire sommitale, distante de plusieurs kilomètres de notre zone d'investigation. Là encore, la mémoire du sol archive des indicateurs de l'activité volcanique totalement indépendants du processus de pédogenèse lié à l'altération du matériau

²⁰⁰ Minéraux caractéristiques relevant du cortège basaltique basique tels que magnétites, olivines, augites ou encore fragments de matrice basaltique, etc.

parental. L'information, déconnectée de son contexte d'origine, est à notre sens une manifestation exemplaire de cette forme de délire mémoriel.

La mémoire des sols volcaniques est vivante, ses aptitudes à l'enregistrement sont variables en fonction de l'âge des sols, de leur nature et du type de donnée enregistrée. Le processus connaît des ratés et à l'instar de la mémoire collective, il peut éluder, oublier, déformer ou délirer. La mémoire est donc un trait commun aux hommes et aux sols. Dans les deux cas, elle archive des événements passés en une dynamique évolutive. Cette mémoire revêt un intérêt supplémentaire lorsque l'on s'interroge sur le rapport que les sociétés paysannes entretiennent avec leur environnement.

Nous tentons dans ce travail de montrer combien mémoire sociale et mémoire pédologique se nourrissent l'une de l'autre, à travers la mise en évidence d'indicateurs spécifiques.

3) Les indicateurs mémoriels des sols du Mont Cameroun

*« L'action de l'homme a des conséquences sur l'évolution première des sols : elle peut la ralentir ou l'accélérer ; elle peut aussi la transformer complètement. En général, c'est à cette seconde histoire, anthropique, que nous avons, aujourd'hui, accès en direct ; mais, il est clair que si l'on veut raisonner les conditions d'utilisation d'un sol, par rapport à la durabilité de sa fertilité, il est fondamental de savoir prendre en compte les deux échelles de temps : celle d'avant l'homme et celle avec l'homme. » (Ruellan et Dosso, Annexes à *Regards sur le sol*, 1998 : 3)*

Le triptyque *Cosmos – Corpus – Praxis* qui régit la vie rurale chez les Wakpe s'actualise pour une part dans la relation au sol. Les pratiques paysannes, mues par l'héritage mémoriel sociétal, modèlent le milieu sol qui enregistre à son tour les événements.

La mémoire des sols, en partie héritière de la mémoire sociale, est perceptible grâce à un ensemble d'indicateurs que nous nommerons ici **indicateurs mémoriels**.

Les indicateurs mémoriels en relation avec l'activité humaine peuvent être envisagés, à notre sens, à partir de deux fenêtres d'observation : naturelle et anthropique. Comme nous l'avons développé au cours de ce travail, les modes d'interaction homme/sol sont fondés sur des rapports d'influence respectifs. Si les hommes ont une action directe sur les sols qu'ils cultivent, il n'en demeure pas moins que les spécificités de ces mêmes sols influencent considérablement les pratiques.

Les indicateurs mémoriels peuvent revêtir de multiples formes, à de multiples échelles. Nous nous attarderons sur ceux qui nous apparaissent en rapport direct avec les activités humaines. Ces indicateurs spécifiques constituent une réalité tangible de la relation des hommes à leur sol. Cette dernière est ainsi quantifiable – dans une certaine mesure – et pourrait donner lieu à une meilleure compréhension des enjeux socio-environnementaux en zone rurale agricole.

Prenons quelques exemples fréquemment rencontrés sur le Mont Cameroun. Certains sols épuisés par des pratiques culturelles minières contiennent des proportions d'argiles importantes, même au sein des horizons normalement humifères de surface, alors que les traces de matière organique se font rares. Il suffit d'interroger les gens de l'endroit pour avoir confirmation des problèmes de fertilité qui découlent de cet état de fait. Ici, la main de l'homme a sans conteste

modélé la composition du sol en favorisant la fraction minérale au détriment de la fraction humifère, épuisée par la pression agricole.

A contrario, les argiles d'altération sont dominantes au sein des ferrallitols très évolués de bas de pente. L'âge de ces sols et la gravité sont ici naturellement responsables de leur forte teneur en argiles. Or les hommes connaissent les propriétés des horizons trop argileux, asphyxiants pour les racines. Ces spécificités inspirent aux paysans la mise en place de techniques permettant de contourner la difficulté. En multipliant les apports organiques à travers la pratique du mulching, en érigeant des buttes faites d'herbes adventices et de terre, ils réduisent la fraction minérale, augmentent le taux de matière organique et épaississent les horizons humifères. Dans le cas présent, la mémoire naturelle, en archivant la part d'argiles issues d'une longue altération, influence la conduite de réponses anthropiques adaptées.

Les indicateurs mémoriels que nous évoquons dans ce qui suit relèvent de deux catégories distinctes, établies selon leur origine naturelle ou anthropique. La première catégorie d'indicateurs est issue des spécificités des sols volcaniques du Mont Cameroun, responsables de réponses anthropiques identifiées. Nous parlerons alors d'*indicateurs naturels*. La deuxième catégorie concerne l'homme, en tant qu'acteur déterminant de la pédogenèse. Nous lui associerons alors des *indicateurs anthropiques* caractéristiques.

Certains indicateurs participent parfois des deux catégories. Les espèces végétales colonisant par exemple les parcelles laissées en jachère, sont endémiques et se développent sans que l'homme en contrôle la prolifération. Le peuplement végétal de ces essences est pour ainsi dire naturel. Pourtant ces dernières sont aussi indicatrices de l'activité humaine puisqu'elles poussent sur des zones sous influence paysanne (les jachères) et leur aspect général ainsi que leur rapidité de croissance, sont aux yeux des paysans le reflet de l'état de fertilité du sol.

Il va de soi que la liste présentée ici n'a pas pour prétention d'être exhaustive ; elle est le reflet de nos observations de terrain confrontées aux observations microscopiques ultérieures. Nous les proposons en guise d'outils encore grossiers à perfectionner par des études approfondies.

a- Les indicateurs mémoriels naturels

- Les allophanes, constitutives des andosols

L'histoire des hommes sur les flancs du Mont Cameroun eût été différente sans la présence dans les sols d'un produit amorphe, indécélable à l'œil nu : les allophanes. Si le volcan a attiré les premiers Wakpe sur ses pentes, puis les colons et leurs plantations industrielles, si la pression foncière continue d'attiser les tensions sociales, c'est à cause – ou grâce ? – à la nature des rejets du Mont Cameroun. La lave basaltique, les ponces, les lapillis ou les cendres, sont autant de matériaux riches en verres qui s'altèrent rapidement pour donner des allophanes. Quantin (1972 a : 286) en donne la définition suivante : *« sous le nom d'allophane ont été désignées des substances alumino-silicatées amorphes et hydratées de compositions très diverses dont la valeur du rapport $\text{SiO}_2/\text{Al}_2\text{O}_3$ varie de 0,4 à plus de 10. Actuellement, il est généralement convenu de limiter la définition à celle de : substance alumino-siliceuse amorphe et hydratée »*.

Les allophanes sont à l'origine d'un type de sol aux potentialités agricoles exceptionnelles : les andosols. Les conditions climatiques du Mont Cameroun (chaleur constante et pluviosité élevée) accélèrent l'altération des matériaux éruptifs, ce qui a pour effet de libérer de grandes quantités de potassium et de phosphore facilement assimilables par les plantes. Se forment ainsi rapidement des sols jeunes à bon drainage, capables cependant de maintenir en leur sein une humidité importante, très favorable à la croissance des végétaux. Quantin (1972) précise que *« les matériaux volcaniques pyroclastiques aux dépens desquels se forment les andosols sont toujours très perméables. L'eau ne stagne jamais, même quand il pleut plus de 200 mm par mois (Mont Cameroun) »*. Sieffermann (1968) insiste quant à lui sur la capacité de rétention en eau des andosols. Un échantillon d'andosol du Mont Cameroun, bien ressuyé, pourrait contenir 100 à 200 % d'eau tout en présentant une très forte porosité (70 à 90 %) ²⁰¹. Par ailleurs, les andosols contiennent jusqu'à 40 % de matière organique en surface, pour encore 2 % à 1 mètre de profondeur.

²⁰¹ On remarque, en soumettant une pincée de terre humide allophanique à la pression des doigts, la libération d'une partie de l'eau contenue. Il s'agit du phénomène dit de *thixotropie*.

Sur le versant Wouri, les andosols typiques, à solum A-C ou A-S-C, se rencontrent à partir de 800 mètres d'altitude et correspondent globalement à la ceinture haute d'occupation paysanne, se prolongeant très largement sous la couverture forestière dense d'altitude. On les trouve sous champs cultivés, habitations, jachères ou forêts anciennes.

Les cinq profils présentés ici apparaissent, parmi de nombreux autres, comme particulièrement représentatifs des andosols à allophanes du versant Wouri.

Les horizons organiques de surface OH et Ah sont généralement très humifères. On observe au sein des OH de nombreux débris végétaux (fibres, fragments de feuilles, radicelles, spores ou pollens) déjà en voie d'humification, leur structure originelle étant partiellement reconnaissable. Ces OH sont le signe d'un couvert végétal actif (le solum VI₂ est levé sous jachère récente, II₄ sous forêt dense d'altitude, VII₁ sous jardin de cultures associées et IX₄ sous les fougères arborescentes de la grande forêt bordant les derniers champs wakpe d'altitude). La particularité des OH réside dans leur taux inhabituel de matière organique déjà humifiée, présente sous forme de complexes organo-minéraux associés aux argiles volcaniques. La structure de ces horizons est systématiquement granulaire, signe du travail intense de la micro faune.

Entre cinq et dix centimètres, l'horizon OH fait place à un Ah typique des andosols, lui aussi très humifère. La transition entre les deux est généralement brutale, le Ah se distinguant nettement par la quasi disparition des résidus de litière au profit d'une matière organique bien humifiée, associée aux argiles. Ces complexes organo-minéraux sont observables au microscope sous la forme de gros agglomérats grumeleux, foncés et opaques. La structure des Ah est plus fine que celle des OH. La proportion d'argiles des Ah est variable selon l'altitude, l'activité anthropique ou l'âge du sol. La couleur des horizons organiques est donc changeante d'un solum à l'autre, en fonction de la part d'argiles : de 7,5YR1/2 pour II₄ Ah, à 7,5YR2/4 pour VI₄ Ah par exemple.

La fraction minérale en grains des andosols du versant Wouri est diversifiée à l'extrême. Plusieurs facteurs conditionnent la nature des minéraux rencontrés ainsi que leur position dans le solum. Tout d'abord, les horizons organiques, par définition (et habituellement ailleurs) essentiellement composés de matière organique des sols, comportent dans la région des quantités remarquables de minéraux éolico-volcaniques, les tephra (voir le chapitre suivant). Leur diversité est telle que deux solums séparés d'à peine cinquante mètres peuvent contenir des niveaux de retombée très différents. Les andosols du versant Wouri en contiennent pratiquement tous. Les tephra se distinguent souvent du cortège minéral de la roche mère par un faible degré

d'altération. On observe encore leurs proéminences aciculaires intactes dues aux fortes contraintes subies lors de la formation. Les silhouettes minérales sont anguleuses et se découpent nettement à l'observation microscopique. Les horizons organiques des andosols pris en exemple, mais aussi les horizons structuraux sous-jacents, contiennent des retombées de verre blanc acide (VII₅ AL, VI₅ Ah), de verre blanc en baguettes (VI₄ OH), de verre blanc bulleux (II₄ OH), d'hypersthènes (VI₄ OH), d'olivines (VI₅ OH, II₄ OH, II₄ Ah, VI₇ Ah1, VI₇ Ah2), ou de verre brun (VI₅ OH). Ces quelques exemples, non exhaustifs, laissent entrevoir la richesse des andosols en minéraux exogènes.

Les tephra ne constituent évidemment pas la seule source minérale des andosols du versant Wouri. On trouve inmanquablement des minéraux issus du cortège de la roche mère volcanique. Les andosols sont caractérisés par leur faible profondeur. Aussi rencontre-t-on fréquemment les indicateurs de l'altération du basalte au sein des horizons de surface OH et A, même sans perturbation anthropique notoire. Augites (VI₄ Ah), olivines (VI₅ Ah), magnétites, mésostase basaltique, feldspaths (II₄ Ah) font partie du cortège volcanique parental. L'âge récent des andosols (donc leur faible profondeur), les activités biotiques ou anthropiques, participent de la forte teneur en minéraux basaltiques dans les horizons de surface.

Les andosols étudiés comportent fréquemment un horizon structural S typique. Dominé par les argiles allophaniques, il contient néanmoins un taux de matière organique important (il est parfois difficile de le distinguer, par la couleur, des Ah et les transitions sont généralement peu marquées). La structure est généralement faiblement polyédrique, poreuse, et la texture argilo-limoneuse. On rencontre par endroits des graviers basaltiques en voie d'altération issus de projections pyroclastiques (VI₄ S). La couleur de l'horizon structural varie, de ce que nous avons pu en voir, du 5YR2/6 au 7,5YR2/4. Les argiles sont clairement exprimées à l'observation microscopique et se répartissent sur la lame mince sous la forme de nuages jaune pâle à orangé. Plus le S est proche de la roche mère, plus les minéraux du cortège parental sont visibles (augites, olivines, magnétites, feldspaths, etc.).

Le S se superpose enfin à un horizon C ou R_{vo}, généralement entre cinquante centimètres et deux mètres de profondeur.

Les andosols du versant Wouri sont parmi les plus fertiles de la planète. Ils sont caractérisés par une couleur brun sombre en surface, tirant vers le brun jaune foncé au fil de la progression vers le bas du solum. Les horizons sont faiblement différenciés, meubles et bien

structurés. En fonction de l'âge du sol, la texture est plus ou moins argileuse, les horizons structuraux profonds comportant un taux d'allophanes plus important.

Ces sols jeunes ou rajeunis ont largement contribué à l'attractivité du Mont Cameroun, ils sont à l'origine du peuplement mokpe et des guerres coloniales pour la possession de la terre. Par leur capacité de conservation en eau, la richesse et la rapidité de libération des éléments minéraux assimilables, les andosols à allophanes constituent des indicateurs fondamentaux du potentiel de fertilité des terres agricoles.

Contexte des solums étudiés :

VII₅ : Situé à 1350 mètres d'altitude, il borde un jardin de cultures associées sous couverture forestière. Chemin d'accès au relais SHF, sur les hauteurs du village de Bonakanda.

VI₄ : Vers Mapanja, dans la zone forestière (800 mètres d'altitude). Levé à l'emplacement d'un jardin de cultures associées récemment retourné à la jachère.

VI₅ : Près du village de Mapanja (830 mètres d'altitude), sous végétation forestière de jachère longue. Solum très racinaire, litière variée et abondante.

II₄ : Zone forestière dense située au-dessus du refuge Hut 1 (1800 mètres d'altitude). Les fougères arborescentes sont nombreuses et l'on observe de grands ligneux de fort diamètre. La litière est épaisse (10 cm).

VI₇ : A proximité du village d'Ekonjo, sous forêt de bambous. Litière de feuilles de bambous abondante. Altitude : 850 mètres.

REMARQUES

Les planches qui suivent reprennent quelques uns des solums les plus représentatifs de ce que nous décrivons dans ces pages, elles n'ont pas pour vocation à être exhaustives.

Les végétaux figuratifs donnent un aperçu réaliste mais largement simplifié du peuplement à l'endroit du levé ; leur représentation n'est pas à l'échelle.

L'échelle des clichés de particules n'est pas précisée, faute d'instruments précis pour la mesurer. La taille de la plupart des minéraux va de quelques dizaines de μm à 500 μm environ (l'objectif X200 a été le plus largement employé, les plus petits minéraux en grains nécessitant pour identification l'objectif X400).

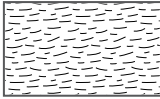
La couleur des horizons s'approche au mieux de la couleur réelle observée. Pour cela, un nuancier Munsell a été utilisé comme banque de nuances, sous logiciel Adobe Illustrator. Il va de soi que le réglage de l'imprimante ou la qualité d'impression peuvent engendrer des distorsions par rapport au réel.

LEGENDE DES PLANCHES PEDOLOGIQUES

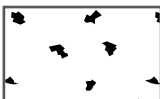
Conception et réalisation : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2009



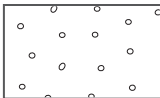
Couleur unie : horizon ne faisant l'objet d'aucun commentaire spécifique (la couleur originale est reproduite selon le code Munsell)



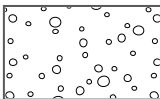
Litière (horizon OL), ou matière organique fraîche incorporée (selon contexte)



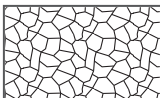
Particules de charbon de bois



Tephra fins (cendres volcaniques)



Tephra grossiers (graviers)



Horizon structural comportant des argiles à structure polyédrique



Horizon de transition S-C présentant des fragments altérés de roche mère



Coulée de lave fragmentée laissant affleurer des blocs grossiers



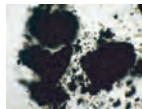
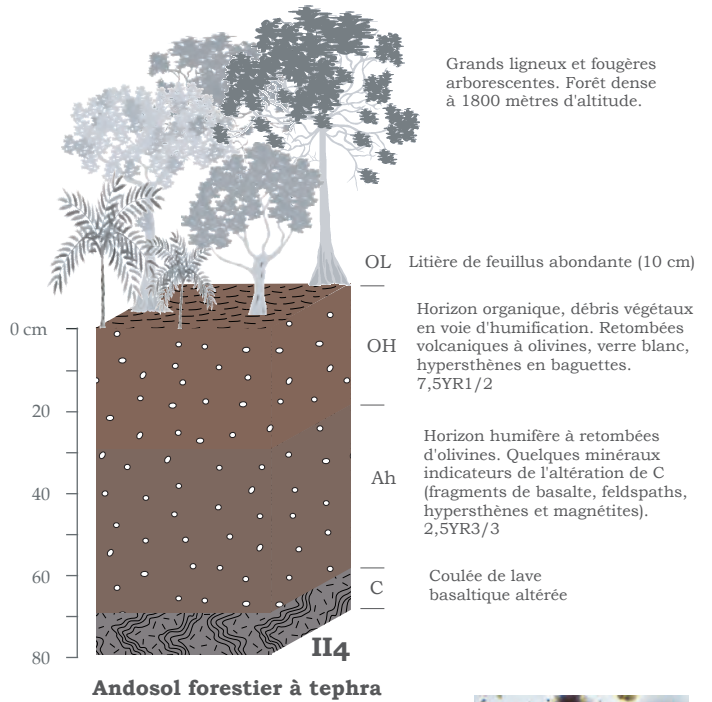
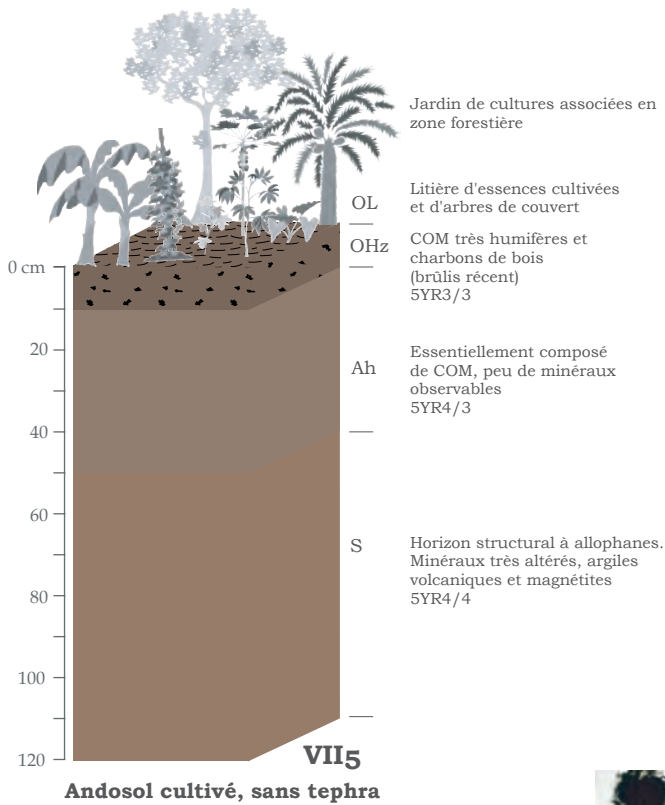
Roche mère en cours d'altération (Horizon C)



Roche volcanique (couche Rvo)

COM : Complexes Organo-Minéraux

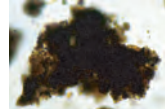
MOS : Matière Organique des Sols



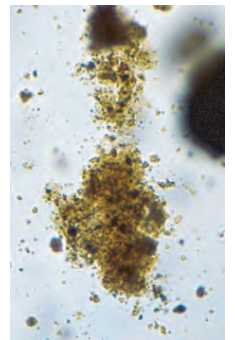
MO humifiée nébuleuse (II4 Ah)



COM à dominante humifère (VI4 Ah)



COM à teneur argilo-humique équilibrée (VII5 Ah)



Allophanes typiques des andosols (VI4 S)



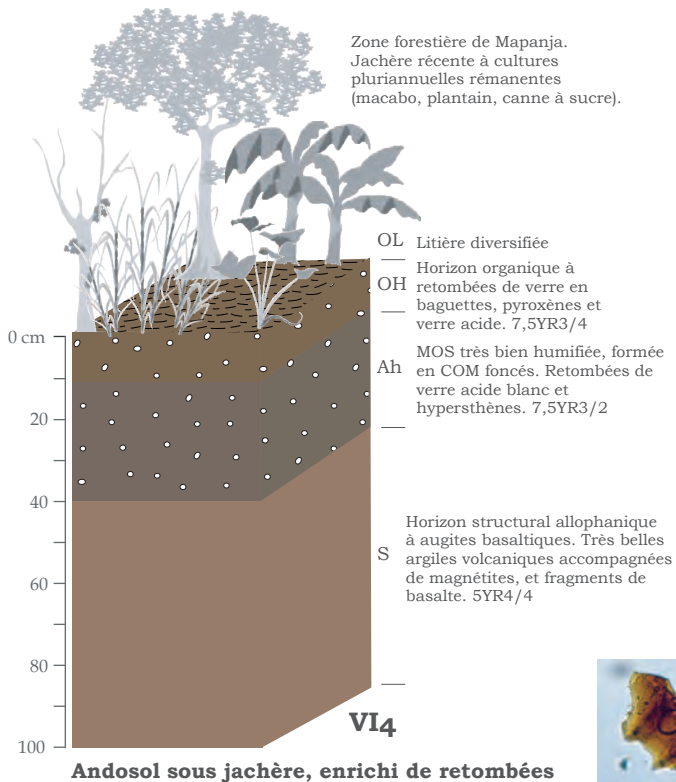
Pyroxène bipyramidé (VI5 Ah)



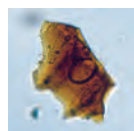
Augite aciculaire (II4 OH)



Olivine partiellement altérée en iddingsite (VI5 Ah)



Andosol typique de la zone forestière située au-dessus de la ceinture des villages wakpe. Végétation de jachère (noter le palmier à huile). (Cliché N.L.)



Verre brun volcanique (VI4 OH)



Débris végétal en voie d'humification (VI4 OH)



Détail du solum VI2, andosol forestier à horizons organiques très humifères et peu différenciés. La MOS est incorporée profondément. (Cliché N.L.)

- Les tephra

Le *Dictionnaire de Géologie* (Foucault et Raoult 2005) propose comme définition l'« ensemble des matières solides (éjecta) et liquides (laves), provenant du magma et des roches de la cheminée volcanique, entraînés par les gaz et éjectés avec eux lors des éruptions volcaniques. » Nous parlerons principalement dans ce travail de la fraction fine des tephra : les cendres volcaniques (grossières lorsque < 2 mm, fines lorsque < 0,6 mm) ou les graviers. Ce sont eux que nous avons observés sur le terrain ou au microscope, intégrés aux horizons du versant Wouri.

Nous venons de le voir, les minéraux volcaniques, qu'ils soient issus de l'altération de la roche mère ou des projections pyroclastiques, sont à l'origine des andosols fertiles du Mont Cameroun. Mais les sols à tephra du volcan ne sont pas tous des andosols. On observe des sols anciens plutôt ferrallitiques sur les pentes basses du volcan, ou encore des régosols très jeunes à profil A-C sur les coulées de laves récentes, tous régulièrement enrichis.

L'intérêt principal de telles quantités de minéraux d'origine pyroclastique, reste le renouvellement permanent des réserves nutritives accessibles aux plantes. Leur présence dans les sols constitue à ce titre un indicateur naturel de fertilité. Les cultures paysannes ou industrielles bénéficient de ces stocks mis à disposition.

Leur dispersion sur les pentes du volcan est presque systématique, rares sont les solums ne présentant pas de retombées remarquables dans au moins l'un de leurs horizons organiques. Nous estimons que 90 % des solums de notre corpus contiennent des tephra.

La dispersion des cendres et des éjecta plus grossiers (graviers) obéit à une logique aléatoire qui varie en fonction de la position du cratère, de son altitude, de l'intensité et du type de l'éruption, du relief, des vents, etc. Plus on se rapproche de la zone d'influence des cratères, plus le rajeunissement du sol par les dépôts éoliens est fréquent. La couche de retombée ne forme pas à tout coup un horizon spécifique. La plupart de nos observations montre que les cendres sont incorporées au sol sans faire perdre aux horizons organiques OH ou Ah leur identité. Si les marques d'une couche identifiable de tephra, à l'intérieur d'un solum, ne sont pas toujours repérables à l'œil nu, on dénote cependant que la présence des retombées peut modifier considérablement l'évolution de la pédogenèse, au point d'épaissir par une incorporation régulière les horizons Ah ou même, en plus grosse quantité, de créer des paléosols.

En outre, les reliefs concaves qui se forment entre les coulées tendent à recueillir des quantités de tephra plus importantes. La configuration forestière est largement influencée par le

phénomène. Payton (1993) propose une hypothèse intéressante concernant le morcellement du peuplement forestier sur le Mont Cameroun. En cas d'éruption, les dépôts de tephra, plus épais dans les ravines, contribueraient à éradiquer la végétation. Leur altération, même rapide, demanderait de nombreuses années avant de permettre une nouvelle installation des végétaux. A l'inverse, les crêtes et reliefs convexes du volcan ne recevraient qu'une quantité limitée de cendres, épargnant les grands arbres malgré la destruction des essences les plus fragiles. Nous avons observé effectivement que les langues arborées les plus avancées en altitude, au niveau de la zone de transition forêt-savane, correspondaient à des élévations du relief. On peut supposer que seuls les gros arbres survivent aux retombées. Le substrat relativement pauvre que constitue la couche de cendres fraîches empêcherait ainsi la repousse immédiate de la petite végétation brûlée. Cela expliquerait que nous ayons pu observer de très grands arbres aux abords immédiats de la zone de transition forêt-savane.

Les phases de progression ou de régression des zones forestières profitent par ailleurs des accidents topographiques. Une autre hypothèse, suggérée par S. Pomel, pourrait amener à voir dans l'occupation végétale des formes convexes, une progression du couvert forestier. Il aurait été intéressant, pour trancher, d'étudier en détail l'organisation des horizons superficiels dans les sols de ces zones de transition.

Les usages cultureux en rapport avec les sols de retombées sont en toute logique très divers. L'ensemble du versant Wouri s'étendant sous la zone de dispersion des matériaux pyroclastiques, la plupart des sols exploités présente des tephra en plus ou moins forte concentration. Sont ainsi concernés des parcelles d'agriculture paysanne en essences maraîchères associées (I₄, V₆, VII₃, VI₃, III₁), des plantations arborescentes à palmiers à huile et fruitiers (VI₁₁), des recrûs forestiers de jachères anciennes (VI₁, VI₆), des plantations industrielles de palmiers à huile (VI₁₃) et bien entendu la zone forestière d'altitude que pratiquent les chasseurs, les récolteurs de miel et d'herbes médicinales ainsi que les bûcherons (IX₄). Tous les sols à tephra ne sont pas favorables à la culture (les lithosols de coulées par exemple, les sols de mangroves, etc.) mais il est indéniable qu'un sol, normalement exploité à des fins agricoles, possède un bagage de fertilité supplémentaire lorsqu'il contient une réserve minérale d'origine volcanique.

Nous avons détecté plusieurs phénomènes pédogénétiques découlant directement des apports minéraux éoliens.

Tout d'abord, la présence importante de tephra peut ne pas perturber véritablement l'évolution classique d'un sol forestier par exemple. Sans entrer dans des considérations d'ordre chimique que nous n'avons pas les moyens d'appréhender, on peut supposer que le pH du solum III₁ est influencé par les retombées massives de verre acide contenu dans les horizons OHz et S. Situé au-dessus du village d'Ewonda, ce solum présente un horizon organique de surface d'une épaisseur de 15 cm accompagné d'un cortège minéral très abondant constitué de verre bulleux, de verre en baguettes et de billes de verre. On note par ailleurs la présence d'augites altérées en grand nombre. L'horizon inférieur S est lui aussi marqué par les retombées de verre blanc, et comporte des indicateurs de l'altération du matériau parental (magnétites, allophanes, augites altérées). La roche basaltique constitue le troisième niveau du solum (horizon C). On observe ainsi un andosol typique à profil A-S-C marqué par des retombées exceptionnelles de verre acide frais. La pédogenèse dans ce cas de figure ne semble pas avoir été perturbée. Le verre blanc, rapidement altéré, constitue ici une réserve minérale précieuse pour les cultures associées qui exploitent ce solum.

A l'inverse, on rencontre de nombreux sols perturbés par les retombées survenues au cours de la pédogenèse. Dans le solum VI₆ (de type AL-S-Sb), levé dans une jachère récente près d'Ekonjo, les billes de verre blanc pourraient être à l'origine d'une anomalie de l'organisation initiale. Les horizons organiques normalement présents au dessus du Sb ont été décapés et une nouvelle pédogenèse s'est initiée, recouvrant l'horizon structural. On observe aujourd'hui un nouveau sol AL-S superposé au Sb originel. S contient en effet des fragments de basalte en cours d'altération (présence d'olivines, d'argiles allophaniques et de micro-minéraux impossible à identifier), ce qui laisse supposer un niveau de retombées pyroclastiques importantes recouvrant le Sb. On remarquera que la multitude de billes de verre frais enregistrée au sein de Sb est totalement absente de S. Sb comporte un taux de matière organique inhabituel pour un horizon structural (fragments de végétaux, pollens), ce qui confirmerait sa proximité de la surface au moment des retombées de tephra (probablement surmonté d'un Ah aujourd'hui disparu).

Il en va de même pour le solum VI₁₁ levé au village de Mokunda sous plantation de palmier à huile en association avec des arbres fruitiers. Sur 80 cm de profondeur, le sol révèle une superposition OH-S-Sb, où S comporte de nombreux graviers de basalte (avec indicateurs de l'altération tels que magnétites, argiles volcaniques, micro-minéraux, matrice basaltique grise) ainsi que des olivines.

Le solum V₆, levé dans une zone cultivée sous végétation forestière près du village de Likombe, procède des mêmes mécanismes. On observe un AL envahi de rutilés et de verre blanc et brun, surmontant un S à allophanes dominantes sans minéraux identifiables car très altérés. Le S couvre un Sb qui comporte une multitude de rutilés et de feldspath. On peut supposer, à l'instar des sols précédents, que le niveau de retombée à rutilés fut à l'origine d'une nouvelle pédogenèse.

De manière plus inhabituelle, il est possible d'observer des paléo-horizons organiques profondément enfouis sous un sol en formation. C'est le cas des profils I₄ et VI₁₃.

I₄ est un brunisol (*cf.* chapitre suivant) situé à Bova, sur la ceinture haute des villages wakpe, sous champ vivrier. Le solum est complexe, de type AL-Ah-S-Sb-Ab. S est un niveau particulièrement caillouteux (projections de graviers pyroclastiques probable) bien que contenant des complexes organo-minéraux riches en matière organique, très bien constitués. Les retombées pyroclastiques pourraient, dans ce cas encore, être à l'origine de la nouvelle pédogenèse. Ce qui nous intéresse particulièrement est l'horizon Ab enfoui entre 120 et 200 cm. D'une épaisseur inhabituelle, il contient des complexes organo-minéraux très humifères en quantité remarquable : il s'agit à l'origine d'un Ah. Le niveau est rajeuni par un cortège minéralogique de retombées diversifiées (innombrables baguettes d'augites fraîches, hypersthènes, palagonite, sphènes). La transition avec l'horizon supérieur Sb est très nette. Peut-être les retombées de tephra sont-elles là aussi responsables d'une perturbation de l'enchaînement logique des superpositions. Le solum I₄ aurait ainsi connu au moins deux accidents pédogénétiques majeurs au cours de sa formation : l'enfouissement du Ab sous retombées majeures de cendres, donnant lieu à la formation du Sb, enfoui lui-même sous un nouveau dépôt de tephra à granulométrie plus élevée correspondant au S de la séquence récente AL-Ah-S.

Le solum VI₁₃ est situé sous plantation industrielle de palmiers à huile en aval du village de Mokunda, et présente une séquence de type AL-S-Ab. L'horizon organique AL, de 5 cm de profondeur, est sous influence directe de la plantation. Il est enrichi de tephra d'apport récent (verre brun et blanc) et contient des minéraux du cortège basaltique en cours d'altération (feldspath, magnétite, augite et nombreuses olivines) ainsi que des débris végétaux mal décomposés. Le S sous-jacent est de structure grumeleuse à graviers basaltiques probablement d'origine pyroclastique. On y observe une multitude de billes de verre frais, du verre brun, des argiles allophaniques ainsi que des olivines en voie d'altération et de gros fragments de matrice basaltique. L'horizon inférieur est un Ab aux caractéristiques clairement humifères. Il comporte de nombreuses fibres végétales encore identifiables, des complexes organo-minéraux très foncés

(la matière organique a probablement été cuite sous l'effet de la chaleur) et peu d'argiles. On y note un contenu de tephra (billes de verre blanc frais et olivines aciculaires). Il apparaît assez clairement dans cet exemple que le Ab, à l'origine Ah ou même OH, fut enfoui sous un niveau de retombées massives formant le S de la nouvelle pédogenèse (AL-S).

Enfin, il est fréquent de rencontrer, à l'instar des solums VI₃ et IX₄, des superpositions d'horizons organiques Ah très humifères.

Dans le cas de VI₃, on observe la séquence suivante : OH-Ah Ahb1-Ahb2, sous champ cultivé d'ignames et de palmiers à huile au village de Bonjongo. L'horizon OH est caractérisé par des fibres végétales en voie d'humification, des complexes organo-minéraux à forte dominante organique (couleur foncée à l'observation microscopique), très peu d'argiles apparentes et un apport très important de petits hypersthènes. La matière organique dans Ah est plus transformée, avec une dominante de complexes organo-minéraux humifères ainsi que des hypersthènes en quantité moindre. Ahb1 se distingue par un taux d'allophanes supérieur aux horizons précédents et un cortège minéral à hypersthènes, augites et quartz volcaniques. Enfin Ahb2 ne laisse apparaître que très peu d'allophanes mais comporte des complexes organo-minéraux à dominante humifère ainsi qu'un cortège légèrement différent de Ahb1, à hypersthènes (raréfiés) et augites.

Le solum IX₄ est de type très similaire : OH-Ah-Ahb1-Ahb2. Chaque horizon (caractérisés sur l'ensemble du profil par un taux de matière organique élevé, des complexes organo-minéraux très foncés et une structure grumeleuse), à l'exception de OH, comporte un cortège de retombées propres : augites et olivines fraîches pour Ah, augites, verres, olivines et quartz volcaniques pour Ahb1, et enfin augites aciculaires pour Ahb2.

Il semble que ces deux exemples montrent l'influence directe des tephra sur la constitution des horizons organiques de surface. Chaque phase de retombée laisse supposer un léger bouleversement du milieu, d'abord par contact thermique avec les végétaux, puis par modification de la composition chimique du sol. La végétation s'adapte et contribue à la création d'un nouvel horizon organique, se superposant aux précédents. On obtient ainsi des sols forestiers à horizons humifères profonds (plus d'un mètre pour VI₃) très favorables au développement des racines.

L'observation des sols à haute teneur en minéraux éolico-volcaniques du versant Wouri, laisse entrevoir des processus pédogénétiques complexes, impliquant des troncatures, des horizons enfouis ou des superpositions continues d'horizons de même nature. Nous serions tenté, à travers ces exemples, d'établir une hiérarchisation du traumatisme volcanique sur la

pédogenèse. Les paléo-horizons enfouis sous une nouvelle pédogenèse (cas de I₄ et VI₁₃) pourraient avoir subi un bouleversement suffisamment important pour engendrer une remise à zéro du compteur pédologique. Les superpositions d'horizons humifères Ah par contre (IX₄, VI₃), pourraient témoigner de légers remaniements de la végétation sous l'influence de retombées moins denses : suffisantes pour différencier les horizons organiques, mais pas assez violentes pour briser la logique de formation du sol. Enfin certains andosols régulièrement enrichis, mais plus faiblement, pourraient ne pas subir de modification de leur processus pédogénétique (III₁).

Les retombées pyroclastiques alimentent les sols de manière plus ou moins intense et contribuent à leur approfondissement. Les tephra sont ainsi d'excellents indicateurs naturels de fertilité, enrichissant les sols d'une réserve conséquente d'éléments assimilables par les plantes. De la même manière que les allophanes, les tephra sont des témoins mémoriels de la richesse des sols volcaniques, de longtemps appréciés des hommes.

Contexte des solums étudiés :

III₁ : Situé à 1230 mètre d'altitude au-dessus du village d'Ewonda, le solum est levé en bordure d'un champ de cultures associées en zone forestière secondaire.

VI₆ : Levé à 750 mètres d'altitude, le solum est situé en limite du village d'Ekonjo, sous un ancien champ en jachère où l'on observe des recrûs ligneux récents.

VI₁₁ : Au village de Mokunda, à 400 mètres d'altitude, sous plantation de palmiers à huile en association avec de nombreux arbres fruitiers. Les horizons sont peu différenciés.

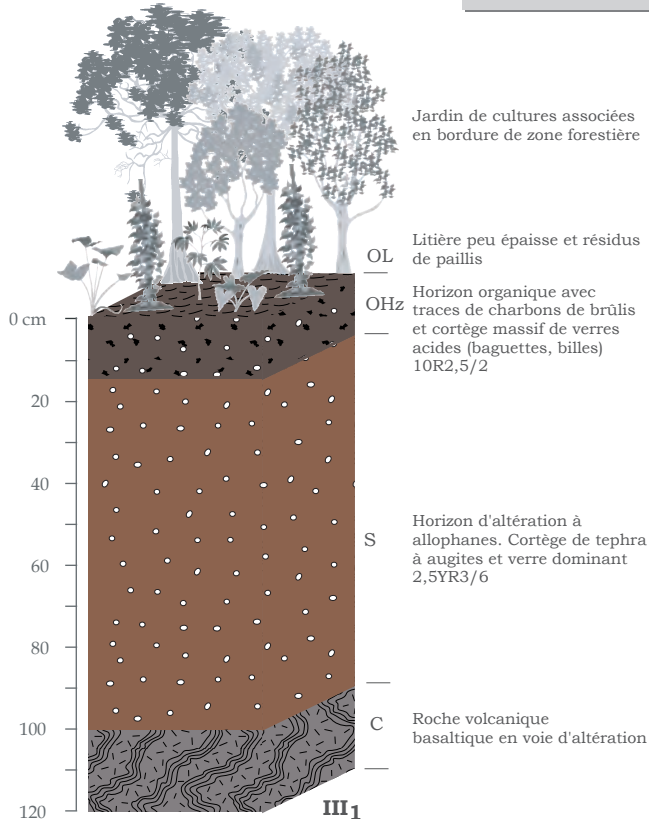
V₆ : A 800 mètres d'altitude, en zone de jardins cultivés. Le solum est surmonté d'une végétation forestière récente.

I₄ : La coupe est effectuée sur deux mètres de profondeur, au village même de Bova (900 mètres d'altitude), sous champ vivrier en culture.

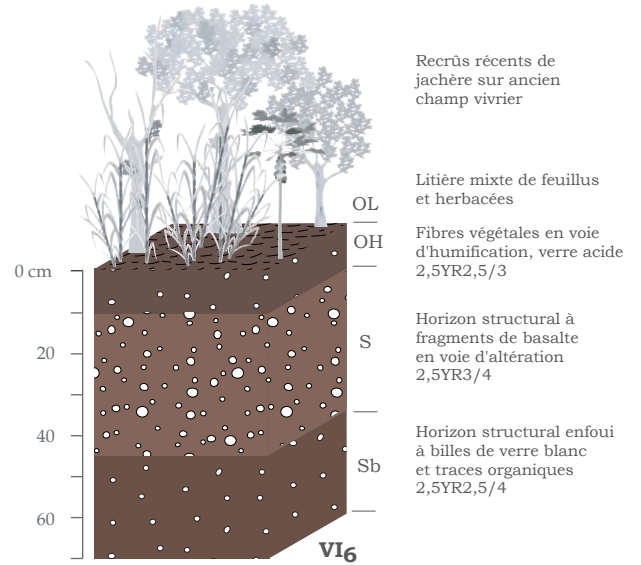
VI₁₃ : A 200 mètres d'altitude, au quartier Karata situé en aval du village de Mokunda. Solum levé sous plantation industrielle de palmier à huile.

VI₃ : Situé à 550 mètres d'altitude, au village de Bonjongo sous champ cultivé en ignames et palmiers à huile.

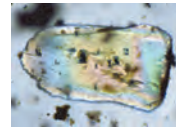
IX₄ : A 1550 mètres d'altitude, sous zone forestière dense. Quelques champs wakpe épars et fougères arborescentes. Litière abondante.



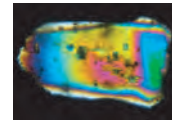
Andosol typique enrichi sans perturbation



Andosol à retombées grossières et Sb enfoui



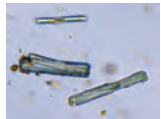
Olivine en lumière naturelle (III₁ OHz)



Olivine en lumière polarisée (III₁ OHz)



Olivine associée à des magnétites (VI₆ AL)



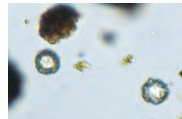
Baguettes d'hypersthène et verre acide (III₁ OHz)



Baguette de verre blanc (VI₆ OH)



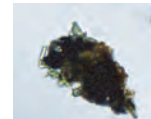
Verre blanc bulleux (VI₆ OH)



Bille de verre acide (VI₆ Sb)



Bille de verre acide (VI₁ OH)



Matrice basaltique (VI₆ S)



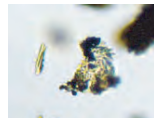
Echarde d'augite (VI₁₁ S)



Augite aciculaire (VI₁ OH)



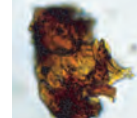
Phylolithaire (III₁ OHz)



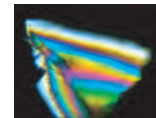
Matrice basaltique et magnétites (VI₁ Sb)



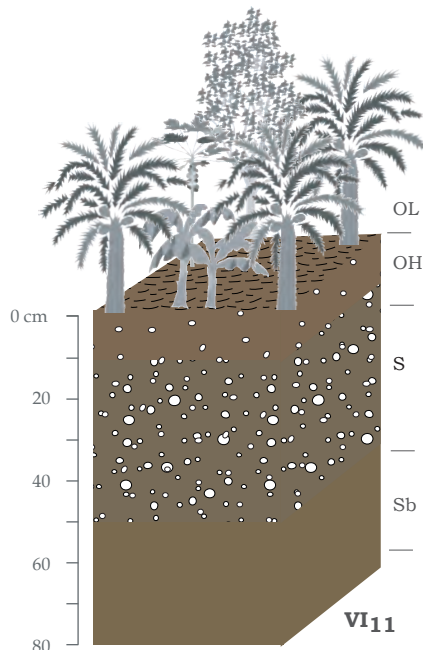
Augite fraîche (VI₁₁ S)



Verre brun (VI₆ OH)



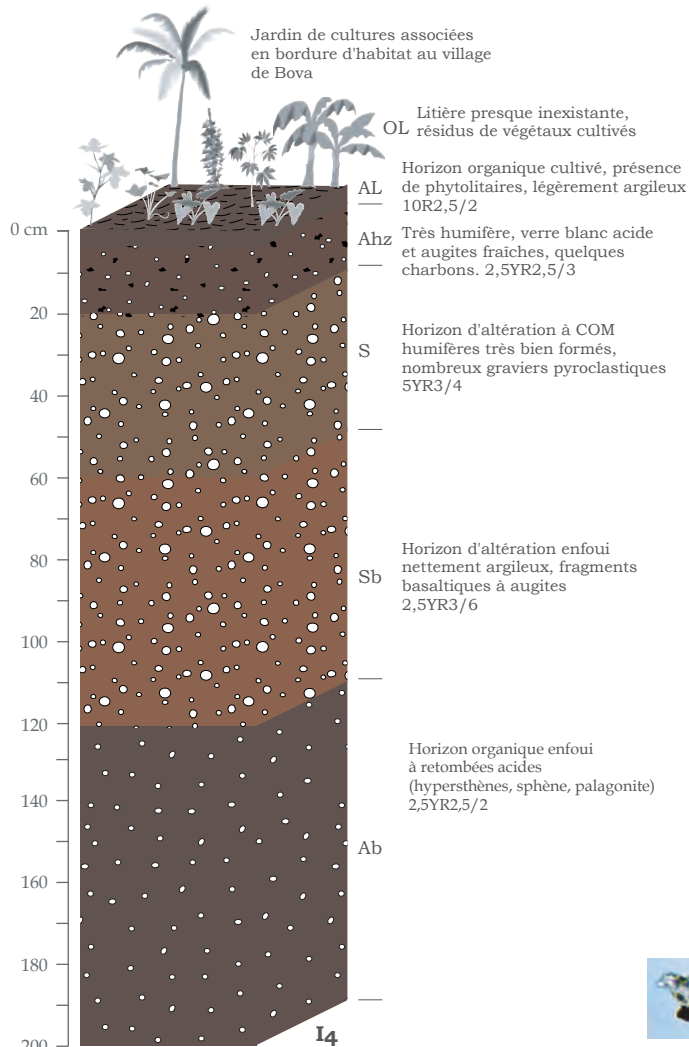
Augite en LP (VI₁₁ S)



Andosol cultivé à horizon structural enfoui sous projections pyroclastiques



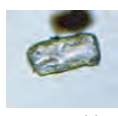
Niveaux de retombées pyroclastiques à granulométrie variable. Environs de Buea (Woniaywongo). (Cliché N.L.)



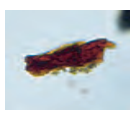
Brunisol à paléo-horizons A et S



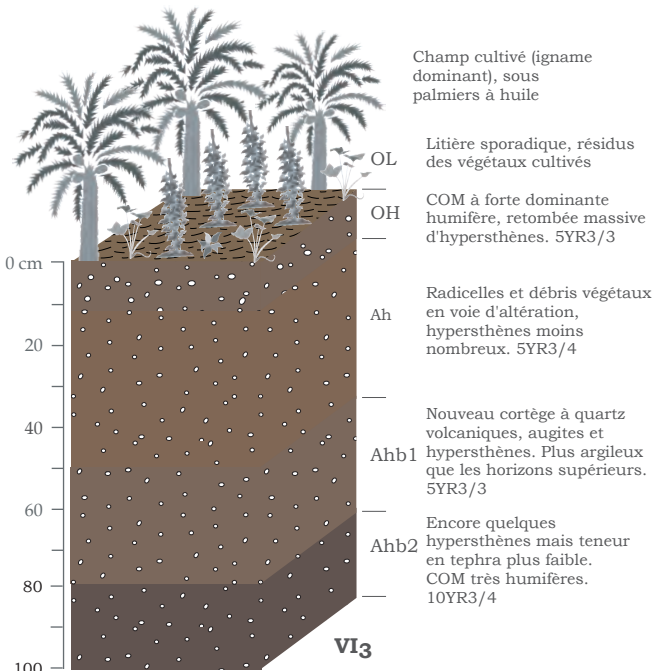
Aiguille d'augite (VI₁₃ Ahb)



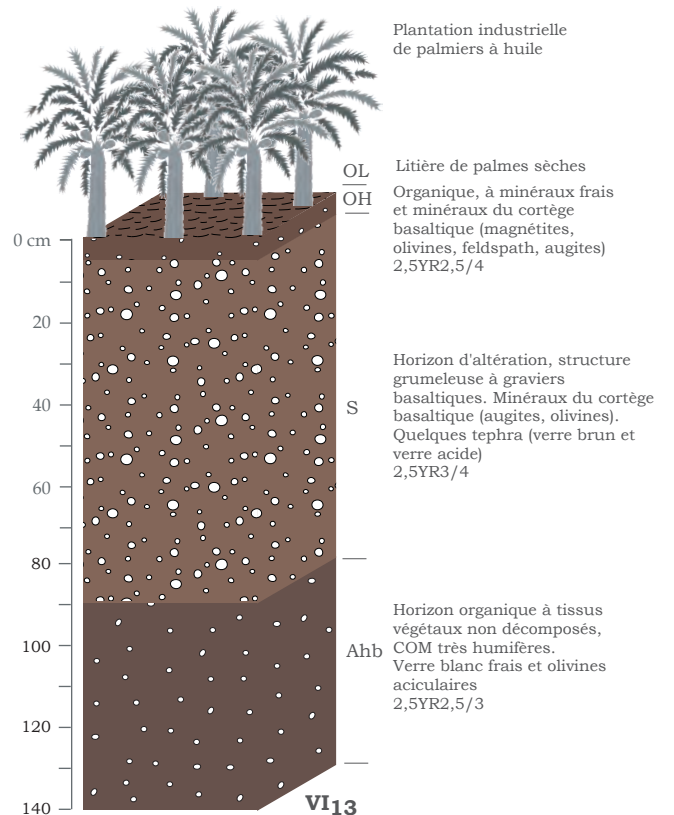
Verre acide (I₄ Ahz)



Verre volcanique brun (VI₁₃ S)



Andosol à horizons organiques multiples



Andosol à paléo-horizon organique sous culture industrielle



Verre acide (VI₁₃ S)



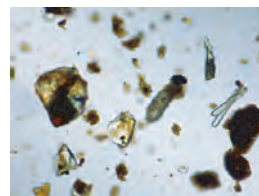
Olivine (VI₁₃ OH)



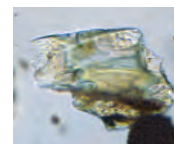
Pyroxène (VI₃ Ahb2)



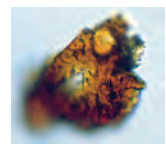
Phytolithaires (I₄ AL)



Retombées mixtes : quartz en baguettes, olivines (VI₃ Ahb1)



Augite aciculaire (VI₁₃ Ahb)



Verre volcanique brun (VI₁₃ S)



Brunisol forestier à horizons organiques superficiels et S profond (VI₁). L'horizon OH contient des retombées fraîches (verre volcanique brun, hypersthènes). Sous jachère récente au village de Boanda, 450 m d'altitude. (Cliché N.L.)

- Les horizons à caractère rédoxique des brunisols

Sieffermann (1973 : 70) évoque certains des sols du Mont Cameroun sous le nom de « *sols bruns eutrophes tropicaux* »²⁰². Très proches des andosols, ils s'en distinguent par des caractéristiques parfois ténues, que l'auteur avoue ne pas être toujours simples à déterminer : « [...] *leur distinction n'est pas facile. Dans cette région on peut observer tous les intermédiaires entre les deux extrêmes.* »

Sans les outils du pédologue de renom, nous ne pouvons ici prétendre apporter un éclairage nouveau sur ces distinctions. Cependant nous avons constaté à l'observation simple que certains andosols, plutôt évolués, revêtaient des traits apparents suffisamment affirmés pour leur accorder une identité propre.

Certaines de ces caractéristiques ont une influence directe sur les usages agricoles, comme nous allons le montrer.

Les brunisols se rencontrent, à l'instar des andosols, sur matériau parental basaltique mais ils sont plus anciens que les andosols archétypaux, donc d'une profondeur généralement plus importante. Ils sont situés, pour ceux que nous avons pu observer sur le versant sud-est du volcan, sous un régime pluviométrique variant de 3 à 6 mètres annuels environ (contre 10 mètres de pluie en moyenne pour le versant sud-ouest). Les brunisols, plus évolués que les andosols, sont moins soumis aux rajeunissements provoqués par les retombées pyroclastiques ou les coulées de lave : on les trouve assez éloignés des centres d'émission, donc plus bas sur le versant.

La position altitudinale, l'âge et le climat agissent sur le caractère plutôt argileux des horizons d'altération, et sur un taux de matière organique un peu inférieur à celui des andosols. La structure des horizons S est souvent polyédrique et les graviers basaltiques en voie d'altération qui s'y trouvent présentent très fréquemment des traces d'oxydo-réduction. Nous attribuons ce fait au contraste marqué des saisons de ce côté-ci du volcan, alternant les phases humides saturées d'eau de la saison des pluies et les phases notoirement sèches s'étendant de novembre à mars.

²⁰² Nous nommerons pour notre part « brunisols » les « *sols bruns eutrophes tropicaux* », afin de suivre la nomenclature du *Référentiel Pédologique* (2008).

Malgré leur teneur plus élevée en argile que les andosols purs, les brunisols présentent la plupart du temps un bon drainage. Ce qui veut dire que les horizons de surface, par ailleurs moins humifères, ont une capacité de rétention inférieure à celle des andosols, engendrant pour les périodes critiques de fin de saison sèche, des contraintes d'irrigation. Nous l'avons développé en deuxième partie (chapitre III), les paysans du versant Wouri sont dans l'obligation d'irriguer certaines cultures maraîchères entre janvier et mars. Le travail est considérable dans les zones non équipées de conduites d'eau courante. Les sources étant rares sur le versant du fait de la porosité du substrat volcanique, les corvées de portage, dans l'un des endroits les plus arrosés de la planète, sont pourtant inévitables.

En guise de présentation, le solum V_6 est un bon exemple de brunisol du versant Wouri, bien qu'il ne présente pas de marque spécifique d'oxydo-réduction. La coupe est levée au village de Likombe, sous végétation forestière récente. Les ligneux sont de faible diamètre. L'organisation des horizons est de type AL-S-SC. L'ensemble du solum comporte des rutilés en quantité notoire (7% des particules observées sur la lame). L'horizon AL de surface, cultivé, présente une matière organique bien humifiée associée en complexes organo-minéraux aux argiles déjà dominantes. On y trouve des retombées de verre blanc et brun. Le niveau S est argileux à structure polyédrique fine. Les complexes organo-minéraux ont une forte cohésion à l'écrasement. L'horizon SC comporte quant à lui de nombreux fragments de roche basaltique en voie d'altération. Les argiles sont ultra dominantes sur la lame mince (85% des particules observées sur la lame) et la matière organique difficilement repérable. Pourtant la porosité est forte (pas de trace d'hydromorphie). Les caractères de l'altération sont sur ce solum nettement marqués bien qu'il soit situé à une altitude de 800 mètres. Son âge ne fait pas de doute en regard de la profondeur de la coupe (2 mètres au total, le sol lui-même étant plus profond). Il semble bien s'agir d'un brunisol.

On observe dans le cas du solum VI_1 une superposition très similaire, mais cette fois-ci de type OH-Ah-S-Sg. Le solum est levé sur une zone de jachères de quelques années au village de Boanda. Les charbons des brulis de mise en culture sont encore présents dans le OH qui comporte de plus d'innombrables petits minéraux frais (verre volcanique brun, hypersthènes, etc.). L'horizon S met en évidence les caractères structuraux typiques à argiles volcaniques, bien liées, sous forme de complexes organo-minéraux, à la matière organique. La grande différence avec V_6 provient de l'horizon Sg enfoui qui présente de nombreux petits nodules friables de basalte avec traces gris-bleu et rouille d'oxydo-réduction. Les olivines aciculaires ainsi que de nombreux charbons de bois, marquent singulièrement le niveau. On peut supposer que les éjectas

volcaniques sont à l'origine d'une perturbation pédogénétique, favorisant la formation d'un nouveau sol. La structure du Sg est polyédrique grossière, la texture argilo-limoneuse. Le caractère rédoxique de l'horizon Sg est ici nettement marqué compte tenu de l'aspect des nodules basaltiques à olivine en voie d'altération. Le profil présente enfin une bonne porosité générale.

Le solum VI₉ présente un taux de matière organique important, nettement observable jusqu'à une profondeur 50 cm environ. La superposition des horizons est de type AL-Ah-Sg, sous culture maraîchère au village de Boanda. AL comporte des associations organo-minérales très foncées de forme nébuleuse, signe d'un taux de matière organique important. L'horizon Ah, toujours très humifère, recèle des fragments de basalte altéré. On y observe un peu de verre blanc et des argiles volcaniques abondantes. Sg présente une dominante argileuse et des graviers friables gris et rouille. La microscopie révèle la nature basaltique de ces graviers, associés à des micro-minéraux de la matrice.

V₁₀ présente les caractères les plus poussés de l'oxydo-réduction au sein des solums du corpus. On relève une séquence de type AL-Ah-Sg1-Sg2. Les argiles sont nettement dominantes sur l'ensemble du solum, même au sein des deux horizons humifères de surface. On observe des minéraux très altérés dont quelques rutilés. AL et Ah possèdent une structure peu fréquente en agrégats anguleux, très racinaires. Sg1 et Sg2 ont une structure polyédrique très affirmée à slickensides et fentes de retrait. La couleur gris et rouille des amas argileux ne laisse aucun doute sur les phénomènes d'engorgement périodique de ce sol, qui présente par certains aspects (gonflement-rétractation) des caractéristiques de type vertique. L'ensemble de la fraction minérale argileuse des horizons Sg laisse apparaître une couleur brun-rouille au microscope.

Les brunisols du Mont Cameroun sont très favorables à l'agriculture car leurs réserves minérales, grâce à la nature de la roche mère et aux éjectas divers, sont élevées. Cependant les traces d'oxydo-réduction observées sur les graviers basaltiques en voie d'altération laissent entrevoir des fluctuations d'hygrométrie en fonction des saisons, engendrant des contraintes particulières pour les hommes qui exploitent ces sols. C'est en ce sens que nous présentons les horizons à caractère rédoxique des brunisols du Mont Cameroun, comme des indicateurs mémoriels fiables de l'état hygrométrique du sol, susceptibles d'influencer considérablement les pratiques culturelles qui s'y rapportent.

Contexte des solums étudiés :

V₆ : Aux alentours du village de Likombe, sous jardin cultivé et végétation forestière récente (800 mètres d'altitude).

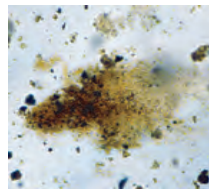
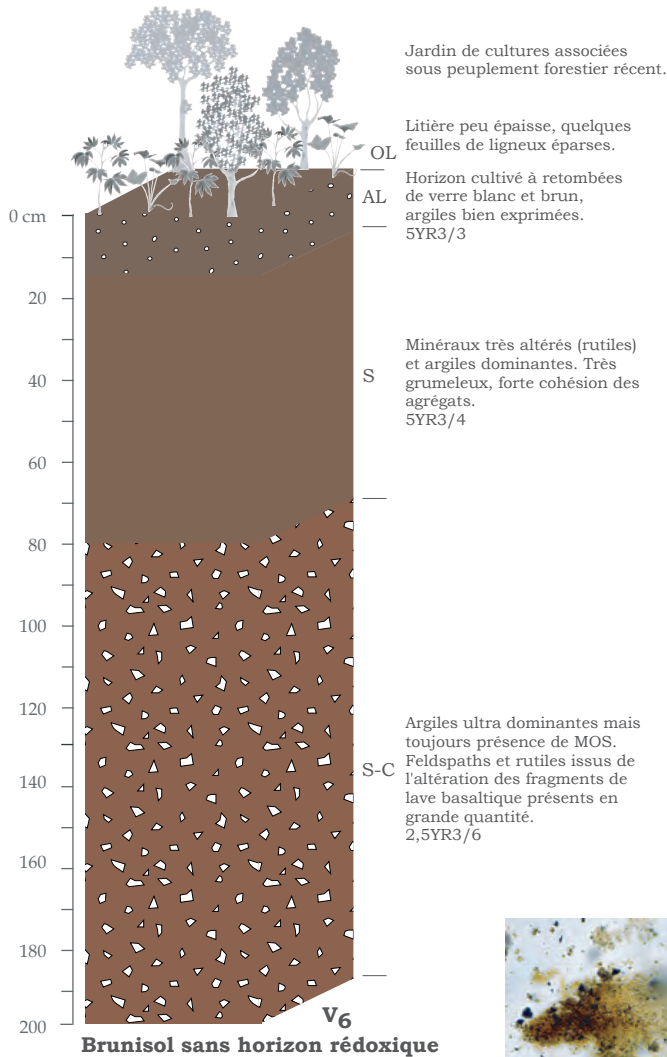
VI₁ : Jachère de quelques années au village de Boanda, à 450 mètres d'altitude.

VI₉ : A proximité du village de Boanda, sous jardin de cultures associées en cours de culture (550 mètres).

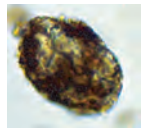
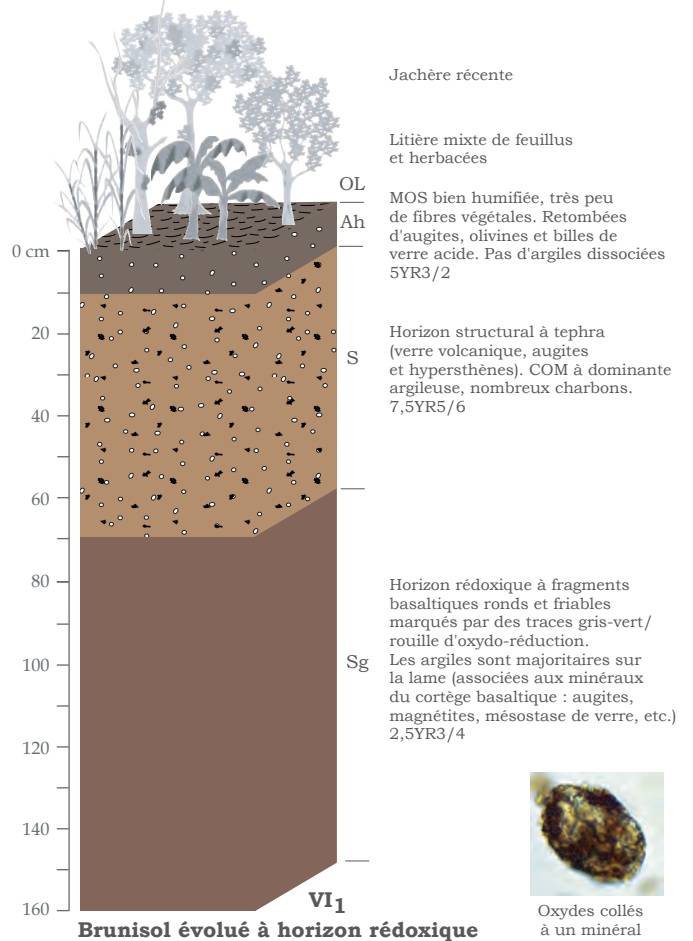
V₁₀ : Au village même de Saxenhof (550 mètres), sous jardin de cultures associées (macabo-bananier dominants).

BRUNISOLS ET HORIZONS REDOXIQUES

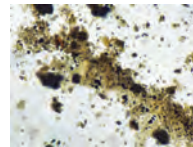
Conception et réalisation :
N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2009



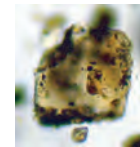
Argiles volcaniques et fer exprimé (V₁ Sg)



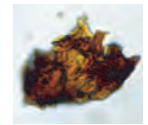
Oxydes collés à un minéral inconnu (V₁₀ Sg1)



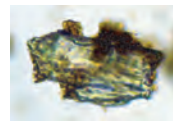
Argiles d'altération (V₆ S-C)



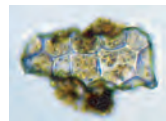
Minéral altéré (V₆ S-C)



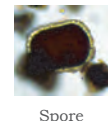
Verre brun (V₆ AL)



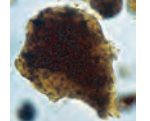
Pyroxène (V₆ S)



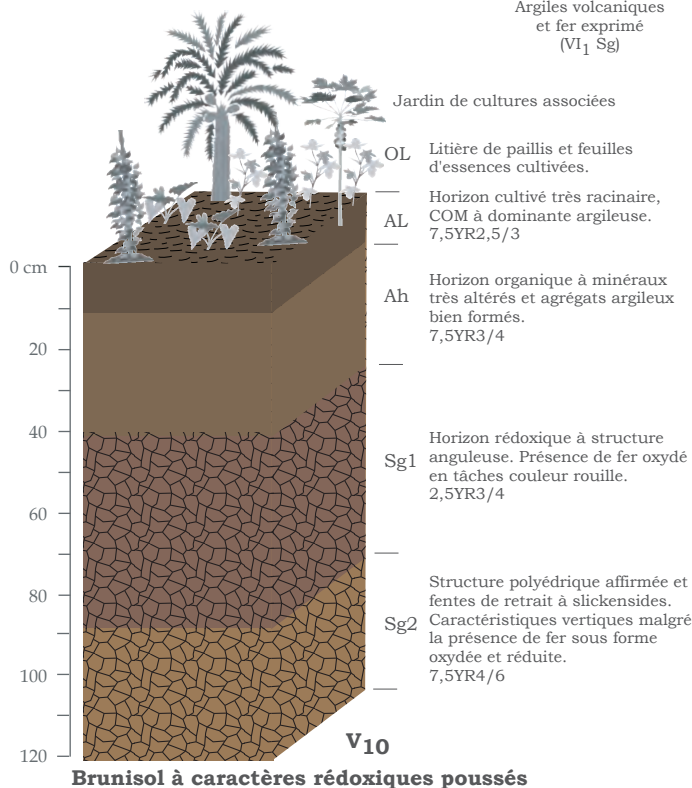
Phytolithaire (V₁₀ AL)



Spore (V₁₀ AL)



Complexe argileux et croûte de fer (V₁₀ Sg2)



Brunisol très racinaire sous zone forestière cultivée, de type Ah-S. Solum V₁₀, vers Sachsenhof. (Profondeur 80 cm, à une altitude de 480 mètres)



Brunisol de type OH-Ah-S à transition brutale (Solum V₁₁, village de Tole, 750 m d'altitude, profondeur 70 cm)

- Argiles et oxy-hydroxydes des ferrallitols

En s'éloignant de quelques kilomètres à peine des principaux centres éruptifs, sous la limite des 800 mètres d'altitude, on rencontre un type de sol très évolué qui se distingue des brunisols par une composante argileuse particulièrement développée. Il s'agit des ferrallitols. Sieffermann (1973) les donne comme les sols sur basalte les plus évolués de la partie ouest du Cameroun. Ceux que nous avons rencontrés sont profonds et plutôt drainants malgré l'importance de la fraction argileuse. Nous n'avons remarqué que peu de phénomènes d'engorgement même au sein des horizons F les plus argileux présentant certains traits vertiques (fentes de retrait et slickensides).

Les ferrallitols apparaissent comme les plus contraignants à la culture paysanne. Moins humifères que les andosols et les brunisols, ils ont une tendance à l'épuisement sans technique appropriée de régénération du stock de matière organique. Situés sur les pentes basses du versant Wouri, ils ont été les premiers exploités de manière intense par les grandes plantations. Favorables à l'agriculture, ils n'en demeurent pas moins, par certains aspects, les plus exigeants du secteur.

Plusieurs indicateurs nous ont permis de les identifier et de comprendre leur place au sein des systèmes agraires du Mont Cameroun. Tout d'abord, la texture très argileuse des ferrallitols (50 à 70% selon Vallerie 1971) combinée à un taux de matière organique inférieur aux sols précédemment étudiés, rendent difficile la pénétration des racines des essences maraîchères au-delà des horizons organiques de surface. Les paysans distinguent parfaitement les deux niveaux, organiques et structuraux, qui se détachent nettement dans les coupes pratiquées. Nous avons un jour demandé à Francis Wolete et Victor Sama²⁰³ de mettre en relation l'occupation racinaire de leurs cultures et la stratification des horizons observés dans le sol. Ces derniers ont expliqué que la plupart des racines occupe les premiers centimètres organiques appelés *top-soil*, buttant sur l'horizon structural argileux inférieur appelé *sub-soil*. Leur témoignage fait état de quelques essences seulement (manioc, bananier), suffisamment vigoureuses pour pénétrer le sol au-delà des niveaux humifères.

L'argile à dominante rouge constitue un bon indicateur de présence des ferrallitols. Les contraintes mécaniques engendrées sur les cultures appellent des aménagements particuliers, notamment pour les plantes sensibles comme le taro (*Colocasia esculenta*). Nous verrons plus

²⁰³ Membres du GIC Monane qui cultive deux hectares à Maumu sur la route d'Ekona.

avant comment, en stratégie de réponse au milieu argileux, les paysans créent un sol favorable en épaississant la couche organique supérieure.

Un deuxième indicateur, décelé au microscope cette fois-ci, a permis de préciser la nature des ferrallitols : les oxy-hydroxydes. Baize (2004) donne pour définition des ferrallitols :

« Sols des zones intertropicales caractérisés par une altération complète des minéraux alumino-silicatés primaires, l'abondance du quartz résiduel, l'élimination de la majeure partie des cations alcalins et alcalino-terreux et d'une grande partie de la silice. En outre, des minéraux de néogène sont présents en abondance tels que la kaolinite et/ou des hydroxydes d'aluminium (gibbsite et produits amorphes), des oxydes et hydroxydes de fer (goethite, hématite, produits amorphes), des oxydes de manganèse. »

Des oxy-hydroxydes (probablement de la goethite) ont été observés à plusieurs reprises au microscope optique, confirmant l'existence d'horizons ferrallitiques F au sein des solums²⁰⁴.

Le solum IV₅ est levé sous une petite plantation mixte de café, palmier à huile et cacao à Mundame. Sur 60 cm de profondeur (pas de possibilité ce jour de creuser plus profond), il présente seulement deux niveaux (AL-S). L'horizon humifère AL contient des débris végétaux mal décomposés et de la matière organique bien humifiée associée aux argiles, abondantes pour un horizon organique (autour de 45% de la surface totale des particules observées sur la lame). On note la présence des minéraux habituels relevant du cortège basaltique (magnétites, augites, micro-minéraux difficilement identifiables), signe des processus d'altération en cours. L'horizon inférieur contient le même cortège minéral mais se distingue par un taux d'argiles dominant (70 % environ), formant une structure plutôt continue sur la partie dégagée de l'horizon.

IV₃ est lui aussi caractérisé par une fraction argileuse importante, même au sein de l'horizon AL de surface (40% de la surface des particules de la lame). On observe une séquence de type AL-S1-S2. Le niveau AL ne présente que très peu de débris végétaux identifiables, l'essentiel de la matière organique étant déjà humifiée. La fraction minérale en grains est constituée de verre acide blanc. Les argiles sont ultra dominantes dans le S1 (75%), le S2 étant très légèrement plus organique (60% d'argiles pour la surface totale de particules). Les deux horizons structuraux sont marqués par la présence de fragments de basalte altéré et de magnétites.

²⁰⁴ Par prudence, nous nommerons F les horizons ferrallitiques présentant des oxy-hydroxydes nettement visibles au microscope. Les horizons d'altération similaires, très argileux mais sans oxy-hydroxydes observés, seront nommés S en l'absence de confirmation.

VIII₁ possède des caractéristiques de ferrallisol plus abouties encore, pour un profil de type AL-AF-F. L'horizon cultivé AL présente une structure polyédrique rare à slickensides. Le niveau est marqué par la présence de rutil, la quasi absence de débris végétaux ainsi qu'une proportion d'argiles volcaniques exceptionnelle pour un horizon de surface (55% de la surface des particules observées). L'horizon AF apparaît comme un horizon de transition avec peu de matière organique humifiée et des complexes d'altération argileux dominants sur la lame. L'horizon fait apparaître des traces de l'altération du matériau parental sous forme de fragments basaltiques et de magnétites. On observe des oxy-hydroxydes (goethite?) mêlés aux complexes argileux. La texture est argileuse pour une structure nettement polyédrique avec fentes de retrait et slickensides.

Le solum IV₄, sous plantation industrielle de palmier à huile, est le ferrallisol le plus caractéristique du corpus. Sur 140 cm, on observe une superposition de type AL-F1-F2. L'horizon AL présente de nombreux minéraux en grains (augites, augite aegyrienne, olivines) sur lesquels sont plaqués des oxy-hydroxydes couleur rouille. Les complexes organo-minéraux sont bien constitués et faiblement humifères. Les horizons F1 et F2 sous-jacents sont marqués par les agglomérats de minéraux néoformés (goethite ?) qui semblent cimenter l'ensemble des argiles. Les autres minéraux sont visiblement soumis à une altération poussée (olivine altérée en iddingsite, augites, rutil, pyroxènes.). F1 et F2, à agrégats anguleux polyédriques, contiennent des graviers basaltiques présentant des traces d'oxydo-réduction.

Comme partout sur le versant Wouri, les sols déclinent à l'infini des variantes de chaque grand type précédemment identifié. Peu, parmi les sols argileux que nous avons observés au microscope, contiennent des oxy-hydroxydes bien exprimés. Mais les sols que nous désignons ici sous le nom de ferrallisol sont généralement profonds, rencontrés à basse altitude²⁰⁵, possèdent un taux d'argiles élevé²⁰⁶ et un horizon F ferrallitique marqué par une couleur vive tirant sur l'ocre rouge.

Les paysans et le personnel de la CDC les reconnaissent pour être de bons sols agricoles mais sujets à de fortes baisses de fertilité si trop sollicités et difficiles à pénétrer par les racines dans le cas de certaines cultures maraîchères. Les argiles rouges et les oxy-hydroxydes sont des indicateurs fiables des ferrallisols. Leur présence marque l'obligation d'un entretien régulier

²⁰⁵ Les sols présentant les caractères ferrallitiques les plus marqués sont, dans notre corpus, répartis sur les pentes basses du versant Wouri, essentiellement dans le secteur nord-est en direction d'Ekona.

²⁰⁶ Les proportions d'argiles présentes dans les horizons F, relativement aux autres particules seules par logiciel, sont généralement comprises entre 50% et 70%.

des horizons occupés par les essences cultivées. Les amendements organiques comme le paillis, les buttes mêlées d'adventices ou la fumure animale permettent d'approfondir considérablement les niveaux humifères, en maintenant le potentiel de fertilité et en limitant les effets mécaniques des argiles dominantes.

Contexte des solums étudiés :

IV₅ : A Mundame sur la route d'Ekona Lelu, sous petite plantation de caféier, palmier et cacaoyer. 400 mètres d'altitude.

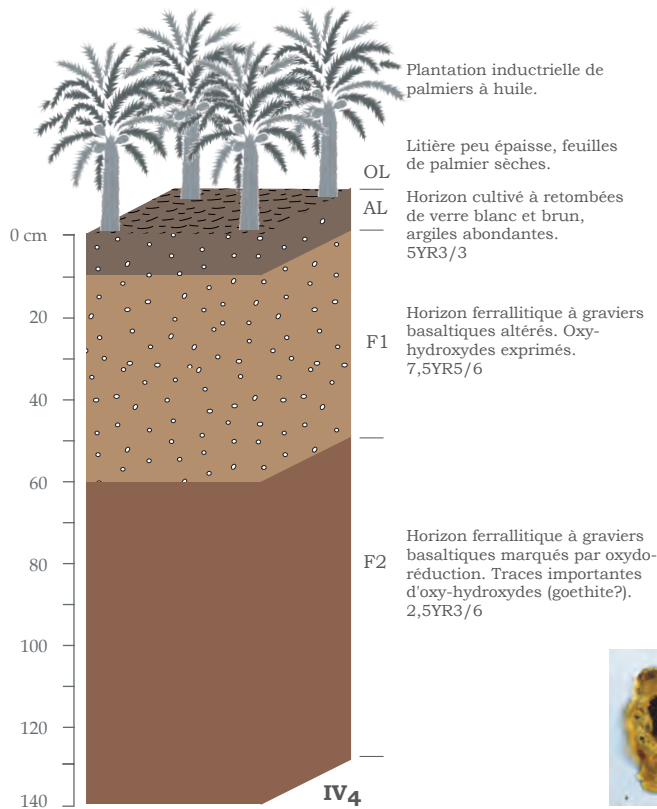
IV₃ : Au village de Lysoka, sous plantation de bananier et de caféier. Situé à 480 mètres d'altitude.

VIII₁ : Derrière le cimetière de Muea, sous champ cultivé depuis 5 ans. 450 mètres d'altitude.

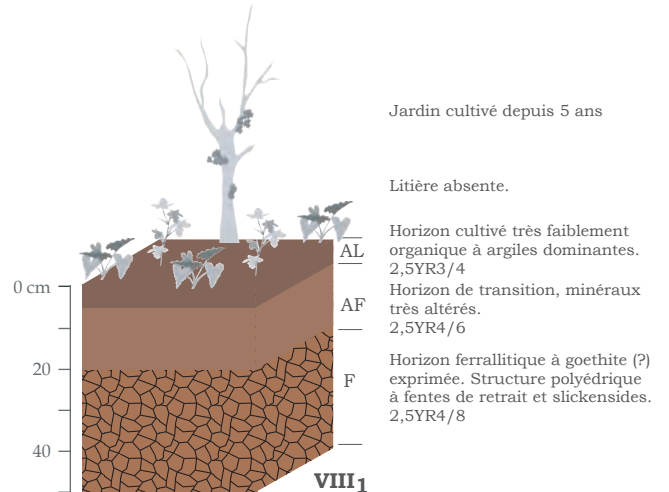
IV₄ : Le long de la route à Ekona Mbenge. Plantation industrielle de palmier à huile. La hauteur totale du solum est de 3 mètres mais le bas est incertain. 380 mètres d'altitude.

FERRALLITISOLS ARGILEUX ET OXY-HYDROXYDES

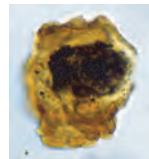
Conception et réalisation :
N.Lemoigne, ADES UMR 5185, 2009



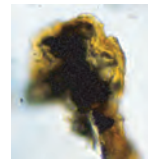
Ferrallisol type de bas de pente à oxy-hydroxydes



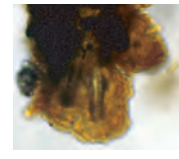
Ferrallisol peu organique à goethite (?) exprimée



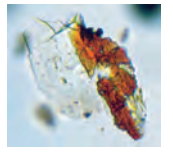
Goethite (?)
(IV₄ F1)



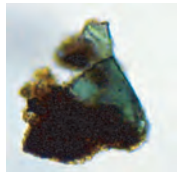
Goethite (?)
(IV₄ F2)



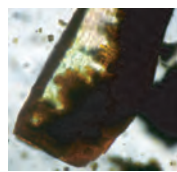
Goethite (?)
(VIII₁ F)



Olivine à placage d'oxydes métalliques
(VIII₁ AF)



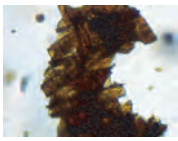
Augite aegyrinique
(IV₄ AL)



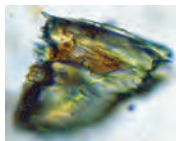
Olivine en voie d'altération (iddengsite)
(IV₄ F2)



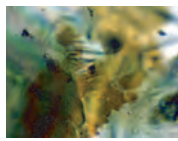
Augite et placages d'oxydes de fer
(IV₄ AL)



Amas d'oxydes métalliques
(IV₄ F2)



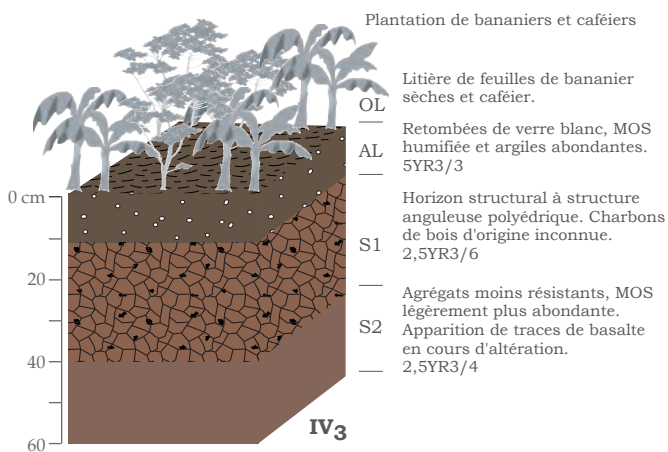
Augite aciculaire à placage d'oxydes
(VIII₁ AF)



Augite à placage d'oxydes
(VIII₁ F)



Ferrallisol de bas de pente (village de Mevio, 500 mètres d'altitude), planté en monoculture de pieds de tomates destinées à la commercialisation. Cliché N. L.



Ferrallisol argileux de bas de pente



Paysage de cultures industrielles (Firme *Tole Tea*) implantées sur ferrallitols rouges (environs de Sachsenhof, 450 mètres d'altitude). Cliché N. L.

- Roche volcanique : lithosols et régosols peu évolués.

Nous terminons l'inventaire – non exhaustif – des indicateurs mémoriels naturels susceptibles d'influencer les pratiques paysannes, par la roche volcanique elle-même. Cette dernière constitue l'assise des sols du versant Wouri. Sans être systématiquement découverte lors du creusement des solums, elle est cependant présente d'une manière ou d'une autre à presque tous les niveaux de l'organisation pédologique. Nous le voyons à l'étude microscopique, la présence des minéraux issus de la roche mère volcanique est notoire dans la plupart des horizons.

A échelle humaine, il suffit de parcourir le volcan pour rencontrer des coulées de lave basaltique âgées de quelques années seulement, tout juste refroidies. Ces coulées constituent des lithosols au sens le plus strict et sont pour les hommes des obstacles rédhibitoires à la mise en culture, tout au moins pour quelques siècles. La zone sommitale du volcan est essentiellement couverte de carapaces basaltiques mais les bas du versant sont de temps à autres, eux aussi, soumis au rajeunissement intégral, comme dans le cas de la coulée d'Ekona (1959, actuellement colonisée par des arbustes et des fougères) ou plus récemment encore celle de Bakingili (1999, actuellement colonisée par des mousses et des lichens). Des centaines d'hectares se soustraient naturellement ainsi à l'activité agricole.

De manière moins radicale, la zone forestière haute s'étendant au-delà des limites supérieures de l'occupation agricole wakpe, ainsi que certaines zones de basse altitude correspondant à d'anciennes coulées, présentent des régosols peu évolués à horizon humifère OH ou Ah surmontant la roche mère volcanique Rvo. La profondeur du niveau organique et le degré d'altération du matériau parental déterminent la possibilité d'un usage agricole.

Dans le cas du solum VI₈, situé à 650 mètres d'altitude sur les flancs du Mont Etinde (cône adjacent le plus connu du Mont Cameroun), on observe un horizon OH d'à peine 10 cm posé directement sur une coulée de lave en cours d'altération. Une forêt jeune à *umbrella tree* (*Musanga* spp.) couvre l'endroit mais l'horizon OH est de trop faible épaisseur pour envisager l'enracinement d'essences maraichères. Ce dernier comporte des olivines fraîches, du verre brun ainsi que l'ensemble des minéraux indicateurs de l'altération du matériau parental : magnétites noires, fragments gris de basalte et micro-minéraux associés. La matière organique est constituée de débris végétaux encore identifiables (feuilles, fibres ligneuses, radicelles) ainsi que d'humus plus décomposé. On note quelques argiles. L'horizon Rvo inférieur est dur et non friable.

II₃ présente un stade plus évolué de régosol à double horizon humifère (Ah1 et Ah2) atteignant une profondeur de 40 cm. On note une séquence Ah1-Ah2-Rvo, située à 1600 mètres d'altitude dans la zone forestière dense à fougères arborescentes. Ce sol est un bon exemple de sol très jeune parfaitement en mesure de supporter des cultures maraîchères. La quantité importante de minéraux altérables disponibles pour les plantes, ainsi que sa teneur en matière organique, sont considérables. Dans le cas présent, son éloignement des foyers d'habitat explique l'absence de mise en valeur actuelle. On constate pourtant des charbons de bois en quantité significative dans l'horizon Ah1 (5%, peut-être un ancien brûlis). Les complexes organo-minéraux, d'aspect nébuleux et très foncé à l'observation, ont une très forte tendance humifère. On observe de nombreux tissus végétaux en voie d'humification, des olivines altérée ainsi que des tephra (verre blanc, billes de verre et verre en baguettes). Ah2 se distingue de l'horizon précédent par l'absence de charbons de bois et l'apparition de petits pyroxènes et de feldspath, indicateurs de la proximité du matériau parental. Les complexes organo-minéraux sont toujours à forte teneur organique et côtoient des débris végétaux en cours d'altération. La transition avec le niveau rocheux parental est brutale.

Enfin, les régosols les plus évolués présentent une roche mère fragmentée. De nombreux jardins de cultures associées sont implantés sur ces sols difficiles à travailler car parsemés de blocs rocheux affleurant. Les archives de la fin du XIX^{ème} siècle relatent la phase de conquête des terres basses pour la mise en place des sociétés de plantation. Les populations autochtones furent repoussées en altitude ou parquées dans les zones à régosols pierreux. A l'heure actuelle, le travail de la terre passe très souvent par un aménagement des parcelles qui tient compte de la présence des blocs rocheux. Les essences adaptées telles le macabo s'accommodent assez bien des niches terreuses qui s'étendent entre les blocs mais le mitage de la surface exploitable empêche de nombreuses cultures. Un temps considérable est consacré à l'enlèvement des pierres. Lorsque la main d'œuvre manque pour une telle tâche, il faut se contenter des espaces interstitiels²⁰⁷.

Le solum VII₄ présente cette configuration de régosol à blocs parsemés. Il est levé sur les hauteurs du village de Bonakanda, sous jardin de cultures associées (macabo et bananier

²⁰⁷ Une anecdote ayant directement trait à ces contraintes nous est rapportée par Moki Mokondo (entretien du 31 janvier 2006). La question est de nous.

« - Avez-vous des employés ?

- Notre famille travaille ici mais nous employons aussi des ouvriers. Mais pas permanents. Quand vient le moment de creuser les trous [pour planter les ignames] ou de défricher, nous tous, qui allons à l'école, ne pouvons pas passer tout notre temps dans les champs. Donc ceux qui viennent de l'extérieur, on les appelle pour creuser les trous. Mais pour combler, nous faisons cela nous même car les manœuvres remettraient les pierres dans les buttes et cela gênerait la croissance des ignames. Parce qu'ils font ça pour l'argent. [...] »

dominants). On observe la séquence suivante : OH-Ah-Dvo. Les deux horizons organiques cumulés ne dépassent pas 30 cm à la verticale de la coupe mais il est évident que cette profondeur varie considérablement suivant les endroits choisis sur la parcelle. L'horizon OH contient à foison des débris végétaux en voie d'humification, issus des paillis réguliers du champ. Les complexes organo-minéraux sont à dominante humifère et l'on ne dénote pas de minéraux spécifiques à part quelques retombées de verre acide. Ah présente des complexes organo-minéraux bien équilibrés où la matière organique est toujours présente. Les argiles d'altération font leur apparition. Le niveau inférieur Dvo est formé sur une coulée de lave altérée ayant libéré des blocs de dimensions hétérogènes. Les produits affleurent par endroits dans le champ, diminuant d'autant les possibilités de mise en terre des plants.

Contexte des solums étudiés :

Coulée d'Ekona : Actuellement colonisée de mousses, lichens, fougères et arbustes. Observable entre 1200 et 3000 mètres d'altitude, sur les hauteurs du village d'Ekona Lelu.

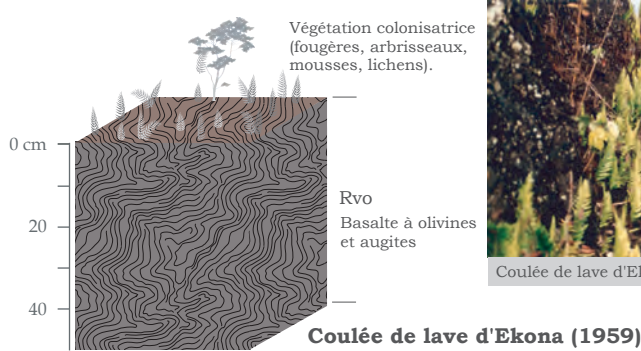
VI₈ : Zone forestière de recrû à *umbrella tree* (*Musanga* spp.), au dessus du village de Boando. Le solum est levé à 650 mètres d'altitude. Sur cette ancienne coulée, un seul horizon humifère OH s'est formé, d'une profondeur de 10 cm à peine.

II₃ : Sur le sentier qui mène au premier refuge (Hut 1), itinéraire d'ascension du Mont Cameroun. Zone forestière à fougères arborescentes. 1600 mètres d'altitude.

VII₄ : A 1400 mètres d'altitude sur le chemin d'accès au relais de télécommunications de Bonakanda. Solum levé sous champ d'essences maraîchères associées, plantées entre les blocs de basalte.

ROCHE BASALTIQUE, LITHOSOLS ET REGOSOLS

Conception et réalisation :
N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2009



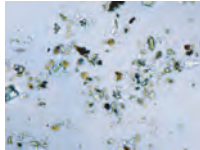
Lithosol basaltique



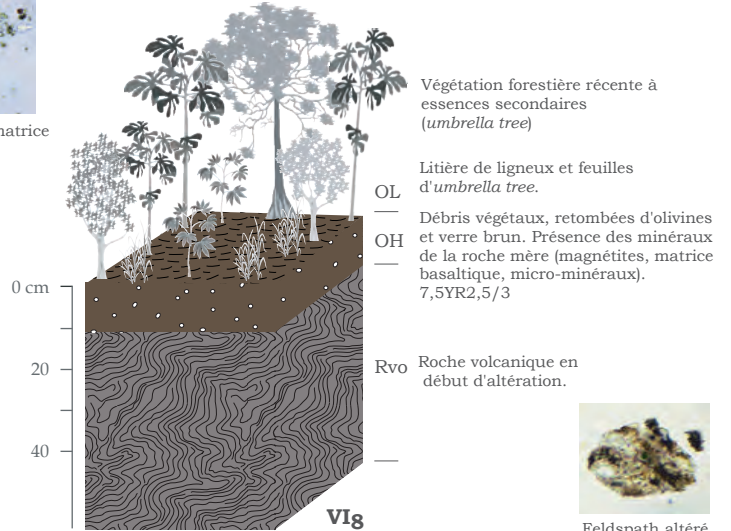
Augite basaltique
Lumière naturelle
(II₃ Rvo)



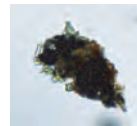
Augite basaltique
Lumière polarisée
(II₃ Rvo)



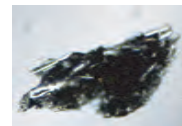
Micro-minéraux de la matrice
basaltique
(VI_g Rvo)



Régosol sur coulée à horizon OH



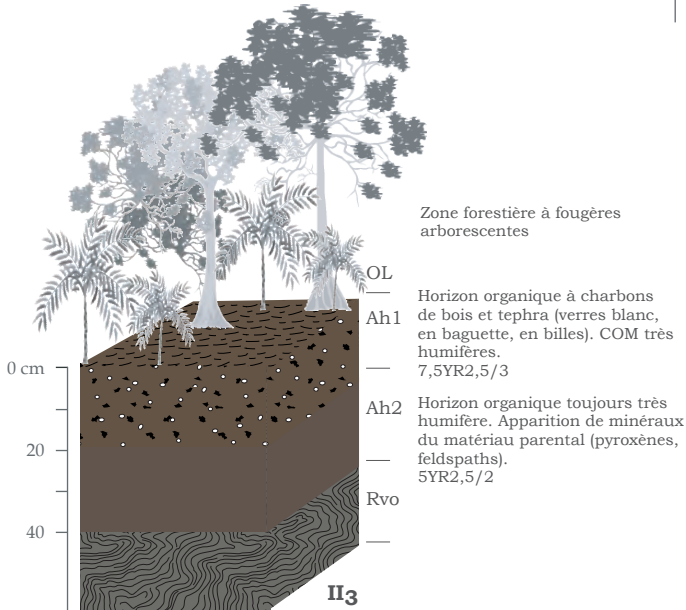
Fragment de basalte en voie d'altération (VI_g OH)



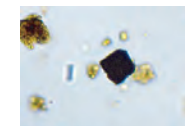
Fragment de basalte (VI_g Rvo)



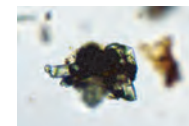
Augite de la matrice basaltique (VI_g Rvo)



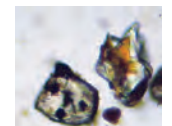
Régosol forestier évolué (tendant vers andosol)



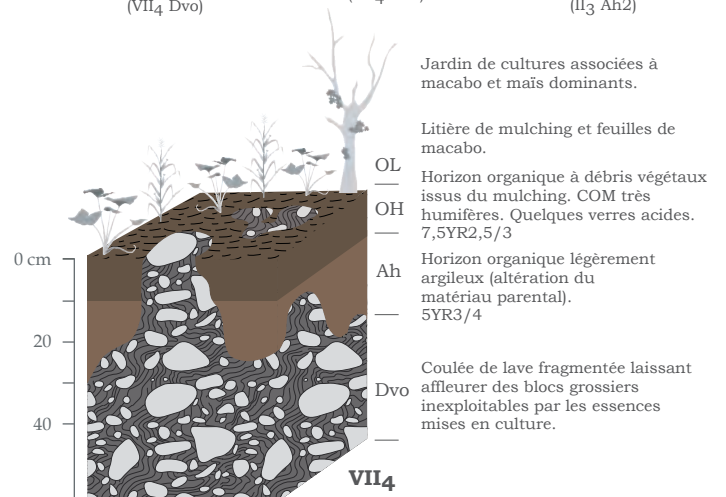
Magnétite et allophanes (VII₄ Dvo)



Micro-minéraux de la matrice (VII₄ Dvo)



Magnétites et olivines (?) (II₃ Ah2)



Régosol cultivé à blocs affleurants

- Horizons organiques et régression/progression de la forêt

Les fluctuations des peuplements forestiers au cours du temps sont perceptibles à travers la couleur des solums, variable selon la profondeur. Il est possible de s'appuyer sur l'analyse d'image pour déceler l'état de la végétation et dégager grossièrement certaines tendances.

Le logiciel Optilab Pro permet de dresser une intensitométrie des solums.

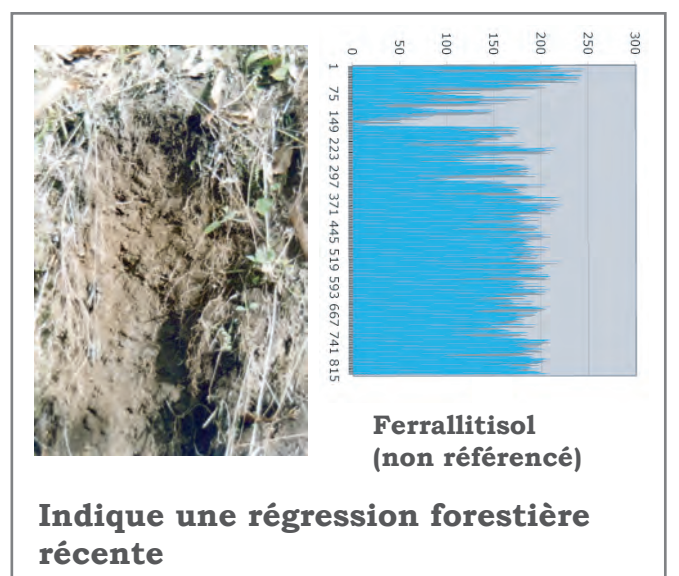
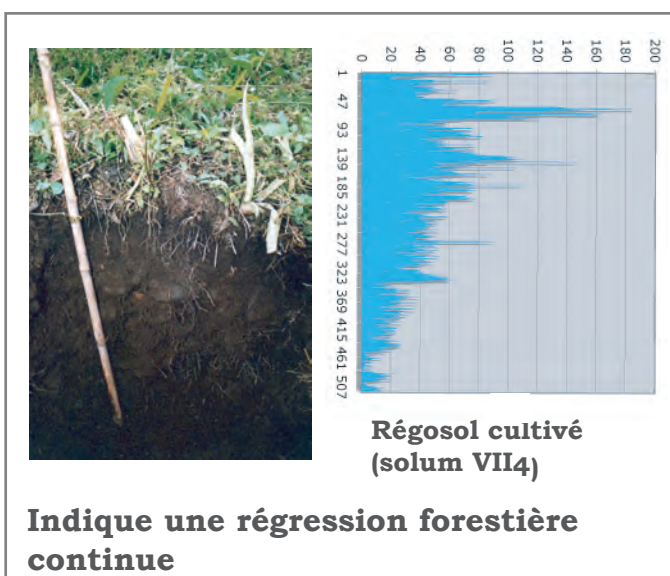
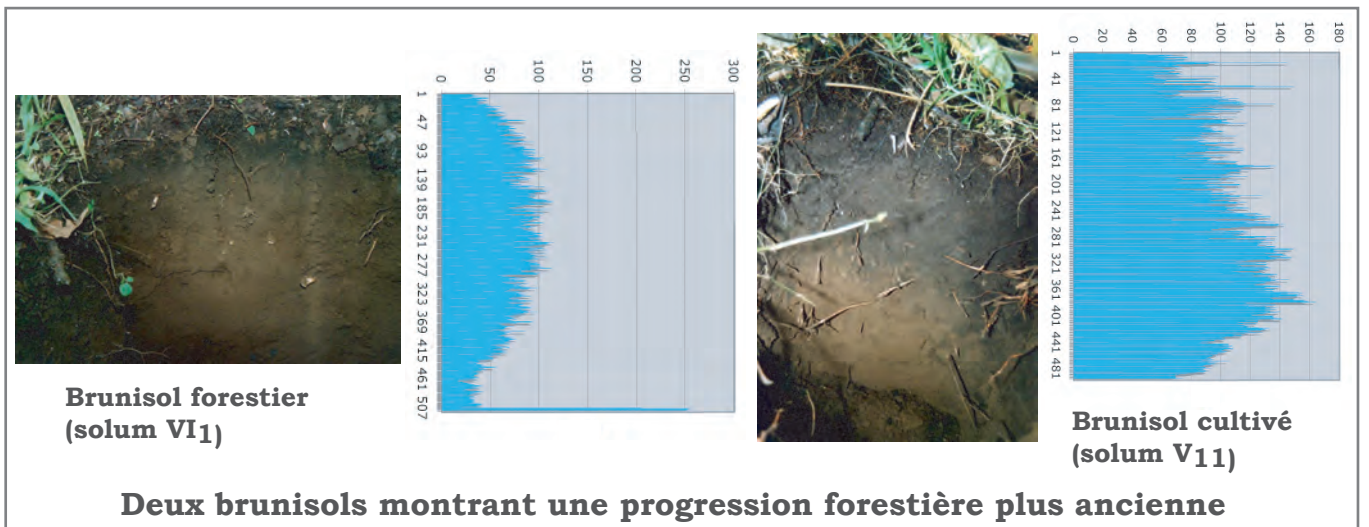
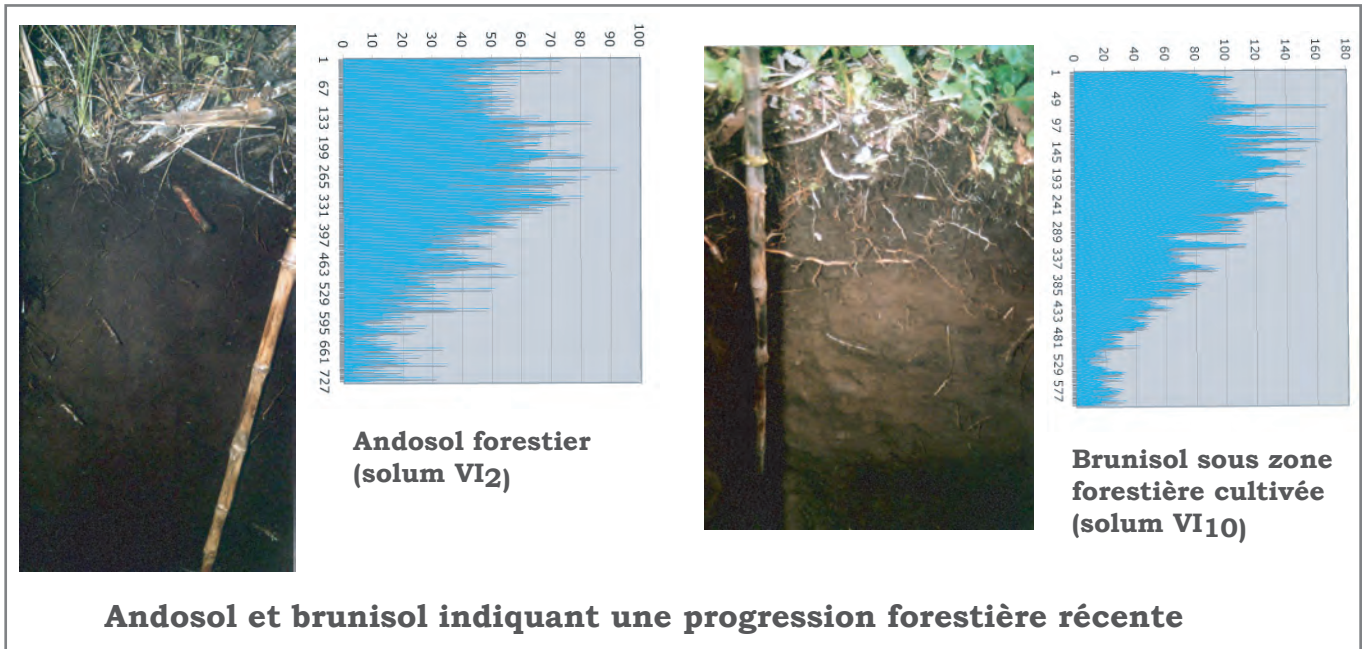
Les clichés de solums sont convertis en niveaux de gris. On met en évidence l'intensité des gris du haut vers le bas de la coupe. Sur le graphique obtenu (*cf.* planche page suivante), plus les courbes de couleur bleue sont élevées, moins le niveau de gris auquel ces dernières correspondent est intense.

Dans la réalité, l'intensité de ces niveaux de gris reflète la proportion approximative de matière organique incorporée. Cette matière organique est un indicateur de l'état de la végétation à un moment donné de la pédogenèse.

On peut ainsi lire directement, par la courbe intensitométrique, les variations du taux de matière organique du sol, et par-là même les fluctuations des peuplements forestiers.

Les quelques exemples ci-dessous témoignent des phases de progression et de régression de la couverture forestière sur le versant Wouri. Les mouvements permanents de conquête ou de régression végétale sont dus tant aux phénomènes éruptifs violents qu'aux actions anthropiques, comme nous allons le décrire dans le chapitre suivant.

Intensitométrie des solums par analyse d'image (logiciel Optilab Pro version 2.6.3)



b- Les indicateurs mémoriels anthropiques

Nous venons de voir, à travers l'évocation de quelques indicateurs mémoriels naturels, comment les spécificités des sols du Mont Cameroun peuvent influencer les pratiques agricoles. Nous allons montrer comment les hommes, par le biais des usages culturels, contribuent à alimenter la mémoire pédologique. Pour cela, nous avons isolé une série d'indicateurs mémoriels anthropiques qu'il serait évidemment possible de compléter avec plus de temps et de moyens²⁰⁸.

Nombre de ces indicateurs ne donneront pas lieu à une description car leur observation dans le sol est difficile, nécessite des moyens particuliers (pour les engrais et pesticides par exemple, ou le taux de matière organique humifiée favorisé par la pratique du mulching), ou encore leur influence est-elle trop faible sur les logiques de la pédogenèse initiale (absence de litière sur les sols d'agriculture industrielle, utilisation des paillis, labour manuel superficiel). La végétation elle aussi joue un rôle capital dans le maintien de la qualité des sols. Elle constitue un indicateur essentiel des usages anthropiques mais la lecture de son influence, à l'échelle de temps des pratiques paysannes, est délicate.

La totalité des indicateurs étudiés dans ce qui suit ne pouvant faire l'objet d'une représentation graphique, nous avons regroupé les illustrations dans deux planches couleur situées en fin de chapitre.

- Les charbons de bois

Les charbons de bois constituent un indicateur précieux des usages liés au feu. L'agriculture sur brûlis – itinérante ou non –, largement répandue sur les pentes du volcan, est productrice de charbons. Il serait tentant de voir, dans chaque horizon qui en comporte, la preuve que la main humaine est impliquée.

Dans le cas du solum IV₁ par exemple, on mesure directement l'influence d'un brûlis récent sur la quantité de charbons de bois dans l'horizon de surface. L'horizon ALz, de 20 cm de

²⁰⁸ On aurait pu, par exemple, comparer nos résultats d'enquête concernant les terres épuisées par l'agriculture minière ou l'usage abusif des intrants, à des études chimiques effectuées en laboratoire.

profondeur, se superpose à un S d'au moins 80 cm de profondeur²⁰⁹. Il s'agit d'un brunisol à agrégats grumeleux, tout juste brûlé, préparé pour la mise en culture sur le chemin du relais de télécommunications au village de Bonakanda. ALz présente, outre des retombées de verre blanc et de pyroxène, des complexes organo-minéraux à matière organique mélanisée de forme nébuleuse. Des charbons de bois parsèment la lame mince, à hauteur de 5% des particules observables. L'horizon S est quant à lui sans surprise puisqu'il contient des argiles allophaniques agglomérées en complexes et ne laisse apparaître aucun charbon.

L'historique récent de la parcelle est dans ce cas connu, le constat du brûlis est fait *de visu*, et la présence de charbons confirmée par la microscopie. Ces conditions d'observation et de recoupement des données sont malheureusement rarement réunies Or, nous l'avons déjà précisé, les charbons de bois peuvent être produits par des incendies d'origine naturelle dus aux manifestations volcaniques ou à la foudre. Comment le savoir sans une connaissance de l'histoire du sol observé ?

Inversement, tous les incendies d'origine anthropique ne produisent pas forcément de charbon de bois. Les brûlis de nettoyage sur recrûs récents d'herbacées (*Pennisetum spp.*) libèrent essentiellement des cendres. C'est ce que nous avons pu vérifier par exemple sur le solum II₆ (2500 mètres d'altitude), que nous connaissons pour être incendié chaque année en saison sèche dans le but de faciliter l'ascension des coureurs de la *Mount Cameroon Race*. La végétation de la *Savannah*, constituée essentiellement d'herbacées et située au-delà de la limite forestière supérieure, ne produit, à cet endroit, quasiment pas de charbons de bois visibles en microscopie.

II₆ est un solum relativement profond pour l'altitude (70 cm au minimum), composé de deux horizons Ah et S très différenciés. L'horizon organique Ah présente encore de nombreux restes végétaux en voie d'humification et de la matière organique très foncée associée, en complexes organo-minéraux, à des argiles. On rencontre le cortège classique des minéraux issus de l'altération de la roche mère basaltique (magnétites, hypersthènes, micro-minéraux), mais seulement quelques charbons de bois (cinq comptés sur la lame). L'horizon S inférieur recèle quant à lui de nombreux minéraux basaltiques (augites, olivines, fragments de matrice, grosses magnétites) ainsi qu'une majorité de complexes argileux, ce qui nous fait penser à un ancien sol forestier.

²⁰⁹ Dans ce travail, le suffixe z correspondant à la présence de charbons, figurera seulement dans le cas où l'origine anthropique de ces derniers est avérée.

Le solum II₅, très proche géographiquement de II₆ (2150 mètres d'altitude, en contrebas du précédent), démontre quant à lui la difficulté de fournir une expertise définitive basée sur le charbon comme indicateur. En effet, II₅ est lui aussi situé sous la prairie d'altitude, une centaine de mètres au-delà de la limite forestière. On observe des fougères et des herbacées aux alentours du solum, malheureusement insuffisamment creusé faute de temps. L'horizon Ahz, d'une profondeur de plus de 20 cm, présente une matière organique très noire, d'aspect nébuleux, probablement mélanisée. De nombreux végétaux en voie d'humification sont à noter. Contrairement au solum précédent, les argiles sont quasiment absentes et l'on constate des retombées de verre acide en baguettes, accompagnées de quelques olivines et augites. Les charbons sont très présents sur la lame (20 % environ des particules). Ici comme pour le solum précédent, nous avons pu constater les traces très récentes du feu de nettoyage sur la végétation.

On entrevoit combien deux sols voisins, à la végétation très similaire et soumis au même incendie, restituent de manière très contrastée l'indicateur charbonneux. Est-ce dû aux variations même légères de la végétation, aux processus d'érosion qui lessivent les particules charbonneuses ou encore aux transports d'origine éolienne ?

Plus déroutant encore, les peuplements végétaux à herbacées dominantes de la savane d'altitude produisent dans certains cas des charbons de bois. Les ligneux épars en seraient-ils responsables ? Les charbons observés au microscope, dans ces sols frontaliers de la zone forestière actuelle, pourraient-ils être les reliques du peuplement arboré récemment disparu ?²¹⁰

Des datations au C14 ou des études anthracologiques permettraient d'avancer la réponse à certaines de ces questions.

Ensuite, il s'agit peut-être du paramètre le plus délicat à appréhender, la mémoire pédologique liée aux charbons est relativement courte sur le Mont Cameroun, on la disait précédemment amnésique. Ces derniers se dégradent rapidement sous les conditions climatiques du site. Il est difficile d'affirmer, par la simple absence de charbons au sein des horizons observés, qu'un sol donné n'a jamais été confronté au brûlis.

Prenons le cas du solum IV₂, un brunisol typique creusé sur un mètre de profondeur, à succession AL-S, situé à 850 mètres d'altitude sur la route de Bokova. Le brûlis de janvier vient

²¹⁰ A. Beeching, J. L. Brochier et J. Argant, dans l'ouvrage *Néolithisation précoce, premières traces d'anthropisation du couvert végétal à partir des données polliniques* (H. Richard dir., Presses Universitaires de Franche-Comté, 2004), observent que les feux de prairie du Néolithique européen sont producteurs de charbons fins.

d'être effectué avant la mise en culture. De nombreuses espèces ligneuses sont présentes sur le site (palmier à huile, manguiers, baliveaux de recrû, etc.). L'observation microscopique de AL révèle peu de végétaux en voie d'humification et des complexes organo-minéraux déjà bien formés. Le plus remarquable réside dans la quasi absence de charbons de bois (4 relevés sur l'ensemble de la lame) alors que le site comporte un nombre non négligeable d'arbres soumis au passage du feu.

Là encore, plusieurs hypothèses peuvent expliquer cette curiosité : l'érosion hydrique ou éolienne des particules, ou enfin la superficialité du brûlis qui n'aurait pas donné lieu à une combustion favorisant la production de charbons.

A l'inverse, l'horizon de surface ALz (15 cm de profondeur) du solum I₁ levé au village de Woniaywongo (850 mètres d'altitude) est remarquablement chargé en charbons de grande taille (60 µm pour certains, représentant plus de 15 % du nombre total de particules sur la lame) et contient de la matière organique mélanisée de forme nébuleuse très foncée. Ces indices laissent penser qu'un brûlis fut pratiqué sur le site peu de temps avant notre venue, alors qu'aucune trace visible en surface ne le laisse deviner. Dans ce cas de figure, peut-on certifier du passage du feu sur cet endroit précis ? La question mérite d'être posée, car en l'absence de témoignage sur l'historique de la parcelle, nous allons voir qu'il est permis d'en douter.

La possibilité de vérifier la fiabilité de l'indicateur charbonneux (dans le contexte du versant Wouri rappelons-le), nous a été donnée sur le champ de Joseph Mokake. Comme décrit brièvement dans le chapitre II-2-d, trois coupes (VII₁, VII₂ et VII₃) ont été levées à 80 mètres d'intervalle l'une de l'autre, suivant la pente²¹¹. Situés à environ 1200 mètres d'altitude, les solums sont orientés est et correspondent à des andosols typiques d'une soixantaine de centimètres de profondeur sur roche basaltique dure. Le champ, en culture permanente depuis cinq ans, n'a jamais été soumis au brûlis de mémoire de propriétaire. Pourtant l'horizon de surface ALz du solum VII₂, situé en partie supérieure de parcelle, contient de gros charbons de bois en quantité remarquable (10 % environ des particules présentes sur la lame) alors que VII₁ et VII₃ en sont exempts. Ces particules sont très récentes puisque certaines extrémités laissent encore apparaître la structure végétale, intacte de carbonisation. De toute évidence, ce charbon est exogène. Après investigation, nous avons découvert un brûlis de défriche quelques dizaines de mètres en amont du solum, sur une parcelle appartenant à un autre propriétaire. Le charbon observé dans le solum VII₂ est certainement le résultat d'un apport éolien (l'hypothèse de la

²¹¹ Cf. descriptif détaillé et illustré de VII₁ sur la planche « Cartographie d'un champ mokpe ».

descente par gravité étant à notre avis à écarter, les accidents du relief ainsi que la densité de la couverture végétale rendant le phénomène improbable).

Comment interpréter dès lors les fortes concentrations de particules charbonneuses rencontrées régulièrement au sein des solums étudiés ? Les exemples de sols à horizons riches en charbons sont légion sur l'ensemble de la zone fréquentée par les agriculteurs. Les horizons charbonneux sont situés à des profondeurs très variables et nous finirons leur description par la remarque suivante : la zone forestière haute, à l'intérieur de laquelle se développe le système d'agriculture itinérante sur brûlis, présente des sols à horizons organiques multiples. L'organisation singulièrement stratifiée de ces sols semble corrélée en partie avec la présence de niveaux charbonneux. Serait-ce là la marque de changements de végétation dus aux enchaînements des phases de brûlis, de mise en culture et de retour à la jachère longue ? Lorsqu'aucune trace de retombée pyroclastique majeure n'est décelée pouvant expliquer les superpositions d'horizons organiques différenciés, nous sommes effectivement tenté d'y lire les marques de l'activité anthropique.

IX₂ est un andosol situé à la limite supérieure de la zone cultivée située au-dessus du village d'Ewonda. Mme Mokake (la mère de Joseph Luma Mokake) a cultivé la parcelle pour la dernière fois en 1990 (quinze ans avant le levé). On trouve à cet endroit une majorité de jeunes ligneux ainsi que de grands *ekumbè* centenaires. Le solum est de type OH-Ah1-Ah2-S, à horizons peu différenciés. La litière est abondante. Les augites sont très présentes dans tous les horizons et les complexes organo-minéraux contiennent une bonne proportion de matière organique. Des complexes argileux font leur apparition en S. On note des charbons en quantité remarquable dans le Ah2 (situé entre 15 et 25 cm) et nulle part ailleurs²¹². Ce niveau charbonneux correspondrait-il à la dernière phase de mise en culture du champ quinze ans auparavant ?

IX₁ quant à lui est levé vers 1500 mètres d'altitude, légèrement plus en aval du solum précédent. Il revêt des caractéristiques de brunisol à horizon S brun-rouille relativement argileux. Le sol est dominé par une couverture forestière de recrû très diversifiée à fougères arborescentes. Nous sommes ici pleinement dans la zone d'agriculture itinérante à jachères longues. Le solum est de type OH-Ah1-Ah2-S. OH contient une majorité de tissus végétaux en voie d'humification, des débris non encore décomposés ainsi que quelques rares minéraux dont du verre volcanique frais. Ah1, entre 5 et 10 cm de profondeur, laisse apparaître une quantité de charbons

²¹² En l'absence de confirmation de l'origine anthropique des charbons de l'horizon Ah2, nous n'y accolons pas le suffixe z.

remarquable (autour de 10% des particules présentes sur la lame mince) ainsi que des complexes organo-minéraux foncés riches en matière organique. Ah2 est presque identique à l'horizon précédent mais ne présente plus (à quelques rares exceptions près) de charbons de bois. S est argilo-sableux, bien drainant. Là encore, le contexte bio-géographique du solum laisse penser que le niveau charbonneux est un témoin du dernier brûlis de défriche. Sans connaître de mémoire d'homme l'histoire de ce recrû forestier, il est permis d'imaginer que la pédogenèse a enregistré la marque de l'activité agricole et laisse apparaître à l'observation des superpositions d'horizons organiques caractéristiques.

Compte tenu de ce qui vient d'être exposé, il nous apparaît très difficile, à travers nos méthodes d'étude, de poser un diagnostic définitif sur l'histoire d'une parcelle et de ses usages simplement grâce à l'indicateur charbonneux. Sa présence témoigne incontestablement du passage du feu, mais les origines de ce dernier (anthropique ou naturelle), le type (brûlis de défriche, *ankara*, fosses à charbon, rejets de foyers, foudre, projections pyroclastiques, coulées de laves) ou encore sa localisation exacte sont soumis au doute.

Contexte des solums étudiés :

IV₁ : Sur le chemin du relais de télécommunications, au-dessus du village de Bonakanda (950 m d'altitude). Brûlis récent pour future plantation maraîchère.

II₆ : (2500 mètres d'altitude), incendié pour faciliter l'ascension des coureurs de la *Mount Cameroon Race*. Végétation de la *Savannah*, constituée essentiellement d'herbacées, située au-delà de la limite forestière supérieure.

II₅ : Situé lui aussi dans la prairie d'altitude, une centaine de mètres au-dessus de la limite forestière. On observe des fougères et des herbacées aux alentours du solum (2000 mètres d'altitude)

IV₂ : Situé à 850 mètres d'altitude sur la route de Bokova. Le brûlis de janvier vient d'être effectué avant la mise en culture. De nombreuses espèces ligneuses sont présentes sur le site (palmier à huile, manguier, baliveaux de recrû, etc.).

I₁ : Levé au village de Woniaywongo (850 mètres d'altitude), près d'un chantier. Ancien champ.

VII₁, VII₂ et VII₃ : Levés à 80 mètres d'intervalle l'un de l'autre, suivant la pente. Situés à environ 1200 mètres d'altitude, orientés est. Le champ de cultures associées est en culture permanente depuis cinq ans.

IX₂ : Situé à la limite supérieure de la zone cultivée (1600 m), au-dessus du village d'Ewonda. La parcelle fut cultivée pour la dernière fois en 1990 (quinze ans avant le levé). Une majorité de jeunes ligneux ainsi que des *ekumbè* centenaires.

IX₁ : Vers 1500 mètres d'altitude, en aval du solum précédent. Dominé par une couverture forestière de recrû très diversifiée à fougères arborescentes. Zone d'agriculture itinérante à jachères longues.

- Superposition des horizons organiques des sols sous jachère

Nous venons de le voir, le charbon est un indicateur précieux de l'agriculture itinérante avec brûlis. Bien que sa présence ne soit pas systématique au sein des sols de la zone forestière cultivée, on constate certaines constantes de superposition des horizons organiques, là où les feux et l'essartage ont pu être pratiqués.

En effet, les emplacements de recrûs âgés témoignent de jachères longues (plus de vingt ans), donc de parcelles un jour cultivées par les hommes où l'on peut fortement supposer l'usage du feu. Nous avons rencontré à de nombreuses reprises des andosols forestiers à successions d'horizons humifères (et comportant parfois des charbons), sans qu'il nous soit possible, en guise d'explication à ces changements de végétation, d'incriminer ni des décapages massifs, ni des retombées pyroclastiques. Nous avons à l'idée, tout en conservant une grande prudence, que les systèmes d'agriculture itinérante sur brûlis, inscrits dans des temporalités longues, influencent suffisamment la pédogenèse pour que la mémoire des sols en conserve la trace.

Le solum IX₅ est à ce titre assez représentatif de ce que nous décrivons. Il s'agit d'un andosol de type OH-Ah1-Ah2-AS-S (sur les 60 cm de profondeur de coupe, au-delà desquels nous n'avons pu creuser), situé sur les hauteurs de Likoko Membea à 1850 mètres d'altitude. Les champs en activité sont rares à cette hauteur sur le versant, mais on note de nombreux ligneux d'un diamètre de vingt à trente centimètres environ, parmi lesquels des espèces colonisatrices caractéristiques de la zone (*Musanga* spp., etc.). Notre guide, au fait des pratiques agricoles sur le secteur, confirme d'après l'état de la végétation que cet endroit fut un jour cultivé. Qu'observe-t-on en microscopie ?

L'horizon OH (0-5 cm) contient essentiellement des débris végétaux en voie d'humification, sans minéral visible. Ah1 (5-15 cm) présente quant à lui des complexes organo-minéraux très humifères et des charbons de bois abondants (10% des particules environ). Les minéraux en grain sont quasiment absents de la lame. Ah2 (15-30 cm) laisse apparaître des olivines et des augites en faible quantité, minéraux caractéristiques du cortège basaltique de la roche mère. Les complexes organo-minéraux sont de plus en plus argileux et les charbons de bois encore assez présents bien qu'en quantité plus réduite. AS (30-50 cm) contient un ensemble minéral caractéristique de la proximité de la roche mère (augites, olivines, hypersthènes, magnétites et fragments de matrice basaltique). Les complexes organo-minéraux présentent une bonne proportion de matière organique et l'on relève toujours des charbons de bois. S'enfin diffère peu de l'horizon précédent mais l'on ne note plus de charbons et les argiles d'altération

sont nettement plus présentes sur la lame mince (40% de la surface totale des particules observées sur la lame).

Sans trace de retombée pyroclastique majeure ni même d'enrichissement mineur par les tephra, ni de possibilité d'érosion dans un contexte où la présence forestière et la faible pente semblent suffisantes à contenir les dépôts de matière, on peut supposer que les superpositions de minces niveaux organiques à charbon ont enregistré la marque du système d'agriculture itinérante à jachères longues, épaulé par la pratique du brûlis. Dans ce cas précis de défrichements pratiqués sur des peuplements forestiers relativement anciens, on peut comprendre la rémanence des charbons issus de brûlis consécutifs, dans les horizons humifères profonds tels que AS (entre 30 et 50 cm).

I₃ correspond à un andosol sur coulée de lave basaltique situé à 850 mètres d'altitude dans le secteur de Buea Town. Un champ cultivé a laissé place à un chantier de construction. Les minéraux du cortège basaltique sont présents à tous les niveaux du solum (augites, olivines, hypersthènes) qui se décline comme suit : AL-Ah1-Ah2-Rvo.

Les trois horizons organiques comportent des charbons de bois en quantité remarquable, décroissante avec la profondeur. Bien que ne connaissant pas l'historique de l'emplacement, nous savons qu'il s'agit d'une zone très cultivée (le village, voisin de l'agglomération de Buea, est habité de longue date). En l'absence de retombées caractéristiques et constatant la présence de l'indicateur charbonneux, nous émettons l'hypothèse que les successions de phases de jachère et de culture sont responsables de l'empilement des horizons organiques différenciés.

Il en va de même pour le solum IX₆, situé à 1200 mètres d'altitude sous recrû forestier récent. Les champs sont rares à cette altitude. La superposition des horizons est de type OHz-Ah1-Ah2-Ah3 sur les 50 cm de profondeur du solum. Le cortège minéral est archétypal des andosols forestiers, où les augites dominant en surface, se cumulent en Ah2 avec des olivines et en Ah3 avec les fragments de matrice basaltique, les magnétites et les hypersthènes, témoins de la proximité de la roche mère. En descendant dans la coupe, les complexes organo-minéraux, d'abord très humifères, sont peu à peu dominés par les argiles. Les transitions entre horizons sont faiblement marquées et OHz contient des charbons de bois (5% environ des particules présentes sur la lame).

Là encore, nous supposons que la superposition des horizons organiques, en l'absence d'épisode volcanique traumatique, est un enregistrement des alternances de phases de mise en culture et de jachères longues.

Contexte des solums étudiés :

IX₅ : Situé sur les hauteurs de Likoko Membea à 1850 mètres d'altitude. Les champs en activité on disparu à cette hauteur, mais nombreux ligneux d'un diamètre de trente centimètres environ, composés d'espèces colonisatrices caractéristiques de la zones (*Musanga* spp., etc.).

I₃ : Situé à 850 mètres d'altitude. Sous champ cultivé récemment abandonné pour laisser place à la construction d'un bâtiment. Solum creusé dans la zone de terrassement.

IX₆ : Situé à 1200 mètres d'altitude sous recrû forestier récent. Champs rares à cette altitude.

- Remaniement des logiques de superposition des indicateurs

Un signe supplémentaire de l'influence humaine sur les sols du versant Wouri est le remaniement de l'ordre logique de certains indicateurs.

En zone anthropisée où les sols sont fréquemment travaillés, il arrive de rencontrer des superpositions d'horizons de faible épaisseur, peu différenciés les uns des autres, aux caractéristiques hétérogènes. C'est le cas par exemple des solums IX₃, VI₂, II₂ ou V₄. Le solum IX₃ est certainement le plus représentatif du phénomène observé. Ce dernier est situé sur les hauteurs de Likoko, juste au-dessus d'une plantation d'eucalyptus appartenant à la CDC. On y observe des champs wakpe épars à macabo dominant. Le solum est creusé sur 60 cm et fait apparaître les quatre horizons suivants : ALz-Ah-AS-SL. La dénomination de ces quatre horizons telle que présentée est lacunaire puisqu'elle devrait faire apparaître, dans l'idéal, les caractères propres aux niveaux humifères ou d'altération, tout en renseignant sur l'existence d'éléments inhabituels supplémentaires.

Dans le détail, on observe un ALz organique cultivé de 5 cm d'épaisseur présentant des fibres végétales en voie d'humification, des tests ligneux, des complexes organo-minéraux bien constitués et des charbons de bois (5% environ des particules présentes sur la lame). S'y ajoutent, de manière assez inhabituelle pour un horizon de surface en zone forestière, des fragments de matrice basaltique ainsi que des hypersthènes, des magnétites et des olivines, tous minéraux indicateurs de l'altération du matériau parental.

Ah contient des fibres végétales et des complexes organo-minéraux assez humifères, ainsi que des argiles volcaniques et quelques minéraux indicateurs cités précédemment.

AS possède un caractère hybride d'horizon siège de la matière organique (complexes organo-minéraux à dominante humifère, fibres végétales et tests ligneux) et d'horizon d'altération à argiles volcaniques, magnétites et fragments de basalte altéré.

SL, situé entre 35 et 60 cm de profondeur, présente les minéraux et les argiles précédemment cités, signe des processus d'altération mais encore de nombreuses fibres végétales ainsi que des charbons probablement d'origine anthropique.

Que pouvons-nous déduire de cette organisation atypique ? Les particules végétales réparties sur toute la hauteur du solum ainsi que la présence jusqu'en surface des indicateurs minéraux de l'altération de la roche mère laissent penser à des perturbations des logiques de superposition de ces différents éléments. Le brassage par voie mécanique des horizons

superficiels des sols cultivés peut, à notre sens, être responsable des pollutions constatées. Le résultat est un sol à horizons minces et peu différenciés, contenant dans des proportions diverses des éléments communs.

Contexte des solums étudiés :

V₄ : Situé à 950 mètres d'altitude entre les villages de Bokwango et Bwassa. Levé sous jardin cultivé à dominantes d'ignames et macabo.

II₂ : Levé sous la zone forestière basse des hauteurs de Buea, en bordure du sentier ascensionnel du Mont Cameroun (1350 mètres d'altitude). Fougères arborescentes dominantes au sein du peuplement végétal.

VI₂ : Au village de Woana à 550 mètres d'altitude, sous jardin cultivé (taro et manioc).

IX₃ : Situé sur les hauteurs de Likoko, juste au-dessus d'une plantation d'eucalyptus appartenant à la CDC. Champs wakpe épars à macabo dominant.

- L'horizon organique profond sous paillis

Un autre indicateur mémoriel des usages anthropiques provient de l'incorporation régulière de la matière organique issue des adventices coupées. La pratique très courante du paillis, associée aux retournements réguliers des premiers centimètres de terre pour la mise en culture des jeunes plants, contribue à l'épaississement de l'horizon organique de surface qui s'enrichit d'un supplément de débris végétaux utiles. On peut directement lire les effets d'une telle pratique à travers l'organisation des horizons cultivés.

Prenons l'exemple du solum III₂ qui correspond à un andosol planté en taros et macabos paillés, de 50 cm de profondeur sur coulée volcanique basaltique. Les andosols forestiers peu touchés de la zone (aux environs de 1000 mètres d'altitude) présentent normalement un horizon OH d'une épaisseur comprise en moyenne entre 2 et 5 cm, superposé à un Ah, lui-même reposant sur un S ou directement sur la roche mère. Dans le cas de III₂, on observe un horizon AL de 30 cm d'épaisseur surmontant un S de 20 cm. L'horizon OH n'existe pas. La microscopie révèle dans le AL tous les stades de décomposition des fragments végétaux du paillis formant litière : feuilles, tests ligneux, graines, pollens, etc. A l'œil nu, on constate que la matière organique d'apport est répartie de manière très homogène au sein de l'horizon AL et pénètre plus profondément encore dans le S sous-jacent.

Les solums VII₂, VII₃, V₁, ou encore V₄ présentent tous ces caractéristiques d'horizon AL surfacique, profond (30 cm en moyenne) et très organique, entretenu par l'usage du paillis.

Contexte des solums étudiés :

V₁ : Levé sous jardin cultivé à Likoko. Situé à 900 mètres d'altitude.

III₂ : Andosol cultivé en taro et macabo, de 50 cm de profondeur, sur coulée volcanique basaltique, sur les hauteurs du village d'Ewonda (1100 mètres d'altitude).

Pour **VII₂**, **VII₃** et **V₄**, cf. chapitres précédents.

- Taux d'incorporation de la matière végétale fraîche

Dans la droite ligne de ce qui vient d'être évoqué, le taux d'incorporation des matières organiques vertes apportées par le paillis, les feuilles des arbres associés aux cultures, les fumiers animaux ou encore les déchets du champ, constitue un indicateur intéressant de l'influence humaine sur le sol exploité. L'état de santé d'un sol, sa fertilité, peuvent être appréhendés en partie par la quantification des matières organiques fraîches incorporées. Pour ce qui nous concerne, seules les observations de terrain et la microscopie fournissent une information exploitable. Autrement dit, la tentative de quantification se résume à ce que l'œil peut en juger. Cependant, les différences observées d'un sol à l'autre pourtant très proches, nous sont apparues suffisamment significatives pour en faire état dans ce travail.

En décrivant au cours de la deuxième partie les différents systèmes culturaux du versant Wouri, nous avons montré que certains paysans associaient très volontiers l'arbre au champ, conscients de ce que sa présence peut apporter en terme de renouvellement des éléments nutritifs. Pour les multiples raisons de place disponible, de sécurité foncière ou de savoir-faire individuel, les champs qui ont adopté l'arbre à part entière sont généralement situés au-dessus de la ceinture des villages wakpe, au sein de la zone dite forestière du versant. Là, les sols reviennent fréquemment à la jachère et l'étagement des essences est souverain. Dans ce contexte, la matière végétale disponible pour la transformation à l'état d'humus est visible à tous les niveaux organiques du solum.

C'est le cas par exemple de II₁, andosol de la zone forestière, situé à 1150 mètres d'altitude à Bonalionga. Le champ vient d'être passé au brûlis de janvier. La coupe est creusée sur 60 cm et dévoile un sol de type ALz-Ah-S. L'ensemble du solum présente une couleur brune très foncée et les horizons, très grumeleux, sont peu différenciés. Les racines plongent profondément dans le sol (on en note encore abondamment à 50 cm). La végétation autour de la parcelle brûlée est luxuriante et de nombreux arbres utiles poussent à l'intérieur du champ. La microscopie révèle des charbons abondants en ALz (10 cm de profondeur, plus de 10% des particules observées sont des charbons), des complexes organo-minéraux très noirs à dominante organique, très peu de minéraux identifiables (augites) et pas d'argiles isolées. Les débris végétaux sont majoritaires sur la lame (fragments de feuilles, tests ligneux, graines, spores et pollens). Ah (30 cm de profondeur) présente des complexes organo-minéraux légèrement moins humifères que précédemment mais encore de nombreux fragments végétaux (radicelles, tests

allongés, feuilles découpées, etc.). S laisse apparaître considérablement plus d'argiles bien que l'horizon soit encore très humifère et de structure grumeleuse. On décèle toujours, bien que plus rarement, des particules de matière organique en voie d'humification.

Ce sol est un témoin précieux de l'efficacité des pratiques associant l'arbre au champ. On remarque une incorporation profonde de la matière organique, tant comme réserve non décomposée que sous forme déjà humifiée. Le potentiel de fertilité d'un tel sol, enrichi par les allophanes du substrat volcanique, est considérable.

De manière contrastée, V₄ est un brunisol situé plus bas sur le versant (850 mètres d'altitude), au village de Bwassa. L'organisation des horizons est de type AL-S-SC sur 140 cm de profondeur. En zone villageoise, les sols sont plus intensivement sollicités et le manque de place contribue à réduire l'espace dédié aux arbres. C'est le cas ici pour ce champ planté en manioc dominant. On constate sur le terrain une couverture racinaire peu développée, ainsi qu'une litière presque inexistante. La microscopie révèle en AL des complexes organo-minéraux moyennement humifères ainsi qu'une bonne proportion d'argiles volcaniques (45% de la surface totale des particules observées). Quelques quartz de retombée côtoient des débris végétaux épars. S présente des argiles en fraction dominante (55%) et des magnétites apparaissent. La matière organique n'est plus visible sur ce niveau. SC, à graviers friables, comporte de manière très classique des minéraux du cortège basaltique (hypersthènes, olivines, etc.) sans trace de matière organique fraîche.

Dans ce cas précis, on se rend compte que l'apport de matière organique fraîche est réduit, ce qui se traduit par une incorporation nettement plus faible que dans le sol précédent. Bien que les complexes organo-minéraux soient bien formés dès les premiers centimètres et gardent une bonne teneur en matière organique, une mise en culture continue peut présenter sur le court terme une baisse des rendements. Cette remarque est largement confirmée par les témoignages des paysans.

L'intérêt de l'indicateur « matière organique fraîche », dans la continuité de ce qui vient d'être exposé, se vérifie à travers l'étude comparative de deux sols très voisins : VIII₁ et VIII₂.

Il s'agit dans les deux cas de ferrallitols typiques de bas de versant, distants de 5 km environ, sur la route d'Ekona. Les coupes sont pratiquées presque à même altitude (autour de 400 mètres). VIII₁ est décrit en détail dans le chapitre *Argiles et oxy-hydroxydes des ferrallitols*. Il ressort de l'observation microscopique que l'horizon cultivé AL présente une structure polyédrique rare à slickensides. Le niveau est marqué par la présence de rutilles, une

proportion d'argiles volcaniques exceptionnelle pour un horizon de surface (55% de la surface totale des particules observées), ainsi qu'une quasi absence de débris végétaux. Ce dernier élément est à mettre en regard du témoignage fourni par les paysans qui cultivent le champ. Soumis pendant cinq ans au moins à une exploitation intense sans rotation, sans amendement organique vert ni retour à la jachère, ce sol est largement dominé par la fraction argileuse au détriment de la matière organique. Les slickensides observés dans l'horizon de surface AL mettent en évidence les problèmes de structure rencontrés par les paysans du GIC de Muea²¹³.

« - Au début, au début, les sols étaient des sols vierges. Il n'y avait pas beaucoup de cultures. Cette terre-ci, nous l'avons cultivée un certain temps et elle a perdu de sa fertilité. Donc ce que nous avons à faire est d'appliquer les engrais pour que le sol retrouve sa fertilité. Pour permettre aux plantes de grossir.

- Pendant combien de temps avez-vous cultivé ce sol ?

- Plus de cinq ans.

- Vous constatez, année après année, que le sol perd sa fertilité ?

- Oui, vous savez que les plantes croissent grâce à la fertilité du sol. Si la fertilité disparaît, les plantes ne vont pas grossir. C'est pourquoi on doit appliquer les fertilisants, parce que ces fertilisants ont les mêmes propriétés que le fumier. Ils donnent beaucoup d'eau.

- Ne pouvez-vous pas pratiquer de jachère ?

- Nous n'avons pas assez de place. Vous voyez, deux hectares comme ceux-ci, nous avons besoin de tout travailler. Nous aurions cinq à dix hectares, nous pourrions laisser certains emplacements en jachère. Après un certain temps, la terre regagnerait sa fertilité et nous pourrions la travailler.

- Qui possède cette parcelle ?

- Nous louons la terre. Le propriétaire est de Muea, c'est un Bakweri. »

VIII₂ au contraire, bien que particulièrement argileux du fait de sa nature ferrallitique, présente un taux de matière organique considérablement plus élevé que VIII₁. Le solum, dégagé sur 60 cm, présente une organisation de type AL-Ah-F. On observe en microscopie une très bonne proportion de matière organique sombre au sein des complexes organo-minéraux du AL, des retombées de verre blanc ainsi que des fragments végétaux divers (radicelles, feuilles fragmentées et tests ligneux en voie d'humification). Ah contient lui aussi du verre acide sous forme de baguettes et de billes, ainsi que des complexes organo-minéraux à forte teneur organique. L'horizon F présente des complexes dominés par les argiles et des minéraux de néoformation (goethite semble-t-il). La structure polyédrique des agglomérats argileux laisse apparaître à l'œil nu des fentes de retrait à slickensides. Là encore, il est intéressant de comparer

²¹³ Entretien du 14 décembre 2005 avec Ernest Samba, Smith Mbe Molonge et Steven Ibe, au village de Muea. Traduit de l'anglais (les questions sont de nous).

ces observations aux témoignages des paysans qui entretiennent le champ de cultures associées. Ces derniers utilisent la parcelle depuis plus de dix ans et commencent effectivement à voir des signes de baisse de fertilité. Cependant, on observe un savant travail d'association des essences et les rotations sont effectuées. Les amendements sont mixtes, composés à la fois d'engrais minéral du commerce et de fumier de porc acheté en sacs de 1000 FCFA.

Cette approche comparative de deux sols à la pédogenèse similaire nous amène à conclure sur l'intérêt de l'indicateur « matière organique incorporée » pour ce qui est du potentiel de fertilité des sols étudiés. L'observation microscopique permet de confirmer les intuitions de terrain.

La deuxième remarque concerne l'influence des pratiques. Nous constatons à travers cette méthode que les écarts d'usages sur des sols de même nature sont enregistrés par la mémoire pédologique. L'association de l'arbre au champ ou l'usage des paillis contribuent à alléger les structures tout en fournissant une base de nutriments assimilable par les plantes. A l'inverse, une pratique agricole intensive contribue à la disparition du stock de matière organique potentiellement exploitable par les essences maraîchères. Les indicateurs mémoriels, témoins directs du pouvoir enregistreur du sol, le confirment.

Un dernier exemple permet d'illustrer le propos. Cinq coupes ont été effectuées sous plantation industrielle de la CDC (thé – V₇, eucalyptus – V₈ et V₉, palmier à huile – IV₄ et VI₁₃). Les sols rencontrés sont très semblables : des brunisols profonds (à horizon S rédoxique pour trois d'entre eux : V₈, V₉ et IV₄). Des graviers basaltiques en voie d'altération sont fréquemment observés au sein des horizons et la fraction minérale (minéraux basaltiques et argiles) est largement dominante. Le plus marquant réside dans la composition des horizons de surface. Les complexes organo-minéraux sont bien équilibrés, ils contiennent un taux de matière organique humifiée très visible au microscope (couleur brun sombre, voire formes nébuleuses pour certains solums). Cependant, l'analyse microscopique des horizons organiques de surface laisse entrevoir la pauvreté, voire l'inexistence du stock de débris végétaux en cours d'humification. On ne décèle pas d'incorporation profonde de matière organique fraîche dans les sols exploités de manière industrielle.

A l'instar du solum VIII₁ sous culture paysanne intensive, la CDC, faute de pratiques améliorantes telles que l'apport de fumier, l'usage du paillis, la diversification des essences ou l'association de l'arbre, transforme peu à peu ses brunisols volcaniques drainants, à l'origine très fertiles, en substrat inerte. Il suffit de rappeler la crise productive que traverse la corporation ces

dernières années pour comprendre la part croissante des engrais minéraux d'origine industrielle dans les techniques de production. Cette situation est évoquée par Zachée Dissoh, directeur du groupe palmier à huile de la CDC à Limbe²¹⁴ :

« - Avec le recul, avez-vous constaté une évolution de la fertilité des sols plantés en palmier à huile ?

- Par le passé, on a arrêté pendant quelques années de fertiliser. Ce qui fait que les sols étaient appauvris. Maintenant, la quantité [d'engrais] à l'hectare, est très, très élevée. Avant, la potasse, c'était un kilogramme par pied. Maintenant, faute d'avoir fertilisé pendant des années, on en est à trois kilogrammes par pied.

- Donc pour maintenir les rendements, vous êtes obligés d'augmenter...

- La quantité, effectivement.

- Peut-on noter ainsi une perte de la fertilité naturelle ?

- Oui, oui, oui, quoique d'un autre côté, c'est un sol volcanique... On a un sol volcanique pour la zone du Mont Cameroun et sédimentaire en allant sur Douala, et ce sont toujours des sols propices à la culture du palmier à huile, mais il faut toujours ajouter des fertilisants. Je le dis bien, ce n'est pas tout récemment : à un certain moment, on a dû suspendre pendant deux ou trois ans, et ceci a affecté notre rendement à l'hectare.

- Et qu'est-ce qui a conduit à arrêter les apports de fertilisants ?

- C'était une politique de la maison, c'étaient des petites situations de crise et tout ça... »

Ces explications donnent à entendre sur les conséquences de la surexploitation des sols sans pratique améliorante. L'usage exclusif des engrais minéraux industriels conduit à l'augmentation progressive des doses, pourtant inaptes à pallier, sur le long terme, les carences liées à la disparition du stock de matière organique d'origine végétale. Les brunisols du versant Wouri gardent en mémoire les conséquences des pratiques agricoles de la CDC, aisément perceptibles grâce à la présence – ou l'absence – des indicateurs organiques dans les horizons de surface.

²¹⁴ Entretien du 26 janvier 2006, dans son bureau à Limbe. L'entretien se déroule en français. Les questions sont de nous.

Contexte des solums étudiés :

II₁ : Andosol de la zone forestière, situé à 1150 mètres d'altitude à Bonaliona (chemin d'ascension du Mont Cameroun). Le champ vient d'être passé au brûlis de janvier.

V₄ : Situé à 850 mètres d'altitude, au village de Bwassa. Le champ est planté en macabo dominant.

VIII₁ : Derrière le cimetière de Muea, sous champ cultivé depuis 5 ans au moins. 450 mètres d'altitude.

VIII₂ : Sur la route d'Ekona Mbenge, jardin de cultures associées très diversifiées. La coupe est pratiquée à l'intérieur du champ, sous feuilles condimentaires (400 mètres d'altitude environ).

V₇ : Plantation industrielle de thé (Tole Tea) à Wokeli. Litière inexistante, terre nue entre les pieds de théiers (700 mètres d'altitude).

V₈ : En bordure d'une immense plantation de thé à Saxenhof, solum levé sous bosquet d'eucalyptus (650 mètres d'altitude).

V₉ : Sous plantation d'eucalyptus un peu plus bas vers Saxenhof (600 mètres d'altitude). Litière composée de feuilles mortes d'eucalyptus.

IV₄ : Le long de la route à Ekona Mbenge. Plantation industrielle de palmier à huile. La hauteur totale du solum est de 3 mètres (380 mètres d'altitude).

VI₁₃ : A 200 mètres d'altitude, au quartier Karata situé en aval du village de Mokunda. Solum levé sous plantation industrielle de palmier à huile.

- Les argiles cuites de l'*ankara*

Nous avons abordé au cours de la deuxième partie la pratique de l'*ankara*, qui consiste à faire brûler lentement les plantes adventices préalablement enfouies sous une couche de terre. Les effets améliorants sont considérables sur une très courte durée (trois ans maximum) mais laissent place soudainement à un sol pauvre et déstructuré.

Qu'observe-t-on au microscope sur une lame mince montée avec de la terre d'*ankara* ?²¹⁵

Tout d'abord, et contrairement aux brûlis de jachères longues, la combustion des herbacées adventices ne produit pas de charbon. Une dizaine seulement est relevée sur l'ensemble de la lame. Les cendres, probablement rapidement lessivées, n'ont laissé aucune trace visible. A l'inverse, on note une proportion étonnante de phytolithaires, résidu de la transformation des graminées par la chaleur. La matière organique est semble-t-il absente et les complexes argileux montrent une couleur rougeâtre inhabituelle, résultat possible de la combustion et de la transformation chimique des oxydes métalliques.

La matière organique fraîche est absente. La structure de ce sol est friable, sans cohésion véritable, favorisant les processus d'érosion en saison des pluies et de déshydratation en saison sèche.

L'*ankara* fait partie, à notre connaissance, des rares pratiques paysannes destructrices observées sur le Mont Cameroun. Sans technique améliorante compensatoire, le recours trop fréquent à vaste échelle peut mettre d'excellents sols en péril.

La mémoire du sol enregistre parfaitement la trace de l'*ankara*, de nombreux indicateurs pédologiques l'attestent (couleur des argiles, structure friable, absence de matière organique, etc.). Cette pratique spécifique représente, dans le contexte du Mont Cameroun, un parfait exemple de l'imbrication entre mémoire pédologique et mémoire sociale. Le sol enregistre durablement les effets d'un savoir-faire hérité d'une culture spécifique. Ici la mémoire des hommes se lit admirablement à travers la mémoire des sols.

²¹⁵ Prélèvement I₂ situé au quartier Woniaywongo sur les arrières de Buea.

Contexte du solum étudié :

I₂ : Situé à 900 mètres d'altitude au quartier Woniaywongo, ce prélèvement de surface est effectué sur un ancien champ cultivé par des locataires originaires de la province de l'Ouest. La friche est récente (moins d'un an) et l'on constate encore de nombreux pieds de manioc et de taro.

- Approfondissement de l'horizon cultural

Nous aimerions finir cet inventaire non exhaustif des indicateurs anthropiques par l'évocation d'une pratique efficace, qui bonifie considérablement les sols et contribue au maintien de leur qualité sur le très long terme.

Il s'agit de l'approfondissement de l'horizon cultural de surface par l'excavation de fosses d'une cinquantaine de centimètres de profondeur. Les herbacées disponibles grâce au travail de défriche sont alors incorporées à la terre remuée, le tout formant une butte aérée et très organique, favorable à la croissance des tubercules domestiques tels le macabo, le taro ou l'igname (*cf.* Deuxième partie, « L'enfouissement des engrais verts »). L'intérêt d'une telle méthode, largement pratiquée par les Wakpe du versant Wouri, est d'épaissir l'horizon cultural des andosols jeunes et de mettre à disposition des plantules un stock de matière organique accessible pendant la durée du cycle végétatif.

Cet usage modifie remarquablement le sol sur lequel il est pratiqué. Les intérêts agricoles sont indéniables car l'activité biologique est favorisée à tous les niveaux. Bonne aération, apport de matière organique fraîche, drainage, amélioration de l'occupation racinaire, intensification de l'activité microbienne, sont autant d'effets bénéfiques sur le long terme.

En levant un solum sur un champ soumis à cette pratique (exemple du solum V₅), on observe un horizon cultural L très organique de 60 cm de profondeur (depuis le niveau du sol, car il faut y ajouter la trentaine de centimètres de la butte qui surmonte la fosse – ce qui amène à une épaisseur de 90 cm environ), comportant en grandes quantités des débris d'herbacées en voie d'humification, des fragments de feuilles, des graines, des radicelles, des pollens, etc. L'activité biologique est intense (vers et insectes) et l'occupation racinaire du plant de macabo optimale. Les complexes organo-minéraux sont sombres, à forte teneur en matière organique. On note quelques olivines fraîches. L'horizon S inférieur est compris entre 60 et 130 cm. Les argiles volcaniques apparaissent, suivies du cortège minéral issu de l'altération du matériau basaltique sous-jacent (augites, magnétites, matrice basaltique grise). Enfin, à partir de 130 cm, on note un horizon Cvo de coulée.

Entre les buttes, la profondeur des horizons est quelque peu différente, puisque en dehors de l'influence des fosses. On observe alors un solum de type AL (30 cm) – S (100 cm) – Cvo. La profondeur déjà importante (30 cm) de l'horizon organique de surface est à mettre sur le compte des effets induits de la pratique lors des précédents cycles de mise en culture. Nous voyons là comment l'amélioration continue d'un sol cultural contribue à l'approfondissement progressif

des horizons de surface. On peut aisément imaginer que cet andosol typique aurait, à cette altitude et sans intervention de l'homme, présenté un Ah d'une vingtaine de cm de profondeur, surmonté d'un OH de 5 cm environ constitué de débris de litière forestière.

Contexte du solum étudié :

V₅ : Situé à la sortie du village de Bwassa, aux alentours de Likombe (850 mètres d'altitude). Il s'agit d'un champ wakpe bordé de ligneux utiles.

- Et d'autres encore

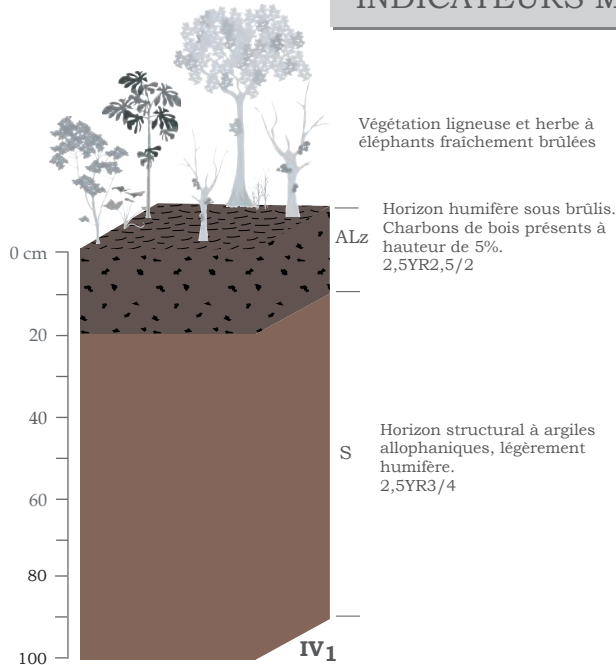
Les indicateurs mémoriels que nous avons décrits dans ces pages, qu'ils soient naturels ou d'origine anthropique, ne forment à coup sûr qu'une fraction d'un ensemble beaucoup plus vaste, dont l'étude demanderait des moyens qui dépassent largement nos compétences.

Nous pourrions citer à titre d'exemple, en tant marqueurs des activités humaines, les indicateurs végétaux colonisant les sols étudiés. Il faudrait pour interpréter leur message des connaissances botaniques que nous n'avons pas. Quelles sont les espèces caractéristiques d'une reconquête végétale après défrichement, quels sont leurs stades de développement dans la durée, que montre (ce que les Wakpe maîtrisent parfaitement) la physionomie d'une essence spécifique à propos de la fertilité du sol sur lequel elle pousse ?

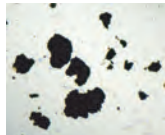
Par ailleurs, il aurait été instructif de pouvoir évaluer le pouvoir rémanent des intrants industriels dans les sols cultivés, à la lumière des témoignages que nous avons recueillis : quelle est l'influence de ces produits (engrais ou pesticides) dans l'évolution des sols étudiés ? Quels sont les sols qui enregistrent le plus ces apports artificiels et quels sont les effets en terme de production agricole ? Nous avons eu l'opportunité de vérifier quelques hypothèses (notamment concernant certains phénomènes de phytotoxicité ou d'appauvrissement des sols suite à l'usage exclusifs des engrais minéraux N-P-K), mais une mesure chimique aurait sans aucun doute révélé des résultats exploitables.

Bref, l'inventaire des indicateurs mémoriels naturels et anthropiques en matière de sols est une vaste tâche, cet essai ne prétend pas y parvenir. Notre objectif est de montrer combien, dans une zone rurale volcanique africaine, les mémoires sociale et pédologique fonctionnent de concert, évoluant de manière systémique à travers des rapports d'influence sans cesse renouvelés.

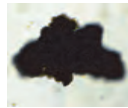
Nous finirons cette troisième partie par l'évocation de la nomenclature locale des sols. Les Wakpe sont les meilleurs spécialistes de leurs sols, ils les cultivent au quotidien. Nous avons parlé, au cours de la deuxième partie, des représentations liées à la terre, nous souhaitons ici présenter une partie du lexique qui lui est associé.



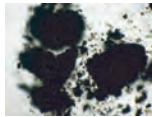
Brunisol cultivé à horizon humifère charbonneux, sous brûlis annuel de janvier.



Complexes organo-minéraux à forte teneur humifère. Grossissement x100 (IX₆ Ah1)



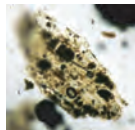
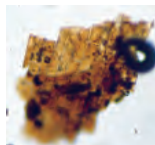
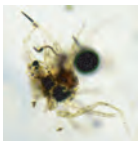
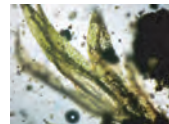
Complexe organo-minéral à dominante humifère de l'horizon enrichi III₂ AL.



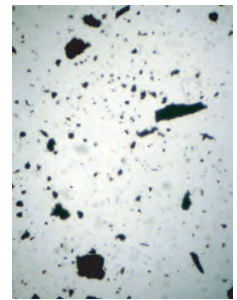
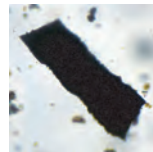
Matière organique mélanisée par le passage du brûlis. IX₅ Ah1



Fragments de divers tissus végétaux (feuilles, racicules, etc.) en voie d'humification, issus de l'incorporation par mulching des adventives défrichées. Tous appartiennent à l'horizon cultural profond III₂ AL.



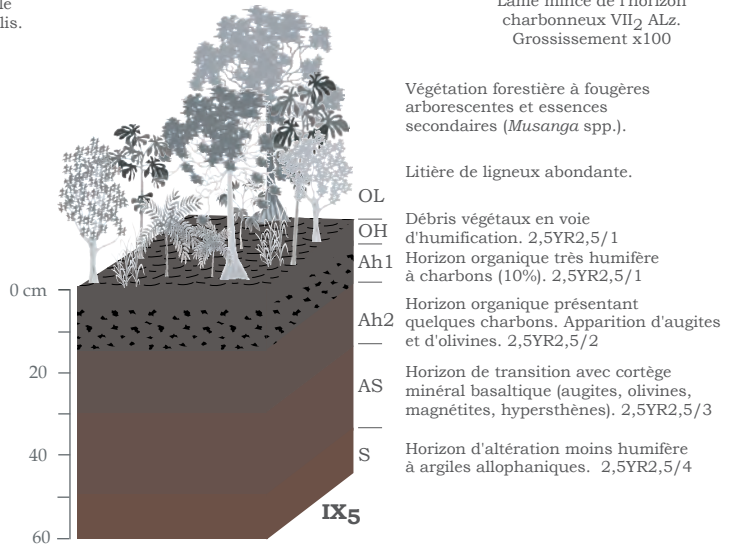
Vue partielle du brûlis de janvier surmontant le solum IV₁ (Cliché N.L.)



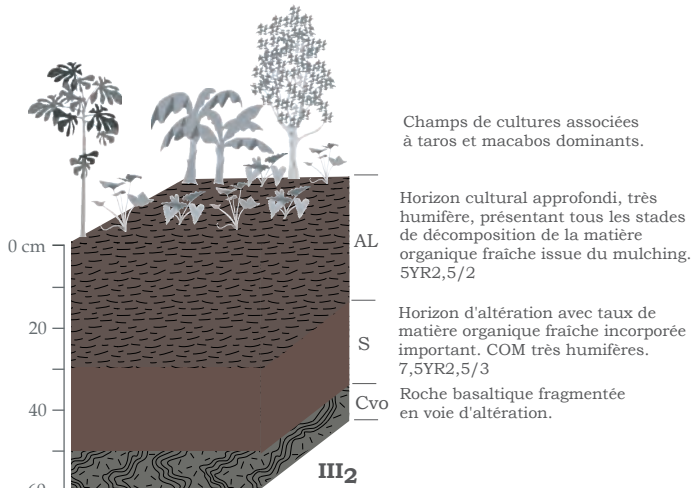
Divers charbons de bois dans IV₁ ALz. Grossissement x200



Lame mince de l'horizon charbonneux VII₂ ALz. Grossissement x100



Andosol sous jachère à succession d'horizons humifères



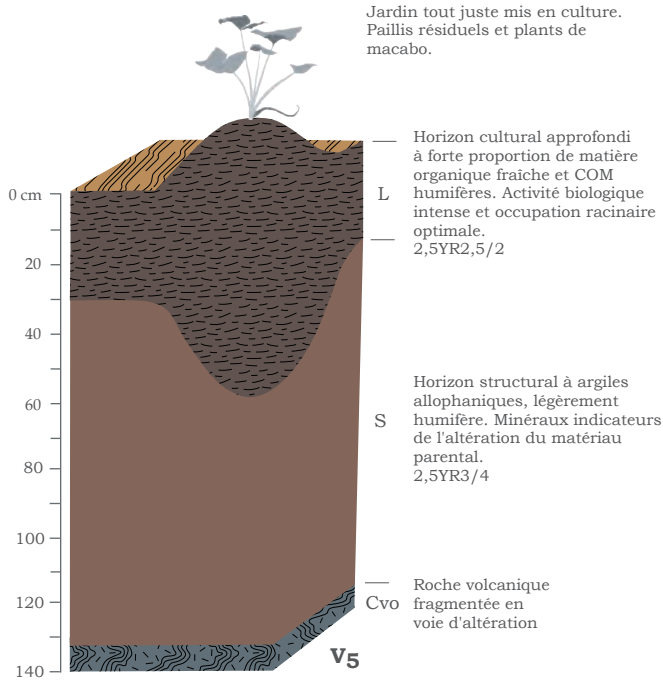
Andosol cultivé à horizon organique enrichi par le mulching



Champ préparé pour la mise en culture. Noter la disposition du mulch en rangées. Hauteurs du village d'Ewonda, 1000 m d'altitude. Cliché N.L.

INDICATEURS MEMOIRELS ANTHROPIQUES (SUITE)

Conception et réalisation :
N. Lemoigne, ADES UMR 5185
2009



Andosol à horizon culturel humifère approfondi par constitution des fosses butées et enfouissement des adventives.



Approfondissement de l'horizon culturel par enfouissement et buttage des adventives. Les jeunes plants de taro sont mis en terre dans la foulée. (Hauteurs du village de Bonakanda. Clichés N.L.)



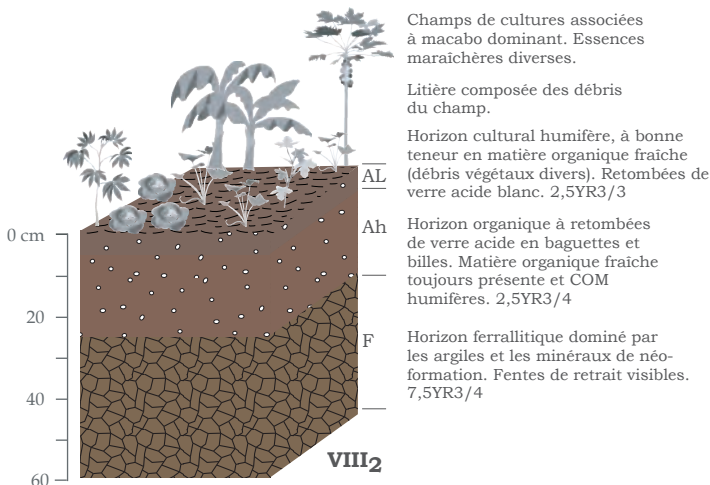
Détail de la litière d'un champ de cultures associées (mélange d'adventives et de résidus de mulching). Le sol est en partie protégé du splash, de l'érosion et conserve favorablement l'humidité en saison sèche. (Solum VII₂, champ de J.L.Mokake) (Cliché N.L.)



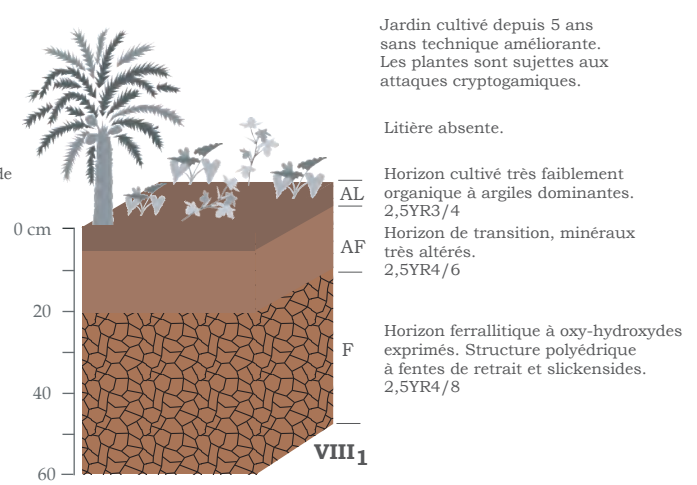
Emplacement brûlé après pratique de l'ankara, la combustion lente des adventives enfouies. Noter les indicateurs de couleur et de structure spécifiques, comparativement à l'horizon de surface organique de l'arrière plan (cliché de gauche). (Clichés N.L.)



Influence des pratiques sur deux ferrallitols du secteur d'Ekona :



Ferrallitول organique sous jardin de cultures associées, régulièrement amendé par des fumures animales.



Ferrallitول cultivé peu organique, exploité sans pratique compensatoire, présentant des signes de perte de fertilité.

III – TYPOLOGIE MOKPE DES SOLS

Avec le recul, nous nous sommes rendu compte qu'il était artificiel de vouloir faire correspondre les deux systèmes de nomenclature, européen et mokpe, car fondés sur des visions du monde antithétiques. Notre façon d'étudier les sols procède d'un raisonnement analytique qui distingue séparément les éléments constitutifs pour dresser des catégories. Il nous apparaît que la conception paysanne mokpe perçoit les sols à travers l'ensemble beaucoup plus large du cosmos. La couleur par exemple est certes un élément clef, mais il n'a de sens que replacé dans la sphère sacrée du volcan, des puissances tutélaires et des ancêtres. Les libations en constituent le lien symbolique. La végétation est elle aussi d'une importance capitale dans la définition de ce qu'est un bon sol. Autant les analyses chimiques poussées, dans l'infiniment petit, sont pour nous le moyen définitif de faire entrer un sol dans telle ou telle catégorie, autant la vision la plus holiste, c'est-à-dire portée par des connaissances très étendues sur le vivant et le monde spirituel, préside à la science du sol selon les Wakpe. Ce n'est pas un hasard si nos informateurs les plus érudits en matière de sols étaient médecins traditionnels ou chasseurs, tous investis dans la société secrète du Malé, en connexion étroite avec le volcan.

A ce titre, bien des choses nous ont échappées ; on n'entre pas aisément au sein d'une mémoire collective qui ne nous appartient pas. Nous ferons état dans ce qui suit des quelques éléments sur lesquels nous avons pu avoir prise.

Les Wakpe distinguent la nature des sols ou les horizons selon différents critères, dont la couleur, la texture ou leurs propriétés propres, souvent en rapport avec les utilisations possibles.

Les planteurs sont sensibles à la couleur des horizons, indicatrice de la teneur en matière organique ou en argiles minérales. Un sol sombre est reconnu comme humifère, donc bénéfique aux plantes. De manière générale, un bon sol, c'est-à-dire propice à l'agriculture, sera appelé *monye mo gbwamu* (littéralement « une terre qui est bonne »). L'horizon d'altération, brun jaune (le qualificatif « *reddish* », rougeâtre, est le plus souvent employé en anglais), est souvent le signe d'un taux de matière organique faible et d'une dominance des argiles, formant un milieu défavorable aux racines des essences maraîchères.

La texture (sableuse, argileuse) est aussi un élément pris en compte, pour des questions principalement de pénibilité au travail (l'argile compacte est dure à ameublir), de porosité (les sols argileux à propriétés verticales s'engorgent fréquemment en saison des pluies, constituant un

milieu asphyxiant ; les sables en saison sèche sont trop drainants et assèchent les sols), ou encore de facilité de pénétration pour les racines.

Enfin, les coulées de laves, les sols meubles à graviers basaltiques (excellents pour la croissance des ignames et du plantain), les sols kaoliniques (le kaolin est impropre à la culture par sa structure compactée à l'extrême mais il se consomme et est utilisé pour ses propriétés médicinales ou cérémonielles), sont autant de sols reconnus et nommés pour leur nature spécifique.

Cet inventaire est malheureusement largement lacunaire, il mériterait du temps pour le compléter. Voici une esquisse, tirée des informations éparses que nous avons pu recueillir sur la question, d'une forme de typologie mokpe appliquée aux sols.

ESQUISSE DE TYPOLOGIE MOKPE DES SOLS

	Terminologie wakpe	Correspondance pédologie française
Différenciation selon la couleur	<i>Monye m'winda</i>	"Terre noire", horizons humifères de surface (Ah principalement). Cette désignation s'applique aux niveaux favorables à l'implantation des racines et à la mise en culture en général.
	<i>Monye mo teya</i>	"Terre rouge", correspond à l'horizon d'altération S. Les wakpe le situent sous <i>monye m'winda</i> , et le connaissent pour être moins favorable au développement des racines. Lorsqu'il est trop affleurant, il oblige à des techniques d'amélioration (<i>ankara</i> , enfouissement des adventices, apports organiques divers) afin de limiter son pouvoir asphyxiant.
Différenciation selon la texture	<i>Monye mo djeka</i>	Correspond aux terres très argileuses tels certains ferrallitols de bas de pente. Sert en autres choses à la confection des poteries.
	<i>Monye mo zowe</i>	Désigne les sols poussiéreux composés de la fraction fine (cendres) des éjectas volcaniques.
	<i>Monye mo nyanga</i>	Les sols sableux, tels ceux situés en bordure de cours d'eau.
Autres critères distinctifs	<i>Kalavatcho</i>	L'argile kaolinique blanche, réservée à des usages variés (alimentaire, cérémoniel)
	<i>Munya mo Vako</i>	"Le feu du Mont Cameroun". Locution utilisée pour désigner les coulées de lave en fusion produites par le volcan.
	<i>Likuwa</i>	Nom donné aux coulées de laves refroidies.
	<i>Maye ma Vako</i>	"Les pierres du Mont Cameroun". Désigne les blocs de lave refroidie parsemant les pentes du volcan.
	<i>Maye ma likuwa</i>	"Les pierres de lave", aussi utilisé pour désigner les blocs de lave refroidie.
	<i>Maye ma munya</i>	"Les pierres de feu". Sont ainsi nommées les bombes pyroclastiques de gros diamètre projetées par le volcan.

IV – CONCLUSION DE TROISIEME PARTIE

Bien que la trace des activités anthropiques soit archivée de multiples façons dans la mémoire des sols du Mont Cameroun, elle n'en demeure pas moins un élément parmi d'autres de l'histoire pédologique du site. L'évolution des sols du volcan obéit à des règles bien antérieures à l'arrivée des hommes dans la région.

De grands types de sols se sont progressivement déterminés sous l'influence de l'activité volcanique (coulées de laves, projections pyroclastiques plus ou moins fines, tremblements de terre, glissements de terrain, proximité des centres éruptifs, etc.). On rencontre ainsi sur le Mont Cameroun une importante diversité de stades évolutifs, allant du lithosol intégralement minéral des coulées refroidies, au ferrallisol profond développant des caractères d'altération ou de néoformation très poussés.

On note par ailleurs, bien que le phénomène ne tienne pas lieu de règle absolue, une certaine logique de catena déterminée par les effets cumulés de la pente et de l'éloignement des zones de projection. Nous l'avons vu, les rajeunissements permanents produisent des andosols peu épais sur coulée, riches en allophanes, alors que les basses pentes du Mont, épargnées le plus souvent par les accidents volcaniques majeurs, laissent aux sols le temps d'évoluer vers des stades pédogénétiques plus avancés. C'est ainsi que l'on pourra observer par endroits l'enchaînement suivant, du sommet du volcan vers l'aval du versant : lithosol sur coulée basaltique récente, régosol, andosol, brunisol et enfin ferrallisol.

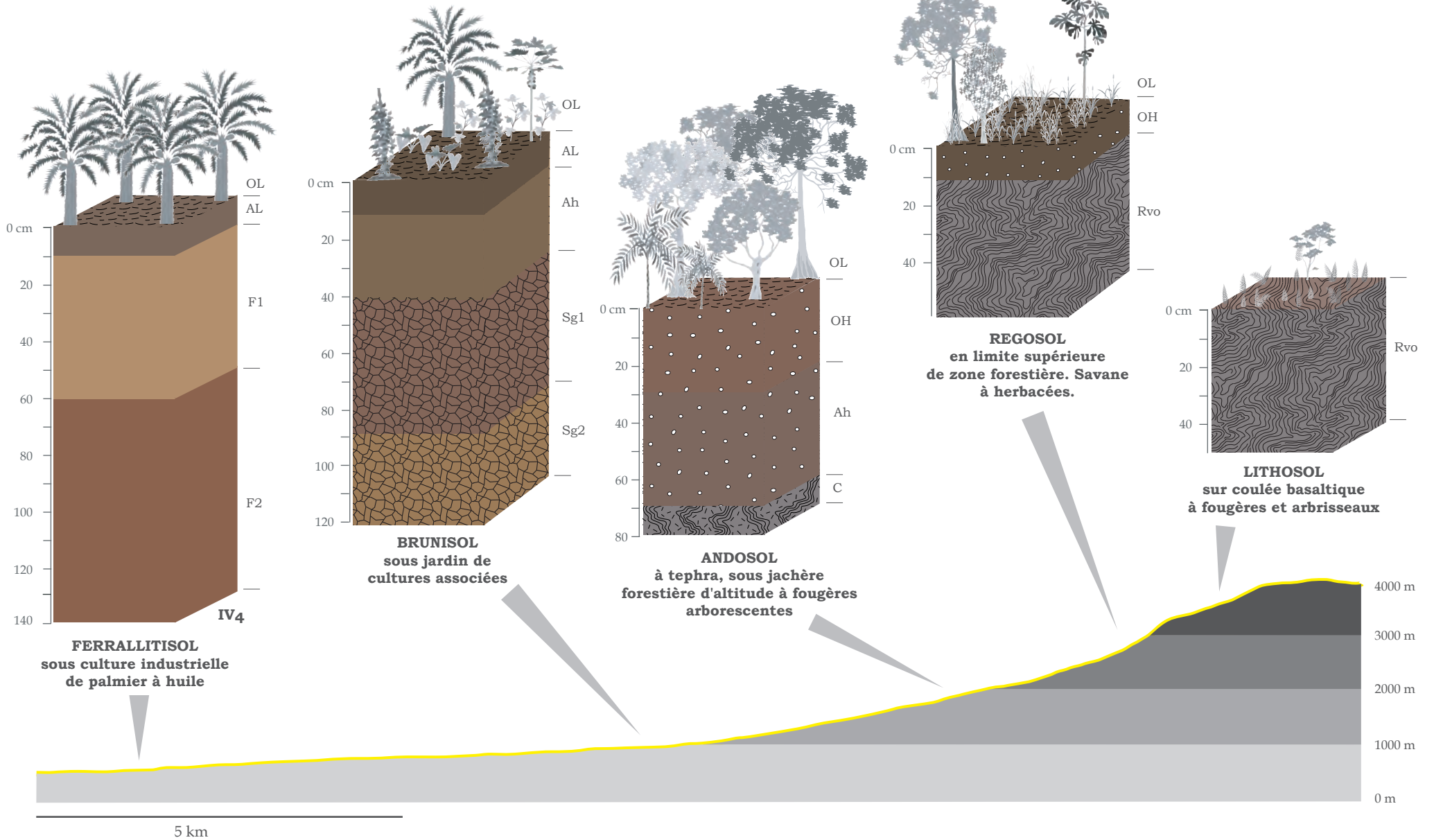
Il va de soi que ce modèle est extrêmement variable selon les secteurs. Bakingili, situé sur la côte et touché par la coulée de 1999, possède désormais des lithosols alors que l'on rencontre certains ferrallisols à presque 500 mètres d'altitude autour du village de Lysoka par exemple. En outre, ces grands types de sols sont à comprendre comme un ensemble comportant autant de variantes et de stades intermédiaires. Où s'arrête l'andosol et où commence le brunisol ? La distinction est ténue et ne sera certainement jamais tranchée.

EXEMPLE DE CATENA DE SOLS SUR LE VERSANT WOURI

Conception et réalisation : N. Lemoigne, ADES UMR 5185, 2009

Sources : *Mount Cameroon Region 1/80 000*, German Technical Cooperation, 2003.

Relevés et observations de terrain



Ces substrats diversifiés à l'extrême sont presque tous et à des degrés divers exploités – et donc influencés – par la main de l'homme. Mais on ne peut contingenter, selon nos observations, une activité agricole à un sol donné : les cultures industrielles sont implantées tant sur les ferrallitols que sur les brunisols ou les andosols. Les parcelles paysannes d'essences associées se répartissent quant à elles sur des terres plus variées encore puisqu'on les rencontre aussi bien sur les régosols pierreux des hauteurs du Mont, que sur les ferrallitols des basses pentes.

Dans ces conditions, il serait illusoire de dresser une cartographie des sols du versant Wouri sans une entreprise colossale d'excavations systématiques, suivant un quadrillage serré.

Les activités anthropiques cependant ont leur part d'influence dans la pédogenèse, nous venons de le voir à travers un inventaire sommaire des indicateurs associés. Les problèmes de mise en valeur agricole inhérents à chaque sol engendrent un bagage de réponses techniques, puisées dans la mémoire collective. Ces dernières ne sont pas toujours sans conséquence néfaste, comme dans le cas de l'*ankara*. De la même façon, la surexploitation des sols sans apport régulier de matière organique compensatoire conduit à des bouleversements chimiques et structuraux considérables, comme nous l'avons observé sur les ferrallitols de Muea.

D'autres techniques cependant apportent des solutions particulièrement ingénieuses aux difficultés rencontrées, comme l'épaississement des horizons humifères par l'incorporation des adventices, les rotations culturales, le système de jachères ou encore l'usage du paillis.

La microscopie permet de mieux connaître, à travers l'observation des indicateurs tels que le charbon de bois, les argiles, les tephra, la teneur en matière organique fraîche ou humifiée, la nature ainsi que l'état de santé d'un sol. Les analyses en laboratoire complètent de manière très utile les observations de terrain.

Les indicateurs mémoriels, anthropiques ou naturels, sont la clef ouvrant la porte des mécanismes de l'interaction homme-sol. Nous avons tenté de le montrer dans cette troisième partie.

CONCLUSION GENERALE

1) Rappel du contexte et approche mémorielle

« *On a fait abondance...* »

C'est en ces termes que les premiers Wakpe arrivés dans les environs de Buea décrivent la prodigalité du Mont Cameroun.

L'histoire des peuplements humains sur le volcan est avant tout l'histoire d'une richesse. Les propriétés chimiques des laves basaltiques sont à l'origine de sols d'une rare fertilité, âprement disputés depuis la fin du dix-neuvième siècle. Le choc colonial allemand établit une occupation féroce des terres les plus propices à la mise en place des sociétés de plantation, introduisant une forme d'occupation des sols profondément inégalitaire. La marginalisation des peuples colonisés, d'abord vaincus par les armes puis asservis et parqués dans des réserves incultes, alimenta des tensions foncières perceptibles encore aujourd'hui. La cohabitation d'agriculture aux logiques profondément antithétiques laisse entrevoir la complexité des usages en présence, ainsi que la difficulté de mettre en évidence les phénomènes d'interaction entre les pratiques paysannes et les sols.

La rapidité avec laquelle les sociétés évoluent sur cet espace attractif se démarque des temporalités longues de la pédogenèse. L'empreinte humaine s'est faite soudaine, depuis quelques siècles seulement, laissant des traces très hétérogènes sur les logiques naturelles de formation des sols. Les sols volcaniques fonctionnent comme des archives vivantes qui enregistrent non seulement les particularités naturelles du volcanisme, mais aussi la trace des usages anthropiques. On peut y lire l'histoire des phénomènes éruptifs comme celle des systèmes culturels qui en tirent parti. En ce sens, les sols, à l'instar des sociétés, possèdent une mémoire. Cette dernière est vivante, elle évolue à travers les âges et réécrit sans cesse, sous les effets de l'altération, du climat et de la main des hommes, le palimpseste de son histoire.

Nous avons voulu montrer au cours de ce travail que les sociétés paysannes et les sols dont elles dépendent font système, interagissent ; que les indicateurs de cette interaction sont perceptibles à travers deux mémoires, la mémoire sociale et la mémoire pédologique. Toute deux fonctionnent selon des logiques propres, marquées aussi par de profondes similitudes. La mémoire sociale s'approprie les spécificités du milieu volcanique, sa richesse exceptionnelle mais aussi ses menaces, pour mettre en place un bagage de stratégies agraires et de réponses techniques, inscrites dans une cosmogonie originale. Les sols, quant à eux, gravent dans leur mémoire la trace des pratiques anthropiques, sous la forme d'indicateurs lisibles à différentes

échelles, tant macroscopique que microscopique. Les charbons de bois, le taux d'incorporation de la matière organique fraîche au sein des horizons de culture, la superposition des horizons humifères générée par l'agriculture itinérante sur brûlis, sont autant d'archives de la mémoire des sols, dédiées aux activités des hommes.

Nous avons nommé ce phénomène d'influences réciproques le système d'interaction mémoriel. Son fonctionnement, fondé sur des processus humains et environnementaux très similaires, est au cœur de notre approche ethno-pédologique.

2) Limites de l'étude

Les limites de notre entreprise sont nombreuses et tiennent tant au choix de l'approche pluridisciplinaire qu'à des raisons plus pratiques de terrain.

La pédologie est un monde nouveau pour nous. Il a fallu, au cours des dernières années, nous approprier des notions difficiles, un autre regard sur la nature. L'échelle microscopique offre des univers d'une complexité remarquable, aux confins de disciplines comme la chimie par exemple. Nous poursuivrons à l'avenir notre formation, afin d'affiner nos interprétations sur les phénomènes pédologiques observés.

Par ailleurs, nous aurions aimé consacrer à la démarche ethnologique, pour nous familière, plus de temps. La récolte des fragments de la mémoire collective liés aux sols aurait gagné à une présence prolongée auprès de nos interlocuteurs privilégiés. La langue est un barrage bien connu, il en est d'autres plus subtils nous l'avons vu, qui tiennent à des questions de statut ou de représentation culturelle du monde par exemple.

Amener le traitement de chaque discipline à l'équilibre est certainement délicat dans le cadre très circonscrit d'une thèse.

Ensuite, le horst du Mont Cameroun forme un relief en îlot montagnard, nettement détaché des plaines environnantes. Le choisir dans son entier comme terrain d'étude relevait d'une certaine pertinence, à condition de pouvoir assumer les contraintes liées à son immensité. Le versant Wouri, dans sa relative cohérence socio-spatiale, offrit en fin de compte un champ d'étude amplement suffisant...

L'un des objectifs de départ était la cartographie des sols en rapport avec les usages. En regard de la démesure de la tâche, ni les sols ni les usages n'ont donné lieu à une représentation cartographique à l'échelle du versant. Une scène SPOT aurait été d'une aide précieuse mais la chape nuageuse quasi permanente du site empêche la plus grande partie de l'année la réalisation de clichés exploitables ; cela sans compter le travail colossal de vérification sur le terrain des données interprétées.

Les limites du protocole expérimental d'observation des lames minces ont été largement développées en cours de troisième partie, nous n'y reviendrons pas. Ajoutons simplement que les observations au microscope optique méritaient d'être confrontées à des datations de charbons de bois par exemple. Nous aurions aimé pouvoir vérifier la validité de nos hypothèses concernant

les superpositions d'horizons humifères charbonneux, supposés constitués par la main de l'homme grâce au système d'itinérance à jachères longues.

Enfin, le constat d'appauvrissement de certains sols exploités sans technique compensatoire, les pollutions ou les phénomènes de phytotoxicité, auraient assurément donné des résultats intéressants une fois confortés par des mesures chimiques précises.

3) Principaux résultats

a- Substrat volcanique, climat et sociétés

Nous avons dans un premier temps considéré le contexte géologique et climatique du Mont Cameroun, volcan hawaïen situé au cœur de la plaque africaine. Ce dernier, étroitement dépendant de la tectonique sous-jacente, forme un horst qui accuse des escarpements de faille et alterne plateaux et parois abruptes.

La présence régulière de laves, de scories, de lapilli et de cendres sur les versants, laisse entrevoir des mécanismes de dispersion et de rajeunissement déterminants dans la genèse des sols étudiés. La localisation des tephra, à des kilomètres parfois du point d'éruption, témoigne des dynamiques stromboliennes du volcan qui enrichit en permanence les horizons superficiels cultivés. La nature basaltique de la roche-mère ainsi que le matériel très diversifié des retombées, sont à la source des aptitudes culturales des sols du Mont Cameroun. Pauvres en silice et riches en éléments ferro-magnésiens (augites, olivines), les basaltes du Mont Cameroun s'altèrent rapidement et leur structure poreuse assure un drainage favorable sous régime de fortes pluies.

La situation particulière du volcan sur la côte océanique et son faciès en îlot montagnard, génèrent une gamme de climats diversifiés et très localisés. Ces derniers participent activement à la pédogenèse, produisant un ensemble de facteurs attractifs pour les populations installées sur le versant Wouri.

b- Les sociétés en présence – données historiques et ethnographiques

L'abondance des ressources forestières est à l'origine de l'installation des populations bakweri (regroupant Wakpe, Womboko, Isuwu et Wovea) sur le Mont Cameroun. Or les tensions sociales – les conflits de mémoire – perceptibles de nos jours, doivent se comprendre à travers l'histoire de la conquête allemande et de l'occupation britannique qui lui a succédé. Les grandes plantations industrielles de la CDC encore en activité, ne sont pas sans rappeler un passé traumatique qui a débuté réellement dans les dernières années du XIX^e siècle, conduisant la

région du Mont Cameroun à constituer, à la veille de la première guerre mondiale, la plus vaste zone de plantation de l'Afrique de l'Ouest.

Après leur reddition face au colonisateur, les Wakpe tombent sous le joug d'une politique planifiée d'humiliations. Le passage des terres fertiles du Mont Cameroun des mains des primo détenteurs à celles des planteurs allemands repose sur un mécanisme simple, bien rôdé dans l'histoire de la colonisation africaine : exploiter les divergences de conception ayant trait à la notion de propriété foncière des différents acteurs, à l'avantage de l'acquéreur.

Le mépris pour les populations submergées par le développement des plantations est tel, que les nouveaux propriétaires considèrent les îlots villageois résiduels comme un réservoir de main-d'œuvre privé dans lequel ils puisent sans compter.

Les Wakpe, tout comme les autres populations asservies du Mont Cameroun, entrent en résistance passive sous le choc de la domination. Les planteurs, secondés des autorités, concluent naturellement à l'incompétence congénitale des autochtones pour les travaux des champs. C'est ainsi que se développe et se propage peu à peu le mythe des hommes paresseux.

Or ce mythe au cours des décennies s'est autoalimenté. L'idéologie ségrégationniste de la politique coloniale a laissé place à une valorisation dans les écrits scientifiques de la réussite sociale bâtie sur le modèle capitaliste dominant, réussite à laquelle les Wakpe semblent peu sensibles.

Dans tous les cas, le processus de marginalisation du peuple mokpe est encore décrit comme impulsé par sa nature intrinsèque : une incapacité profonde, découlant de son penchant à la paresse, à s'adapter aux réalités contemporaines.

La nature des sols, pensée et vécue par les hommes, a généré au cours de l'histoire des conflits sociaux toujours vivants. Nous avons vu comment les spécificités édaphiques du volcan pouvaient déterminer la nature de la configuration sociale actuelle, comment la fertilité des sols pouvait être le moteur d'un processus sociologique de marginalisation.

c- Les représentations de la terre chez les Wakpe du Mont Cameroun

La mémoire sociale en rapport avec les sols se construit par le vécu collectif, elle se nourrit de l'expérience et de la relation intime avec la terre. Comprendre les pratiques des hommes sur le sol, c'est comprendre avant tout la manière dont ils le perçoivent. A l'instar des

choses de la création, le sol fait partie d'un tout vivant qui impose certaines contraintes. On ne touche pas au sol, tout comme l'on ne va pas chasser, sans l'assentiment des puissances tutélaires qui en ont la garde. L'agriculture chez les Wakpe n'est pas seulement un acte matériel de production. Elle relève aussi d'une dimension spirituelle incontournable et met en branle un ensemble rituel qui fait communier les hommes avec les dieux et l'esprit des ancêtres.

La fréquence des éruptions constitue une donnée majeure dans les rapports que les sociétés riveraines entretiennent avec le Mont Cameroun. Nous avons vu de quelle façon cette mémoire naturelle vivante est appréhendée par le dispositif mythico-rituel mokpe qui intègre en toute logique les événements volcaniques. Parce que violentes, les manifestations du Mont imprègnent durablement la mémoire sociale. *Manda ma loba*, la demeure de Dieu, est étroitement associée à une divinité célèbre du panthéon mokpe : Epaza Moto. Cette puissance tutélaire est l'interlocutrice directe des hommes et les colères du volcan lui sont fréquemment attribuées. Le maintien du contact avec la divinité par l'intermédiaire des rites assure à la société mokpe une prise sur les caprices du volcan.

Ainsi la mémoire des éruptions est-elle constamment réactivée au sein de la communauté, non seulement par la récurrence des manifestations contemporaines mais aussi par la reproduction cyclique des cérémonies mises en place pour en contrôler les effets.

Au quotidien, les pratiques en rapport avec les sols mobilisent des forces plus proches des hommes. Parfois protectrices (les ancêtres), elles peuvent aussi déranger les activités des champs (l'esprit des mourants), voir même épouvanter et nuire (les fantômes).

L'immatériel fait partie intégrante des pratiques paysannes liées aux sols en pays mokpe. Ces représentations particulièrement fortes rendent compte de l'importance capitale de la dimension cosmique dans l'étude des pratiques paysannes sur le Mont Cameroun ou ailleurs. L'intervention des hommes sur les sols n'a pas de sens hors du sacré qui habille les activités anthropiques dans la forêt. La sacralité conférée par les hommes au volcan, d'une part marque leur profond attachement à ce milieu prodigue et d'autre part institue un code déontologique, une moralité commune, qui donne un sens à chaque geste en direction du sol.

d- Les usages

L'utilisation des sols sur le volcan obéit à un processus complexe de stratégies fluctuantes selon les besoins du moment. Les vieilles jachères des hauteurs du Mont Cameroun relèvent de ce que l'on nomme communément l'agriculture itinérante sur brûlis. Les pratiques mobilisées par ce système agricole représentent un intérêt certain dans le modelage des horizons superficiels, dans les transferts de matière assimilable par les plantes cultivées, dans le remaniement progressif des essences végétales forestières et, au niveau social, dans la garantie économique qu'il confère aux familles.

Ce que nous retiendrons est l'idée que les éléments constitutifs du principe de fertilité exploité par les paysans du volcan procèdent d'un système dont le sol n'est qu'une composante parmi d'autres. Le milieu dans son ensemble est source de fertilité. Un foisonnement de techniques, dépendantes de la disponibilité foncière, de l'origine culturelle du paysan ou de ses connaissances, préside au maintien de la bonne santé des sols. Le système itinérant associé à la jachère longue n'en est pas le seul garant. Nous avons montré que le mulching, l'approfondissement des horizons organiques par l'incorporation des adventices coupées, l'association des essences, l'étagement des espèces ou que l'entretien judicieux de l'arbre sur les pourtours du champ tout au long de la phase de mise en culture, permettaient le raccourcissement du temps de jachère sans baisse de fertilité. Face au problème récurrent du manque de place disponible, la généralisation de ces pratiques pourrait constituer une solution intéressante. Cette dernière à l'avantage d'être parfaitement endémique.

De nombreuses difficultés cependant prennent leur source dans les tensions précédemment évoquées. Les populations nouvellement arrivées sur le site ont rarement la maîtrise de leur terre et sont pressées par des nécessités d'ordre économique. Des pratiques comme l'*ankara* par exemple, mal adaptées au nouveau contexte, contribuent à l'épuisement de sols à l'origine fertiles. A cela s'ajoutent l'exploitation de terres déjà passablement appauvries par les cultures intensives de la CDC ou encore les politiques gouvernementales incitatives entraînant un usage mal maîtrisé des intrants d'origine industrielle (engrais minéraux, pesticides).

L'agriculture paysanne sur le Mont Cameroun est un compromis entre contraintes écologiques et nécessités vivrières. Le système est composé d'une multitude de variantes aux objectifs identiques : multiplier les opportunités d'accéder à une ressource diversifiée, tout en

maintenant le potentiel de fertilité des sols. Lorsque la disponibilité foncière s'y prête, on touche à la perfection. Sans travail supplémentaire après l'abandon du champ, la jachère, tout en reconstituant peu à peu le stock de matière organique indispensable aux futures plantations, continue de fournir certaines cultures pérennes, des ligneux utiles pour l'habitat et les divers travaux, des fruitiers, des plantes et écorces médicinales, etc. L'ensemble de ces niveaux utilitaires fonctionne en système. Ce modèle écologique, par la diversité d'essences qu'il propose et la complexité de son organisation, est d'une richesse remarquable.

Les paysans qui mènent, sur cette partie du Mont Cameroun, une agriculture participant au système agroforestier, prouvent de manière évidente qu'il est possible de maintenir une forte pression culturale tout en assurant sur le long terme le renouvellement du potentiel de fertilité des sols. Contrairement aux idées reçues concernant la propension des sociétés paysannes à consommer par ignorance les forêts dont elles ont la garde, nous avons ici la preuve que la densification du peuplement peut conduire, non pas à la déforestation, mais à l'optimisation du système agroforestier ; que la culture prolongée d'une parcelle peut conduire, non pas à son épuisement, mais à la stabilisation durable des rendements.

e- Les indicateurs de l'interaction mémorielle

Les traces des usages anthropiques portés par la mémoire collective sont lisibles au sein des horizons pédologiques. Nous avons, pour achever ce travail, plongé plus profondément au sein du système d'interaction mémoriel, en nous penchant à échelle réduite, microscopique même, sur les indicateurs de la relation homme/sol. Nous avons tenté de montrer comment les sols enregistraient les marques de l'activité paysanne et de quelle manière les spécificités du sol volcanique appelaient des réponses culturelles adaptées.

La mémoire des sols volcaniques archive les événements passés en une dynamique évolutive, nous l'avons déjà vu. Mais ses aptitudes à l'enregistrement sont variables en fonction de l'âge des sols, de leur nature et du type de donnée enregistrée. Le processus connaît ainsi des ratés et à l'instar de la mémoire collective, il peut éluder, oublier, déformer ou même délirer.

Les indicateurs de la mémoire relèvent à nos yeux de deux catégories distinctes. La première catégorie est issue des spécificités des sols volcaniques du Mont Cameroun, responsables de réponses anthropiques identifiées : nous avons parlé d'*indicateurs naturels*. La deuxième catégorie concerne l'homme, en tant qu'acteur déterminant de la pédogenèse. Nous lui avons associé certains *indicateurs anthropiques* caractéristiques.

Parmi les indicateurs naturels, nous avons considéré les **allophanes**, argiles d'altération constitutives des andosols. Les andosols du versant Wouri sont parmi les plus fertiles de la planète. Ces sols jeunes ont largement contribué à l'attractivité du Mont Cameroun, ils sont à l'origine du peuplement mokpe et des guerres coloniales pour la possession de la terre. Par leur capacité de conservation en eau, la richesse et la rapidité de libération des éléments minéraux assimilables, les andosols à allophanes constituent des marqueurs fondamentaux du potentiel de fertilité des terres agricoles.

Les **tephra** constituent eux aussi un autre indicateur naturel de fertilité. Leur dispersion sur les pentes du volcan est presque systématique. Nous estimons que 90 % des solums de notre corpus en contiennent. Les usages cultureux en rapport avec les sols de retombées sont en toute logique très divers. L'intérêt principal de telles quantités de minéraux d'origine pyroclastique, reste le renouvellement permanent des réserves nutritives accessibles aux plantes. Ainsi les cultures paysannes ou industrielles bénéficient-elles de ces stocks mis à disposition. L'observation des sols à haute teneur en minéraux éolico-volcaniques du versant Wouri, laisse entrevoir des processus pédogénétiques complexes, impliquant des troncatures, des horizons enfouis ou des superpositions continues d'horizons de même nature. Nous avons constaté, à travers l'étude des solums, une influence variable du traumatisme volcanique sur la pédogenèse. Les paléo-horizons enfouis sous une nouvelle pédogenèse pourraient avoir subi un bouleversement suffisamment important pour engendrer une remise à zéro du compteur pédologique. Les superpositions d'horizons humifères Ah par contre, pourraient témoigner de légers remaniements de la végétation sous l'influence de retombées moins denses : suffisantes pour différencier les horizons organiques, mais pas assez violentes pour briser la logique de formation du sol. Enfin certains andosols régulièrement enrichis, mais plus faiblement, pourraient ne pas subir de modification de leur processus pédogénétique.

Les **traces d'oxydo-réduction** observées sur les graviers basaltiques en voie d'altération de certains brunisols, sont quant à eux des indicateurs mémoriels fiables de l'état hygrométrique du sol. Bien que favorables à l'agriculture, les brunisols à horizons rédoxiques du Mont Cameroun laissent entrevoir des fluctuations du régime des pluies en fonction des saisons,

engendrant des contraintes particulières pour les hommes qui les exploitent. L'entretien des haies, les pratiques de paillage ou encore le maintien de la strate arborée, sont autant de réponses paysannes au manque d'eau saisonnier du versant Wouri.

Ensuite, les **argiles rouges** et les **oxy-hydroxydes métalliques** sont des indicateurs des ferrallitols du Mont Cameroun. Généralement profonds, rencontrés à basse altitude, les ferrallitols possèdent un taux d'argiles élevé et un horizon F ferrallitique marqué par une couleur vive tirant sur l'ocre rouge. Les paysans et le personnel de la CDC les reconnaissent pour être de bons sols agricoles mais sujets à de fortes baisses de fertilité si trop sollicités, et difficiles à pénétrer par les racines dans le cas de certaines cultures maraîchères. Leur présence marque l'obligation d'un apport régulier de matières organiques dans les horizons occupés par les essences cultivées.

Enfin, les **blocs de basalte affleurants** laissent deviner la présence de régosols sur les hauteurs du versant. De nombreux jardins de cultures associées sont implantés sur ces sols difficiles à travailler. Les populations autochtones furent repoussées en altitude ou parquées dans les zones à régosols pierreux jusqu'au début du XX^{ème} siècle, pendant la phase de conquête des terres basses pour la mise en place des sociétés de plantation. A l'heure actuelle, le travail de la terre passe très souvent par un aménagement des parcelles qui exploite les espaces libres entre les blocs.

Si les spécificités naturelles des sols contribuent à la construction des savoir-faire et de la mémoire collective, il n'en demeure pas moins que cette dernière est aussi à l'origine de pratiques pesant sur les processus de pédogenèse. Les indicateurs de l'action anthropique, pour leur part, ont été identifiés comme suit.

Les **charbons de bois** constituent un indicateur précieux des usages liés au feu. L'agriculture sur brûlis – itinérante ou non –, largement répandue sur les pentes du volcan, en est productrice. Les principales difficultés liées à l'étude de cet indicateur résident tant dans sa formation, étroitement dépendante de la végétation (ligneuse ou non), que dans sa faible rémanence au sein des horizons de culture. Les phénomènes de dispersion dont il fait l'objet compliquent encore le diagnostic de la localisation et de l'origine anthropique des incendies.

Ensuite, la zone forestière haute, à l'intérieur de laquelle se développe le système d'agriculture itinérante sur brûlis, présente des **sols à horizons organiques multiples**. L'organisation singulièrement stratifiée de ces sols semble corrélée en partie avec la présence de niveaux charbonneux. Lorsqu'aucune trace de retombée pyroclastique majeure n'est décelée pouvant expliquer les superpositions d'horizons organiques différenciés, nous émettons

l'hypothèse qu'il s'agit de la marque de changements de végétation dus aux enchaînements des phases de brûlis, de mise en culture et de retour à la jachère longue. Les systèmes d'agriculture itinérante sur brûlis, inscrits dans des temporalités longues, influenceraient suffisamment la pédogenèse pour que la mémoire des sols en conserve la trace.

Un autre indicateur des pratiques agricoles est l'**inversion des logiques de superposition** de certains éléments constitutifs du sol. Sous jardin cultivé, des particules végétales réparties sur toute la hauteur du solum ainsi que la présence jusqu'en surface d'indicateurs minéraux de l'altération de la roche mère, laissent penser à des perturbations des logiques de superposition de ces différents éléments. Le brassage par voie mécanique des horizons superficiels des sols cultivés peut être responsable des pollutions constatées.

L'incorporation régulière de la matière organique issue des adventices coupées par la pratique très courante du paillis, associée aux retournements réguliers des premiers centimètres de terre pour la mise en culture des jeunes plants, contribue à l'**épaississement de l'horizon organique de surface** qui s'enrichit d'un supplément de débris végétaux utiles. On peut directement lire les effets d'une telle pratique à travers l'organisation des sols cultivés.

Enfin, dans la droite ligne de ce qui vient d'être évoqué, le **taux d'incorporation des matières organiques vertes** apportées par le paillis, les feuilles des arbres associés aux cultures, les fumiers animaux ou encore les déchets du champ, constitue un indicateur intéressant de l'influence humaine sur le sol exploité. L'état de santé d'un sol, sa fertilité, peuvent être appréhendés en partie par la quantification des matières organiques fraîches incorporées. Les sols qui en bénéficient sont des témoins précieux de l'efficacité des pratiques paysannes sur le versant. On remarque une pénétration profonde de la matière organique, aussi bien comme réserve non décomposée que sous forme déjà humifiée. Le potentiel de fertilité de tels sols, enrichis par les allophanes du substrat volcanique, est considérable.

A l'inverse, sur les sols où l'apport de matière organique fraîche est réduit, nous avons constaté qu'une mise en culture continue présentait sur le court terme une baisse des rendements. C'est le cas des sols exploités de manière industrielle dont les horizons organiques de surface laissent entrevoir la pauvreté, voire l'inexistence du stock de débris végétaux en cours d'humification.

Les écarts d'usages sur des sols de même nature sont enregistrés par la mémoire pédologique. L'association de l'arbre au champ ou l'usage des paillis contribuent à alléger les structures tout en fournissant une base de nutriments assimilable par les plantes. A l'inverse, une pratique agricole intensive contribue à la disparition du stock de matière organique à disposition

des essences maraîchères. Les indicateurs mémoriels anthropiques, témoins directs du pouvoir enregistreur du sol, le confirment.

4) Perspectives

La démarche pluridisciplinaire est constitutive de notre parcours universitaire. Nous l'avons embrassée de longue date et sommes convaincu de son intérêt comme outil d'observation des phénomènes d'interaction entre les milieux et les sociétés qui en tirent parti. De son usage naît une certaine stéréoscopie, un relief au sujet d'étude, par le croisement des regards qu'elle autorise.

La multitude de pratiques en relation avec les sols sur le Mont Cameroun, témoigne de systèmes de représentations diversifiés, de savoir-faire savants qui méritent une écoute attentive. Les marqueurs des actions anthropiques prennent un nouveau sens à la lumière de ce que les mémoires sociales en disent.

De nombreuses pistes de recherche se dégagent dans ce sens.

Sur le Mont Cameroun même, les temps présents amènent de profondes inconnues quant au devenir des terres paysannes sous possession de la CDC. Les velléités de privatisation des grands secteurs (banane, hévéa, palmier à huile) pourraient dans un avenir proche donner lieu à une exploitation massive des zones forestières remarquables du versant Wouri, engendrant par-là même des conséquences catastrophiques tant sur le plan environnemental qu'humain. Ces mutations probables sont à replacer dans le contexte déjà évoqué de crise foncière. Comment anticiper les conséquences désastreuses de tels projets, quelles réponses les sociétés paysannes vont-elles trouver à ces changements brutaux ? Dans la perspective d'une autre issue, plus favorable celle-là, comment concilier sur le long terme l'accroissement des zones urbaines, le bien-être des sociétés riveraines et la bonne santé des sols ? Par ailleurs, quels seront les effets sociaux et environnementaux du lobbying agro-industriel ? La diffusion à vaste échelle des intrants chimiques auprès des communautés paysannes commence à peine sur le Mont Cameroun. Comment sera-t-elle vécue, comment l'usage de ces produits interagira-t-il avec les stratégies existantes et quelles en seront les conséquences ?

Enfin plus généralement, et sur d'autres terrains, nous souhaiterions affiner notre méthode, aller plus loin dans la description des mécanismes de l'interaction mémorielle, afin de mettre en place les outils d'une démarche très concrète capable de réconcilier les hommes et leurs sols, de peser sur les idéologies dominantes du monde du développement et son prosélytisme chronique. Nous serons attentif à identifier plus finement et plus systématiquement les marqueurs des actions anthropiques et leurs effets sur les sols, non seulement dans leurs

aspects destructeurs mais surtout dans ce qu'ils peuvent apporter de positif pour les systèmes agraires.

C'est cette observation à regards multiples, permise par l'ethnologie associée à la pédologie, que nous aimerions développer encore à l'avenir, parce qu'elle fournit des armes solides pour accorder leur pleine importance à des savoirs locaux souvent méprisés. Les sols portent en eux des enjeux d'importance capitale, or ils constituent, dans leur fonction sociale, un champ d'investigation encore largement négligé par le monde scientifique. L'expertise des sociétés les mieux ancrées à la terre est une ressource précieuse, à valeur d'exemple. En projetant du sens aux études sur les sols, elle ne peut que servir aux intérêts des hommes.

« Tu sais, chez nous ici, on a tout gratuitement, on a le poisson, on a les sols, on a des ressources. L'homme bakweri est un saint homme. On se respecte. Le Bakweri te dira de venir et de rester. Sans bruit. Ce sont nos lois. »²¹⁶

²¹⁶ Peter Lifose, village de Mokunda Mo Mbenge, mars 2006.

BIBLIOGRAPHIE

AGRAWAL A. – 1995 – « Dismantling the divide between indigenous and scientific knowledge », *Development and Change*, Vol. 26, n°3, pp. 413-438.

ALBRECHT A., BROSSARD C., FELLER C., PLENECASSAGNE A. – 1985 – « Système de culture et évolution des sols dans les agricultures paysannes caribéennes : quelques exemples en Dominique, Haïti et Martinique », *Systèmes de production agricole caribéens et alternatives de développement*, actes du colloque 9-10-11 Mai 1985, Pointe-à-Pitre, Université Antilles-Guyane, pp.357-368.

ALLARD P., FOX D., PICON B. (dir.) – 2008 – *Incertitude et environnement, la fin des certitudes scientifiques*, Aix-En-Provence, EDISUD Collection Ecologie Humaine, 480 p.

ALMY S. W., BESONG M. T., BAKIA B. – 1990 – *Food prices in South-West Province, a study of food crops in twelve markets*, National Cereals Research & Extension Project, IITA/IRA/USAID, Buea, Cameroun, 54 p.

ALMY S. W., BESONG M. T., BAKIA B. – 1991 – *The farming systems of the South-West Province of Cameroon*, Mémoire de l'IRA, Yaounde, Cameroun, 65 p.

AMBROSE-OJI B., BROCKLESBY M.-A. – 1997 – « Ni ferme ni forêt... Moyens d'existence en zone forestière – Le rôle de l'agriculture itinérante au Mont Cameroun », Réseau foresterie pour le développement rural, Document du réseau 21d, Overseas Development Institute, Royaume Uni, 27 p.

ARAGNO M., GOBAT J.-M., MATTHEY W. – 1998 – *Le sol vivant, Bases de pédologie, Biologie des sols*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 519 p.

ARDENER E. – 1956 – *Coastal Bantu of the Cameroons*, Ethnographic Survey of Africa (Daryll Forde ed.), International African Institute, London, Hazell Watson & Viney Ltd, UK, 116 p.

ARDENER E. – 1996 – *Kingdom on Mount Cameroon, Studies in the history of the Cameroon coast, 1500-1970*, Cameroon Studies, Vol. 1, USA, Berghahn Books, 380 p.

AROM S. – 1974 – *Les Mimbo, génies du piégeage et le monde surnaturel des Ngbaka Ma'Bo*, Paris, Société d'Études Linguistiques et Anthropologiques de France, SELAF, 153 p.

ARZE J., BIGGELAAR C., BRINKMAN W. (et al.) – 1990 – *Agricultural research and extension : a contribution to understanding to the linkages with small scale farmers, a case study in Kumba corridor agro-ecological zone*, ICRA Team Cameroon, SWP, Ekona, Cameroon, 156 p.

AUGE M. – 1973 – « Sorciers noirs et diables blancs, La notion de personne, les croyances à la sorcellerie et leur évolution dans les sociétés lagunaires de basse Côte d'Ivoire (Alladian et Ebrié) », *La Notion de personne en Afrique Noire*, Colloques Internationaux du CNRS, n°544, 11-17 octobre 1971, Paris, Editions du CNRS, pp. 519-527.

AUGE M. – 1975 – *Théorie des pouvoirs et idéologie. Etude de cas en Côte d'Ivoire*, Savoir, Paris, Hermann, 440 p.

AWUNG W. J. – 1998 – « Underlying causes of deforestation and forest degradation in Cameroon », *Findings of the studies, Regional Workshop of the NGO/IPO-led Underlying Causes Initiative*, Accra, Ghana. Disponible sur : <http://www.wrm.org.uy/deforestation/Africa.html>

BAHUCHET S. – 1997 – « Un style de vie en voie de mutation : considérations sur les peuples des forêts denses humides », [En ligne], Vol. 44. Disponible sur : <http://civilisations.revues.org/index1592.html>

BAHUCHET S. (et al.) – 1999 – *L'homme et la forêt tropicale*, Marseille, TSEH, 708 p.

BAHUCHET S. (et al.) – 2001 – *Des forêts et des hommes. Un regard sur les peuples des forêts tropicales*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 192 p.

BAIZE D. – 2004 – *Petit lexique de pédologie*, Paris, INRA, 271 p.

BAIZE D. et GIRARD M.-C. (dir.) – 2009 – *Référentiel pédologique 2008*, Versailles, Editions Quae, 405 p.

- BALANDIER G. – 1977 – *Histoires d'autres*, Paris, Stock, 320 p.
- BARRERA-BASSOLS N., ZINCK J.A. – 2000 – *Ethnopedology in a worldwide perspective : an annotated bibliography*, Enschede, ITC Publication, n°77, 635 p.
- BART F. – 1994 – « Paysans et environnement montagnard au Rwanda, Dynamiques de dégradation et de recomposition du milieu sous forte pression démographique », *Enregistreurs et indicateurs de l'évolution de l'environnement en zone tropicale* (R. Maire, S. Pomel, J.-N. Salomon dir.), Presses Universitaires de Bordeaux, Bordeaux, pp. 441-456.
- BART F., MORIN S. – 1993 – « 1980-1990 : Dix années de recherches françaises dans les hautes terres d'Afrique Centrale », in P. Vennetier (dir.), *Op. Cit.*, pp. 175-213.
- BEDERMAN S., GUILLAUME G. – 1967 – *Subsistence activity in five villages on and around Mount Cameroon in Victoria Division, West Cameroon*, School of Arts and Sciences Research Papers, Georgia State College, Atlanta, Georgia, USA, 33 p.
- BENOIT C. – 2000 – *Corps, jardins, mémoire*, Paris, CNRS Editions, Maison des sciences de l'homme, 309 p.
- BERGONZINI J.-C., LANLY J.-P. – 2000 – *Les forêts tropicales*, CIRAD, Paris, Karthala, 164 p.
- BERTRAND R., GIGOU J. – 2000 – *La fertilité des sols tropicaux*, Coll. Le technicien d'agriculture tropicale, Agence de coopération culturelle et technique, Paris, Editions Maisonneuve et Larose, 397 p.
- BESONG M. T. – 1989 – *Economics of cassava production in Fako Division, Cameroon : a comparative analysis of local and improved cassava*, Thesis for the Award of Doctor of Philosophy in Agricultural Economics, University of Nsukka, Nigeria.
- BONTE P., IZARD M. (dir.) – 2000 – *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 842 p.
- BREFO S. – 1982 – *Mixed cropping practices in Maumu village*, Bibliothèque du Panafrican Institute, n°8, 1981-1982, Buea, Cameroun, 22 p.
- BROCHIER J. E. – 2002 – « les sédiments anthropiques, Méthode d'étude et perspectives », *Géologie de la Préhistoire, méthodes, techniques, applications*, Paris, GéoPré éditions, pp. 453-477.
- BRUNET R. (dir.) – 1992 – *Les Mots de la géographie, Dictionnaire critique*, Paris, RECLUS - La Documentation Française, 518 p.
- CANDAU J. – 2005 – *Anthropologie de la mémoire*, Paris, Armand Colin, 201 p.
- CARATINI S. – 2004 – *Les non-dits de l'anthropologie*, Paris, PUF, 128 p.
- CARBIENER R. – 1993 – « Les écosystèmes forestiers : aspects fonctionnels liés à l'évolution biogéographique et aux influences anthropiques », *Phytodynamique et biogéographie historique des forêts*, Berlin-Stuttgart, Cramer, Coll. Phytosociol., pp. 73-99.
- CHAMPAUD J. – 1972 – « Genèse et typologie des villes du Cameroun de l'Ouest », *Cahiers de l'ORSTOM*, sér. Sci. Hum., Vol. IX, n°3, pp. 325-336.
- CHARLERY de LA MASSELIERE B. – 1993 – « Paysanneries d'Afrique Noire », in P. Vennetier (dir.), *Op. Cit.*, pp. 87-99.
- CHARLERY de LA MASSELIERE B. – 1997 – « De la nature comme regret à la nature comme prétexte », *Pratiques de gestion de l'environnement dans les pays tropicaux*, (Singaravélou dir.), Espaces Tropicaux n°15, DyMSET – CRET, Talence, pp. 33-44.
- CHATELIN Y. – 1979 – *Une épistémologie des sciences du sol*, Paris, ORSTOM, 151 p.

- CHILVER E. M. et ROSCHENTHALER U. (dir.) – 2001 – *Cameroon's Tycoon. Max Esser's expedition and its consequences*, Cameroon studies Vol.3, New York - Oxford, Berghahn Books, 204 p.
- CHIVALLON C. – 1992 – *Tradition et modernité dans le monde paysan martiniquais, approche ethnogéographique*, Thèse de Troisième Cycle sous la direction de Singaravelou, Université de Bordeaux III.
- CHIVALLON C. – 2000 – « Paysannerie et patrimoine foncier à la Martinique : de la nécessité de réévaluer quelques interprétations classiques », *La question de la terre dans les colonies et départements français d'Amérique, 1848-1998*, (M. Burac, A. Calmont dir.), Paris, Karthala et Geode Caraïbe, pp. 17-36.
- CICOLELLA A. et BROWAEYS D. B. – 2005 – *Alertes santé. Experts et citoyens face aux intérêts privés*, Paris, Fayard, 422 p.
- CLARENCE-SMITH W. G. – 1993 – « Plantation versus smallholder production of cocoa : the legacy of the german period in Cameroon », *Itinéraires d'accumulation au Cameroun* (P. Geschiere, P. Konings dir.), Paris, Karthala, pp. 187-216.
- COQUERY-VIDROVITCH C. (dir.) – 1980 – *Sociétés paysannes du Tiers-Monde*, Publications du Laboratoire Connaissance du Tiers-Monde de l'Université Paris VII, Presses Universitaires de Lille, 285 p.
- CORNU S. – 2005 – *Pédogenèses d'hier et d'aujourd'hui*, Habilitation à Diriger des Recherches, Sciences de la Terre, INRA, Université d'Orléans.
- COURADE G. – 1981-82 – « Marginalité volontaire ou imposée ? Le cas des Bakweri (Kpe) du Mont Cameroun », *Cahiers de l'O.R.S.T.O.M., sér. Sci. Hum.*, vol. XVIII, n°3, pp. 357-388.
- COURADE G. – 1972 – « L'espace urbain de Buéa (Cameroun Occidental), essai de géographie sociale », *La croissance urbaine en Afrique noire et à Madagascar*, Colloques internationaux du CNRS, n°539, Paris, éditions du CNRS, pp. 475-492.
- DALLA BERNARDINA S. – 1996 – *L'Utopie de la nature, chasseurs, écologistes et touristes*, Paris, IMAGO, 304 p.
- DATA DARGASO – 1981 – *A case study report on land tenure and management in Bonduma*, Bibliothèque du Panafrican Institute, n°8, 1981-1982, Buea, Cameroun, 45 p.
- DAWSON I. K., POWELL W. – 1999 – « Genetic variation in the Afromontane tree *Prunus Africana*, an endangered medicinal species », *Molecular Ecology*, n°8, pp. 151-156.
- DEBIEN G. – 1964 – « La nourriture des esclaves sur les plantations des Antilles françaises aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles », *Caribbean Studies*, Vol. 4, n°2, pp. 3-27.
- DELEAGE J.-P. – 1991 – *Histoire de l'écologie, Une histoire de l'homme et de la nature*, Paris, Editions de la Découverte, Collection histoire des sciences, 330 p.
- DE NONI G., VIENNOT M., ASSELINE J., TRUJILLO G. – 2001 – *Terres d'altitude, terres de risque. La lutte contre l'érosion dans les Andes équatoriennes*, Paris, IRD Editions, 220 p.
- DERRUAU M. – 1974 – *Précis de Géomorphologie*, Sixième édition, Paris, Masson, 536 p.
- DERUELLE B. – 1982 – « Risques volcaniques au Mont Cameroun », *Revue de Géographie du Cameroun*, Vol. III, n°1, pp. 33-40.
- DESCOLA P. – 1993 – *Les lances du crépuscule*, Paris, Plon, 506 p.
- DESCOLA P. – 2005 – *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 623 p.
- DFID (Department for International Development) – 1998 – *Environmental impact assessment of plantation expansion in forested lowland of the Mount Cameroon region*, CNTR 97 3285A, Environmental Resources Management, London, UK, 250 p.

- DOMMARGUES Y., DUCHAUFOR Ph. – 1965 – « Etude comparative de la dégradation biologique des complexes organo-ferriques dans quelques types de sols, *Science du sol*, vol.1, collection de référence, ORSTOM, pp. 43-59.
- DOQUET A. – 2002 – « Se montrer Dogon. Les mises en scène de l'identité ethnique », *Ethnologies comparées*, [En ligne], n°5. Disponible sur : <http://alor.univ-montp3.fr/cerce/r5/a.d.htm>
- DUBIEF J. – 1999 – *Le Mont Cameroun, contribution à l'étude du versant Wouri*, Paris, Karthala, 162 p.
- DUBOIS J.-J. – 1999 – *Les milieux forestiers – Aspects géographiques*, Paris, SEDES, 336 p.
- DUCHAUFOR P. – 1983 – *Pédologie - Pédogenèse et classification (Volume 1)*, Paris, Masson, Deuxième édition, 477 p.
- DUCHAUFOR P. – 1990 – « La formation et l'évolution des complexes organo-minéraux dans les sols et leur rôle dans la pédogenèse », *Science du sol*, Vol. 28, n°4, pp. 273-284.
- DUCHESNE V. – 1996 – *Le cercle de kaolin, Boson et initiés en Côte d'Ivoire*, Paris, Musée de l'Homme, 378 p.
- DUPRIEZ H. – 2007 – *Agriculture tropicale et exploitations familiales d'Afrique*, Nivelles (Belgique), Terres et Vie, 480 p.
- EKO L. – 2004 – *Elephant people : an African secret society in the age of globalization*, documentaire cinématographique (archives personnelles).
- ERNOULT J. – 1975 – *Agriculture et petit élevage en zone tropicale*, Coll. « techniques et pratiques », Paris, Editions St Paul - Les Classiques Africains, 80 p.
- ETOUNGOU P. – 2001 – *Au cœur de la forêt sans arbre, les paysans trahis*, Paris, Les Editions Cultures Croisées, 188 p.
- EYELOM F. J. – 2003 – *Le partage du Cameroun entre la France et l'Angleterre*, Paris, L'Harmattan, 367 p.
- FARA P., PATTERSON K. (dir.) – 1998 – *Memory*, Cambridge, Cambridge University Press, UK, 207 p.
- FELLER C., ETIFIER CHALONO E., GUIRANE E. – 1986 – « Fragments d'un discours paysan antillais : "roche-pierre" et "sol-terre" », *JATBA, Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, n°33, pp. 131-142.
- FONTES J.-Ch., OLIVRY J.-C. – 1976 – « Premiers résultats sur la composition isotopique des précipitations de la région du Mont Cameroun », *Cahiers de l'ORSTOM*, sér. Hydrol., Vol. XIII, n°3, pp. 179-194.
- FOUCAULT A., RAOULT J.-F. – 2005 – *Dictionnaire de Géologie* (Sixième édition), Paris, Dunod, 382 p.
- FRASER P. J., HALL J. B., HEALEY J. R. – 1997 – *Climate of the Mount Cameroon region, Long and medium term rainfall, temperature and sunshine data*, School of Agricultural and Forest sciences, Mount Cameroon Project, University of Wales, Bangor, U.K, 56 p.
- FRENAY P. – 1987 – « Le Cameroun Anglophone dans le processus d'intégration nationale, Les conséquences de la marginalisation d'une région sur le développement des villes », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, n°159, juillet-septembre, Bordeaux, pp. 218-236.
- GADSBY E. L., JENKINS P. D. Jr. – 1992 – *Report on wildlife and hunting in the proposed Etinde Forest Reserve*, Limbe Botanic Garden and Rainforest Genetic Conservation Project, under the Overseas Development Administration, Ministry of Agriculture, Yaounde, Cameroun, 54 p.
- GELIN S., STENGEL P. – 1998 – *Sol : interface fragile*, Paris, INRA Editions, 213 p.
- GELY A. – 1986 – « Agriculture créole ; une étude de cas : Saül (Guyane française) », *JATBA, Journal d'Agriculture Traditionnelle et de Botanique Appliquée*, n°33, pp. 143-192.

- GÈZE B. – 1941 – « Esquisse géographique du Cameroun Occidental », *Bulletin de l'Association de géographes français*, n°134-135, janvier-février 1941, pp. 11-17.
- GENEVOIX M. – 1976 – *Un jour*, Paris, Seuil, 218 p.
- GIRARD M.-C., WALTER C., REMY J.-C., BERTHELIN J., MOREL J.-L. (dir) – 2005 – *Sols et environnement*, Paris, Dunod, 816 p.
- GRENAND P. et F. – 1996 – « Il ne faut pas trop en faire, connaissance du vivant et gestion de l'environnement chez les Wayãpi (Amérindiens de Guyane) », *Cahiers des sciences humaines*, Vol. 32, n°1, Paris, ORSTOM, pp. 51-63.
- GWAN A. E. – 1988 – « Ekona Lelu : Quest for survival in harsh environment », *L'homme et la montagne tropicale* (M. Kuete dir.), SEPANRIT, Bordeaux, pp. 205-217.
- GUENGANT J. P., SEIGNOBOS C., SODTER F. (dir.) – 2006 – *La jachère en Afrique tropicale, l'apport des sciences sociales*, Paris, L'Harmattan, 153 p.
- HALBWACHS M. – 1950 – *La mémoire collective*, Paris, PUF, 204 p.
- HAUDRICOURT A.-G., HEDIN L. – 1987 – *L'homme et les plantes cultivées*, Paris, A. M. Métailié, 233 p.
- HELL B. – 1994 – *Le sang noir. Chasse et mythe du Sauvage en Europe*, Paris, Flammarion, 381 p.
- HERSKOVITS M. J. – 1956 – « Some problems of land tenure in contemporary Africa », *Land Tenure* (Parsons K. H., Penn R. J., Raup P. M. dir.), Madison, University of Wisconsin Press, pp. 230 -239.
- HLADIK A. et MIQUEL S. – 1984 – « Sur le concept d'agroforesterie : exemple d'expériences en cours dans la région de Makokou, Gabon », *Bulletin d'Ecologie*, trimestriel, T. 15, n°3, Société d'Ecologie éd., pp. 163 et seq.
- INRA – 1992 – *Référentiel pédologique, principaux sols d'Europe*, AFES, Paris, INRA, 215 p.
- JAMIN J. – 1977 – *Les Lois du silence, Essai sur la fonction sociale du secret*, Paris, Maspéro, 135 p.
- JEANRENAUD S. – 1991 – *A study of forest use, agricultural practices and perceptions of the rainforest, Etude rainforest*, report submitted to the Overseas Development Administration (ODA), Yaounde, Cameroon, 98 p.
- JOLIVET M.-J. – 2000 – « Espace, mémoire et identité », *Autrepart*, n°14, pp. 165-175.
- KALE P. M. – 1939 – *A brief history of the Bakweri*, Lagos, Salvation Army.
- KAMPUNZU A. B., LUBALA R. T. (dir.) – 1991 – *Magmatism in extensional structural settings, the Panerozoic African plate*, Springer-Verlag, 638 p.
- KERKHOF P. – 1990 – *Agroforestry in Africa – A survey of project experience*, London, Panos, 216 p.
- KONINGS P. – 1993 – « Contract farming and capital accumulation in Cameroon: the case of the CDC smallholder schemes », *Itinéraires d'accumulation au Cameroun* (P. Geschiere, P. Konings dir.), Paris, Karthala, pp. 202-239.
- KONINGS P. – 1995 – « Plantation labour and economic crisis in Cameroon », *Development and Change*, Vol. 26, n°3, pp. 525-549.
- KRITZON C. – 2003 – « Fishing with poisons », *Bulletin of primitive technology*, n°25, Society of primitive technology, Spring 2003, pp. 35-38.
- LABURTHE-TOLRA P. – 1981 – *Les Seigneurs de la forêt, Essai sur le passé historique, l'organisation sociale et les normes éthiques des anciens Beti du Cameroun*, Paris, Publications de la Sorbonne, 487 p.

- LACLAVERE G. (dir.) – 1979 – *Atlas de la République Unie du Cameroun, Les Atlas Jeune Afrique*, Editions Jeune Afrique, Paris, 72 p.
- LA FRANCE D. – 2007 – *La culture biologique des légumes*, coll. La science agricole, Austin (Québec), Berger, 525 p.
- LAHMAR R., RIBAUT J.-P. (dir.) – 2001 – *Sols et sociétés, regards pluriculturels*, Paris, Editions Charles Léopold Mayer, 218 p.
- LANTERNARI V. – 1962 – *Les mouvements religieux de liberté et de salut des peuples opprimés*, Paris, Maspéro, 399 p.
- LAVABRE M.-C. – 2001 – « De la notion de mémoire à la production des mémoires collectives », *Cultures politiques* (D. Cefai dir.), Paris, PUF, pp. 233-247.
- LAVIGNE DELVILLE Ph., BROUTIN C., CASTELLANET C. – 2004 – « Jachères, fertilité, dynamiques agraires, innovations paysannes et collaborations chercheurs/paysans. Fondements pour des recherches-actions en milieu paysan sur la fertilité des terres », *Coopérer aujourd'hui, Les documents de travail de la Direction scientifique*, n°36, GRET, 59 p.
- LAVIGNE DELVILLE Ph., CHAUVEAU J.-P. – 1998 – « Conclusions : quels fondements pour des politiques foncières en Afrique francophone ? », *Quelles politiques foncières en Afrique noire rurale ? Réconcilier pratiques, légitimité et légalité* (Lavigne Delville Ph. dir.), Paris, Ministère de la Coopération, Karthala, pp. 731-736.
- LE CLEZIO J. M. G. – 2006 – *Ourania*, Paris, Gallimard, 295 p.
- LECLERC C. – 1999 – « De l'usage social de la forêt tropicale, l'exemple des pygmées Baka du Sud-Est Cameroun », *Ethnies – Nature sauvage, nature sauvée ? Ecologie et peuples autochtones*, Vol. 13, n°24-25, pp. 87-89.
- LEFEVRE R. – 1967 – « Aspects de la pluviométrie dans la région du Mont Cameroun », *Cahiers de l'ORSTOM*, Sér. Hydrol., Vol. IV, n°4, pp. 15-43.
- LEGROS J.-P. – 1996 – *Cartographie des sols, De l'analyse spatiale à la gestion des territoires*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 321 p.
- LEGROS J.-P. – 2007 – *Les grands sols du monde*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 574 p.
- LEOPOLD A. – 2000 – *Almanach d'un comté des sables*, Paris, Flammarion (1949), 290 p.
- LETOUZEY R. – 1985 – *Notice de la carte phytogéographique du Cameroun au 1 : 500 000*, Vol. 2-5, Institut de la Carte Internationale de la Végétation, Toulouse, 240 p.
- LEVY J., LUSSAULT M. (dir.) – 2003 – *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 1033 p.
- MAIRE R., POMEL S. – 1994 – « Enregistreurs et indicateurs de l'évolution de l'environnement en zone tropicale, concepts et méthodologie », *Enregistreurs et indicateurs de l'évolution de l'environnement en zone tropicale* (R. Maire, S. Pomel, J.-N. Salomon dir.), Presses Universitaires de Bordeaux, Bordeaux, pp. 11-26.
- MERLIN P. – 2000 – *Géographie humaine*, Paris, PUF, 584 p.
- MICHEL M. – 1969 – « Les plantations allemandes du Mont Cameroun, 1885-1914 », *Revue d'Histoire d'Outre-Mer*, t. LVII, n°207, 114 p.
- MOKOSA N. N. J. – 1997 – *The content and form of Malé songs in the vakpe traditional society*, Dissertation for the Award of the Postgraduate Teachers' Diploma in English, Ecole Normale Supérieure, Yaounde, Cameroun, 85 p.

- MOLLARD E., WALTER A. – 2008 – *Agricultures singulières*, Paris, IRD Editions, 343 p.
- MOLUA H. N. – 1985 – *The bakweri land problem 1884-1961: a case study*, Thesis for the degree of Master of Arts, University of Ibadan, Nigeria, 171 p.
- MORICOURT G. – 2005 – *Agriculture et santé. L'impact des pratiques agricoles sur la qualité de vos aliments*, Paris, Editions Dangles, 318 p.
- MORIN S. – 1994 – « Pays et milieux d'altitude sous l'équateur, les hautes terres de l'Ouest Cameroun », *Enregistreurs et indicateurs de l'évolution de l'environnement en zone tropicale* (R. Maire, S. Pomel, J.-N. Salomon dir.), Presses Universitaires de Bordeaux, Bordeaux, pp. 413-438.
- MORIN S., MAINET G – 1984 – « Le site de Douala (Cameroun), notes morphologiques », *Travaux et documents de Géographie Tropicale, CEGET*, n°51, 2^{ème} trimestre, 52 p.
- MOUCHEL J.-M., OTURAN M. (dir.) – 2007 – *Pesticides. Impacts environnementaux, gestion et traitements*, Paris, Presses de l'école nationale des ponts et chaussées, 334 p.
- NAMA E. E. – 2004 – « Lineament detection on Mount Cameroon during the 1999 volcanic eruptions using Landsat ETM », *International Journal of Remote Sensing*, vol. 25, n°3, pp. 501-510.
- NDAM N. – 1995 – *Tree regeneration and biodiversity in relation to disturbance on Mount Cameroon*, Progress report to the school of agricultural and forest sciences (SAFS), University of Wales, Bangor, UK, 113 p.
- NDAM N., HEALEY J., CHEEK M. FRASER P. – 199? – *Impact of shifting cultivation on Mount Cameroon plant diversity: a case study at Likombe*, Etude pour le Mount Cameroon Project, Bibliothèque du Limbe Botanical Garden, 87 p.
- NDUMBE KUM'A (Prince) – 2005 – « La mondialisation de l'économie camerounaise : ses origines et ses conséquences durables », colloque *Stratégies de survie des populations camerounaises dans une économie mondialisée – du secteur informel au secteur formel – Comment nos populations s'en sortent-elles ou pas ?*, 5-15 septembre 2005. Disponible sur : <http://www.pefac.net/pdf/NdumbeEconomieCamerounaise.pdf>
- NEWMAN S., WAINWRIGHT J. – 1993 – *Rainforest agroforestry : a comparative study of the productivity of traditional tree crops with special reference to their effects on associated crops and the forest zone of S.W. Province, Cameroon*, Fountain Renewable Resources Ltd, Etude pour la CDC, Brackley, U.K, 50 p.
- NGANDO A. B. – 2002 – *La France au Cameroun, 1916-1939, Colonialisme ou mission civilisatrice ?*, Paris, L'Harmattan, 232 p.
- NGOUFO R. – 1991 – « Conservation de la nature et développement rural dans le cadre du Projet Korup (Sud-Ouest Cameroun) », *Revue de Géographie du Cameroun*, Vol. X, n°2, pp. 99-115.
- NICOLAS A. – 1996 – *Histoire de la Martinique, de 1848 à 1939*, Tome 2, Paris, L'Harmattan, 260 p.
- NICOLINO F., VEILLERETTE F. – 2007 – *Pesticides, Révélations sur un scandale français*, Paris, Fayard, 384 p.
- NJEUMA M. Z. (dir.) – 1989 – *Histoire du Cameroun, XIXème s. – début XXème s.*, Paris, L'Harmattan, 312 p.
- NJIB G., AWAH E.T., SAMA-LANG P., TCHUENTE F. – 1995 – *Soils on the area around Ekona and their suitability for various crops for Cameroon Development Corporation*, Ministry of Scientific and Technical Research, IRA Ekona, Soils Programme Technical Report n°95/02, Ekona, Cameroun, 52 p.
- N'NI J. – 1984 – *Le volcan actif du Mont Cameroun (Ligne du Cameroun) : Géologie et pétrologie du volcan*, Thèse de Doctorat spécialité Matières Premières Minérales et Energétiques, Université Paris-Sud Centre d'Orsay.
- OZENDA P. – 1982 – *Les Végétaux dans la biosphère*, Paris, DOIN éditeurs, 431 p.
- PAGE B. – 2003 – « The political ecology of *Prunus Africana* in Cameroon », *Area*, Vol. 35, n°4, pp. 357-370.

- PALM C.A., VOSTI S.A., SANCHEZ P.A., ERICKSEN P.J. (dir.) – 2005 – *Slash-And-Burn agriculture, the search for alternatives*, New York, Columbia University Press, 480 p.
- PAUL S., VELDKAMP E., FLESSA H. – 2008 – « Soil organic carbon in density fractions of tropical soils under forest – pasture – secondary forest land use changes », *European Journal of Soil Science*, n°59, 359-371.
- PAYTON R. W. – 1993 – *Ecology, altitudinal zonation and conservation of tropical rain forests of Mount Cameroon*, Soil Survey and Land Research Center, Cranfield Institute of Technology, Bedford, UK, 70 p.
- PEIGNÉ J., BALL B. C., ROGER-ESTRADE J., DAVID C. – 2007 – « Is conservation tillage suitable for organic farming ? A review », *Soil Use and Management*, n°23, June 2007, pp. 129-144.
- PELISSIER P. – 1980 – *L'arbre en Afrique tropicale, la fonction et le signe*, Paris, ORSTOM, 320 p.
- POISSONNET M., LESCUYER G. – 2005 – « Aménagement forestier et participation : quelles leçons tirer des forêts communales du Cameroun ? », *VertigO – La revue internet en sciences de l'environnement*, [En ligne], Vol. 6, n°2. Disponible sur : <http://vertigo.revues.org/index4290.html>
- POMEL S., SALOMON J.-N. – 1998 – *La déforestation dans le monde tropical*, Talence, Presses Universitaires de Bordeaux, 164 p.
- POMEL S. – 2003 – « Les sols indicateurs des actions anthropiques. La mémoire naturelle et sociale des sols volcaniques », *Kilimandjaro. Montagne, Mémoire, Modernité* (BART F., MBONILE M.-J., DEVENNE F. dir.), Collection Espaces Tropicaux n° 17, Presses Univ. Bordeaux, pp. 157-186.
- POMEL S. – 2008 – *La mémoire des sols*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 343 p.
- PULSEN G. – 1981 – *L'homme et l'arbre en Afrique tropicale : trois essais sur le rôle des arbres dans l'environnement africain*, Paris, CRDI, 31 p.
- PUIG H. – 2001 – *La forêt tropicale humide*, Paris, Belin, 448 p.
- QUANTIN P. – 1972 a – « Les andosols, revue bibliographique des connaissances actuelles », *Cahiers de l'ORSTOM*, Série Pédologie., Vol. X, n°3, pp. 273-301.
- QUANTIN P. – 1972 b – « Note sur la nature et la fertilité des sols sur cendres volcaniques provenant d'éruptions récentes dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides », *Cahiers de l'ORSTOM*, Série Pédologie., Vol. X, n°3, pp. 207-217.
- QUANTIN P. – 1974 – « Hypothèses sur la genèse des andosols en climat tropical : évolution de la « pédogénèse initiale » en milieu bien drainé sur roches volcaniques », *Cahiers de l'ORSTOM*, Série Pédologie, Vol. XII, n°1, pp. 3-12.
- RICARD A. – 2000 – *Voyages de découvertes en Afrique, Anthologie 1790-1890*, Paris, Robert Laffont, 1110 p.
- RIEDBERG C. – 1968 – « Les méthodes d'enquête en ethnobotanique ; comment mettre en évidence les taxonomies indigènes ? », *JATBA, Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, Vol. XV, n°7-8, pp. 297-324.
- ROBERT M. – 1996 – *Le sol : interface dans l'environnement, ressource pour le développement*, Paris, Masson, 241 p.
- ROSSI G. – 2000 – *L'Ingérence écologique, Environnement et développement rural du Nord au Sud*, Paris, CNRS Editions, 246 p.
- ROSSI G., LAVIGNE DELVILLE P., NARBEBURU D. (dir.) – 1998 – *Sociétés rurales et environnement, gestion des ressources et dynamiques locales au SUD*, Paris-Talence, Karthala, GRET et REGARDS, 405 p.
- RUELLAN A., DOSSO M. – 1993 – *Regards sur le sol*, Paris, Editions Foucher, 192 p.

SAPIR E. – 1968 – *Anthropologie et linguistique* (2 vol.), Paris, Editions de Minuit.

SCHANK R., ABELSON R. – 1995 – *Knowledge and memory: the real story*, Hove, éd. L. Erlbaum Assoc., 256 p.

SCHMIDT-SOLTAU K. – 2003 – *Rural livelihood and social infrastructure around Mount Cameroon, Background information for the Mount Cameroon socio-economic geographical information system (MC-SE-GIS)*, Maps and GIS elaborated by PSC GmbH, Karl Tiller, Mount Cameroon Project, Limbe Botanic Garden Library, Cameroon, 52 p.

SHARPE B. – 1993-97 – *Readings in Cameroon forestry and anthropology*, University College, London, UK, 81 p.

SIEFFERMANN G. – 1973 – *Les sols de quelques régions volcaniques du Cameroun, variations pédologiques et minéralogiques du milieu équatorial au milieu tropical*, Mémoires ORSTOM n°66, Paris, éditions de l'ORSTOM, 183 p.

SIEFFERMANN G., JEHL G., MILLOT G. – 1968 – « Allophanes et minéraux argileux des altérations récentes des basaltes du Mont Cameroun », *Bull. Groupe franç. Argiles*, t. XX, Publications de l'ORSTOM, n°13673, pp. 109-129.

SINGARAVELOU (dir.) – 1997 – *Pratiques de gestion de l'environnement dans les espaces tropicaux*, Espaces tropicaux n°15, DYMSET et CRET, Talence, 558 p.

SOLTNER D. – 1972 – *Les bases de la production végétale*, Livre 1, *Le sol*, Coll. Sciences et techniques agricoles, Angers, Imprimerie de l'Anjou, 472 p.

TARDITS C. (dir.) – 1973 – *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*, Paris, Editions du CNRS, 597 p.

TARGULIAN V. O., GORYACHKIN V. – 2004 – « Soil memory: types of record, carriers, hierarchy and diversity », *Revista Mexicana de Ciencias Geológicas*, Vol. 21, n°1, pp. 1-8.

TARGULIAN V. O., SOKOLOV I. A. – 1978 – « Structural and functional approaches to the soil: soil-memory and soil-moment », *Mathematical Modeling in Ecology*, Moscow, Nauka, pp. 17-33.

TCHOUA M. F. – 1988 – « Importance du volcanisme : l'exemple du Cameroun », *L'Homme et la Montagne tropicale* (M. Kuete dir.), Bordeaux, SEPANRIT, pp. 59-73.

TOLEDO V. M. – 2000 – « Indigenous knowledge on soils : an ethnoecological conceptualization », in Barrera-Bassols et Zinck, *Op. Cit.*, pp. 1-9.

TOUYRE P. – 2001 – *Le monde secret du sol*, Paris, Delachaux et Niestlé, 111 p.

VALLERIE M. – 1971 – *Notice explicative n°45, Carte pédologique du Cameroun Occidental à 1/1.000.000*, Paris, Editions de l'ORSTOM, 48 p.

VENNETIER P. (dir.) – 1993 – *Géographie des espaces tropicaux, une décennie de recherches françaises*, CEGET, Espaces Tropicaux n°12, Talence, 270 p.

VERHEYE W. – 1990 – « Une approche agropédologique de la désertification », *Sécheresse*, Vol 1, n°2, pp. 94-97.

VIERS G. – 1967 – *Eléments de géomorphologie*, Paris, Fernand Nathan, 222 p.

VILLE J.-L., GUYO A.

2004 *Le Dernier Eléphant, Histoire d'un chasseur kenyan*, Paris, Editions Autrement, 385 p.

WESTPHAL E. – 1981 – *L'Agriculture autochtone au Cameroun, les techniques culturelles, les séquences de culture, les plantes alimentaires et leur consommation*, Wageningen, Veenman and Zonen, 175 p.

YARON G. – 2001 – « Forest, plantation crops or small-scale agriculture ? An economic analysis of alternative land use options in the Mount Cameroon Area », *Journal of Environmental Planning and Management*, n°44, pp. 85-108.

ZOGNING A. – 1988 – « Buéa, une ville de montagne volcanique en milieu tropical humide », *L'homme et la montagne tropicale* (M. Kuete dir.), SEPANRIT, Bordeaux, pp. 195-204.

ANNEXES

1) Entretiens

Les entretiens que nous avons choisi de retranscrire ici ne représentent qu'une fraction de l'ensemble des témoignages recueillis sur le Mont Cameroun. Leur richesse, la qualité de leur contenu et le caractère parfois exceptionnel de ce qu'ils racontent, méritaient de figurer dans ces pages.

Les témoignages sont rédigés dans leur forme originelle, comme le veut la tradition ethnologique, afin de trahir le moins possible la parole de l'informateur. Nos questions sont en gras. Les propos entre crochets et italique sont de nous et apportent lorsque nécessaire des précisions sur le contenu du discours (la mention [...] indique une troncature du discours ou un changement de sujet). Les noms propres ont une majuscule ; les noms communs en langue originale sont en italique.

- Ernest SAMBA, Smith Mbe MOLONGE et Stephen IBE, 14-12-2005
- Samuel MOLUA, 20-01-2006
- Moki MOKONDO, 31-01-2006
- Moki MOKONDO, 3-03-2006
- Samuel MOLUA, 18-03-2006
- Peter LIFOSE, 28-03-2006
- Martin Kove EKWA, 30-03-2006
- Chief Njie MOKOSA, 31-03-2006

**Entretien avec Ernest SAMBA, Smith Mbe MOLONGE et Stephen IBE
Le 14 décembre 2005**

(Entretien traduit du pidgin english)

L'entretien se passe sur le champ du GIC (Groupe d'Initiative Commune), au village de Muea. A l'exception de M. Molonge qui est Bakweri, les personnes interrogées sont originaires, par leurs parents, de provinces voisines.

L'identité des interlocuteurs, s'exprimant à tour de rôle lors de l'entretien, n'est pas précisée dans la retranscription qui suit.

Au début, nous voulions planter des pastèques. Mais à cause de problèmes financiers, on a préféré planter de la tomate. Si le projet tomates rapporte, on plantera alors des *water melons*.

Quelle est la surface de l'exploitation ?

2,5 hectares. Mais notre problème est l'argent. C'est notre principal problème. Ces tomates ont besoin de fertilisants pour les amener à croître. Mais il n'y a pas d'argent. Alors nous voilà en train de nous battre pour voir comment en gagner. Parce que nous sommes un GIC. Donc nous sommes toujours en recherche de moyens pour acheter les engrais que nous épandons sur les plantes afin qu'elles grossissent.

Et utilisez-vous les fumiers animaux ?

On utilise ça.

Et quel est le meilleur entre engrais et fumier ?

L'engrais est meilleur que le fumier. Mais on utilise les deux.

Quand on veut planter, on mélange le fumier avec le sol. Et après un temps, on met l'engrais. C'est comme ça qu'on fait.

Et quelle est l'utilité de l'engrais ?

Cela favorise la croissance et la production. Les plantes auront plus de fruits. Regardez par exemple ce plant de tomate. On n'y a mis aucun produit chimique. Mais si on avait pulvérisé et mit des engrais, il serait plus gros que ça. Parce que regarde cette maladie. On aurait dû pulvériser. Parce que tu ne peux pas planter et dire que ça va pousser comme cela. Tu dois appliquer des engrais pour que cela porte plus de fruits. Ainsi tu auras une plus grande quantité. Donc ce plant était juste un essai, sans aucune application de produit chimique.

Quelle est votre conclusion alors...

Notre conclusion est que nous avons besoin d'aide financière, pour mener à bien ce projet. Parce que s'il n'y a pas d'argent, nous en resterons au premier stade du travail. C'est notre principal problème.

Le gouvernement nous avait donné une aide, une pompe à eau parce qu'il nous était impossible de transporter l'eau pendant la saison sèche. Donc maintenant quand on veut arroser, on arrose.

Donc l'eau n'est pas un problème pour vous maintenant...

Non non non !

Et pouvez-vous demander cette aide à la Délégation de l'Agriculture ?

On a déjà fait la demande mais sans être sûr du résultat. Parce que notre projet débute. Et si on continue d'attendre, le projet va échouer. Tu sais, les tomates, c'est très compliqué. Si tu ne pulvérises pas de fongicide, ça va aller mal. Ça demande beaucoup de produits chimiques. On a déjà fait une application, il faut attendre une semaine pour faire l'autre. Mais maintenant, on cherche les moyens d'acheter les fertilisants pour faire grossir les plantes, pour enrichir le sol. C'est le problème maintenant.

Mais comment les gens faisaient-ils avant, lorsqu'il n'y avait ni engrais ni fongicides ?

Au début, les sols étaient des sols vierges. Il n'y avait pas beaucoup de cultures. Cette terre-là, nous l'avons cultivée un certain temps et elle a perdu de sa fertilité. Donc, ce que nous avons à faire, c'est appliquer des engrais pour que le sol retrouve sa fertilité. Pour permettre aux plantes de grossir.

Combien de temps avez-vous cultivé ce sol ?

Plus de cinq ans.

Vous constatez donc, année après année, que le sol perd sa fertilité ?

Oui, vous savez que les plantes croissent grâce à la fertilité du sol. Si la fertilité disparaît, les plantes ne grossiront pas. C'est pourquoi on doit appliquer des fertilisants, parce que ces fertilisants sont comme le fumier, ils donnent beaucoup d'eau.

Et ne pouvez-vous pas pratiquer de jachère ?

Nous n'avons pas assez de place. Vous voyez, deux hectares comme ceci, on en a besoin dans leur totalité. On aurait cinq à dix hectares, on pourrait laisser certains endroits pour la jachère. Après un certain temps, la terre regagne sa fertilité et nous travaillons dessus.

Et qui possède cette parcelle ?

Nous louons la terre. Le propriétaire est de Muea, c'est un Bakweri.

Qu'est-ce qui vous a poussé à venir cultiver ici ?

C'est que nous vivons tous au même endroit. Et le gouvernement nous a conseillé de nous grouper en GIC. A travers ce groupe, il peut nous aider. Quand nous travaillons en tant que groupe, chaque personne donne sa contribution et avec ça nous voyons comment nous pouvons nous en sortir.

Vous vivez ici depuis longtemps ?

Oui, oui, oui, nous avons grandi ici. Moi j'ai 31 ans et je suis né ici. Ce sont mes parents qui sont venus s'installer.

Qu'est-ce qui a amené vos parents ici ?

Vous savez, nos parents sont venus ici quand la CDC était en pleine activité. Ils sont venus ici pour travailler à la CDC. Et après un certain temps, ils ont décidé de quitter la CDC pour mener à bien leur propre projet.

C'est vrai maintenant qu'il serait difficile de rentrer au village...

On peut y aller, mais juste pour rendre visite. Car notre maison est ici ! Nous sommes tous Camerounais ! Tu peux vivre partout au Cameroun.

Et vous ne vouliez pas travailler vous aussi à la CDC ?

Tu sais, la CDC des premiers temps n'est plus la CDC de maintenant. Les salaires ne sont pas encourageants. Ce n'est pas comme au début de la CDC. Il y avait alors de l'argent.

Donc c'est plus intéressant pour vous de travailler à votre propre compte...

Que sous le couvert de la CDC !

Et lorsque vous louez la terre, vous cotisez chaque année ?

Oui, pour les 2,5 hectares dont nous parlons ici, c'est environ 105 000 FCFA par an.

Où vendez-vous vos produits ?

Au marché de Muea. Parfois les clients peuvent venir à la ferme pour acheter. La plupart du temps on amène ça au marché.

Ce sont vos épouses qui vendent au marché, ou vous-mêmes ?

C'est nous-mêmes ! Nous tous allons et vendons. Tu sais, on travaille comme une équipe.

Comment est le sol ici, si on devait le comparer aux sols du Nord-Ouest ou de l'Ouest ?

Notre sol est bon. C'est un sol de montagne, du Mont Cameroun. Le sol est bon. Mais le sol de Bamenda est trop dur. Pour planter quelque chose pendant la saison sèche, ce n'est pas facile. Tu as besoin de labourer pour faire des billons avant de planter. Donc le sol n'est pas vraiment bon. Mais le nôtre ici est bon. Tu peux planter des tomates même six fois dans l'année. Cela dépend de la façon dont tu t'es débrouillé. La tomate, c'est deux à trois mois. Après trois mois tu récoltes et tu peux planter à nouveau. Ça grossira toujours. Avant les trois mois, on prépare déjà d'autres plants dans la pépinière.

Qu'allez-vous planter après cette saison de tomates ?

Hum... On peut encore planter des tomates parce que nous serons toujours en saison sèche. Parce que celles-ci seront prêtes en février-mars. Donc on pourra toujours planter. Ça dépend de la saison. Parce qu'on plante en fonction du moment où arrive la saison des pluies. La saison des pluies vient en juin ou juillet. On ne plante pas à ce moment là car la pluie gâterait tout. Mais si on sent que la pluie n'arrivera pas trop tôt, on pourra toujours planter.

Et pendant la saison des pluies...

Si tu plantes la tomate, avec le froid, ça l'affectera. Et à cause de ce froid-là, tu dépenseras beaucoup d'argent car tu devras pulvériser chaque jour.

Qu'allez-vous planter alors ?

On peut planter le maïs. On va planter le maïs en juin. On le récoltera en septembre.

Trois mois !

Oui, trois mois. Le sol est très bon.

Chez moi en Europe, c'est seulement une fois par an...

Même à Bamenda, c'est une fois. Ils plantent le maïs une fois et c'est tout. Ici, tu peux planter même quatre, cinq fois. Ça dépend. Le sol est toujours là. Le sol est toujours bon. On a juste à calculer la période favorable pour planter.

Et à côté de votre champ, y a-t-il des terres libres ?

Les champs à côté appartiennent à d'autres exploitants. Il y a des terres libres mais elles appartiennent aux villages. Il faut demander aux villageois. Vous demandez une terre, vous cultivez.

Et qui vous a autorisé à cultiver cette terre ?

Les chefs de village. On ne peut utiliser cette terre sans payer quelque chose au chef. On doit louer la terre avant de planter. Ils ne peuvent pas donner ça gratuitement.

Mais vous qui êtes Bakweri [m'adressant à M. Molonge], comment faites-vous ?

Pour ma part, pour mon propre champ, je n'ai pas besoin de louer. Mais si je veux une grande surface comme celle-là, j'aurai besoin de louer.

Et le fait d'être Bakweri ne vous aide-t-il pas à trouver la terre ?

Ce sera facile de trouver la terre parce que je suis Bakweri. Mais c'est l'argent pour louer qu'il faudra toujours trouver.

Fin de l'entretien

**Entretien avec Samuel MOLUA
Le 20 janvier 2006**

(Entretien traduit de l'anglais)

Samuel Molua, notable bakweri du village d'Ewonda, travaille pour le Ministère de la Culture à Buea. Il me reçoit dans sa maison à l'entrée du village.

M. Molua, jusqu'à présent je n'ai eu à lire l'histoire du peuple bakweri que dans les livres, j'aimerais l'entendre de votre bouche...

Oui... L'homme bakweri est venu d'Ouganda. Il est originaire d'Ouganda. En Afrique de l'Est. L'homme bakweri était chasseur. Il aimait la chasse. Il a commencé à chasser, chasser, venant vers ici, pendant de nombreux mois et années sur la route. Il chassait avec des chiens. Enfin, finalement, ils arrivèrent [*les Bakweri*] au Cameroun. Quand ils vinrent au Cameroun, ils allèrent au pied de la Montagne [*le Mont Cameroun*] où ils pourraient faire de nombreuses prises. Ils pratiquaient la chasse là-bas, dans cet endroit appelé Womboko [*au nord du Mont Cameroun*]. Ils arrivèrent là et chassèrent. Et cet homme [*l'ancêtre fondateur bakweri*] avait tant d'enfants... Quand il parvint à Womboko, il appela tous ses gens à le rejoindre.

Quel était son nom ?

Njie Tama Lifanje. Ainsi pour un temps encore ils restèrent à Womboko, poursuivant leur activité de chasse. Quand les enfants de Njie arrivèrent dans cette partie-ci de la Montagne [*la zone de Buea*], ils rencontrèrent de nombreux animaux. Ils tuèrent beaucoup d'animaux là-bas. Ainsi ils ne voulurent pas revenir à Womboko comme leur père l'avait d'abord demandé. Puis ils revinrent quand même et à leur retour, leur père leur demanda les nouvelles de l'endroit. Ils répondirent au père qu'ils étaient allés de l'autre côté [*du Mont Cameroun*], qu'ils avaient rencontré beaucoup d'animaux. Et qu'ils avaient beaucoup tué. Voici comment le père quitta aussi Bamboko et vint au pied de la Montagne, ici. Et ils continuèrent à chasser. Lorsqu'il leur arriva de retourner à Womboko, les gens, leurs frères, avaient changé.

Et ils donnèrent le nom de Buea à l'endroit. Gbea gbea, ce qui veut dire « on a fait abondance ». C'est le nom de Buea. « On a fait beaucoup ». « On a tué beaucoup ». Quand les Allemands arrivèrent ils changèrent le nom en Buea. C'est plus court.

Ainsi les Bakweri s'installèrent ici à Buea, tout comme à Womboko. Ils allèrent même jusqu'à Kumba. Tu vois, les Bakossi, eux aussi font partie des Bakweri. Les Balondo aussi. Certains des fils partirent ainsi de ce côté. Ils allèrent à Bakossi où il y a de grandes forêts et ils continuèrent à chasser là-bas.

Donc à l'origine, ces gens étaient aussi bakweri ?

Oui ! Pourquoi est-ce qu'ils changèrent ? Quand ils quittèrent leur père, ils s'installèrent à Kumba, à Bakossi. Quand ils eurent leurs enfants, ils ne pouvaient plus parler la langue maternelle correctement. C'est pourquoi, tu vois, le Bakossi peut parler, le Bakweri comprendra. Mais il y a de légères différences. Même les Balondo. C'est la même chose : un des frères alla jusqu'à Balondo, resta là, continuant à chasser. Njie avait beaucoup d'enfants. D'autres quittèrent Buea, descendant jusqu'à Limbe et s'installant là-bas. Quand ils arrivèrent là-bas, il n'y avait plus beaucoup de forêt mais ils restèrent au bord de la mer. Ils commencèrent à pêcher. Ils allèrent même jusqu'à Santa Isabel. On avait d'abord appelé l'île Fernando Po. Ainsi les Bakweri y allèrent et s'installèrent là-bas.

Et c'était...

Avant les Allemands. A la fin, quand les Allemands arrivèrent, ils rejoignirent Buea. Quand les Bakweri virent les Allemands, ils furent effrayés. Il y a eu beaucoup de problèmes. La guerre. Les Bakweri combattirent les Allemands.

Comment les Allemands se comportèrent-ils d'abord ?

Ils ne se comportèrent pas mal. Mais tu sais, nous Africains, quand on voit une personne qui n'a pas la même couleur, on pense que c'est un danger.

Mais les Allemands venaient pour coloniser cette portion d'Afrique !

C'est pourquoi quand ils s'installèrent ici pour la première fois, il y eut une grande guerre avec les Bakweri. Et les Bakweri les battirent et il y eut beaucoup de morts chez les Allemands, ils furent repoussés. Mais ils vinrent une seconde fois, pacifiquement. Ils appelèrent le chef : nous ne voulons pas de problèmes, nous sommes là pour nous installer et rester avec vous. De quoi avez-vous besoin, de quoi manquez-vous ? Avant, les Bakweri avaient une divinité qui vivait sur la Montagne.

Quel est son nom ?

Epaza Moto. Il fabriquait les armes pour le peuple bakweri. Mais les gens ne le voyaient pas. Quand il préparait des armes à feu, des lances, il les laissait là et les gens venaient les récupérer. Pour la guerre. Ainsi quand les Allemands revinrent, ils dirent au chef qu'ils n'étaient pas là en ennemis. On veut que vous restiez en paix avec nous. Dites-nous juste ce dont vous manquez. Le chef fut sensible. Il voulait de la poudre. Les Allemands

comprirent que les stocks de poudre étaient épuisés. Ainsi ils préparèrent et emmenèrent de nouvelles troupes. Ils se battirent, se battirent, et repoussèrent les Bakweri, cette fois-ci plus haut sur la Montagne. Les Allemands virent alors que le pouvoir des Bakweri était anéanti et ils appelèrent les chefs et dirent : nous ne sommes plus pour la guerre. Nous sommes pour la paix maintenant. Ils apportèrent du riz et d'autres choses pour donner au chef. Pendant cette guerre, les Bakweri tuèrent le Gouverneur allemand Bismarck. Il y a un monument ici.²¹⁷

Et quand était-ce ?

C'était en 1885.²¹⁸ Ainsi les Bakweri s'installèrent avec les Allemands. Ils restèrent avec eux en ce temps-là. Après ça, tu sais, les guerres, les hauts et les bas, selon ce que nous ont appris nos ancêtres, les Allemands eurent à rendre ce pays aux Anglais. Les Anglais vinrent avec les Français et ensemble ils luttèrent contre les Allemands. Ainsi vraiment ici les Anglais nous aidèrent en battant les Allemands. Mais les Allemands ont essayé de faire beaucoup de choses, tu peux voir les monuments encore, certaines maisons bâties par les Allemands... Ce que nous appelons le *Prime Minister Lodge*.

J'ai entendu dire que la période allemande a été très dure. Les gens ont beaucoup souffert...

Oui, à cause des routes, à cause des routes. Quand ils sont arrivés à Victoria, qu'on appelle Limbe maintenant, la seule route existante allait à Buea. Et ils voulaient prolonger jusqu'à Kumba et à d'autres endroits. Ils ont ainsi utilisé les gens comme des outils, comme des chevaux, pour transporter les charges sur la tête. Certains pouvaient transporter leur charge de Buea à Kumba, à pieds. Ils transportaient les charges à pieds ! Ils étaient comme des esclaves en ce temps-là.

On ne les payait pas ?

Non, ils ne les payaient pas, ils étaient traités comme des esclaves. De nombreuses personnes moururent sur la route à cause de la distance. Ainsi de nombreuses personnes moururent. Voici comment les Bakweri vinrent et s'installèrent ici. Ils s'installèrent de ce côté-ci de la Montagne parce qu'ils étaient des chasseurs. Et ils voulaient rester dans un endroit giboyeux.

Et la CDC – à l'époque elle ne s'appelait pas comme cela – mais les Allemands ont bien créé ces plantations au début de la conquête ?

Oui... En ce temps, les Allemands commencèrent les plantations. Ils cultivaient tellement de choses que je ne vois plus maintenant... Ils ont planté l'hévéa pour l'exportation. Puis à la création de la CDC, après le départ des Allemands, ils plantèrent le bananier, l'hévéa. Et jusqu'à aujourd'hui la CDC contribue au développement. Les Allemands occupèrent vraiment durement le Cameroun.

Au moment où l'on créa ces plantations, qui travaillait là-bas ?

Les Bakweri travaillèrent là, et plus tard, parce qu'ils n'étaient pas très habiles, ils firent appel à des gens de Bamenda pour venir et faire le travail de plantation.

J'ai lu que les écrits des colons présentaient les Bakweri comme des gens paresseux, d'où leur intention de faire venir des gens de Bamenda. Mais quand vous considérez bien la chose, n'est-ce pas une question très relative ? Comment ne pas comprendre la réticence des gens que l'on fait travailler de force sur leur propre terre... Qu'en pensez-vous ?

Non, c'est très vrai, c'est très vrai. C'est pourquoi tu vois que les Bakweri n'étaient pas très enthousiastes à faire le travail. Parce qu'ils étaient vraiment traités comme des esclaves.

Voilà certainement pourquoi ils firent appel aux Bamenda.

Oui, tu sais, les gens de Bamenda sont très habiles, leur terre n'est pas aussi fertile que la nôtre, ainsi quand ils ont eu la possibilité de descendre, ils en ont en fait été heureux.

Vous dites que les Bakweri étaient au départ des chasseurs. Est-ce que cela veut dire qu'alors ils ne cultivaient pas ?

Non, à la fin, quand ils furent installés, ils cultivèrent.

A cette époque, est-ce qu'ils cultivaient aussi haut que maintenant sur la Montagne ?

Non, c'est seulement depuis peu. Ils ont commencé à cultiver le macabo et le plantain. Quand ils s'installèrent dans la zone de Buea, ils commencèrent à cultiver. Vraiment, le Bakweri n'est pas si paresseux. Non, il n'est pas si paresseux. Parce que quand il s'installe, il va chercher de quoi manger, par n'importe quel moyen il parviendra à nourrir sa famille. Voilà pourquoi les Bakweri sont un peu fiers, parce que leur terre est fertile. Ainsi quand il vient pour cultiver une petite parcelle, il peut obtenir tout ce qu'il veut.

En effet, pourquoi travailler dur si en peu d'effort, on peut obtenir ce dont on a besoin ?

C'est pourquoi je te disais qu'ils ne sont pas si paresseux, ils travaillent assez pour nourrir leur famille.

Ainsi la chasse est fondamentale pour les Bakweri. Mais peut-on toujours dire cela maintenant qu'ils cultivent ?

²¹⁷ Il est fréquent de rencontrer dans les témoignages bakweri cette confusion. Les guerriers bakweri ont en effet tué lors des affrontements un personnage important de la force coloniale allemande, affecté au Cameroun par le gouvernement de Bismarck : le capitaine von Gravenreuth (Ardener, 1996 : 79), et non Bismarck lui-même.

²¹⁸ Gravenreuth fut en fait tué en 1891.

Maintenant, on peut dire que les Bakweri sont plus paysans que chasseurs. De nos jours, il y a très peu de chasseurs qui continuent leur activité. Mais la majorité de ces derniers maintenant pratique l'agriculture.

Et quelles sont les activités autres que la chasse qui peuvent être menées dans la forêt ?

Parfois ils coupent des arbres qu'ils débitent en planches pour la construction. Maintenant avec l'augmentation de la population, ils viennent dans la forêt pour couper le bois qu'ils destinent à la vente pour la menuiserie.

Ils récoltent le miel aussi, non ?

Oui ! Ah oui, le miel était le premier produit de la Montagne pour les Bakweri. On ne faisait pas de ruche. Les abeilles avaient leurs propres endroits. Quand le Bakweri quitte le village, il monte plus haut, il en ramasse des quantités. En fait ils tiraient une richesse de ça.

Ils le vendaient ?

Oui, ils le vendaient !

En ville ?

Dans les villes et à l'étranger. Les gens qui en ont besoin peuvent venir, ils savent que tu récoltes le miel de la Montagne, ils t'en demandent une boîte ou deux, ils te donnent l'argent et tu vas ramasser pour eux. Ce miel était même vendu à l'étranger !

Vous m'avez parlé d'Epaza Moto... Qu'est-ce que c'est ?

Oui, le dieu de la Montagne, comme les gens l'appellent. Personne ne peut le voir mais il faisait des choses terribles pour les Bakweri ! Il faisait de grandes choses ! Si tu gravis la Montagne dans un mauvais état d'esprit ou pour « détruire quelqu'un », il te détruira ! Tu ne le verras pas, il est tout comme une ombre. Quand il apparaît en face de toi, hum, c'est fini ! Tu ne le verras pas une seconde fois. Maintenant, nos traditions, la culture des Bakweri, sont en train de mourir. A cause des étrangers de plus en plus nombreux. Et ces étrangers veulent « nettoyer » cette civilisation. Ainsi nous sommes en train de tuer la plupart de nos traditions. La plupart de nos traditions est mourante ! Les choses d'Epaza Moto, tu ne peux même pas tenter de grimper sur la Montagne avec une quelconque « magie » dans ta poche. Il sait, il est comme un esprit, du moment que tu grimpes... Il sait que cet homme est en train de venir, essayant de faire des dégâts. Il va te faire disparaître, on ne te reverra plus !

Mais qu'est-ce que les gens mettent dans leurs poches ?

Tu sais, certaines personnes ont l'habitude d'avoir des anneaux, des talismans...

Donc les gens avaient l'habitude d'utiliser ça ?

Oui, nombreux sont ceux qui utilisaient ça comme sorcellerie. Epaza Moto n'aimait pas ce genre de chose. Il n'aimait pas ça du tout.

Mais toi alors, quand tu veux entrer en forêt, qu'as-tu à faire ?

Non, tu vas juste comme ça, franc.

Et les chasseurs alors, parce qu'ils tuent des animaux, est-ce bon ou mauvais pour les animaux ?

Non, c'est bon, tu sais pour nous les Bakweri, la chasse était une tradition. Donc il ne prend pas ça comme une mauvaise chose. Il savait que c'était de ça que les gens vivaient.

Et est-ce que tout le monde peut chasser ?

Non, il y a des catégories de chasseurs. Parce que c'est une profession. Ce n'est pas tout le monde qui peut aller et pratiquer la chasse. On connaît nos chasseurs et on leur donne le respect qui leur est dû. On ne les classifie pas comme les autres personnes. Lorsque tu as besoin de viande, tu ne peux éviter de passer par lui, lui disant que tu as besoin de ce gibier-là. Il te dit ok, je vais te le ramener. Quand il va, il tue, tu achètes.

Ainsi ils sont des hommes spéciaux...

Oui ils sont des gens spéciaux. Ce n'est pas tout le monde qui peut être un chasseur [rire]. Parce que c'est un travail pénible en fait. Spécialement ceux qui chassaient avec les chiens. Un animal qui fuit devant comme ça, c'est seulement le chien qui peut suivre. Et toi tu dois essayer de suivre. Ce n'est pas facile. C'est différent pour ceux qui chassent avec les fusils, qui évoluent doucement, doucement, et quand ils voient un animal, ils tirent. Mais avec les chiens... Parce que les Bakweri ont commencé avec les chiens. Les chiens sont là, courant derrière l'animal.

Ainsi c'est le chien qui attrape l'animal ?

Oui, oui.

Et après tu dois le tuer...

Oui, oui. C'est le chien qui attrape l'animal. Parce que toi, toi-même, tu ne peux pas l'attraper. C'est le chien qui suit et attrape.

Et comment faisaient les gens pour tuer les éléphants, parce que j'ai entendu dire que vous avez un rapport particulier avec l'éléphant...

Oui... Tu sais, dans cette montagne, nous avons beaucoup d'éléphants. Ils sont très sauvages. Et ils peuvent tuer. Ainsi ce n'est pas facile. Ils peuvent tuer, donc le chasseur doit être entraîné. On a des gens entraînés pour tuer l'éléphant, ce n'est pas tout le monde. Et parfois, quand un chasseur part pour chasser un éléphant, il va et tu vas avec lui. Au moment où il est prêt à tirer, il va te dire : va et reste derrière, parce que la plupart des éléphants, quand tu fais feu, se retourne contre toi. Et si ton arme n'est pas bien chargée, il peut te mettre à terre. Le chasseur va te

dire : si tu m'entends appeler, viens. Si tu n'entends pas son signal, ne suis pas, tu dois juste rester sur place. Parce que tu n'es pas entraîné. Tu ne sais pas comment leur échapper. Mais lui il sait comment s'y prendre avec l'éléphant. Ainsi nous avons entraîné des gens pour l'éléphant.

Mais quelle est cette relation particulière qui lie les Bakweri à l'éléphant ?

Oui, c'est une société secrète. C'est comme certains qui ordonnent à la pluie. Ils la capturent et la mettent dans leur poche. Les Bakweri ont une relation particulière avec l'éléphant. Tu vas vers la personne qui sait comment établir le contact et il va prendre ton sang et appliquer certains remèdes et il te donne un éléphant. Il connaît tous les éléphants qui sont sous son contrôle. Il va regarder l'un d'eux, prendre son sang, l'appliquer sur ton corps, et dire que c'est désormais ton éléphant. Tu peux faire tout ce que tu veux à ce moment-là, tu peux appeler l'éléphant et il vient vers toi. Tu peux entrer dans cet éléphant à ce moment-là, et particulièrement aux temps où nous n'avions pas de bonnes routes, tu pouvais entrer dans ton éléphant et aller à Kumba. Les gens n'allaient pas te remarquer ! Tu entres juste dans la forêt, tu te transformes en éléphant et tu pars. Au moment où tu atteints Kumba, tu te transformes en personne normale. C'est ainsi que les gens vraiment... Mais pas seulement les Bakweri, les gens de Mamfe, la plupart des Bayangi et les Balondo. Ils ont le même contact avec les éléphants.

Et est-ce que les Bakweri ont utilisé l'éléphant pour lutter contre le colonisateur ?

Oui, en ce temps-là, la première fois que les Allemands sont arrivés, ils ont combattu et ils les ont défaits. C'est seulement la deuxième fois que les Allemands sont revenus, qu'ils ont dit qu'ils étaient pour la paix... Le chef a dit : on a besoin de poudre... Comme les gens parlaient, ils capturèrent les hommes.

Et si, lorsque tu es en éléphant, un chasseur te tire dessus, est-ce que tu meurs ?

Oui, quand tu as un éléphant dans le corps et que l'éléphant dans la brousse est tué, éventuellement tu vas aussi mourir. Sauf si tu... Ces magiciens des éléphants, quand on te tire dessus en brousse, tu vas le voir, il te transfère dans un autre éléphant. C'est comme cela que tu peux éviter la mort. Mais si ton éléphant meurt et que tu ne peux pas aller le consulter, toi aussi tu meurs. Beaucoup de gens sont morts comme ça ! Beaucoup sont morts. Sauf quand tu sais que ton éléphant est mort en brousse, tu vas et tu dis à la personne qui est un peu le maître de cette forêt, qui contrôle les éléphants, tu lui dis : ouèèè... mon éléphant a été tiré. Tu vas sentir des douleurs dans ton corps, il va te donner des remèdes et il te transférera dans un autre éléphant. Et tu survivras.

Donc il y a dans chaque village une personne qui est considérée comme le roi de la forêt ?

Pas dans chaque village bien sûr. Sur ce flanc de la Montagne, on peut avoir trois ou quatre de ces gens. Pas dans chaque village. Parce que c'est une très puissante société secrète. C'est une très puissante société secrète. De nos jours, les enfants qui grandissent ne veulent plus avoir affaire à ce genre de chose.

Pourquoi ?

Selon le Christianisme, ils ne... [rires] Quand ils essaient de suivre le Christianisme, ils n'aiment pas toutes ces choses qui sont vues comme de la sorcellerie qui n'est pas bonne.

Quelle est votre propre opinion à propos de cela ?

[Rires] Moi, je pense que toutes ces choses dont je t'ai parlées... La tradition est en train de mourir. Et nous voulons une nouvelle génération. Nous voulons que les gens comprennent les mystères de Dieu. Dieu n'aime pas ces choses. Ces choses ne sont pas complètement bonnes, elles ne sont pas bonnes. C'est pourquoi la plupart des gens qui étaient engagés dans toutes ces choses de l'éléphant essaient de s'en détacher maintenant.

Mais c'est une partie de votre culture ! Si votre culture disparaît, ce sont vos racines que vous perdez...

[Rires] Oui, c'est notre culture en fait, mais tu vois... La civilisation évolue en permanence... Au début on avait des sortes de raphia qu'on utilisait pour couvrir nos maisons. Mais tu vois, la civilisation arrivant, on n'a plus autant de maisons de cette sorte avec les palmes de raphia. Et tu vois, ces choses font que les gens se développent. On veut le développement maintenant. Tu vois, la culture, et pas seulement bakweri en fait, j'ai été à Bamenda et c'est la même chose, les gens essaient de tuer la plupart de ces cultures délicates. Ces traditions qui sont très délicates [au sens de problématique].

Mais d'après ce que vous m'avez dit, la tradition de l'éléphant n'est pas si mauvaise puisqu'elle vous permet de voyager plus facilement, de vous défendre... Je ne vois rien de mauvais là-dedans !

[Rires] Oui ! Ce que j'essaie de dire est que si nous essayons maintenant d'abolir ces choses, c'est que nous avons de bonnes routes, tu veux aller à Yaoundé, les véhicules circulent, il te faut moins de deux jours. Si quelqu'un vient pour t'attaquer, nous avons des moyens de nous défendre, si tu as une arme, tu peux te défendre ! Ainsi tu vois, toutes ces choses-là à la fin font que ta vie s'égare ! C'est pourquoi nous essayons d'abandonner toutes ces choses. Parce que nous avons de bonnes routes, vraiment... Tu veux aller n'importe où, c'est facile. Mais en ce temps-là, c'était difficile, c'étaient seulement des pistes. Et sur de longues distances. C'est pourquoi de nombreuses personnes aimaient ce genre de choses. Maintenant, voyager est devenu facile et avant de te battre, tu appelles les policiers.

Donc quand ces vieux vont mourir, personne ne va prendre la...

Poursuivre avec ça ? Bien sûr... Cependant, laisse-moi dire... Tout le monde n'a pas la même opinion. Certains sont toujours là-dedans. Certaines personnes le font toujours. Mais plus la majorité. Je peux dire que c'est un quart des gens. Les trois autres quarts ont laissé ça.

Et en quoi cette danse de l'éléphant consiste-t-elle ?

La danse de l'éléphant est toujours là. Cette danse, c'est une tradition qui est vraiment reliée aux éléphants de la forêt. C'est vraiment relié aux éléphants qui sont dans la forêt. Ces gens qui possèdent un éléphant faisaient une cérémonie dans la forêt. Mais ils ont senti que dans la forêt ce n'était pas bon alors ils ont transféré la cérémonie au village. Mais c'est une société secrète. Ce n'est pas quelque chose auquel n'importe qui peut participer. Cette danse de l'éléphant, ce n'est pas n'importe qui, qui peut se présenter et danser. Exception faite des membres. Sauf si tu es membre de la société.

Donc on doit être initié ?

Oui, tu dois être l'un d'eux.

Et c'est au cours d'une formation, qu'est-ce exactement ?

Si tu veux être un membre, tu les rencontres, ils s'assoient avec toi, ils pratiquent certains rites et ils te disent ce que tu as à faire. Et pas ouvertement, en secret, dans la maison secrète. Ils se rassemblent, ils s'assoient et te disent, voici ce que tu as à faire.

Mais vous et moi pouvons assister à cette danse ?

Oui !

Et quand est-ce ?

Cela varie selon les années et d'un village à l'autre. Si tu es là en mars, tu vas y assister.

Ainsi cet éléphant est vraiment important pour vous...

Oui ! Il a aidé nos ancêtres, beaucoup. Au combat, pour voyager, pour transporter les charges depuis la forêt. C'est un véritable secret. Quand quelqu'un a un éléphant, il ne peut pas te dire qu'il en possède un. Quand il sort, tu vas seulement entendre qu'il est allé à cet endroit et qu'il est revenu. Tu seras surpris ! Comment ? Tu es allé ce matin et tu es déjà de retour ! Il a utilisé son animal. Tu sais, maintenant, et même depuis un moment, nous n'avons plus de forêt assez épaisse où cette chose peut encore courir. Tout le long de la route tu vas voir des plantations de caoutchouc, les gens vont et viennent, un éléphant ne peut pas se déplacer, les gens ne peuvent pas en voir.

Une civilisation s'impose...

Oui, c'est pour cela qu'ils ne connaissent pas ce genre de choses [*les gens d'en bas, de la route de Douala*], sauf ceux d'en haut, ceux qui sont au-dessus de ces villages où il y a toujours la forêt [*les villages de la ceinture Buea, Bova, Bonakanda*]. Tu sais, les gens ont cultivé tout au long de la route ; il y a de nombreuses fermes et les gens sont sans moyen. Parfois... Il y a environ deux ans, des gens de Bamenda ont fait des histoires à Muea et les Bakweri ont envoyé les éléphants pour détruire toutes leurs cultures.

Que s'est-il passé ?

Ils étaient têtus ! Ils ont été têtus ! Tu sais, les gens de Bamenda, ils sont venus ici et ils ont pensé pouvoir dominer les Bakweri. Ainsi c'est comme ça ? Restez-là... Ils ont juste envoyé un éléphant pour tout écraser. Tout ce qu'ils avaient planté, tout a été écrasé. Plus rien. As-tu vu quelqu'un ? Non ! Ils sont allés voir le Gouvernement, le Gouvernement a dit : mais comment, on ne peut arrêter personne ! Vous accusez quelqu'un sans preuve ! Ils sont allés voir sur les lieux et ont vu que c'était un éléphant. A cause des traces. Ainsi les gens sont-ils restés tranquilles, ils sont devenus soumis à partir de là. Parce qu'ils comprirent que s'ils venaient à continuer, ils connaîtraient plus de dégâts.

A propos des laves qui sortent de la Montagne, est-ce Epaza Moto qui provoque ce phénomène ?

Hum... Le feu qui sort de la Montagne, c'était une croyance ancienne, nous croyions que le feu était envoyé par Epaza Moto. Comme je te l'ai déjà dit, la civilisation venant, on s'est rendu compte que c'était minéral. Il y a beaucoup de pétrole selon les scientifiques. Mais à l'origine les gens croyaient que c'était Epaza Moto qui provoquait ce feu [*rires*].

Mais on m'a parlé d'hommes capables d'intervenir quand la lave menace les villages...

Oui, quand la lave est descendue la dernière fois comme je te l'ai dit, les gens ont pensé que c'était Epaza Moto qui faisait descendre le feu. Donc au moment où cette lave s'est mise à couler, nos chefs ont dû se réunir pour prier, faire des libations, s'adresser aux ancêtres. Ils lui ont demandé de contrôler le feu. Et ça s'est arrêté ! Peut-être parce que le dieu nous a aidés. Parce que sans cela le feu aurait peut-être fait trop de dégâts, tué beaucoup de gens ou les aurait fait partir. Donc le feu s'est arrêté après qu'ils ont fait les libations. C'est comme cela qu'ils ont stoppé le feu. A Bakingili. C'est la dernière coulée qui est descendue. Moi je dis que c'est minéral. Certaines personnes disent encore maintenant que c'est Epaza Moto... Mais je ne crois pas ça. Depuis longtemps les scientifiques ont découvert que c'était minéral. Je pense juste que c'est minéral.

Qu'est-ce que le Mbando ?

C'est une libation. Lorsqu'il y a un événement et que tous les villages se réunissent, on a l'habitude de faire des libations qu'on appelle Mbando. A un endroit précis, parfois ils ont l'habitude de placer des photographies et ils font alors les libations. Et c'est fait seulement pendant la nuit. Et avant, avec les croyances des gens, dès qu'ils faisaient une libation, comme le Mbando comme ça, tu vois, des changements s'opéraient immédiatement. Tu vois, s'il s'agissait d'une maladie ou d'un besoin de quelque chose, après un certain temps, ça venait. Les gens croyaient sérieusement à ça.

Et même maintenant ?

Oui, jusqu'à maintenant c'est pratiqué.

Donc on procède au Mbando lorsqu'il y a une maladie ou...

Oui ! S'il y a quelque chose qui veut... Comme la course sur le Mont Cameroun qu'on va avoir dans peu de temps. Ils s'assoient, ils se rassemblent à ce Mbando pour demander à ce qu'il n'y ait pas de problème, pas de mort, pas de maladie, rien. Et ils font des libations. Mais pas seulement les gens qui sont reliés à l'éléphant.

J'ai entendu qu'au début, les chefs chez les Bakweri n'existaient pas et que ce sont les colons qui ont créé ça. Est-ce vrai ?

Non. Il y avait des chefs à l'origine. Même avant les Allemands. Tu vois, ces chefs étaient comme des leaders ! Il ne peut y avoir de groupe sans leader. Depuis les origines, il y a des chefs. Seulement en ce temps-là ils ont pris ça à la blague. Parce que quand tu es chef, que tu as des enfants, quand tu meurs, tes enfants ont à hériter de ton pouvoir. Aucune autre personne. Mais tu es mon frère. Je suis chef. Si je meurs, tu as le droit d'hériter.

Et seuls les garçons héritent, ou les filles le peuvent aussi ?

Non, on ne donne pas cette chance aux femmes. Seulement les fils. C'est pourquoi dans toute l'aire bakweri, il n'y a aucune femme chef.

Ainsi le plus vieux fils hérite...

Oui. Si le plus vieux n'est plus là, le suivant prend sa relève.

Vous qui maintenant avez vécu beaucoup de choses, qu'avez-vous constaté comme changement ici à Buea ou pour les Bakweri ?

Réellement, il y a de légers changements. On a de légers changements. Avant, tu sais, la ville n'était pas aussi propre. C'était partout la forêt. En ce temps-là on n'avait pas de routes, pas d'eau courante. Mais maintenant Buea va de l'avant, progresse chaque jour. Toutes ces brousses sont coupées et des maisons sont bâties. C'est une des choses que j'ai découvertes. Il y a plus de progrès maintenant. Quelqu'un peut voyager d'un endroit à l'autre en un court laps de temps. Avant, pour aller d'ici à Bonakanda, tu pouvais mettre une heure en marchant péniblement. Ce sont les avantages que je vois, ce sont des améliorations. Deuxièmement, je vois que l'occultisme qui était présent par le passé, la sorcellerie, se sont réduits. Parce que les gens sont venus à comprendre et se sont un peu civilisés.

Donc pour vous, maintenant, la vie est plus facile qu'avant...

Oui ! Si tu regardes la vie, à part les problèmes financiers que nous avons maintenant, nous avons plus de commodités. Mais avant nous n'avions pas de dépenses aussi importantes. Quand les Allemands sont partis et que les Anglais sont venus, ils ont apporté leurs shillings. Une femme pouvait faire son marché avec seulement deux shillings, pas plus de cinq cents francs CFA ! Elle préparait son repas ! Maintenant, si une femme va au marché et y laisse cinq cents francs, tu ne verras pas ce qu'elle a apporté... Le coût de la vie a beaucoup augmenté. Bien que maintenant la vie ne soit pas facile, c'est tout de même un peu plus facile qu'avant. C'est seulement difficile financièrement. C'est seulement maintenant plus difficile financièrement. Parce que le coût de la vie est très important maintenant. Avant, tu pouvais obtenir un régime de bananes pour environ deux cents francs CFA. Mais pas maintenant ! Mais avant la vie était plus calme, il n'y avait pas de harcèlement en fait. Aller au champ est plus facile, on a des champs, quelqu'un peut aller là-bas, cultiver et produire de quoi manger, mais pour défricher le champ, particulièrement quand tu es quelqu'un comme moi qui ne peut pas manier une machette ni défricher une grande superficie, alors tu dois dépenser de l'argent. Pour payer les gens qui vont le faire pour toi.

Et l'augmentation de la population n'a-t-elle pas engendré certains problèmes, je pense à l'arrivée des Bamenda par exemple ?

Ils ne créent pas de problème maintenant. Parce qu'au début ils voulaient créer des problèmes. Le gouvernement est intervenu. Ils ont des terres. On leur a donné des terres ! Pour cultiver et construire.

[...]

C'est pourquoi je te dis qu'il n'y a aucune tribu qui a gardé ses traditions intactes, originales, de nos jours. A cause du mélange. Il y a tellement de gens du Nord-Ouest, tellement. Ainsi tu ne peux pas contrôler ta tradition jusqu'au bout. Tu peux commencer mais avant que tu ailles à la fin, tu vas rencontrer des obstacles.

[...]

Ainsi, les traditions que nous voulons pratiquer, on les pratique. Lorsque ça concerne les Bakweri. Comme le Mbando dont je t'ai parlé. Cela nous concerne seulement. Les étrangers n'ont rien à y voir.

Qu'est-ce que vous savez à propos du Bakweri Land Committee ?

Le BLC est un comité qui s'est fondé sur la volonté de défendre les intérêts des Bakweri. Mais à la fin on a vu que des problèmes sont arrivés, du Paramount Chief [*le chef des Bakweri*] ou je ne sais pas trop, parce que le Comité a été arrêté. Ils se sont battus pour ces terres que la CDC... Ils n'ont pas obtenu ces terres des Bakweri par la paix. Les Allemands ont utilisé la force. Et le BLC essaie de faire en sorte que les terres de la CDC soient restituées aux Bakweri. Pas toutes les terres, mais une partie de celles-ci. Bien qu'on ait des gens qui travaillent à la CDC – le *General Manager* est un Bakweri –, quand le BLC est né, l'affaire est allée en justice, et je ne sais pas vraiment pourquoi ça s'est arrêté.

Depuis quand ?

Depuis l'année dernière. Ils l'ont annoncé à la radio. Sauf qu'ils font appel à la Cour Suprême de Yaoundé. C'est la seule chose qu'il leur reste à faire.

Fin de l'entretien

**Entretien avec Moki Stephen MOKONDO
Le 31 janvier 2006**

(Traduit de l'anglais)

Moki Stephen MOKONDO est étudiant en communication à l'Université de Buea. L'entretien a lieu dans un des champs familiaux, sur les hauteurs du village d'Ewonda.

Cette parcelle, nous la travaillons depuis 2001. Elle contient 350 ignames. Et la distance entre une igname et une autre est de 1 mètre. Après l'avoir cultivée trois ans, nous l'avons laissée en jachère. Nous reviendrons dessus après.

Et vous respectez toujours le même temps de jachère ?

Ça dépend de la vitesse à laquelle l'herbe repousse. Cela fait deux ans que nous avons cessé de cultiver cette parcelle. Donc quand cette herbe va atteindre une certaine hauteur, on verra que c'est prêt pour une nouvelle mise en culture. Si l'herbe est comme cela, on ne peut pas encore travailler.

Mais comment savez-vous qu'un endroit est prêt pour la mise en culture ?

En fait, ça doit prendre de trois à quatre ans. Mais si on arrive à trois ans et que l'herbe n'est pas assez bien venue, ça montre que l'endroit n'est pas fertile. Quand l'endroit est fertile, l'herbe va pousser. Ici tu vois, l'herbe est haute, ça veut dire que l'endroit est fertile. Mais à côté, tu vois l'herbe est courte, ça veut dire que la place n'est pas redevenue fertile.

Combien de champs avez-vous dans le secteur ?

Mon père cultive trois champs. Le premier comporte 250 ignames. Le second, 950, c'est le plus vaste que nous ayons. Et le troisième en comporte 255.

Et pourquoi avez-vous choisi de cultiver essentiellement les ignames ?

L'igname est pour nous une culture commerciale. Les autres cultures sont vivrières, comme le macabo et d'autres encore. Le plantain prend du temps pour mûrir. Mais pour l'igname, six mois et tu récoltes. Ça te rapporte de l'argent immédiatement. Pour le plantain, tu dois attendre une année et quatre mois pour récolter. C'est pourquoi on préfère les ignames. Même si les ignames sont pénibles à cultiver. Car tu as besoin de creuser des trous, de défricher au préalable, ensuite de planter des tuteurs pour supporter les lianes. Donc ça prend du temps et ça revient très cher. Mais en fin de compte l'argent vient en peu de temps. Ainsi quand l'igname croît bien, tu t'y retrouves.

Vous les vendez sur les marchés de la région ?

Oui, on en vend certains et pour d'autres, des grossistes viennent acheter et revendent sur les marchés. Il y en a qui vendent à Limbe, à Douala, ou qui exportent. Ils viennent et en achètent parfois cent. Mais parfois on vend au détail. En détaillant, tu vends plus cher car ce que tu vends, tu le vends à ceux qui vont manger directement le produit. Mais ceux qui viennent acheter pour revendre, tu dois en tenir compte. Tu dois revoir les prix à la baisse. Ils doivent aussi payer le transport de la marchandise.

Et quand avez-vous commencé à planter les ignames, à débiter cette culture ?

Normalement on a débuté en 1991. Mais ce n'était pas aussi important que ce que nous avons maintenant. De 50 à 100 ignames. Et puis on a arrêté parce que les poules détruisaient les cultures. On a redémarré en 1997.

Et avez-vous des employés ?

La famille travaille ici mais on emploie aussi des ouvriers. Mais pas permanents. Quand vient le moment de creuser les trous ou de défricher, nous tous, qui allons à l'école, nous ne pouvons pas passer tout notre temps dans les champs. Donc ceux qui viennent de l'extérieur, on les appelle pour creuser les trous. Mais pour combler, nous faisons cela nous-mêmes car les manœuvres remettraient les pierres dans les buttes et cela gênerait la croissance des ignames. Parce qu'ils font ça pour l'argent. [...]

Tu vois, ce champ est trop grand pour que nous puissions le désherber. Alors on utilise le Gramoxone. Quand c'est encore jeune comme ça, entre deux et cinq centimètres de hauteur, on pulvérise, sinon ça concurrencera les ignames pour les substances nutritives qu'il y a dans le sol. Mais avant, on avait l'habitude de désherber à la main parce que les champs étaient petits et que nous étions nombreux à la maison. Nous n'avions que 200 – 300 ignames. Maintenant cela atteint les 2000 et nous sommes obligés de pulvériser les champs. Il y a des endroits où l'on plante des haricots qui empêchent l'herbe de pousser. Quand le haricot grandit, cela empêche l'herbe de pousser.

Donc on peut associer le haricot et l'igname sans problème ?

Sans aucun problème.

Les haricots ne concurrencent pas les ignames ?

Les haricots ont ce qu'on appelle des bactéries nutritives dans leurs racines, donc pour moi ça aide à apporter des éléments nutritifs dans le sol. Et puis le haricot n'est pas un tubercule, donc il ne peut pas concurrencer l'igname. Mais tu vois les macabo qui sont là, quand on défriche la parcelle, ils poussent seuls. Nous ne les avons pas plantés. Donc on en enlève pour donner de l'espace aux ignames, pour leur permettre de grossir. Si l'on devait les laisser, il aurait fallu les espacer de cinq mètres parce que sans cela ils concurrenceraient les ignames pour les nutriments du sol.

Et comment sais-tu cela, l'as-tu appris de tes parents ou à l'école ?

Je suis allé à l'école et j'ai fait des sciences, biologie animale, biologie végétale, donc je connais cela et c'est ce que j'essaie d'appliquer. J'essaie aussi de mettre en pratique les conseils des techniciens agricoles, comme de ne pas laisser les tubercules en association, sinon ils ne vont pas très bien pousser. Il y a autre chose qui affecte les ignames, ce sont les parasites qui attaquent les rameaux secondaires. On coupe alors au couteau la partie affectée.

Utilisez-vous des fertilisants ?

Normalement nous n'utilisons pas de fertilisants parce que nous ne cultivons pas le sol plus de trois ans. Quand nous défrichons, nous laissons l'herbe en tas, nous faisons des lignes d'herbe sèche qui lorsqu'elles pourrissent apportent des nutriments aux ignames. Elles n'ont pas de racines profondes et se nourrissent en surface, donc l'herbe laissée à pourrir leur est facilement accessible. On ne met pas l'herbe dans les trous parce que les racines des ignames se nourrissent en surface. Donc laisser l'herbe à pourrir en surface est suffisant.

Utilisez-vous le feu pour défricher une parcelle ?

Non, on coupe les arbres et on les laisse sur place. On fait cela trois mois avant de commencer à planter, pendant la saison des pluies. Comme ça l'herbe a le temps de pourrir. Après cette période, on vient et on met tout cela en lignes, selon la disposition que l'on va donner aux trous d'ignames.

Donc vous creusez entre les lignes ?

Oui. Et en plus ça permet de ne pas se tromper au moment de la récolte, on ne laisse pas d'igname avec ce système, cela forme un repère. Et ça permet aussi de rentabiliser l'espace dans le champ. De la même façon on ne permet pas à plus de trois ignames de grimper sur le même tuteur. Ca leur évite de se faire concurrence. Si on en laisse plus, les feuilles donneront beaucoup d'ombres et ce ne sera pas bon. L'igname a besoin de lumière.

Comment fais-tu la distinction entre les différents niveaux du sol ?

Quand tu creuses, la couche supérieure est toujours sombre. Et quand tu creuses au-delà de cinq centimètres, la couleur change. Ca dépend de la zone. Parfois c'est rougeâtre. Et celui qui est en bas n'est pas riche en ce dont les plantes ont besoin. Donc quand on creuse, on met à part les tas de sols et quand on remet la terre on garde l'ordre de superposition. Tu sais l'igname se nourrit en surface. Donc si tu mets l'humus au fond du trou, tu le gaspilles. On creuse les trous parce que l'igname est un tubercule, elle a besoin pour pousser de se sentir libre, elle n'aime pas les sols durs. Parfois l'igname pousse plus que l'espace laissé par le trou, elle passe entre les pierres et lorsqu'on la récolte elle se casse. C'est pour ça que l'on essaie de creuser des trous d'au moins cinquante centimètres. Et la butte fait au moins quarante centimètres. Donc on peut avoir des ignames d'environ un mètre.

Et avez-vous un nom en mokpe pour désigner ces sols ?

J'ai oublié toutes ces choses. Quand j'allais avec ma grand-mère, elle savait, on va lui demander.

Qu'en est-il de ces jeunes arbres d'environ soixante centimètres qui commencent à pousser dans le champ ?

On ne coupe pas les petits comme celui-ci car très bientôt on va laisser ce champ. Quand on laissera le champ, l'arbre pourra facilement pousser pour devenir mature. Et quand l'arbre est mature, les feuilles tombent et produisent de l'humus. Et le sol va facilement produire son compost et va regagner sa fertilité. C'est pourquoi on ne coupe pas ces petits arbres dans le champ. On leur permet de rester. Pour le moment leur feuillage ne perturbe pas les ignames. Donc on les laisse. Et dans trois-quatre ans, ils produiront des feuilles formant du compost après leur chute.

Ainsi quand vous cultivez les ignames, il est difficile de laisser les arbres.

Oui, à cause de l'ombre. L'igname a besoin de lumière. Tu sais ici autour de Buea, c'est difficile de trouver des arbres parce que tous ceux qui cultivent des ignames les coupent. Nous on essaie de comprendre que l'on a besoin des arbres, c'est pour cela que nous leur permettons de repousser dans les jachères.

Et selon toi, le système de jachères que vous pratiquez vous permettrait-il de poursuivre la mise en culture à l'infini sans rencontrer de problème de fertilité ?

Oui, parce qu'on essaie d'éviter les fertilisants. Parce que quand tu utilises ça, les ignames vont grossir et devenir énormes mais tu ne peux pas les conserver. Et la qualité et le goût sont différents. Ils vont prendre peu de temps pour grossir, et en bonne santé, mais ils ne vont pas prendre le temps d'assimiler les ingrédients naturels du sol. Et les clients se plaignent parce que ces ignames ne sont pas comme les ignames naturelles. Si tu appliques des engrais chimiques, les consommateurs vont facilement le déceler et ils vont se plaindre.

Donc votre objectif est de garantir cette croissance sans engrais chimique...

C'est pourquoi on pratique ce système de jachère. Et même ce champ ne nous appartient pas. Il n'est pas sur notre terrain. Mais on sait que d'autres personnes viendront cultiver après nous et nous ne devons pas détruire

l'endroit. Même nous, nous pouvons venir encore parce que nous n'avons pas assez de terres autour de notre maison et on ne peut pas aller très loin à cause des voleurs. On a de très grandes parcelles, mais loin du village et les voleurs font là-bas ce qu'ils veulent. Et tu ne t'y retrouveras pas.

En somme, quelles sont vos raisons profondes de ne pas utiliser d'engrais chimique ?

Pour garder tes clients, tu dois répondre à leurs attentes. Et moi-même, je n'aime pas l'idée d'utiliser les produits chimiques pour la culture. Je pense que ces produits peuvent pénétrer dans l'organisme. C'est pourquoi j'essaie d'éviter les produits chimiques. En fait nous pulvérisons maintenant parce que nos champs sont devenus trop vastes pour désherber à la main. Bon, même ainsi, cela n'empêche pas l'herbe tuée de donner sa fertilité au sol.

Et selon toi, est-ce que votre façon de cultiver est représentative de ce qui se fait ici ?

Je ne pense pas. Ce n'est pas tout le monde qui fait ce que nous faisons ici. Certains utilisent les engrais chimiques pour vendre plus facilement et ils ont de gros marchés. Mais nous on ne peut pas faire cela car nous avons des clients directs. Certains ont des restaurants. Parfois on pourrait acheter à certains producteurs et revendre mais on ne le fait pas car on ne connaît pas leurs méthodes pour faire pousser les ignames. [...]

Tu vois, quand on défriche une parcelle, on ne le fait pas en une fois. Si tu défriches la totalité, tu auras en un an une très bonne récolte parce que l'endroit est neuf. Donc on en défriche la moitié et l'année suivante ce qui reste, et on joint les deux surfaces. Donc quand la production diminuera sur la première moitié, la deuxième sera toujours bonne. Parce que quand tu défriches et quand tu plantes toute la surface en même temps, la première année la récolte sera très bonne mais la deuxième année, la production va chuter sérieusement. Tu vas perdre beaucoup d'énergie et travailler beaucoup pour une petite récolte.

[...]

Ainsi vous disposez les adventices arrachées en lignes...

Oui, et quand on voit que l'herbe veut pousser à nouveau, on retourne le tas.

[...]

Les Bakweri ont leurs propres races de vaches, de chèvres, de cochons ou de chevaux. La plupart des gens possède ces animaux. C'est pourquoi pour protéger les cultures, ils font des barrières. Ainsi personne ne peut se plaindre que la chèvre du voisin a mangé ses cultures. Donc quand tu cultives, fais une clôture autour de ton champ. Ainsi les limites seront très claires. Avant les gens n'avaient jamais de problème de bornage parce que les clôtures étaient très bien marquées. Mais quand les gens sont venus de l'extérieur, ils ont coupé les clôtures et les bornages sont maintenant difficiles à déceler.

Fin de l'entretien

**Entretien avec Moki Stephen MOKONDO
Le 3 mars 2006**

(Traduit de l'anglais)

L'entretien a lieu dans le champ de son oncle, au village de Bonakanda.

Pour être sûr de maintenir le compost, la fertilité du sol, on ne brûle pas les herbes qui ont été coupées. On les rassemble en tas et on place les plants de taro dans ces tas. Ensuite on creuse le sol autour et on couvre le tas d'herbes avec la terre.

Mais redonne-moi la procédure dans son entier.

Oui. Quand le champ a été défriché, on a laissé les herbes sécher. Puis on a regroupé ça en tas. Comme cela on peut aisément retourner le sol autour sans perdre de temps. L'herbe sous terre pourrit et augmente la fertilité.

Le taro a-t-il besoin d'être planté de cette façon ?

Oui, c'est le meilleur moyen de le planter. Mais avec le macabo, tu cultives le sol sans mettre d'herbe. Tu mets les plants en terre et tu laisses l'herbe sèche au sol autour des plants. Et ça se décompose autour.

Pourquoi cette différence ?

C'est ce qu'on a constaté. Le taro produit plutôt dans le niveau supérieur du sol et avec l'herbe.

[...]

Je disais donc que quand tu brûles la parcelle, la première année tu vas récolter beaucoup car la cendre va éliminer les bactéries du sol. Mais avec le temps le sol perd de sa fertilité. Par contre quand tu laisses l'herbe à pourrir sur le sol, tu évites de brûler les vers de terre et les autres organismes qui aident à régénérer la fertilité du sol.

Que disais-tu à propos des jachères situées près des habitations et de celles que l'on trouve plus haut dans la montagne ?

Je disais que si tu brûles la parcelle sur la montagne, les arbres vont prendre du temps pour repousser. Il te faudra 10 à 15 ans pour revenir sur la même parcelle. Celui qui a suffisamment de terre peut faire ça. Mais quand tu n'as pas assez de terre, tu dois être sûr d'économiser ton sol. Tu dois couper les arbres. Quand tu les coupes, tu es sûr qu'ils repartiront facilement. Alors que quand tu le brûles, l'arbre meurt pour toujours. Le temps que tu cultives ton champ, pendant trois ans, les rejets ne gêneront pas la pousse des cultures. Lorsque tu laisseras l'endroit en jachère, les jeunes pousses seront déjà grosses et la jachère se régénérera vite.

Et à propos du temps de jachère près des habitations...

Oui, c'est trois ans, quatre ans. Près des maisons, les gens plantent des ignames. Ils ne peuvent le faire très loin à cause des voleurs. Donc tu te dois de très bien entretenir ta terre. Tu ne dois pas brûler tes arbres n'importe comment, tu te dois de les couper de telle sorte que la souche reste vivante. Donc quand tu quittes le champ, cela peut facilement repousser. Couper les arbres est plus difficile mais c'est préférable pour une bonne gestion de la terre. Ceux qui n'ont pas le temps de les couper les brûlent. Tu peux ainsi facilement obtenir du bois de chauffage. Mais même quand tu coupes, tu peux utiliser le bois pour la cuisine ! C'est mieux de couper que de brûler.

Que penses-tu de l'ankara ?

Ce système consistant à creuser le sol, mettre l'herbe à l'intérieur, recouvrir de terre et brûler est très mauvais. Car quand tu brûles le sol comme cela, tu détruis les propriétés du sol, la terre se désagrège. Ça devient granuleux comme le *garry* [la semoule de manioc]. La première année tu récoltes bien grâce aux cendres de l'herbe brûlée. Mais les années suivantes, tu ne peux rien obtenir car les minéraux du sol ont été endommagés.

Qui pratique cette technique ?

La plupart des gens du Nord-Ouest font cela. Ce n'est pas notre système de culture ici sur la côte. Le Gouvernement a diffusé des spots d'information à la radio. Mais certaines personnes sont pressées, elles veulent à tout prix récolter et elles s'en moquent puisque le sol n'est pas leur sol. Elles viennent et ruinent le sol. Elles veulent l'argent pour payer leur location. Les gens peuvent facilement faire cela et s'en aller. Mais si c'est ton champ, sur ta propre terre, tu ne peux pas faire ça ! Si tu dois revenir dans le futur, tu ne peux pas faire ça ! Mais eux s'en moquent.

Fin de l'entretien

**Entretien avec Samuel MOLUA
Le 18 mars 2006**

(Entretien traduit de l'anglais).

Deuxième entretien avec Samuel Molua, où je reviens sur certains points obscurs à mes yeux.

Je voulais revenir sur ces talismans que certaines personnes peuvent apporter avec eux lorsqu'ils entrent en forêt...

Certaines personnes ont l'intention de tuer d'autres personnes. Et particulièrement lorsqu'ils se préparent à la chasse. Ils obtiennent certains talismans qui tuent les autres personnes. Un chasseur prend une personne pour faire sa chasse, l'esprit de cette personne pour faire sa chasse. Exactement comme ce que nous avons, le *nyongo*. C'est cette sorcellerie que nous appelons *nyongo*. Certains tuent des personnes pour les envoyer à certains endroits pour travailler pour eux. Et ils obtiennent ainsi de l'argent. Voilà l'usage du *nyongo* dans ce pays.

Ce *nyongo* est né pendant l'esclavage comme je te l'ai raconté la dernière fois. Ce sont les Portugais qui ont amené cette sorcellerie. Quand ils ont commencé à acheter des esclaves ici et à les emmener en Amérique pour les faire travailler. Quand les missionnaires sont venus, Alfred Saker et Martin Luther, les premiers missionnaires qui sont entrés dans ce pays, ils ont dit que le gouvernement colonial était très méchant de traiter les êtres humains comme des animaux. Donc ils ont demandé au gouvernement de stopper le commerce des esclaves. Car en ce temps-là les Portugais, avec ce genre de médicaments, de talismans, entraient dans nos villages. Ils disaient aux chefs : « si on pratique cela sur une personne, elle semblera morte. Vous l'enterrez mais on ira enlever le corps pendant la nuit et on l'emportera. Désormais vous ne verrez plus la personne avec vous. » Parce qu'elle sera devenue « spirituelle ». C'est comme cela que le *nyongo* est venu. Cette manière de tuer, de nombreux chasseurs l'ont adoptée. Quand ils vont dans la Montagne pour chasser, ils utilisent ce moyen, ils dérangent des âmes et ces gens vont les aider à faire leur chasse et à tuer beaucoup d'animaux qu'ils vont emporter pour les vendre. Mais Epaza Moto est contre ce genre de choses. Et si tu utilises ce genre de magie, Epaza Moto peut te faire tomber. Toi et ta magie, vous allez mourir là-bas ! C'est en ce temps-là que les Bakweri ont commencé à comprendre les usages de ces talismans, à comprendre leur pouvoir.

A propos maintenant de ces chasseurs d'éléphants. Tous les chasseurs n'appartiennent pas à la société du Malé. La plupart des chasseurs d'éléphant obtient ses talismans à d'autres endroits pour tuer les éléphants. La plupart de ces éléphants appartient à des personnes. C'est pour cela qu'ils sont très sauvages dans la forêt. Ils appartiennent à des personnes, par voie mystique. Dans ce cas, l'éléphant chassé est très sauvage. Et il tue. Et si tu es un chasseur comme cela, sans talisman, l'éléphant va te blesser, va te tuer. C'est pour cela que les chasseurs d'éléphant sont initiés à toutes ces armes mystiques.

Et ce sont des talismans bakweri ?

Parfois ils obtiennent ça des Bakweri, parfois aussi des voisins. Tu vas n'importe où, où tu peux trouver ces talismans, vers n'importe quelle personne. Mais ce n'est pas un secret ouvert, c'est un secret caché. Tu obtiens tes choses et tu commences à chasser ton éléphant. A ce moment là, tu deviens un chasseur d'éléphant. Mais sans pouvoir surnaturel, tu ne peux pas tuer l'éléphant qui appartient à quelqu'un. Mais les éléphants ordinaires sont faciles à tuer. Oui. Ils ne sont pas tous sauvages. Mais ceux qui appartiennent à quelqu'un, ils sont sauvages. Et à ce moment-là, si un éléphant possédant un propriétaire est tiré et tué, le propriétaire lui aussi blessé ira chez le magicien pour lui dire que son éléphant a été tiré. Et le propriétaire risque de mourir. Ainsi le chasseur va voir ce magicien qui va aller trouver l'éléphant, qui va enlever une partie du corps de l'éléphant, une partie spécifique. Il reviendra faire un médicament spécial, le donnera à cet homme qui a été chassé, qui le boira et recouvrira la santé. Il ne mourra pas et continuera à vivre. Mais sans cela, l'homme mourra sûrement.

Ce pourrait être alors une guerre entre les chasseurs d'éléphant et les gens initiés au Malé ?

Oui, oui, oui !

J'imagine que les pourvoyeurs de talismans ne peuvent pas dire ouvertement ce qu'ils font...

Ils ne peuvent pas ! Parce que si tu t'exposes ainsi, les gens qui possèdent l'éléphant vont toujours trouver des moyens pour te tuer ! Ainsi c'est toujours en secret qu'ils vont tuer l'éléphant. Ils ne le disent à personne. Parfois, quand un chasseur gagne la forêt, la Montagne, ceux qui possèdent un éléphant le sentent rapidement et ils commencent à s'enfuir. Et lui qui est prêt à les chasser avec ses talismans, il va les suivre, les attraper et les tuer.

Mais quel est l'avantage pour un chasseur d'éléphant de chasser un animal qui appartient à quelqu'un ?

Sur le moment, tous les éléphants paraissent semblables, il n'y a pas de distinction.

Donc au moment où je chasse, je ne peux pas savoir ce que je chasse, mais au cas où l'éléphant appartient à quelqu'un, j'ai mes talismans qui me protègent...

Oui... Oui...

Les chasseurs tuent ! Parfois, ils débattent. Toi qui possèdes un éléphant, tu rencontres un chasseur en lui disant : tu ne peux pas me tuer. Vous débattent. Puis vous entrez dans la forêt. Et bien le chasseur sera sûr que cet éléphant qu'il est en train de chasser est ton éléphant. Puisque la discussion a eu lieu, le chasseur va commencer à tirer sur cet éléphant. Alors que l'éléphant sera en train de courir. Il essaiera même de tuer le chasseur ! Mais il n'y aura pas moyen. La plupart des chasseurs ont de terribles talismans, si bien que lorsque l'éléphant les poursuit, ils se transforment en oiseau et s'échappent en volant sur n'importe quel arbre. C'est le secret. C'est très rare ici d'entendre qu'un chasseur d'éléphant a été tué parce qu'ils sont bien armés avant de sortir.

Et comment appelle-t-on le chasseur en Bakweri ?

Mota lizongo. Voilà le nom du chasseur.

Et y a-t-il un nom spécifique pour le chasseur d'éléphants ?

Non, on utilise le même mot. Tous les chasseurs sont appelés de la même manière.

Et le nom bakweri pour cette personne que vous appelez le roi de la forêt ?

On a l'habitude de donner ce titre à Epaza Moto.

Donc j'ai fait une confusion la dernière fois en pensant que le roi de la forêt était celui qui soignait le possesseur d'un éléphant blessé...

Oui. Quand on dit le roi de la forêt, c'est Epaza Moto. Epaza Moto lui aussi est un être créé par Dieu. Exactement comme ce que tu as pu lire dans la Bible où Dieu a créé l'homme et aussi le Diable. Satan est une création de Dieu aussi. Voilà ce qu'est Epaza Moto. Il a été créé par Dieu. Mais il a pris son propre rôle dans la Montagne. Pour régner sur la Montagne. Mais ce n'est pas lui qui a créé la Montagne, non.

Et quel est le nom des personnes qui soignent les possesseurs d'éléphants blessés alors ?

On les appelle *nganga*. C'est le nom traditionnel. Pour n'importe quel médecin traditionnel.

Pour en revenir au Malé, apparemment l'entrée dans la société secrète n'est pas toujours volontaire...

Personne n'est forcé d'entrer dans le Malé. Si tu aimais cette idée avant d'en faire partie, personne ne t'aura forcé. Personne ne peut t'obliger à faire partie du Malé.

Mais j'ai entendu parler d'un homme de Bonakanda qui a été enrôlé de force dans le Malé.

Oui, parfois des gens tombent victimes innocemment. Juste comme je te l'ai dit, quelqu'un peut avoir certains talismans avec lui et quand ils dansent le Malé, parfois ils mangent des macabo crus. Et si tu ne sais pas pourquoi il est en train de manger le macabo cru, il te le donne et éventuellement tu deviens une victime. Voilà comment ceux qui entrent dans le Malé le font parfois sans en avoir l'intention.

Et qu'arrive-t-il quand on mange ce macabo ?

Si tu manges ce qui n'est pas bon pour toi, ce qui appartient à l'éléphant, il se peut que tu en sois transformé. Tu es censé désormais entrer dans la société et obtenir un éléphant. Tu es alors protégé. Autrement tu vas mourir ! Ils vont te prendre [*en initiation*] et après avoir bu ce que cet homme qui appartient à la société t'aura donné, tu dormiras et tu verras l'éléphant apparaître. Tu sauras que tu as été initié. Tu iras rencontrer les gens. Ils te donneront tout ce dont tu as besoin, certains talismans, certains médicaments, et tu deviendras un des gens de l'éléphant. A partir de ce moment, aucun danger ne pourra encore venir vers toi, tu ne pourras pas mourir. Sauf si tu as été tiré dans la forêt. Sauf si ton éléphant est tué. Et si tu ne fais rien tu seras aussi tué. Tant de gens ont été tués comme cela, des gens qui avaient un éléphant. Quand l'éléphant qui est tiré meurt, si tu n'as personne à proximité pour te remettre d'aplomb, tu meurs.

Ce que je ne comprends pas bien est la capacité de transformation. L'éléphant et l'homme sont-ils deux êtres différents ?

Oui, autrefois, les gens qui étaient initiés à l'éléphant, quand ils voulaient voyager, ils prenaient possession des talismans préparés à leur intention, les portaient, et entraient dans leur éléphant. Et l'éléphant dirige sa voie. Ils avaient l'habitude d'aller d'ici à Kumba à travers la Montagne. La personne allait là-bas, enlevait ses talismans et apparaissait en tant que personne. Et quand il finit ce qu'il a à faire, il entre encore dans son éléphant et rentre à la maison.

J'ai vécu une drôle d'histoire lors d'une chasse. Un esprit nous a dérangés et nous a fait rentrer bredouille. Qu'en penses-tu ?

Oui, c'est réellement une tradition chez nous. Même moi qui suis assis ici. Si je vais quelque part, au champ par exemple, et qu'un proche est en train de mourir, ce dernier va apparaître là-bas pour me déranger, pour me faire savoir qu'il est déjà mort. Mais tu ne sais pas forcément que cette personne va mourir. C'est quand tu vas rentrer à la maison parfois que tu vas constater qu'effectivement la personne est déjà morte. C'est une tradition. En fait c'est ainsi que Dieu l'a inventé. Dans la Montagne, quand tu vas à la chasse et que quelqu'un meurt au village, même si ce n'est pas un proche, tu ne vas rien tuer. Jusqu'à ce que la personne soit enterrée. Lorsqu'il est connu que quelqu'un vient de mourir au village, les gens peuvent ne pas partir au champ de peur d'être dérangés dans leur travail. Jusqu'à ce que la personne soit enterrée. Après cela, tu repartiras et la voie sera ouverte pour toi.

Mais quelle est l'intention de l'esprit, pourquoi cherche-t-il à déranger ?

Juste pour te dire que quelque chose est arrivé. Il ne va pas te nuire.

Et tu ne peux rien faire ?

Non, tu ne peux rien faire.

Mais ce chasseur m'a dit qu'avant de partir, sachant qu'il avait des patients au village, il avait pourtant oublié de « bloquer la voie »...

Tu sais, dans ce cas, il n'y a aucune voie à fermer. Quand tu vas à la chasse ou même récolter du miel, si quelqu'un meurt au village, tu ne vas rien obtenir. C'est la nature.

Même si tu es puissant, que tu as des connaissances...

Tu reviendras bredouille.

Tu ne peux rien faire ?

Tu ne peux rien faire.

Tu ne peux pas éviter la mort de la personne ?

Non, tu ne peux pas.

Si elle doit mourir...

Elle mourra. La personne mourra. Et quand tu vois ces signes, sois sûr que la personne est morte. Si la personne ne doit pas mourir, tu ne verras jamais ces signes. Ce sont des signes évidents pour ceux qui vont sur la Montagne. Pour les chasseurs.

Et quel est le nom que vous donnez à ce fantôme ?

C'est *walimo* [pluriel de *molimo*]. C'est le nom qu'on donne à toute personne qui meurt.

Nous en Occident, nous faisons la distinction entre l'esprit et le corps. Comment est-ce chez les Bakweri ?

L'esprit, c'est *elinge*. *Elinge* est toujours en dehors de la personne, de la personne vivante qui est prête à mourir. A ce moment *elinge* sort du corps de la personne. C'est l'esprit de la personne. Cet *elinge* sort du corps de la personne. Normalement, c'est l'esprit *elinge* qui nous fait bouger et parler. Et au moment où tu meurs, l'esprit est dehors. C'est quand tu es mort. Et quand il s'échappe, il t'attaque et te fait comprendre : « non, je ne suis plus vivant en ce monde ». C'est à ce moment qu'il te montre les signes pour t'avertir.

Donc *elinge* quitte définitivement le corps de la personne ?

Elinge ne revient pas vers le corps. Non. S'il revient, c'est que tu es toujours vivant !

Et quand il quitte le corps comme cela, où va-t-il ?

Quand il te quitte, la Bible nous dit qu'une place lui est donnée auprès de Dieu. Seul Dieu sait où il est.

Et dans la tradition mokpe, y a-t-il une différence où est-ce la même chose ?

C'est la même chose. Il n'y a pas de différence. On sait que quand quelqu'un est mort, son esprit le quitte.

Mais il n'y a pas un endroit où l'esprit réside ?

Non, on ne sait pas où l'esprit se trouve.

Mais quand tu fais une libation, tu parles avec l'esprit ?

Oui, quand on fait la libation, c'est dans l'ignorance car on n'est pas sûr que la personne soit là ! La libation est une commémoration, nous avions nos pères, où qu'ils soient maintenant, ils sont capables de partager avec nous. On imagine juste qu'ils sont là. Mais on ne sait pas où ils sont. La libation est juste une marque de respect pour nos pères et nos grands-pères. Mais l'ancêtre n'a plus rien à faire encore avec toi !

Je n'ai pas bien compris ce que tu disais la dernière fois, à propos du fait qu'avant à Buea, l'endroit n'était pas propre à cause de la brousse...

Tu sais que maintenant, beaucoup d'endroits à Buea ont été construits. Et tu ne peux pas bâtir si tu ne coupes pas les arbres et les herbes. C'est pourquoi tu vois que la forêt diminue. C'est l'augmentation de la population.

Et comment vois-tu cette disparition de la forêt ?

Si on va dans le sens de ce que nous disent ces gens de l'environnement, c'est une chose dangereuse. Mais on ne peut pas éviter la population ! Tu ne peux pas dire à Dieu de ne pas envoyer les gens ! C'est seulement à Dieu de dire si la forêt doit diminuer ou non. Ils ne pourront rien faire, on a juste à accepter ce que nous sommes en train de voir. On ne peut pas arrêter d'avoir des enfants parce que la forêt est coupée ! Et quand on aura des enfants, ils ne vont pas vouloir rester dans ta maison, ils vont aussi vouloir bâtir leur propre maison ! Parce qu'ils voudront fonder leur famille, et les années passant, tu verras des maisons construites partout autour de cet endroit. Et tu ne peux pas habiter dans la forêt sans couper d'arbres.

Si l'on coupe des arbres, il est d'usage de dire que la fertilité va diminuer. De même, vos chasseurs ne pourront plus aller en forêt. Qu'allez-vous faire alors ?

C'est déjà ainsi. On a constaté que la fertilité diminuait car les arbres ont été coupés. Le soleil rayonne directement sur le sol. Il n'y a plus rien pour protéger des rayons du soleil. Ainsi voit-on de grands changements sur nos terres. Ce n'est plus aussi fertile qu'avant.

Que faire alors ?

[Rires] On a seulement à contrôler nos méthodes de culture. C'est la seule solution. Mais on ne peut pas arrêter les gens de construire. Ce qu'on peut faire seulement est de gérer le sol. On cultive en plantant seulement. Mais arrivera un moment où l'on sera obligé de faire des billons avec l'herbe défrichée qu'on laisse pousser pour

faire du compost. C'est la seule solution que l'on peut adopter pour le moment. Ce que l'on fait aussi, quand on défriche nos jachères, c'est de ne pas brûler l'herbe. On la laisse pourrir et ça nous aide à enrichir le sol.

Fin de l'entretien

Entretien avec Peter LIFOSE
Le 28 mars 2006

Peter Lifose est médecin traditionnel, initié du Malé et chasseur retraité, au village de Mokunda Mo Mbenge (sud de Buea). Sa réputation est grande, il est respecté pour ses connaissances botaniques. Il est né en 1940. Il nous reçoit dans sa maison au village. Je suis accompagné de mon tuteur, Joseph Luma Mokake, qui m'a introduit quelques jours avant auprès de cet homme. L'entretien se déroule en anglais, teinté des tournures percutantes du pidgin-english.

On a le Malé. A Mapanja, à Bomboko derrière la Montagne. On a tous la danse de l'éléphant, avec les Balondo, à Kumba, etc.

A propos de la chasse, à l'époque, les chiens pouvaient se transformer en léopard. Comme ça ils pouvaient attraper les cerfs et les antilopes rapidement. Il y a certaines feuilles que l'on introduit dans le nez du chien. Tu sais comment le léopard peut sauter ! Le chien aura le pouvoir du léopard. On a beaucoup de feuilles pour ça. Certains chasseurs utilisent aussi des herbes pour leur fusil, comme ça ils sont certains de tuer leur animal.

Chassez-vous à plusieurs ?

Oui, on peut chasser en équipe. Si j'ai deux ou trois chiens, que mon ami en a deux, on peut s'associer et aller à la chasse.

Quand vous chassez en équipe, comment partagez-vous la viande ?

On divise la viande, tu pourras avoir une cuisse ou le cou. Nos chiens ont des grelots et tu peux connaître ainsi la direction qu'ils ont prise.

J'ai entendu qu'il y a un chef de la chasse quand on part en nombre...

Le chef de la chasse est celui qui t'a appelé. Seulement pour ce jour. C'est lui qui met les grelots au cou des chiens. Si on tue deux antilopes, c'est lui qui aura le cou.

Lorsque vous allez à la chasse, vous partez comme ça simplement, ou vous vous préparez ?

Tu sais, quand tu te prépares, tu peux faire des prouesses. Mais les gens aujourd'hui pensent que si tu te transformes tu es un sorcier. Maintenant les gens ne se transforment plus.

Et vous faites des libations aux ancêtres ?

Oui ! Mon père est mort en 1953. Quand j'étais chasseur, il m'apportait la chance selon notre coutume. Je faisais des libations, ou je rêvais de lui. Il me disait : verse une bouteille de vin sur ma tombe. Sans cela tu ne tueras pas. Quand tu fais cela, tu entres en brousse et tu vois les indices ! Tu vois les oreilles des animaux, tu sauras que ton père t'a donné la chance.

Donc on peut dire que c'est ton père qui t'a donné l'animal que tu as tué ?

Oui puisqu'il m'est apparu en rêve.

Mokake : Il y a aussi cette situation où ton voisin est jaloux de toi et tu vas à la chasse sans rien parvenir à tuer...

Lifose : C'est ce qu'on appelle la malchance. Tu sais, quand quelqu'un a du ressentiment, il peut te donner la malchance. Certaines personnes ont la sorcellerie, ils peuvent te bloquer. Mais tu pourras aller voir un médecin traditionnel qui te dira que c'est ton voisin qui t'a donné la malchance. Il te dira : va et fais cela, va et fais cela...

Mokake : La malchance fait que tu peux tirer et rater l'animal, ou bien il ira pourrir loin en brousse. Tu peux faire de nombreuses sorties en forêt pour rentrer toujours les mains vides. Il va te dire si quelqu'un est la cause de cela. Et il peut te dire aussi que tu ne sais pas comment chasser ! *[rires]* Il te dira alors d'aller et d'essayer encore...

Je voulais savoir qui était Epaza Moto...

Epaza Moto est... Tu sais, nous on a lutté contre les Allemands. Chaque matin, les gens allaient trouver les armes déposées dans un endroit, près de la maison actuelle du Gouverneur. Tous les Bakweri allaient récupérer ces armes, des fusils, des épées, et ils allaient au combat. Un homme à Buea avait pour nom Evakissè. Evakissè veut dire « je vois avant de croire ». L'homme alla un jour à Bokwango pour boire. Mais il y avait une loi : on ne doit jamais voir Epaza Moto. Pourtant on l'entendait forger les armes pour les Bakweri. Evakissè vint et chercha à voir Epaza Moto. Ce dernier entra en colère. Quoi, toi Evakissè, tu es venu et tu m'as vu ! Tu iras dire à ton peuple qu'à partir de maintenant vous ne me reverrez plus. Il partit et disparut dans la Montagne. Ils perdirent tout ce jour-là. Mais quand tu vas sur le Fako *[les hauteurs du Mont Cameroun]*, il y a certains endroits... Tu vas voir de très gros nuages. Tu vas entendre des gens parler mais tu ne pourras pas les voir, tu verras seulement les nuages. De belles fleurs et de la canne à sucre. Si tu la coupes, ne la ramène pas en bas. Mange-la là-bas. Sinon, tu perdras ta route et tu seras sacrifié.

J'ai entendu dire qu'il était le gardien des animaux de la forêt, que les animaux lui appartenaient.

Oui, là-bas. Mais tu ne peux pas les tuer. Ils sont comme ses gardes du corps. Tu les verras sous la forme d'antilopes mais ce n'en sont pas. Ce sont des esprits.

Et quand tu es chasseur, peux-tu tuer ces animaux ?

Tu ne peux pas, ils disparaîtront ! Même si tu as quatre yeux pour te transformer, tu ne peux pas lutter contre eux !

On parlait des chimpanzés la dernière fois...

Les chimpanzés, tu sais, ici on les considère comme des hommes. On a une loi : ne tue pas du chimpanzé. Mais les gens de Yaoundé le mangent. Mais ils ne traitent pas avec nous les Bakweri.

Donc pour vous c'est une honte que de tuer un animal qui est l'égal d'un homme...

Oui ! Oui ! Parce que le chimpanzé est comme un être humain !

Quand tu chasses comme cela, y a-t-il des règles que tu dois respecter, comme ne pas tirer sur une guenon en gestation par exemple ?

Oui, je ne vais pas la tuer.

Mokake : Je voulais en revenir au chimpanzé. Nous, les Bakweri, nous pensons que si tu tues le chimpanzé, cela va t'apporter la malchance, qu'on appelle *lîmbé*, avant que tu sois vieux. Tu ne ressembles plus alors à quelqu'un en bonne santé.

Et pour en revenir aux règles des chasseurs ?

Lifose : Tu ne peux pas tirer sur le singe en gestation. Si tu es un vrai chasseur, tu ne peux pas non plus tirer dans un tas de feuilles qui bougent sans voir de tes deux yeux ce qu'il y a derrière.

Comment appelez-vous en mokpe les différents types de végétation que l'on trouve ici ?

Mokake : Il y a *mùúnda*, l'endroit que tu as défriché pour faire ta plantation. Ensuite on a *liùú*, c'est la jachère que tu as laissé avant de revenir pour planter. Ensuite on a *wanga* qui n'est pas la grande forêt, qui est juste la végétation autour de nous. Ensuite on a *likomba* qui est la forêt dense que les gens n'ont pas défrichée. C'est la forêt vierge. Et puis il y a la savane du Mont Cameroun qu'on appelle *njorongo*.

Et ces feux que l'on voit sur la Montagne dans la savane, justement, qu'est-ce que c'est ?

Lifose : Il y a parfois le miel caché sous les pierres. On va mettre le feu pour que les abeilles ne piquent pas. Même Epaza Moto, quand il est en colère, envoie le feu. On doit, tous les cinq ou dix ans, aller faire des sacrifices sur la Montagne, des chèvres, des poules, faire des libations. Si on laisse passer ce temps, tu verras le feu sur la Montagne, la lave coulera. C'est comme là-bas dans la mer, on a les *mamy water*. Les *mamy water* de la Montagne, c'est Epaza Moto.

Donc vous allez régulièrement faire des sacrifices sur la Montagne ?

Oui, les aînés de Buea, de Bokwango, de Bonakanda, vont faire des libations là-bas. Si tu ne le fais pas, il [*Epaza Moto*] sera en colère. Avec les gens de Bota, et les Batoké aussi, on a des pierres spéciales là-bas qu'on appelle *ngòndé*, la mère et l'enfant, exactement comme la grande montagne et la petite montagne, Etinde. Ces choses nous protègent, elles protègent les Bakweri, c'est notre symbole. Quelqu'un venant du Nigéria, s'il amène sa sorcellerie, il coulera là-bas dans l'eau. S'il passe par les airs, sur les flancs du Fako, il mourra, exactement comme ton oncle. Certainement dans son avion quelqu'un avait de mauvaises intentions.

Mais qui a créé le Mont Cameroun ? C'est Epaza Moto ?

C'est la nature ! C'est la nature ! Même les Bakweri ont trouvé la Montagne telle quelle. Ce sont nos ancêtres en arrivant qui ont compris les choses et ils nous ont transmis l'histoire. Voilà pourquoi on doit respecter la Montagne et l'eau.

On a parlé de l'éléphant ; parce que l'éléphant pour les Bakweri n'est pas comme les autres animaux... [rires de Mokake et de Lifose] Comment sais-tu que l'éléphant que tu vas tuer n'est pas possédé par quelqu'un ?

Tu sais, certaines personnes ont ce qu'on appelle quatre yeux. Quand tu vas chasser, tu dois être capable ! [*il utilise le verbe to perform, dans le sens d'accomplir des choses hors du commun*] Tu sauras que cet éléphant est puissant, qu'il appartient à quelqu'un, ou que celui-là est un éléphant naturel. Tu sauras.

Ce sont des gens pareils à nous mais ils ont des pouvoirs spéciaux, grâce aux feuilles. Moi je peux tuer l'éléphant mais ma famille n'aime pas que je me transforme.

Et quelqu'un t'a dit comment faire ?

Oui, quelqu'un m'a enseigné. Tu ne peux pas te lever un matin et dire : « je suis assez fort pour tirer sur un éléphant ». Tu ne peux pas. Parce que l'éléphant disparaît, il peut se transformer en perdrix, en tortue, en n'importe quel animal. Il peut se changer en fantôme.

Mais là tu parles de l'éléphant normal, ou de celui qui est possédé par quelqu'un ?

L'éléphant est un. Même le naturel [*celui qui n'appartient à personne*] peut se transformer. L'éléphant a beaucoup de pouvoir.

Cela veut dire que quand tu veux combattre un éléphant, tu dois...

Porter un talisman.

Et si tu tues un éléphant qui est possédé par quelqu'un, qu'arrive-t-il ?

La personne mourra.

Et si quelqu'un blesse mon éléphant ?

Tu auras mal à l'endroit de la blessure. Tu dois aller voir un médecin traditionnel.

J'ai entendu aussi que certains possédaient des cochons sauvages...

Oui, pour avoir plus de pouvoir, pour porter de lourdes charges. Les femmes bakweri, comme celles des Balondo et des Bamboko.

Est-ce que les femmes peuvent avoir des éléphants ?

Oui, et même des panthères !

J'ai vu des femmes danser au Malé de Bokwango...

Oui, pour les cochons sauvages.

[Mokake parle alors de l'homme en l'honneur de qui le Malé de Bokwango avait été dansé : un chasseur d'éléphant possédant lui-même son propre éléphant.]

La dernière fois, tu m'as expliqué un peu l'usage de tes accessoires de médecin. Tu peux m'en reparler un peu ?

Le balai. Tu sais, quand nous avons une cérémonie, des gens mal intentionnés peuvent causer des problèmes. S'ils commencent à s'agiter, je brandis le balai et chacun se tait. Sous l'effet du balai, tout le monde est jeté à terre. Grâce à ce balai, ils obéissent à la loi.

Le petit balai peut donner la chance à qui je veux et la poudre blanche que tu vois là peut asservir la personne en direction de laquelle je la souffle.

Quand quelqu'un a un éléphantiasis, je vais utiliser mon pied d'éléphant pour faire diminuer la maladie.

Et quand tu veux soigner quelqu'un, utilises-tu aussi des feuilles ?

Oui, j'utilise les feuilles. Certaines sont ici, d'autres dans la forêt. Selon la maladie. La toux, le mal à la tête, le mal de poitrine, etc.

Et qui t'a appris ?

L'homme qui m'a appris est mort. Il était de Bomboko, derrière la Montagne. Et mon père m'a appris aussi. Parce que j'étais intéressé. Tu sais, certaines personnes ont un destin particulier. C'est mon cas. C'est pourquoi j'exerce au village. Je ne veux pas partir travailler ailleurs. Je fais mon travail au village ici. C'est pourquoi je ne peux pas faire le mal. Si tu pratiques cette médecine, ne tue pas. Parce que tu deviens une part de ce meurtrier. Tu ne peux plus soigner ! Tu es préparé pour faire le bien. Si tu tues, c'est que tu as deux penchants. Pourquoi ! Tu ne dois suivre qu'une voie.

Et le *Prunus africana* ?

Le *wotango*. Il sert à donner des forces et bu en infusion il nettoie les reins. Mais quand tu bois ça, ne frappe personne le même jour, il pourrait mourir. On a aussi l'*Emilia flower*. Son nom en bakweri est *idulamba*. Elle sert à vingt-quatre traitements.

Sais-tu déjà à qui tu vas transmettre ton savoir ?

Oui, j'enseigne à deux personnes du côté de mon père et deux personnes du côté de ma mère. Parce ce que je ne veux pas que tout ça se perde. Non.

Mokake : Je suis rassuré quand je vois cet homme car je sais que si j'ai un problème, il me guidera toujours en me disant ce qu'il faut faire : prends cette feuille, fais-la bouillir et bois. Et même s'il meurt, j'irai voir un spécialiste qui l'appellera et il nous donnera le chemin à suivre pour me soigner.

[Je lui raconte alors l'expérience de ma chasse étrangement perturbée à Bonakanda et lui demande son avis sur la question]

Moi, je suis un chasseur et un médecin. Je veux mourir. Les gens qui iront dans la forêt, je vais les tourmenter. Mon esprit va les tourmenter, parce que j'étais un homme qui avait l'habitude d'aller en forêt et d'y faire des choses. Ainsi mon âme va les avertir : mon temps pour mourir est arrivé.

Ainsi ton âme va déranger les gens en brousse...

Les gens vont savoir que ce médecin est en train de mourir.

Est-ce l'esprit de n'importe qui, qui va en brousse de la sorte ?

Ce sont les gens qui ont le pouvoir. Nous sommes les maîtres des animaux parce qu'on a le pouvoir. Exactement comme les plantes. Il y a beaucoup de plantes. Mais le palmier à huile est très puissant. Tu ne peux pas détruire un palmier à huile comme ça. Tu dois respecter cet arbre, parce qu'il peut te donner beaucoup. Les balais, l'huile, le vin, il est la source de bien des choses. Tu dois le respecter. Le palmier à huile est le chef des plantes. C'est ainsi qu'on l'appelle.

Mais quand l'esprit continue à déranger pendant un an, deux ans, cela signifie que le cœur de l'homme était très mauvais. Et qu'il était sorcier.

Mais que font les gens contre ça ?

On appelle un médecin pour chasser cet esprit, ce fantôme.

Comment dis-tu en bakweri ?

Molimo.

Et qu'est-ce qu'elinge alors ?

C'est l'âme [soul].

Ainsi, plus ton cœur est mauvais, plus tu déranges les gens ?

Oui, certaines personnes ont mauvais esprit, ils ont la sorcellerie. C'est pour cela que quand tu meurs chez les Bayangi ou chez les Balondo, ils appellent un médecin pour t'opérer et regarder s'il n'y a pas la sorcellerie en toi. Il va enlever le cœur, l'envelopper dans des feuilles et l'enterrer dans un endroit spécial. Tu ne peux plus déranger les autres.

Et vous ne faites pas ça ici ?

Non.

Peut-être parce que vous êtes plutôt pacifiques...

Tu sais, chez nous ici, on a tout gratuitement, on a le poisson, on a les sols, on a des ressources. L'homme bakweri est un saint homme. On se respecte. Le Bakweri te dira de venir et de rester. Sans bruit. Ce sont nos lois.

Fin de l'entretien

Entretien avec Martin Kove EKWA
Le 30 mars 2006

M. Ekwa est un médecin traditionnel et un chasseur du village de Bonakanda, situé à une quinzaine de kilomètres de Buea. Agé d'une cinquantaine d'années, il m'a permis de le suivre à plusieurs reprises lors de sorties de chasse extraordinaires. Sa connaissance des plantes est remarquable.

L'entretien se déroule chez lui, en présence de plusieurs membres de sa famille. Moki Mokondo, étudiant, est avec nous. Entretien traduit de l'anglais et du pidgin-english.

Si tu es chasseur, que tu as un parent malade en passe de mourir, si tu pars pour la chasse, tu ne tueras pas. Tu seras effrayé par les esprits. Les animaux sont la propriété des esprits. Et les esprits sont les ancêtres. Tu te rappelles, quand nous étions en forêt la dernière fois, puisque mon cousin était malade, son esprit était derrière nous. Quand j'étais assis, attendant le porc-épic – on l'appelle *ngomba* – j'ai entendu l'esprit derrière moi coupant du bois pour le feu. J'ai dit : mais qui est-ce ? Je suis allé, j'ai bougé, mais je n'ai vu personne. Quand je suis revenu après cinq minutes, on a entendu encore quelqu'un fouillant du macabo. Quand je me suis assis, le porc-épic est venu. Quand je l'ai tiré, tout a disparu. Même les traces de plomb, nous n'avons rien retrouvé. C'est pour cela que je te dis que les animaux appartiennent aux esprits. On les appelle *molimo*. *Molimo* est celui qui est mort depuis de nombreuses années. L'esprit de celui qui est malade, qui va mourir, on l'appelle *mu*. Ainsi les animaux appartiennent aux *walimo* [pluriel de *molimo*] et aux *wau* [pluriel de *mu*]. C'est pour cela que si les tombes sont sales [mal entretenues par la famille], que tu vas en brousse, tu ne tueras pas. C'est pour cela que tu verras du tabac à priser et du vin de palme sur la tombe. Donc tu prends du tabac à priser ou des cigarettes et du vin de palme ou du vin blanc. Tu vas sur la tombe, tu les appelles par leur nom, un par un, et après ça tu vas sur la Montagne et tu tues.

Que leur demandes-tu quand tu les appelles ?

Tu leur demandes qu'ils te laissent les animaux qui leur appartiennent. Sans cela tu ne tueras pas. On appelle ça libations. C'est pour cela qu'on dit que les animaux sont la propriété des esprits. Je sais que les animaux sont aux esprits parce que mon grand-père Ngakanjoko suivait une antilope. L'antilope entra dans une grotte, avec les chiens aux trousses et l'homme Ngakanjoko. Quand il entra, il vit des animaux dormant dans des enclos et appartenant aux esprits. Quand les personnes [les *walimo*] le virent, ils lui demandèrent : es-tu la personne qui fait que chaque jour des antilopes partent sans jamais revenir ? Ngakanjoko répondit qu'il ne savait pas que les antilopes leur appartenaient. Et il s'en excusa. L'homme resta là pendant neuf jours. Les gens à Ekona Lelu pensèrent qu'il était mort. Les esprits prenaient les vapeurs de leur cuisine et lui donnaient ainsi à manger. Le neuvième jour, Ngakanjoko se présenta au village et les habitants le virent arriver. Il prit tout le village avec lui pour montrer l'endroit. Ils ne rencontrèrent que des chauves-souris, suspendues aux parois. Depuis ce jour, si tu vas dans cette grotte et que tu veux tuer des chauves-souris, tu dois appeler tous les *walimo*. Sans cela, tu ne tueras rien. Ainsi les animaux appartiennent aux *walimo*. C'est comme nous qui possédons des chèvres dans nos concessions. C'est pour cela que tu ne dois pas tuer trop d'animaux. Tu vas poser trois cents pièges et tu vas regarder, regarder, regarder, et finalement tu n'auras pris qu'un animal. Parce que les propriétaires des animaux, quand ils s'aperçoivent que l'un d'entre eux va être pris, ils font *schchchh* ! Et l'animal s'enfuit.

A propos des esprits, je voulais savoir si l'esprit de tous ceux qui vont mourir dérange les gens en brousse ?

Tous. Tous.

Parce que j'ai entendu que l'esprit de ceux qui avaient beaucoup de pouvoir pouvait déranger les activités de la brousse...

Non. A cause des sorciers, les gens qui meurent ne sont pas de vrais *walimo*. Si tu meurs ici parce qu'ils t'ont tué avec *nyongo* [la sorcellerie qui permet de réduire un homme en esclavage mental], tu n'es pas un *molimo*. Tu iras marcher où ils t'ont envoyé. *Nyongo* est comme le commerce des esclaves.

Moki : C'est comme un esclavage spirituel.

Ekwa : Si tu vas là-bas, quand tu iras mourir là-bas, alors tu seras un *molimo*.

Mais pas avant... En fait, tant que tu fais le travail pour le sorcier, tu n'es pas un *molimo*.

Non. C'est pourquoi, si un homme meurt ici, on l'enterre avec de nouveaux habits. Si tu rêves de l'homme, tu ne le verras pas sans ses habits. Tu le verras avec tous ses habits. Ainsi si un vieil homme veut mourir de sa mort naturelle, la mort de Dieu, son *mu*, son esprit, va commencer à effrayer les gens. C'est ce qu'on appelle *mu*.

Et à propos des règles qu'un chasseur se doit de respecter comme on le disait en forêt...

Oui, si tu vas à la chasse et que tu pénètres dans la Montagne, que tu vois deux antilopes [les totems de deux personnes]. Un mâle et une femelle entrain de s'accoupler. Si tu tues le mâle, l'homme qui fait l'amour à sa femme va mourir. Si tu tues la femelle, la femme va mourir. C'est pour cela que quand tu vois cela, ne tire pas. Ne couche pas non plus avec ta femme quand elle saigne. Car si tu vas en forêt, tu ne tueras pas. C'est comme quand tu

vas récolter le miel. Si ton sang se mêle à celui d'une femme, tu récolteras et les abeilles vont tellement te piquer que tu comprendras de toi-même que c'est une très mauvaise chose. Ainsi, si tu dois aller à la Montagne, ne dors pas avec ta femme. Il y a certaines femmes, si tu dors avec elles, tu iras sans rien tuer. Si l'animal te voit, il s'enfuira. Et aussi tu ne prendras jamais de médicament [*de talismans*]. Tu tueras pendant deux ou trois ans mais le jour où le médicament est fatigué, tu dois tuer quelqu'un pour renouveler le pouvoir. C'est le cas de l'homme qui t'a donné la papaye. Il en est devenu fou. Parce qu'il a utilisé ces médicaments. Si tu es un chasseur et que tu commences à tuer les éléphants, tu ne progresseras pas, car chaque jour tu seras obligé d'aller chercher des médicaments pour te protéger, pour ne pas que l'éléphant te tue. Et c'est la même chose pour les gens de l'éléphant [*les initiés du Malé*] qui devront trouver des médicaments pour se protéger contre le chasseur.

Et qu'arrive-t-il quand un chasseur veut tuer un éléphant ?

Si tu veux tuer un éléphant, le problème est que tu dois obtenir ce qu'on appelle *yowo*, le talisman, pour te protéger. Parce que sans cela, l'éléphant va te tuer. Parce que l'éléphant se transforme. Si tu grimpes à un arbre comme ça, l'éléphant va se transformer en serpent, il va te suivre, il va se changer en abeille, il peut se transformer en presque n'importe quoi ! Il va te faire tomber et te tuer. Ce n'est pas bon d'être un chasseur d'éléphant.

Donc si tu n'as aucun talisman, tu ne peux pas le faire...

Tu ne peux pas le faire.

Et tu parlais d'éléphants possédés par des gens et d'autres qu'on considère comme normaux...

Non... Ici, on n'a pas d'éléphants qui ont été créés par Dieu. Il y en avait. Mais ils ont tous été tués.

Mais avant cela, finissons de parler des interdits du chasseur.

Oui. Si tu es un chasseur, que tu vois un singe dans une fourche d'arbre, ne le tire pas, il est dans son nid. Si tu le tires, tu ne tueras pas le singe. Si tu vois une antilope étendue et que sa tête est posée au sol, si tu veux la tuer, prends un bâton, tape et lorsqu'elle lève la tête, tu tires. Si tu la tires alors qu'elle a la tête en bas, cela signifie qu'elle est dans sa maison et tu ne la tueras pas. Voilà pourquoi il ne faut pas chasser ainsi car tu resteras en forêt sans jamais tuer. Si tu ne connais pas les règles.

On ne tue pas le chimpanzé. On l'appelle *ewake*. Parce qu'il est tout comme un être humain. Ce que l'être humain fait, *ewake* le fait. Un jour j'étais dans la forêt, j'ai vu *ewake* au sommet d'un arbre. Et je ne savais pas qu'*ewake* avait un enfant. Je l'ai tiré. Son bras était cassé. Elle m'a montré le sang, ouuuuu, ouuuuu... Elle m'a montré l'enfant. J'ai eu honte, je n'avais plus la force de tirer. Ce n'est pas bon de tirer sur *ewake*.

A propos des éléphants qui appartiennent à quelqu'un. Quand tu parviens à tuer l'un d'eux, qu'arrive-t-il à son propriétaire ?

Le propriétaire va mourir. Si le propriétaire meurt, l'éléphant reste. L'éléphant restera en forêt comme un orphelin. Si l'homme meurt au village, l'éléphant ne meurt pas.

Et quelqu'un pourra se l'approprier par la suite ?

Oui, il sera possédé par quelqu'un d'autre.

Mais quand l'éléphant reste comme cela, seul, il peut être facilement tué ?

Oui, parce qu'il n'a pas d'esprit, il n'a plus de gardien.

Ainsi il devient un éléphant normal...

Oui, un éléphant normal.

Et maintenant, quand tu blesses ou tues un éléphant appartenant à quelqu'un, qu'arrive-t-il ?

Quand tu blesses un éléphant à la patte, l'homme là-bas aura des problèmes à la jambe. Parce que tu auras touché son esprit...

Moki : Parce que l'esprit reste au sein de l'éléphant.

Ekwa : C'est exactement comme avec le *nyongo*. Tu ne peux pas te débarrasser du *nyongo*. S'ils [*les initiés du Malé*] te donnent un éléphant, tu ne peux pas l'enlever. Parce que c'est à l'intérieur de ton esprit, pas à l'intérieur de ta chair.

Et que faire alors quand tu es blessé, dans cet état ?

Tu vas voir les gens. Tu dis que tu as cogné ta jambe en forêt. Ils vont te donner des remèdes. Si tu ne fais rien, tu vas souffrir.

Si tu as honte...

De parler, tu vas souffrir.

Et si quelqu'un vient pour présenter le problème...

Oui, il y a tant de gens ! Je les aide. C'est comme Yumanjo. Il est allé manger le cacao de quelqu'un à Boma. Ils l'ont découvert et pourchassé. En s'enfuyant, l'éléphant est tombé en forêt. Yumanjo est tombé dans sa maison. En gravissant quatre collines, l'éléphant a suffoqué et est tombé. Je suis parti et j'ai soigné l'homme Yumanjo. J'en ai vu tellement ! S'ils te donnent l'éléphant et qu'ils n'ouvrent pas tes yeux afin que tu connaisses les routes...

Moki : En fait, s'ils n'ouvrent pas tes yeux pour te permettre de voir clair...

Ekwa : Si tu commences à voyager comme ça, les branches vont te blesser. Et au fur et à mesure, tout ton corps sera meurtri. Tu iras à l'hôpital, ils t'opéreront. Lui-même [*l'éléphant*] sera opéré dans la forêt, parce qu'ils

ont des médecins, ils ont tout dans la forêt. Mais tu ne peux pas voir ta sorcellerie. Tu ne peux pas voir ton éléphant toi-même.

Moki : Mais si je veux te montrer mon éléphant, je te dis : va derrière cette maison et tu le verras. Tu le rencontreras.

Et vous m'avez dit que certaines personnes pouvaient posséder d'autres animaux que l'éléphant...

Oui, le cochon sauvage par exemple, particulièrement les femmes Balondo et les Bakondo.

Même les hommes ?

Même les hommes, qui ont aussi le crocodile et l'hippopotame. Même le singe et l'antilope. Il y avait un homme qui avait une antilope. Il est venu pour voler des plants dans le champ de quelqu'un. Il est tombé dans un piège, le charme est entré dans sa jambe. Le médecin voulait la lui couper. Je suis celui qui l'a soigné. L'homme maintenant marche bien. Il n'y a rien sans solution. Et c'est Dieu qui a créé toute chose. C'est pour cela que lorsque tu veux être chasseur, tu ne dois pas prendre de talisman. Parce que le jour où les *walimo* se mettent en colère contre toi, tu meurs.

Qui est Epaza Moto ?

Epaza Moto est un dieu de la Montagne. On a Epaza Moto le dieu de la Montagne, on a Nyango na muna, le dieu de la mer. Si tu veux aller sur la Montagne, tu ne dois pas avoir tué quelqu'un. Il saura qui tu es. Il y a un endroit sur la Montagne où les Européens ne vont pas. Parce que c'est l'endroit où se trouve Epaza Moto. C'est la même chose en mer, il y a un endroit où les bateaux ne peuvent pas passer. Epaza Moto est le dieu de la Montagne, l'ancêtre de la montagne. Il y avait trois blancs venus d'Europe. Ils dirent qu'ils voulaient attraper Epaza Moto. Ils ont gravi la Montagne jusqu'à un endroit appelé Ekenie Kenie. Ils ont tous disparu. Jusqu'à aujourd'hui. Parce qu'ils avaient de mauvaises intentions, ils voulaient trahir Epaza Moto, le roi de la Montagne.

Quel est son rôle dans la Montagne ?

Si tu vas sur la Montagne, ne te comporte pas mal. Et si tu as tué, il y aura un jour où tu devras te confesser en disant : j'ai fait ça, j'ai fait ça...

Et quand la lave coule, c'est lui ?

C'est la personne. S'il est en colère. On appelle alors tous les gens du village. Il y a des gens qui sont tout comme toi. On les appelle *mokala*, les albinos. Si les anciens décident que cela devient trop sérieux, ils les amènent sur la Montagne. Ils disparaissent... C'est un don. Les vieux ne les tuent pas, ils les emmènent sur la Montagne et ils disparaissent !

J'ai entendu aussi que si tu coupes de la canne à sucre...

Si tu coupes la canne, tu ne peux pas retrouver ton chemin. Si tu la coupes, mange-la sur place. Toutes les choses doivent rester là-bas.

Tu me parlais du vrai pouvoir des médecins traditionnels...

Dieu a créé et donné toute chose. Un vrai médecin traditionnel ne peut pas dire : donne-moi dix mille et je vais tuer untel. Non... Ce sont les feuilles et les herbes que Dieu a créées qui soignent les gens. Pas toi. C'est pourquoi ce n'est pas bon de faire payer les gens. Si tu es malade et que je sais ce qui se passe, je ne vais pas t'aider parce que je veux de l'argent. Si tu meurs, je serai la personne qui t'a tué car je savais ce qui pouvait te guérir.

Il y a plusieurs sortes de médecins traditionnels. On a ceux qui veulent manger l'argent. On a ceux qui sont dehors pour abuser des filles. On a les charlatans. Ils vont te mentir et te dire : si tu fais ceci, ceci, tu auras ce que tu souhaites. Tu dis oui et ils te disent : donne deux cents mille. Ils vont attacher quelque chose comme cela, en disant : n'ouvre pas. Et tu t'en vas. C'est pourquoi beaucoup de gens meurent innocemment. Il y avait un pasteur qui est venu ici. Sa femme souffrait de la langue. Il m'a demandé ma médecine. Je lui ai répondu que je la donnerais directement à sa femme après l'avoir préparée. Certains pasteurs viennent pleurer des larmes de crocodile pour avoir de l'argent [*le pasteur souhaitait connaître le secret du médicament pour en faire commerce par la suite*]. C'est pourquoi tu vois certains d'entre nous ne pas aller à l'église. Ces pasteurs mentent ! Si tu vois un enseignant apprendre à ses élèves que c'est A et dire chez lui que c'est B... Je crois en la Bible, pas en les pasteurs. La semaine dernière, un pasteur marié s'est fait surprendre à Muea avec la fille du chef. Le copain de la fille et lui ont commencé à se battre, le pasteur a sorti un couteau et a tué son rival. Les pasteurs et les prêtres nous déçoivent ! Parce qu'ils ne nous disent pas la vérité, ils nous trompent.

Peux-tu me rappeler les différentes plantes utiles que l'on a rencontrées lors de la dernière chasse ?

Umbrella stick. On en utilise les amandes. Pilées avec de l'eau, on peut laver la poitrine d'une femme qui a des problèmes d'allaitement. On a *mokoza* qui est une liane. Si tu la coupes, tu la poses aux quatre coins de la maison et si un sorcier entre, ça le brûlera. C'est comme quand tu vas récolter le miel. Si tu utilises cette liane, ça coupera les abeilles en deux. On a aussi *etungunia*. Si tu vas sur la Montagne et que tu manques d'eau, tu prends ta machette, tu creuses le tronc et tu verras l'eau à l'intérieur du trou. Il y a aussi *wokaka*. Si tu es constipé, ça va tout laver. Il y a *mbela vako*. Si tu as un abcès, tu écrases les feuilles pour les appliquer dessus. Il y a aussi *eveve* qui fortifie le sang. Ça te donne de l'énergie. C'est pourquoi les Noirs durent plus longtemps que les Blancs !

Et où trouves-tu généralement toutes ces plantes ?

Dans la forêt. Dans la forêt dense. On l'appelle *likomba landjiue*, la forêt épaisse, la forêt vierge. *Likomba lyonge*, c'est la forêt qui a quatre ans. Tu ne peux pas voir ça là.

Y en a-t-il autour de la maison aussi ?

Elles sont partout !

Et tu ne peux pas stocker tout ça ?

Non, tu ne stockes pas les médicaments. Parce qu'on n'a pas besoin d'argent. On traite les gens. Si tu es un bon médecin, tu ne stockeras pas les plantes parce que les femmes gâtent toujours les médicaments. Si tu gardes les plantes à la maison et qu'une femme en menstrues passe à côté, elle va tout gâter.

Moki : et si tu plantes à côté ?

Si tu plantes ici, n'importe quelle femme qui passe à côté va tout gâter.

Et qu'en est-il des médecins qui accrochent des objets dans la maison ?

Tous ces gens sont des charlatans. Ce ne sont pas des choses qui font la médecine, non. Tu vas voir le crâne d'un homme, des dents comme ça, non... Ce sont les feuilles qui font tout.

Ainsi quand les gens viennent te voir et qu'ils t'exposent leur problème...

Non. Ils ne m'exposent pas leur problème. C'est moi qui détecte leur problème. Je dis : voici le problème. Ils disent : oui c'est vrai. A partir de là, je regarde le type de remède que je vais utiliser. Je ne vais pas regarder la personne, je vais voir dans ce verre l'esprit de la personne et je saurai où se trouve la maladie. A partir de là, je connais l'herbe qui peut soigner cette maladie.

Et qui t'a enseigné ça ?

L'homme qui m'a enseigné ça est au Nigeria, un homme de Djibode. Mais mon père m'en a enseigné aussi ainsi que mon oncle. Un jour quelqu'un est venu me voir et j'ai vu dans le verre que *gekele* pouvait soigner la maladie. Je suis allé voir mon oncle pour lui demander ce qu'était *gekele*. Il m'a dit que c'était un insecte qui nageait dans l'eau. J'ai attrapé cet insecte, la personne a bu le remède et a guéri.

Tu es en train de dire que tu as vu dans le verre la manière de soigner cette personne. C'est comme si le verre te parlait !

Oui ! Si tu es malade, je vais prendre cinq graines d'*Agatha pepper*, je vais les mettre dans le verre, puis je verserai de la bière. Ton esprit apparaîtra là. Ceci est la chair [*il se pince la peau*], il n'y a rien dans la chair, il n'y a pas de maladie. Tout est dans l'esprit.

Quels sont les noms en vakpe pour ces catégories d'esprit ?

Il y a *elinga liemba*, c'est l'esprit du sorcier et *elinga nyongo*, l'esprit de *nyongo*. *Nyongo*, c'est l'esclavage de l'esprit.

Et comment appelles-tu les différentes forêts ?

Moranje c'est la savane.

Et les niveaux de terre dans le sol dont tu me parlais ?

On a le sol noir qui est bon pour les ignames. On a le sol granuleux avec des petites, petites pierres qui est bon pour le plantain et les ignames. On a le sol rouge, on l'appelle *argile* [*il le dit en français*]. Tu peux planter quelque chose là, ça ne poussera jamais. Parce que c'est trop dur. Et pendant la saison des pluies, c'est saturé d'eau. Mais le sol rouge, quand il y a des petits cailloux, est bon pour les routes. Bien compacté, l'eau ne peut pas entrer. Il y a celui que les femmes mangent, on appelle cela le *kalavatcho* [*le kaolin*]. Rien ne peut pousser dessus. C'est comme de la pierre. Le sol noir, on l'appelle *monyé m'winda* et le sol rouge *monyé mo teya*.

Sais-tu pourquoi les *strangers* pratiquent l'*ankara* ?

Ils le font parce qu'ils n'ont pas de bons sols.

Et que penses-tu de cette méthode ?

Cette méthode est bonne parce que même s'il y a beaucoup de pierres sur le terrain, avec ça les plantes vont pousser.

Et vous faites cela chez les Bakweri ?

Non, nous n'avons pas l'habitude car le sol est bon ici.

Moki : Et que ressens-tu quand les *strangers* viennent le faire ici ?

Ekwa : Ca ne me fait rien, parce qu'ils perdent leur énergie pour rien.

Et as-tu expérimenté un champ derrière quelqu'un qui employait cette méthode ?

Ce n'est pas bon parce que le sol devient léger.

Et toi-même, as-tu un champ ?

Oui ! J'ai un champ !

Fin de l'entretien

**Entretien avec Chief Njie MOKOSA
Le 31 mars 2006**

(Entretien traduit de l'anglais)

Chez lui, au village de Bwitingi. Njie Mokosa est chef du village de Bwitingi et enseignant. Il est l'auteur d'un mémoire de Maîtrise sur les chansons sacrées du Malé, la danse des éléphants.

Chef, qu'est-ce que le Mbando ?

Le Mbando est une tradition, tous les villageois se réunissent à un endroit et viennent faire des prières. Ils mettent des fétiches dans des petites maisons. Les Anciens, quand de bonnes choses arrivent, ont l'habitude d'aller là et de prier. Quand de mauvaises choses arrivent, ils font de même. C'est comme la maison sacrée du village. On ne peut rien faire sans consulter le Mbando.

Et y a-t-il une relation entre les ancêtres et le Mbando ?

Un lien très fort. Les ancêtres passent par le Mbando pour nous parler. A tout le village. Ici, notre Mbando est à l'abandon parce que notre culture disparaît. Mais tu vois dans d'autres villages qu'ils maintiennent la tradition de telle sorte que quand le chef et les Anciens s'y rendent pour faire leurs prières, ils communiquent et ils viennent rendre compte de ce que les ancêtres ont dit.

Donc ces maisons sont situées au sein de chaque village ?

C'était comme cela, mais avec la modernisation... Il y a encore des villages où le Mbando existe, et là, la culture reste très forte.

Donc, personne ne va en forêt pour parler aux ancêtres ?

Quand tu as le Mbando, c'est inutile, car tout est là !

Tu parles de Dieu et des dieux. Qui sont-ils pour les Bakweri ?

Les sociétés africaines croient en de nombreux dieux, les Bakweri ne font pas exception. On a aussi nos dieux, comme celui de la Montagne, Epaza Moto. Ici, on estime qu'il n'est pas possible de parler au Dieu principal, parce que même si on croit en les petits dieux, il y a un dieu suprême. Tu dois passer par ces petits dieux pour l'atteindre. Les ancêtres ont leur place, c'est sûr, mais ils sont situés plus bas dans la hiérarchie que les dieux.

Parmi les dieux, outre Epasa Moto, qui y a-t-il ?

Dans la région de Limbe, il y a les déesses de la mer Nyango na Muna.

Je voulais aussi que tu m'expliques la différence entre *nyongo* et *liemba*.

Nyongo est une forme de sorcellerie. *Liemba* est ce que tu hérites de tes ancêtres. Par exemple, le statut de chef. Même s'il est mort, il peut, s'il a n'importe quelle sorcellerie, me la transmettre. Mais c'est de la bonne. C'est *liemba*. Parfois, cela vient inconsciemment, sans que tu le saches. Cela vient à toi, mais ce n'est pas malfaisant, c'est plutôt une protection. *Nyongo*, tu vas à sa recherche. La plupart du temps, c'est pour obtenir de l'argent, des richesses, respect, position, responsabilités. Celle-là est très dangereuse. C'est pourquoi beaucoup de gens ne préfèrent pas en entendre parler. On l'appelle aussi sorcellerie.

Qu'est-ce qu'un *ekongi* ?

Ekongi est une sorte très particulière de démon, très grand, très puissant et très effrayant. Quelqu'un qui a un *ekongi* est quelqu'un de très puissant. Lorsqu'il meurt, il se transforme en *ekongi*. C'est très rare.

Et quelle peut être son action ?

Il va t'effrayer, il peut même t'agresser ! Mais même en étant agressif, ça reste très rare. Il va sortir la nuit pour t'effrayer.

Tout le monde peut-il le voir ?

N'importe qui pourra le voir mais un médecin traditionnel, qui a la sorcellerie dans ses yeux, pourra le voir s'il veut. Toi, tu pourras le croiser sans le voir, sauf s'il est venu pour toi.

Et ce pouvoir de voir clair, comment le dit-on en mokpe ?

Ye nene veut dire voir clair, voir au-delà. Car *nene* veut dire voir.

Tu parles dans ton mémoire de la différence entre le véritable éléphant et l'éléphant aveugle...

L'éléphant aveugle, celui que nous appelons *njoka ndima*, est notre totem. Dans le système totémique bakweri, c'est très commun. Certaines personnes ont pour totem l'antilope, etc., mais l'éléphant, si tu hérites d'un éléphant de ton père, de ton oncle, tu peux le contrôler convenablement. Mais si quelqu'un te le donne mystiquement, par exemple en t'invitant à la danse [*pendant la cérémonie du Malé*], tu devras acheter des herbes pour le contrôler dans la forêt. Car cet éléphant qui t'est donné sans ton accord, celui qu'on appelle l'éléphant aveugle, il est difficile de le maîtriser. Il est difficile de maîtriser *ndjoka ndima*. *Ndima* veut dire aveugle. Quand tu as cet éléphant, tu dois aller et venir d'un village à l'autre pour acheter des herbes, pour t'aider à supporter cet éléphant. Si ton éléphant meurt, qu'il soit véritable ou aveugle, toi aussi tu vas mourir. Mais s'il arrive que tu meures, ton éléphant deviendra sauvage.

Epekan ndjoku est un totem éléphant encore plus fort, qu'il est très difficile de tuer. C'est très difficile de le tuer. Si tu contrôles un éléphant, tu connais les endroits mystiques où aller te cacher. Si tu ne contrôles pas ton éléphant, tu ne connaîtras pas les endroits où te cacher et ils te tueront.

Mais existe-t-il des chasseurs capables de tuer de tels éléphants, ces « super » totems ?

Oui, il y a des chasseurs capables de faire cela. Ils peuvent le faire innocemment. Mais la plupart du temps, intentionnellement. Les gens du Malé feront tout alors pour les éliminer.

Et où ces chasseurs prennent-ils le pouvoir de tuer de tels éléphants ?

Ils vont voir des médecins traditionnels qui sont spécialisés dans la chasse à l'éléphant. Et ils obtiennent le pouvoir pour le faire.

Et pourquoi un chasseur irait chasser un éléphant si puissant sachant qu'il appartient à quelqu'un ?

A cause de la haine, la méchanceté, la jalousie, tout ça. Il sait que c'est ton éléphant.

Donc là, il n'ira pas chasser pour manger mais pour assouvir sa vengeance ?

Oui.

Et *Ekwakan njoku*, c'est un éléphant ?

Oui, c'est aussi un totem.

Parce que tu parles d'un être moitié homme, moitié bête...

Oui, on dit qu'il revêt cette forme.

Bon. Une question naïve : Toi qui es anthropologue... La raison profonde du Malé...

[Rires] Si tu me demandes, pour moi, le Malé... *Maé* signifie « médicament ». Tu vois, tout ça fait partie de notre culture.

Et pourquoi cette danse pour ceux qui possèdent un éléphant ?

Maintenant, quelque chose se joue. Tu es allé à Bokwango pour assister au Malé. Lorsque nous dansons, les éléphants aussi dansent dans la forêt. Mais quelques personnes ont été convoquées à nouveau pour danser encore dimanche. Car les éléphants sont descendus pour danser et on refusé de rentrer. Tu vas à Bokwango maintenant, ils vont te dire que les éléphants ne veulent pas repartir en forêt. Donc les gens vont danser pour que les éléphants rentrent en forêt.

Donc actuellement, il y a des éléphants à Bokwango ?

Oui ! Et les hommes doivent danser pour les renvoyer. Mais cette danse n'est pas très commune, ils vont danser dans la maison secrète, pour demander aux éléphants de rentrer.

La maison secrète de l'éléphant, qu'est-ce ?

Elle est là où les gens dansent le Malé.

Donc en assistant au Malé, on peut la voir ?

Non, seulement ceux qui sont initiés. Mais si tu vas danser au Malé et que tu n'es pas prudent, comme ils amènent des éléments de la maison sacrée des éléphants sur la place de danse, tu vas hériter d'un éléphant. [...]

Les femmes ne peuvent hériter d'un éléphant. Les femmes héritent du cochon sauvage seulement. Mais c'est la même danse. Ce sont les mêmes phénomènes. Il y a même des cochons aveugles pour les femmes. Certains sont très puissants.

Quand tu possèdes un éléphant, tu es capable de voyager, de faire beaucoup de choses grâce à lui. Est-ce la même chose avec le cochon ?

C'est la même chose ! Le cochon peut te faire voyager dans la forêt très rapidement, bien sûr !

J'ai entendu dire que dans la région maintenant il n'y avait plus d'éléphants naturels mais seulement des éléphants appartenant à des gens...

Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai. Il y a des éléphants qui sont naturels, derrière la montagne. Mais tu ne peux pas faire la distinction si tu n'as pas le pouvoir. [...]

Gania est le père du Malé. Il chasse les mauvais esprits. Par exemple quand quelqu'un meurt et que son esprit dérange la maison, Gania vient et durant la nuit, il le combat et le chasse. Le jour suivant, ta maison est libre. Mais Gania est aussi utilisé comme une arme sociale. Quelqu'un qui commet un crime au sein du village aura affaire à lui, il viendra saisir le cheptel du criminel car ils [*les initiés du Gania*] lui enverront. C'est une arme sociale. Il te rendra même heureux si tu le mérites. Mais il est très, très dangereux. Quand il y a le Malé, Gania est toujours présent. C'est le masque à double face que tu as vu. Il évolue en quête de paix. Sans Gania, tu n'auras pas de Malé. Gania est là pour garder l'endroit propre, mystiquement. Quand tu es membre du Gania, tu ne peux pas être membre du Malé. Les sociétés sont régies par des lois différentes. Si tu veux faire partie des deux, tu te feras prendre.

Tu m'as dit que tu ne pouvais être chef sans être initié au Malé. Cela veut dire que de ton statut au sein du Malé dépend ton statut au sein de la société ?

Oui. Le fait d'appartenir au Malé fait que d'une certaine manière les gens te respectent. Mais il y a des chefs qui ne sont pas initiés. Mais si le Malé ou Gania viennent un jour dans ton village, de quelle façon vas-tu les recevoir ? Initiés, nous sommes capables de savoir comment procéder et comment donner notre propre contribution.

Et comment choisit-on les villages où l'on va célébrer un Malé ?

Tout d'abord, il y a les villages qui ont la maison sacrée qu'on appelle *liondo*. Ce sont les membres du Malé qui vont choisir le village en attachant les feuilles appelées *kombe* à la maison sacrée. Et la personne qui a

apporté ce *kombe* marche à travers le village et va cogner à la porte des maisons des membres du Malé, qui vont le retrouver sur la place de la maison de l'éléphant et à la date annoncée. Lorsque la date est annoncée, rien ne peut la changer, même si ça tombe un jour de fête officielle. Même si tu as déjà un programme ce jour-là, tu dois l'annuler pour te rendre au Malé.

Pourquoi le Malé a-t-il lieu à la saison sèche ?

Comme n'importe quelle cérémonie, il est mieux d'éviter la pluie. Sinon, s'il arrive qu'il pleuve pendant la danse, il faut consulter un médecin de la pluie. S'il pleut, le médecin en devra trouver les raisons. Parce que quelqu'un peut envoyer la pluie pour gâcher la danse à cause de la jalousie. S'il pleut quand même, le médecin peut être considéré comme responsable et battu. Mon oncle a connu ça et a presque été tué. Il ne peut plus vivre ici.

Toi qui es initié au Malé, et sachant que tu as écrit sur cette question, comment appréhendes-tu ta position ?

En fait, j'avais un problème. Au début je n'étais pas initié. Mais je n'arrivais pas à obtenir des informations. Alors je me suis fait initier. Par ce biais, j'ai pu comprendre de l'intérieur et même savoir où je devais m'arrêter d'écrire. J'ai accumulé plus d'expérience que beaucoup qui ont écrit sur la question.

Fin de l'entretien

2) Documents d'archives

Nous donnons ici un petit aperçu de documents rares, puisés aux Archives Municipales de Buea. Un pan entier du passé colonial du Cameroun repose dans ces locaux menacés par les ravages du temps.

- « *Yesterday I succeeded in buying whole Buea for you* », le commerçant suédois Georg Valdau au gouverneur Julius von Soden, premier Gouverneur du Cameroun allemand. Mapanja le 18 février 1887, Archives Municipales de Buea, Qb/d 1887/1.

- Habitants de Wokeli au *Senior District Officer* de Victoria, 1948. Une plainte, parmi de nombreuses autres, émanant des populations locales et faisant état des problèmes découlant des déportations provoquées par les puissantes plantations du secteur. Archives Municipales de Buea, Dossier Qf/e 1928/4.

- *Summary of the Findings and Recommendations of the Investigating Officer, Cameroons Under British Administration*. Couverture du rapport des autorités coloniales sur les pétitions du Bakweri Land Committee militant en faveur de la restitution des terres autochtones. Lagos, Nigeria, Archives Municipales de Buea, Dossier Qf/e 1932/1, 1949.

Ob/d 1887/1

14
LV. B 341

Mapanja, 18th Feb. 1887.

Your Excellency.

Yesterday I succeeded in buying whole Buea for you. As the trade within Victoria and the Mountain-Towns since long time is cut off by the fight within Bonjongo and Bosumbu I got it to good price. I could not get all the Kings and Chiefs together at one time because the Upper and Lower Buea were enemies and must therefore make two contracts.

The prices on the contracts are after the account of the people not the prices of the factories. The Buea people will come to Mapanja and receive the payment. If you send the payment to Bokundange I will forward it to Mapanja and pay the people there.

At the enclosed note you will found the goods which is to be send. The people want that kind capsgun Mr Allen sell in Cameroons.

It will need about 10 carriers to take the goods to Mapanja.

Yesterday a black trader Edgeley and a man from Victoria sold Snider in Buea for cows what I believe, not is allowed.

With kind regards to you and Mr von Puttkamer.

I remain,

Yours respectfully,

(sgd.) Georg Valdau.

N O T E.

	£	S	D	£	S	D
Payment to the kings and chiefs of Buea.						
10 Pieces Satin Stripes	10	-	-			
10 Kegs Powder	5	-	-			
5 Capsgun	2	10	-			
2 Demjons Rum	1	-	-			
1 kg. Tobacco	1	-	-	19	10	-

Dash received by the Buea people:

1½ kg. Tobacco	1	10	-			
8 fath. H. Madras @ 1/8	-	13	4	2	3	4

Payment and dash to the Interpreter :

2 Pieces Blue Baft	-	-	-	2	-	-
--------------------	---	---	---	---	---	---

Three Carriers from Mapanja to Buea and
back to Mapanja :

12 fath. C. Madras @ 1/3	-	-	-	-	15	-
--------------------------	---	---	---	---	----	---

Payment for 10 luggages from Bokundange
to Mapanja :

20 fath. C. Madras @ 1/3	-	-	-	-1.	5	-
--------------------------	---	---	---	-----	---	---

	-	-	-	£ 25.	13.	4
--	---	---	---	-------	-----	---

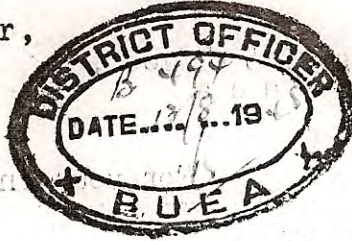
Office 1928/7

Wokeli via Ewongo
Village
19th July, 1948.

The Senior District Officer,
Victoria

Thro' District Head,
Buea

Sir,



We have the honour most respectfully beg to lodge this our humble petition before you. We the inhabitants of Wokeli beg to state that we long to be send back to our former Land which we were removed before coming to this recent situation. The points that are compelling us to write this complain are here under stated below:- one the present situation is not fair for the health of our people newly send there to be with Ewongo men. Two, we were many when we went there but now death had taken the greater part of men, this now makes the young boys to immigrate to other villages. Three we the Wokeli people who were send to be with E-wongo, people are being illitreated by Ewongo, inhabitants, for many points. The above three reasons are the main reasons though there are others that are not written down hence we write to the Senior District Officer, through the District Head Buea to consider our restoration of our former village, known as Wokeli(Sachsenhof)

We have the honour to be,
Sir,

Your obedient Servants.

- 1.) Nambile
- 2.) Masunge
- 3.) Monono
- 4.) Elingoe
- 5.) Njie
- 6.) Mokase

(Sgd) D.V. Kwange

No. 00606/2

Bakweri N.A.Treasury Office,
BUEA, 6th August, 1948.

The S. D. O.
Victoria

Passed to you and I have to comment that the petitioners are people who did get a village of their own separately. They were removed by the then Government to combine in Ewongo Village. There their former site was taken by W.A.P.V. Bota Plantation.

Another part of their former land opposite Likombe Village is unused by the said Plantation. I do heartily recommend that area to be given them for the purposed of performing their new village. It is indeed that the inhabitants of Ewongo Village are troubling them in farming land area. Petitioners have just keeping mute as they have no better right in Ewongo people's land. I hope the S. D. O. Buea Mr W.M. Bridges who inspected the land with me, will enable to support the poor souls as he is preparing his report.

(Sgd) G. M. Endeley
D. H.

P.T.O.

Of/e 1932/1



NIGERIA

Cameroons Under British Administration

**Petitions from the Bakweri
Land Committee**

(DOCUMENT T/Per. 4/3)

*Summary of the Findings and Recommendations
of the Investigating Officer and the Preliminary
Observations of the Nigerian Government*

LAGOS

Printed by the Government Printer

1949

TABLE DES MATIERES

NOTICE LINGUISTIQUE	7
INTRODUCTION GENERALE	8
1) Le Mont Cameroun et la problématique mémorielle	9
2) Le choix de l'interdisciplinarité	12
3) Les contraintes de l'étude des mémoires.....	16
4) Méthodologie	19
5) Les données bibliographiques	23
6) Plan	25
PREMIERE PARTIE	
LE MONT CAMEROUN, VOLCAN PRES DES HOMMES.....	26
I – LE MILIEU PHYSIQUE	32
1) Le Mont Cameroun, descriptif général.....	32
2) Géomorphologie du Mont Cameroun	35
a- Tectonique et formation du volcan.....	35
b- Le substratum	37
c- Pétrologie du Mont Cameroun	39
d- Hypsométrie	45
e- La mémoire des éruptions	47
3) Données climatiques du Mont Cameroun.....	54
a- Les températures	54
b- Les vents	55
c- Les précipitations	56
4) Conclusions	61
II – LES SOCIETES EN PRESENCE	62
1) Les mémoires du peuplement sur le versant Wouri	62
a- Ceux de la Montagne.....	62
b- Les temps du changement : colonisation et spoliations	67
- Naissance de l'intérêt colonial.....	67
- Les guerres du commencement	69
- L'occupation de Buea.....	74
c- Le nouvel ordre foncier	75
- Le malentendu	76
- Les ressorts de la politique indigène.....	80
- La configuration foncière sous l'occupation allemande.....	86

- L'héritage.....	90
d- Conclusions	95
2) Organisation actuelle et enjeux autour des sols	99
a- Ce qu'il advint des plantations allemandes	99
b- La CDC, monoculture de la domination	100
- La création	100
- Evolution	100
- Les conséquences du système.....	102
c- Le paradoxe de la productivité sur le Mont Cameroun	105
d- Conclusion	108
III – LE MYTHE DES HOMMES PARESSEUX.....	109
1) La construction des mémoires.....	111
a- Les vérités assénées.....	111
b- Le point de vue mokpe.....	114
2) L'abolition de l'esclavage ou le mythe des Nouveaux Libres paresseux.....	118
a- La fin du système	118
b- L'idéologie du mépris	119
3) Sur le Mont Cameroun	121
a- La mise en place de la domination	121
b- Une argumentation spécifique	122
4) L'appui du discours scientifique.....	126
a- Une sociologie de l'échec	127
b- Le mythe revitalisé.....	129
5) Conclusion.....	132
IV – CONCLUSION DE PREMIERE PARTIE	135
DEUXIEME PARTIE	
LA MEMOIRE DES USAGES : UNE SCIENCE DES SOLS.....	136
I – INTRODUCTION	138
1) L'idée de nature et le traitement des sols africains.....	138
a- La confrontation des regards	138
b- Le champ pédologique	140
2) Comment mettre en œuvre la synergie ?.....	143
a- Le triptyque paysan	143
b- Méthode fonctionnelle et mémoire : le système d'interaction mémoriel.....	144

II – LES REPRESENTATIONS DE LA TERRE	147
1) Le volcan, la forêt et le sacré	147
a- <i>Manda ma Lova</i> , la résidence de Dieu	148
b- Le Roi de la Montagne	149
c- Le Mbando	151
2) Par-delà le sol : la communauté des ancêtres	154
3) La symbolique du lien : njoku l'éléphant et le Malé.....	159
a- Le Malé, société secrète entre deux mondes	159
b- Totémisme et rapport à la forêt.....	161
III – LES USAGES DE LA FORET, AUXILIAIRE DU SOL.....	165
1) L'arbre, le champ et l'arbre : le cycle de la régénération	167
a) Forêt et défrichement, une mort éphémère.....	167
b) Principes de l'agriculture itinérante	171
- Dimension du champ et recrû forestier.....	174
- Culture et itinérance : un gage de diversité	174
- Agriculture itinérante et peine au travail	176
- Les atouts du feu.....	177
- L'arbre de jachère, une pompe à nutriments	180
c) Jachère et indicateurs de fertilité.....	180
d) Conclusion	183
- L'agriculture itinérante sur brûlis et la critique	183
- Expertise scientifique et temps de jachère.....	185
2) L'arbre sauvage, l'arbre domestiqué ?	187
a) Perception de l'espace forestier et catégories végétales.....	187
b) Les usages de l'arbre.....	192
- Arbres de la forêt	192
- Les alliés du champ	196
3) Les produits de la forêt	210
a- Les légumes, épices et champignons du <i>wanga</i>	210
b- Les essences médicinales	211
c- Le miel.....	214
IV – LES TECHNIQUES CULTURALES.....	218
1) Les choix initiaux.....	218
2) Un système souverain : le jardin de cultures associées.....	221
a- Les logiques de l'agencement	222
b- Les principales essences.....	226
3) Les calendriers cultureux	240
4) Sols, pratiques d'amendement et lutte contre les pestes végétales	246
a- Les problèmes	247
- CDC et agriculture minière.....	247
- Le legs de la CDC.....	250
- Les pressions de l'agro-industrie	252
- L' <i>ankara</i>	259
b- Les techniques améliorantes	261
- L'aménagement des horizons de surface.....	261
- L'enfouissement des engrais verts.....	262
- Le mulching.....	263
- Le fumier	265

V – CONCLUSION DE DEUXIEME PARTIE	268
--	------------

TROISIEME PARTIE

LES SOLS DU MONT CAMEROUN, ENREGISTREURS DES MEMOIRES

NATURELLE ET SOCIALE	270
-----------------------------------	------------

I – METHODOLOGIE ET PROTOCOLE EXPERIMENTAL

1) La phase de terrain	272
a- Les moyens à disposition	272
b- Prélèvement des échantillons de sol.....	273
2) Au laboratoire.....	276
a- Reproduction des solums à l'échelle	276
b- Préparation des lames.....	278
c- Le matériel optique.....	279
- Loupe binoculaire	279
- Microscope optique polarisant.....	280
3) L'analyse d'image	281
a- Objectifs	281
b- Protocole	281
c- Les limites	286
4) Nomenclature des sols étudiés.....	288

II – MEMOIRE DES HOMMES, MEMOIRE DES SOLS

1) Le sol, lieu de mémoire	291
2) Les mécanismes d'archivage des mémoires pédologiques.....	293
a- Age du sol et mémoire	293
b- L'amnésie.....	294
c- L'hypermnésie.....	294
d- Le délire	295
3) Les indicateurs mémoriels des sols du Mont Cameroun	297
a- Les indicateurs mémoriels naturels	299
- Les allophanes, constitutives des andosols.....	299
- Les tephra	306
- Les horizons à caractère rédoxique des brunisols	314
- Argiles et oxy-hydroxydes des ferrallitisols.....	319
- Roche volcanique : lithosols et régosols peu évolués.....	324
- Horizons organiques et régression/progression de la forêt.....	328
b- Les indicateurs mémoriels anthropiques.....	330
- Les charbons de bois.....	330
- Superposition des horizons organiques des sols sous jachère	337
- Remaniement des logiques de superposition des indicateurs.....	340
- L'horizon organique profond sous paillis.....	342
- Taux d'incorporation de la matière végétale fraîche	343
- Les argiles cuites de l' <i>ankara</i>	349

- Approfondissement de l'horizon cultural	351
- Et d'autres encore	353
III – TYPOLOGIE MOKPE DES SOLS	356
IV – CONCLUSION DE TROISIEME PARTIE.....	359
CONCLUSION GENERALE.....	362
1) Rappel du contexte et approche mémorielle.....	363
2) Limites de l'étude	365
3) Principaux résultats	367
a- Substrat volcanique, climat et sociétés.....	367
b- Les sociétés en présence – données historiques et ethnographiques	367
c- Les représentations de la terre chez les Wakpe du Mont Cameroun	368
d- Les usages	370
e- Les indicateurs de l'interaction mémorielle	371
4) Perspectives.....	376
BIBLIOGRAPHIE.....	378
ANNEXES	389
1) Entretiens	390
Entretien avec Ernest SAMBA, Smith Mbe MOLONGE et Stephen IBE	391
Entretien avec Samuel MOLUA	394
Entretien avec Moki Stephen MOKONDO	401
Entretien avec Moki Stephen MOKONDO	404
Entretien avec Samuel MOLUA	405
Entretien avec Peter LIFOSE	409
Entretien avec Martin Kove EKWA	413
Entretien avec Chief Njie MOKOSA.....	417
2) Documents d'archives.....	420
- « <i>Yesterday I succeeded in buying whole Buea for you</i> ».....	421
- Habitants de Wokeli au <i>Senior District Officer</i> de Victoria.....	422
- <i>Summary of the Findings and Recommendations of the Investigating Officer</i>	423

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figures et tableaux :

Le système d'interaction mémoriel (figure).....	146
Quelques ligneux utiles du versant Wouri (tableau)	208
Le calendrier cultural mokpe (tableau)	241
Protocole d'analyse d'image d'échantillons sur lames (figure).....	283
Grille d'étude microscopique (tableau).....	285
Nomenclature des sols utilisés pour l'étude des solums (tableau).....	289
Deux types de mémoires pédologiques.....	292
Esquisse de typologie mokpe des sols (tableau)	358

Cartes :

Carte de situation – relief et toponymie, région du Mont Cameroun.....	28
Localisation de la zone étudiée	29
La ligne volcanique du Cameroun	36
Géologie et pétrologie du grand sud-ouest camerounais	38
Carte des risques de projection et d'apparition des cônes pyroclastiques.....	44
Isohyètes interannuelles	60
Répartition des sociétés autochtones du Mont Cameroun	65
Distribution des concessions de la CDC (année 2000)	98
Carte de la végétation et des usages associés	217
Cartographie d'un champ mokpe - légende	236
Cartographie d'un champ mokpe – parcelle A.....	237
Cartographie d'un champ mokpe – parcelle B.....	238
Cartographie d'un champ mokpe – parcelle C.....	239
Localisation des coupes pédologiques	275

Planches descriptives :

Fako – assemblage indicatif de trois clichés aériens.....	43
Hypsométrie d'un transect sur le versant Wouri.....	46
Comparatif des phases éruptives du Mont Cameroun entre 1990 et 2000.....	53
Mont Cameroun – quelques données climatiques.....	59
Les plantations allemandes de la région de Victoria (actuelle Limbe) vers 1896.....	85
Végétation et systèmes agricoles - répartition altitudinale.....	170
Exemple d'organisation des essences sur une butte culturelle.....	231
Calendrier cultural de quelques cultures majeures du versant Wouri.....	245
Exemples de solums recréés à l'aide de pigments originaux	277
Légende des planches pédologiques	304
Andosols à allophanes	305

Sols à tephra	312
Sols à tephra (suite)	313
Brunisols et horizons rédoxiques	318
Ferrallitols argileux et oxy-hydroxydes	323
Roche basaltique, lithosols et régosols	327
Fluctuations de la forêt au cours du temps – versant Wouri	329
Indicateurs mémoriels anthropiques	354
Indicateurs mémoriels anthropiques (suite)	355
Exemple de catena de sols sur le versant Wouri	360

Planches photographiques :

Mont Cameroun, vues générales	30
Mont Cameroun, vues générales (suite)	31
Agriculture industrielle sur le Mont Cameroun	89
Cérémonie du Malé	164
La jachère dans le système agricole Mokpe	173
Le brûlis sur le Mont Cameroun	179
Couverture végétale selon l'altitude et les désignations wakpe	191
Bornages et protections mystiques	198
Quelques usages de l'arbre sur le versant Wouri	209
Quelques usages dans le domaine forestier	216
Associations culturelles	225
Techniques de culture	266
Techniques de culture (suite)	267